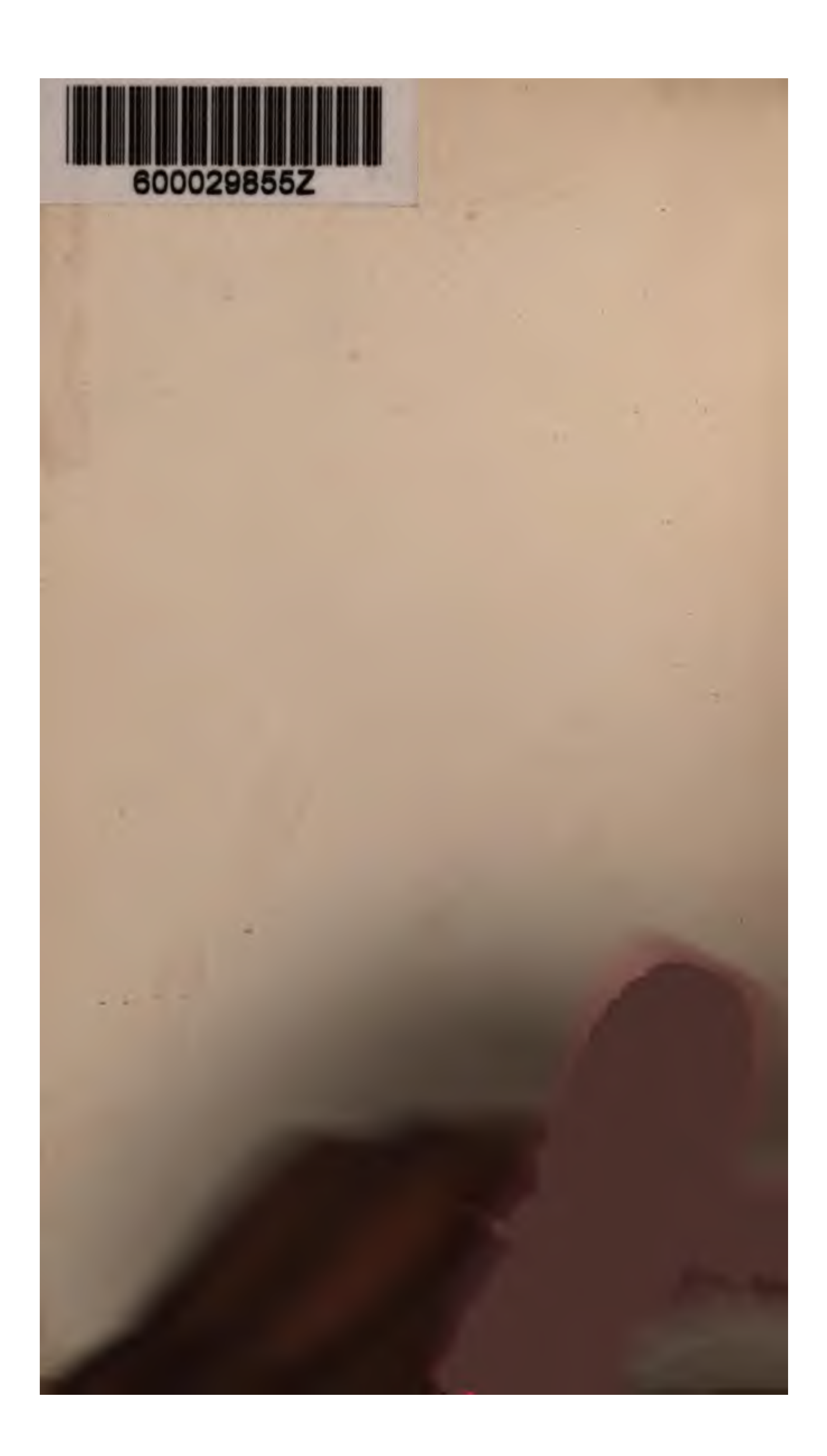
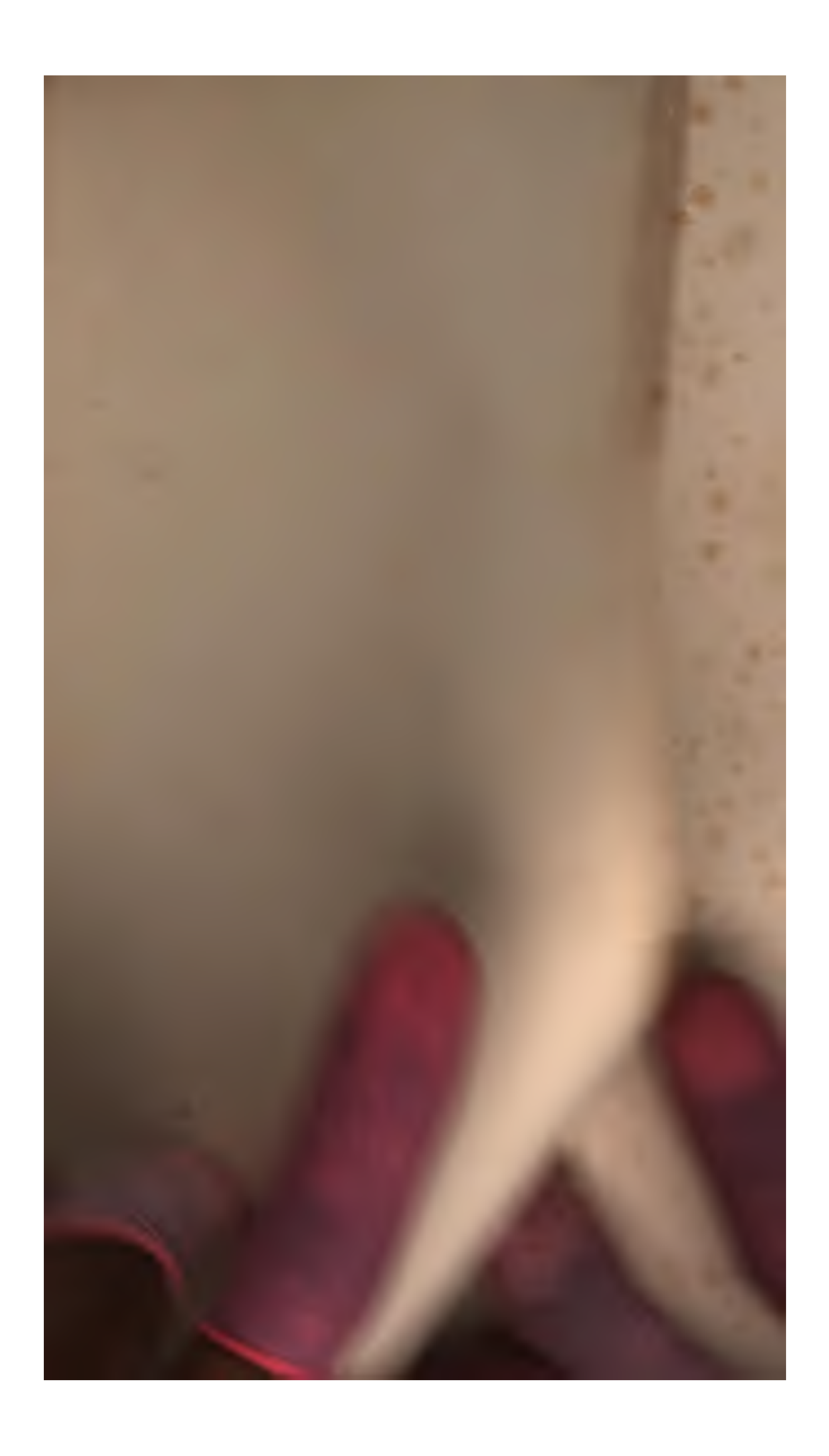



600029855Z




600029855Z

HISTOIRE
D'ESPAGNE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET ET JOUAUST,
RUE SAINT-HONORÉ, 315.

HISTOIRE

D'ESPAGNE,

PAR

M. ROSSEEUW S^T-HILAIRE,

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES.

TOME CINQUIÈME.

Paris,

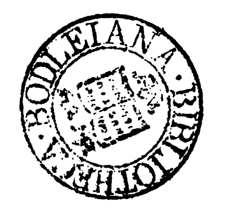
CH. PITOIS, ÉDITEUR,

LANGLOIS ET LECLERCQ, LIBRAIRES,

Ancienne maison Pitois-Levrault et Cie,

RUE DE LA HARPE, 81.

1841



HISTOIRE

D'ESPAGNE.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

ESPAGNE ARABE.

YOUSSOUF BEN ABD EL MOUMEN ET SON FILS YACOUB, EMIRS DES ALMOHADES. — BATAILLE D'ALARCOS.

1163 à 1198.

Succéder à un conquérant, à un fondateur d'empire, est toujours une tâche laborieuse; mais, dans les dynasties naissantes, les talents et le courage sont rarement héréditaires comme la couronne qui les suppose. Et cependant, accompagné jusqu'à sa mort de ce bonheur qui ne le quitta pas dans toutes ses entreprises, le fondateur de l'empire almohade eut ce rare avantage de se survivre en quelque sorte, et de se continuer dans un fils digne de lui. Le cid abou Yacoub Youssouf, que le choix réfléchi d'abd el

Moumen avait appelé au trône à la place de son aîné Cid Mohammed, était digne de poursuivre l'œuvre si glorieusement commencée. Agé de vingt-quatre ans à peine, il montrait déjà cette prudence et cette gravité que donne aux princes nés sur le trône une précoce expérience de la vie. Doué de tous ces avantages physiques qui rehaussent encore des qualités plus solides, libéral comme un roi, humain autant que brave, il justifiait à bien des titres le choix de son père. Et cependant, sans la prudence et la fidélité d'un des vieux serviteurs d'abd el Moumen, le khadi aboul Hedjah, tous ces titres eussent été inutiles, et l'unité si péniblement imprimée par le génie d'un seul homme à ce vaste empire almohade, qui s'étendait sur la moitié de l'Afrique et sur un tiers de l'Espagne, eût péri avec lui.

Au moment de la mort d'abd el Moumen, son fils Youssouf se trouvait en Andalousie. Si la mort de l'Emir eût été connue sur-le-champ, sa volonté posthume n'eût pas suffi pour protéger les droits de Youssouf, absent, contre l'ambition de son frère Mohammed; mais le sage khadi aboul Hedjah prit sur lui de cacher la fin d'abd el Moumen jusqu'à l'arrivée de Youssouf, qui, accourant à la hâte de Séville, se fit reconnaître, non sans difficulté, pour successeur de son père. S'il fallait même en croire quelques historiens arabes, deux de ses frères, Mohammed, wali de Beghaya (Bougie), et Cid Abdallah, wali de Cordoue, s'étant opposés à son avénement, Youssouf consentit avec une rare modération à retarder de deux ans la proclamation solennelle de ses droits, et se contenta du titre modeste d'*Emir*, au lieu de celui d'*Emir al Moumenim*, ou prince des croyants. Cette

sage condescendance fléchit à la fin les âmes rebelles des deux princes, qui se soumirent à leur frère, et Youssouf, reconnu sans contestation pour souverain de cet immense empire, célébra son avénement par la remise de tous les impôts arriérés, par d'abondantes aumônes et par la délivrance de tous les prisonniers.

Ajournant, mais sans y renoncer, les desseins de son père sur la Péninsule, son premier soin fut de disperser la redoutable armée que celui-ci avait rassemblée à Sallé. Il s'en retourna ensuite à Maroc, sa capitale, pour consolider sa royauté naissante avant de l'exposer aux chances d'une guerre lointaine et difficile. Une révolte qui éclata dans les tribus de Sanhaga et de Gomera fut bientôt étouffée dans le sang, sans que le nouvel Emir daignât la combattre en personne; la tête de l'usurpateur fut envoyée à Maroc, et Youssouf, désormais sans rivaux, se voua tout entier à l'administration de ses vastes états.

Cependant en Espagne la domination des Almohades, assise sur des bases peu solides, commençait à plier sous le double effort des chrétiens et des Arabes andaloux, unis au moins par une haine commune contre ces farouches Berbers. Le puissant Emir de Murcie, Mohammed ben Saad ben Mardenis, à la tête de treize mille chrétiens, sans compter les milices andalouses, vint attaquer près de Murcie l'armée almohade, commandée par Cid abou Saïd, frère de Youssouf (1165). Mais, malgré le courage de la haine qui animait les Arabes andaloux et leurs auxiliaires, l'étoile des Almohades l'emporta cette fois encore : le wali ben Saad s'enfuit avec les débris de son armée, et la discorde, se mettant dans les rangs des vaincus,

consomma l'œuvre du champ de bataille. Plusieurs scheiks andaloux, que ben Saad avait fait révolter contre eux, aigris de ses hauteurs, embrassèrent le parti de Youssouf, et l'Emir de Murcie, abandonné à ses propres forces, se jeta entièrement dans les bras des chrétiens.

A peu près vers la même époque, le roi Fernando II de Léon enlevait aux Almohades l'importante ville de Badajoz, tandis qu'Alonzo Enriquez, roi de Portugal, s'emparait d'Alcocer, de Beja, de Moura (1), et étendait ainsi vers le sud, aux dépens des Musulmans, les limites de son naissant royaume. Mais l'avénement de Youssouf, et l'intérêt vigilant qu'il portait à ses possessions de la Péninsule, changèrent bientôt la face des affaires : l'Emir, occupé de combattre une sédition nouvelle qui s'était élevée dans les monts de Gomera, donna à son frère abou Hafs l'ordre de passer en Andalousie avec vingt mille cavaliers, l'élite des tribus du désert (1170); mais les dissensions qui régnaient entre l'émir de Murcie et les scheiks andaloux servirent mieux la cause de Youssouf que ne l'eût fait une victoire. La plupart des scheiks de l'Espagne orientale, y compris Ishak ben Hamusek, Emir de Ségura, le beau-père de ben Saad, révoltés de ses alliances impies avec les infidèles, appelèrent les Almohades dans les villes qu'ils

(1) *Chron. Lusit.*, era 1198 ad 1204, ap. Florez, t. XIV, p. 415, et *Chron. Conimbr.*, t. XXIII, p. 331. Voyez, pour les conquêtes de Badajoz par Fernando II, le chapitre suivant. Evora fut prise, dit le *Chron. Lusit.*, de nuit, et par un certain Giraldo, ou Girauld, surnommé *Sans Peur*, peut-être un de ces croisés français qui faisaient escale en Portugal, et par des *larrons*, ses compagnons. On sait qu'en Espagne les larrons ont souvent fait souche ou de pieux ermites ou de braves capitaines. C'est ainsi, on s'en souvient, que fut fondé l'ordre de Santiago. (Voyez t. IV, p. 276.)

occupaient. Badajoz, conquise par Fernando de Léon, était déjà, même avant l'arrivée d'abou Hafs, retombée au pouvoir des Africains. Ben Saad, effrayé des progrès de leurs armes, resserra encore son alliance avec le roi de Castille, dont il s'était déclaré le vassal (1). De son côté, le roi de Portugal défendit avec vigueur sa frontière nouvellement conquise. Mais, somme toute, la fortune se tourna décidément en faveur des armes africaines, et Youssouf abou Yacoub, jugeant l'heure venue d'aller recueillir sur le sol de l'Espagne l'héritage de son père, se décida enfin à passer le détroit pour se rendre à Séville, où il séjourna un an, dirigeant de ce point central les opérations de ses lieutenants (1171).

Valence cependant était le principal siége du pouvoir de ben Saad, qui, outre Murcie, sa capitale, possédait encore Xucar, Xativa, Denia, Alicante, Ségura, Lorca, et presque toutes les villes de cette côte fortunée. Malgré les défections qui avaient affaibli son parti, il fut encore assez puissant pour réduire un de ses walis, abou Beker, qui s'était soulevé contre lui, et lui enlever, après un siége opiniâtre, sa ville de Xucar; mais le rebelle, s'étant réfugié chez les Almohades, parvint bientôt, grâce aux intelligences qu'il avait conservées dans Valence, à leur livrer cette ville importante. Ben Saad, sans se laisser abattre par cet échec, envoya aussitôt contre Valence son vaillant fils abou Hedgiah, qui l'assiégea vainement pendant trois mois. Un ordre de son père le contraignit

(1) C'est du moins ce que semble indiquer une phrase obscure des *Annal. Toled.* 1 : « Entrò el rey Lop en Toledo, era MCCV. » Le rey Lop, ou Lupus, dans les chroniques chrétiennes, est le nom qu'on donne à ben Saad. Voir le *Chron. Lusit.*, p. 416.

enfin à lever le siége et à renforcer l'armée de ben Saad, alors occupée, près de Tortose, à repousser les attaques d'Alonzo II d'Aragon. Les Aragonais furent même battus sur mer devant Tarragone par un des lieutenants de ben Saad, et leur flotte dispersée; mais enfin ce chef aventureux, le dernier adversaire musulman qui tînt encore en échec dans la Péninsule la fortune des Almohades, trouva la mort (1172) dans l'île de Mayorque, qu'il avait enlevée aux fils de l'Almoravide ben Gamia. Son fils aboul Hedgiah lui succéda dans le gouvernement de l'Espagne orientale, et commença par prêter serment de vasselage à Alonzo II d'Aragon, qui était venu réclamer, l'épée à la main, l'héritage de ben Saad. Mais bientôt, hors d'état de soutenir contre les chrétiens et les Africains à la fois une lutte trop inégale, lui et ses frères prirent le parti de remettre aux mains de Youssouf l'héritage de leur père, qu'ils désespéraient de conserver. Les fils de ben Saad reçurent en échange des titres et de vastes domaines dans les états de Youssouf, et celui-ci, pour mieux affermir sa nouvelle conquête, ne dédaigna pas d'épouser une fille de ben Saad.

Ce que les traités donnaient ainsi à Youssouf d'un côté de la Péninsule, ses armes le lui conquéraient de l'autre. Las des loisirs de Séville, la Capoue andalouse où se rouillait le courage de ses soldats, il envahit la frontière chrétienne, dévasta sans pitié toute la campagne de Tolède, s'empara de la forteresse d'Alcantara (1), et s'en retourna à Séville, chargé d'un immense butin (1172). Pendant ce séjour de quatre ans que le fils d'abd el Moumen fit dans la Pé-

(1) L'ordre de ce nom n'existait pas encore; il ne fut fondé qu'en 1177.

ninsule, il voulut y laisser quelques traces de son passage, plus durables que des conquêtes et des champs dévastés. C'est à lui qu'on doit cette belle mosquée qui orna si long-temps Séville, la capitale de l'Espagne africaine, et dont la tour et le *patio* subsistent seuls aujourd'hui (1). Il fit aussi jeter sur le Guadalquivir un pont de bateaux, pareil à celui qui unit encore cette ville au faubourg ou plutôt à la ville de Triana. Enfin, au lieu des eaux bourbeuses du fleuve, il amena dans Séville, par un aqueduc de plusieurs lieues de long, qui subsiste encore, les eaux fraîches et pures de la montagne de *Gabir* (Alcalà de Guadayra) (2). Il fit aussi réparer les murs de la ville, construisit des quais somptueux et de vastes magasins le long de fleuve, et n'épargna ni peine

(1) La mosquée de Séville, dit Zuniga (*Annales de Sevilla*, p. 21), était un vaste et somptueux édifice, et sa longueur, du nord au midi, contre l'usage des temples chrétiens, était moindre que sa largeur de l'est à l'ouest. Elle se composait, comme celle de Cordoue, de nefs soutenues par des colonnes enlevées à des édifices romains; elle était pavée de dalles de marbre blanc ornées de précieuses mosaïques. On voit encore son image avec celle de la tour sur les anciens sceaux de la ville. Au nord de la mosquée se trouvait le *patio*, ou cloître planté d'orangers, existant encore, avec une fontaine au milieu, quatre citernes aux quatre angles des arcades pour les ablutions, et trois portes aux trois façades. Il y avait autrefois à l'occident un autre cloître planté d'ormes, qui a été détruit. Quant à la fameuse tour de 370 pieds de haut, qui, sous le nom de *la Giralda*, fait encore l'ornement de Séville, elle est trop connue pour que j'en fasse la description, qu'on trouvera d'ailleurs dans la *Revue de Paris* du 21 janvier 1838. Selon Zuniga, il y avait naguère à l'occident une autre tour moins élevée, mais aussi forte, et qui se trouverait enclavée dans les murs de l'Alcazar. J'ai décrit, dans le même numéro de la *Revue*, la somptueuse cathédrale chrétienne, qui s'est élevée, comme on sait, sur les ruines de la mosquée.

(2) L'aqueduc dit de Carmona paraît plutôt, suivant Zuniga (p. 15), une œuvre des Romains que des Maures. Son point de départ est dans une gorge de la montagne à quelques lieues de Séville, dont il traverse la riche plaine en faisant plusieurs détours. Près de la ville, il n'est guère élevé que d'une vingtaine de pieds, et est loin, quoi qu'en dise Zuniga, d'avoir la magnificence et la régularité des aqueducs romains.

ni dépenses pour mettre sa capitale espagnole en état de lutter de splendeur avec sa capitale africaine. Dans l'intervalle des expéditions que Youssouf dirigeait chaque année contre les chrétiens ou leurs alliés musulmans, il occupa les loisirs de ses cent mille soldats à continuer les fortifications de Gibraltar, commencées par son père, et s'assura l'empire du détroit par la possession de cette roche imprenable, que l'art a fortifiée encore plus que la nature.

Une autre algarade non moins brillante eut lieu, en 1173, dans cette fatale campagne de Tolède, où se vidaient, comme dans un champ clos, les querelles des deux religions. Le prince Cid Abou Beker, fils de Youssouf, commandait les Almohades, et, s'il faut en croire les chroniques arabes, il battit complétement les chrétiens au nombre de 30,000 hommes, qui demeurèrent presque tous, avec leur chef (1), sur le champ de bataille.

Les chroniques chrétiennes ne disent pas un mot de ce terrible désastre, sans doute fort exagéré par les historiens ennemis, non plus que de la conquête, évidemment controuvée, de Tarragone, dont les Arabes font honneur à Youssouf en personne. Mais, en revanche, les Arabes passent sous silence les succès du roi d'Aragon Alonzo II, qui, en 1172, poussa ses conquêtes jusque sur la frontière de Valence, où il s'empara de Teruel, et ceux de l'infant de Portugal Sancho, fils du roi Alonzo, qui remporta sur les Almo-

(1) Ce chef, au dire des Arabes, s'appelait *abou el Beerdaa*, mot à mot *le père de la selle*, parce que son cheval portait une selle enrichie de pierres précieuses. Ce singulier surnom est tout à fait dans le goût arabe. Dombay, pour les dates, est ici d'un an en arrière de Conde, dont j'ai suivi le récit, beaucoup plus complet.

hades une victoire signalée (1175), et repoussa avec vigueur une incursion tentée par Youssouf vers les Algarves.

Après quatre ans et dix mois de cette lutte sans repos, où les succès étaient trop balancés pour être décisifs, Youssouf, en 1176, reprit le chemin de l'Afrique, où une peste terrible désola les états de l'Emir, et porta ses ravages jusque dans sa famille. De longues et sanglantes révoltes vinrent ensuite pendant plusieurs années distraire les armes de Youssouf de la Péninsule, où les rois chrétiens mettaient à profit son absence. Cependant les Almohades, en Andalousie, gardèrent encore l'offensive, et la guerre continua avec acharnement sur la frontière chrétienne. Une algarade musulmane dans les monts de Cuenca, qui dominent le bassin supérieur du Tage, fut repoussée avec vigueur par le roi d'Aragon (1177), et Cuenca tomba, comme nous le raconterons plus loin, aux mains du roi de Castille (1). Une autre algarade du même roi parvint en 1181 jusqu'aux portes de Séville (2). En 1184 il s'empara de la forteresse d'Alarcos, que sa défaite devait bientôt rendre si tristement célèbre. Enfin cette lutte opiniâtre fut poursuivie jusque sur mer, car le temps était déjà bien loin où les pieux Musulmans partagaient l'horreur de leur prophète pour ce perfide élément. Le commerce et la guerre l'avaient également adopté, et plusieurs batailles navales furent livrées des deux côtés de la Péninsule aux embouchures du Tage et de l'Ebre;

(1) Les historiens arabes ne disent pas un mot de cette guerre ni de la prise de Cuenca.

(2) *Annal. Toled.*, 1, ap. Florez. Suivant elles, Alonzo aurait pris Séville, fait trop évidemment faux pour être discuté.

mais les succès sur terre comme sur mer furent constamment partagés, et tout ce sang versé à flots n'en laissa pas moins la fortune indécise (1183) (1).

Ainsi, depuis le jour où les Arabes ont mis le pied pour la première fois sur le sol de la Péninsule, quatre siècles et demi se sont déjà écoulés, sans que ce duel acharné se soit ralenti un instant entre deux religions et deux races qui n'admettent entre elles ni trève ni compromis. Certes il faut toute la patience espagnole, cette patience héroïque comme l'est ailleurs le courage, pour trouver, pendant plus de quatre siècles, des générations qui viennent l'une après l'autre ensemencer des champs que l'ennemi viendra moissonner, et engraisser de leur sang un sol qui a bu le sang de leurs pères. Toutefois, dans cette lutte inégale, l'Espagne vaincra, parce qu'elle est, non la plus forte, mais la plus opiniâtre. Ses ennemis changent et se succèdent, les Africains remplacent les Arabes, les Almohades viennent essayer leur chance après celle des Almoravides; l'Espagne seule, l'Espagne que l'Europe abandonne pour aller verser inutilement son sang sur les roches de la Judée, l'Espagne ne change ni ne s'abat. En dépit de ces flots d'Africains que le Magreb inépuisable vomit sans cesse sur ses rives, la résistance chrétienne gagne à chaque pas du terrain sur la conquête musulmane; l'élan même de l'attaque, contre le cours ordinaire des choses humaines, est ici moins ardent et surtout moins soutenu que l'élan de la défense; le courage passif qui est inhérent à l'Espagne doit l'empor-

(1) Je n'ai pour cette guerre maritime d'autre autorité qu'Aschbach, qui néglige trop souvent de citer ses sources; mais le fait, s'il n'est pas prouvé, est au moins fort probable.

ter à la fin sur la fougue africaine et sur la brutale confiance du fatalisme, et l'Afrique se lassera plutôt d'envoyer des maîtres à la Péninsule que celle-ci de les repousser.

L'Emir de Maroc, du fond de l'Afrique, portait toujours un œil vigilant sur ses états de la Péninsule. Inquiet des conquêtes des rois de Portugal et de Castille, et jaloux de terminer cette guerre par un coup de vigueur, il se décida à passer de nouveau dans la Péninsule, et à réaliser enfin dans toute leur étendue les vastes projets de conquête qu'avait arrêtés la mort d'abd el Moumen. Plusieurs mois furent employés à concentrer sur les rives du détroit la formidable armée qu'il avait été chercher jusqu'au fond du désert, et Youssouf, après avoir fait passer devant lui les innombrables tribus du Magreb, franchit le dernier l'étroit bras de mer qui séparait ses deux royaumes (1184).

Le *Chronicon Lusitanum* peint naïvement la terreur que l'approche du conquérant almohade répandit dans toute la Péninsule, et nous donne le plan de sa campagne : « Après avoir subjugué tous les états d'outre-mer qu'avait possédés le roi Ali, et y avoir réuni en Espagne ceux du roi *Lupus* (ben Saad), à savoir, Valence, Murcie, Grenade, et une foule d'autres cités ; voyant que personne n'était en état de lui résister, et que la terreur de son nom avait envahi toutes les nations jusque dans les pays de l'Orient, son cœur s'enfla, et il pensa de venir en Espagne et de reprendre les cités qu'y avaient autrefois possédées les Sarrazins, à savoir, Lisbonne, Cintra, Santarem, Evora, Alcocer et Coïmbre, et, après avoir subjugué tout le Portugal jusqu'au Duero, en remon-

tant sur les rives du fleuve, de parvenir jusqu'à Tolède, et de ne pas se désister de son entreprise, quand même le roi de France, et le roi d'Angleterre, et le roi d'Aragon, et le roi de Castille, et le roi de Galice, et le roi de Portugal, se réuniraient contre lui. » Vient ensuite une longue et fastueuse énumération de toutes les tribus africaines ou andalouses qui répondirent à l'appel de Youssouf, et des immenses approvisionnements qui suivaient son armée, la plus nombreuse, au dire du chroniqueur, qui eût jamais envahi la Péninsule : « Car elle couvrait les monts et les vallées, et s'épandait sur la face de la terre, et personne n'aurait pu la compter que Dieu, qui sait le nombre des gouttes de pluies qu'il nous envoie (1). » Enfin une flotte nombreuse, mouillée aux embouchures du Guadiana et du Guadalquivir, et chargée de munitions et de machines de guerre, était destinée à prêter secours à l'armée de terre et à suivre ses mouvements.

Après avoir réuni ses forces à Séville, Youssouf se mit en marche contre le roi de Portugal, son plus redoutable ennemi, et vint mettre le siége devant *Sancta Irene* (Santarem), sur le Tage, à 15 lieues au dessus de Lisbonne. Le siége fut poussé avec vigueur, et de continuels assauts réduisirent les assiégés à la dernière extrémité. Au moment où la conquête ou la reddition de la ville paraissait assurée, Youssouf,

(1) Par malheur, nous ne possédons que le début de cette espèce d'épopée en prose qui termine le *Chron. Lusit.*; le reste manque, à notre grand regret. Rodrigue de Tolède et Lucas de Tuy sont trop bons Espagnols pour faire au Portugal l'honneur de raconter ses victoires. Nous sommes donc réduits aux récits heureusement fort prolixes des Arabes, qui avouent d'assez bonne grâce leur défaite. (Voyez Dombay, t. II, p. 107; Conde, II, chap. 50, et Mathieu Paris, chroniqueur anglais.)

contre l'avis de ses chefs les plus expérimentés, se décida à changer la position de son camp, situé au midi de la ville, et à le transporter du côté de l'ouest, où il était plus exposé aux attaques des chrétiens (22 juillet 1184). La nuit venue, Youssouf envoya à son fils Abou Ishak, le wali de Séville, ordre de partir le lendemain matin, avec sa cavalerie andalouse, pour Lisbonne, afin d'essayer d'emporter par un coup de main cetteville, qui ne s'attendait pas à une attaque. L'ordre fut mal transmis ou mal interprété, et Abou Ishak crut comprendre qu'il devait partir cette nuit même pour Séville. Il se mit donc aussitôt en route, et le diable, dit la chronique arabe, répandit sur-le-champ dans le camp le bruit qu'on levait le siége. Peu à peu, sans attendre de nouveaux ordres, tous, bataillon après bataillon, suivirent le chemin qu'avaient pris les premiers, et, au lever du jour, Youssouf se trouva seul dans son camp avec quelques chefs andaloux, sa garde nègre, fort peu nombreuse, et l'escorte des bagages, gens plus propres à semer le désordre qu'à prêter main forte en cas de danger.

Faute d'une autre version pour contrôler celle-ci, nous sommes obligé de l'adopter; mais remarquons en passant combien il est peu probable qu'une armée tout entière décampe pendant une nuit sans que son chef s'en aperçoive, et sans qu'aucun des chefs ne réclame contre cet ordre soudain. Quoi qu'il en soit, le jour étant venu, les chrétiens, du haut de leurs murs, s'aperçurent bientôt que le camp avait été levé; et espérant avoir bon marché du petit nombre de Musulmans qui y restaient, instruits d'ailleurs par leurs espions que le reste de l'armée se trouvait déjà loin, tous ceux des habitants qui étaient en état

de porter les armes s'élancèrent hors de la ville, en criant tous d'une seule voix : « Le roi! le roi! marchons sur le roi! » Passant sur le corps de sa garde fidèle, qui essaya vainement de le défendre, ils arrivèrent jusqu'à la tente de Youssouf. Surpris par l'attaque des chrétiens comme il l'avait été par l'abandon de ses soldats, le fils d'abd el Moumen se défendit avec le courage du désespoir. Six des chrétiens qui se disputaient l'honneur de l'abattre tombèrent avant que lui-même ne succombât sous leurs coups; et tel était l'acharnement des vainqueurs, que quelques unes des femmes de son harem périrent sous les lances des assaillants.

Mais là s'arrêta la victoire des chrétiens : pendant ce conflit, qui ne dura pas moins d'une heure, des fuyards échappés au massacre du camp allèrent donner l'alarme à l'armée qui était en route pour Séville. Celle-ci tourna bride sur-le-champ, et arriva trop tard pour sauver Youssouf, mais non pour venger sa mort. Les chrétiens furent repoussés, la lance dans les reins, vers Santarem, et les Musulmans irrités, en y entrant pêle-mêle avec eux, massacrèrent tout ce qui s'offrit à leurs coups, hommes, femmes et enfants, au nombre de dix mille personnes. L'armée, triste et abattue, et considérant l'expédition comme terminée par la mort de son chef, se remit en route pour Séville. Youssouf, atteint de plusieurs blessures dont la moindre était mortelle, n'expira qu'en chemin. D'autres prétendent même qu'il vécut jusqu'à Maroc, et fut enterré dans la ville sainte de Tinamal, près du tombeau du *Mahadi*.

Au milieu de l'épaisse obscurité qui entoure la mort de Youssouf, il est nécessaire de recueillir tous les

témoignages sur ce grave événement. Voici celui de Mathieu Pâris, le seul chroniqueur chrétien qui le raconte : « Le roi des rois Sarrasins, nommé *Macemont* (c'est le nom qu'il donne à Youssouf) étant venu assiéger Santarem avec 37 rois ses lieutenants, la ville était presque conquise lorsque 15,000 Portugais parurent sous la conduite de l'infant Sancho; l'archevêque de Santiago vint de son côté avec 20,000 Galiciens; une bataille eut lieu, où périrent 30,000 Sarrazins. Le 13 juillet, les Sarrazins tuèrent 10,000 femmes et enfants auprès d'Alcobaza; enfin, le jour de Saint-Jacques, 25 juillet, le roi Macemont, ayant entendu dire que le roi Fernando de Léon s'approchait pour combattre seul à seul avec lui (*solus cum solo*), se prépara au combat; mais en voulant monter à cheval il tomba jusqu'à trois fois et mourut. Après sa mort, son armée se dispersa et prit la fuite en abandonnant toutes ses richesses. Les nombreux prisonniers que fit le roi de Portugal furent employés à bâtir des églises (1). »

Si invraisemblable que soit la version musulmane, celle du chroniqueur chrétien ne l'est guère moins, comme on le voit. Certes les écrivains musulmans n'auraient pas fait honneur aux lances chrétiennes de la mort de Youssouf, s'il avait péri d'une chute de cheval. D'ailleurs la seule ligne que contienne à ce sujet Rodrigue de Tolède fait mourir l'Emir almohade sous les coups d'un chrétien (2).

(1) La même chronique ajoute que « La flotte sarrazine, ayant paru devant Lisbonne, y amena avec elle une machine de siége à l'aide de laquelle les Sarrazins pouvaient aller et revenir armés sur les murs de la ville. Mais, par la grâce de Dieu, quelqu'un ayant plongé sous l'eau, perça le vaisseau qui portait cette machine, et la submergea, et la flotte se dispersa et quitta Lisbonne.

(2) « Aben Jacob, qui, in Hispanias veniens, a quodam christiano occisus est. » (Ch. 10).

Quant à la prétendue expédition du roi de Léon, elle n'a rien d'invraisemblable, quoique son panégyriste, Lucas de Tuy, n'en dise mot; malgré les dissensions qui séparaient le vieux roi de Portugal de son ex-suzerain, rien n'est plus conforme au caractère chevaleresque que l'histoire prête à Fernando que de le voir accourir avec ses Galiciens et ses Léonais au secours de son rebelle vassal; et si le fait est vrai, l'approche de cette double armée dut contribuer à semer le désordre dans le camp des Almohades, et explique leur brusque retraite et l'abandon où ils laissèrent leur roi.

Quels que fussent les torts de Youssouf comme général, torts si chèrement expiés, comme roi il nous apparaît sous un jour plus favorable. Voici le portrait que trace de son gouvernement un historien arabe (1) : « Sage, vertueux, craignant Dieu, ennemi du sang versé, humain, juste, prévoyant, et n'aimant d'autre guerre que la guerre sainte; à peine monté sur le trône, son unique souci fut de marcher sur les traces de son père, et de l'imiter dans toutes ses actions. Il fut le premier des souverains almohades qui alla en Espagne se mettre lui-même à la tête de la croisade (*algihed*) et y combattre en personne. Il sut mieux que personne pourvoir aux approvisionnements de ses immenses armées, et maintenir ses provinces dans l'obéissance; il sut en retirer les impôts accoutumés, sans tyrannie et sans exactions. Le trésor royal s'accrut beaucoup sous son règne, les rues et les chemins devinrent sûrs, et tous ses sujets vivaient contents

(1) Aboul Hassan, de Fez, trad. par Dombay, *Geschichte von Mauritanien*, t. II, p. 96.

et soumis, grâce à sa bonne administration et à sa sévère justice.

On tint la mort de l'émir secrète aussi long-temps que possible, jusqu'à ce que son corps eut été transporté en Afrique. De ses seize ou dix-huit fils, celui qui lui succéda, nous ignorons à quel titre, s'appelait Abdallah Yacoub ben Youssouf, surnommé *al Mansour Billah*. La mort de Youssouf ayant été tenue cachée pendant quelque temps, l'avénement de Yacoub ne fut connu que d'un petit nombre de serviteurs dévoués, et ce ne fut qu'au bout de six semaines qu'eut lieu sa proclamation solennelle à Maroc. Sans doute il est dans les desseins de la providence une loi qui veut que les dynasties naissantes ne soient régies que par de grands hommes; ce serait autrement un rare caprice du sort que celui qui assit sur le trône de Maroc trois princes aussi grands à des titres divers qu'abd el Moumen, Youssouf et Yacoub. Ce dernier, si le portrait que tracent de lui les historiens arabes n'est pas flatté, n'aurait été en rien inférieur aux deux autres; il eut même de plus que son père quelque chose de ce constant bonheur qui accompagna abd el Moumen dans toutes ses entreprises; sa vie, bien courte il est vrai, fut du moins pleine autant que glorieuse, et la mort de Youssouf devant Santarem fut amplement vengée par son fils dans les champs d'Alarcos.

Le premier soin de Yacoub, à peine monté sur le trône, fut, en pieux Musulman, d'associer les malheureux à sa joie, en distribuant pour aumônes cent mille doubles pièces d'or; il fit en outre mettre en liberté tous les détenus pour délits peu graves, redresser tous les griefs et remettre tous les impôts arriérés. Il augmenta en même temps les honoraires des

khadis et des alfaquis, et assigna aux plus savants et aux plus vertueux des revenus sur sa cassette. Il visita toutes les provinces de son vaste empire, s'enquérant avec soin de leur situation, et enjoignant à ses agents une stricte justice et une administration ferme, mais douce, qui maintint les peuples, sans les pressurer, dans la paix et dans l'obéissance. Il fortifia ses frontières, et mit dans toutes les places de fortes garnisons, tout en augmentant la solde et le bien-être des soldats. Occupé aussi de soins plus pieux, partout il fit bâtir dans ses états du Magreb et de l'Espagne des mosquées, des écoles et des hôpitaux; les chemins et les ponts furent réparés, des puits creusés dans les lieux arides, des asyles gratuits ouverts aux voyageurs sur les grandes routes. Enfin jamais règne ne débuta sous des auspices plus heureux, jamais prince ne mérita mieux l'amour et la soumission de ses sujets.

Et cependant ce règne si beau devait, comme tous ceux des souverains musulmans, être inauguré par une guerre civile. Les derniers débris des Almoravides, balayés de la face de l'Afrique, avaient, on s'en souvient, trouvé un asyle dans les îles Baléares. Leur chef, Ali ben Ishâk, l'un des descendants de ben Gamia, en apprenant la mort de Youssouf devant Santarem, crut le moment favorable pour tenter un coup de main sur cet empire privé de son chef. Réunissant à la hâte une flotte, il fit voile pour *Beghaya* (Bougie), dont il s'empara après un siége opiniâtre, mais court, et dont il chassa le wali, petit-fils d'abd el Moumen. Le rebelle fit ensuite répéter la *Chotbah* dans les mosquées pour le khalife de Bagdad, Nasr-Eddin Allah, lointaine idole qu'il ne craignait

pas d'adorer, et souleva contre Yacoub toutes les tribus des environs (1).

D'autres insurrections, décidées sans doute par l'heureux succès de la première, éclatèrent sur d'autres points de l'empire : la ville de Kafisa ou Kafsa, en Afrique, céda aux suggestions d'Ali, et se souleva contre Yacoub; mais celui-ci, avec une rigueur que ses historiens n'essaient pas de justifier, commença par faire tomber la tête de deux de ses frères, compromis dans l'insurrection (2). Il réunit ensuite ses armées toujours prêtes, et s'empara de la cité rebelle, dont il noya la rébellion dans le sang (1187); marchant de là contre l'armée des insurgés, qui osait tenir la campagne, il la battit complétement; toutes les *kabiles* ou tribus, toujours prêtes à passer avec la fortune dans le camp du plus fort, s'empressèrent de venir faire leur soumission, et Yacoub, après cette espèce de promenade triomphale, s'en retourna à Maroc, laissant derrière lui tout le Magreb décimé et soumis, (1188). Mais ces guerres, où le sang musulman coulait des deux parts, n'étaient pas celles qu'il fallait à la pieuse ardeur de Yacoub. A peine son armée était-elle reposée, qu'il donna le signal de l'*algihed*; et, franchissant le détroit à la tête d'une troupe d'élite, il se dirigea vers le Portugal, dont le roi Sancho avait mis à profit l'absence des Almohades pour reculer sa frontière du côté des Algarves. Brûlant de venger la

(1) Conde le nomme Ali ben Ishâk; mais je soupçonne fort, sans pouvoir l'affirmer, faute de sources, qu'il s'agit ici de ce même Yahia ben Ishâk que nous verrons en 1203 soutenir en Afrique contre l'émir une guerre si opiniâtre. Conde, comme on sait, ne se fait pas scrupule de changer les noms toutes les dix pages. Suivant Dombay, p. 207, le chef almoravide, qu'il ne nomme pas, ne garda Beghaya que sept mois.

(2) *Por ciertas sospechas*, pour certains soupçons, dit simplement Conde.

mort de Youssouf, l'émir et ses soldats traversèrent comme un torrent dévastateur le Portugal jusqu'à Lisbonne, qu'ils n'essayèrent pourtant pas d'assiéger. Après cette algarade, prélude d'entreprises plus sérieuses, Yacoub s'en retourna à Fez, chassant devant lui 13 mille captifs, et chargé de plus de dépouilles que jamais chef musulman n'en avait remporté de la Péninsule (1189).

Mais ce qui prouve le peu d'importance politique de cette expédition, c'est qu'à peine Yacoub avait-il repassé le détroit, que le roi de Portugal, le sachant occupé d'apaiser une nouvelle sédition près de Tunis, s'empara de Sylves, de Beja et d'Evora (1190). Le hasard, du reste, eut plus de part à cette conquête que le courage des Portugais. On sait que tous les croisés de l'ouest de l'Europe qui se rendaient par mer en Palestine étaient obligés de faire le tour de la Péninsule. Or, dans leur long et pénible voyage, il leur arrivait souvent, comme on l'a déjà vu, de faire escale à Lisbonne, qu'ils avaient déjà une fois reconquise sur les infidèles. Une armée de croisés anglais et flamands débarqua donc à Lisbonne sur ces entrefaites. La saison était avancée, la mer mauvaise, et autant valait-il attendre, dans ce beau pays de Portugal, l'arrivée du printemps prochain. Pour occuper leurs loisirs, le roi Sancho n'eut pas de peine à leur persuader de préluder à la croisade de la Terre-Sainte par une expédition contre les infidèles; et, s'embarquant avec eux, il se dirigea vers le sud des Algarves, où il s'empara de Sylves, tandis que son armée de terre reprenait sur les Almohades Beja et Evora.

Les malheureux habitants de Sylves, espérant

avoir meilleur marché des Portugais, leurs ennemis habituels, que des croisés, affamés de meurtre et de pillage, avaient traité avec Sancho ; ce qui n'empêcha pas que, sur 60 mille habitants, 47 mille ne fussent massacrés ou emmenés en esclavage. La ville échut en partage au roi de Portugal, et le butin aux croisés ; bon nombre d'entre eux, bornant là leur croisade, s'établirent dans la ville conquise avec leur évêque. Mais leur zèle intempérant se signala bientôt contre les Musulmans et les juifs qui habitaient avec eux, et sans doute la haine qu'ils excitèreut ne contribua pas peu à la perte de cette ville, qui ne tarda pas à retomber aux mains des Almohades (1).

Du reste, ce n'était pas seulement parmi les infidèles que ces sauvages croisés semaient la haine et la révolte : car nous voyons vers la même époque une flotte de croisés allemands et lorrains, qui revenaient du Saint-Sépulcre, débarquer sur la côte de Galice, près de Santiago. En pieux chrétiens, ils se mettent aussitôt en route pour visiter le tombeau de Saint-Jacques. Mais les habitants du pays, sous prétexte qu'on voulait leur enlever la tête de leur saint, et les trésors entassés près du tombeau de l'apôtre, s'arment contre les pèlerins, les reçoivent à coup de lances, et les forcent à se rembarquer, non sans avoir perdu bon nombre des leurs dans ce malencontreux pèlerinage.

La perte de Sylves excita dans l'âme de Yacoub une sainte indignation, et il jura de la reprendre à

(1) Rodr. de Tolède raconte en deux lignes tout ce curieux épisode (l. VII, ch. 6) ; mais on trouve plus de détails dans les chroniques anglaises de Roger de Hoveden et Jehan de Brompton, mais surtout dans Mathieu Paris (ad. ann. 1188).

tout prix. Envoyant aussitôt à tous les scheiks de l'Andalousie l'ordre de réunir leurs milices pour venger la honte de l'islam, il nomma pour chef de l'expédition Mohammed, wali de Cordoue, et lui promit de venir bientôt le rejoindre à la tête d'une armée. Mohammed, brûlant de réparer sa faute, entra sur le territoire portugais, et reprit successivement d'assaut les trois villes conquises par les chrétiens (1). Le wali triomphant rentra ensuite à Cordoue avec 13 mille prisonniers chargés de fers, et 15 mille captives destinées aux harems du Magreb et de l'Andalousie (1191).

Mais Yacoub n'avait pas pardonné aux chrétiens la mort de son père, et ne la croyait pas encore assez vengée : aussi méditait-il contre eux une expédition plus importante, et les trois années qui suivirent furent employées à la préparer. Pendant ce temps les chrétiens, sachant l'Emir malade à Fez, mirent à profit son absence en harcelant de leurs incursions l'Espagne musulmane. Léon et le Portugal étaient alors en guerre avec le pape ; l'Aragon et la Navarre l'étaient entre eux ou avec la Castille, et c'était sur cette dernière et sur les ordres militants de la frontière que retombait tout le poids de la guerre avec les infidèles. C'est ainsi qu'en 1191 nous voyons Martin de Pisuerga, archevêque de Tolède, un de ces belliqueux prélats qu'a si bien peints, dans l'évêque Hieronimo, l'auteur anonyme du poëme du Cid (2), réunir une troupe d'élite qu'il se charge de mener lui-

(1) Rodrigue (*loc. citato*) est d'accord sur ce fait de la reprise de Sylves avec les chroniques arabes. Les autres chroniques chrétiennes n'en parlent pas.

(2) Voyez ce poëme dans le t. I de la collection de Sanchez, au vers 2,380 et suiv.

même en terre de Maures; se joignant sur la frontière aux chevaliers de Calatrava, le prélat batailleur entre avec eux sur le territoire andaloux, porte le fer et le feu dans la riche vallée du Guadalquivir, jusque près de Séville; puis il s'en retourne paisiblement à Tolède, chargé de la plus glorieuse dîme que jamais prélat espagnol eût levée sur les infidèles (1).

Enfin, en 1194, Alonzo de Castille, enhardi par le succès de son lieutenant mitré, poussa sur le territoire de Séville une expédition pareille à celle qu'il y avait dirigée en 1181; parvenu, comme naguère Alonzo I d'Aragon (2), jusque sur la rive du détroit qu'avait franchi tant de fois la conquête africaine, il envoya d'Algesiraz, à l'émir Yacoub, une lettre de bravades, que nous ont conservée les chroniques arabes. « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, » le roi des chrétiens au prince des Musulmans · » puisque tu ne peux marcher contre moi, ni en- » voyer ici tes armées, envoie-moi du moins des » barques et des vaisseaux, et je passerai avec mes » hommes là où tu es, et je combattrai contre toi sur » ton propre territoire, à condition que, si tu es vain- » queur, je resterai ton captif et tu recueilleras de ri- » ches dépouilles, et tu dicteras la loi; et si c'est moi » qui suis vainqueur, tout tombera entre mes mains, » et je dicterai la loi à l'islam. »

(1) Rodrigue (l. VII, ch. 28) raconte assez au long, et en phrases très pompeuses, l'expédition de ce prélat, son devancier, dont il devait plus tard, à la journée de *Las Navas*, imiter le glorieux exemple. Dans ce passage fort ampoulé, et qui ne vaut pas la peine d'être cité, on retrouve quelque trace des *assonances* d'Isidore de Beja : « Regio Bœtica flammis succenditur, et factum Præsulis prosperatur, etc...» Evidemment le style du digne chroniqueur tourne ici vers la poésie, et l'*assonance*, toute boiteuse qu'elle soit, lui sert d'ailes pour s'élever.

(2) Voyez t. IV, p. 339.

A la lecture de cette arrogante épître, Yacoub, transporté de colère, la fit lire à ses scheiks et à toutes ses tribus, et cette lecture fut accueillie par les cris de fureur et d'enthousiasme de cent mille Africains qui demandaient à passer le détroit; il la montra ensuite à son fils et son futur successeur, le cid Mohammed, et celui-ci, dans son premier mouvement d'indignation, retournant la feuille maudite, y écrivit la réponse suivante : « Allah tout-puissant a dit : » Je me retournerai contre eux, et je ferai d'eux de » la poussière de poussière, et j'enverrai contre eux » des armées qu'ils ne pourront voir et qu'ils ne pour- » ront éviter, et je les irai chercher dans les profon- » deurs où ils se cachent, et je les anéantirai (1). » Yacoub, acceptant son fils pour interprète, envoya la lettre, et, faisant aussitôt tirer de son trésor l'épée sainte et le pavillon rouge qui ne servaient que pour l'*algihed*, l'ordre du départ fut enfin donné, et l'Afrique tout entière s'ébranla à la voix de son monarque.

Les forces immenses que Yacoub avait rassemblées de tous les coins de l'Afrique, depuis les tribus arabes, fières de la pureté de leur race, jusqu'aux nègres de Sous et de la frontière sud du grand désert, et les hordes nombreuses des Almohades, fières de donner des rois à ces cent peuples divers, se réunirent à Ceuta. « Et la terre, dit la chronique arabe, ne suffisait pas pour les repaître, ni les ruisseaux pour les désaltérer. » Dieu sembla protéger l'expédition, car cette innombrable armée franchit en peu de temps le

(1) Ces détails sont empruntés à Conde (II, 595); Dombay (II, 120) les reproduit presque textuellement. Il est évident que les deux auteurs ont emprunté au même texte arabe tout le récit de la bataille d'Alarcos.

détroit, et arriva sans accident devant Algesiraz, le vendredi 20 redjeb de l'an 591 (juin 1195).

La difficulté de nourrir ce nombre prodigieux d'hommes, que les chroniques arabes font monter à 100,000 chevaux et 300,000 piétons, décida Yacoub à marcher sur-le-champ au devant de l'ennemi. Autant qu'on peut le discerner à travers l'emphatique récit de Rodrigue, Yacoub avait résolu de s'emparer à tout prix de Tolède, la véritable capitale de l'Espagne, persuadé qu'une fois maître de cette ville, il le serait bientôt de la Péninsule. Alonzo, de son côté, prévoyant l'invasion africaine, s'était de longue main préparé à lui résister; et, dans cette lutte trop inégale, il avait cru devoir réclamer le secours des autres monarchies chrétiennes sur les deux revers des Pyrénées. Mais quelques chevaliers provençaux et gascons répondirent seuls à son appel; les rois de Navarre, d'Aragon, de Léon et de Portugal, trop occupés de leurs querelles entre eux ou avec le Saint-Siége pour songer à celles de la chrétienté, ne rougirent pas d'abandonner son valeureux champion. L'égoïsme même, à défaut de plus nobles motifs, aurait dû leur apprendre à réunir leurs forces contre leur commun ennemi, plutôt que de s'exposer à succomber un à un sous ses coups; mais ils aimèrent mieux se mettre lâchement à la suite des événements pour s'allier au vainqueur, quel qu'il fût; quelques uns même, comme le roi de Navarre, traitèrent secrètement avec celui qu'ils acceptaient déjà comme leur maître. Abandonné ainsi à lui-même, Alonzo VIII sentit son courage grandir au lieu de s'abattre en face du danger, et, réunissant toutes ses forces, il attendit de pied ferme Yacoub près d'Alarços, forteresse située entre

Cordoue et Calatrava, et qu'on ne trouve sur aucune carte.

Yacoub, de son côté, s'était avancé, sans perdre de temps, par la vallée du Guadalquivir. Arrivé à deux jours de marche de l'ennemi, il convoqua un conseil de guerre, et interrogea successivement les scheiks de toutes les tribus; mais il réserva pour les derniers les Andaloux, qui, à égalité de courage, avaient sur les Africains l'avantage de connaître mieux la manière de combattre et les ruses des infidèles. Parmi les scheiks andaloux, le vieil abou Abdallah el Senani se distinguait surtout par sa longue pratique de la guerre contre les chrétiens. Tous le signalèrent d'un commun accord au choix de l'Emir, comme le conseiller le plus sûr qu'il pût invoquer. Voici l'ordre de bataille qu'indiqua celui-ci, et qui fut accepté par l'Emir : Les Almohades et les Musulmans andaloux[1], c'est-à-dire l'élite de l'armée, devaient former la première ligne; venaient ensuite les tribus arabes et les volontaires du Magreb, troupes braves, mais indisciplinés, que devait contenir la présence au premier rang de troupes plus régulières. Enfin Yacoub, à la tête de sa garde d'Almohades et de noirs, en guise de réserve, devait se tenir caché à peu de distance du champ de bataille, et y accourir à la fin, soit pour achever la victoire, soit pour réparer la défaite.

Ce plan, fort sage en effet, parut à l'Emir dicté par Allah, et, une fois arrivé en face de l'ennemi, il se hâta de le mettre à exécution. L'aube blanchissait à peine que Yacoub, qui avait passé la nuit tout entière à prier, convoquant autour de lui ses fidèles scheiks, enflamma encore leur zèle en leur racontant une vision céleste qui venait de lui promettre la vic-

toire. Il fit appeler ensuite son premier ministre, le vieil abou Yahia, le plus brave et le plus expérimenté de ses généraux, et lui confia le commandement en chef de son armée. El Senani fut chargé de diriger les Arabes andaloux, qui occupaient la droite, tandis que les Almohades formaient la gauche du front de bataille, et les volontaires du Magreb, les frondeurs et les archers, se rangèrent derrière eux. Ce jour à jamais célèbre, où l'islam et la chrétienté se trouvaient encore une fois face à face, était le 19 juillet 1195, et le radieux soleil de l'Andalousie éclairait cette plaine qu'il allait voir inonder de sang. Le roi de Castille, sentant le besoin de compenser par l'avantage de la position l'infériorité du nombre (1), avait assis son camp sur une hauteur, au pied d'un mont déchiré par de profonds ravins, et cette position, bien choisie, était difficile à forcer.

Les chrétiens, avec ce confiant courage qui dédaignait de compter ses ennemis, voulurent avoir l'honneur de la première attaque, et détachèrent contre les Maures 7 ou 8,000 hommes de leur lourde cavalerie, toute bardée de fer. Le choc fut terrible, et les chevaux des chrétiens vinrent se clouer (*espetarse*) sur les lances des Musulmans sans pouvoir ébranler cette forteresse vivante, dont le second mur soutenait le premier. Les Castillans, reculant de quelques pas en arrière, revinrent une seconde fois à la charge sans plus de succès; enfin, mettant pour la troisième fois en œuvre ce terrible bélier, malgré les efforts des

(1) Les Arabes donnent à Alonzo 300,000 hommes, dont il faut au moins retrancher les deux tiers. Quant à l'armée africaine, c'est tout au plus si elle a dû atteindre à ce nombre, ce qui ferait encore trois Musulmans contre un chrétien, proportion qui excuse et ennoblit même une défaite.

scheiks musulmans et du brave el Senani, qui soutenaient à grands cris le courage de leurs soldats, ils parvinrent dans cette charge furieuse à enfoncer le centre de la ligne musulmane. Abou Yahia, que les chrétiens prirent pour l'Emir, périt en faisant d'inutiles efforts pour rétablir l'ordre, et les chrétiens, croyant déjà la bataille gagnée, firent un affreux massacre des Musulmans dispersés devant eux.

Mais la sage prévoyance qui avait dicté l'ordre de bataille des Africains répara bientôt cet échec. Les volontaires, les archers et toute la deuxième ligne de bataille, qui demeurait encore entière, vinrent envelopper les chrétiens, enivrés de leur facile victoire, et se replièrent autour d'eux comme un immense filet. En même temps el Senani, abandonnant par une heureuse inspiration le champ de bataille où il avait été vaincu, réunit les débris de sa première ligne, Andaloux et Almohades, la fleur de l'armée de Yacoub; et, à la tête de ces braves, qui brûlaient de venger leur défaite, il se dirigea contre le gros de l'armée d'Alonzo, toujours retranchée sur sa colline.

La mêlée sur ce point devint terrible, et le sang coula à grands flots; mais enfin les charges réitérées de cette terrible cavalerie africaine, qui n'a pas d'égale au monde pour la furie de l'attaque, parvinrent à entamer les bataillons des chrétiens (1). « Parmi eux, dit la chronique arabe de Conde, se trouvaient 10,000 chevaliers bardés de fer, qui étaient la fleur de la ca-

(1) On n'oubliera pas que nous suivons ici le récit des chroniques arabes, qu'il ne nous est pas donné de contrôler par une version chrétienne, car Rodrigue et Lucas de Tuy n'ont que quelques lignes sur la défaite d'Alarcos. Aussi relèvera-t-on facilement plusieurs invraisemblances. Comment Alonzo laisse-t-il envelopper et massacrer ses huit mille chrétiens sans leur porter se-

valerie d'Alonzo. Et avant la bataille, ils avaient fait leur *azalah* (oraison), et juré sur leur croix (1) qu'ils ne fuiraient pas du combat tant qu'un Musulman resterait en vie, et Dieu voulut tourner cette promesse en faveur des siens. Quand la mêlée était le plus acharnée, les infidèles, se voyant perdus, commencèrent à fuir en se réfugiant vers la colline où était Alonzo, et ils y rencontrèrent les Musulmans qui venaient d'enfoncer le front de bataille de celui-ci. Et alors, tournant bride, ils s'enfuirent en désordre, chacun devant soi, et comme ils purent. Mais les Musulmans, sur leurs agiles chevaux, les poursuivaient en les taillant comme des branches sur l'arbre, en les broyant comme du blé sous la meule. Ainsi fut défaite la forteresse d'Alonzo, et sa cavalerie, en qui il mettait tant de confiance. Alors quelques cavaliers allèrent aviser l'Emir, qui était toujours dans son embuscade, que Dieu avait mis en fuite ses ennemis; et Yacoub, s'élançant aussitôt à la tête de ses Almohades, arriva sur le champ de bataille, où Alonzo, soutenu de ses plus braves chevaliers, luttait encore avec une barbare constance. La cavalerie almohade, les bannières déployées, parut la première, faisant trembler la terre sous ses pas, et derrière elle marchait l'infanterie, au son des tambours et des fifres, et les monts et les vallées retentissaient de leurs cris de guerre; et quand Alonzo leva la tête et qu'il aper-

cours? comment ensuite el Senani, avec son corps d'armée déjà dispersé et rompu par les chrétiens, parvient-il à entamer et à défaire (*rompió y deshizó*) le gros de l'armée castillane, que les Musulmans eux-mêmes portent en ce moment à 300,000 hommes? Ajoutons qu'en général les chroniqueurs arabes ne savent ni comprendre ni raconter une bataille.

(1) Sans doute il s'agit ici des chevaliers de Calatrava, qui portaient la croix peinte sur leur armure.

çut la bannière verte des Almohades, et l'étendard blanc de l'Emir : « Qu'est ceci? demanda-t-il. » Et qu'est-ce que ce peut être, répondit-on à l'en- » nemi de Dieu, sinon l'Emir des croyants qui t'a » vaincu, et qui arrive avec son arrière-garde, quand » son avant-garde seule a suffi pour te vaincre? » Et Dieu alors envoya sa terreur dans l'âme d'Alonzo, et il s'enfuit, et les Musulmans le poursuivirent en faisant main basse sur les siens, et en se désaltérant de leur sang jusqu'à s'en soûler, et ils leur firent boire jusqu'à la lie la coupe amère de la mort.

» Les vainqueurs cernèrent avec soin la forteresse d'Alarcos, croyant qu'Alonzo s'y trouvait; mais il était entré par une porte et sorti par l'autre; et ainsi s'échappa l'ennemi de Dieu, sans emporter avec lui rien que la bride de son cheval dans sa main. Les vainqueurs entrèrent de force dans la forteresse, en mettant le feu à ses portes et en massacrant ceux qui les défendaient; et ils s'emparèrent là et dans le camp d'une foule d'armes, de richesses et de provisions de toutes sortes, avec force chevaux et bétail, et ils firent captifs beaucoup d'enfants et de femmes, et tuèrent plus d'ennemis qu'ils n'en purent compter : car Dieu seul, qui les créa, en sait au juste le nombre. Il se trouva dans Alarcos 20,000 captifs, auxquels l'Emir donna la liberté; clémence imprudente qui déplut à tous les bons Musulmans, et qu'ils tinrent pour une folie chevaleresque de leur souverain (1). »

(1) La version de Murphy (p. 132) sur cette bataille, rédigée d'après d'autres sources que celles de Conde et Dombay, est fort écourtée et empreinte d'une teinte romanesque. D'abord il place Alarcos dans le district de Badajoz, ce qui n'est pas; puis il ajoute : « La perte de l'ennemi se monta, dit-on, à 146,000 tués et 30,000 prisonniers, outre une immense quantité de tentes, de chevaux, de mules et d'ânes : car les infidèles, n'ayant pas de chameaux, por-

Jamais, depuis la bataille de Zalaca, que 112 ans séparaient de celle-ci, un coup pareil n'avait été porté à la chrétienté; cependant, après Alarcos, pas plus qu'après Zalaca, la chrétienté ne devait périr! Le sort de toutes les grandes victoires remportées par l'islam, depuis celle de Guadalète, est d'avoir été inutiles. En effet, la force de vitalité qui était au fond du christianisme espagnol frappait d'impuissance les triomphes mêmes de ses ennemis, et enseignait aux vaincus à tirer meilleur parti de leur défaite que les Musulmans de leur victoire. La constitution même de l'Espagne chrétienne, et le morcellement qui faisait sa faiblesse en face de l'étranger, faisait aussi son salut après un désastre. Comme rarement tous ses petits roitelets se réunissaient contre les infidèles, il n'y en avait guère jamais qu'un ou deux d'écrasés à la fois, et c'était à recommencer avec les autres. Depuis surtout que, pour le malheur de l'islam, son centre s'était établi en Afrique au lieu de la Péninsule, les expéditions des Emirs en Espagne n'étaient jamais qu'un accident, qu'une saillie de fanatisme et de courage, et un succès y mettait fin aussi bien qu'un revers. Chacun des infidèles était dans ce cas aussi pressé que pouvaient l'être les milices féodales chrétiennes d'aller mettre en sûreté chez lui son

taient leur bagage sur des bêtes de somme. Le butin en joyaux et en espèces fut incalculable, et 60,000 cottes de mailles échurent, dit-on, en partage au vainqueur. Aussi une captive se vendait-elle 1 dirhem (91 centimes); une épée, un demi-dirhem; un cheval, 5 dirhems, et un âne, 1 dirhem... Quant à Alonzo, il se réfugia à Tolède dans le plus piteux état. Là, il rasa sa tête et sa barbe, tourna sa croix de haut en bas, et jura qu'il ne dormirait pas dans un lit, n'approcherait pas une femme, et ne monterait pas un cheval, jusqu'à ce qu'il fût vengé. » Ne croirait-on pas lire une chronique du moyen âge chrétien?

butin, et la guerre sainte continue avait cessé, pour ne plus renaître, depuis les jours du habjeb al Mansour.

Si Yacoub, à la tête de sa formidable armée, eût profité de l'immense stupeur de l'Espagne chrétienne après la bataille d'Alarcos, rien ne lui eût été plus facile que d'en achever la conquête, peut-être même sans coup férir: car les autres rois, vaincus d'avance, ne demandaient, comme celui de Navarre, qu'à devenir ses alliés et ses tributaires; mais il se contenta d'envoyer sa cavalerie ravager le territoire chrétien et s'emparer de quelques places fortes. Ajoutons que cette fois encore les armes des Africains furent dirigées vers le cœur de la Castille par des chrétiens exilés, réfugiés à la cour de l'Emir, et que Pedro Fernandez de Castro se signala entre tous par son zèle impie.

Bientôt, las de cette guerre d'algarades, indigne de lui et des forces dont il disposait, Yacoub s'en revint à Séville, sans que les chrétiens abattus songeassent à inquiéter sa retraite. Il consacra le butin d'Alarcos à l'achèvement de la mosquée de Séville et à l'embellissement de sa cité de Maroc. L'année suivante (1196), dès que le printemps ramena la saison de la guerre, Yacoub envahit de nouveau le territoire chrétien, et s'empara de Calatrava et de Guadalaxara. Animé par ces faciles succès, Yacoub vint mettre le siége devant Tolède, où Alonzo s'était renfermé avec les débris de son armée; mais Tolède, même sans un roi et une armée pour garnison, avait bravé bien d'autres assauts, et, dans cet âge, où l'on ne prenait guère de places que par surprise, Tolède

pouvait à bon droit passer pour imprenable (1). Après dix jours de siége, Yacoub s'aperçut bientôt que ses milliers d'hommes et ses machines étaient également impuissants, et, après avoir détourné sa colère sur la malheureuse campagne de Tolède, il se rabattit sur Salamanque, qu'il prit d'assaut, et dont il égorgea tous les habitants mâles, en emmenant captifs les femmes et les enfants. La ville, après avoir été pillée, fut abandonnée aux flammes. Après ce terrible exemple, destiné à semer la terreur dans toute l'Espagne chrétienne, Yacoub s'empara encore de quelques autres villes; et, laissant de côté Madrid et Alcala, qui osèrent lui fermer leurs portes, il s'en retourna triomphant à Séville, en semant derrière lui, comme un torrent dévastateur, des ruines pour traces de son passage.

L'Espagne chrétienne, plus faible et plus divisée que jamais, n'était nullement en état de tenir tête à ce redoutable ennemi : la Castille était épuisée par son effort d'Alarcos; l'Aragon venait de perdre son souverain, et était en proie à la guerre civile et à la guerre étrangère; les rois de Léon et de Navarre étaient publiquement ou en secret alliés du puissant Emir, et avaient peut-être sous main dirigé ses attaques contre leur frère de Castille. Le roi de Portugal seul se refusait à ces honteuses alliances, et gardait, comme l'Aragon et la Castille, une attitude d'hostilité. Mais la Castille était à bout, et il lui fallait la

(1) Suivant la chronique arabe de Murphy, toujours romanesque et mal informée, la mère d'Alonzo, accompagnée *des femmes* et des filles du roi, vint tout en pleurs supplier Yacoub d'épargner Tolède. Le galant Almohade, touché de compassion, non seulement lui accorda sa demande, mais lui offrit, en gage de son respect, des joyaux précieux et de riches présents. Murphy parle aussi de la trêve accordée à Alonzo VIII par Yacoub.

paix, la paix à tout prix, avec l'infidèle, le plus redoutable de ses ennemis. C'est alors qu'Alonzo, suivant, bien qu'à regret, l'exemple de ses cousins de Navarre et de Léon, contre lesquels il lui fallait défendre son royaume, implora du vainqueur d'Alarcos une trêve de quelques années.

Une politique plus éclairée eût commandé à Yacoub de se refuser à toute trêve avec un ennemi abattu, et d'achever la conquête de la Castille; mais de nouvelles insurrections dans le Magreb, toujours mouvant comme le sable de ses déserts, rappelaient Yacoub à Maroc; il accorda donc à Alonzo sa demande (1197); et, franchissant le détroit, il revint dans sa capitale, où son premier soin fut de faire reconnaître pour son futur successeur son fils Mohammed abou Abdallah. Bientôt les affaires passèrent dans les mains du jeune prince, du vivant même de son père, fatigué de ce fardeau; et, la santé de Yacoub déclinant chaque jour, il s'éteignit bientôt (1199) chargé de gloire plus que d'années, au milieu des délices de son alcazar de Maroc. Il était âgé de 40 ans et en avait régné près de 15. Yacoub al Mansour, conquérant et administrateur à la fois, peut être compté au nombre des plus grands rois qui aient régné sur l'Afrique. C'est sous lui que l'empire des Almohades atteignit à son faîte de gloire et de splendeur, dont Alarcos est le point culminant. Mais dans ces changeantes destinées du monde musulman, où, pour les nations comme pour les individus, la chute est toujours à côté de l'élévation, la rapide fortune des Almohades présageait un déclin non moins rapide; la victoire d'Alarcos devait bientôt avoir pour correctif le désastre de *las Navas de Tolosa!*

Pendant le règne de l'Almohade Yacoub, les destinées des deux empires musulmans de l'orient et de l'occident se touchèrent un instant, mais pour se séparer de nouveau. Le sultan Salaheddin (Saladin) ben Ayoub (1), qui avait succédé en Egypte et en Syrie à la puissance des khalifes fatimites, cherchant partout des alliés pour résister aux croisés franks qui venaient d'envahir la Palestine, envoya jusqu'au fond du Magreb réclamer les secours de son frère en Mahomet, Yacoub l'Almohade (1192). Le zèle ardent de Yacoub pour la foi lui eût fait accorder sans hésiter ces secours qu'on lui demandait; mais Salaheddin, héritier des vieilles prétentions du khalifat de Damas à la suprématie sur les khalifes d'occident, ayant négligé de donner à Yacoub le titre de Commandeur des croyants, son ambassade échoua complétement. L'Emir fit remettre aux envoyés un présent dérisoire, en retour des riches présents de leur maître; et pour montrer à Salaheddin que la main de Yacoub, fermée pour lui, ne l'était pas pour de royales largesses, il paya de 40,000 pièces d'or une pièce de 40 vers que lui avait adressée un des envoyés du sultan ayoubite. Quant à Salaheddin, abandonné à lui-même, il suffit, comme on le sait, à la tâche glorieuse qui lui était imposée, et parvint, à force d'habileté et de courage, à ruiner presque entièrement le pouvoir des croisés dans la Palestine.

(1) Murphy, p. 133.

CHAPITRE II.

ESPAGNE CHRÉTIENNE.

DEPUIS LA MORT D'ALONZO VII, L'*EMPEREUR*, JUSQU'A LA BATAILLE D'ALARCOS.

1157 à 1195.

1° FERNANDO II DE LÉON ET ALONZO ENRIQUEZ DE PORTUGAL.

1157 à 1188.

Lors du déplorable partage qui morcela la puissante monarchie d'Alonzo VII, il avait été stipulé, pour conserver une ombre vaine de cette unité désormais brisée, que Sancho III, l'aîné des fils d'Alonzo, et le souverain de la Castille, porterait, comme son père, le titre d'*Empereur*, avec droit de suzeraineté sur la Navarre et sur l'Aragon. Mais la Castille, telle que l'avait faite le partage, n'était pas assez forte pour conserver cette suprématie purement nominale; et avec la mort de Sancho, arrivée un an après, en 1158, la suprématie réelle échut à son frère, Fernando II de Léon. Un fait qui se passa du vivant encore de Sancho de Castille fera apprécier les vertus plus chrétiennes que royales du dévot

souverain de Léon. Fernando, aigri par de faux rapports contre quelques uns de ses *ricos homes*, les avait dépouillés de leurs fiefs et de leurs dignités (1). Ceux-ci, quittant sur-le-champ la cour de Léon, allèrent, suivant l'usage du temps, demander un asyle à la cour rivale de Castille. Sancho, sur leurs instances, se décida à envahir les états de son frère; mais le pieux Fernando n'était pas homme, même pour une cause juste et sainte, à lever l'épée contre un frère. Se fiant donc à la justice de sa cause, il se hâta d'accourir seul et sans armes au devant de Sancho. Au moment où l'on annonça son arrivée, Sancho était à table, entouré des grands de sa cour, et Fernando entra si brusquement, que les convives eurent à peine le temps de se lever pour lui faire honneur. Touché de cette loyale confiance, Sancho le fit asseoir à ses côtés à la place d'honneur; mais, dit la chronique (2), « Le roi Fernando, qui se souciait assez peu de recherche dans sa toilette, était venu à cheval en grande hâte, et sans que son linge ni son visage eussent été lavés. A cette vue, le roi Sancho, qui tenait fort à la propreté, fit aussitôt préparer un bain, et attendit à table, sans manger, que son frère eût lavé son corps et changé de vêtements, pour revenir siéger à la table royale. » On aura plus de peine à

(1) Rod. de Tolède et Lucas de Tuy sont les deux seules sources importantes pour ce règne; on trouve aussi quelques maigres renseignements dans les *Chron. Conimbr.* et *Chron. Lusitan.*, précieux surtout à cause des dates, qui manquent complétement dans les deux premiers. Pour éviter de continuelles citations, disons que le règne de Fernando II est contenu dans le livre VII et les chap. 13 à 23 de Rodr. de Tolède, et dans Lucas de Tuy, p. 105 à 107 du tome IV de l'*Hispania illustrata*. Du reste, la ressemblance constante de ces deux historiens, et l'identité même des expressions, prouvent qu'ils ont puisé le plus souvent à une source commune.

(2) Rod. de Tolède, *Hisp. illustr.*, t. IV, p. 275.

croire l'honnête prélat, un peu trop partial en faveur de la Castille, son pays, quand il affirme que Fernando poussa l'humilité jusqu'à offrir de se déclarer le vassal de son frère si celui-ci voulait rénoncer à envahir ses états; mais le différend, facilement apaisé, finit par la restitution des fiefs enlevés aux nobles léonais, et au comte Pons de Minerve, seigneur languedocien. Le bon roi de Léon reprit ensuite le chemin de sa capitale, et Sancho, renonçant à sa velléité d'ambition, évacua les états de son frère.

Ainsi s'accroissait, en Castille comme à Léon, par les imprudentes concessions de la royauté, le pouvoir de cette noblesse qui devait bientôt, sur la tombe à peine fermée de Sancho, troubler de ses discordes l'orageuse minorité de son fils, Alonzo VIII. Dans cette lutte opiniâtre entre les Castro et les Lara, Fernando, comme nous le verrons bientôt, prit parti pour les Castro, et se mêla, dans des vues fort peu chrétiennes, aux guerres civiles qui désolèrent ce malheureux pays. Le roi de Léon avait aussi reçu de son père Alonzo, comme un germe de discorde de plus, droit de suzeraineté sur le Portugal; mais le fondateur de cette royauté naissante, Alonzo Enriquez, bien que sa fille Urraca fût la femme du roi de Léon, n'était nullement d'humeur à se soumettre à cette suzeraineté, qui ne reposait pas sur une supériorité de force assez bien établie. Fier de ses conquêtes sur les Maures, et de l'étendue de ce comté peu à peu changé en royaume, le fils de Henri de Besançon comptait déjà au nombre des plus puissants souverains de l'Espagne chrétienne. Fernando, voulant s'assurer un point d'appui contre son vassal couronné,

fortifia, sur l'avis d'un noble Portugais exilé, la ville de Ciudad-Rodrigo, située sur la frontière des deux états, et en fit un point de repaire aux algarades léonaises dans le Portugal. Enfin, pour consolider ses récentes conquêtes sur les Musulmans, et entourer son royaume d'une ceinture de places fortes, il peupla les villes de Ledesma, Granata, Villalpando, Benavente et Coyanza, et d'autres encore, dans les districts de Léon et de Zamora.

Les habitants de Salamanque et d'Avila, avec l'indépendance un peu factieuse de ces cités de la frontière, habituées à se défendre comme à se gouverner elles-mêmes, s'irritèrent de voir s'élever sur leur territoire les fortifications de Ciudad-Rodrigo, dirigées contre eux peut-être autant que contre le Portugal. Une sédition s'éleva, et les révoltés, après s'être donnés un chef appelé Muño Serrano, marchèrent au devant de Fernando, qui s'avançait contre eux avec toutes ses forces. Mais l'appui de Dieu ne manqua pas à ce pieux roi : le vent, soudainement changé, chassa sur les rebelles la fumée d'une forêt qu'ils avaient embrasée pour arrêter la marche des Léonais, et Fernando, vainqueur, rétablit son autorité dans les deux cités insurgées, sans faire couler d'autre sang que celui du chef de la sédition (1166).

Cependant les Musulmans, également inquiets de voir s'élever sur leur frontière cette menaçante cité de Ciudad-Rodrigo, vinrent l'attaquer, sous la conduite d'un émigré castillan de la remuante famille des Castro, Fernando Ruiz. L'enceinte de murs de la nouvelle forteresse n'était pas encore achevée ; mais les habitants, se barricadant à la hâte dans leurs rues derrière des meubles et des chariots, attendirent en

combattant l'arrivée de Fernando, qu'un miracle avait averti de l'attaque des Africains, et la ville fut sauvée.

Enfin le roi de Portugal, qui n'avait pas vu non plus de bon œil s'élever ces malencontreux remparts de Ciudad-Rodrigo, rassuré contre les Sarrazins par ses conquêtes au sud du Portugal, envoya son fils aîné Sancho mettre le siége devant cette ville. Le roi Fernando, alors en guerre avec la Castille, trouva des forces et du temps pour repousser les Portugais. Sancho fut défait, son armée dispersée, et Fernando, toujours clément, rendit la liberté aux prisonniers (1167). L'opiniâtre Alonzo, sans se laisser abattre par cet échec, envahit à son tour la Galice, et y occupa quelques places qui, selon lui, faisaient partie de la dot de sa mère Teresia, fille d'Alonzo VII. Puis il alla attaquer la cité musulmane de Badajoz, qui, par sa position, était, comme on disait alors, *de la conquête* du roi de Léon. Fernando, pour supporter de pareils outrages, aurait eu besoin d'une humilité plus que chrétienne; il marcha donc contre le roi de Portugal, au moment où celui-ci, maître de la plus grande partie de la ville, resserrait les Africains dans la forteresse. Les Portugais furent battus, et les Musulmans, du haut de leurs remparts, purent, à leur grande joie, voir couler à flots le sang chrétien. Alonzo se hâta d'abandonner sa conquête, s'inquiétant fort peu, du reste, s'il la laissait aux mains des Musulmans. Mais, dans sa fuite précipitée, il se heurta contre la porte avec tant de violence, qu'il se brisa la jambe de manière à ne plus pouvoir se tenir à cheval. Fait prisonnier, il fut amené devant le vainqueur, en assez piteux état

(*satis miserabilis*). Fernando le reçut avec sa bonté accoutumée, et le fit asseoir à table à ses côtés (1). Alonzo, touché de tant de bonté, reconnut qu'il avait péché envers Dieu et envers le roi de Léon, et lui offrit en expiation et lui-même et son royaume. Fernando n'accepta ni l'un ni l'autre, et n'exigea pour la rançon d'Alonzo que les villes qu'on lui avait prises en Galice. Il ne réclama pas même le droit de suzeraineté de Léon sur le Portugal, droit qui était au fond l'origine de la querelle, et qui, heureusement pour le repos des deux pays, paraît être, sous les règnes suivants, tout doucement tombé en désuétude.

Quant à la ville de Badajoz, qui commande la route de Lisbonne à Tolède et au cœur de l'Espagne, les Maures qui l'occupaient ne tardèrent pas à la livrer au roi de Léon, en s'offrant à le reconnaître pour suzerain. Le crédule Fernando eut le tort d'y consentir; mais à peine eût-il le dos tourné que ses vasseaux de fraîche date lui refusèrent obéissance pour se donner avec leur cité au Miramolin (*Émir al Moumenim*), à qui ils ouvrirent ainsi le chemin des états de Léon (1168) (2).

Enfin, le noble et loyal caractère de Fernando apparait encore sous un jour plus beau dans la circonstance suivante : Les Musulmans, enhardis par son éloignement, vinrent bientôt assiéger le vieux roi de Portugal, affaibli par les suites de sa blessure, dans son château de Santarem (1171). Bien qu'ai-

(1) Vincebatur quidem semper precibus miserorum qui nunquam in bello potuit vinci. (Luc. Tud.)

(2) Lucas de Tuy cite ici un dicton vulgaire justifié par l'événement : « Qui Sarraceno credit, terram suam non videbit. »

gri contre Alonzo par quelques offenses nouvelles, Fernando accourut aussitôt au secours de son ancien ennemi, et celui-ci, ne pouvant croire à une générosité dont il n'eût pas été capable, s'imagina que le roi de Léon venait se joindre aux Musulmans et envoya implorer sa merci. Fernando lui répondit en marchant contre les Sarrazins, qui se gardèrent bien de l'attendre, et levèrent le siége de Santarem.

Malgré tant de services, il ne paraît pas que le roi de Léon ait eu beaucoup à se louer de la loyauté de son beau-père, car il se rappela tout d'un coup que sa femme Urraca, fille d'Alonzo de Portugal, était sa parente au troisième degré, et la répudia pour épouser la fille du comte castillan Nuño, Teresia de Lara (1176). Après la mort de celle-ci, il se remaria encore à une autre Urraca, fille du comte biscayen Lobo ou Lupus, dont il eut deux fils, Sancho et Garcia, qui moururent tous deux sans postérité. Il avait eu de sa première femme l'infant Alonzo, qui lui succéda. La fin de ce règne si agité n'a guère laissé de trace dans l'histoire. Tout ce qu'on sait de Fernando, c'est qu'il mourut en 1188, après avoir régné 31 ans (1); mais il est permis de conclure de ce silence même des historiens que Fernando, sur la fin de sa vie, ne se soucia guère de leur laisser plus de besogne. La grande occupation de ce règne pieux, mais non sans gloire, ce fut, nous dit Lucas de Tuy, d'enrichir et de fonder des églises et de repeupler des villes. Telle fut, du reste, au dire du même chroniqueur, la piété de ce prince, « qu'il abandonnait aux

(1) La date de sa mort est donnée par les *Annal. Toledan.*, I, et par la *Chron. de Cardeña*, qui nous apprend qu'il régna 31 ans. La date donnée par les *Ann. Toled.*, III, est fausse.

» églises et aux monastères presque tous les privilé-
» ges de sa couronne. Bienfaisant, prodigue même,
» humain et charitable envers tous, on eût dit qu'il
» ne voulait rien posséder en propre; enfin victorieux
» dans toutes ses guerres, il n'entra pas dans un seul
» conflit qu'il n'en sortît à son honneur. »

Ce portrait, flatté, sans être mensonger, n'est pas complet toutefois, et l'on doit déplorer qu'à ces qualités vraiment royales il ne se joignît pas un peu plus de cette énergie qui est la première des vertus d'un roi. La faiblesse de Fernando II pour le clergé, et l'excessive déférence qu'il mit dans tous ses rapports avec l'Église, est un vice commun à presque tous les monarques espagnols; l'exemple avait été donné par Alonzo VI: l'on va voir s'il fut suivi par Fernando.

Le vieil adversaire du roi de Léon, Alonzo de Portugal, l'avait précédé de trois ans dans le tombeau. Ce prince, véritable fondateur du pouvoir et de l'indépendance de cet état, obtint en 1179 une bulle du pape Alexandre III (1), qui donnait l'investiture de la royauté à ce nouveau feudataire du Saint-Siége. Cette bulle reconnaissait le Portugal pour un royaume, et Alonzo pour souverain indépendant et libre de toute redevance féodale envers toute puissance temporelle, sauf le tribut annuel de deux marcs d'or qu'il devait payer au Saint-Siége, comme gage de soumission. Ainsi se trouvèrent annulés, par le bon plaisir de la cour de Rome, les titres de suzeraineté

(1) Voici un extrait de cette bulle : « .... Regnum Portugallensium cum integritate honoris, regni dignitate, quæ ad reges pertinet, nec non et omnia loca quæ cum auxilio cœlestis gratiæ de Saracenorum manibus eripueris, in quibus jus sibi non possunt christiani principes circumpositi vindicare, excellentiæ tuæ concedimus, et auctoritate apostolica confirmamus.» (Voy. Brandao, *Monarch. Lusitan.*)

de la couronne de Léon sur le Portugal. Certes, sous un souverain moins faible et moins dévoué aux intérêts de l'Église que Fernando II, les choses ne se fussent pas passées ainsi, ou du moins peuple et souverain à la fois eussent énergiquement protesté contre une aussi criante usurpation du pouvoir spirituel sur le temporel. Mais cette déplorable prostration de la couronne devant la thiare, que nous retrouverons dans toute la durée de l'histoire d'Espagne, date, comme nous l'avons vu (1), du règne d'Alonzo VI, et de l'introduction dans la Péninsule des doctrines gallicanes et romaines; et, chose étrange, cette influence, bien loin de décroître avec le progrès des siècles et des idées, deviendra de plus en plus dominante en Espagne, et n'y aura jamais régné plus incontestée qu'à l'époque même où la moitié de l'Europe s'affranchira du joug de Rome : le règne de la réforme en Allemagne sera contemporain de celui de l'inquisition dans la Péninsule; la réaction de l'indépendance d'une part entraînera de l'autre celle de la servitude.

Un dernier mot à ajouter à la louange de Fernando II, c'est que, loin de suivre le funeste exemple de son père, et de morceler encore cette monarchie déjà morcelée, dont il n'avait hérité que la moitié, il légua la couronne de Léon à son fils aîné Alonzo IX, et laissa sans apanage les deux fils qu'il avait eus de sa dernière femme. Du reste, pour juger complétement le règne de Fernando de Léon, il faut voir maintenant le revers de la médaille, beaucoup moins avantageux pour lui, et le suivre dans ses relations avec

(1) T. IV, p. 250 à 254.

la Castille, pendant les longues dissensions qui troublèrent la minorité d'Alonzo VIII ; mais il nous faut pour cela revenir sur nos pas de toute la longueur de ce règne de Fernando, que nous avons voulu conduire jusqu'au bout, et reprendre l'histoire de Castille depuis la mort d'Alonzo l'Empereur, et le partage de ses états entre ses deux fils.

2° CASTILLE, ARAGON ET NAVARRE, DEPUIS LA MORT D'ALONZO VII L'*EMPEREUR* JUSQU'A LA BATAILLE D'ALARCOS, 1157 A 1195.

Du vivant même de l'empereur Alonzo VII, son fils aîné Sancho III, le Regretté (*el Deseado*), avait épousé dona Blanca, fille de Garcia de Navarre, et avait eu d'elle un fils, âgé de trois ans à la mort d'Alonzo. A la nouvelle de ce triste événement, Sancho se hâta d'aller recueillir la dépouille de son père, et la ramena en pompe à Tolède, où il lui rendit les derniers devoirs, avant de monter sur le trône de Castille. S'il fallait prendre à la lettre tous les éloges que Rodrigue de Tolède, Castillan comme lui, décerne à ce roi selon le cœur de Dieu, jamais modèle plus achevé de vertu n'aurait porté la couronne. « Père des pauvres, ami de la religion, défenseur des veuves, tuteur des orphelins..., que dirai-je de son courage, de sa libéralité, de sa piété envers son frère (auquel nous l'avons vu faire la guerre sous le plus léger prétexte)? Enfin son père divisa l'empire entre ses deux fils, mais celui-ci eut pour sa part toutes les vertus des

sur ce sol républicain et monarchique à la fois, la commune et ses priviléges sont nés avant ceux du manoir féodal ; la charte des *communeros* est constituée avant celle des *ricos homes*. La féodalité même, telle que nous la rencontrons en France, en Angleterre, en Allemagne surtout, sa terre natale, n'a jamais pu prendre complétement racine sur cette terre d'Espagne, où le vassal garde son indépendance jusqu'au sein même du vasselage, dont il s'affranchit à son gré, et où les droits du trône s'entrelacent aux libertés municipales.

La commune, constituée la première, s'unit à la royauté, comme en France, pour lutter contre les empiétements et la factieuse indépendance des *ricos homes*. Puis, lorsque la royauté, même avec cet appui, craint de succomber dans la lutte, comme elle le fit un moment sous Alonzo X, alors, dans cette heure de danger, elle appelle la liberté à son aide. Base de tout l'édifice social, les franchises municipales s'étendent et s'agrandissent jusqu'à devenir des franchises politiques, et le gouvernement représentatif naît de gré à gré, entre le peuple et la royauté, du sentiment d'un commun danger et du besoin d'une commune résistance ; les membres de l'humble *concejo* deviennent les députés des villes, les *procureurs* du pays, et traitent en Cortès solennelles des affaires de l'état, qu'ils ont appris à manier dans le conseil du municipe. L'Espagne, dans cette ligue sainte, se serre tout entière autour du trône de son roi, et ainsi de l'excès même du mal est né le remède, du danger le salut. Les abus et la tyrannie du pouvoir nobiliaire ont doté l'Espagne, à peu près à la même époque que l'Angleterre, du gouvernement représentatif, tel du moins que

le permettait un âge d'ignorance et de désordre!

Ainsi, dans cette histoire si confuse et si morcelée de la Pénisule hispanique, la tâche de l'historien se complique à chaque instant de difficultés nouvelles, et les annales de l'Espagne s'éparpillent, pour ainsi dire, sous ses doigts. Et d'abord, du VIIIe au XVIe siècle, division de la péninsule en Espagne arabe et en Espagne chrétienne, sans que l'unité existe d'un côté plus que de l'autre: la première pliant en quelque sorte sous le poids de sa conquête, et se brisant en fragments épars qui forment quelquefois autant d'états que de villes; la seconde morcelée de tout temps en cinq ou six états, avec la prépondérance politique qui flotte de l'un à l'autre, sans jamais se fixer nulle part. Puis, à côté de cette histoire politique, déjà si découpée et si confuse, se déroulent sur l'arrière-plan quatre ou cinq histoires secondaires, enfermées dans l'autre, et dont il faut aussi tenir compte: 1° l'histoire des communes, celle qui est au fond de toutes les autres, comme le tuf primitif sur lequel la royauté a été bâtie; 2° l'histoire des Cortès, qui, venues plus tard, ne sont, comme on vient de le voir, que le développement de la puissance municipale, agrandie et régularisée comme influence politique; 3° l'histoire de la noblesse, qui, à dater du règne d'Alonzo VIII, constitue dans l'état un pouvoir dominant, factieux ou oppressif tour à tour, et que des rois conquérants, comme Fernando III, peuvent seuls maintenir dans l'obéissance en l'occupant et surtout en l'enrichissant par la conquête; enfin 4° l'histoire du clergé, distincte de toutes les autres; du clergé, qui prête aussi, comme les communes, dans cette triple al-

liance, trait distinctif de l'histoire d'Espagne, son appui à la royauté, mais sans confondre jamais ses intérêts avec les siens, et en recevant toujours plus qu'il ne donne. Telle est la tâche de l'historien, tâche, comme on le voit, laborieuse et complexe, où il lui faut faire marcher de front dix histoires renfermées dans une seule, et où le découragement s'emparerait parfois de lui s'il ne voyait poindre, à un horizon bien lointain encore, cette unité qu'il poursuit comme l'Espagne, et qui ne naîtra qu'avec le XVIe siècle, le grand siècle de l'organisation monarchique!

Sancho *le Regretté* (*el deseado*) avait, en mourant, confié la tutelle et l'éducation d'Alonzo VIII (1) *le petit roi* (*el rey pequeño* ou *niño*, surnom qu'il n'échangea que plus tard contre celui d'Alonzo *le Noble*) à son ancien gouverneur, le comte Gutier Fernandez, chef de la puissante famille des Castro. Cette famille, et celle des Lara, non moins puissante, se partageaient alors la haute influence sur la Castille, que devaient bientôt déchirer leurs discordes. Ainsi, dès le début de ce règne agité, un double danger menaçait le trône du jeune prince, remarquable par sa vive et précoce intelligence. C'était, d'une part, une noblesse insolente qui se disputait sa tutelle, et, de l'autre, l'ambition de son oncle, Fernando de Léon, qui, tout pieux qu'il fût, ne voulait pas laisser échapper une si belle occasion d'arrondir ses états aux dépens de la Castille. Le patrimoine du roi enfant se com-

(1) Plusieurs historiens donnent à ce roi le nom d'Alonzo IX, en comptant Alonzo Ier d'Aragon au nombre des souverains de la Castille, qu'il gouverna pendant quelques temps, par suite de son mariage avec doña Urraca.

posait d'abord du royaume de Tolède, dont Sahagun était la limite au nord-ouest, avec la partie sud de l'Estrémadure jusqu'à Alcantara et le bassin du Tage; puis des conquêtes récentes faites en Andalousie par l'empereur Alonzo VII, frontière flottante qui avançait et reculait tour à tour, suivant les chances de la guerre; enfin, de Najera et Logroño, enlevées à la Navarre sur la rive droite de l'Ebre; plus une suzeraineté purement nominale sur l'Aragon, pareille à celle du roi de Léon sur le Portugal.

Le roi Sancho, en confiant à un Castro la tutelle de son fils, avait vivement excité la jalousie des Lara. Trois frères, Manrique, Alvar et Nuño, se partageaient alors les vastes domaines de cette famille sur la rive gauche du Duero; unis à leur frère utérin, Garcia de Atia, comte de Cabra, fils de ce comte Garcia qui était mort avec l'infant Sancho sur le champ de bataille d'Uclès, ils formaient à eux tous une faction trop puissante pour le repos de l'état. Désespérant d'enlever au comte Gutier la tutelle du jeune roi, à défaut de la force, ils eurent recours à la persuasion. Le comte Gutier, vieilli sur les champs de bataille, où il avait, dit-on, armé de sa main plus de cinq cents chevaliers, était déjà las de la pénible mission que son roi mourant lui avait confiée. Cédant, avec une coupable faiblesse, aux suggestions des Lara, et pressé d'acheter sa tranquillité, même au prix de celle de la Castille, il abandonna à ses rivaux la tutelle du jeune roi, à condition qu'ils useraient de tous leurs efforts pour rétablir la paix dans le royaume.

Le plus puissant des trois frères, le comte Manrique de Lara, dont l'influence dominait dans l'Es-

trémadure, aspirait hautement à succéder au comte Gutier; mais ses frères, redoutant peut-être son ascendant, crurent devoir confier la tutelle du royal enfant au comte Garcia de Atia, comme le plus âgé d'entre eux. Celui-ci, heureusement pour Manrique, était un homme simple, et qui n'y entendait pas malice (*rerum non providus dispensor*). Dans ce précieux dépôt qu'on lui confiait, il ne vit qu'une source de dépenses, comme Gutier n'y avait vu qu'une source d'embarras. Dès lors, l'artificieux Manrique n'eut pas de peine à lui persuader de se décharger sur lui de ce fardeau; le comte Garcia fut débarrassé à la fois et des dépenses et du pouvoir (*sumptibus et regimine caruit*), et Manrique arrive ainsi au but de ses désirs.

Une fois maîtres de la personne du roi, les Lara ne cachèrent plus leurs projets ambitieux, et firent peser sur la Castille leur hautaine domination. Gutier, bientôt éclairé sur sa faute, essaya, trop tard, de la réparer, et réclama cette tutelle si imprudemment cédée. On lui répondit par d'amères dérisions, et comme la famille des Castro, appuyée sur le comte Gutier, sur ses quatre neveux Fernan, Alvar, Pedro et Gutier, et sur leur beau-frère Alvar Rodriguez de Guzman, n'était guère moins puissante que celle des Lara, une guère civile éclata, qui pendant de longues années couvrit de ruines et de sang la malheureuse Castille.

Le vieux Gutier étant mort sur ces entrefaites, avec le remords d'avoir déchaîné tous ces maux sur son pays, l'ambitieux Manrique réclama sur-le-champ des neveux du comte l'héritage de leur oncle défunt, sous prétexte que ses fiefs devaient faire re-

tour au jeune roi dont lui Manrique était le tuteur. Les Castro refusèrent, alléguant avec raison que le roi Sancho, en mourant, avait permis à tous les grands de sa cour de garder les fiefs qu'ils possédaient, jusqu'à ce que le jeune roi fût parvenu à sa majorité. La querelle s'envenima, et Manrique, avec sa violence habituelle, fit déterrer le corps du vieux Gutier en le déclarant traître à sa parole et indigne d'être enterré en terre sainte. Le mort fut solennellement jugé, on ne dit pas à quel tribunal, et, ayant été absous, il fut rendu à la terre.

Mais les Castro, désespérant d'enlever par la force au Lara la tutelle royale, et d'obtenir redressement de leurs griefs, eurent recours à un moyen plus odieux : en vrais *condottieri* féodaux qui ne connaissaient ni souverain ni patrie, ils s'adressèrent au roi de Léon, oncle du jeune prince, et, trouvant chez lui l'ambition qui faisait taire les scrupules de la piété, ils n'eurent pas de peine à lui persuader de soutenir leurs prétentions, sauf à s'emparer des lambeaux de l'héritage de son neveu qui seraient le plus à sa convenance. Le roi de Léon, par pur dévoûment pour ses alliés, s'appropria un certain nombre de villes de la Castille et de l'Estrémadure. S'il fallait même en croire Lucas de Tuy, sujet du roi de Léon, et suspect, à ce titre, de partialité, Fernando aurait régné un instant sur tout l'héritage de son père, et pris comme lui le nom de *roi des Espagnes*. Il ne paraît pas toutefois que le pieux roi eût sérieusement formé le dessein de dépouiller son neveu, dont il réclamait seulement la tutelle, avec la régence de Castille jusqu'à la majorité du jeune roi. Mais ce qui est plus certain, c'est que pendant douze ans le roi

de Léon recueillit les impôts de presque tout le royaume, et notamment ceux de Tolède.

Cependant la malheureuse Castille, entre la guerre civile et l'invasion étrangère, était en proie à tous les maux qu'une minorité peut déchaîner sur un pays. Mais le comte Manrique, tout puissant qu'il fût, ne l'était pas assez pour lutter contre les Castro, appuyés sur le roi de Léon. Force fut donc à Manrique de céder, et de promettre en son nom, et en celui du roi mineur, de reconnaître la suzeraineté du roi de Léon, et de lui prêter foi et hommage.

S'il était vrai que Sancho de Castille eût reçu d'Alonzo mourant le titre d'Empereur, le dévot roi de Léon, il faut en convenir, ne se préoccupait guère des volontés d'un père mourant, en exigeant serment de vasselage d'un jeune roi, son pupille, et dont, à toute force, il aurait dû lui-même être le vassal. Mais la conscience des rois, comme celle des dévots, a toujours, lorsque des intérêts graves sont en jeu, une morale d'exception, et c'est celle-là que consulta Fernando. Le royal enfant, qu'on ne voulait pas exposer aux hasards d'une guerre civile, avait été confié à des mains sûres dans Soria, le point de la Castille le plus éloigné de Léon. Fernando s'y rendit avec le comte Manrique pour recevoir le double hommage du comte et de son pupille. Des cortès furent convoquées à cette occasion (1), et ceux des habitants de Soria à qui l'on avait confié la garde d'Alonzo firent entendre, en le remettant à Manri-

(1) Rodrigue de Tolède, le seul qui raconte ces détails, donne à cette assemblée le nom de *concilium*; mais, ce nom étant dès lors hors d'usage pour toute autre qu'une assemblée purement ecclésiastique, j'ai cru devoir lui substituer celui de *cortès*.

que, ces nobles paroles : « Libre nous vous le remettons, sachez le garder libre (1). »

Manrique, avec le roi dans ses bras, entra dans l'assemblée ; mais l'enfant, avant que l'on eût pu prêter hommage en son nom, se mit à pleurer dans les bras de son tuteur, sans doute à cause du mal que celui-ci lui faisait en secret. On l'emporta aussitôt pour apaiser ses cris. Alors un noble Castillan, parent des Lara, Pedro Nuñez de Fuente Almejir, cachant le petit Alonzo sous les plis de son manteau, monta le plus rapide de ses chevaux, et s'enfuit avec ce précieux dépôt à Saint-Estevan, domaine des Lara. Le roi de Léon attendait toujours le réveil du jeune roi, qu'on lui disait endormi. Enfin, las d'attendre, il interroge le précepteur de l'enfant, et celui-ci, à qui on avait fait la leçon, répond qu'un chevalier est venu le prendre, sans doute pour le lui présenter. Les comtes de Lara, feignant une vive inquiétude, et une ignorance complète du sort de leur pupille, le cherchent dans toute la ville et se gardent bien de le trouver. Enfin, ils s'éloignent en promettant au roi de Léon de revenir avec lui prêter leur serment dès qu'ils l'auront retrouvé. Le soir même, ils étaient

(1) Liberum vobis damus, et liberum custodite. (Rod. Tolet., *lib.* VII, *cap.* 17.) Il est fâcheux que le digne prélat qui, en loyal Castillan, prend parti pour son roi et pour les Lara, n'ait pas mis un peu plus de clarté dans son récit, d'ailleurs assez impartial. Lucas de Tuy, sujet du roi de Léon, et chancelier de doña Berenguela, sa belle-fille, craint sans doute de compromettre son héros, et parle le moins qu'il peut de toute cette affaire, qu'il présente sous un jour tout à fait faux. Enfin la *Chronique d'Alonzo VIII*, publiée par le marquis de Mondejar (Madrid, 1783, in-4°), jette, grâce à son extrême prolixité, assez peu de jour sur ce sujet. L'auteur a cependant tiré parti d'une vieille généalogie de la maison de Castro qui éclaircit quelques points douteux, surtout sous le rapport de la chronologie, si confuse dans Rodrigue de Tolède.

à Saint-Estevan, et le comte Nuño de Lara, repartant sur-le-champ, emmena le jeune roi à Atienza, où on le crut sans doute plus en sûreté.

Quant au bon roi de Léon, s'apercevant un peu tard qu'on l'avait joué, il envoya un de ses nobles au comte Manrique pour lui rappeler sa promesse et le défier solennellement comme infidèle et parjure. Mais Manrique, jugeant, non sans raison, que tout était permis pour affranchir son seigneur et maître, qui avait, avant tout le monde, droit à son obéissance, se moqua du messager, et le renvoya avec des railleries pour toute réponse. Enfin, ajoute Rodrigue de Tolède, dont nous reproduisons dans tout ceci le récit presque textuel, le roi Fernando ayant cité le comte Manrique en personne à comparaître devant lui, le comte répondit : « Si j'ai agi en loyal » chevalier ou en traître et félon (*alevosus*), je ne » sais ; mais par tous les moyens j'ai délivré ce jeu» ne enfant, qui est mon seigneur, d'une indigne ser» vitude. » Et, en effet, au jugement de tout le monde, Manrique fut absous du crime qu'on lui imputait (1).

Tous ces événements s'étaient passés pendant les

(1) Pour donner une idée de la véracité de Lucas de Tuy, je citerai le court passage où il raconte en quelques lignes, et à sa façon, tous ces événements : « Le roi Fernando, frère de Sancho, régnait alors en Léon et Galice, et se gouvernait par les conseils du comte galicien Fernan, qui l'avait élevé ; et, son frère Sancho étant mort, il obtint la plus grande partie de la Castille. Lui-même élevait le fils de son frère, le jeune enfant Alonzo, qu'il donna à garder au comte Manrique. Alors Fernando régna dans tout l'empire de son père, d'où il fut appelé *roi des Espagnes*. Mais, Manrique et son frère Nuño s'étant accordés avec tous les nobles castillans pour élever au trône de Castille le jeune Alonzo, le roi Fernando, pieux et d'humeur facile, accepta ce qu'avaient fait les Castillans. » Chaque mot ici est un mensonge, mais, comme on le voit, combiné de manière à tourner à l'honneur du roi de Léon.

deux premières années du règne agité d'Alonzo, de 1157 à 1159. Mais bientôt un nouvel agresseur vint encore arracher son lambeau de ce malheureux royaume, livré en proie à ses amis comme à ses ennemis; ce fut le roi Sancho V de Navarre, ambitieux à plus juste titre que le roi de Léon, et jaloux de restituer à la Navarre ce que le courage d'Alonzo VII de Castille lui avait enlevé (1). Un coup de main heureux remit en sa possession toute la Rioja avec les villes de Logroño, de Najera et de Briviesca, et tout le territoire contenu entre les monts de Burgos et l'Èbre (2) (1160).

Cependant la plupart des cités castillanes étaient aux mains du roi de Léon, moins quelques unes, en très petit nombre, où le roi enfant allait chercher un précaire refuge, qu'il lui fallait bientôt échanger pour un autre. Le roi, appuyé sur le parti des Lara, errait d'une ville à l'autre de son royaume, repoussé par l'une, accueilli dans l'autre, et s'enhardissant peu à peu à braver les forces bien supérieures du roi de Léon (3).

(1) Voyez la note à ce sujet t. IV, p. 424.

(2) Cette usurpation ou cette *reconquête* (*reconquista*, comme disent les Espagnols) de la Rioja par Sancho de Navarre est attestée, à défaut de Lucas de Tuy et de Rodrigue, par un document que cite Mondejar : c'est la sentence arbitrale rendue par Henri II d'Angleterre, auquel les deux rois de Navarre et de Castille en avaient appelé. Je reparlerai plus loin de cette sentence. Aschbach affirme, sans donner aucune preuve, que la Rioja fut reconquise par les Lara. Les efforts d'Alonzo VIII pour la reconquérir en 1173 prouvent assez le contraire.

(3) Nous sommes ici abandonnés en chemin par le bon archevêque de Tolède, dont la chronique, si précieuse pour nous, devient d'une concision et d'une obscurité désespérantes, et quitte l'histoire de la Castille pour ne s'occuper plus, comme Lucas de Tuy, que de celle de Léon. Heureusement que la *Chronique d'Alonzo X*, avec sa diffusion ordinaire, supplée au silence de tous deux, silence qu'elle-même censure en se plaignant des récits tronqués (*razones menguadas*) des deux prélats. Je renvoie à cette chronique ceux qui voudraient y lire le romanesque récit de la bataille d'Huete, et de la mort du

C'est ainsi que le jeune prince, alors âgé de huit ans, faisait au milieu des dangers son apprentissage du métier du roi. La guerre civile et l'occupation étrangère continuaient cependant à désoler le pays, et l'influence du roi de Léon, maître des principales villes du royaume, était toujours dominante. Elle s'accrut bientôt d'un nouveau succès : Fernando Ruiz de Castro, qui, appuyé sur les Léonais, ses alliés, tenait la campagne avec une armée, averti à temps, rencontra les Lara près de Huete. Le comte Manrique fut tué dans le combat, et ses troupes dispersées (1164) (1).

Cependant, malgré ce récent triomphe, la longue suprématie des Castro touchait à son déclin, et leur étoile, jusqu'ici victorieuse, commença à pâlir. Leur alliance avec l'étranger, qu'ils avaient amené jusqu'au cœur de la Castille, souleva peu à peu contre eux et contre leur allié de Léon tous les loyaux Castillans. Nuño de Lara, qui avait succédé à l'autorité de son frère Manrique, sinon au titre de tuteur du roi (2), poussa avec vigueur la guerre dans le pays de Tolède, et fraya peu à peu au jeune prince le chemin de la capitale, toujours au pouvoir d'un roi étranger et de vassaux rebelles. Alonzo partageait avec ses gardiens cette vie aventureuse qu'a dépeinte la roma-

comte Manrique, tué d'un grand coup de lance par Fernando Ruiz, le chef des Castro, qu'il croyait avoir mis hors de combat; la teinte chevaleresque répandue sur tous ces faits les rend à bon droit suspects. J'en dirai autant du siége et de la prise de Zurita par Alonzo et le comte Nuño; dans les deux récits, le dévoûment d'un écuyer décide la victoire.

(1) Mondejar cite deux chartes qui attestent le fait et la date : « Fuit ista charta scripta quando Fernando Rodriz con los de Toledo e de Uepte lidiò con el comite Manric, et fuit mortuus ibi el C. Manric cum aliis multis. »

(2) Plusieurs chartes citées par Mondejar lui donnent le titre de *Procurator negotiorum regis Alfonsi... manente super negotia regni.*

nesque chronique d'Alonzo X, et qu'ont plus ou moins menée pendant des siècles tous les souverains de l'Espagne chrétienne, forcés de gagner leurs éperons de rois contre des voisins ambitieux ou contre les infidèles. La belliqueuse cité d'Avila, l'une des gardiennes de la frontière, factieuse et dévouée à la fois comme la noblesse castillane, réclama l'honneur de fournir à son roi une garde de cent cinquante hommes d'armes pour l'accompagner dans sa vie errante, et l'aider à reconquérir pied à pied son royaume, service qu'Alonzo lui paya plus tard par de larges franchises.

Bientôt la vieille loyauté castillane sembla se réveiller en faveur de ce roi de onze ans, qui, précocement formé à l'école de l'adversité, annonçait déjà le courage d'un homme fait et les vertus d'un roi. Il y a dans les choses humaines des retours soudains qui nous étonnent plus encore que les plus soudaines catastrophes : la Castille, qui s'était jetée tout entière dans les bras de Fernando, se retourna avec non moins d'empressement du côté de son roi légitime; sa cause doublement sainte, et comme celle du droit et comme celle du malheur, gagna du terrain chaque jour, et des intelligences se nouèrent partout au sein des villes qui tenaient encore pour le roi de Léon. Estevan Illan, souche d'une des plus illustres familles de Tolède, après avoir long-temps pratiqué la population de cette ville, tenta un coup hardi, et qui pouvait perdre Alonzo s'il eût échoué : il l'introduisit la nuit, lui et les siens, dans une tour de Tolède qu'il commandait, fit arborer sur cette tour la bannière royale, et le lendemain matin la ville s'éveilla aux cris de « *Real! Real!* pour notre roi don

» Alonzo VIII ! » poussés par les défenseurs de la tour. La confusion régna aussitôt dans cette cité populeuse où se balançaient les forces des deux partis. Fernan Ruiz de Castro, gouverneur de Tolède, vint avec ses troupes mettre le siége devant la tour; mais, trop peu sûr des habitants pour risquer une lutte où ils pouvaient se tourner contre lui, il ne songea plus qu'à sa sûreté, et évacua la ville, laissant ainsi le jeune roi paisible possesseur de sa capitale, où il fut accueilli avec des cris de joie (1166) (1).

La majeure partie de la Castille suivit l'exemple de Tolède, et cependant il fallut encore trois ans à Alonzo pour reconquérir une à une les quelques cités qui résistaient encore. La *chronique d'Alonzo X* raconte entre autres avec de longs détails le siége et la prise de Zurita, ville forte située dans le bassin du Tage (1169). La même année vit le jeune roi célébrer à Burgos ses premières cortès, et comme la prise de possession légale de sa couronne (2). Enfin, dans ce tardif rallîment de la Castille tout entière autour du trône de son roi, le clergé, qui, dans la Péninsule, s'est toujours distingué par son dévoûment à la cause de la royauté, ne resta pas en arrière; et ce fut pour Alonzo VIII une conquête importante que la nomination du nouveau primat de Tolède et de l'Eglise d'Espagne, Cerebrun, évêque de Siguenza, qui se montra l'un de ses plus dévoués partisans. Au dehors, le jeune roi, guidé par de sages conseils, af-

(1) La chronique place la prise de Tolède avant la mort du comte Manrique, à qui elle en fait honneur; mais les *Annal. Toledan.*, beaucoup plus dignes de foi, sous le rapport chronologique du moins, indiquent l'ordre que j'ai suivi; enfin deux chartes citées par Mondejar, p. 46, donnent, comme les *Ann. Toled.*, la date de 1166.

(2) C'est ce que prouvent plusieurs chartes citées par Mondejar, p. 51.

fermit par des alliances sa royauté si glorieusement reconquise. C'est ainsi qu'avec le roi de Navarre, son oncle, il conclut une trêve de dix ans, et qu'en 1170 il contracta une alliance plus intime avec le roi d'Aragon, son vassal, au moins de nom, et son appui naturel contre l'ambition du roi de Léon.

ARAGON.

A compter de cette époque, les destinées de l'Aragon étant presque constamment liées à celles de la Castille, il nous faut jeter un coup d'œil en arrière sur tout ce qui s'est passé en Aragon depuis la mort de l'empereur Alonzo en 1157. Les dernières années de la vie du régent d'Aragon, Raymond Berenger IV, comte de Barcelone, furent remplies par une courte guerre, suivie d'une paix durable avec la Navarre en 1158, et par des guerres contre la puissante maison des Baux, qui lui disputait ses possessions en Provence (1). Au milieu de cette vie agitée, Raymond trouva encore le temps de faire aux Musulmans une guerre acharnée, de leur enlever une quarantaine de places, et de rendre tributaires plusieurs de leurs roitelets. Enfin, ce prince habile autant que brave, véritable fondateur de la puissance de l'Aragon, après avoir porté avec prudence et bonheur le poids de sa double couronne, sans y joindre le titre de roi, mourut en Italie, près de Turin, en 1162, laissant ses vastes états à son fils et à celui de la reine Pétronilla, l'infant

(1) Ces guerres n'appartiennent pas à notre sujet; on les trouvera tout au long dans le tome II de dom Vaissette, *Hist. de Languedoc.*

Raymond-Bérenger V de Catalogne, âgé de onze ans. Edifié par l'exemple de Léon et de la Castille sur les tristes résultats des partages entre les fils de rois, Raymond ne donna à son second fils, don Pedro, que les comtés de Cerdagne, Narbonne et Carcassonne, mais comme un fief relevant de son frère, et non comme un apanage princier; et son troisième fils, don Sancho, fut seulement substitué, en cas de mort, aux droits des deux autres. Quant à sa fille doña Dulce, elle épousa depuis Sancho II, roi de Portugal. La reine Pétronilla fut déclarée régente jusqu'à la majorité de son fils, à qui elle fit quitter son nom de Raymond pour celui d'Alonzo, cher aux Aragonais comme le souvenir du héros qui l'avait porté. Enfin Raymond-Bérenger (1), comte de Provence, et neveu du défunt, reçut le gouvernement général de la Catalogne au nom du roi d'Aragon, et les deux états, heureusement pour le repos et la force de la monarchie, restèrent désormais réunis.

Ce repos fut un moment troublé par un aventurier qui jugea à propos de se faire passer pour le roi Alonzo I, mort glorieusement sous les murs de Fraga. Cette fable trouva, comme toutes les fables, grand crédit auprès du vulgaire. L'aventurier, qui jouait son rôle avec beaucoup d'habileté, expliquait de son mieux sa longue absence de près de trente ans en racontant qu'il les avait passés en Asie, au milieu des infidèles, et en combattant pour la vraie foi. Déjà son parti commençait à grossir, et une certaine émotion se répandait dans le peuple, quand, par ordre de la

(1) Ce prince avait épousé, par l'intervention de son suzerain, l'empereur Frédéric II d'Allemagne, doña Rica, veuve d'Alonzo *l'Empereur*.

reine, l'aventurier fut jeté en prison et pendu sur-le-champ, ce qui mit fin à ses prétentions et aux rêves de ses partisans (1).

Les premières mesures prises par la régente et ses conseillers furent d'abord de resserrer les liens de l'Aragon avec Henri II d'Angleterre, et de contracter en 1162 une étroite alliance avec le roi Fernando de Léon, que le jeune roi d'Aragon reconnut comme son tuteur, et comme tenant en quelque sorte la place de son père; puis une trêve de treize ans fut conclue la même année avec la Navarre, le vieil ennemi de l'Aragon. En 1163, la reine Petronilla, fatiguée du fardeau des affaires, abdiqua volontairement la régence et remit le pouvoir dans les mains de son fils, et celui-ci, malgré son jeune âge, commença depuis lors à régner par lui-même.

Peu d'événements importants signalèrent les premières années de son règne; seulement, en 1165, nous voyons les Cortès de Saragosse s'efforcer, avec une louable énergie, d'assurer la tranquillité publique, en déclarant criminels de lèse-majesté, et en condamnant à perdre leurs fiefs et à être bannis, quel que fût d'ailleurs leur rang, tous ceux qui troubleraient la paix du royaume, ou qui ne rendraient pas à la couronne les fiefs qui lui appartenaient. L'année suivante, un événe-

(1) Les sources, pour le règne d'Alonzo II d'Aragon, sont fort pauvres: Rod. de Tolède, l. VI, ch. 3, n'a qu'une généalogie assez complète de la famille royale d'Aragon, mais rien sur les événements du règne; les *Gesta Comit. Barcin.* n'ont que quelques lignes des plus maigres. Zurita est ici le principal et le plus sûr des guides. On peut aussi consulter avec fruit dom Vaissette, *Hist. de Languedoc*, pour les rapports de l'Aragon avec le midi de la France, et les modernes Schmidt et Aschbach, écrivains exacts et consciencieux. Diago, à compter du règne d'Alonzo II, n'écrit plus que l'histoire des saints et des évêques de Barcelone.

ment imprévu vint encore accroître la puissance du jeune roi d'Aragon. Son cousin Raymond-Bérenger étant mort sans enfants dans une bataille devant Nice, le fief de la Provence, qu'il tenait de l'empereur d'Allemagne, fit retour au roi Alonzo, dont le père, Raymond-Bérenger IV, l'avait déjà possédé au même titre. Alonzo, ajoutant aussitôt à ses titres celui de marquis de Provence, passa les monts pour aller à Arles recueillir ce riche héritage, qui lui était disputé par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, dont le fils devait épouser la fille du comte défunt. Une guerre longue et acharnée résulta bientôt de ces prétentions rivales. Ainsi, sous le règne d'Alonzo II, comme sous celui de son père, la puissance de l'Aragon tend à franchir les Pyrénées pour déborder sur le midi de la France. Aussi verrons-nous cette aventureuse monarchie séparer de plus en plus ses destinées de celles de la Péninsule, pour jeter au dehors toutes ses ambitions et toute son influence.

Mais, dans cette lutte entre le comte de Toulouse et le roi d'Aragon, ce dernier avait pour lui l'appui des Provençaux : aussi ses armes l'emportèrent-elles constamment sur celles de Raymond, qui d'ailleurs avait à lutter d'un autre côté contre Henri II d'Angleterre, allié du roi d'Aragon. Ajoutons, pour conduire à sa fin cette épisode de la guerre de Provence, qu'Alonzo, reconnaissant avec une prudence au dessus de son âge le danger de ces possessions trop distantes, saisit la première occasion de céder à son frère don Pedro la Provence à titre de fief, en échange de la Cerdagne et du Narbonnais (1), beaucoup plus à sa portée

(1) Comme on trouve dans les chartes de l'époque le nom de Raymond-Bé-

(1168). Enfin la vicomtesse de Béarn, Maria de Gavarrete, reconnut également le jeune roi d'Aragon pour suzerain; de sorte que sa puissance se trouva solidement établie sur les deux revers des Pyrénées et dans une partie du midi de la France.

Par un privilége assez rare dans ces temps de désordre, l'Aragon, tout en s'agrandissant au dehors, était en paix avec ses voisins de la Péninsule, tandis que la malheureuse Castille, gouvernée par un roi enfant, plus jeune encore de trois ans que le roi d'Aragon, était en proie aux plus affreuses discordes. Mais les *ricos homes* qui gouvernaient l'Aragon sous le nom de leur roi, bien loin de profiter, comme le pieux roi de Léon, des embarras du *rey niño* de Castille pour s'agrandir à ses dépens, resserrèrent encore les liens d'amitié qui, depuis l'empereur Alonzo VII, unissaient les deux couronnes. Cependant cette amitié fut troublée par une guerre passagère, née d'une vieille querelle sur les limites des deux états. Le roi d'Aragon alla assiéger Calahorra; mais le Castillan, après l'avoir battu, le força à lever le siége, et cette guerre sans importance fut bientôt suivie d'une alliance plus durable. Suivant Zurita (1), qui raconte fort au long le cérémonial du traité conclu, les deux rois prêtèrent serment, accompagnés suivant le vieil usage teutonique, d'un certain nombre de *jureurs* ou garants qui le prêtèrent avec eux. En outre, cha-

renger au lieu de don Pedro, et qu'Alonzo II n'eut pas de frère de ce nom, dom Vaissette (t. III, p. 21) conjecture avec assez de vraisemblance que l'infant don Pedro, en occupant le comté de Provence, changea son nom pour celui de Raymond-Bérenger, illustré par les comtes de Barcelone, anciens souverains de la Provence.

(1) *Annales de Aragon*, liv. II, ch. 28.

cune des deux parties contractantes déposa dans les mains de quelques *ricos homes*, vassaux de son allié, un nombre fixé de places fortes qui devaient échoir à la partie lésée, en cas d'infraction du traité (1170).

Ces traités, ces guerres et ces conquêtes de l'actif et aventureux monarque d'Aragon, ne l'empêchaient pas de pousser avec ardeur la croisade contre les infidèles, qui, pour tout souverain de l'Espagne chrétienne, était le premier des devoirs d'un roi. Dans plusieurs campagnes successives, il recula vers le midi les frontières de l'Aragon, et paya l'appui que lui prêtaient les chevaliers de l'Hôpital et ceux de Calatrava en partageant avec eux ses conquêtes. Plusieurs incursions heureuses dans le royaume de Valence lui donnèrent pour tributaire l'émir de Murcie, Ben Saad, que les chrétiens appellent Aben Lope, et quelques autres des petits princes mahométans qui pullulaient dans l'est de l'Espagne; et, en fortifiant la ville de Teruel, il fit d'elle un boulevard contre l'invasion musulmane (1171).

CASTILLE.

Revenons maintenant à la Castille et aux Cortès de Burgos en 1169. Une des résolutions les plus graves qui paraissent avoir été prises dans ces Cortès, dont l'histoire, par malheur, n'a pas conservé les actes, ce fut le projet de mariage du jeune roi, alors âgé de plus de quatorze ans, avec la princesse Aliénor ou

Léonor, fille du roi Henri II d'Angleterre, à peu près du même âge que son futur époux (1). Des ambassadeurs furent envoyés au roi Henri, et celui-ci, augurant bien sans doute de l'avenir d'un prince qui venait de réconquérir pied à pied sa couronne, n'hésita pas à lui donner sa fille. La jeune princesse reçut pour dot le comté de Gascogne (2), qui, confinant aux provinces Basques, une des possessions de la Castille, rendait cette alliance utile autant qu'honorable pour Alonzo. Le jeune prince alla attendre en Aragon sa royale fiancée; le roi d'Aragon, son vassal, au moins de nom, vint à Sahagun au devant de son suzerain, et c'est là que furent arrêtées les bases du traité d'alliance entre les deux couronnes.

La princesse d'Angleterre se rendit ensuite à Saragosse, où l'attendaient les deux rois. Les noces se célébrèrent avec éclat en 1170, la même année, de fatale mémoire, qui vit le meurtre de Thomas Becket; elles eurent lieu à Tarragone, dans les états du roi d'Aragon, parent de la jeune reine. Les prélats et les *ricos homes* de Castille vinrent prêter à Léonor serment de fidélité, et le roi son époux lui offrit pour arrhes du contrat nuptial Burgos, Castro-Xérès,

(1) Mondejar, qui donne à Alonzo quinze ans au moment de son mariage, veut à toute force que la jeune reine n'ait eu que dix ans; puis il ajoute, quelques pages plus loin, qu'elle mit au monde une fille un ou deux ans après son mariage, nubilité un peu précoce, surtout pour une Anglaise; passe encore s'il s'agissait d'une Andalouse!

(2) Mondejar, p. 62, en cite pour preuve une charte publiée par Pierre de Marca, *Hist. de Béarn* (l. VII, ch. 8), où le roi Alonzo cède à Edward, prince de Galles et fils aîné de Henri III d'Angleterre, tous les droits acquis par le mariage d'Alonzo VIII à la couronne de Castille sur le duché de Gascogne, en considération du mariage d'Edward avec l'infante doña Léonor, sœur d'Alonzo X.

Amaya, Carrion, et plusieurs autres cités, avec la moitié de toutes les conquêtes qui se feraient sur les Maures. Léonor, en revanche, apporta à Alonzo ses droits personnels sur le comté de Gascogne, à l'exclusion de ses deux frères, droits que, fort heureusement pour le repos de la Péninsule, la Castille ne songea guère à faire valoir (1).

De ce mariage, conclu sous d'heureux auspices, naquit l'année suivante l'infante Berenguela ou Bérengère, et le jeune roi, pour mieux assurer l'avenir de sa dynastie, se hâta de faire reconnaître (*jurar*) sa fille, à peine née, comme héritière de la couronne de Castille, dans le cas où il n'aurait pas d'enfants mâles de ce mariage.

On peut considérer à cette époque la Castille comme entièrement rentrée sous l'autorité de son roi légitime. Bien que le pieux roi de Léon ne cessât pas, s'il faut en croire Rodrigue de Tolède, de susciter des embarras à son neveu, les Castro, privés de ce puissant appui, furent forcés de se réfugier chez les Almohades, pour y susciter des embarras et des ennemis aux monarques chrétiens qui les avaient bannis. Nous avons vu dans l'histoire de Léon l'algarade musulmane qu'ils amenèrent sous les murs de Ciudad-Rodrigo et sa fâcheuse issue (1167). Quant à Fernando Ruiz de Castro, véritable type du *rico home* du XIIe siècle, qui s'accommodait aussi bien d'Allah que du Christ pour suzerain, après son algarade manquée, il fit sa paix avec le roi de Léon, « qui

(1) Ce droit néanmoins ne doit pas avoir été complétement illusoire, puisque plusieurs chartes contemporaines donnent à Alonzo le titre de *roi de Castille et de Gascogne*.

aimait les braves », nous dit la chronique; mais bientôt, impatient du repos, il recommença contre ses éternels ennemis, les Lara, cette guerre opiniâtre, qui durait déjà depuis près de quinze ans.

Une bataille acharnée, comme elles le sont toutes dans les guerres civiles, se livra dans les plaines d'Estevan de Gormaz, où les Lara furent complétement battus (1174). Le comte Osorio, beau-père de Fernan, qui servait pour le moment en Castille, y laissa la vie, ainsi que le comte Alvar Gutierez. Le frère de ce dernier, le comte Rodrigo Gutierez et le comte Nuño, se trouvaient au nombre des prisonniers; tous deux obtinrent de Fernan leur liberté sur parole, le premier jusqu'à ce qu'il eût enseveli son frère, le second jusqu'à ce qu'il eût réuni l'argent nécessaire pour sa rançon. Mais, comme ce Rodrigo était « un homme habile », il déposa le corps de son frère, dûment embaumé dans un sarcophage, en se gardant bien de l'ensevelir; et, attendant patiemment que le comte Fernando Ruiz allât à son tour rejoindre ses ayeux, il parvint ainsi à garder sa parole en même temps que sa liberté. Quant au comte Nuño, qui avait promis de se remettre à jour fixe dans les mains de Fernan, esclave de sa parole, il se présenta à l'heure dite, mais avec une escorte de six cents cavaliers, et dit au comte de Castro : « Me voici, comme je vous l'ai » promis; recevez-moi pour votre prisonnier »; et Fernan, se souciant peu de mettre la main sur un prisonnier si bien escorté, le laissa s'en retourner libre.

Le roi de Léon, pour s'attacher ce redoutable ennemi des Lara, lui donna en mariage sa demi-sœur, doña Stefana; ce qui n'empêcha pas, comme nous l'avons vu, le même roi, sur la fin de sa vie, de se

réconcilier à son tour avec les Lara, et d'épouser doña Teresia, fille du comte Nuño de Lara. Ces royales alliances prouvent, du reste, à quel haut degré de puissance et d'éclat étaient arrivées ces deux familles princières, dont les discordes ensanglantèrent si long-temps l'histoire de Castille. Fernando Ruiz de Castro vécut jusqu'en 1185, et les longues haines qui séparaient les deux familles semblent s'être apaisées pendant les dernières années de sa vie.

Cependant Alonzo d'Aragon, appuyé sur sa forte cité de Teruel, harcelait de ses incursions les états musulmans de l'est. La mort de l'émir de Murcie, Ben Saad ou Aben Lope, en 1172, excita la pieuse ambition d'Alonzo. A la tête d'une puissante armée, il s'avança jusqu'à Valence, mit à feu et à sang sa fertile *vega*, et força le fils de Ben Saad à se reconnaître pour son vassal, à lui payer un tribut double de celui que lui payait son père, et à lui rembourser les frais de la guerre. Déjà Alonzo, brûlant de pousser plus loin ses conquêtes, était en marche vers Xativa, quand le roi de Navarre, en dépit de la trêve conclue, mit à profit son absence pour envahir l'Aragon. Mais Alonzo, reprenant à la hâte le chemin de ses états, envahit à son tour la Navarre, et força le roi Sancho à se défendre au lieu d'attaquer. Il resserra en outre contre la Navarre les liens qui l'unissaient à la Castille; et les deux rois, réunissant leurs forces, firent au Navarrais une guerre acharnée.

Malgré cette intime union avec le roi d'Aragon, la situation de la Castille, exposée, sous un roi de quinze ans, à tout l'effort des armes africaines, était des plus précaires. Sans cesse en guerre avec les

royautés chrétiennes qui l'entouraient, Alonzo trouvait dans leurs rois des ennemis secrets ou avoués, au lieu d'y trouver des alliés. L'Espagne chrétienne, ouverte par ces imprudentes dissensions aux armes des Almohades, voyait passer dans leurs mains (1172) Valence et l'héritage de l'émir de Murcie, que tous les princes chrétiens réunis auraient dû disputer à Youssouf, ou conserver du moins à un de ses ennemis.

En outre, une foule de petites souverainetés indépendantes, pullulant pour ainsi dire et s'engendrant d'elles-mêmes au milieu de la décomposition du corps social, s'étaient constituées au sein des royautés chrétiennes, comme naguère dans la dissolution de l'émirat de Cordoue. C'est ainsi que nous voyons un *rico home*, Navarrais d'origine, nommé don Ruiz de Azagra, recommencer sur la frontière de Castille et d'Aragon le rôle de Bernard de Carpio ou du Cid. *Condottiere* effronté, louant son alliance et son épée aux Maures et aux chrétiens tour à tour, il agrandissait aux dépens de tout le monde, amis comme ennemis, l'espèce de royauté de contrebande qu'il s'était bâtie entre deux royaumes. Fort de l'appui de sa nombreuse famille, et allié de l'émir de Murcie, il en avait obtenu, pour prix de ses loyaux services, la cité d'Albaracin qu'il avait fortifiée de son mieux, et qui naguère avait été le centre d'un petit état musulman, connu sous le nom de *Sainte-Marie de l'Est*. De là, comme d'un repaire de bandits, infestant les états de ses deux voisins d'Aragon et de Castille, il s'appuyait sur l'alliance du roi de Navarre, comme le plus éloigné de tous, mais sans reconnaître toutefois, dit Zurita, ni suzerain ni roi,

et en se proclamant « le vassal de la vierge Marie. »

Les deux princes dont il écornait les états ne pouvaient s'accommoder long-temps d'un pareil voisinage. Resserrant en 1172 leur traité d'alliance, ils se partagèrent à l'avance les états du rebelle qu'ils allaient dépouiller. Mais le roi d'Albaracin, grâce à son habileté autant qu'à son courage, échappa encore une fois au danger, et réussit à diviser les deux adversaires qui se disputaient déjà ses dépouilles; c'est ainsi qu'il parvint, à force d'adresse, à se maintenir indépendant entre trois suzerains, et à mourir paisible possesseur de sa marche d'Albaracin, qu'il transmit à sa famille.

Depuis la séparation qui avait eu lieu à la mort d'Alonzo Ier d'Aragon, en 1134, entre la Navarre et l'Aragon, érigés désormais en royautés distinctes, une guerre continuelle, à peine interrompue par quelques trêves, avait régné entre ces deux états. Ici, du reste, l'ambition héréditaire des monarques aragonais avait peut-être une excuse : c'était la convenance, la nécessité même d'effacer de la carte d'Espagne ce diminutif de royaume, resserré par la Castille et l'Aragon entre les Pyrénées et l'Èbre, et qui depuis Sancho *el Mayor* n'exerça jamais la moindre influence sur les destinées de la Péninsule. Aussi l'habile et brave souverain de la Navarre, Garcia Ramirez, n'avait-il pu échapper à une ruine totale qu'en se reconnaissant le vassal de l'empereur Alonzo VII de Castille, et en se laissant enlever par lui toute la rive droite de l'Èbre.

Nous avons vu Sancho *el Sabio* (*le Sage* ou *l'Habile*), successeur de son père Garcia sur le trône de Navarre, mettre à profit les troubles qui accompa-

gnèrent la minorité de son suzerain de Castille pour rompre un vasselage qui lui pesait, et recouvrer, en 1160, aux dépens de son féal et amé neveu, Alonzo VIII, les villes que lui avait enlevées son aïeul sur la rive droite de l'Èbre. La Navarre était ainsi rentrée dans ces anciennes limites, et figurait avec un peu plus d'honneur sur la carte d'Espagne. Mais le monarque castillan, alors dans toute la vigueur de l'âge, brûlait de venger les longues injures de sa minorité, et de réunir de nouveau à son empire ce territoire arrosé de tant de sang, où s'élevaient les villes de Logroño, Najera, Grañon et Briviesca.

Alonzo pouvait d'ailleurs compter, dans cette guerre, sur l'appui de l'Aragonais, jaloux de partager avec lui les dépouilles du Navarrais. Mais, malgré le traité conclu entre ces deux rois, le roi d'Aragon, occupé alors à ses guerres contre les Musulmans, ne paraît pas avoir accompagné celui de Castille dans son invasion de la Navarre en 1173. Sancho, ayant voulu lutter avec des forces inégales, fut battu (1173), et l'armée castillane s'avança même jusqu'à Pampelune (1). Le roi de Navarre, réfugié dans le château de Leguin, que le vainqueur vint assiéger, parvint, non sans peine, à s'échapper pendant la nuit.

Pour resserrer les liens qui l'unissaient à son allié d'Aragon, Alonzo de Castille lui donna en mariage l'in-

(1) Voyez plusieurs fragments de chartes cités par Mondejar, p. 75. Il est vraiment curieux de voir la peine que se donne le père Moret pour éviter d'avouer que Sancho fut battu. L'histoire, telle que la comprennent certains historiens espagnols, depuis Lucas de Tuy jusqu'au père Moret, n'est qu'un long *factum* en faveur du pays natal de l'écrivain ; ses rois ont toutes les vertus et tous les talents, et ne sont jamais battus.

fante doña Sancha, sa tante, fille de l'empereur Alonzo VII (1174), et les deux rois poussèrent avec une vigueur nouvelle la guerre contre la Navarre. Alonzo de Castille s'empara de toutes les places de la rive droite de l'Ebre que Sancho avait reconquises. Mais bientôt la discorde se mit entre les deux alliés, trop jeunes et trop ardents tous deux pour rester long-temps unis. Cependant la guerre contre le Navarrais se poursuivait toujours, et dura plusieurs années sans qu'aucun événement décisif vînt la terminer. Enfin, las de leur lutte sans résultat et sans fin, dans cette terre montagneuse où les guerres sont éternelles, les deux rois de Castille et de Navarre acceptèrent ou sollicitèrent en 1177 la médiation du roi d'Angleterre Henri II, beau-père du Castillan, qu'ils reconnurent pour arbitre. Ce curieux procès, où des rois étaient parties, et dont un roi fut le juge, est si caractéristique des mœurs de l'époque, que nous entrerons à ce sujet dans quelques détails (1).

Une ambassade solennelle envoyée par les deux rois remit l'affaire entre les mains de Henri, et chacun déposa comme caution en mains tierces un certain nombre de villes et de châteaux (2) qui, dans le cas où l'un d'eux refuserait de se soumettre à la sentence, de-

(1) Tous les détails de ce procès se trouvent dans la chronique de Rudolph de Dicet, doyen de Saint-Paul de Londres (édit. de Twysden, p. 595); dans celle de Roger de Hoveden, familier de Henri II (*Script. Angliæ*, édit. Francf., p. 562), et de Jehan de Brompton (édit. de Twysden, p. 1120). Mondejar cite de longs extraits de toutes ces chroniques et de ce jugement, ignorés pendant plusieurs siècles des historiens espagnols.

(2) Deux des châteaux du roi de Castille et un du roi de Navarre sont intitulés « château des juifs » (*castellum judeorum*); ce qui prouve qu'à cette époque, comme dans tout le moyen âge, les juifs étaient nombreux dans la Péninsule, et qu'à eux seuls ils y occupaient des villes entières.

vaient rester à la partie adverse. En cas de mort du roi d'Angleterre, le roi de France devait lui être substitué. En attendant la sentence arbitrale, et comme à-compte sur la paix qu'elle devait conclure, les deux rois, par un traité provisoire, consentaient à une trêve de sept ans, garantie de chaque côté par la remise d'une place forte. Enfin, par un ménagement assez rare à ces époques de violence pour les intérêts privés, chaque vassal des deux couronnes qui pendant la guerre avait perdu son fief ou ses domaines devait les recouvrer à la paix; libre communication devait être rétablie entre les deux royaumes, et les deux rois s'engageaient à réunir toutes leurs forces contre quiconque troublerait la paix. Enfin le roi d'Aragon était libre d'accéder à ce traité s'il le jugeait à propos, sans que son refus ou son accession dût changer rien à l'accord des deux rois.

« Outre les ambassadeurs, ajoute Brompton, il vint aussi deux chevaliers de merveilleux courage, et bien armés et équipés, l'un de la part du roi de Navarre, l'autre de celle du roi de Castille, pour maintenir duel à la cour d'Angleterre si l'on jugeait à propos de recourir à ce jugement de Dieu. »

Les ambassadeurs des deux rois présentèrent successivement leurs griefs devant Henri II, et les prélats, comtes et barons de son royaume, réunis en parlement. Alors le roi d'Angleterre, ayant ouï les deux parties, dont aucune ne contesta la vérité des griefs avancés par l'autre, fit jurer aux deux rois sur le Saint-Évangile qu'ils se soumettraient à la sentence, tant pour les restitutions à faire de part et

d'autre, que pour la trêve à observer, sauf, en cas d'infraction du traité, à remettre leurs personnes à sa merci. Le parlement, auquel le roi avait délégué l'affaire, prononça son arrêt; en voici le résumé, contenu dans une lettre de Henri aux deux rois qu'il voulait réconcilier.

Le roi de Navarre réclamait de son neveu le roi de Castille les châteaux de Leguin, de Portella et de Godin; les villes de Najera, Pancorbo et plusieurs autres, et une indemnité pour les dégâts commis sur son territoire; le roi Alonzo de son côté réclamait les villes de Logroño, Navarrete, Auseva, Andejo, Roda (Roa), et d'autres moins connues, avec la moitié de Tudela partagée par l'Ebre. Or, les ambassadeurs n'ayant ni de part ni d'autre nié la justice de ces réclamations, le roi Henri, usant du plein pouvoir qu'on lui avait confié, ordonna des deux côtés la restitution intégrale de tout ce que l'on réclamait; mais comme, dans ce compromis, la part du roi de Castille, qui rentrait ainsi en possession de toute la Rioja et de la rive droite de l'Ebre, sauf Najera, était plus belle que celle de son adversaire, le Salomon anglais, avec une équité dont on doit lui tenir compte, condamna son beau-fils à payer à Sancho trois mille maravedis par an pendant dix ans. Les ambassadeurs, comblés des dons du roi d'Angleterre, allèrent rapporter sa sentence à leurs souverains respectifs. Ceux-ci, comme il est d'usage dans toute sentence arbitrale, se considérèrent chacun de son côté comme lésés par l'arrêt, mais ne refusèrent cependant pas de s'y soumettre. Remarquons en passant, avec Moret, avocat acharné de la

Navarre, que le principal tort de cette sentence était de ne pas fixer la question de droit touchant le territoire en litige entre l'Ebre et les monts de Oca. Les deux rois, réunis à Fitero, ratifièrent l'arrêt de leur arbitre, et se jurèrent sur l'autel concorde et paix pour dix ans; paix solennelle qui, un an après, était déjà rompue (1177).

Pendant le cours de ces négociations qui avaient suspendu la guerre en Navarre, Alonzo, impatient du repos, avait tourné ses armes contre les Musulmans. Depuis que Valence et tout l'est de la Péninsule étaient passés aux mains des Almohades, l'Espagne chrétienne était ouverte de ce côté à leurs incursions. Le roi d'Aragon, comme on le sait, avait fortifié Teruel sur la frontière, et en avait fait un boulevard de la chrétienté. Alonzo, saisi d'une noble émulation, résolut d'enlever aux infidèles Cuenca, place plus forte encore, située au milieu de l'âpre *sierra* qui formait alors la limite extrême de la Castille. Cette ville, qui fatiguait de ses incursions la frontière chrétienne, fut assiégée par Alonzo VIII au printemps de 1177, et le siége fut poussé avec tant de vigueur, que les habitants se hâtèrent d'envoyer implorer les secours de l'Émir almohade. « Mais, dit Rodrigue de Tolède, Dieu ferma les oreilles et endurcit le cœur de ce prince, » et Cuenca, abandonnée par lui, fut obligée de se rendre, après avoir passé par toutes les horreurs d'un siége de neuf mois. Le premier usage que fit le pieux Alonzo de sa victoire fut de rendre au culte les églises, converties en mosquées par les infidèles, et d'ériger, du consentement du Saint-Père, Cuenca en siége épiscopal.

Mais ce siége de Cuenca a surtout une importance

glante alternative de l'invasion étrangère ou de la guerre civile. Aussi l'histoire, à ces époques douloureuses, est-elle une tâche laborieuse dont la difficulté s'accroît encore de l'incertitude et de l'obscurité toujours croissantes des chroniques. Embarrassés eux-mêmes de leur lourde tâche, ces pauvres chroniqueurs succombent sous le fardeau, et jettent au hasard quelques faits entassés sans méthode, sans date et sans liaison, qu'ils ne prenent pas même souci de rendre intelligibles. Sans le patient travail de Mondejar, qui a été rechercher dans les chartes de l'époque les débris de cette histoire perdue, qu'il a reconstruite pièce à pièce, il nous faudrait deviner cette époque dans les récits tronqués de Rodrigue et de Lucas de Tuy, et suppléer par des conjectures à leurs lacunes de vingt ans quelquefois. On nous permettra donc de passer plus rapidement que nous ne l'avons fait jusqu'ici sur cette triste période des annales de la Péninsule, et de nous hâter vers des règnes plus glorieux, et des époques plus réellement historiques.

Du reste, malgré cette guerre assidue contre Maures (1) ou chrétiens qui remplit tout le long règne d'Alonzo VIII, des fondations plus pacifiques ne manquent pas non plus à la gloire de ce règne. Rodrigue de Tolède, montant sa lyre chrétienne sur un ton de dithyrambe qui contraste avec la lourde obscurité de son style, célèbre les embellissements qu'il prodigua à la cité de Cuenca, après l'avoir en-

(1) Les *Annal. Toledan.*, I, citent, mais sans aucuns détails, une algarade du roi Alonzo (s'agit-il du Castillan ou de l'Aragonais?) en terre de Maures, où il prit Séville (*e priso à Sivilla*) en 1182. Il est inutile de discuter la fausseté de ce dernier fait.

levée aux Arabes. Il s'empara aussi d'Alarcos, nom que devait tristement illustrer la défaite des armes chrétiennes, et la fortifia aussi bien que Cuenca. Continuant aux chevaliers de Calatrava la protection que leur avait vouée son père Sancho, fondateur de l'ordre, il leur fit don de Zurita, Maqueda, Alarcos, et d'autres villes encore, et donna aux chevaliers de Santiago Uclès, qui devint la capitale de l'ordre, avec quelques autres places moins importantes. Il peupla en outre d'habitants nouveaux le riche bassin du Tage, dévasté par la guerre, et fonda, en 1186, la cité de Plasencia, près de Coria, dans la *sierra* de Gredos, comme un triple rempart contre les Almohades et les rois de Portugal et de Léon (1).

Pendant ce temps, Alonzo d'Aragon, qui était déjà passé en France, en 1176, pour y terminer par un traité de paix, fort peu durable, sa longue querelle avec le comte Raymond de Toulouse(2), et y venger sur les habitants de Nice la mort de son oncle, y retourna en 1181 pour y recueillir l'héritage du Roussillon qui venait de lui échoir, et y châtier quelques vassaux rebelles. Pendant que le roi d'Aragon se trouvait en France, son frère don Pedro étant mort assassiné, son comté de Provence fit retour à Alonzo, qui l'abandonna bientôt à son jeune frère Sancho (3).

(1) Voir la *Chron. génér. d'Alonzo X*, p. 393, au *verso*, et Rodrigue de Tolède, liv. VI, ch. 27 et 28.

(2) L'entrevue d'Alonzo et de Raymond eut lieu dans l'île de Gernica, sur le Rhône; Raymond céda au roi d'Aragon tous ses droits sur la Provence moyennant 300,000 marcs d'argent, qu'Alonzo ne lui paya jamais. (*Hist. du Langued.*, III, 41).

(3) *Gesta Comit. Barcin.*, p. 550; Bouche, *Hist. de Provence*, t. II, p. 153. D'après quelques chartes citées par Bouche, il paraît, comme le témoigne

Alonzo, après avoir vengé la mort de son frère, passa encore plusieurs années en France à poursuivre sa guerre contre son vieil et irréconciliable ennemi le comte de Toulouse. Dans une entrevue avec le comte Richard d'Aquitaine, fils du roi d'Angleterre, en 1185, l'Angleterre et l'Aragon s'unirent par un nouveau traité contre leur commun ennemi Raymond, soutenu de son côté par le roi de France, dont il avait épousé la sœur; et bientôt après, Alonzo, après un traité nouveau conclu avec le comte de Toulouse, s'en retourna enfin dans ses états, qu'il avait quittés depuis plus de quatre ans, et qu'il trouva, comme on devait s'y attendre, en proie à la plus horrible anarchie : ainsi, deux archevêques de Tarragone furent successivement assassinés par les *ricos homes* de l'Aragon, race indomptée dont la tyrannie et l'orgueil s'accroissaient de l'étendue de leurs priviléges, et l'impunité vint ajouter encore à l'odieux de ce double crime.

De 1180 à 1188, les annales de la Castille sont fort pauvres en événements historiques. Les éternelles querelles de la Castille avec la Navarre et quelques guerres sans importance entre les deux pays remplissent seules cette longue lacune. Mais l'année 1188, époque de la troisième croisade, fut marquée par des événements plus graves; et d'abord, l'infante Berenguela, déjà âgée de dix-sept ans, fut fiancée avec le prince Conrad de Souabe, troisième fils de Frédéric Ier, dit Barberousse, empereur d'Allemagne. Cette lointaine alliance avec le fils du puissant empereur prouve que déjà la Castille avait pris rang

d'ailleurs la suite de l'histoire, que ce Sancho céda plus tard la Provence à Alonzo II, en échange du Roussillon.

parmi les états de l'Europe, et y jouissait d'une importance moins proportionnée à son étendue qu'au prestige de grandeur et de force dont l'entourait le souvenir de l'empereur Alonzo VII. Le prince Conrad vint à la cour de Castille, et reçut d'Alonzo VIII la main de sa fille et les éperons de chevalier. Du reste, l'infante Berenguela n'apportait à son époux que des droits éventuels à la couronne de Castille, car, depuis sa naissance, deux fils étaient successivement nés au roi Alonzo: l'infant don Sancho, né en 1180 ou 81, reconnu solennellement pour successeur de la couronne (1), et mort un an après, et l'infant don Fernando, né en 1183 ou 84 (2), et qui ne vécut guère plus que son frère.

La même année fut signalée par la mort du roi Fernando de Léon, auquel succéda son fils Alonzo, neuvième du nom, âgé de dix-sept ans. Trois ans auparavant, Sancho Ier avait également succédé à son père Alonzo Ier sur le trône de Portugal. Le nouveau roi de Léon n'était guère disposé à reconnaître l'antique droit de suzeraineté de la Castille, droit qui, pendant le long règne de Fernando II, semble être complétement tombé en désuétude. Mais Alonzo VIII, de son côté, n'était pas d'humeur à renoncer aux prérogatives de sa couronne; il arma donc contre son vassal rebelle, et celui-ci, trop faible pour résister, n'eut d'autre parti à prendre que de se sou-

(1) Voir la *Chron. d'Alonzo X*, p. 390, et deux chartes citées par Mondejar, p. 134.

(2) Il règne sur la naissance et la mort des premiers fils d'Alonzo de Castille une obscurité que les recherches de Mondejar (p. 149 et 385) n'ont pas dissipée; il est possible qu'Alonzo VIII ait eu successivement deux et jusqu'à trois fils du nom de Fernando: car il est bien certain, comme nous le verrons, qu'il en eut un de ce nom en 1189; c'est le même qui mourut en 1212 avant la bataille de *las Navas*.

mettre. Il vint à la cour de son cousin de Castille, et là, aux cortès de Carrion, il lui baisa la main en signe d'hommage, et fut armé chevalier par lui en même temps que le jeune Conrad de Souabe.

Un monument curieux de cette époque nous a été conservé, c'est le contrat de mariage dressé entre l'infante de Castille et le prince Conrad (1). Dans le cas où le roi Alonzo VIII mourrait sans enfants mâles, le trône est reconnu appartenir à sa fille Berenguela et à son mari Conrad. Ce seul fait prouve assez combien l'hérédité royale était fortement établie en Castille, puisque cette couronne, élective chez les Goths, non seulement passait ici à la fille à défaut d'enfants mâles, mais pouvait encore, par la seule volonté du roi, et sans le concours de ses Cortès, passer dans une ligne étrangère, à l'extinction de la sienne. Or ce droit exorbitant n'appartenait ni aux rois d'Aragon ni à ceux de Portugal : car, dans ces deux pays, en cas d'extinction de la ligne masculine, les états du royaume réglaient seuls le droit de succession, sans que le monarque privé d'héritiers s'arrogeât le droit d'en désigner un d'avance (2).

Ce contrat nous apprend, en outre, que, dans le cas où les deux époux auraient été appelés à régner sur la Castille, ils se seraient partagé maritalement le pouvoir, comme le fit plus tard le couple plus illustre de Fernando d'Aragon et d'Isabelle de Castille,

(1) Mondejar, p. 163.

(2) C'est ce que prouvent l'exemple de Martin *l'Ancien*, roi d'Aragon, mort en 1410 sans avoir voulu désigner d'héritier, et qui laissa ce soin aux états du royaume, et celui de Henri de Portugal, le roi-cardinal, mort en 1580, et dont Philippe II d'Espagne occupa l'héritage. Dans ces deux états, en Aragon jusqu'à sa réunion à la Castille, et en Portugal jusqu'au règne de Maria Francisca, en 1777, les femmes ont été de fait exclues de la couronne.

surnommés les *Rois catholiques*. Enfin, on aime à voir dans ce document les noms des députés des villes appelés à prêter serment et à intervenir, au moins comme témoins, dans cet acte solennel où la Castille n'était pas même consultée lorsqu'il s'agissait éventuellement de lui donner un étranger pour maître (1).

Du reste, ce mariage si solennellement contracté fut rompu, sans avoir même été consommé, par l'opiniâtre répugnance de la royale fiancée. « Conrad, » dit Rodrigue de Tolède, s'en retournant en Allemagne, ladite demoiselle s'opposa continuellement » au mariage, lequel ayant été dissous (*divortio celebrato*) par Gonzalo, primat de Tolède, et le cardinal Gregorio, légat du Saint-Siége, elle demeura » démariée (*innupta*) », et non veuve comme l'ont prétendu quelques écrivains (2). Peut-être aussi la naissance de l'infant don Fernan, en 1189, contribua-t-elle autant que les répugnances de l'infante à faire rompre le mariage projeté (3), en ruinant les

(1) Voici les noms de ces villes : Tolède, Cuenca, Huete, Guadalaxara, Coca, Portillo, Cuellar, Pedraza, Hita, Talamanca, Uceda, Buytrago, Madrid, Escalona, Maqueda, Talavera, Plasencia, Truxillo; de l'autre côté des monts, Avila, Ségovie, Arevalo, Medina del Campo, Olmedo, Palencia, Logroño, Calahorra, Arnedo, Tordesillas, Simancas, Torrelobaton, Montealegre, Fuentepura, Sahagun, Cea, Fuentidueña, Sépulveda, Ayllon, Maderuelo, San-Estevan, Osma, Caracena, Atienza, Siguenza, Médina-Coeli, Berlanga, Almazan, Soria et Valladolid. On remarquera parmi ces noms de simples bourgs qui peut-être alors avaient rang de villes.

(2) Mondejar cite une charte, d'une authenticité assez équivoque, de son propre aveu, qui attribue le divorce à ce que les deux époux étaient parents au 4e degré, et descendaient tous deux de Raymond II, comte de Bourgogne; mais un écrivain aussi pieux que Rodrigue de Tolède n'eût pas manqué de faire mention de cette circonstance, comme il le fait dix lignes plus bas pour le mariage du roi de Léon, et il ne parle que de la répugnance de l'infante pour son mari : « *desponsationi contradixit* ». (Rod. Tolet., VII, 24.)

(3) Aschbach affirme que ce fut Conrad qui rompit le mariage à cause de la

espérances et les droits du prince allemand sur la succession du trône de Castille.

La concorde établie entre les deux rois de Castille et de Léon ne reposait pas sur des bases bien solides, car nous voyons bientôt le jeune roi de Léon, impatient de sa dépendance et inquiet des progrès continuels de la puissance du Castillan, organiser contre lui une ligue avec les souverains d'Aragon et de Portugal. Déjà le premier, oubliant ses vieilles querelles avec la Navarre, avait, dans une entrevue à Borja avec le roi de Navarre, en 1190, conclu contre le roi de Castille un traité d'alliance offensive et défensive. Ainsi Alonzo VIII, malgré tant de services rendus à la cause de la chrétienté, se trouvait pour ainsi dire mis au ban de l'Espagne chrétienne, et voyait tous ses souverains réunis et alliés contre lui. Mais la grande âme d'Alonzo n'était pas de celles qui s'abattent devant le danger; et seul, trahi ou soupçonné par tous, il n'en marcha pas moins dans sa voie aussi glorieuse que difficile, sans que cette ligue de l'Espagne contre lui paraisse avoir produit de grands résultats (1191).

Pour resserrer les liens qui l'attachaient au Portugal, le jeune roi de Léon venait d'épouser l'infante doña Teresia, fille de son oncle Sancho (1), sans songer, pour le malheur de son royaume, à l'étroite pa-

naissance du fils d'Alonzo VIII; mais le témoignage de Rodrigue est formel. Du reste Aschbach, sur toute cette époque si obscure, cite bon nombre de faits dont je n'ai pu vérifier la source, et que, par ce motif, je me suis abstenu de reproduire.

(1) In primordio regni sui inquietatus fuit valde a collateralibus suis, scilicet ab avunculo suo Sancio, rege de Portugalia, et ab Adefonso, rege Castillæ, consobrino suo. Unde compulsus fuit ducere in uxorem Tharasiam, filiam Saucii... (Luc. Tudensis, era 1226.)

renté qui les unissait. Mais Rome, qui, malgré l'introduction des doctrines ultramontaines dans la Péninsule sous Alonzo VI (1), redoutait toujours le vieil esprit d'indépendance du clergé espagnol, ne pouvait pas perdre une occasion si belle de faire en Espagne un essai de ses forces. Le pape Clément III, à peine instruit de ce mariage, illicite au plus haut point entre parents au second degré, envoya à la cour de Léon un légat chargé de le rompre. Ce légat, le cardinal Grégoire de Saint-Ange, trouva les deux rois de Léon et de Portugal peu disposés à se soumettre à ses ordres. Convaincus sans doute qu'un mariage qui assurait la paix de deux empires ne pouvait être réprouvé par le Ciel, tous deux furent d'accord pour refuser de le dissoudre et braver les censures ecclésiastiques.

Pendant ce temps, un nouveau pape, Célestin III, était monté sur le siége de saint Pierre : jaloux de signaler son pontificat par une de ces luttes corps à corps avec la royauté, dont Grégoire VII semblait avoir fait un devoir à ses successeurs, Célestin III envoya à son légat les ordres les plus pressants. Un concile fut convoqué à Salamanque en 1191. Vainement les évêques de Salamanque, Astorga, Léon et Zamora, firent valoir contre les lois canoniques le bon sens, le droit naturel, et l'intérêt des deux pays, qui leur commandait cette union. Le légat fut inflexible, et son influence, jointe à la terreur mêlée de respect qu'inspiraient les décisions de la cour de Rome, dicta le vote des autres prélats; le mariage fut déclaré nul, les évêques réfractaires furent excommuniés, et l'ob-

(1) Voyez t. IV, p. 289.

stiné légat menaça même de mettre les deux royaumes en interdit si cette union criminelle n'était dissoute sur-le-champ.

Les deux princes tinrent bon, et la jeune reine, qui avait déjà trois enfants de son époux, refusa de se séparer de lui. Alors la menace fut mise à exécution, et la sentence d'interdit fulminée contre les rois et royaumes de Léon et de Portugal (1193); le service divin fut partout suspendu, et ces populations profondément religieuses se virent tout à coup privées des consolations qu'elles allaient puiser au pied des autels. L'anathème prononcé par ceux dont la bouche ne devrait s'ouvrir que pour bénir était alors une arme toute-puissante et dont l'abus même n'atténuait pas la force. Cette interruption du commerce journalier de l'homme avec la divinité, châtiment que nos siècles incrédules trouveraient peut-être eux-mêmes moins léger qu'ils ne le pensent, était, dans cet âge de foi docile, une vraie calamité publique; et l'Espagne, habituée à emprunter son courage à la religion, ne pouvait la supporter long-temps. Cependant le clergé espagnol, sentant se réveiller en lui ses vieux instincts d'indépendance, essaya de lutter contre la sentence du Saint-Siége. L'évêque de Zamora se rendit à Rome pour mettre aux pieds du pape les supplications des deux royaumes; mais le pape fut inflexible, et, après de longues négociations et une lutte qui ne dura pas moins de cinq ans, le roi fut obligé de renoncer à son épouse (1195 ou 96).

Malgré les traités qui unissaient les monarchies chrétiennes, la paix entre elles n'était pas plus durable que la guerre, presque toujours arrêtée dès les premières hostilités, soit par la crainte des armes mu-

sulmanes, soit par la bienfaisante intervention du clergé. Seulement, dans les rares intervalles de paix qui séparaient ces guerres tracassières, quelques incursions rapides et sans importance avaient lieu sur le territoire musulman. D'ailleurs, à défaut des monarques espagnols, la *guerre sainte*, l'*algihed* chrétien, était incessamment soutenu par les chevaliers des trois ordres militaires avec une héroïque persévérance. Parfois même, quelques uns de ces belliqueux évêques espagnols qui, comme les moines de Calatrava, disaient leurs matines sur le champ de bataille, se joignaient aux chevaliers des ordres gardiens habituels de la frontière pour réclamer à la fois leur part de pardon dans l'autre monde et de butin dans celui-ci.

Mais les courtes et rares algarades que les rois chrétiens hasardaient sur le territoire musulman ne peuvent pas se comparer aux immenses expéditions que dirigèrent à plusieurs reprises contre eux les Émirs almohades, en jetant pour ainsi dire l'Afrique tout entière sur l'Europe chrétienne. C'est ainsi qu'eut lieu en 1195 la formidable expédition de Yacoub en Espagne, et la funeste bataille d'Alarcos. Nous avons raconté ailleurs cette bataille si glorieuse pour Alonzo VIII, et si honteuse pour les rois de l'Espagne, qui, pour satisfaire à un misérable esprit de vengeance, s'exposaient de gaîté de cœur à entraîner la chrétienté tout entière dans la ruine de la Castille.

Vainement le pape Célestin III, fidèle à ses devoirs de médiateur suprême, fit-il tous ses efforts pour réunir contre le redoutable Emir les forces de la chrétienté espagnole, et mettre un terme aux coupables

rivalités de ses rois. Le seul prince qui prêta l'oreille à ces paroles de paix fut le roi Alonzo d'Aragon, naguère l'allié et le digne émule de l'Alonzo de Castille. Excité d'ailleurs par les chants des trouvères provençaux, dont la parole, parfois aussi puissante que celle des papes, prêchait alors la croisade contre les Sarrazins d'Espagne, Alonzo s'évertua de son mieux pour ramener la paix dans cette discordante famille des rois chrétiens. Il entreprit même dans ce but un pèlerinage à Santiago, qu'il poussa jusqu'à Coïmbre en février 1196; mais ses généreux efforts ne furent pas couronnés de succès; et, de retour dans ses états, il fut atteint de la maladie qui termina ses jours en avril de la même année, à l'âge de quarante-cinq ans, et après trente-quatre ans de règne.

Alonzo, en mourant, laissait quatre filles et trois fils; il institua par son testament l'aîné, Pedro II, héritier de la couronne d'Aragon et des comtés de Catalogne, de Roussillon, de Pallas et de Beziers, sous la régence de sa mère, doña Sancha. L'infant don Alonzo eut pour sa part la Provence, Montpellier, le Gévaudan et divers autres districts du midi de la France, assez distants pour que l'Aragon gagnât en réalité au lieu de perdre à ce partage. Enfin, le troisième fils, don Fernan, fut voué par son père à l'état ecclésiastique, et se fit moine de Citeaux.

Alonzo II, un des plus grands rois assurément qui se soient assis sur le trône d'Aragon, fut, comme presque tous les souverains de cette guerroyante époque, un prince brave et un chrétien zélé. Aussi ardent à reculer et à défendre ses frontières, à l'aide des chevaliers du Temple et de Saint-Jean, les assidus compagnons de ses croisades, qu'empressé de

partager avec Dieu et le clergé les dépouilles des infidèles, le renom de sa piété égala celui de son courage; la sévérité de ses mœurs, qui lui mérita le surnom de *chaste*, ajouta encore à cette haute renommée qui fut de moitié dans tous ses succès.

Les trouvères provençaux, il est vrai, ont été plus sévères pour Alonzo que les chroniqueurs espagnols, et l'ont accusé de trahir sans cesse la foi donnée. Mais dans sa vie, que nous venons de faire passer sous les yeux du lecteur, et surtout dans ses relations avec la Castille, c'est la loyauté qui est la règle, et la perfidie n'est que l'exception. Il nous reste d'ailleurs un noble monument de son zèle pour la paix publique, dans cet âge de violence et de désordre : c'est *la trêve de Dieu*, qu'à l'exemple de la France, il établit en Catalogne, d'accord avec le clergé et la noblesse de ce comté. Les biens meubles et immeubles du clergé et des cultivateurs, leurs bestiaux, abeilles et pigeonniers, vignes et oliviers, furent mis sous la protection de la trêve sainte, sous peine d'une amende du double de leur valeur pour celui qui y porterait atteinte. Nul n'avait le droit, même pour se payer d'une dette, de saisir les animaux attelés à la charrue. La sécurité devait régner sur les rues et les chemins, et toute violence publique être punie comme crime de lése-majesté. Enfin, cette *trêve*, réellement octroyée par Dieu aux misères de l'humanité, devait être observée tous les dimanches et toutes les fêtes, et pendant le carême, l'épiphanie et quelques autres époques de l'année (1).

Si nous écrivions l'histoire littéraire de l'Aragon,

(1) Marca, *Limes hispanicus*, p. 1363 et *seq.*

Alonzo II y jouerait un rôle presque aussi éminent que dans son histoire politique : roi troubadour autant que roi chevalier, il ne se borna pas à protéger les lettres, mais il les cultiva lui-même avec succès. S'il ne lui fut pas donné encore de naturaliser de ce côté des Pyrénées le culte de la *gaie science*, qui ne devait y être importé que deux siècles plus tard (1), du moins les trouvères du midi de la France rencontrèrent-ils toujours près de lui accueil et sympathie, et toutes les muses languedociennes ne furent pas aussi intraitables pour lui que celles de Folquet et de Bertrand de Born (2). Pierre Raymond, de Toulouse; Hugues Brunet et Pierre Vidal, attirés par ses bienfaits, comme les poëtes et les savants du khalifat d'Orient l'étaient à la cour des khalifes d'Occident, vinrent grossir celle d'Alonzo; et si l'Espagne ne brilla pas encore d'une gloire littéraire qui lui appartînt en propre, du moins un reflet des splendeurs poétiques du midi de la France vint-il percer les épaisses ténèbres du moyen âge espagnol, et luire sur l'Aragon, toujours ouvert aux influences de la France.

(1) Le premier *Consistoire* ou académie du *gai savoir* fut établi à Barcelone en 1390, sous don Juan I d'Aragon.

(2) Voyez Pièces justif., n° I, à la fin du volume.

CHAPITRE III.

ESPAGNE CHRÉTIENNE.

LA CASTILLE SOUS ALONZO VIII.
L'ARAGON SOUS PEDRO II.

1195 à 1213.

Les Almohades, victorieux à Alarcos, avaient acheté si cher leur victoire, que l'Émir fut forcé de retourner en Afrique sans en avoir recueilli d'autre fruit que la prise de l'insignifiante forteresse d'Alarcos. Mais le roi de Léon, qui avait déjà secrètement conclu alliance avec Yacoub, en qui il adorait le futur conquérant de l'Espagne, n'hésita pas à profiter de l'épuisement de la Castille, après sa glorieuse défaite, pour s'enrichir des dépouilles de son roi. Le roi de Léon, à la première nouvelle de l'approche des Africains, s'était mis en marche à la tête d'une armée (1), sous prétexte de secourir son cousin de

(1) Lucas de Tuy, jaloux de justifier à tout prix le roi de Léon, prétend qu'il accourait de bonne foi au secours du roi de Castille, et que celui-ci ne voulut pas l'attendre. Mais la conduite postérieure du roi de Léon rend cette assertion fort peu vraisemblable. Du reste, Luc. de Tuy ne dit pas un mot de l'invasion de la Castille par le roi de Léon. J'ai suivi le récit de Rodrigue de Tolède, beaucoup plus digne de foi.

Castille, exposé au premier effort de l'invasion; mais, après s'être tenu pendant l'engagement à une distance prudente, la perte de la bataille une fois connue, il jeta le masque, proclama son alliance avec l'Emir, et reçut de lui un corps de troupes auxiliaires; puis, s'étant assuré l'appui de Sancho VI *le Fort*, roi de Navarre, tous deux envahirent brusquement les états du roi de Castille. Mais Alonzo, dans cette situation presque désespérée, trouva heureusement un soutien dans la loyale amitié de Pedro II, roi d'Aragon, qui venait de succéder à son père Alonzo II. Les armées de Castille et d'Aragon réunies repoussèrent bientôt les attaques des rois de Navarre et de Léon, et enlevèrent à ce dernier quelques villes de son territoire. Les auxiliaires musulmans, qu'avaient amenés au cœur même de la chrétienté des chrétiens indignes de ce nom, furent taillés en pièces, et le roi de Castille, pénétrant jusqu'à Astorga, à quelques lieues de la capitale du royaume de Léon, s'en revint chez lui par Salamanque, en semant partout sur son passage l'incendie et la dévastation (1196).

Cette guerre impie se poursuivit pendant trois ans entiers. Pour ajouter aux malheurs de la Castille, Yacoub, excité sous main, sans doute, par ses alliés chrétiens, vint deux fois porter le fer et la flamme jusqu'aux portes de Tolède; mais le magnanime Alonzo sut tenir tête à la fois à l'invasion chrétienne et à l'invasion musulmane. C'est un noble spectacle que de voir ce prince, harcelé par ses ennemis du dedans et par ceux du dehors, et trahi par les rois chrétiens, qui auraient dû le secourir, faire face à tant de dangers, lasser la mauvaise fortune à force de constance, et, en sortant du champ de ba-

taille d'Alarcos, préparer déjà sa revanche de *las Navas* (1); mais enfin, accablé sous le faix de tant de guerres et de tant d'ennemis à la fois, Alonzo reconnut la nécessité d'acheter, en traitant d'un côté, la liberté de combattre de l'autre; et il obtint une trêve de Yacoub, dont l'ascendant régna désormais incontesté dans toute la Péninsule (1197) (2).

Tranquille du côté de l'Afrique, Alonzo VIII poursuivit avec une vigueur nouvelle sa guerre contre la Navarre et Léon. Ses armes, réunies à celles de son fidèle allié Pedro d'Aragon, pénétrèrent jusqu'au cœur de la Navarre, et réduisirent le roi Sancho à la dernière extrémité. Mais il nous faut ici reprendre les choses d'un peu plus haut, et jeter un coup d'œil sur l'histoire de la Navarre, liée par la guerre à celle de la Castille plus qu'à celle d'aucun autre état de la Péninsule.

Un des derniers actes de la vie du roi Sancho V *el Sabio*, dont nous avons vu les fréquents démélés avec la Castille, avait été de marier sa fille Berengaria à Richard Ier, dit *Cœur de lion*, roi d'Angleterre, qui venait de succéder à son père Henri II. La Navarre, en effet, frêle et chétive monarchie resserrée entre l'Èbre et les Pyrénées, avait besoin d'un allié assez puissant pour la protéger, assez distant pour ne pas devenir un maître. Elle avait trouvé tous les

(1) Lucas de Tuy nous apprend qu'il fit relever les murs de ses cités détruites et former à l'art de la guerre les fils des nobles qui avaient péri sur le champ de bataille, en se disant : « Les fils vengeront le sang de leurs pères ! »

(2) Voici la phrase de Rodrigue : « Sed rex *nobilis*... ad tempus cum rege Arabum fecit treguam, ut tutius posset vicinis regibus obviare. » (L. VII, ch. 30.)

deux dans les rois d'Angleterre, dont les possessions s'étendaient alors jusqu'au pied des Pyrénées, et que ne pouvait guère tenter la conquête de cette terre pauvre et montagneuse. Le mariage eut lieu en 1191, et l'infante de Navarre dut aller, à travers les hasards de la mer, chercher jusque dans l'île de Chypre son héroïque fiancé. Peu après ce mariage, le roi de Navarre mourut en 1194, laissant après lui une réputation d'habileté. C'était, certes, une rude tâche que de maintenir, au milieu de tant de dangers, cette précaire royauté de Navarre, dont la durée, espèce de tour de force sans cesse renouvelé par la valeur et l'habileté de ses rois, peut à bon droit passer pour un prodige. Mais les éloges fanatiques du père Moret, pour qui tous les rois de la Navarre sont des modèles obligés de toutes les vertus, ne doivent pas faire oublier les attaques peu loyales de Sancho contre la Castille pendant la minorité d'Alonzo VIII, et contre l'Aragon pendant l'absence d'Alonzo II, occupé de ses guerres avec les Sarrazins. La bonne foi, du moins, ne semble pas avoir été au nombre de ces royales vertus que prône l'historien de la Navarre (1).

Sancho VI, dit *le Fort* (2) (*el Fuerte*), hérita de ce trône entouré d'ennemis, et dut chercher contre eux un appui, d'abord dans une alliance avec le roi de Léon, puis dans des relations plus cachées, mais non

(1) Le règne de Sancho V est peu riche en événements et surtout en institutions; cependant Moret (l. XIX, ch. 9) cite une charte de ce roi, en 1192, qui fixe les formes du défi entre les seigneurs. Ce sont à peu près celles que l'on verra plus loin dans le *fuero viejo* de Castille, au chapitre de la féodalité.

(2) On l'appela aussi l'*Enfermé* à cause de sa longue et volontaire réclusion dans le château de Tudela, sur la fin de sa vie.

moins intimes, avec les Almohades. Bientôt le bruit de cette alliance impie se répandit en Europe, et souleva la chrétienté tout entière. Le pape Célestin III, justement alarmé, à la suite de la funeste bataille d'Alarcos, du sort du christianisme en Espagne, et révolté de l'apostasie de Sancho, envoya en Espagne le cardinal légat Grégoire de Saint-Ange, pour fulminer sentence d'interdit contre le roi de Navarre, s'il ne renonçait pas à sa guerre avec le roi de Castille, le champion de la chrétienté, et à ses traités avec les infidèles. Sancho tint bon, et la sentence fut lancée, mais sans être, à ce qu'il paraît, promulguée dans toute l'Espagne.

Sur ces entrefaites, Célestin étant venu à mourir (1198), le Saint-Siége fut occupé par un pontife jeune, ardent, impérieux comme Grégoire VII, et impatient comme lui de faire reconnaître la suprématie de la thiare sur toutes les couronnes de la terre. Innocent III, monté à l'âge de 37 ans sur le trône pontifical, et promenant ses regards autour de lui sur toutes les cours de l'Europe, comme le lion de l'Évangile, *quærens quem devoret*, aperçut bientôt en Espagne, dans le mariage du roi de Léon avec sa cousine de Castille, mariage dont nous parlerons tout à l'heure, et dans l'alliance beaucoup plus criminelle de Sancho de Navarre avec les Almohades, un double prétexte pour intervenir. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Un nouveau légat, Raynier, fut envoyé en Espagne, chargé d'un double anathème : le premier contre les rois de Castille et de Léon, dans le cas où ils se refuseraient à dissoudre ce mariage illicite ; le deuxième contre le roi de Navarre, s'il était vrai qu'il eût rompu les trê-

ves conclues entre les rois chrétiens pour le salut de la chrétienté, et contracté alliance avec les Musulmans ; dans ce cas, l'interdit prononcé contre lui par Célestin devait être remis en vigueur, et publié dans toute la Péninsule (1).

Le roi de Navarre, toutefois, n'était pas sans excuse: serré de près par les rois de Castille et d'Aragon, et abandonné par le roi d'Angleterre, alors occupé de la guerre sainte, et absent pour longues années de ses états, il lui fallait des alliés à tout prix, fût-ce Allah à défaut du Christ! Loin de plier sous le faix des censures ecclésiastiques, Sancho résolut d'aller lui-même à la cour de Yacoub resserrer cette alliance qui lui coûtait si cher. Après avoir remis en main sûres le gouvernement de ses états, et assuré sa frontière, il s'échappa suivi de quelques amis, et se déroba aux foudres de l'Eglise pour aller implorer l'appui d'Yacoub, le véritable arbitre des destinées de la Péninsule (1198). S'il fallait même en croire un chroniqueur anglais (2) dont le récit fabuleux prouve du moins la profonde horreur qu'inspiraient à la chrétienté les relations de Sancho avec les Musul-

(1) Ces faits sont rapportés, bien que d'une manière assez confuse, dans une lettre d'Innocent III en 1198, citée par Mondejar, *append.*, p. LXXXVI, et par Baluze, lib. I, *epist.* XCII. Les dates manquent, mais la double sentence d'interdit de Célestin et d'Innocent dût être prononcée avant le départ de Sancho pour l'Afrique, car la lettre d'Innocent n'eût pas manqué de mentionner l'absence de Sancho, réfugié à la cour d'un prince infidèle.

(2) Il faut la crédulité du jésuite Moret, l'annaliste de la Navarre, pour répéter comme article de foi l'absurde légende de Roger de Hoveden, qui veut que la fille du *Miramolin Boyac* (abou Yacoub), étant devenue amoureuse de Sancho de Navarre, sur son seul renom de courage et de bonne mine, ait persuadé à son père d'appeler don Sancho à sa cour, et de le lui donner pour mari. Cette fable, trop niaise pour que nous la reproduisions en détail, se trouve au long dans Mondejar (p. 200); mais elle flattait l'amour propre de la Navarre, et l'aveugle patriotisme du père Moret n'a pas manqué de l'adopter. On peut s'étonner que le bon sens d'Aschbach ne l'en ait pas préservé.

mans, l'Emir almohade aurait offert à Sancho la main de sa fille, avec toute l'Espagne sarrazine, et la mort seule de Yacoub aurait mis obstacle à cette union. Nous nous garderons bien de prendre au sérieux tous ces contes, qui ne reposent que sur la foi d'un moine anglais, dont le témoignage isolé ne peut pas infirmer le silence des chroniques arabes et espagnoles. Mais nous n'avons pas besoin de ces romanesques fiançailles pour expliquer le rapprochement très naturel de l'Emir almohade avec celui des monarques chrétiens qui, placé le plus loin de lui, avait le moins peur de ses armes, et le plus besoin de son appui.

Voici maintenant, d'après les chroniques arabes, le récit de la singulière visite que Sancho fit à la cour de Maroc (1). « Le *roi de Bayonne* (c'est ainsi que les Arabes appellent Sancho, dont les ancêtres avaient un instant régné sur le revers nord des Pyrénées), ayant appris que l'Emir Mohammed, fils de Yacoub, était entré à Séville (2), vint à sa merci, lui offrant spontanément vasselage et soumission: car, aussitôt que ce *maudit* avait appris le débarquement de l'Emir, il avait été saisi de crainte; et, voulant assurer le sort de ses états, il envoya demander

(1) Dombay, ch. II, p. 147; et Conde, t. II, p. 415. Les deux récits sont presque identiques, et également empreints des haineux préjugés des Arabes. Quant à la date de 1210, donnée par tous les deux, elle est évidemment fausse; il est probable, comme l'a fort bien conjecturé Aschbach, que le chroniqueur arabe a confondu le voyage de Sancho avec l'ambassade envoyée à l'Émir des Almohades par Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, en 1213, et dont je parlerai ch. 4; mais les détails donnés par la chronique appartiennent sans aucun doute au voyage de Sancho.

(2) La chronique arabe est conséquente ici à sa date de 1210; mais le voyage de Sancho fut entrepris certainement du vivant de Yacoub, mort en 1190.

à Mohammed la permission de venir le saluer. L'Emir la lui accorda, et fit passer dans toutes les villes que le *maudit* devait traverser l'ordre de bien l'héberger pendant trois jours, et, le quatrième, de le laisser partir, mais en retenant mille cavaliers de son escorte. Sancho sortit donc de sa cour avec son armée, et quand il arriva en terre de Musulmans, il fut reçu partout avec la plus somptueuse hospitalité, et partout on lui retint, à chaque étape, mille hommes de son escorte. Enfin, lorsqu'il arriva à Carmona, près de Séville, on voulut lui ôter les derniers mille hommes qui lui restaient; et lui, s'en apercevant, dit à l'alcade de Carmona : « Mais, si vous » me les ôtez, que me restera-t-il donc pour escorte? ». — Vous marcherez, lui répondit l'alcade, sous la » sauvegarde du commandeur des croyants, et à » l'ombre des épées musulmanes. » Et le *maudit* sortit ainsi de Carmona avec sa femme et ses principaux serviteurs (1). »

Le principal but de sa visite à l'Emir était de lui remettre un précieux exemplaire du Koran, ou, suivant Dombay, une lettre du prophète à l'empereur Héraclius. Cet écrit était renfermé dans une cassette d'or, enrichie de pierres précieuses, et le *maudit* portait dans ses mains profanes cet inestimable présent qu'il avait reçu de ses ancêtres. De la porte de Carmona à celle de Séville, c'est-à-dire pendant une douzaine de lieues, l'Emir avait fait ranger deux files de soldats revêtus de leurs habits de parade, et de

(1) Il est fort peu probable que le roi de Navarre, eût-il été marié, ce qui n'était pas, se fit suivre de sa femme dans ce singulier pèlerinage; mais si le but de son voyage était d'épouser la princesse maure, comme le veut le chroniqueur anglais, le fait serait encore moins probable.

leurs armes les plus brillantes, épée en main, lance haute. C'est ainsi que le roi de Bayonne, voyageant « à l'ombre des épées musulmanes », arriva enfin à Séville. L'Emir avait fait planter son pavillon devant la porte qui conduit à Carmona; et, pour couper court aux questions d'étiquette, il fut convenu que l'Emir entrerait par une porte, tandis que son hôte entrerait par l'autre. Une conférence fort amicale eut lieu entre eux par le moyen d'un interprète; puis, les deux alliés montant à cheval, le roi chrétien quelque peu en arrière de l'Emir musulman, tous deux parcoururent la ville, suivis des principaux scheïks de l'armée almohade. L'hôte de l'Emir resta quelque temps à Séville, et s'en retourna enfin dans ses états, comblé des dons les plus précieux, et fort satisfait de l'accueil qu'il avait reçu (1).

Cependant les ennemis de Sancho mettaient à profit son absence, et diverses expéditions heureuses furent poussées jusqu'au cœur de ses états par les rois de Castille et de Léon. Et, à ce propos, remarquons que la guerre entre rois chrétiens, comme avec les Musulmans, ne consistait pas en expéditions régulières, mais en algarades rapides et passagères, seul service que l'on pût attendre de milices féodales,

(1) Dans ce récit fort incomplet, il manque toute la partie du voyage de Sancho qui précéda la mort de Yacoub, et son séjour en Andalousie, en attendant le retour des députés qu'il avait envoyés à Maroc. Il est également faux qu'il s'en soit retourné sur-le-champ dans ses états : car son absence se prolongea plus de deux ans. Voici le passage tout entier de Rodrigue de Tolède : « Sancius fretus viribus, armis strenuus, sed voluntate propria obstinatus, regno discrimine derelicto, cum paucis magnatibus migrationis comitibus ad Arabes transmigravit, et apud eos aliquandiu commoratus, nuntios quos ad Miramomenium trans Tyrrhenum transmiserat, exspectavit. Quibus pecunias et donaria reducentibus, rex nihilominus deductionis causa peragravit Arabum civitates, et in eorum patria morabatur. » (L. VII, cap. 32.)

convoquées pour deux ou trois mois au plus, et toujours pressées de retourner dans leurs foyers. Ainsi s'expliquent ces guerres éternelles qui semblent mettre un royaume à deux doigts de sa perte, et se terminent toutes par la prise de quelques bicoques, qu'on se rend à la paix. De là ce caractère de petitesse et de monotonie qui, dans le moyen âge espagnol, s'attache à toutes ces guerres des rois chrétiens entre eux, guerres de voisinage et de famille, sans portée historique, sans grandeur dans l'ensemble, sans intérêt dans les détails, et que rejettent bien loin dans l'ombre les poétiques incidents de la *guerre sainte*, de la grande guerre contre les infidèles.

Sancho de Navarre était toujours à la cour de l'Emir almohade, réclamant des secours que celui-ci promettait et n'accordait guère. En attendant, la Navarre était ouverte aux incursions de ses ennemis, et le siége de Victoria, la capitale de l'Alava, était poussé avec vigueur. Enfin les assiégés, épuisés par les assauts réitérés et par le manque de vivres, résolurent, avant de se rendre, de tenter un dernier effort : l'évêque Garcia de Pampelune, qui leur inspirait son obstiné courage, parvint à s'échapper, et, traversant toute l'Espagne, il alla demander à son roi, de la part des fidèles Alavais, ou des secours ou la permission de se rendre. Sancho ne put accorder que la dernière, et tandis qu'il prolongeait ainsi, au grand détriment de ses états, son inexplicable absence (1), l'évêque, s'en retournant à Victoria, ap-

(1) Moret explique à sa façon cette absence, toujours d'après Roger de Hoveden, en prétendant que Sancho fut retenu de force par le successeur de Yacoub, et obligé de soumettre les provinces africaines, qui s'étaient révoltées.

porta aux assiégés la triste faculté que leur roi leur laissait. La ville ouvrit ses portes au victorieux Alonzo, qui s'empara, avec l'Alava et le Guipuscoa, de la plus grande partie des états du roi de Navarre. C'est alors que Sancho, renonçant enfin aux vaines espérances dont le berçait l'Emir, s'en revint dans ses états « chargé, nous dit Rodrigue, de présents » et de promesses, mais léger d'honneur, et frustré » de tout ce qu'on lui avait promis (1200).

Revenons maintenant aux guerres de la Castille avec Léon. La déplorable confusion qui règne sur toute cette époque, l'enchevêtrement de ces guerres qui se mêlent sans cesse l'une à l'autre, enfin l'absence complète de dates, qui jette tant d'obscurité sur les précieuses chroniques de Rodrigue et de Lucas de Tuy, nous serviront d'excuse pour celle qui, malgré tous nos efforts, pourrait régner encore dans notre récit.

Malgré la guerre opiniâtre du roi de Castille avec celui de Navarre en 1198, la lutte entre la Castille et Léon continuait toujours, entrecoupée par des trêves sans bonne foi, bientôt changées en hostilités ouvertes. Cette guerre, qui durait déjà depuis trois ans, avait couvert les deux pays de sang et de ruines, et le fer et la flamme dévoraient les champs et les cités. Jamais l'Espagne chrétienne, déchirée à la fois par l'étranger et par ses propres enfants, n'avait touché d'aussi près à sa ruine. Les deux rois, « comme deux lions furieux », s'acharnaient l'un sur l'autre, sans qu'aucun d'eux voulût céder le premier. De menaçants prodiges annonçaient le courroux céleste, et les statues de la mère du Christ suaient du sang sur leurs autels. La lutte, du reste, n'était pas égale

entre les deux rivaux. L'un, vieilli sur le trône, à cette rude école du danger et de la guerre qui avait commencé pour lui trois ans après sa naissance, était encore, au milieu de tant de dangers, le bouclier de l'Espagne contre les infidèles : aussi, nous dit Lucas de Tuy, entraîné par la force de la vérité à rendre hommage aux vertus du roi de Castille, « la force et la sagesse marchaient devant lui. » Le roi de Léon, non moins brave, mais plus jeune et plus inexpérimenté, n'avait pour lui que la force de ses armes, et le tendre intérêt qu'inspirait sa jeunesse (*amabilitas nimia*). Doué de cette piété ardente qui, chez les rois espagnols, s'alliait toujours au courage, Alonzo de Léon avait avec lui un certain nombre de clercs qui le suivaient partout, même sur les champs de bataille, et célébraient chaque jour pour lui l'office divin. Mais il avait avec lui, ajoute la chronique, des conseillers laïcs, cortége beaucoup moins saint que l'autre, et « il prêtait parfois l'oreille à des brouillons qui lui faisaient faire des choses peu séantes à la majesté royale, tandis que le roi de Castille, le plus sage des rois, ne prenait jamais conseil que de sages comme lui. Aussi réussissait-il dans toutes ses entreprises ! »

Le roi de Castille, voulant en finir avec cette éternelle guerre, se préparait à envahir avec une formidable armée les états de son ennemi ; mais quelques âmes pieuses, redoutant pour les deux pays les résultats de cette terrible lutte, persuadèrent au roi de Léon d'y mettre un terme en demandant au roi de Castille la main de sa fille Berenguela, veuve sans avoir été mariée. Alonzo refusa d'abord, prévoyant les suites funestes que pouvait avoir cette union, ré-

prouvée par l'Eglise, entre parents aussi proches, car Berenguela était cousine issue de germaine du roi de Léon ; mais, malgré la récente et triste expérience des maux qu'une union pareille avait attirés sur Léon et le Portugal, la reine Léonor de Castille, préoccupée surtout des malheurs de la guerre civile, et oubliant, pour guérir un mal présent, le danger d'un mal à venir, obtint, à force d'instances, le consentement de son époux. Ce mariage de funeste augure fut célébré à Valladolid en 1198, et l'infante de Castille apporta pour dot à son époux les villes que le sort des armes lui avait enlevées.

Le clergé espagnol s'étant prononcé, avec une indépendance qui l'honore, en faveur de cette union, qui assurait la paix et le bonheur de deux royaumes, on se crut, en la célébrant, à l'abri des foudres ecclésiastiques ; on négligea, sans doute à dessein, d'en prévenir la cour de Rome, et ce fatal oubli prépara le malheur des deux époux et de l'état dont cette même alliance aurait dû garantir le repos.

En effet, à peine Innocent III eut-il appris ce mariage, illicite par cela seul qu'il avait été contracté sans sa permission, qu'il envoya, comme nous l'avons vu, son légat Raynier, chargé de lancer contre cette union *incestueuse* les foudres ecclésiastiques (1). Le roi de Léon tint tête à l'orage, et refusa de quitter une épouse à laquelle il était tendrement attaché, et

(1) «Ad audientiam nostram pervenit quod charissimus in Christo filius noster rex Castillæ illustris, regi Legionensi, qui eum in secundo gradu consanguinitatis contingit, filiam suam, neptim illius, ne copulare dicamus, sed *supponere* incestuose presumpsit, unde nos utrique dedimus in mandatis ut tam turpem contractum, abominabilem in conspectu Domini, revocent, et colligationes impietatis dissolvant, quas sub hujus incestus specie inierunt.» (Epist. Innoc. III ad fratrem Rainerium, loc. citat.)

son royaume tout entier fut mis en interdit. Quant au roi de Castille, peu soucieux d'attirer sur lui la foudre qui tombait sur Léon, il consentit à reprendre sa fille, pourvu qu'on lui rendît avec elle les villes qu'elle avait reçues en dot. Les évêques de Tolède, de Palencia et de Zamora, envoyés en ambassade auprès du Saint-Siége, trouvèrent le pape inflexible, et purent à peine en obtenir une audience. Admis cependant à la fin, ils lui représentèrent avec tant de force l'état désespéré de la chrétienté espagnole, et les désastres nouveaux qu'y ajoutait l'interdit; la tiédeur toujours croissante des fidèles, qui, privés de l'office divin, comme de leur pain quotidien, n'y puisaient plus le courage de lutter contre les Sarrazins; l'audace des hérétiques, qui profitaient du relâchement de la foi pour ébranler les dogmes les plus saints; enfin, ils plaidèrent avec tant de chaleur la cause de la malheureuse Péninsule, placée à la frontière de la chrétienté, qu'elle couvrait de son corps, que le pape consentit, non à révoquer l'interdit, mais à permettre la célébration des offices partout où le roi et la reine de Léon ne seraient pas présents; mais l'interdit n'en demeura pas moins dans toute sa force, et les corps durent continuer à être inhumés sans recevoir la sépulture ecclésiastique. Le roi de Léon fut sommé de restituer les villes qu'il avait reçues pour la dot de sa femme, et les enfants nés ou à naître de ce mariage criminel furent déclarés illégitimes et exclus de la succession à la couronne (1198) (1).

(1) Tous ces détails sont puisés dans la curieuse lettre d Innocent III à l'archevêque de Compostelle et aux évêques léonais (Voyez Mondejar, *append.*, p. LXXXVIII). Cette lettre, fort longue, et qui ne manque pas d'habileté, est une naïve image des prétentions du Saint-Siége. Par une bizarrerie bien digne

Le roi de Léon, soutenu par la conscience de son droit, et par sa tendre affection pour son épouse, se refusa obstinément à rompre un mariage qui assurait la paix de deux royaumes, et qui plus tard motiva leur réunion, si nécessaire pour le salut de la chrétienté en Espagne. Une autre difficulté, d'ailleurs, s'opposait au divorce : en rendant au Castillan sa fille, il eût aussi fallu, aux termes du bref du Saint-Père, qui prétendait « qu'il ne peut pas y avoir de dot là où il n'y a pas de mariage, » restituer à la Castille toutes les villes que son roi avait conquises sur celui de Léon, et données en dot à sa fille. Or le roi n'avait pas plus envie de divorcer avec ses bonnes villes qu'avec son épouse bien-aimée. Il résolut donc de tenir bon, et, appuyé sur une notable partie du clergé, que révoltait la tyrannie de la cour de Rome, il procéda à son tour aux voies de rigueur contre les membres du clergé qui voulurent mettre à exécution la sentence d'interdit; l'évêque d'Oviedo n'échappa que par la fuite au ressentiment du roi de Léon, et sa colère s'appesantit indistinctement sur tous ceux qui osèrent prendre le parti du Saint-Père.

Malgré la sentence qui proclamait bâtards les enfants issus de cette union, l'infant Fernando, né en 1199, et qui depuis mérita le titre de *Saint*, et fut, comme saint Louis, un des plus grands rois de l'Espagne, fut baptisé en grande pompe dans l'église de Léon, et reconnu plus tard, en 1204, comme succes-

de remarque, Rodrigue et Lucas de Tuy ne disent pas un mot de toute cette affaire de l'interdit. Sans doute, en leur qualité de prélats historiens, ils ont peur de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Voyez aussi sur le même sujet les *Gesta Innocentii III, auctore incognito, sed coetaneo, apud* Baluz., t. I des *Epist. Innoc.* Mondejar (p. 260 et suiv.) en a traduit de longs extraits. La lettre d'Innocent est la 75ᵉ du recueil de Baluze.

seur de la couronne par les Cortès du royaume. Du reste, ce mariage, maudit par l'Eglise, semblait, par sa fécondité, être béni du Ciel, et l'on eût dit que Dieu prenait à cœur de désavouer la sentence du Saint-Siége. Outre l'infant Fernando, la reine mit au monde en peu d'années un autre fils nommé Alonzo, et trois filles, Alienor, Constancia et Berengaria. La seconde prit plus tard l'habit monacal, et la dernière épousa Jean, roi de Jérusalem.

Mais, malgré son héroïque obstination, Alonzo IX de Léon, en luttant contre la cour de Rome, avait affaire à trop forte partie. Dans toutes les luttes de ce genre, la victoire est toujours restée au plus patient, c'est-à-dire au Saint-Siége. Que faire, d'ailleurs, contre un ennemi, immatériel en quelque sorte comme l'idée qu'il représente, un ennemi qu'aucune force ne peut combattre, qu'aucune arme humaine ne peut atteindre, et qui entretient, sans la solder, dans chacun des états de la chrétienté, une milice dévouée, ne recevant de mot d'ordre que de lui, et toujours prête à se soulever, sur un signe de son souverain ecclésiastique, contre son souverain temporel? La pieuse reine Berenguela, à qui Lucas de Tuy décerne ce glorieux éloge « que la sagesse de son père semblait avoir passé en elle » (*ad eam defluxisse*), l'âme navrée des maux dont elle était l'innocente cause, consentit à renoncer à une union scellée par tant de gages, à condition que le Saint-Père reconnaîtrait les enfants qui en étaient nés.

Innocent III, jugeant son triomphe assez complet, même avec cette restriction, y consentit sans peine, et la malheureuse Berenguela, obligée de renoncer à l'époux de son choix, et de se séparer des fils que le

Ciel leur avait donnés ; Berenguela, une fois mariée et deux fois veuve, se retira en Castille auprès de son père (1204) (1). La mémoire de cette reine infortunée, dont nous verrons se déployer plus tard le noble et grand caractère, resta chère aux Léonais, qui lui devaient déjà, s'il faut en croire Lucas de Tuy, l'amélioration de leurs lois : car ses prières et sa douce influence (*blandis precibus*) avaient obtenu de son époux qu'il revisât les *fueros* de la ville et du royaume de Léon, et redressât les griefs du peuple. En outre, elle avait fait bâtir dans sa cité bien-aimée de Léon un palais splendide, et reconstruire les murs et les tours, abattus deux siècles avant par al Mansour, et qui n'avaient jamais été complétement réparés.

Revenons maintenant à la Castille, qui, grâce à la prudence de son roi, échappa à cette lutte que le roi de Léon soutint deux fois avec le Saint-Siége dans l'espace de 15 ans. Au milieu des préoccupations que donnait au roi de Castille sa guerre contre la Navarre, l'année 1200 fut signalée par le mariage de l'infante doña Blanca, fille d'Alonzo VIII, avec le comte d'Artois, fils du roi de France Philippe-Auguste, et qui régna depuis sous le nom de Louis VIII (2). Ce mariage seul, à défaut d'autres preuves,

(1) La seule source pour l'histoire de toutes ces transactions se trouve dans les *Gesta Innocent. III*, déjà cités, et encore est-elle bien insuffisante. La *Chron. d'Alonzo X* imite le silence de Rodrigue et de Lucas de Tuy sur cette affaire délicate.

(2) S'il fallait en croire la *Chronique générale* d'Alonzo X, les ambassadeurs de France qui négociaient ce mariage demandèrent à voir les deux infantes, Blanca et Urraca. La dernière, l'aînée, leur parut la plus belle ; mais ils préférèrent néanmoins Blanca, ne trouvant rien à reprendre à l'autre que son nom d'Urraca, qui sonnait mal en français (Urraca, en espagnol, signifie *pie*). Point n'est besoin de réfuter une fable aussi absurde. On sait que Blanche de Castille fut la mère de saint Louis.

attesterait le rang honorable que le roi de Castille avait pris parmi les monarques chrétiens; ce rang, il est vrai, se mesurait à son courage dans sa lutte incessante contre les infidèles, et à son influence sur les autres monarques espagnols, et non à l'étendue de ses états. La reine douairière d'Angleterre, veuve de Henri II, Alienor ou Léonor, vint en Espagne chercher sa petite-fille Blanca, pour la mener à son époux, et le roi Jean-sans-Terre, qui avait négocié ce mariage avec le roi de France, rendit hommage à celui-ci comme à son suzerain, et donna pour dot à sa nièce la ville et le comté d'Evreux, et toutes les villes que le roi de France lui avait enlevées en Normandie, en Bretagne et en Anjou, avec 30,000 marcs d'argent (1). Ainsi, par un bizarre concours de circonstances, la maison de Castille se trouva le lien qui unit ensemble les deux royautés rivales de France et d'Angleterre, et mit un terme à leurs longues guerres; et c'est à cette union, conclue sous d'heureux auspices, que la France dut un des plus grands rois qu'elle ait jamais possédés.

Sans être soumis à l'interdit qui frappa le royaume de Léon, la Castille eut sa part des maux que l'intolérance du Saint-Siége fit peser sur l'Espagne. L'année 1204, qui vit le divorce du roi de Léon avec l'infante de Castille, fut aussi signalée par une courte expédition d'Alonzo VIII au delà des monts, dans le duché de Gascogne, que sa femme, Léonor d'Angleterre, lui avait apporté en dot. Il s'empara de la majeure partie du duché, excepté Bordeaux et Bayonne, et repassa bientôt les Pyrénées, limites

(1) Mathieu Paris, *Hist. Angliæ, ad an.* 1200.

trop fortement marquées pour que l'Espagne ni la France se soient jamais trouvées bien de les franchir. Aussi la Castille ne devait-elle pas garder long-temps cette possession contre nature, et nous verrons. bientôt, en 1234, Alonzo *el Sabio*, digne cette fois de son surnom, renoncer à cette annexe de ses états, et faire rentrer la Castille dans ses limites naturelles.

Du reste, la paix intérieure qui permettait à Alonzo VIII ces conquêtes étrangères fut bientôt troublée: le roi de Navarre, de retour de son malencontreux voyage d'Afrique, avait trouvé, sans parler de sa vieille querelle avec le Saint-Siége, le roi de Castille maître de l'Alava et du Guipuscoa, c'est-à-dire de la moitié de son royaume. Le roi d'Aragon, moins heureux, après avoir échoué dans le siége de Pampelune et d'Estella, avait dû se contenter de quelques places moins importantes. Mais un auxiliaire imprévu vint au secours de Sancho: ce fut le puissant comte de Biscaye, Diego Lopez de Haro, vassal du roi de Castille. Ce Diégo, frère de la veuve de Fernando II de Léon, Urraca, qu'Alonzo de Léon, son beau-fils, avait voulu dépouiller de quelques villes qui constituaient son douaire, se brouilla à cette occasion avec les rois de Léon et de Castille, unis tous deux contre une veuve désarmée. Mais, loyal dans sa révolte même, il *se quitta* de son suzerain, lui rendit tous les fiefs qu'il avait reçus de lui, et passa au service du roi de Navarre. Bientôt ses hardies algarades portèrent la terreur sur le territoire de la Castille, et Alonzo VIII, impatient de ces insultes, se décida enfin à entrer avec son allié, le roi de Léon, sur les terres du roi de Navarre. Le siége fut mis devant Estella; mais Diego Lopez, se jetant dans la place, la

défendit avec tant de vigueur, que force fut aux rois alliés de lever le siége, en se bornant à de stériles dévastations. Enfin le clergé, déplorant ces luttes criminelles, intervint, et conclut entre les trois rois une trêve de trois ans (1207).

Les villes données en dot à l'infante Berenguela, et dont le roi de Léon refusait la restitution après le divorce, entretenaient toujours un germe de discorde entre ces deux couronnes. La guerre même, s'il faut en croire quelques historiens modernes, qui ont négligé de citer leurs sources, dura plusieurs années, et ne s'arrêta que devant les menaçants préparatifs de l'Emir almohade, que les discordes de l'Espagne chrétienne invitaient à sa conquête (1).

Toutefois, avant d'arriver à l'histoire de cette grande lutte, jetons encore un coup d'œil sur l'histoire d'Aragon (2), qui, mêlée d'abord à celle des états chrétiens de la Péninsule, tend peu à peu à s'en séparer, et à se joindre au courant, non moins agité, des grands événements qui remuaient alors le midi de la France. Le féal allié du roi de Castille,

(1) Rien ne peut donner une idée de la désespérante confusion qui règne sur toutes ces guerres, dont les chroniques contemporaines disent à peine un mot. Jamais, qu'on me permette de le dire, la tâche de l'historien de l'Espagne ne m'a paru plus pénible qu'en racontant ce long règne d'Alonzo VIII, où l'absence complète de dates dans les chroniques fait le désespoir de l'historien. Il n'est pas un des événements de ce règne qui, dans mon récit, n'ait été trois ou quatre fois reporté de sa place à une autre, sans parler de la difficulté non moins grande de faire marcher de front les cinq histoires de Castille, Léon, Navarre, Aragon ét Portugal, avec celle des Almohades.

(2) Voyez pour les sources Zurita, *Annal.* et *Indices*; le recueil de Marca, où se trouvent réunis le *Chron. Barcinon.*, les *Gesta Comitum Barcin.*, et le *Chron. Ulian.*; les lettres d'Innocent III, dans Baluze; l'*Hist. de Languedoc*, t. III; la chronique intitulée *Vida de Jayme*; Blanca', *Commentar. Aragon. rerum*; Bouche, *Hist. de Provence*; Schmidt, *Geschichte Aragon*, et Hurter, *Gesch. Pabst Innoc.* III, *Theil* 1.

le jeune et chevaleresque roi d'Aragon, Pedro II, monté sur le trône en 1196, à 23 ans, après avoir, selon la coutume d'Aragon, solennellement juré de maintenir les franchises et libertés du royaume, se sentait un peu âgé pour rester en tutelle; aussi n'avait-il pas tardé à se débarrasser, en dépit du testament paternel, de la régence de sa mère doña Sancha (1), non sans quelques démêlés un peu vifs, que termina la médiation d'Alonzo VIII (1200). Les premières années de son règne furent remplies, comme nous l'avons vu, par ses guerres contre la Navarre et Léon, de concert avec le roi de Castille, son allié. Mais, depuis lors, l'Aragon et son roi tendirent de plus en plus, suivant la loi de leurs affinités naturelles, à devenir étrangers aux affaires de la Péninsule. Les vastes domaines que celui-ci possédait dans le sud de la France réclamaient souvent sa présence, et la position de ce royaume, à cheval en quelque sorte sur les Pyrénées, un pied sur le Rhône et l'autre sur l'Ebre, entraînait nécessairement ce divorce de son roi avec les intérêts purement péninsulaires.

Alonzo, frère du roi Pedro II, avait, à la mort de leur père, hérité, pour sa part, du comté de Provence avec la vicomté de Gévaudan; le troisième frère, Fernando, était entré dans l'ordre de Citeaux, et devint plus tard abbé de Montaragon. Pedro, de son côté, outre sa double couronne d'Aragon et de Catalogne, possédait encore dans le sud de la France le Roussillon, la Cerdagne et le comté de Pallas, avec des

(1) Suivant Zurita, l. II, ch. 48, le testament d'Alonzo II portait que don Pedro resterait, jusqu'à l'âge de 20 ans, sous la tutelle de sa mère; or, à la mort de son père, il en avait 23; il est évident, comme le remarque Schmidt, que le testament remontait à une date beaucoup plus ancienne.

droits à faire valoir sur celui de Béziers; ses possessions confinaient ainsi à celles de son beau-frère, le comte Raymond de Toulouse, le plus puissant à la fois et le plus remuant de tous ses voisins. Or cette foule de petits seigneurs indépendants qui peuplaient alors le midi de la France n'avaient pu voir sans jalousie des étrangers se domicilier ainsi, par droit d'héritage ou par droit de conquête, dans leurs plus riches provinces. Le comte de Provence, le moins puissant des deux frères, était surtout exposé aux attaques des comtes ses rivaux; et le roi don Pedro dut franchir plus d'une fois les monts pour aller le secourir, et se faire, l'épée à la main, l'arbitre de ses différends. C'est ainsi qu'il passa les années 1202 et 1203 dans le sud de la France, où il parvint, non sans peine, à rétablir la paix entre le comte de Forcalquier et son frère.

Un heureux mariage lui donna en 1204 la seigneurie de Montpellier, avec la main de Marie, fille du comte Guillaume, mort en 1202, et qu'avait répudiée, sous prétexte de parenté, son premier mari le comte de Cominge. Mais le roi d'Aragon, inconstant de sa nature, se lassa bientôt de sa femme, qu'on nous représente pourtant comme le modèle des épouses, et se livra sans contrainte à ses penchants capricieux. Plus tard même, bien qu'un fils, don Jayme I, qui devint un des plus grands rois de l'Aragon, fût né à don Pedro de cette union qu'il détestait (1), il sollicita le divorce auprès de l'arbi-

(1) Ramon Muntaner, au début de sa chronique, raconte une anecdote assez bizarre sur la naissance de ce fils, né en quelque sorte malgré son père, et à son insu. Un *rico home* d'Aragon, Guillen de Alcalà, affligé, en loyal sujet, du divorce effectif, sinon légal, des augustes époux, parvint à les rapprocher

tre suprême qui mariait et démariait à son gré tous les rois de la chrétienté, auprès d'Innocent III; mais le pontife, fidèle cette fois à l'esprit de son apostolat, refusa, de l'avis de ses cardinaux, son consentement à ce divorce. Pedro se résigna, bien malgré lui, à garder sa femme, et la riche dot qu'elle lui avait apportée (1213).

On sait les liens tout spéciaux qui unissaient l'Aragon au Saint-Siége, depuis le jour où le pieux monarque Sancho I s'était engagé personnellement à payer au pape Grégoire VII un tribut de 500 pièces d'or, sans rendre toutefois son royaume tributaire comme lui (1). Pedro II, jaloux de resserrer ses liens, résolut de faire aux yeux de l'Europe acte de dévotion en allant recevoir sa couronne des mains d'Innocent III, comme de son *souverain spirituel*. Entouré d'un nombreux cortége de barons et de prélats catalans et provençaux, il se rendit d'abord à Gênes pour traiter avec les Génois et les Pisans, qui avaient alors le monopole des transports maritimes, des vaisseaux dont il avait besoin pour conquérir les îles Baléares, annexe nécessaire à la couronne d'Aragon et de Catalogne. De Gênes, il se rendit par

adroitement en conduisant de nuit don Pedro dans le lit de la reine, sous prétexte de livrer à ses désirs une femme qu'il aimait; et de cette cohabitation furtive naquit l'infant don Jayme. La reine, toute joyeuse de ce présent inespéré du Ciel, fit allumer douze cierges en l'honneur des douze apôtres, et voulut que son fils portât le nom de celui des apôtres dont le cierge brûlerait le plus long-temps; ce fut saint Jacques (*Jayme* ou *Jacme* en catalan) qui eut l'honneur de lui servir de parrain. Mais cette joie fut la dernière qu'eut la pauvre reine, car son époux refusa depuis lors de reprendre le chemin de sa couche.

(1) Voir Schmidt, p. 45. Zurita (p. 22 et 90 des *Annal.*) prétend, sans alléguer aucune preuve, que le roi Ramiro I, fondateur de la royauté d'Aragon, avait déjà rendu sa couronne tributaire du Saint-Siége; mais, au milieu de l'obscurité qui couvre le règne de Ramiro, le fait n'est rien moins qu'attesté.

mer à Ostia, sur le Tibre, et fut accueilli à Rome avec une faveur toute spéciale par le Saint-Père, qui ne trouvait pas toujours sur tous les trônes des clients aussi dociles.

Reçu en grande pompe et logé dans le palais pontifical, Pedro en sortit le troisième jour pour se rendre au couvent de Saint-Pancrace, où le pape, suivi de tous ses cardinaux, vint lui-même officier dans cette cerémonie, plus politique encore que religieuse. L'évêque d'Ostia oignit de l'huile sainte le front de Pedro, et, de cette main qui donnait et retirait à son gré toutes les couronnes de la terre, Innocent III plaça la couronne sur le front du roi d'Aragon, agenouillé devant lui, et le revêtit des insignes royaux. Pedro, en la recevant, jura solennellement « fidélité » et obéissance au Saint-Père et à tous ses successeurs, ainsi qu'à l'Eglise romaine, en s'engageant » de plus à maintenir son royaume dans la même obéissance, à poursuivre sans pitié l'hérésie, à respecter les franchises et les immunités de l'Eglise » dans ses états, et à y faire régner la paix et la justice. »

De Saint-Pancrace, le pape et le nouvel élu de Dieu et de son vicaire se rendirent avec leur double cortége à Saint-Pierre, au milieu des acclamations du peuple romain. Là, le roi d'Aragon déposa sur l'autel son sceptre et sa couronne, pour en faire hommage au prince des apôtres, et reçut du pape l'épée de chevalier (1). Il offrit ensuite, par un acte solennel, son royaume à Saint-Pierre, en le mettant

(1) Suivant Fea, *Descrizione di Roma*, I, 56, il existe encore à Rome un tableau de Livio Agresti qui représente cette cérémonie.

sous sa protection et sous celle du Saint-Siége, et s'engagea, pour lui et ses successeurs, à payer chaque année à la cour de Rome un tribut de 250 pièces d'or (*macemutinos*), pour en recevoir en échange appui et protection. Le roi abandonna en outre au pape son droit de patronage sur les églises, couvents et chapitres de son royaume, auxquels il permit d'élire aux siéges vacants, sans attendre, comme par le passé, l'autorisation royale (1). En revanche, le pape consentit à ce que désormais, quand les rois d'Aragon voudraient se faire couronner, après avoir toutefois demandé l'investiture du pape, l'archevêque de Tarragone remplaçât le Saint-Père, et épargnat à l'élu du Saint-Siége le voyage de Rome en le couronnant dans Barcelone (2).

Nous avons insisté sur ces détails, si hautement caractéristiques de l'esprit de l'époque, parce qu'il est curieux de voir, sur ce point comme sur tant d'autres, l'Aragon se séparer de l'esprit général de l'Eglise et des monarchies de la Péninsule, dévouées comme lui à la cause de la religion, mais plus fidèles à ces traditions d'indépendance orthodoxe qui signalèrent si long-temps le clergé espagnol. Pour entrer dans cette Espagne si bien fermée, où les doctrines ultramontaines n'avaient pu se glisser que par la France, et à l'aide du clergé français, Rome avait besoin d'une porte plus large, et l'Aragon

(1) Fecit libertatem omnibus ecclesiis et monasteriis regni sui, quod sine suo consilio et suorum possent libere eligere in suis ecclesiis, cum vacarent; nam antea sine consensu regis in cathedralibus ecclesiis et monasteriis, eligere non audebant. (*Gesta Comitum Barcinon.*, *ap.* Marca.)

(2) Jusque là, au dire de Zurita, la coutume d'Aragon était de ne couronner les rois qu'à l'âge de vingt ans, quand on les armait chevaliers ou quand ils se mariaient.

la lui ouvrit. Mais il ne faut pas croire, toutefois, que la fière noblesse aragonaise se prêta complaisamment à cette humiliante transaction, et que l'Aragon prit de bonne grâce son parti de devenir un fief de la cour de Rome. A peine Pedro était-il arrivé dans ses états que tous les *ricos homes* et les chevaliers de son royaume témoignèrent hautement leur mécontentement, et l'accusèrent d'avoir aliéné leurs priviléges et foulé aux pieds leurs droits et ceux de l'Aragon en se rendant tributaire d'un souverain étranger. Pedro s'excusa de son mieux en soutenant qu'il n'avait aliéné que ses droits, mais sans toucher à ceux de la noblesse; allégation fausse de tout point, car l'étroite alliance du roi d'Aragon avec le Saint-Siége, et sa soumission volontaire à un suzerain aussi éloigné, avaient surtout pour but de l'émanciper de l'espèce de tutelle où les *ricos homes* maintenaient la royauté aragonaise.

Du reste, quelque bruyante que fut cette protestation, le bon roi Pedro ne paraît pas s'en être autrement ému, puisque nous le voyons, l'année suivante, pour réparer la brèche que son voyage de Rome et ses goûts dispendieux avaient faite dans ses coffres, établir de sa pleine autorité un nouvel impôt, appelé *monedage*. Or il faut savoir que, d'après les constitutions de l'Aragon, tous les nobles, *ricos homes* et *infanzones* (fils de nobles) étaient de droit dans l'Aragon, comme dans toute l'Europe féodale, exempts d'impôts aussi bien que le clergé. Mais le nouvel impôt, supprimant d'un trait de plume tous ces priviléges, greva tous les Aragonais, sans distinction de nobles ou non-nobles, d'un droit de douze deniers par livre sur tous leurs biens, meu-

bles ou immeubles. Les membres même des ordres du Temple ou de l'Hôpital, malgré leurs immenses priviléges et le besoin incessant que l'on avait de leurs services, ne furent pas exempts de cet impôt, dont furent dispensés seulement ceux qui recevaient l'ordre de chevalerie, sans doute pendant la première année de leur service militaire.

Mais ni nobles ni bourgeois n'étaient d'humeur à endurer cet impôt arbitraire; les villes se soulevèrent aussi bien que les châteaux, et Saragosse, la capitale, fut la première à donner l'exemple. Les *ricos homes* d'un côté, et les communes de l'autre, s'organisèrent pour la première fois en ligue ou *union* pour la défense de leurs priviléges, et le roi, sans retirer l'impôt, qui resta suspendu comme une menace sur la tête de ses remuants sujets, fut obligé du moins d'en modérer l'application. Mais cette union, si passagère qu'elle fut, enseigna à la noblesse et à la bourgeoisie le secret de leurs forces et l'usage qu'elles pouvaient en faire; et, à l'inverse de la Castille et des autres états de l'Espagne chrétienne, la royauté, au lieu de s'unir aux communes contre la noblesse féodale, se trouva seule et désarmée pour faire face à ces deux ennemis réunis contre elle.

Du reste, ces embarras pécuniaires, qui valurent à l'Aragon sa constitution conquise pied à pied sur la royauté, comme aux communes de France leurs chartes et franchises, dataient de plus loin que le règne de Pedro II: car Alonzo II, son père, éprouvant les mêmes embarras, avait, sur l'avis de son conseil, fait frapper des monnaies qui n'avaient pas le poids; une vive explosion de mécontentement avait accueilli cette royale spéculation. Pedro II, qui trouvait le

mal fait, voulut en profiter, et maintenir en vigueur cette monnaie de faux aloi. Mais Innocent III, le grand arbitre de toutes les querelles de la chrétienté, réprimanda vertement le roi, dans un bref *ad hoc*, en l'engageant à faire pénitence de sa faute, et à laisser à des gens qu'on pût pendre le métier de faux monnayeur (1). Néanmoins, Pedro II, s'enfonçant de plus en plus dans cette voie funeste où son père était entré, ruina complétement les finances de l'Aragon, et il advint qu'à sa mort, au dire de Zurita (l. II, ch. 68), toutes les rentes et tous les domaines de l'état se trouvèrent dans les mains de Juifs ou de Maures, qui lui en avaient escompté le produit à un taux usuraire. Quant aux fiefs appartenant à la couronne, le roi, qui en faisait ouvertement trafic, les avait réduits de 700 qu'ils étaient à 130 : car, dit Rodrigue de Tolède (l. VI, ch. 4), « Pedro était fort généreux, et partout où il pouvait attraper de l'argent, il le donnait libéralement, tellement qu'il engageait souvent à des créanciers ses villes et châteaux, de peur que sa main, habituée à donner, ne se trouvât vide de largesses. »

Nous avons vu le roi Pedro, fidèle allié du roi de Castille, se mêler à toutes ses guerres contre la Navarre et Léon, et l'assister dans sa conquête de l'Alava et du Guipuscoa. Mais quand la trêve de 1207 entre la Navarre et la Castille eut ramené, pour quelques années du moins, la paix dans la chrétienté espagnole, don Pedro songea, comme son allié Alonzo, à tourner ses forces contre les Maures, et à venger sur eux l'échec d'Alarcos. Les instances du roi de Cas-

(1) Voyez dans Baluze le recueil des *lettres d'Innocent III*, t. II, p. 348.

tille, pacifique médiateur entre tous les rois chrétiens, et aussi, dit-on, 20 mille maravédis d'or, que le roi de Navarre consentit à prêter à l'Aragonais, toujours besoigneux, décidèrent don Pedro à faire la paix avec lui; et, libre désormais d'agrandir son royaume aux dépens des Almohades, il fit sur eux quelques conquêtes dans le pays de Valence, en 1209.

Ni les hommes ni le courage ne manquaient au belliqueux roi d'Aragon pour la guerre sainte; l'argent seul lui faisait faute; mais le pape, heureusement, vint au secours de son vassal en lui permettant de consacrer aux dépenses de la guerre une portion des revenus du clergé de ses états. Pedro, de son côté, non moins habile à se créer des ressources, imagina, sous le nom de *Bovage*, une nouvelle espèce de taxe (1), et la pieuse destination de cet argent décida l'Aragon, peu endurant d'ailleurs, à se résigner à ce nouvel impôt.

Nous verrons ailleurs le rôle glorieux que jouèrent Pedro et ses Aragonais à la journée de *las Navas* (1212). De retour de cette expédition, qui rendit un moment l'unité à l'Espagne chrétienne, Pedro, détournant son attention des affaires de la Péninsule, ne s'occupa plus désormais que des guerres de religion qui désolaient alors le midi de la France. Il n'entre pas dans notre sujet de décrire ni l'hérésie ni l'histoire des Albigeois; le sol profondément orthodoxe de l'Espagne a toujours, comme on le sait, repoussé l'hérésie; et, la doctrine des Albigeois eût-

(1) Cette taxe, suivant Zurita (l. II, ch. 69), se payait par chaque paire de bœufs, et par tête de bétail grand et petit, plus un droit fixe sur les biens meubles.

elle même triomphé dans le sud de la France, il est encore douteux qu'elle eût jamais passé les Pyrénées. Nous n'en voulons pour preuve que le zèle intolérant de Pedro lui-même, contre les hérétiques de ses états, les nombreux édits qu'il publia contre eux (1), et son refus de secourir son vassal, le vicomte de Béziers, contre Simon de Montfort et ses croisés. En effet, le roi d'Aragon, vassal volontaire du Saint-Siége, ne pouvait oublier de gaîté de cœur les serments qu'il avait prononcés aux pieds de son suzerain spirituel; mais peut-être le refus fait vers cette époque par Innocent III de consentir à son divorce aigrit-il ce prince, facile à la colère, et gouverné par des passions impétueuses, et le porta-t-il à prêter à son cousin de Toulouse un appui purement politique.

Le comte Raymond IV de Toulouse, veuf de sa deuxième femme Jeanne, sœur de Richard d'Angleterre, avait épousé en troisième noces doña Léonor, sœur du roi d'Aragon. La situation de ce prince, suspect, à double titre, d'hérésie et de désobéissance au Saint-Siége, était alors des plus précaires. Le gé-

(1) Lisez à ce sujet, dans Marca (*Marca Hispan.*, p. 1384), la *Constitutio Petri adversus hereticos*. Aussi tous les historiens du temps, frappés de ce contraste, ont-ils soin d'ajouter que, si Pedro secourut son beau-frère Raymond, ce fut *non ut hæretico, sed ut affini*. Quant à l'histoire des Albigeois, on peut consulter Sismondi, Michelet, t. II, p. 468; Hurter, *Vie d'Innocent III*, et l'*Hist. du Languedoc*, par dom Vaissette. Quant aux sources, abondantes autant que curieuses, elles sont toutes dans le tome XIX du *Recueil des historiens de France;* les principales sont la *Chron. Petri Vallis Sarnaiss.*) de Vaux-Sernay), partisan fanatique de Montfort; celle de *Guillelm. de Podio Laurent* (de Puy Laurent), et une chronique contemporaine en languedocien, écrite par un catholique, partisan de Raymond, et un peu plus impartial que les autres. Voyez aussi le *Chron. o comment. del Rey en Jacme I*, fils de don Pedro, écrit par lui-même en catalan, et la plus curieuse peut-être de toutes les chroniques de la Péninsule, et de toutes les autobiographies qui ont un roi pour auteur.

néral en chef de la croisade contre les hérétiques de Languedoc, Simon de Montfort, remplissait avec un zèle et un talent dignes d'une meilleure cause son rôle d'exécuteur des hautes œuvres de la cour de Rome. Attaquant un à un ceux qu'il voulait vaincre, déjà il avait frappé Raymond dans le vicomte de Béziers, le plus puissant et le plus dévoué de tous ses alliés; déjà Béziers, Carcassonne, Minerve, avaient succombé, et partout des flots de sang avaient lavé la tache de l'hérésie. Un Espagnol, le fameux saint Dominique, le fondateur de l'inquisition, âme tendre et exaltée, que l'emportement de sa foi put seul rendre cruelle, était l'âme et le chef spirituel de cette croisade, dont Simon était le chef temporel (1). Le pape prêtait à cette cause sa sainteté, Montfort son bras, et Citeaux son influence. A l'appel du pontife et de saint Dominique, nouveau Pierre l'Hermite, la France tout entière s'était émue: tous ses pieux aventuriers étaient accourus pour mériter les pardons, la gloire et les profits de cette croisade européenne, moins périlleuse que celle de Palestine, et les riches dépouilles du Languedoc avaient payé la solde des croisés et les frais de la guerre sainte.

C'est ainsi qu'après la prise de Carcassonne et la mort du vicomte de Béziers, ses riches domaines avaient été conférés à Simon de Montfort par le légat du pape. Le roi d'Aragon, de qui relevait le fief de Béziers, avait d'abord refusé son investiture; mais bientôt, changeant d'avis avec sa mobilité ordinaire, et croyant, à ce prix, acheter le consentement du pape

(1) Voyez, pour les curieux contrastes du caractère de saint Dominique, le portrait qu'en trace M. Michelet, t. II, p. 476 et suiv., ainsi que celui du comte de Toulouse, extrait tout entier des auteurs contemporains.

à son divorce, il avait en 1211 reçu le serment de Simon, et avait poussé la faiblesse jusqu'à lui confier l'éducation de son fils Jayme (1), âgé de trois ans, en s'engageant même, au dire du véridique Rodrigue de Tolède, à marier un jour à la fille de Montfort l'héritier de la couronne d'Aragon.

Mais cette transaction, qui fait peu d'honneur au roi d'Aragon, avait été bientôt rompue. Rappelé en Espagne par la guerre sainte, et indigné de voir Simon profiter de son absence pour assiéger dans Toulouse son beau-frère Raymond, et déchaîner à la fois sur lui les foudres de la guerre et celles de l'interdit, le roi d'Aragon avait rompu avec Simon, et retiré l'investiture qu'il lui avait conférée. En même temps, pour resserrer les liens qui l'unissaient à un allié malheureux, il n'avait pas craint de donner au fils de Raymond la main d'une autre de ses sœurs, doña Sancha (2). Cependant le concile d'Arles venait de

(1) Hurter (III, 249) prétend que don Pedro n'aimait pas son fils. Le fait, quoique peu attesté, est assez probable, à cause de l'éloignement du roi pour sa femme, mère de don Jayme; on remarquera d'ailleurs que ce jeune prince, confié à Simon de Montfort, étrange tuteur, ne vécut guère jamais auprès de son père. On lit à ce sujet l'anecdote ou légende suivante dans Lucius Marinæus Siculus, *de Regibus Aragoniæ*, traduit en espagnol sous le titre de *Chronica de Aragon*. par Juan de Molina, Valencia, 1524 : « Les parents de Jayme, comptant hériter de son royaume s'il ne vivait plus, travaillèrent à le tuer, et voici comment : ils firent un grand trou au plafond au dessus du lit de l'enfant, et y mirent une lourde pierre, de manière qu'elle tombât sur lui et le tuât pendant qu'il dormait; mais Dieu, qui veille sur les enfants, écarta la pierre de manière qu'elle ne tombât pas sur le berceau ; et le roi et la reine, le sachant, mirent plus grand soin à garder l'enfant de tout danger, et finirent par le confier au comte Simon de Montfort. » (P. 29 de la traduct.) Je ne garantis nullement l'authenticité de l'anecdote.

(2) Outre ses deux sœurs mariées aux deux comtes de Toulouse, Pedro en avait encore deux autres : l'aîné, doña Constancia, épousa en premières noces Emeric, roi de Hongrie, et en secondes Frédéric, roi de Sicile ; la quatrième, doña Dulce, entra en religion. Ainsi l'Aragon était déjà entré par ses alliances dans la grande famille des royautés européennes.

prononcer l'interdit contre Raymond, et l'exécution de cette sentence, confirmée par le pape, avait été confiée à Simon de Montfort. Raymond, voyant l'orage arriver jusqu'à lui, après avoir balayé tout ce qui l'entourait, essaya de le détourner par une soumission tardive : il n'y gagna que des offres dérisoires, et un traité de paix pire cent fois que la guerre (1).

Dans cette extrémité, le malheureux Raymond se retourna du côté du roi d'Aragon, son allié à tant de titres. Pedro, avant d'intervenir par les armes, intervint d'abord par les négociations : des députés allèrent de sa part supplier le Saint-Père de recevoir Raymond de Toulouse, contrit et repentant, dans le giron de l'Église. Le pape, malgré ses préventions contre Raymond, fit acte d'impartialité en blâmant hautement, dans une lettre qui subsiste encore (2), l'avidité et la cruauté de son légat armé, Simon de Montfort, et en lui ordonnant de restituer les domaines qu'il avait usurpés sur les vassaux du roi d'Aragon. Don Pedro, en vertu de ce bref, réclama hautement les domaines confisqués et l'annulation de l'interdit qui pesait sur Raymond; mais le concile de Lavaur s'y refusa obstinément, et, avant de se dissoudre, il envoya au Saint-Père des députés qui parvinrent à le faire changer d'avis et à lui faire révoquer l'ordre qu'il avait donné de réintégrer dans leurs domaines les comtes de Foix, de Cominge, et de Béarn; Innocent reprocha même au roi d'Ara-

(1) *Chron. Langued. ap. Script. rer. francic.*, t. XIX, p. 136, traduit par Michelet, p. 499.

(2) Traduite par Hurter, II, 258; plusieurs lettres sur ce sujet se trouvent dans les *Script. rer. francic.*, t. XIX, p. 566 et 567.

gon, dans une lettre assez sévère (1), d'avoir surpris sa religion, et le menaça des vengeances de l'Eglise s'il persistait dans ses liaisons avec les hérétiques.

Le roi d'Aragon, en recevant la lettre du pape, promit d'obéir, et n'en continua pas moins ses préparatifs de guerre. La lutte était devenue inévitable; mais, dans cette lutte, tout l'avantage semblait être du côté de Raymond et de son redoutable allié. La nombreuse armée que le prince Louis de France, fils de Philippe-Auguste, avait levée pour la croisade albigeoise, venait de recevoir tout d'un coup une autre destination, et allait mettre à exécution la sentence du pape contre le roi d'Angleterre Jean-sans-Terre, déclaré déchu du trône, comme rebelle au Saint-Siége. Tous les seigneurs des Pyrénées, menacés à la fois dans leur puissance temporelle et dans leurs croyances religieuses, prenaient ouvertement le parti de Raymond. Le roi d'Angleterre, à défaut des troupes qu'il n'osait envoyer à son allié le comte de Toulouse, lui envoya du moins son sénéchal pour faire acte d'adhésion à sa cause. Enfin, le roi d'Aragon arrivait avec ses vieilles bandes aragonaises, endurcies à la guerre, et fières comme lui de leur récente victoire sur les Maures; 2,000 chevaliers et 40,000 fantassins, la plupart miliciens des belliqueuses cités du Languedoc, entraient dans la lice pour défendre dans la cause de Raymond de Toulouse celle de leurs libertés politiques et religieuses, menacées à la fois dans la personne du comte.

Pour faire face à cette formidable armée, Montfort

(1) Cette lettre se trouve dans le recueil des lettres d'Innocent III, par Baluze, t. II, liv. XVI, ép. 48; voir aussi l'ép. 55.

n'avait sous ses ordres que 270 chevaliers, deux fois autant d'écuyers, et 700 fantassins: car la première ferveur de la croisade albigeoise était déjà passée, et les croisades d'Orient, qui parlaient plus vivement aux imaginations, continuaient d'attirer à elles tous les dévots aventuriers, qui voulaient y faire à la fois leur fortune et leur salut. Mais les troupes de Montfort, vieillies dans le métier des armes, pleines de confiance dans leur chef, et endurcies par cette guerre sans trêve et sans pitié, étaient habituées à ne pas compter leurs ennemis, et à tout braver comme à tout se permettre pour la sainte cause qu'elles servaient.

Le 10 septembre 1213, l'armée confédérée sortit de Toulouse et vint mettre le siége devant la ville forte de Muret, qui tenait pour Montfort. Après un premier assaut, la ville, défendue par 30 chevaliers seulement, était près de se rendre, lorsque apparurent à l'horizon les bannières de Montfort. « Comment oserez-vous combattre avec cette poignée de soldats une armée aussi redoutable et un roi vieilli sur les champs de bataille ? » avait dit à Simon l'abbé de Bolbonne. « Lisez », répondit celui-ci, en montrant à l'abbé une lettre du roi d'Aragon à une dame languedocienne, où il lui disait que c'était pour l'amour d'elle qu'il passait les Pyrénées; « et croyez-vous maintenant, ajouta-t-il, que je puisse craindre un roi qui, pour l'amour d'une courtisane, vient lever l'épée contre Dieu même (1)? » Puis, déposant son

(1) Sic Deus me adjuvet quod ego regem non vereor, qui pro una meretrice venit contra Deum (Guill. de Pod. Laur., c. 21). Mais Baluze, *apud* Marca, *Marca Hispan.*, p. 522, disculpe le roi d'Aragon, en soutenant que cette dame pour qui il venait guerroyer en Languedoc n'était autre que sa sœur Alié-

épée sur l'autel, il s'écria : « Seigneur Dieu, quelque indigne que je sois d'être ton champion, tu m'as cependant choisi pour cet honneur; sois-moi donc en aide quand je combattrai pour toi! »

Le roi d'Aragon, avec une imprévoyance sans excuse, laissa Simon et sa petite armée entrer librement dans Muret, dont les provisions étaient épuisées, et qu'un coup de main eût mis en son pouvoir. Quelques évêques qui suivaient Simon, dans le but charitable d'empêcher le sang chrétien de couler, essayèrent vainement de fléchir le roi d'Aragon : vainement, le matin du jeudi, jour de la bataille, ils se rendirent nus pieds auprès de lui pour le conjurer de ne pas tirer l'épée contre l'Église; le roi d'Aragon fut inflexible; et Simon, voyant enfin qu'il ne pouvait y avoir entre eux d'autre médiateur que le glaive, entendit la messe avec ses chevaliers, et invoqua, pour la dernière fois, la bénédiction du Ciel (1). Au moment où il montait en selle, son cheval, se cabrant, le jeta par terre à la vue des assiégeants, qui accueillirent par des cris de joie ce présage de victoire. Mais Simon, sans se déconcerter, remonta en selle. « Vous riez de moi maintenant, cria-t-il aux ennemis; mais bientôt, si Dieu me vient en aide, c'est moi qui vous poursuivrai jusque sous les murs de Toulouse! »

Quant au roi d'Aragon, c'était, suivant sa coutu-

nor, mariée au comte de Toulouse. Du reste, que le fait soit vrai ou non, la vie du roi d'Aragon ne le dément pas : un roi-chevalier comme lui était bien capable de risquer sa couronne et sa vie pour l'amour d'une femme.

(1) Diem instantem exaltationis crucis bello Crucifixi Pugiles (les Champions du Christ) elegerunt, et factis confessionibus peccatorum, cibo salutari altaris refecti, et prandio sobrio confortati, arma sumunt et ad prælium se accingunt. (Guill. de Pod. Laur., c. 21.)

me, par la débauche qu'il s'était préparé au combat; et, au dire de son fils Jayme (1), il était tellement épuisé par une nuit passée dans les plaisirs, qu'il ne put se tenir debout pendant l'office divin qui précéda la bataille. Après l'office, on tint conseil : le comte de Toulouse était d'avis que l'on attendît l'ennemi dans le camp fortement retranché; mais l'imprudente valeur de Pedro dédaigna ce sage conseil; et se fiant à l'immense supériorité de ses forces, il donna l'ordre du départ. L'armée sortit en désordre du camp, pressée de vaincre comme son roi; et celui-ci, jaloux de se signaler par quelque action d'éclat, se plaça au premier rang, en prenant seulement la précaution de changer d'armure avec un de ses hommes d'armes.

Simon, à la tête de sa petite troupe de chevaliers, car la plupart des fantassins étaient restés pour défendre la ville, feignit de refuser une lutte trop inégale, et opéra sa retraite en bon ordre; puis, par une brusque volte-face, passant un ruisseau qui le séparait des confédérés, il attaqua une de leurs ailes. Un combat terrible s'engagea, et il semblait, dit une vieille chronique, « au bruit des estocs qui rebondis-

(1) E aquel dia que feu la batalla, es cert avia jagut (de *jacere*) ab (avec) una doña, si que nos hoym dir que anch al Evangeli no poch (ne put) star e peus (pieds), ans se assech (s'assit) a son siti, mentre quel deyen (ch. 8).

Un autre passage non moins curieux nous apprend le moyen qu'employaient les rusés Languedociens pour exploiter la faiblesse du bon roi d'Aragon pour le beau sexe : « *Senyor*, lui disaient-ils, voyez nos châteaux et nos villes, et emparez-vous-en, et mettez-y vos gens. » Et quand il voulait les occuper, ils lui disaient : « Seigneur, vous ne jetterez pas nos femmes à la porte de nos maisons, car elles et nous nous sommes vôtres et ferons votre volonté. » Et ainsi ils ne tenaient pas ce qu'il avaient promis, et lui montraient leurs femmes, filles et parentes, les plus belles qu'ils pouvaient trouver : car ils savaient qu'il était homme à femmes (*hom de fembres*), et ils lui ôtaient ainsi ses meilleurs projets, et le faisaient changer à leur gré. »

» saient sur les armures, qu'on entendait autant de » cognées retentir sur les arbres d'une forêt (1) ». Deux des chevaliers de Simon, Florent de Ville et Alain de Roncy, qui avaient fait vœu de tuer le roi d'Aragon, s'attaquèrent avec furie à celui qui portait son armure. Mais bientôt la valeur chevaleresque de don Pedro se lassa de cette feinte; et, se fiant à sa force sans rivale et à sa taille gigantesque: « C'est » le roi que vous cherchez, cria-t-il aux deux che- » valiers, eh bien, le voici! » Et en même temps, d'un coup de sa masse d'armes, il renversa un des croisés. Mais déjà, à sa valeur, à sa taille, aux coups terribles qu'il portait, ses deux ennemis l'avaient reconnu, et, s'attachant exclusivement à lui, ils finirent par le percer de leurs coups. Ses braves chevaliers, aussi serrés autour de lui sur un champ de bataille que dans les fêtes de sa joyeuse cour, essayèrent vainement de le défendre; les plus braves d'entre eux, Aznar Pardo, Pedro, son fils, don Gomez de Luna et don Miguel de Luesia, se firent tuer à côté de leur roi (2).

La mort du roi d'Aragon fut le signal de la fuite pour l'armée des confédérés, si supérieure qu'elle fût en nombre (3). Les croisés et Simon se mirent à sa

(1) Guill. de Pod. Laur. « Les croisés, dit la chronique en patois languedocien, qui, comme on le verra, ressemble à s'y méprendre au catalan de la même époque, « semblaient des ours ou des tigres affamés (*mes* (plus) *semblavan tigres ho orses affamats que gens rasonables*).»

(2) Telle est la version la plus accréditée sur la mort de Pedro II; mais Guill. Brit. l'attribue à un combat singulier entre Simon et le roi; Mathieu Paris le fait tuer par Simon dans sa tente, pendant qu'il était à table, et c'est aussi la version de l'anonyme continuateur de Robert de Monte.

(3) Il paraît, d'après *la Vida de Jacme*, que la tactique et la discipline manquèrent complétement dans l'armée du roi d'Aragon : « No saberen arreglar la batalla, ne anar (*andar*) ajustats, e feva (*faceva*) cada un rich hom per si,

poursuite, pendant que la garnison de Muret repoussait avec succès une attaque de l'infanterie ennemie. Les fugitifs furent taillés en pièces ou se noyèrent dans la Garonne, et dix-huit mille d'entre eux restèrent, dit-on, sur le champ de bataille; tandis que, chose plus incroyable encore, il n'aurait péri du côté de Simon qu'un chevalier et huit fantassins. Le comte de Montfort, en approchant de l'endroit où Pedro était tombé, descendit de cheval, et, en voyant ce corps de géant étendu par terre et veuf de la grande âme qui l'avait quittée, le dur Montfort ne put refuser une larme à son noble ennemi.

Ainsi mourut à 40 ans, sur la terre étrangère, et en combattant pour une cause qui n'était pas la sienne, ce prince aventureux qui eut à la fois toutes les faiblesses et toutes les vertus d'un roi. Etrange destinée qui réservait au vassal du Saint-Siége de verser son sang pour la cause de l'hérésie, et au vainqueur de *las Navas* d'être, s'il faut en croire un vieux chroniqueur (1), privé pendant six mois de sépulture, comme ennemi de Dieu et de l'Eglise. Son fils Jayme, en racontant la triste fin de son père, loue à bon droit ses grandes qualités (2), sa générosité, son courage, ses instincts nobles et généreux, sa fermeté

e foren contra natura dermes, e per lo mal ordenament, e per lo pecat que era en els, hach (eut) se avencre la batalla (ch. 8).

(1) Oder. Raynald., ad an. 1213. Pedro cependant, par un reste d'égards de la part du Saint-Siége, n'avait pas été excommunié; mais, bien qu'on eût évité exprès de prononcer son nom, il avait été compris dans l'interdit prononcé contre les complices de Raymond. *Chron. Vall. Sarn.*, p. 85, et *Hist. de Languad.*, III, 249.

(2) Lo rey en Pere era le pus franch rey, qui hanch fos en Spanya e cortes e avinent. E era bon cavaller d'armes, si boni avia al mo (*mundo*) (ch. 7).

contre des vassaux rebelles. Quant à ses défauts, sa vie et sa mort même les mettent assez en relief : on a vu sa légèreté, son inconstance, ses passions emportées, son goût effréné pour les plaisirs, ses imprudentes libéralités, sa rigueur contre les hérétiques (1), pour qui il devait un jour verser son sang. Pedro avait hérité du goût de son père Alonzo pour les lettres, et la muse provençale trouva toujours un accueil hospitalier à la cour d'Aragon. Du reste, malgré la légèreté de ce prince, l'autorité royale, bien loin de déchoir dans ses mains, prit au contraire sous son règne plus de vigueur et d'accroissement, et les prétentions souvent factieuses de la noblesse d'Aragon furent contenues par lui dans de justes bornes. Aschbach fait ressortir avec raison les singuliers rapports de caractère qui existent entre ce prince et son contemporain Richard *Cœur de Lion*, composé non moins étrange et non moins chevaleresque de vertus et de vices, aventureux et passionné comme lui, et, comme lui, toujours prêt à jouer sa vie et sa couronne pour le plus faible enjeu.

Le règne de Pedro II, remarquable à plus d'un titre, l'est surtout par la révolution qui s'effectua à cette époque dans la constitution intérieure de l'Aragon : le pouvoir de la noblesse, jusque là sans limites, et appuyé sur des priviléges qu'elle ne possédait dans aucune autre monarchie de l'Espagne chrétienne, subit sous ce règne une grave diminution ; l'institution du *Justiza* ou juge suprême, institution spéciale à l'Aragon, et qui remonte à l'o-

(1) Cependant, dans la *Constitutio Pacis*, publiée par Marca, *Append.*, p. 1384, on voit don Pedro prendre sous sa protection les juifs, indignement persécutés.

rigine de sa royauté, fut alors consolidée, et reçut, aux dépens des priviléges de la noblesse, une extension nouvelle. Mais nous réservons ces études, importantes autant que curieuses, pour le chapitre spécial que nous consacrerons bientôt aux institutions de l'Aragon.

Pour compléter ce tableau de l'histoire des monarchies chrétiennes, il nous faudrait passer en revue les annales de la Navarre pendant le règne orageux de son roi Sancho VI, surnommé *le Fort*. Mais l'absence complète de sources ne nous permet pas d'apprécier autant qu'ils le mériteraient peut-être les efforts inouïs que fit ce prince pour défendre sa mince royauté contre les redoutables voisins qui la serraient de toutes parts. Du reste, cette absence même de sources prouve le peu d'importance que possédait au XIII[e] siècle cette royauté de Navarre, erreur de la politique qui l'avait créée sans lui assurer les conditions d'existence, nécessaires aux états comme aux individus.

Dépouillée de la Rioja, de l'Alava, de la Biscaïe, du Guipuscoa, chassée de son siége primitif entre les monts d'Oca et les Pyrénées autour de l'Ebre supérieur, cernée par la Castille jusqu'à la mer, et jusqu'aux frontières de France par l'Aragon, la Navarre était presque complétement acculée à la France, et bannie de la Péninsule, où Pampelune et Najera étaient les seules villes de quelque importance qu'elle possédât encore. Aussi verrons-nous à la mort de Sancho *le Fort*, en 1234, et à l'extinction de la race des descendants de Sancho Inigo, la Navarre, suivant la pente qui l'emporte vers la France, se perdre comme un faible ruisseau dans ce courant plus vaste

et plus agité; nous la verrons emprunter d'abord à la France, dans la souche des comtes de Champagne, les princes qui la gouvernent; puis absorber pendant quatre règnes ses destinées dans celles de sa puissante voisine, dont elle n'est plus qu'une province, gouvernée par un vice-roi français, jusqu'à ce qu'enfin, en 1349, elle reconquière, sous Charles II, dit *le Mauvais*, une existence qui lui appartienne en propre, sans cesser toutefois d'être plus mêlée aux intérêts de la France qu'à ceux de la Péninsule.

CHAPITRE IV.

ESPAGNE ARABE.

MOHAMMED BEN YACOUB.
BATAILLE DE LAS NAVAS DE TOLOSA.

1199 à 1213.

Mohammed, du vivant même de son père Yacoub, avait déjà été reconnu pour son successeur dans ses états d'Afrique et de la Péninsule, sous le nom d'*Annasir Ledinallah*. Aussi son avénement eut-il lieu sans obstacle. Les historiens arabes, en nous traçant, avec leur minutie ordinaire, son portrait, où l'éloge n'est pas épargné, n'ajoutent qu'une ombre au tableau : malgré sa prudence et son habileté dans les choses de la guerre comme dans celles de la paix, Mohammed, disent-ils, avait un tort grave pour un roi, c'était de s'en reposer trop sur ses ministres. Le reproche est fondé beaucoup plus que l'éloge, car on verra bientôt à quoi il faut s'en tenir sur cette prétendue habileté de Mohammed.

Au bout de quelques mois, une insurrection vint essayer le courage du jeune Emir, et la guerre civile, début nécessaire de tout règne sous la loi de l'Islam,

éclata en Afrique, dans les monts de Gomera, près de Fez. Mais cette insurrection, bientôt étouffée par Mohammed en personne, fut suivie d'une autre plus grave. On se souvient que les débris des Almoravides vaincus s'étaient réfugiés dans les îles Baléares, où ils avaient fondé une petite souveraineté indépendante, bientôt réunie à l'émirat de Valence, et qui s'était, en 1172, rangée avec lui sous la domination des Almohades. Mais ces vieilles haines de tribu à tribu, qui ne meurent pas en Afrique, couvaient encore dans l'âme des Almoravides.

Un chef énergique et habile était à leur tête, c'était Yahia ben Ishâk *el Mayorki* (le Mayorquin), descendant de Youssouf ben Tachfin. Yahia, débarquant tout d'un coup en Afrique à la tête d'une armée, trouva facilement des alliés chez ces inquiètes tribus du désert, d'avance acquises à toute insurrection, et s'empara de plusieurs places fortes, et notamment d'Almahadia, ville importante située sur le bord de la mer, près de Caïrwan. Mohammed, avec une activité à laquelle il faut rendre justice, arma aussitôt contre le rebelle, reprit sur lui plusieurs places, et força Yahia à chercher un refuge dans le désert de Sahara. L'Emir vint ensuite mettre le siége devant Almahadia, et, malgré la résistance longue et habile du chef qu'y avait laissé Yahia (1), Mohammed, écrasant la ville de pierres et de globes de fer lancés par de puissantes machines, la força de se rendre. Avec une clémence dont on trouve peu d'exemples chez les souverains de l'Afrique, il par-

(1) Conde, avec son incurie habituelle, confond ce chef avec Yahia *el Mayorki*, ce qui jette dans son récit la confusion la plus complète.

donna aux habitants leur longue résistance, et attacha à son service, en le comblant de bienfaits, el Hadschi, le chef almoravide qui y commandait (1204-1205) (1).

L'infatigable Yahia, ayant encore recommencé la lutte, fut encore vaincu et mis en fuite, et Mohammed, décidé, pour en finir, à attaquer les Almoravides au centre même de leur puissance, expédia une flotte nombreuse vers les îles Baléares, où commandait Abdallah, le frère de Yahia. Malgré sa courageuse défense, Mayorque fut prise, et la tête d'Abdallah, bien camphrée, fut envoyée à Mohammed. Minorque et Iviça, effrayées, se rendirent sans résistance (1208).

Mais bientôt Mohammed allait avoir affaire à des ennemis plus redoutables : des députés andaloux vinrent lui apprendre « qu'Alonzo de Castille, *le Maudit*, avait recommencé à lever la tête, » et qu'il courait l'Adalousie, tuant, pillant et brûlant tout ce qu'il rencontrait. En effet, en 1209, le noble roi Alonzo, libre, comme nous l'avons vu, de tourner ses forces contre les infidèles, avait rompu sa trêve avec l'Emir; et, après avoir peuplé sur la frontière la ville de Moya, il s'était uni aux chevaliers de Calatrava pour envahir l'Andalousie et dévaster tout le pays de Jaen et de Baeza. L'année suivante, son fils aîné, l'infant don Fernando, avait recommencé son

(1) Il y a ici, chose rare, un désaccord grave entre Conde (II, 412) et Dombay (II, 142). Ce dernier fait faire à Mohammed, en 1204, une expédition à Mayorque, qui m'a semblé peu probable, puisque la reconquête de ces îles par Mohammed eut lieu en 1208. Dombay ne parle pas, il est vrai, de cette dernière expédition.

expédition avec le même succès (1). Mais Mohammed, dans l'ardeur du jeune âge et dans l'ivresse de ses premières victoires, n'était pas homme à supporter impunément de tels affronts : proclamant solennellement l'*algihed*, il réunit à Alger toutes les milices de ses vastes états, et leur fit traverser le détroit. Le passage dura près de deux mois. Enfin, s'embarquant lui-même le dernier, il arriva heureusement à Tarifa, puis à Séville, rendez-vous général donné à son armée (mai 1211).

Toutes les tribus du désert étaient accourues à la voix de leur chef et à l'appel de la guerre sainte. Unies aux Musulmans andaloux, elles composaient la masse la plus formidable que l'Afrique et l'Islam eussent jamais vomie sur l'Espagne. Les Arabes, fort suspects d'ailleurs en fait de chiffres, n'en donnent guère ici que d'approximatifs : mais les volontaires seuls se montaient à 160,000 hommes, tant cavaliers que piétons ; le reste, au dire de Condé, pouvait s'élever à 300,000 hommes (2). L'Emir divisa en cinq corps cette immense armée : le premier se composait des tribus du désert ou Berbers, le deuxième des habitants du Magreb, le troisième des volontaires, le quatrième des Andaloux, et le cinquième des Almohades, caste privilégiée, aristocratie de la conquête, qui se tenait à part des autres, dans un hautain isolement. Chacun de ces corps reçut l'ordre de cam-

(1) Voir les lettres d'Innocent III à Alonzo et aux prélats d'Espagne, citées par Mondejar, *Append.* XI, p. 93.

(2) D'après la lettre d'Alonzo, il y avait, au dire des Sarrasins eux-mêmes, dans l'armée de l'Émir 185,000 cavaliers; quant aux fantassins, Dieu seul pouvait en savoir le nombre.

par séparément, et tous se répandirent « comme un nuage de sauterelles » sur les riches environs de Séville, en couvrant les monts, les plaines et les vallées.

A l'approche de ce déluge vivant qui fondait sur l'Espagne, l'épouvante se répandit dans toutes les monarchies chrétiennes (1), et les sanglants souvenirs de Zalaca et d'Alarcos se réveillèrent plus menaçants que jamais. Mais la chrétienté espagnole avait alors un digne champion, c'était Alonzo VIII de Castille. Depuis l'échec d'Alarcos, ses efforts tendaient à réunir contre un danger toujours présent les forces des rois de la chrétienté : déjà, on le sait, il était parvenu à rétablir entre eux la paix et l'harmonie ; mais pour faire plus, pour les rassembler sur un même champ de bataille, et donner au moins à l'Espagne, ne fût-ce que pour un jour, l'unité de la résistance, les efforts d'Alonzo seul eussent été impuissants : il fallait que cette croisade, plus sainte que celle de Palestine, fût prêchée par une voix plus haute que la sienne. C'est ce que fit Innocent III, avec toute l'autorité d'un pontife réellement dévoué aux intérêts de la chrétienté. Après avoir autorisé, par un bref spécial, la pieuse entreprise du roi de Castille, il ordonna, par des lettres réitérées, aux prélats de son royaume de le seconder dans ce louable projet ; il prononça d'avance la censure ecclésiastique contre ceux des souverains espagnols qui oseraient violer la paix conclue avec Alonzo, pendant qu'il serait oc-

(1) Les Arabes prétendent que quelques uns des rois chrétiens écrivirent à Mohammed pour lui offrir leur soumission ; mais le fait est peu vraisemblable. Dombay place ici à tort le voyage de Sancho de Navarre auprès de l'Émir d'Afrique, qui eut lieu en 1198.

cupé à combattre les Sarrasins; enfin, il décréta à jour fixe, dans toute la chrétienté, des prières et un jeûne général pour appeler la bénédiction du Ciel sur les armes de Castille.

Mais des prières ne suffisaient pas contre le formidable ennemi du Christ, et le Saint-Père, sur les instances de l'évêque de Ségovie, envoyé d'Alonzo, publia dans tous les états de l'Europe chrétienne une croisade contre les Sarrasins d'Espagne. L'évêque Rodrigue de Tolède, témoin oculaire de cette bataille, dont il nous a laissé le récit, fut chargé d'aller en France recommencer le rôle de Pierre l'Hermite, et prêcher la guerre sainte aux belliqueuses populations de ce pays (1).

Cependant Mohammed et sa gigantesque armée avaient quitté Séville, et l'Espagne n'était pas prête encore pour la guerre. Au milieu de la terreur qui marchait devant les champions de l'Islam, une pointe vigoureuse sur Tolède leur eût à coup sûr livré la Castille et peut-être la Péninsule tout entière. Mais dans ces grandes luttes où se décide le destin de l'humanité, les desseins de la Providence, plus cachés d'ordinaire, semblent se révéler tout d'un coup avec une clarté qui frappe les yeux les plus incrédules. Une faute de Mohammed, une de ces fautes graves qui perdent les empires, sauva la chrétienté en donnant à l'Espagne le temps de s'armer. Ce prince, qui, à la tête d'un demi-million d'hommes, tenait dans ses mains le sort de la Péninsule, arrêta volontairement sur sa pente les grands événements qui allaient s'accomplir. Une obscure forteresse, dont le nom ne

(1) Voyez la lettre d'Innocent III à l'archevêque de Sens, *loc. cit.*

se trouve plus même sur les cartes (1) *Salvatierra* (Sauve-terre), sauva l'Espagne, comme semblait le promettre son nom d'heureux augure, et devant cette humble digue vint se briser le torrent qui semblait devoir tout balayer dans son cours.

Salvatierra, château fort de la frontière, occupé par les chevaliers de Calatrava, se trouvait sur la route de Mohammed, qui, par un inexplicable aveuglement, crut devoir s'arrêter pour en faire le siége, avant de marcher plus loin. Cette funeste résolution lui fut inspirée, au dire des historiens arabes, par son *hadjeb* ou premier ministre abou Saïd ben Djiami, qu'ils nous représentent comme un mauvais génie attaché à l'Émir. Cet homme, issu d'une autre race que celle des Almohades, maître absolu de l'esprit de Mohammed, était parvenu à l'aliéner de ses plus fidèles serviteurs et de ses plus braves chefs que le hadjeb avait contraints, à force de dégoûts, à se retirer de son service. Salvatierra, située presque dans les nuages, au sommet d'un roc escarpé où conduisait seul un étroit sentier, pouvait, à bon droit, passer pour imprenable, et le peu d'importance de la place augmentait encore la folie de l'entreprise.

Cependant l'Émir, après plusieurs attaques impuissantes, s'acharna tellement à ce siége insensé, qu'une hirondelle, dit la chronique arabe, eut le temps de faire son nid sous le toit de sa tente, et de

(1) On trouve, il est vrai, Salvatierra près de Badajoz ; mais il est évident, d'après toute la teneur des récits arabes et chrétiens, qu'il ne s'agissait pas de cette ville, beaucoup trop éloignée du champ de bataille de *las Navas*, et de la route de Mohammed, mais de quelque forteresse, aujourd'hui disparue du sol comme de la carte, et située entre Ubeda et Jaen.

voir ses petits assez grands pour s'envoler avec elle. L'hiver vint, et avec lui la neige, le froïd, et toutes les intempéries de ce rude climat de l'Espagne, où se trouvent réunis tous les extrêmes des saisons les plus opposées. Les Africains, habitués au ciel plus doux du Magreb, et exposés à toutes les privations, sur ce sol dévasté par l'hiver et par une guerre éternelle, succombèrent en foule aux ravages du froid et de la faim. Le découragement se mit dans l'armée, et, malgré le fatalisme, garant chez les Musulmans de l'obéissance au délégué de Dieu, chacun murmura hautement contre ben Djiami, l'auteur de tous ces maux.

Huit mois s'écoulèrent ainsi, et bien que Salvatierra, vaincue par la soif et la faim plus que par l'ennemi, fût enfin obligée de se rendre, l'Espagne, sauvée par ce délai inespéré, sentit renaître son courage avec l'espoir du succès. Le noble roi de Castille, que la chrétienté espagnole reconnaissait tacitement pour son chef, accepta ce rôle glorieux autant que difficile. L. petite armée qui l'accompagnait d'ordinaire dans ses expéditions se trouvait alors avec lui près de Salvatierra; excitée par le bouillant courage de l'infant Fernando, elle demandait à grands cris le combat; mais la prudence d'Alonzo s'y refusa obstinément. Remettant la lutte à l'année prochaine pour laisser à l'Espagne le temps de s'y mieux préparer, il revint à Tolède, et permit seulement à son fils une algarade en Estrémadure. Au retour de cette expédition, le jeune prince tomba soudainement malade à Madrid d'une fièvre causée sans doute par les fatigues de la campagne, et mourut en peu de jours, à l'âge de vingt et un ans. Mais comme,

dans l'opinion du vulgaire, les rois ne meurent guère de mort naturelle, on attribua cette mort aux juifs, alliés présumés de toute invasion musulmane, et la haine publique s'en accrut encore contre eux (1).

La mort d'un fils jeune et plein d'avenir, l'espoir de la Castille et l'héritier de sa couronne (2), fut pour Alonzo un coup bien cruel. Mais, se courbant sans s'abattre sous la main de Dieu, qui préparait ainsi la réunion si désirable des deux couronnes de Léon et de Castille, le magnanime Alonzo « ne chercha de consolation, dit Rodrigue de Tolède, que dans l'accomplissement de ses devoirs » (3). Occupé tout entier de sa grande pensée de réunir en un seul faisceau toutes les forces de l'Espagne chrétienne, il arrêta à Cuenca, dans une entrevue avec le roi d'Aragon, son fidèle allié, le plan de la campagne. Ayant ensuite convoqué en Cortès générales les prélats et les grands de son royaume, il rendit un décret qui appelait aux armes tous les habitants de la Castille, et

(1) Lucas de Tuy attribue aux juifs la mort du jeune infant, et en donne un singulier motif : « Tel était, dit-il, le zèle de ce prince pour la foi, qu'un jour qu'on lui lisait la passion de Notre-Seigneur, apprenant en même temps que les anciens rois d'Espagne en avaient banni les juifs, et que ceux-ci avaient livré aux Sarrasins la bonne ville de Tolède, il conçut contre eux une telle haine, qu'il les persécutait de toutes manières, et ceux-ci, craignant d'être exterminés par lui, le prévinrent en l'empoisonnant. (*Hisp. illust.*, t. IV, p. 111.)

(2) Voici son oraison funèbre dans Rod. de Tol., t. VIII, ch. 36 : « In cujus morte fletus patriæ, luctus inconsolabilis genitoris, qui in ipsum tanquam in vitæ speculum contemplabatur. Erat enim spectatio populorum. Sic eum Dominus honestaverat ut etiam ab omnibus amaretur, et quod ætas in adolescentibus non permittit, jam in ipso gratia dispensabat. »

(3) Rod. de Tol. parle d'une algarade qu'aurait faite à cette époque Alonzo dans le pays de Valence, pour se consoler de la mort de son fils ; mais, au milieu des graves intérêts qui le préoccupaient, et en face d'un danger plus pressant, il est peu probable qu'il ait perdu son temps à de pareilles expéditions.

proscrivait tout bagage et tout ornement inutile. Il s'occupa aussi avec une merveilleuse activité de rassembler des vivres et de préparer des logements pour les hôtes nombreux qu'il allait recevoir.

En effet, dès le mois de février, une innombrable multitude commença à affluer de tous les coins de l'Europe à Tolède, rendez-vous général des croisés. Les habitants du midi de la France, ou les *Goths*, comme les appelle une chronique, furent les plus nombreux : car l'Espagne, avant-garde de la chrétienté, une fois conquise, c'était la France qui était menacée. Aussi accouraient-ils, dit Lucas de Tuy, « au combat comme à un festin ». L'archevêque Guillaume de Bordeaux, l'évêque de Nantes et le primat de Narbonne, le fougueux persécuteur des hérétiques, Arnauld, ci-devant abbé de Citeaux, arrivèrent à la tête de nombreuses milices que la croisade musulmane disputait à la croisade albigeoise. De la Lombardie, de l'Allemagne et de tous les états de l'Europe, accoururent aussi en foule de pieux aventuriers, que la voix d'Innocent III avait appelés. Rodrigue de Tolède, un peu suspect cette fois d'exagération, porte à dix mille chevaliers et à cent mille fantassins (1) le nombre des ultramontains. Quant aux habitants de la Péninsule, qui, outre la cause du Ciel, avaient aussi à défendre leur patrie menacée, ils furent bien plus nombreux encore; le Portugal, qui avait décidément pris rang parmi les monarchies péninsulaires, envoya bon nombre de chevaliers et de milices, remarquables par leur agilité et leur ha-

(1) Alonzo, dans une lettre à Innocent III (*apud* Mondejar, p. 98 des *Append.*), n'accuse que 2,000 chevaliers (*milites*) avec leurs écuyers, 10,000 cavaliers et 50,000 fantassins.

tude de la marche, et commandés par l'infant don dro, fils du roi Sancho. Les Aragonais arrivèrent us tard, vers la Pentecôte, guidés par leur belliteux souverain, à la tête des prélats et de la noesse de son royaume, au nombre de dix-sept cents evaliers. Le roi de Léon, toujours en querelle avec roi de Castille au sujet de quelques places de la ontière, ne voulut pas venir en personne (1); mais envoya pour le remplacer son frère Sancho à la tête nombreuses milices. Enfin, le roi de Navarre, algré ses griefs contre le roi de Castille, qui lui avait levé la moitié de ses états, fit à Dieu et à son pays sacrifice de ses justes ressentiments, et promit de joindre à la croisade, effaçant ainsi, par cette héïque abnégation, le crime de ses alliances avec les fidèles.

Quant à la Castille, elle paya noblement sa dette, se levant tout entière, et en envoyant pour la présenter à ce congrès armé tous ses prélats et tous *ricos homes*. L'archevêque de Tolède, Rodrigue, istorien de cette grande lutte; les évêques d'Avi-, de Palencia, d'Osma et de Ségovie; les grandsûtres des ordres de Calatrava, de Santiago, du mple et de l'Hôpital, avec leurs braves chevaliers, eillis dans la lutte contre les infidèles; les comtes ego Lopez et Lope Diaz de Haro, Fernando de Lara,

(1) Lucas de Tuy est le seul qui donne ce détail sur le roi de Léon : « Misit icios ad regem Legion., ut ipse quoque dignaretur tanto periculo subve-. Sed rex Legion., licet ad subveniendum desideraret accedere, tamen, ito cum suis consilio, respondit quod libenter accederet si rex Castellæ redderet castra quæ illi abstulerat (p. 110). » Le même historien nous rend qu'Alonzo joignit à ses prières et aux ordres du Saint-Père de riches sents pour stimuler le zèle des rois d'Aragon et de Navarre. « Precibus et *neribus* convocavit. »

Gonzalo Diaz, et toute la noblesse féodale de la Castille, accoururent, dociles cette fois à l'appel de leur monarque. Enfin les *concejos* ou communes castillanes, s'armant avec joie pour la plus sainte des causes, vinrent payer avec leur sang les chartes de franchises que les souverains castillans leur avaient octroyées. Mais, au lieu d'arriver dépourvus de tout, comme les croisés étrangers, pour vivre des aumônes du roi Alonzo, les *comuneros* castillans eurent soin d'amener avec eux force provisions de vivres, d'armes et de chevaux; et, bien loin de rien demander, ils partageaient volontiers, nous dit Rodrigue, leurs provisions avec ceux qui en étaient dépourvus.

Ainsi l'Europe tout entière avait payé son contingent à cette guerre sainte, et l'effort de la chrétienté était égal à celui de l'Islam dans ce duel gigantesque qui devait décider de leur sort. Les croisés étrangers, en arrivant à Tolède, y trouvèrent préparés en abondance, et avec un ordre merveilleux, des logements, des tentes, des vivres, des chariots, et jusqu'à des armes et des chevaux. L'enceinte de la ville devenant trop étroite pour contenir cette foule bigarrée, dont le langage, la physionomie, les armes et les vêtements, offraient l'aspect le plus bizarrement varié, elle se répandit le long des rives du Tage, dans les délicieux jardins où le roi Alonzo, dit la chronique, allait se reposer des soucis de la royauté. Bientôt, les tentes qu'on avait préparées ne suffisant pas, les croisés abattirent tous les arbres des jardins, et jusqu'aux arbres fruitiers, pour se faire des logements. Du reste, un ordre si sage avait été établi par les soins d'Alonzo, que les vivres ne manquèrent

pas un instant à cette multitude, aussi nombreuse que les sables de la mer, et qu'aucune dispute ne s'éleva entre les représentants armés de tant de nations diverses. Seulement le roi de Castille et ses prélats eurent fort à faire pour réprimer le zèle fougueux des ultramontains, qui voulaient préluder à la guerre contre les Sarrasins par le massacre des juifs, de tout temps nombreux à Tolède; et malgré tous les efforts d'Alonzo, plusieurs d'entre eux périrent victimes des ces absurdes et barbares préjugés (1).

Enfin, comme les croisés, en Espagne ainsi qu'en Palestine, n'emportaient avec eux ni argent ni provisions, comptant sans doute, comme les juifs dans le désert, sur la manne du Seigneur et sur les dépouilles des Sarrasins, la munificence d'Alonzo vint à leur secours en leur distribuant de l'argent et des

(1) Sauf ce détail sur les juifs, tous les autres sur les préparatifs de la croisade sont empruntés à Rodrigue de Tolède, le témoin et l'un des principaux acteurs de ce grand drame. Les autres sources, que Mondejar a réunies en grande partie à la fin de sa chronique (*Appendices*, p. 93 à 128), sont la lettre où Alonzo lui-même fait à Innocent III le récit de la bataille; une lettre d'Arnauld, archevêque de Narbonne, et deux lettres, l'une de Bérengère, fille d'Alonse, à sa sœur Blanche, mariée en France, et l'autre de cette même Blanche à la comtesse de Champagne, toutes deux sur le même sujet; une traduction du récit de Rodrigue en vieux castillan, contemporaine sans doute du texte latin, et où se trouvent quelques détails qu'il ne donne pas; un récit fort écourté de Lucas de Tuy; quelques passages des *Gesta Comit. Barcinon.*, qui insistent surtout sur la part que le roi d'Aragon prit à cette bataille; la chronique d'Alonzo X, dont le récit un peu trop romanesque est cependant, avec Rod. de Tolède, le tableau le plus complet et le plus animé que nous ayons de la bataille de *las Navas*; quelque lignes, pour mémoire seulement, dans chacun des sommaires chronologiques que renferme le tome XXIII de Florez; parmi les chroniqueurs étrangers, recueillis par Mondejar (p. 122), *Alberici chron.*, édité par Leibnitz (p. 460); maître Rigord, dans Duchesne (t. V, p. 52); Richard de Saint-Germain, dans l'*Italia sacra* d'Ughelli (III, 972); le moine Godefroy, *Script. rer. German.*, par Freher (p. 281). Quant aux Arabes, les deux sources, à peu près identiques, sont Conde et Dombay, *loc. cit.* Abulfeda, Casiri et Murphy, ont aussi quelques lignes, mais fort insuffisantes.

chevaux, dont ils avaient grand besoin (1). Ces libéralités lui coûtaient par jour, pour les étrangers seulement, dit la chronique d'Alonzo X, 12,000 maravedis; chaque cavalier, suivant Rodrigue de Tolède, recevait par jour vingt sous, et chaque fantassin cinq, sans parler des présents plus considérables encore qu'il faisait aux chefs; énorme charge que la pauvre Castille n'eût jamais pu acquitter, si, comme il est probable, le Saint-Père et les contributions des fidèles ne fussent venus à son secours.

Le 20 juin 1212, cette formidable armée se mit enfin en mouvement, divisée en trois corps, afin que la marche fût plus libre et l'ordre plus facile. Les ultramontains formaient le premier, sous la conduite de Diego Lopez de Haro, qu'Alonzo leur avait donné pour général; puis venait le roi d'Aragon avec les siens; puis le roi de Castille, à la tête des Castillans, des Léonais, des Portugais, et des chevaliers des ordres militaires. Ce dernier corps était le plus nombreux; mais tous trois marchaient assez rapprochés l'un de l'autre pour pouvoir au besoin se prêter un mutuel appui. Le quatrième jour, l'avant-garde arriva devant le château de Malagon et l'assiégea sur-le-champ. Malgré l'énergique résistance de la garnison, le courage emporté des ultramontains, qui brûlaient de verser leur sang pour la croix, triompha de tous les obstacles; le château fut pris et la garnison passée au fil de l'épée, car les soldats du Christ ne pouvaient pas faire grâce aux premiers Musulmans qu'ils rencontraient. Le lendemain arriva

(1) In pecuniis specialiter et in dextrariis (*destriers*), quibus *fere omnes* tam milites quam servientes indigebant, oportuit providere (*Epist. Adefonsi VIII ad Innoc.*).

le reste de l'armée. Les vivres nécessaires à tant de bouches affamées commençaient à manquer; cependant les soins du roi de Castille parvinrent à y suffire, et la subsistance de l'armée fut encore une fois assurée.

Mais déjà le courage des croisés étrangers, facile à rebuter, commençait à faiblir devant la chaleur, les privations, et les fatigues du chemin. Habitués, dans les riches campagnes de la France et de l'Italie, à une vie plus facile, ils regardaient d'un œil découragé les plateaux déserts de la Manche, dépouillés d'arbres et d'habitations, et couverts d'une herbe rare et brûlée par le soleil, où les troupeaux ont peine à trouver leur pâture. Moins le tombeau du Christ, c'était la Palestine, avec ses déserts, son ciel de feu et ses roches pelées; la Palestine avec toutes ses fatigues, comme avec tous ses dangers! Aussi parlèrent-ils bientôt de retourner en arrière, et de renoncer à la croisade, au grand scandale des Espagnols, moins emportés dans leur courage, mais moins prompts aussi, grâce à cette patience tenace qui les caractérise, à se rebuter devant les obstacles. Cependant les instances des rois de Castille et d'Aragon parvinrent à les décider à poursuivre leur marche.

On atteignit bientôt Calatrava, éloigné de Malagon de quelques lieues seulement (1); mais, pour assiéger la ville, il fallait traverser le Guadiana, et les Sarrasins avaient semé dans tous les gués du fleuve des pointes de fer qui entraient dans les pieds des hommes et des chevaux. Cependant le passage fut

(1) Il ne s'agit pas ici de la ville de Calatrava, située plus au sud, mais d'une bourgade appelée Calatrava *la Vieja* (la Vieille), placée au bord du Guadiana.

effectué presque sans accidents, et l'armée tout entière campa sous les murs de Calatrava. Les Sarrasins avaient fortifié avec soin la ville, défendue d'ailleurs par le fleuve qui se repliait autour d'elle, et leur chef, Aboul Hedjiah ben Cadiz, était décidé à la défendre aussi long-temps qu'un pan de mur resterait debout.

Il ne manquait pas dans l'armée chrétienne de gens sensés qui, instruits par la faute de l'Emir, insistaient pour qu'on marchât en avant, sans s'arrêter à assiéger des places qu'une victoire forcerait bientôt à se rendre. Mais, en dépit de ces sages avis, le siége fut décidé, et au bout de quelques jours, un premier assaut livra aux assiégeants deux tours et une partie de la ville. Mais la forteresse restait encore; les Sarrasins, effrayés, commencèrent à capituler, en demandant seulement la vie sauve, et la faculté de se retirer sans armes ni bagages. Alonzo s'y refusa d'abord; mais, sur les instances du roi d'Aragon et des ultramontains, il finit par y consentir, et protégea loyalement la vie des assiégés, que les ultramontains voulurent massacrer en dépit du traité (1).

Ben Cadiz se retira avec les habitants, et les croisés entrèrent dans la ville, où ils trouvèrent d'abondantes provisions, dont l'armée avait grand besoin (2). Calatrava fut rendue à ses anciens défenseurs, les chevaliers de cet ordre, et le généreux Alonzo, fidèle au rôle de désintéressement qu'il s'était imposé,

(1) Ce détail ne se trouve que dans la chron. d'Alonzo X.

(2) Au dire de la chron. d'Alberic, ce fut un prêtre qui entra le premier dans les retranchements de Calatrava, portant dans ses mains le corps du Seigneur; il reçut dans son aube plus de 60 flèches, dont pas une ne le blessa. (*Ap.* Mondejar, p. 122.)

refusa sa part des dépouilles et voulut tout partager entre le roi d'Aragon et les croisés étrangers (1).

Mais, dit Rodrigue de Tolède, « l'ennemi du gen» re humain, Satan, souffla sur l'armée un esprit de » discorde. » Les croisés d'outre-mont, déjà las des exigences de la discipline et des fatigues de cette guerre, où le profit n'égalait pas le danger, se décidèrent brusquement à reprendre le chemin de leurs foyers (2). Les prélats, abandonnant l'étendard de la croix, qu'ils avaient levé les premiers, donnèrent le signal de la défection, et cette croisade prêchée avec tant de bruit, accueillie avec tant d'enthousiasme, n'aboutit ainsi qu'à une honteuse reculade, en face de l'ennemi, qui n'était plus qu'à quelques journées de marche. L'archevêque Arnauld de Narbonne, et le comte Théobald Velasco, avec environ 150 chevaliers poitevins, furent les seuls qui demeurèrent de cette immense multitude accourue au pillage plus encore qu'à la croisade.

Chemin faisant, les croisés qui venaient de déserter si lâchement la cause pour laquelle ils s'étaient armés, jugèrent à propos, avec une déloyauté bien caractéristique des mœurs de l'époque, de s'indemniser sur les chrétiens du butin qu'ils n'avaient pas pu faire sur les Maures, et tentèrent un coup de main sur Tolède, alors dégarnie de troupes. Mais les braves Tolédans, habitués au danger, et qui avaient vu sous leurs murs des armées plus redoutables, leur fermèrent les portes, en les appelant, du haut des

(1) Le même chroniqueur attribue la retraite des croisés ultramontains à leur mécontentement de ce qu'Alonzo s'était adjugé tous les trésors trouvés dans Calatrava : or c'est justement le contraire qui est la vérité.

(2) « Victi dulcore patriæ », dit Lucas de Tuy.

murs, traîtres, déserteurs et excommuniés, et les croisés, désappointés, s'en retournèrent chez eux, légers de butin aussi bien que de gloire (1).

Abandonnés à eux-mêmes, les Espagnols se résignèrent noblement à garder pour eux tout le danger, mais aussi tout l'honneur. L'armée se remit en marche, et arriva le lendemain sous les murs d'Alarcos, dans cette plaine si tristement célèbre par un échec que l'Espagne allait venger. Là, le roi de Navarre, à la tête de deux cents chevaliers, vint rejoindre les confédérés et remplir le vide que la défection des ultramontains avait laissé dans leurs rangs. Une fois réunis, cette *trinité de rois*, comme dit Rodrigue, liée pour la défense de la plus sainte des causes, passa en revue son armée, qu'elle trouva animée du plus vif enthousiasme; puis l'armée chrétienne, après s'être emparée du château d'Alarcos et de quelques petites places fortes qui lui ouvrirent leurs portes, se remit en marche, en passant sous Salvatierra, qu'elle n'osa pas assiéger, par le *puerto* de Muradal, vers le bassin du Guadalquivir.

L'Émir, après la prise de Salvatierra, s'était replié vers Jaen, pour attendre une saison plus favorable; mais cette saison était venue depuis longtemps, et l'on ne sait comment s'expliquer l'étrange inaction de Mohammed, qui semblait vouloir laisser aux rois chrétiens le temps de terminer à l'aise tous leurs préparatifs. La prise de Calatrava vint enfin le tirer de sa torpeur, et le remplir d'une telle douleur, que pendant plusieurs jours il ne voulut prendre aucune nourriture. Ce ne fut guère que vers la fin

(1) Ce curieux détail ne se trouve que dans les *Annal. Toled.* I.

de juin, et en apprenant la défection des ultramontains, qu'il reprit la campagne. Bientôt ben Cadiz, le brave et malheureux défenseur de Calatrava, se présenta devant lui; mais Mohammed, prévenu contre lui par les perfides conseils de son hadjeb ben Djiami, qui avait supprimé toutes les lettres où celui-ci demandait du secours, ne voulut pas même le laisser paraître devant lui, et fit percer de coups de lance, au grand mécontentement de l'armée, un de ses plus fidèles serviteurs. Les Musulmans andaloux furent ceux dont le mécontentement s'exprima le plus haut; mais ben Djiami, sans songer au danger de s'aliéner cette population belliqueuse dont les services étaient indispensables dans une guerre contre les chrétiens, les réunit en présence de l'Emir, et leurs déclara que des rebelles comme eux ne devaient avoir rien à faire avec les Almohades, et qu'ils eussent désormais à camper et à combattre à part. Ainsi un germe de défection et de révolte fut semé dans l'armée musulmane; l'on verra bientôt les fruits qu'il porta.

Cependant les chrétiens étaient engagés dans les étroits défilés de la Sierra Morena, qui sépare la Manche de l'Andalousie, lorsqu'ils apprirent que l'armée musulmane s'avançait à leur rencontre. Mohammed, sortant enfin de son inaction, avait fait occuper par une partie de ses troupes les défilés du *puerto* de Losa, que, de l'aveu même d'Alonzo dans sa lettre à Innocent III, « mille hommes suffiraient pour défendre contre toutes les troupes du monde. » Les Espagnols, redoutant de s'engager dans ces défilés perfides, envoyèrent une troupe d'élite, commandée par le fils de Diego Lopez de Haro et par ses deux ne-

veux, pour reconnaître le chemin, et déloger les Sarrasins qui occupaient les hauteurs.

Cette faible troupe, attaquée par des forces bien supérieures, parvint à les mettre en fuite, et à s'emparer du château fort de Ferral, que les Maures abandonnèrent. Ce château une fois occupé, l'armée put monter en sûreté jusqu'au sommet du mont, où elle eut beaucoup à souffrir du manque d'eau et de pâturage. Les Sarrasins, n'ayant pu leur disputer la montée, voulurent au moins entraver la descente, et s'emparèrent de l'étroit défilé qui conduit aux *navas* ou plateaux de Tolosa. Cependant l'armée chrétienne ne pouvait demeurer plus long-temps dans ces déserts, ou la soif, la faim et le manque de fourrage, l'eussent bientôt livrée sans défense aux coups de l'ennemi. Avancer était impossible, reculer était honteux, bien que quelques voix s'élevassent pour conseiller ce dernier parti, afin d'aller chercher un autre passage. Mais Alonzo n'eut pas de peine à en démontrer les inconvénients: car, dit-il, « quand le gros de » l'armée et les gens sans expérience nous verront » reculer, ils prendront notre retraite pour une » fuite; le désordre se mettra dans l'armée, et il ne » nous sera plus possible de la retenir. »

Mais Dieu vint heureusement au secours de ses champions, car tous les pieux historiens de la journée de *las Navas* veulent absolument voir un miracle dans l'incident fort naturel que nous allons raconter. Un berger de ces montagnes, avec son sayon de peaux à longs poils, vint offrir au roi Alonzo de le guider de l'autre côté des monts par un chemin à lui connu, et où il ne rencontrerait pas les Sarrasins. On

ne reçut d'abord son offre qu'avec défiance, et le brave Diego Lopez se chargea de l'accompagner pour explorer le chemin. Mais le berger tint sa promesse; la route fut trouvée sûre et facile, et bientôt toute l'armée se mit en marche, et arriva heureusement au sommet du mont, sur les plateaux de Tolosa, où l'eau et le fourrage se trouvaient en abondance (1).

Les Sarrasins, qui avaient compté sur une victoire facile, virent ainsi tout d'un coup leur proie leur échapper, et se hâtèrent de la poursuivre. Bientôt les éclaireurs sarrasins vinrent voltiger autour du camp des chrétiens, que ceux-ci s'étaient empressés de fortifier, et quelques engagements partiels eurent lieu, mais plutôt, dit le roi Alonzo « comme des préludes de guerre, et comme les exercices d'un tournoi, que comme un combat véritable. » On était alors au samedi 14 juillet; le dimanche 15, les Musulmans, après s'être prudemment emparés d'une hauteur qui dominait le champ de bataille, vinrent encore offrir le combat, et se ranger en ligne dans la plaine qui séparait leur camp de celui des chrétiens. Mais les rois alliés, voulant donner à leur armée un jour de repos, et discuter à leur aise le plan de la bataille, refusèrent encore le combat pour ce jour-là; les Mu-

(1) La chron. d'Alberic, d'autant plus prodigue de miracles que l'auteur raconte ce qu'il n'a pas vu, prétend qu'à cet endroit les chrétiens n'ayant pas trouvé d'eau, le berger, nouveau Moïse, leur fit creuser la terre, et que l'eau jaillit en abondance; puis leur guide miraculeux disparut, sans que onc depuis on ait entendu parler de lui : « Como quier que pastor parescia, cierto, angel mensagero de Dios devia ser », dit la *Chronique d'Alonzo X;* le sentier, suivant elle, s'appelait encore, du temps de l'écrivain, la *Senda del Emperador.* Plus de 300 ans après la bataille, on découvrit, au dire d'Ortiz (*Compend. de la hist. de España*, t. III, p. 251), que ce berger était saint Isidore, natif de Madrid, et laboureur de son métier; et depuis lors on a écrit des volumes pour et contre sur cette grave controverse.

sulmans, après être restés exposés toute la journée à l'ardeur du soleil, s'en retournèrent dans leur camp; l'Emir même, persuadé que c'était par frayeur que les chrétiens évitaient un engagement, écrivit à Jaen qu'il tenait assiégés les trois rois chrétiens, et que dans deux jours ils seraient ses prisonniers.

Vers minuit, les rois chrétiens firent réveiller leurs soldats en leur donnant l'ordre de s'armer pour venir entendre la messe et se préparer au combat par la pénitence, la prière et la participation au Saint-Sacrement. Puis l'armée se rangea en bataille dans l'ordre convenu. Les troupes de Castille furent divisées en quatre corps : Diego Lopez de Haro commandait le premier, à la tête de ses vassaux; Gonzalo Nuñez le deuxième, composé des chevaliers du Temple, de l'Hôpital, de Calatrava et de Santiago; Ruy Diaz, le troisième, avec les *ricos homes* et les milices féodales de la Castille; enfin le roi Alonzo marchait à la tête du quatrième, suivi de l'archevêque de Tolède et des autres prélats. Les *comuneros* castillans s'étaient, en outre, répartis entre ces quatre corps, qui formaient le centre de la ligne de bataille. L'aile gauche était occupée par les troupes aragonaises, que le roi don Pedro avait aussi partagées en trois divisions, dont il commandait la dernière. Enfin l'aile droite se composait du roi Sancho de Navarre avec ses deux cents chevaliers, et les *comuneros* d'Avila, de Ségovie et de Medina.

A défaut des chroniques arabes, Rodrigue expose, non sans quelque confusion, le plan de bataille de Mohammed. Sur la hauteur dont nous avons parlé, l'Émir avait fait construire avec des caisses à flèches une espèce de retranchement au milieu duquel on

apercevait sa tente de soie rouge, qui le signalait de loin aux regards des chrétiens. Dans un fossé peu profond, creusé au pied du retranchement, s'étendaient les longues lignes de l'infanterie musulmane, dont on avait, par une précaution bizarre, attaché les soldats l'un à l'autre, afin de les empêcher de fuir. En avant de la ligne était l'élite de l'armée, la redoutable cavalerie des Almohades, martiale dans son aspect et redoutable par sa discipline autant que par son courage; à droite et à gauche, à l'aise dans l'espace, voltigeait la cavalerie plus légère des tribus du désert, habituée à ne garder aucun ordre dans le combat, et à surprendre l'ennemi par des attaques répétées, aussi prompte à fuir qu'à revenir à la charge; exercée comme les Parthes à combattre même en fuyant; enfin dressée à se rompre devant la cavalerie régulière qui marchait derrière elle, et à lui laisser, en se repliant, la liberté d'avancer sur l'ennemi (1). Au milieu du retranchement, fermé avec des chaînes de fer, se trouvait l'Emir, entouré de sa garde nègre et assis sur un bouclier, son cheval de bataille à côté de lui. Au lieu de somptueux vêtements, il portait une vieille robe noire, sainte aux yeux des Almohades, parce qu'elle avait appartenu à leur prophète abd el Moumen; près de lui étaient une épée et le livre de la loi, le Koran. On ne dit point où étaient

(1) Nous devons à Rodrigue ce tableau curieux de la manière de combattre des Bedouins du désert, qui, on le sait, est encore la même aujourd'hui. Nous citerons ici le texte : « Arabes velocitate et lancearum agilitate nocui inexpertis, qui et fugiendo impetunt, et fugati acrius insolescunt. In planitie vero ubi volubilitati non obest angustia, nociviores reperiuntur. Hi similes Parthis sagittarum insistunt negotiis, ... et extraordinariis vagationibus intenti, acierum ordinem non observant, ut adversarios incursionibus turbent, et suis ordinatim venientibus ruptis agminibus ex adverso grassandi tribuant facultatem.

placés les Musulmans andaloux, que le hadjeb, dans sa méfiance, avait sans doute rejetés à l'arrière-garde.

Le brave Diego Lopez, son fils et ses neveux, eurent l'honneur d'engager le combat et de porter les premiers coups contre les volontaires africains; mais, pour arriver sur la hauteur qu'occupaient les Maures, les chrétiens avaient à monter une pente assez escarpée, où tout l'avantage de la position était pour l'ennemi, d'ailleurs fort supérieur en nombre. L'avant-garde chrétienne fut obligée, pour reprendre haleine, de s'arrêter un instant, et les troupes de Castille et d'Aragon, voyant le désavantage de sa position, se hâtèrent d'accourir à son secours. La lutte alors s'engagea plus terrible sur tout le front de bataille, et les deux ailes des chrétiens en vinrent aux mains avec celles des Maures.

A ce moment, quelques milices des montagnards de Castille vinrent à lâcher pied, bien que les *ricos homes* et les chevaliers castillans et ultramontains continuassent à combattre avec un courage désespéré. A cette vue, le noble Alonzo, saisi d'un affreux désespoir, et croyant la bataille perdue, se tourna vers l'archevêque Rodrigue, qui se tenait à ses côtés, et lui cria à haute voix : « Archevêque, c'est maintenant qu'il faut mourir, vous et moi! — C'est maintenant qu'il faut vaincre », répondit celui-ci! Mais le roi, n'écoutant que son désespoir, allait se jeter au plus épais de la mêlée pour y trouver la mort à défaut de la victoire, lorsqu'un de ses *ricos homes*, Fernando Garcez, mettant la main sur la bride de son cheval, le rappela à la prudence qui convenait à un roi. « Mais, j'en atteste le Ciel, ajoute Rodrigue, à qui

nous devons ces précieux détails, au milieu de tous ces dangers, le noble roi ne changea pas un instant de visage; ni ses gestes ni sa parole, toujours virils et fermes, ne furent altérés un instant. Décidé, comme un lion sans peur, à vaincre ou à mourir, et ne pouvant supporter plus long-temps d'être spectateur tranquille du danger que courait son avant-garde, il alla la secourir. »

« La bataille, dit la pittoresque chronique d'Alonzo X, était alors, comme une balance, en équilibre, sans que la victoire penchât d'aucun côté. Le roi de Castille, encourageant les siens par ses paroles et par son exemple, se précipita à travers la mêlée jusqu'au delà de l'avant-garde, où Diego combattait avec une poignée de chevaliers; et, partout où le roi passait, on eût dit que le feu jaillissait, et que les herbes allaient s'embraser sous les pieds de son cheval : car le jour de la Saint-Jean était déjà passé, et, à cause de la grande chaleur, toutes les herbes étaient desséchées; et les échos des vallons retentissaient des coups qui se portaient, et la poussière s'élevait comme un épais nuage jusqu'au plus haut des monts. » Cependant la présence du roi de Castille, avec son corps de réserve, rétablit bientôt la balance du combat, qui, bien qu'en dise la chronique, avait penché un instant du côté des Maures. Pendant ce temps, les prélats chrétiens, la croix à la main, se jetaient au devant des fugitifs, et les ramenaient au combat, au nom de ce Dieu dont ils désertaient la cause.

De leur côté, les rois de Navarre et d'Aragon, à la tête de leurs milices, payaient aussi noblement leur dette en combattant comme des chevaliers qui auraient eu leurs éperons à gagner. Après une lutte

opiniâtre, les volontaires musulmans, qui, mal armés et sans expérience de la guerre, mais avec l'aveugle courage du fanatisme, s'étaient exposés les premiers au choc de la pesante cavalerie des chrétiens, furent taillés en pièces jusqu'au dernier, disent les chroniques arabes, sans qu'un seul d'entre eux eût retourné la bride de son cheval. Les chrétiens, animés par ce premier succès, chargèrent avec une irrésistible furie les Almohades, les Arabes et les Berbers, qui leur résistèrent avec non moins de courage. Mais les Arabes andaloux, qui avaient encore sur le cœur l'affront que leur avait fait le hadjeb, tournèrent bride tout d'un coup, au nombre de soixante mille, moins par peur que par esprit de vengeance, et donnèrent à l'armée musulmane le signal de la fuite.

Quand les Almohades et les Arabes virent les Andaloux qui fuyaient, et tout le poids de la bataille qui allait retomber sur eux, leur courage s'abattit tout d'un coup : cédant peu à peu aux charges réitérées des chrétiens, dont le nombre semblait s'accroître à chaque instant, grâce aux fuyards qui revenaient au combat, le désordre se mit dans leurs rangs, et ils commencèrent à fuir, mais serrés de près par les lances des chrétiens qui les poursuivaient. Alors tout l'effort de la bataille se dirigea vers le redoutable retranchement où l'Emir se tenait avec sa garde nègre. Là, les chrétiens, se heurtant contre ce mur impénétrable, comme un torrent contre sa digue, durent s'arrêter un instant. Mais bientôt, retournant la croupe de leurs chevaux bardés de fer contre ce mur vivant de lances qui se dressait devant eux, ils parvinrent enfin à l'entamer et à

rompre la chaîne de fer qui protégeait la tente de l'Emir.

De ce moment, le sort de la journée fut décidé : et, ce cercle magique une fois rompu, nul dans l'armée almohade n'essaya plus de résister. Mohammed, dont les historiens arabes auraient dû blâmer la honteuse inaction, pendant que les trois rois chrétiens payaient de leur personne, n'opposa au danger que ce courage passif que les Musulmans doivent au fatalisme. Toujours assis sur son bouclier, pendant que ses braves noirs mouraient en foule pour le défendre, l'automate couronné attendit presque que les longues lances des chrétiens eussent percé jusqu'à lui, se contentant de répéter cette banale sentence :

« De Dieu seul vient la vérité, et de Satan le mensonge. »

A ce moment un Arabe vint auprès de lui, tenant par la bride une jument, et lui dit : « Jusqu'à quand » resteras-tu assis, prince des Croyants ? Déjà Dieu a » prononcé son arrêt, et sa volonté est accomplie ; » les Musulmans sont vaincus. Prends cette jument » qui n'a jamais manqué à son cavalier, et puisse » Dieu te conduire dans un asyle sûr, car dans ton » salut est le salut de l'empire ! » Mohammed obéit avec la docilité muette du désespoir ; l'Arabe monta sur le cheval de l'Emir, et tous deux, lâchant la bride à leurs coursiers, se mêlèrent au flot confus de fugitifs qui couvraient toute la plaine. Toujours fuyant et toujours poursuivi, il arriva à Baeza, suivi seulement de quatre mille hommes, misérable débris de la plus puissante armée que l'islam eût jamais mise sur pied. Les habitants de Baeza le consultant sur ce qu'ils devaient faire : « Je n'ai point de conseil à

» vous donner, leur répondit-il tout; est perdu;
» qu'Allah vous soit en aide! » Et, changeant de cheval, il se remit à fuir jusqu'à Jaen, où il arriva cette même nuit.

Cependant la cavalerie chrétienne, répandue de tous côtés dans la plaine, faisait un horrible massacre des Musulmans qui fuyaient devant elle. Les rois chrétiens avaient défendu, sous peine de mort, aux croisés de faire aucun prisonnier, et jusqu'à la nuit, tous ceux que l'on put atteindre furent exterminés sans pitié. Alonzo VIII évalue à plus de cent mille hommes, et Rodrigue au double, le nombre de ceux qui succombèrent (1), et ce dernier chiffre n'a rien d'invraisemblable si l'on songe aux masses engagées, à la durée de la bataille, et à celle de la poursuite, qui ne dura pas moins de quatre heures. Quant aux chrétiens, les trois relations s'accordent à dire qu'il ne resta pas cinquante hommes sur le champ de bataille, chiffre évidemment mensonger, après une lutte aussi opiniâtre (2). Les miracles, du reste, ne font pas faute dans les relations chrétiennes : Dieu chassa sur les Musulmans la fumée de grands feux qu'ils avaient allumés pour incommoder les chrétiens; la croix que le prélat de Tolède faisait marcher devant lui, et celui qui la portait, échappèrent à toutes les atteintes en traversant le champ de bataille; une

(1) Suivant la lettre de l'infante de Castille à la reine Blanche de France, sa sœur, on massacra 85,000 prisonniers, dont 15,000 femmes.

(2) La chron. d'Alberic avoue qu'au commencement de la bataille il était mort beaucoup de chrétiens; mais après que le roi de Castille eut déployé un étendard miraculeux, dont la chronique raconte longuement l'histoire, il n'en mourut plus que trente. Cardonne (*Hist. d'Afrique*) donne des chiffres beaucoup plus vraisemblables, en comptant parmi les morts 185,000 Musulmans et 25,000 chrétiens.

croix lumineuse apparut dans le Ciel (1); l'image de la vierge Marie, qu'on voyait peinte sur les étendards de Castille, leur donna la victoire : car c'est devant elle, au dire de Rodrigue, que se rompit ce mur vivant que tous les efforts des chrétiens n'avaient pu entamer. Enfin, quoique les cadavres fussent entassés dans la plaine à une telle hauteur, que les chevaux ne pouvaient y passer sans danger, on ne trouva pas, suivant le même auteur, une seule trace de sang sur ce champ de bataille où il avait coulé à flots.

Les chrétiens, de retour de leur poursuite, au milieu même de cette plaine couverte de cadavres, firent hommage à Dieu de leur victoire, et les prélats, avec le nombreux clergé qui les suivait, entonnèrent un hymne de joie répété par toute l'armée. Puis, les croisés, étonnés eux-mêmes de leur triomphe, et harassés de ce combat de géants, soutenu pendant tout un jour sous le ciel de feu de l'Andalousie, prirent un peu de repos sous les tentes des Musulmans, dont l'armée victorieuse ne put pas même remplir la moitié. La plume ampoulée de Rodrigue se fatigue à raconter toutes les richesses qu'ils y trouvèrent en or, en argent, en armes, en chevaux, en habits et en vases précieux. L'archevêque de Tolède avait défendu le matin, sous peine d'excommunication, que personne s'arrêtât à piller pendant la bataille; et, même quand elle fut gagnée, les chevaliers, se trouvant assez riches de leur victoire, dédaignèrent une proie trop facile, et laissèrent le pillage du camp aux fantassins et à quelques chevaliers arago-

(1) On célébra long-temps ce miracle à Tolède par une messe solennelle, dite du *triomphe de la Croix*; peut-être même le célèbre-t-on encore.

nais plus pauvres ou plus avides. Le nombre des chameaux et des bêtes de somme était tel, qu'on n'essaya pas de l'évaluer. D'immenses provisions servirent à nourrir l'armée avec une abondance qu'elle ne connaissait plus depuis Tolède. On trouva, en flèches seulement, la charge de deux mille mulets, et, ajouta le prélat : « Ce qui ne paraîtra pas croyable, et qui est pourtant vrai, pendant deux jours on n'alluma de feux dans le camp chrétien qu'avec le bois des lances et des flèches, et l'on ne parvint encore qu'à en consommer la moitié, quoiqu'on les brûlât le plus souvent par plaisir, et non par nécessité. »

Bien loin de chercher à diminuer leur perte, les historiens arabes les exagèrent au contraire, en affirmant que de cette formidable armée qui couvrait les monts et les vallées, à peine s'il se sauva quelques milliers d'hommes (1). En pieux Musulmans, ils attribuèrent cette défaite à la Providence, qui voulut châtier le vain orgueil de l'Emir et sa confiance dans les milliers d'hommes qui suivaient ses drapeaux. Aussi, depuis ce jour fatal, l'empire des Sarrasins en Espagne alla en déclinant, et rien ne leur réussit après cela. Mais, en revanche, des trois rois chrétiens qui assistèrent à la bataille d'Ubeda o ude Tolosa (car elle se donna également près de ces deux villes), aucun d'eux ne lui survécut plus d'un an, et tous trois moururent de male mort. » Assertion que l'événement n'a qu'en partie justifiée (2).

(1) Suivant Dombay (II, 158), qui convient lui-même de l'exagération, les Musulmans auraient perdu 1,200,000 hommes; mais l'armée tout entière ne montait pas à la moitié de ce nombre.

(2) Le roi d'Aragon et le roi de Castille moururent en effet l'année suivante, mais le premier seul mourut de *male mort*. Quant au roi de Navarre, sa fin n'eut lieu qu'en 1234.

Et en effet, la journée de *las Navas* est, après celle du Guadalete, dont elle fait le glorieux pendant, la plus grande date de l'histoire d'Espagne. A compter de ce jour, le flot qui, depuis cinq siècles, partait de l'Afrique pour inonder la Péninsule, cesse tout d'un coup de monter, et le champ de bataille de Tolosa est le point d'arrêt qu'il ne dépasse pas et où il commence à descendre. Le mouvement d'impulsion donné à la conquête arabe par Mahomet, et tour à tour suivi par Mouza et Thareck, par Youssouf ben Tachfin et par abd el Moumen, s'arrête sous le règne de Yacoub; et, pendant les trois siècles qui vont suivre, le progrès du déclin sera plus rapide encore que ne l'avait été celui de la conquête. La race arabe, la première et la plus glorieuse de toutes celles qui se sont ralliées sous l'étendard de Mahomet, s'est usée en trois siècles, mais après avoir fondé du moins une dynastie et un empire, et laissé dans l'histoire, quand tous deux ont péri, un nom qui leur survit. Mais la race africaine, inférieure aux Arabes de toute la hauteur d'une civilisation qu'elle a toujours repoussée, n'a pas même besoin de deux siècles pour conquérir et pour perdre deux fois l'empire de la Péninsule. Les Almoravides et les Almohades, tour à tour jetés sur elle par le flot de l'invasion, se montrent également impuissants à fonder rien qui subsiste, ni empire ni dynastie.

La cause, du reste, en est facile à comprendre : sans parler du caractère africain, mobile comme le sable du Sahara, l'Andalousie, n'ayant jamais été pour les Emirs almohades qu'une annexe de leur vaste empire du Magreb, n'a jamais obtenu d'eux qu'une attention secondaire. A l'inverse du khalifat de Cordoue,

qui a si vite pris racine dans cette belle Andalousie, jamais ces grossiers conquérants de l'Espagne n'ont daigné y résider; jamais leurs sympathies, leur pensée, leurs soins, n'ont été pour elle. Les Musulmans andaloux ont été pour eux un objet de méfiance, les chrétiens d'Andalousie un objet de haine, et, sauf quelques rares visites, on n'a jamais su d'eux dans leurs états d'Espagne que les impôts qu'ils en emportaient. Faut-il s'étonner après cela si, au premier choc un peu sérieux, tout ce vain échafaudage de puissance sans base s'est si vite écroulé? Faut-il s'étonner que ce que la force seule avait fondé, la force soit venue le détruire?

Quant aux monarchies chrétiennes, la victoire de *las Navas* marque aussi dans leur histoire un changement non moins grave : depuis la première conquête almoravide, leur attitude avait été celle de la résistance; à cela près de quelques algarades, qui n'étaient que de la défensive sous forme d'attaque, et de quelques conquêtes insignifiantes sur la frontière, leur faiblesse, leur désunion, la puissance de leurs adversaires, les avaient condamnées à un rôle purement passif; mais, du jour où elles ont deviné le secret de leurs forces' en apprenant à les réunir, la scène change tout d'un coup : le rôle qui, depuis cinq siècles, à quelques rares intervalles près, appartenait aux champions de l'Islam, passe aux mains des champions du Christ. La Castille, placée au premier rang des royautés chrétiennes, recueille enfin les avantages de sa position, après en avoir si long-temps subi les dangers. Un heureux hasard, ou plutôt un bienfait de la Providence, va réunir dans les mains d'un saint et dans celles d'un héros, Fer-

nando III, le saint Louis espagnol, les deux couronnes de Castille et de Léon, et l'heureux successeur d'Alonzo VIII récoltera le fruit de la journée de Tolosa dans la conquête de l'Andalousie tout entière, moins Grenade, dernier point d'arrêt de la conquête africaine.

Le pieux Alonzo, attribuant modestement à Dieu tout l'honneur de son triomphe, envoya au Saint-Père l'étendard, la tente et la lance du Miramolin, avec la lettre qui lui annonçait sa victoire; et le pontife, avec une exultation toute chrétienne, lut la lettre aux Romains rassemblés, et adressa au Dieu des armées de solennelles actions de grâces. Quant aux autres monarques chrétiens, moins modestes que celui de Castille, chacun d'eux s'attribua la plus large part dans le triomphe, et leurs historiens, avec cet aveugle amour-propre national que l'on retrouve dans chacune des provinces de l'Espagne, veulent à toute force que ce soit leur souverain qui ait à lui seul gagné la bataille (1).

Toutefois la *chronique d'Alonzo X* raconte à ce sujet, dans son naïf langage, que, le roi de Castille ayant chargé le brave Diego Lopez de Haro de répartir entre les rois chrétiens les dépouilles des Maures, celui-ci donna aux rois de Navarre et d'Aragon toutes les richesses qu'on avait trouvées dans le camp du Miramolin : « Et pour vous, dit-il à son seigneur, » gardez la gloire et l'honneur de la bataille; » et chacun, ajoute la chronique, fut content de son lot. Le roi de Navarre remporta chez lui, outre son riche

(1) On lit dans les *Gesta Comit. Barcin.* : « ... Fuit domino Petro, regi Aragon., gloria dicti prælii attributa... *vicit* Miramolim et totum suum exercitum *fugavit* eos per totam diem.... »

butin, quelques morceaux des chaînes de fer (1) qui entouraient le camp de l'Emir, et qui figurent depuis sur les armes de la Navarre, d'où elles sont passées sur celles de France (2).

Après avoir accordé à leurs troupes trois jours de repos, les rois chrétiens se remirent en marche, et s'emparèrent sans difficulté de quelques places fortes des environs, telles que Bilches (3), Baños et Tolosa. Partout ils trouvèrent sur leur chemin la plaine jonchée des cadavres des Sarrasins, et bon nombre de ces malheureux qui s'étaient réfugiés dans les arbres et dans les buissons furent abattus à coups de flèches et de lances. Enfin l'armée arriva devant Baeza, ville importante, qu'elle trouva abandonnée; ses habitants, désespérant de la défendre, s'étaient réfugiés dans la ville forte d'Ubeda. Quelques uns seulement, malades ou blessés sans doute, étaient restés dans la mosquée, et furent, sans pitié, brûlés avec elle. Le vendredi, l'armée chrétienne se trouvait déjà sous les murs d'Ubeda, dont elle commença sur-le-champ le siége. La résistance fut désespérée, et un premier assaut semblait devoir être inutile, lorsque, du côté qu'assiégeait le roi d'Aragon, une tour, ébranlée par les coups de machines, s'écroula et livra un passage aux assiégeants; les chrétiens s'y précipitèrent aussi-

(1) Ce glorieux trophée, suivant Moret, se trouve encore dans les églises de Sainte-Marie de Pampelune et de Roncevaux.

(2) L'écu de Navarre porte, comme on sait, des chaînes d'or croisées en champ de gueules.

(3) Suivant les *Annal. Toled.*, les walis de Jaen, de Grenade et de Cordoue, seraient venus, en septembre de la même année, tenter de reprendre sur les chrétiens le fort de Bilches, et se seraient fait battre par les miliciens de Tolède et des villes voisines; mais, dans l'état de consternation où dut se trouver l'Espagne musulmane après l'échec de Tolosa, le fait est peu vraisemblable.

tôt, et les Musulmans, délogés de la ville, se réfugièrent dans la citadelle. Bientôt ils parlèrent de se rendre, et offrirent aux rois chrétiens un million de maravédis d'or si on voulait leur laisser habiter Ubeda, en leur garantissant la paisible possession de leurs biens, et l'exercice de leur religion.

Ces conditions étaient équitables, et les rois, qui avaient perdu du monde pendant le siége, et qui voyaient déjà les maladies se mettre dans leur armée, les acceptèrent volontiers. Mais, dit l'archevêque de Narbonne, « comme cette capitulation n'était pas selon le cœur de Dieu, puisqu'on y vendait aux Sarrasins la liberté de leur culte profane, et des armes pour nous combattre, tous les prélats, y compris celui de Tolède, protestèrent contre ce pacte impie. » Les rois, qui, suivant Rodrigue, avaient cédé malgré eux aux instances de quelques uns de leurs nobles, rétractèrent leur parole, et un nouveau traité fut conclu qui permettait aux Maures de sortir, en emportant tout ce qu'ils possédaient, et la ville devait être détruite. Mais les Maures, par une disposition expresse de la Providence, n'ayant pu payer sur-le-champ leur énorme rançon, on s'empressa de saisir ce prétexte pour manquer à la foi donnée. La plupart de ces malheureux furent massacrés, au nombre de 60 mille, et le reste réduit en captivité. Enfin cette ville florissante, qui, depuis les rois goths, n'avait jamais été au pouvoir des chrétiens, fut détruite de fond en comble, parce que, dit naïvement Alonzo, « nous n'aurions jamais eu assez de monde pour la peupler. »

Mais bientôt, par une juste punition du Ciel, le désordre se mit dans l'armée victorieuse, plus occu-

pée de rapines et de débauche que de la guerre sainte. Les immenses amas de provisions qui auraient pu la nourrir pendant des mois furent gaspillés en peu de jours; et une maladie contagieuse, suite inévitable de tous ces désordres, fit dans ses rangs plus de ravages que n'en avait fait le fer de l'ennemi. Malgré le zèle généreux qui enflammait le roi de Castille, force lui fut enfin de retourner en arrière, renonçant ainsi aux avantages certains que lui promettait sa victoire, et ajournant à une autre année la tâche qu'il ne devait pas lui être donné d'achever. L'armée, chemin faisant, rencontra près de Calatrava le duc Léopold d'Autriche, parent du roi d'Aragon, et de nombreux croisés allemands, qui venaient un peu tard prendre part à la guerre sainte. Les vainqueurs de Tolosa firent ensuite leur entrée triomphale à Tolède, où ils furent accueillis au milieu des transports de joie de la multitude. Puis chacun s'en retourna chez soi, et ainsi se dispersa cette immense armée, qui, sous la conduite d'un chef habile et brave, tel qu'Alonzo de Castille, aurait pu en quelques mois achever la conquête de l'Espagne musulmane.

Cependant l'Emir almohade, après la funeste journée de las Navas, venait de quitter la Péninsule (1), et de traverser seul ce détroit, que, quelques mois auparavant, il couvrait de ses flottes orgueilleuses. A peine fut-il de retour à Maroc, que, tourmenté du pressentiment de sa fin prochaine, il fit reconnaître pour son successeur son fils, âgé de dix ans, le Cid

(1) Aschbach prétend que Mohammed, avant de quitter Séville, fit couler à flots le sang de ses généraux, qu'il accusait de l'avoir trahi, et des Andaloux, plus réellement coupables. Le fait est très probable et tout à fait dans les habitudes africaines; mais je n'en ai pas trouvé trace dans les sources.

Youssouf abou Yacoub. Puis, remettant à ce jeune prince et à ses conseillers tous les soins de l'empire, il s'enferma dans son inaccessible alcazar, en essayant d'étourdir au milieu des plaisirs le secret chagrin qui le minait. Là, s'il faut en croire les chroniques arabes, il fut empoisonné par les ministres de son fils, impatients de régner sous le nom de ce jeune prince, et mourut le 25 octobre 1213, à l'âge de 34 ans, après avoir attaché à son règne cette date funeste d'où commence le déclin des Almohades.

C'est sous ce règne sans gloire qu'eut lieu la singulière ambassade envoyée en 1213 par Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, à l'émir de Maroc, pour lui offrir de se reconnaître comme son vassal et son tributaire, et d'embrasser la religion de l'Islam, si l'Emir voulait le secourir ; mais celui-ci, jugeant avec raison qu'il n'y avait pas grand profit à acquérir un vassal si distant, n'accepta pas cette offre bizarre (1).

(1) « Significans eidem quod se et regnum suum libenter redderet eidem et dedititum teneret ab ipso, si placeret ei, sub tributo. Nec non et legem christianam, quam vanam censuit, relinquens, legi Mahometi fideliter adhæreret. » Matth. Paris., ad an. 1213.

CHAPITRE V.

ESPAGNE CHRÉTIENNE.

REGNES D'HENRIQUE II ET DE FERNANDO III DE CASTILLE, D'ALONZO IX DE LEON, DE JAYME I D'ARAGON, ET DE SANCHO *LE FORT* DE NAVARRE.

1212 à 1252.

Grâce aux désordres et aux maladies qui avaient arrêté la marche de l'armée chrétienne, la victoire de *las Navas* était loin d'avoir porté tous les fruits qu'on devait attendre d'elle. Mais l'impulsion était donnée, et devait, malgré tant de fautes commises, enfanter de nouvelles victoires. L'année suivante, l'infatigable Alonzo attendit à grand'peine le mois de février pour se remettre en campagne. Il se recruta en route des chevaliers de Calatrava et de Santiago, toujours prêts pour la guerre sainte, dont tous les fruits étaient pour eux, et s'empara de diverses places, qu'il abandonna à ces deux ordres. La forte ville d'Alcaraz tomba en son pouvoir après un long siége, qui lui coûta 2,000 hommes, et l'archevêque de Tolède y reçut en pompe les vainqueurs dans la mos-

quée, qu'il consacra au service du vrai Dieu. La prise de cette place et de quelques autres moins importantes fut le seul fruit de cette algarade, à laquelle mit bientôt fin une affreuse famine qui vint désoler la Castille : après cinq mois de gelée et quatre de sécheresse, la récolte manqua entièrement. Malgré les aumônes que le roi, le clergé et les grands répandirent à pleines mains, les populations mouraient en foule dans les champs et sur les places publiques, et le bétail lui-même périssait faute de fourrages. Deux livres d'orge se vendaient 60 sous, et l'on mangeait les chiens, les chats, et jusqu'aux enfants que l'on pouvait dérober, disent les *Annales de Tolède*.

Cependant ces calamités publiques ne purent détourner Alonzo de la grande pensée qui remplissait toute sa vie. L'union passagère que le sentiment d'un commun danger avait créée entre les rois chrétiens n'avait pas survécu à ce danger : de graves mésintelligences avaient éclaté peu de temps après la bataille de Tolosa, entre les souverains de Castille et de Léon, depuis que ce dernier avait accueilli à sa cour un banni castillan, le comte Pedro Fernandez. Celui-ci n'eut pas de peine à persuader au roi Alonzo de Léon, dont l'âge n'avait pas calmé l'humeur ambitieuse, d'armer pour reconquérir les villes riveraines du Duero, dont le roi de Castille l'avait naguère dépouillé (1). Leur conquête, en effet, s'acheva sans obstacle; le géné-

(1) Voici les noms latins de ces villes, donnés par Lucas de Tuy, p. III : « Roda (Rueda), Ardon, près de Léon, Castrumterra, Villalugam (Villalube), Castrum Gonsalvi, Albadalista (peut-être Albayda, Albelda), Luna, Gordon, Arvolium, Alion et quædam alia. » On remarquera que Lucas de Tuy est le seul à parler de ces conquêtes, dont Rodrigue ne dit pas un mot, et que Mondejar a passées sous silence.

reux roi de Castille ne jugea pas sans doute à propos de troubler, pour quelques places sans importance, la paix dont jouissaient les états chrétiens. Enhardi par ces faciles succès, le roi de Léon tourna ses armes contre le roi de Portugal, Alonzo II, qui venait de succéder à son père Sancho I, mort en 1211. Le jeune roi, au mépris des dernières volontés de son père, avait enlevé les villes que le testament de Sancho léguait à ses deux sœurs, les saintes Teresa et Sancha. Les deux saintes en appelèrent aux deux pouvoirs spirituel et temporel à la fois, au pape et au roi de Léon. L'un intervint par son légat, et l'autre avec une armée, en prenant à cœur, avec une vivacité toute chevaleresque, la cause de son ancienne épouse, doña Teresa, dont il s'était séparé malgré lui.

L'armée léonaise, entrant en Portugal par le nord, y dévasta sans pitié tout le pays, et y conquit nombre de places fortes. Le roi de Portugal se hâta d'armer à son tour, et se fit battre à Portella par les Léonais, beaucoup moins nombreux cependant. Alonzo de Léon, craignant pour ses états, qu'il avait laissés exposés à la vengeance du roi de Castille, se hâta d'y retourner, sans pousser plus loin sa victoire. Mais c'était mal connaître l'âme généreuse d'Alonzo de Castille : jaloux d'étouffer tout germe de discorde et d'engager le monarque léonais à se consacrer tout entier comme lui à la guerre sainte, il lui céda toutes les places que celui-ci lui avait enlevées; il y ajouta même Peñafiel, Almanza, Monreal, Carpio, et quelques autres, mais à condition que le roi de Léon rendrait à celui de Portugal toutes les villes dont il l'avait dépouillé. C'est ainsi que, grâce aux efforts

et à la pieuse abnégation du héros de *las Navas*, la paix fut encore une fois rétablie entre les princes chrétiens, et les deux rois de Castille et de Léon se donnèrent rendez-vous en septembre sur les rives du Guadalquivir.

Alonzo de Léon, après avoir démantelé quelques unes de ces places, qui lui semblaient menaçantes pour la sûreté de sa capitale, tint sa promesse, et entra sur le territoire des infidèles, à la tête d'une armée commandée par le brave Diego Lopez de Haro, que lui avait envoyé le roi de Castille, à la tête de 600 cavaliers. Mais le seul résultat de cette campagne, du côté des Léonais, fut la prise d'Alcantara, près de Badajoz, et une attaque inutile tentée sur Cacerès. Bientôt le roi de Léon, avec sa légèreté ordinaire, oublia le rendez-vous qui lui était assigné en terre de Maures, et, peu soucieux de réparer la honte de son absence à la journée de *las Navas*, il s'en retourna tranquillement à Léon, laissant le roi de Castille se tirer comme il pourrait de son entreprise.

Cependant une algarade du wali de Cordoue sur les rives du Tage, où il s'était fait battre par les braves Tolédans, venait encore d'activer le zèle d'Alonzo de Castille. Malgré la saison avancée, il entra, en novembre 1213, sur les terres des Maures, où il fut rejoint par Diego Lopez et ses chevaliers, qui lui apprirent la défection du roi de Léon. Mais Alonzo, sans se laisser abattre, vint mettre le siége devant Juliena, dont tous les habitants, hommes et femmes, dit la chronique (1), furent massacrés sans pitié. Il

(1) *Annal. Tolet.*, ad an. 1213. Cette chronique est la plus riche en détails et

alla ensuite assiéger Baeza, qui, abandonnée par les chrétiens après leur victoire, avait été reprise et fortifiée par les Arabes. Mais l'hiver était déjà venu, avec une rigueur inusitée sous le ciel de l'Andalousie. La faim vint encore joindre ses ravages à ceux du froid, et l'armée, après avoir mangé ses chevaux, fut forcée de lever le siége avec des pertes énormes.

La famine, dit la même chronique, dura jusqu'à l'été, et la plus grande partie des gens moururent de faim. L'archevêque de Tolède raconte, en parlant de lui-même à la troisième personne, comme César, et avec une simplicité touchante, que, « conformément aux paroles de l'apôtre : « Nourris celui » qui meurt de faim, car, si tu ne le nourris pas, tu » le tues », après avoir dépensé tout ce qu'il possédait à secourir les pauvres, craignant que les places fortes de la frontière ne demeurassent vides d'habitants, il alla résider à Calatrava pour souffrir avec les souffreteux et avoir faim avec les affamés; et que, depuis l'Épiphanie jusqu'à la Saint-Jean, il donna chaque jour à manger à tous les indigents. A la fin, toutes ses ressources étant épuisées, il était résigné à mourir avec tout son chapitre; mais Dieu permit que les aumônes des fidèles vinssent à son secours, et l'aidassent à soulager la misère de ses frères, jusqu'au jour où la bonté de Dieu donna enfin à manger aux pauvres comme aux riches. » Et le même homme qui a écrit ces lignes fit massacrer dans Ubeda 60 mille Musulmans, en croyant, sans aucun doute, faire une chose agréable au Seigneur. Étrange con-

la plus importante pour cette partie du règne d'Alonzo. Voir aussi Rodrigue de Tolède pour la Castille, et Lucas de Tuy pour Léon.

tradiction, dont le moyen âge espagnol et chrétien renferme plus d'un exemple!

Cependant le roi Alonzo, bien qu'à peine âgé de 58 ans, touchait au terme de son héroïque carrière. Dans un voyage de Burgos à Placencia, où il avait donné rendez-vous à son gendre le roi de Portugal, la fièvre le saisit dans un village près d'Arevalo. A peine sa famille avait-elle eu le temps de se réunir autour de lui, qu'il expira, le 6 octobre 1214, laissant après lui d'amers regrets, et « ensevelissant dans son tombeau, comme dit Rodrigue, la gloire de la Castille ». Pendant ce long et glorieux règne de 55 ans, on a vu la Castille, malgré les maux inséparables d'une longue minorité, croître constamment en force et en influence. Au milieu des dissensions impies qui épuisaient les ressources de l'Espagne chrétienne, Alonzo, dans ce siècle de violence et de perfidie, ne demeura pas toujours à l'abri du reproche d'ambition; mais ses torts furent largement expiés par le désintéressement dont il donna tant de preuves et surtout par le rôle glorieux qu'il joua dans la croisade de 1212, dont le succès lui est dû tout entier. Quant à l'échec d'Alarcos, si noblement réparé d'ailleurs par la victoire de *las Navas*, cet échec, si grave qu'il fût, demeura sans résultat, et n'affaiblit ni le courage ni les ressources des vaincus, tandis que de la journée de Tolosa date le déclin de la puissance musulmane en Espagne.

Le deuil fut profond en Castille et dans toute la Péninsule à la nouvelle de la mort du héros chrétien à qui l'Espagne devait son salut. Par suite de ce déplorable système historique qui ne juge digne d'être conservé à la postérité, dans la vie des rois, que

le récit des faits et des batailles, et compte pour rien les institutions, Mondejar n'a pas jugé à propos de parler de celles du règne d'Alonzo, tandis qu'il se garderait bien d'omettre la moindre fondation de couvent. Mais nous avons déjà vu (1) la part honorable qui appartient à Alonzo VIII dans l'édifice législatif auquel chaque règne des monarques castillans a apporté sa pierre. Les malheurs du temps s'opposèrent, il est vrai, à l'exécution du projet de ce roi, qui voulait réunir en un seul corps de lois, comme le fit plus tard Alonzo X, tous les *fueros* de la Castille. Mais cette pensée seule honore le prince qui l'a conçue, et témoigne de ce qu'il aurait pu faire dans des temps plus heureux. Fidèle à la politique des souverains de la Castille, qui consistait à se faire des communes libres un appui contre les prétentions des *ricos homes*, Alonzo VIII a attaché son nom à la plupart des *fueros* municipaux de ses états, pour les confirmer et les étendre. Il octroya en outre ceux de Madrid, de Palencia de Haro, de Navarrete et de plusieurs autres villes, et le *fuero* plus célèbre encore de Cuenca, conquise par lui sur les Maures (2).

Secondé par les efforts du savant prélat Rodrigue de Tolède, Alonzo, animé pour les lettres d'un zèle bien rare à cette époque dans un soldat et dans un roi, jeta à Palencia, en 1209, les bases de la première université qui ait existé en Espagne. Mais citons ici les propres paroles du prélat chroniqueur: « Pour qu'aucun des dons de l'Esprit Saint ne lui

(1) T. IV, p. 497. Voir aussi Marina, *Ensayo critico*, § 152 et 153.

(2) Hæc est carta del otorgamiento quod fecerunt Concilium de Madrid cum suo domino rege Aldefonso, era 1240 (A. C. 1202) (Marina, § 125 à 129).

manquât, il fit venir des savants de France et d'Italie, afin que jamais la science ne pût émigrer hors de ses états, et réunit à Palencia des maîtres dans toutes les facultés, dont il dota largement les chaires, afin que la jeunesse avide de s'instruire pût recueillir cette manne précieuse qui tomberait dans sa bouche » (1).

Ainsi aucune des gloires de la paix ne manqua à ce beau règne; et, dans cette série de grands rois qui se succédèrent sur le trône de la Castille, et firent d'elle le centre à venir de la grande unité espagnole, si Alonzo VIII ne fut pas le plus grand, il fut du moins le plus juste et le plus bienfaisant. On compte en foule, sous ce règne, les fondations pieuses et les monuments dédiés à la charité publique. Les plus remarquables sont le couvent de Sainte-Marie *de las huelgas* (de la réjouissance), reconstruit par lui à Burgos, sa ville favorite, moins exposée que Tolède aux invasions des Maures, et dont il avait fait la seconde capitale de son royaume; le bel hôpital de Santiago, qu'il éleva près du couvent, et dota richement, pour qu'il pût recevoir les malades et nourrir tout un jour les pauvres et les pèlerins qui passeraient; enfin le magnifique palais qu'il fit bâtir pour lui à côté de ces deux édifices, comme pour rappeler aux rois qui l'habiteraient qu'eux aussi étaient des passagers sur la terre.

(1) Lucas de Tuy parle aussi de cette fondation : « Evocavit magistros theologicos et aliarum liberalium artium, et Palentiæ scholas constituit, procurante reverendissimo viro Tellione, civitatis Episcopo. Quia, ut antiquitas refert, semper ibi viguit scholastica sapientia, viguit et militia. » Le pape Urbain IV, en 1242, conféra à cette université, par bref exprès, tous les priviléges et immunités dont jouissait celle de Paris. Cette université fut depuis transférée à Valladolid.

Un roi aussi pieux qu'Alonzo VIII ne pouvait pas traiter l'Eglise avec moins de munificence que les croisés étrangers, si noblement hébergés par lui dans sa ville de Tolède. Sans parler des dons que sa piété prodigua aux églises et aux couvents, ainsi que l'attestent des chartes nombreuses, il existe un autre monument de sa libéralité envers le clergé et de la protection toute spéciale qu'il lui accordait. C'est la charte qu'il lui octroya en 1180, et où, après avoir mis les biens ecclésiastiques sous l'abri de la puissance royale, et défendu à tout laïc d'y porter une main violente, il déclare le clergé exempt à jamais de toute espèce d'impôt et de contribution. Mais nous reparlerons plus en détail de cette charte dans le chapitre spécial que nous consacrerons au clergé et aux immunités ecclésiastiques (1).

Voici le portrait de ce roi tel que nous l'a tracé le chroniqueur Zapata (2). Alonzo VIII était d'une taille moyenne, d'une belle figure, facile à s'animer; le front proéminent, les cheveux et la barbe d'un noir peu foncé, les yeux bleus et le nez grand, mais bien proportionné. Il avait eu de sa féconde union avec Léonor d'Angleterre, fille de Henri II, quatre fils et cinq filles : doña Berenguela, mariée au roi de Léon, et divorcée avec lui, par sentence du pape; doña Urraca, qui devint reine de Portugal; Blanche, qui fut reine de France et mère de saint Louis; Léonor, qui fut plus tard reine d'Aragon, et Constancia, qui

(1) Cette charte est citée par Mondejar, p. 128.

(2) *Epitome de la vida de doña Berenguela, hija de don Alonzo el Noble*, p. 74 et 75. Suivant Zapata, ce portrait se trouvait encore de son temps à l'hôpital du roi Alonzo, à Burgos, « et la grossièreté du pinceau, ajoute-t-il, atteste l'antiquité du tableau ».

se fit religieuse. Quant aux fils, les trois premiers étant morts, le seul survivant, don Henrique I, âgé de onze ans, dut succéder à son père sous la tutelle de la reine Léonor, à qui le roi mourant avait conféré la régence.

Une seule tache se rencontre dans la belle vie d'Alonzo VIII, ce sont ses amours adultères avec une juive, amours qui appartiennent au roman plus qu'à l'histoire, puisque les chroniques contemporaines n'en disent pas un mot. Mais quand un fait a passé dans le domaine populaire, quand les refrains nationaux (*refranes*) s'en emparent pour les conserver, dans ces annales vivantes que les générations se transmettent d'âge en âge; ce fait, si défiguré qu'il soit, repose, comme l'existence de Pelayo, sur une incontestable réalité. Aussi renvoyons-nous à la vieille romance ceux qui veulent connaître les amours du noble roi avec la belle Fermosa *la Judia;* on y verra comment elle usa de sortiléges pour faire durer huit ans cette passion impie, comment les *ricos homes* finirent par la tuer pour délivrer le roi des lacs où il était pris, et comment un ange du Seigneur apparut au bon roi Alonzo pour lui reprocher sa douleur, et le rappeler à ses devoirs de chrétien (1).

La régente doña Léonor étant morte vingt-cinq jours après son époux, la tutelle du jeune roi, âgé de onze ans, passa avec la régence dans les mains de la pieuse et prudente reine Berenguela, qu'Alonzo avait désignée comme la future héritière de la couronne dans le cas où le jeune roi viendrait à mourir (2). Ce double fardeau était bien lourd pour les

(1) Voyez Pièces justificatives, n° 2.

(2) « Ipsi enim, cum esset inter filias primogenita, decedentibus filiis, regni

mains d'une faible femme, et Berenguela l'éprouva bientôt à ses dépens. L'humeur factieuse des *ricos homes* castillans, à grand'peine contenue par la main plus ferme d'Alonzo VIII, se révolta devant l'idée d'obéir à une femme. A peine l'infante se fut-elle saisie de la régence que des troubles éclatèrent : la puissante maison des Lara, représentée par les trois comtes Fernando, Alvar et Gonzalo Nuñez, afficha hautement ses prétentions à la tutelle du jeune roi, dont ils voulaient exploiter la minorité, comme leur père avait exploité celle d'Alonzo VIII. Ayant gagné à leur parti quelques uns des conseillers de la reine, et celui-là même auquel elle avait confié la garde de son jeune frère, ils parvinrent à lui persuader, pour éviter de plus sanglants débats, de transférer au comte Alvar la tutelle du roi. Cependant la reine, avec le sentiment de ses droits uni à celui de sa faiblesse, eut encore assez de crédit pour faire jurer au nouveau régent et aux *ricos homes* de son parti que, sans l'autorisation de la reine, ils ne dépouilleraient personne de ses fiefs ou de ses domaines, ne feraient pas la

successio debebatur ; et hoc ipsum patris privilegio probabatur, quod in armario Burgensis ecclesiæ servabatur, et etiam totum regnum, antequam rex haberet filium, bis juramento et hominio huic firmarat. » (Roder. Tolet., l. IX, c. 5.) Nous avons vu en effet que Berenguela avait déjà été reconnue par Alonzo comme héritière du royaume, au cas où le roi n'aurait pas d'enfants mâles, et cette cérémonie avait eu lieu une seconde fois, sans doute à la mort de l'aîné des deux fils de Fernando. Mondejar (*Append.*, p. 33 à 62) cite deux longues dissertations de Zapata et de Chifflet, qui prouvent, contre l'assertion de Mariana et de plusieurs autres, que Berenguela était l'aînée des filles d'Alonzo VIII. Cette question est plus grave qu'elle ne le semble, car c'est sur le prétendu droit d'aînesse de Blanche de Castille que la France a fondé ses prétentions sur cette couronne. On peut voir à ce sujet l'interminable dissertation de Mondejar (*App.*, p. 141). Ces prétentions, très mal fondées de la part de la France, datent surtout du règne du roi d'Espagne Philippe IV, en 1627, où une controverse très vive s'établit entre les publicistes des deux royaumes.

guerre, et n'imposeraient aucune nouvelle taxe; en un mot, que le régent n'exercerait aucun des droits de la souveraineté que comme délégué de la reine. Ce serment, qui ne devait pas être long-temps respecté, fut solennellement prêté, avec l'hommage lige, dans les mains de l'archevêque de Tolède (1).

A peine maître de la personne du roi et du pouvoir dont elle l'armait, le comte Alvar se livra sans scrupule à toute la violence et à toute l'avidité de son caractère. Les *ricos homes* qui n'avaient pas embrassé son parti furent persécutés et dépouillés de leurs fiefs, les communes opprimées et les dîmes de l'Eglise détournées de leur destination (2). Mais l'Eglise résista avec une vigueur qui prouve la force qu'elle possédait déjà, et Rodrigue de Tolède dut, comme il nous le raconte lui-même, employer contre les violences du régent les armes de l'anathème pour le forcer à une restitution.

Bientôt un parti nombreux se forma contre cette tyrannie nobiliaire qui opprimait la Castille. La puissante maison des Haro, ennemie héréditaire de celle des Lara, se mit à la tête d'une partie de la noblesse, et, dans des Cortès qui eurent lieu à Valladolid, la régence fut de nouveau offerte à la reine,

(1) A l'abondance des sources où nous avons puisé pour la bataille de *las Navas* succède une grande pauvreté : nous sommes réduits à la seule version de Rodrigue de Tolède, ennemi personnel des Lara, et dont les assertions ne doivent être accueillies qu'avec une certaine défiance, car la *Chronique d'Enrique* I contenue dans celle de Fernando III, dont nous parlerons bientôt, n'est, comme la *Chronique d'Alonzo X*, qu'une paraphrase de Rod. de Tolède.

(2) Suivant Aschbach, il faudrait se méfier de l'aveugle partialité de Rod. de Tolède contre les Lara, et des exagérations de sa haine, dans les torts qu'il leur reproche; mais les deux chroniques déjà citées, celle d'Alonzo X et celle de Fernando III (Medina del Campo, 1566, f°), s'accordent avec Rodrigue, et Lucas de Tuy, qui raconte en quelques lignes tous ces événements, prend parti pour la régente et son frère, le roi légitime, contre ses vassaux rebelles.

comme le seul moyen de mettre un terme aux misères du royaume. Le régent, dès lors, cessant de garder aucun ménagement envers la reine, mit la main sur ses fiefs et exigea même qu'elle sortît de la Castille. Berenguela, bien que soutenue par un parti trop puissant pour céder, dut néanmoins pourvoir à sa sûreté, et se retirer avec sa sœur Léonor dans le château d'Autillo, où elle vécut jusqu'à la mort de son frère.

Le jeune Enrique désirait échapper au joug de son tuteur; mais le comte Alvar l'entoura de tant de vigilance, qu'il ne put réussir à aller rejoindre sa sœur. Pour mieux le tenir dans sa dépendance, Alvar résolut de le marier à la fille du roi de Portugal, doña Mafalda, qu'il fit venir à la cour de Castille, malgré le jeune âge du roi. Mais, tous les rois de l'Espagne chrétienne étant plus ou moins parents l'un de l'autre, ces alliances, qui pouvaient seules assurer la paix et préparer l'unité de la Péninsule, étaient devenues impossibles. Innocent III, en apprenant celle qui allait se conclure, se hâta de la défendre, et le mariage n'eut pas lieu. Le régent, il est vrai, habitué à se mettre partout au lieu et place du jeune roi, voulut lui donner un substitut jusque dans le lit nuptial, et offrit sa main à l'infante de Portugal; mais elle le repoussa avec indignation et s'en retourna auprès de son père (1).

(1) La *Chron. d'Alonzo X*, source à laquelle il ne faut puiser qu'avec une extrême réserve, prétend que le comte voulut ensuite marier son pupille avec doña Sancha, fille du premier lit d'Alonzo IX de Léon, en y mettant pour condition que la couronne de Léon reviendrait à cette princesse après la mort de son père. Le mariage manqua, la chronique ne dit ni pourquoi ni comment; mais les Léonais, à coup sûr, n'eussent pas laissé ainsi aliéner leur indépendance, et sacrifier les droits des deux fils de Berenguela.

Le comte Alvar, traînant à sa suite son pupille couronné, parcourut ensuite avec lui une partie de ses états, essayant de rallier la noblesse à son parti, et sévissant sans pitié contre ceux qui lui résistaient. Berenguela ayant envoyé en secret un de ses émissaires auprès de son frère, Alvar le surprit et le fit pendre. Puis forgeant aussitôt de fausses lettres de la reine, il l'accusa d'avoir voulu empoisonner son frère pour régner seule sur la Castille. Mais la conscience publique repoussa cette odieuse accusation, et l'indignation fut telle contre le régent, qu'il fut contraint de s'éloigner de Tolède et de se réfugier à Huete. Dès lors le parti de la reine commença à relever la tête, et la guerre civile, compagne obligée de toute minorité royale, ne tarda pas à éclater.

Mais l'audace, l'activité, la vigueur, toutes ces viriles qualités qui donnent la victoire, étaient du côté du régent. Alvar avait pour lui d'ailleurs le plus puissant de tous les auxiliaires dans la personne du jeune roi, chez le plus monarchique de tous les peuples de la chrétienté. Dans le parti de la reine, au contraire, nous ne voyons que faiblesse, irrésolution et impuissance à se servir des armes même que l'on possédait. Les *ricos homes*, assiégés dans leurs châteaux, n'osèrent pas se défendre contre leur roi, et se livrèrent, eux et leurs fiefs, aux vengeances du comte de Lara; singulière preuve du progrès que la puissance royale avait fait en Castille, depuis les grands règnes des trois derniers Alonzo, puisque ses rois, même enfants, n'étaient jamais mieux obéis que quand ils ne pouvaient commander en personne!

Alvar triomphait, lorsqu'un événement bien im-

prévu vint lui arracher le pouvoir dont il abusait. La reine était toujours à Autillo avec les nobles ses partisans, et ceux-ci, n'osant pas attaquer une armée où se trouvait leur roi, et ne pouvant, d'un autre côté, supporter plus long-temps les violences du régent, se décidèrent enfin, au dire de Rodrigue, « à rendre au roi ses domaines et à s'abandonner pour le reste à la volonté du Ciel. » Le Ciel, en effet, vint à leur secours. Le comte de Lara était alors à Palencia avec le jeune roi, et logeait dans le palais de l'évêque, dont il dévastait les domaines, comme s'il se fût trouvé en pays ennemi : car l'évêque, avec tout le clergé de Castille, avait embrassé la cause de la reine Berenguela. Le roi se livrait aux jeux de son âge avec de jeunes compagnons, quand, l'un d'eux ayant fait tomber une tuile du haut d'une tour, cette tuile vint à frapper don Enrique à la tête, et la blessure fut si grave, qu'il mourut peu de jours après (6 juin 1217), à l'âge de 14 ans.

Berenguela, bientôt instruite de ce triste événement avant qu'il fût rendu public, dépêcha sur le champ Lope Diaz de Haro et Gonzalo Rodriguez auprès de son fils Fernando, qui se trouvait alors à Toro auprès du roi de Léon, son père, et l'ancien époux de Berenguela. Celui-ci, qui avait déjà perdu son fils aîné Fernando (1), mort en 1214, n'aurait pas consenti sans doute à livrer aux hasards d'une guerre civile l'héritier de sa couronne. Mais les envoyés de Berenguela lui cachèrent la mort

(1) Cet infant Fernando, qu'il ne faut pas confondre avec le fils de Berenguela, était fils du roi de Léon et de sainte Térésa de Portugal, sa première femme, divorcée comme Berenguela, et Alonzo IX se trouvait ainsi avoir deux fils de deux lits sans avoir une femme.

du jeune roi de Castille, et, ayant obtenu de lui qu'il leur confiât son fils Fernando, ils le ramenèrent auprès de sa mère.

Cependant le comte Alvar, sentant le pouvoir lui échapper avec la mort du jeune roi, résolut du moins de la cacher aussi long-temps que possible, et emmena ce cadavre, au nom duquel il régnait encore, dans un de ses châteaux. Mais des secrets de cette sorte ne se gardent qu'au fond d'un alcazar musulman, fermé à tous les regards. La Castille apprit bientôt la perte qu'elle avait faite, et Berenguela, devenue, en vertu du testament d'Alonzo, légitime héritière de la couronne, n'eut pas de peine à rallier autour d'elle les fidèles Castillans. Cependant Alvar, encore à la tête d'un parti nombreux, se refusait à tout accommodement, si on ne lui confiait la tutelle du nouveau roi, comme il avait eu celle du roi défunt. Mais la reine, instruite par la triste expérience du passé, ne voulut pas y consentir, et de Valladolid, qui lui avait ouvert ses portes, Berenguela se mit en route avec son fils, pour prendre possession des cités au delà du Duero. Mais Coca, Ségovie et Avila, tinrent bon pour Alvar, et bientôt la reine, avertie que Sancho Fernandez, le frère du roi de Léon, s'avançait avec une armée, non pas pour secourir son neveu, comme on aurait pu le croire, mais pour le combattre, se hâta de s'en retourner à Valladolid.

En effet, le roi de Léon, avec l'inconséquence qui fut toujours le trait saillant de son caractère, au lieu de songer à affermir sur le front de son fils la couronne de Castille, s'avisa, par une étrange saillie d'ambition, de la revendiquer pour lui-même. Il leva

une puissante armée, qu'il confia à son frère Sancho, aussi brouillon que lui, pour faire valoir ses prétendus droits au trône de Castille.

Cependant les émissaires de la reine étaient parvenus à convertir à l'obéissance les cités de l'Estramadure de Duero, cités belliqueuses, toujours armées pour la défense de leurs droits comme de leur territoire. Des députés de toutes ces villes se réunirent dans Valladolid aux *ricos homes* et au clergé castillan, pour offrir à Berenguela hommage solennel de fidélité. Mais la sage princesse, convaincue qu'il fallait une main plus ferme que celle d'une femme pour tenir en bride cette remuante Castille, résolut de se démettre de ses droits en faveur de son fils bien-aimé. Réunissant donc tous les partisans qui affluaient autour d'elle hors des portes de la ville, trop étroite pour les contenir, elle renonça en leur présence à tous ses droits à la couronne, qu'elle fit passer, aux acclamations de tous, sur la tête de son fils, âgé de 18 ans (31 août 1217). Tous les assistants jurèrent ensuite hommage de fidélité à leur nouveau monarque, sous le nom de Fernando III (1).

Le roi de Léon, en apprenant cet événement, qui ruinait toutes ses espérances, bien loin de se désister de sa folle entreprise, ne l'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur. Vainement la reine Berenguela lui envoya

(1) Les *ricos homes*, suivant les expressions de la *Chronique d'Alonzo X*, « élevèrent Fernando III roi sous un ormeau (*alçaronlo rey so un olmo.*) » On reconnaît ici cette vieille coutume nationale de l'Espagne, dont on trouve encore trace dans les provinces basques, où un ormeau séculaire, comme celui de Guernica, voit réunir sous son ombre l'*ayuntamiento* du village.

La chronique d'Alonzo, source fort suspecte d'ordinaire, quitte ici le roman pour l'histoire, et reprend beaucoup plus d'autorité pour le règne de Fernando III. On se souvient qu'elle fut écrite par ordre de son fils Alonzo X, et même, dit-on, en partie rédigée par lui.

les deux évêques de Burgos et d'Avila pour le détourner de cette guerre impie contre son propre fils et contre la femme qu'il avait aimée. Alonzo de Léon ne tint compte ni des représentations ni des prières (1), et vint lui-même, à la tête de son armée, dévaster le territoire de la Castille.

Trois partis se trouvaient alors en présence: celui du roi de Léon, celui du comte Alvar, et celui du souverain légitime. Le roi de Léon poussait vigoureusement la guerre dans le nord de la Castille, du côté de Burgos, que défendait le comte Lope Diaz de Haro. Le comte Alvar de Lara, du côté du sud, était maître de la plupart des places fortes. Enfin, la reine et son fils avaient pour eux Burgos, devenue, au détriment de Tolède, la vraie capitale du royaume, avec Ségovie, Valladolid, et les cités du Duero. Mais les événements prirent bientôt un tour plus heureux pour le jeune roi de Castille : Fernando de Léon, ayant trouvé dans Burgos et dans ses braves défenseurs une résistance qu'il n'avait pas attendue, et que chaque province, chaque cité de l'Espagne opposera toujours à l'étranger, comprit enfin l'inutilité, sinon le crime, de son entreprise, et rentra dans ses états. Le comte de Lara, désespérant de sa propre cause, essaya de vendre à l'étranger la couronne à laquelle il n'osait pas prétendre : il pressa vivement le puissant souverain de la France, Phi-

(1) Suivant la même chronique, le roi de Léon fit proposer à sa ci-devant épouse Berenguela de revenir vivre avec lui, moyennant une dispense qu'il obtiendrait de Rome, et de régner avec lui sur la Castille et Léon, pour laisser ensuite les deux couronnes à leur fils. Mais la reine répondit que jamais, à Dieu ne plaise, elle ne recommencerait à pécher en renouant ce que le Ciel avait dénoué, et que, quant au royaume, elle le voulait pour son fils, à qui l'avaient donné Dieu et les *omes buenos* de Castille.

lippe-Auguste, de venir prendre possession de la Castille au nom de sa belle-fille Blanche, sœur cadette de Berenguela. Mais Philippe, reconnaissant sans doute le peu de fondement de ces droits, refusa de les faire valoir.

Cependant la reine et son fils armaient de leur côté, et les milices de leurs fidèles cités accouraient de toutes parts se ranger sous leurs drapeaux. La reine, après avoir fait au roi défunt de magnifiques funérailles, commença les hostilités en reconquérant quelques unes des places fortes qui tenaient pour le comte de Lara. Najera, Lerma, Lara, et quelques autres, tombèrent ainsi en son pouvoir. Mais le manque d'argent mit bientôt un terme à ses succès, et Berenguela dut se dépouiller de ses joyaux pour fournir à la solde de ses troupes. Le comte de Lara, reprenant courage, s'approcha à la tête d'une armée, et une bataille semblait inévitable, quand un heureux hasard fit tomber le comte dans les mains de ses adversaires. S'étant imprudemment exposé pour reconnaître l'ennemi, il fut aperçu par quelques uns des chevaliers du parti du roi, qui, poussant leurs chevaux à toute bride, s'emparèrent de lui avant qu'on eût eu le temps de le secourir (1).

Cet heureux événement mit un terme à la guerre. Le comte, pour racheter sa liberté, dut livrer toutes les places qu'il possédait, sauf quelques unes qu'on

(1) Voici comment la *Chron. d'Alonso X* raconte cet événement : « Le roi de Léon, ayant envoyé proposer une entrevue à Berenguela, lui promit de lui obtenir une trêve du comte Alvar pour qu'elle pût s'y rendre avec son fils ; et la reine se mit à pleurer amèrement, et leva les yeux contre Dieu, en voyant que le roi de Castille avait besoin de demander trêve à un vassal pour aller librement dans son royaume : ce que voyant les *ricos homes*, ils ne purent le supporter, et allèrent combattre le comte, qu'ils firent prisonnier. »

lui laissa, comme grand vassal de la couronne. Son frère Fernando livra aux mêmes conditions, après une inutile résistance, Castro, Xérès et plusieurs autres places. Ainsi se trouva apaisée au bout de six mois, dit Rodrigue, une sédition qui menaçait d'être éternelle, et le jeune roi prit paisiblement possession de son royaume.

Mais cette paix, présent du Ciel tout à fait inespéré, ne devait pas durer long-temps : l'humeur ambitieuse du comte de Lara ne pouvait s'accommoder de cette dépendance, et le rôle de vassal répugnait à celui qui avait si long-temps régné sur la Castille. Les frères de Lara parurent en armes sur le territoire de Palencia; mais Fernando, avec une activité qui présageait un grand roi, fut bientôt en campagne à la tête d'une puissante armée. Les Laras, ne se sentant pas de force à lutter contre lui, recoururent à leur vieille tactique, et appelèrent encore une fois l'étranger en Castille, en faisant hommage au roi de Léon des villes qu'ils y possédaient. Alonzo IX, que l'âge et l'expérience n'avaient pas rendu plus sage, se hâta d'accourir, et recommença, misérable instrument d'une ambition qui stimulait la sienne, la guerre contre le fils auquel il devait un jour léguer sa couronne.

Le pieux roi Fernando, dit Lucas de Tuy, répugnait à tirer l'épée contre son père (1); cependant

(1) La *Chron. d'Alonzo X* cite une lettre de Fernando à son père; lettre peu authentique, mais digne et touchante; en voici la traduction : « Seigneur mon père, quelle ire est la vôtre pour que vous me fassiez mauvaise guerre à moi votre fils, qui ne le mérite nullement? Ne semble-t-il pas que vous êtes fâché de ce qui m'arrive d'heureux? Vous devriez vous réjouir d'avoir un fils roi de Castille, et qui vous fera toujours honneur : car il n'y a roi chrétien ni maure qui, par crainte de moi, ose vous attaquer. Et d'où vous vient cette grande

quelques uns des *ricos homes* castillans, ayant attaqué le roi de Léon, se firent battre par lui, et assiéger dans Cantillana, où ils s'étaient enfermés. Fernando s'approcha pour les secourir, et une bataille allait avoir lieu, lorsque les évêques s'interposèrent pour éviter l'effusion du sang chrétien, et mettre un terme à cette lutte dénaturée. La maladie, et bientôt la mort du comte Alvar, qui mourut à Toro (1), après avoir revêtu, légère pénitence pour tant de fautes, l'habit de l'ordre de Santiago, rendit les négociations plus faciles; le roi de Léon, rappelé enfin à des sentiments plus chrétiens, consentit à mettre bas les armes, et à se réconcilier avec son fils. Une intime et durable alliance fut conclue entre la Castille et Léon, en attendant l'heureux événement qui devait les réunir, et les deux rois convinrent de marcher ensemble contre les infidèles. « Temps fortuné! s'écrie Lucas de Tuy dans un lyrique enthousiasme, où la foi catholique triomphe, où l'hérésie est étouffée, où les remparts des Sarrasins sont visités par le glaive! où les monarques espagnols combattent et vainquent

ire? car de Castille il ne vous arrivera ni dam ni guerre, tant que je vivrai. Et vous devez songer que là où on faisait guerre, vous êtes aujourd'hui défendu et respecté, et qu'ainsi c'est à vous-même que vous faites tort. Et vous devriez y mettre plus de mesure; car le dam que vous me faites, je ne le supporterais d'aucun roi au monde; mais vous, je ne puis m'y opposer, car vous êtes mon père, et ce ne serait pas chose convenable; donc il me faut le souffrir jusqu'à ce que vous entendiez raison. » Et alors le roi de Léon répondit qu'il lui faisait guerre parce que le feu roi Enrique lui devait 10,000 maravédis. Et le roi Fernando, ne voulant pas avoir guerre avec son père pour 10,000 maravédis, lui fit compter. »

(1) Le comte, toujours au dire de la *Chron. d'Alonzo*, mourut tellement pauvre, « qu'il ne laissa pas de quoi payer des cierges pour son enterrement: et la reine, avec une charité toute chrétienne, envoya tout l'argent qu'il fallait, avec une robe de brocard pour ensevelir le comte. » Suivant Rod. de Tolède, sa maladie fut un coup du Ciel, qui le frappa soudainement pendant qu'il revêtait son armure.

pour la foi; où les évêques et le clergé construisent à l'envi des églises et des monastères; où les laboureurs cultivent paisiblement leurs champs, et jouissent des bienfaits de la paix! »

Quant au comte Fernando de Lara, découragé par la mort de son frère, et renonçant à une rébellion qui n'avait plus aucune chance de succès, il passa en Afrique, où il se mit au service des Almohades; il mourut bientôt après, en bon chrétien comme son frère, après avoir revêtu l'habit des frères de Saint-Jean-de-l'Hôpital, à Elvora, bourg chrétien situé près de Maroc, et peuplé sans doute de bannis de la Péninsule.

Paisible maître de son royaume, le jeune roi commença à régner sous la tutelle de sa prudente mère, à qui il obéissait, dit Lucas de Tuy, « comme un humble enfant sous la férule de son maître. » Remarquons en passant ce trait de ressemblance, à ajouter à tant d'autres, entre le monarque espagnol et saint Louis de France, non moins soumis que lui à l'influence de sa mère, Blanche de Castille, sœur de la reine Berenguela. Cette différence n'étonnera pas si l'on songe au jeune âge du roi, et à sa juste reconnaissance envers une mère à qui il devait sa couronne. « Mais comme il ne convenait pas, ajoute le bon Rodrigue, qu'un si grand prince se laissât emporter à des passions déréglées (*extraordinariis petulantiis traheretur*), la sage Berenguela, qui sut toujours le préserver du mal (*ab illicitis custodire*), » lui ménagea l'alliance de Béatrix de Souabe, fille de l'empereur Philippe, élu roi des Romains, et mort en 1208. Cette union, glorieuse en apparence, offrait des avantages plus brillants que

solides, et devait motiver plus tard les absurdes prétentions d'Alonzo X sur le trône impérial. Une alliance avec quelques unes des monarchies chrétiennes de la Péninsule, comme celle dont la Castille et Léon, en s'unissant, allaient bientôt recueillir les fruits, eût été bien plus réellement utile. Mais, bien qu'Innocent III fût mort depuis quatre ans, ces traditions, qui ne meurent pas à la cour de Rome, défendaient toute alliance *incestueuse* entre des dynasties alliées l'une à l'autre par les liens du sang, et les vrais intérêts de la Péninsule furent sacrifiés cette fois encore à un absurde et tyrannique préjugé.

L'empereur Frédéric II, à qui était confiée la tutelle de Béatrix, sa parente, jugeant sans doute que le roi de Castille était d'assez bonne maison pour s'allier à celle des Hohenstaufen, remit la jeune princesse aux envoyés de Fernando. Elle fut reçue en France avec de grands honneurs par le roi Philippe-Auguste, et arriva heureusement en Castille, où la reine et son fils vinrent au devant d'elle jusque près de la frontière. La cérémonie du mariage eut lieu à Burgos, où s'étaient rassemblés tous les *ricos homes* et tous les chevaliers du royaume avec leurs épouses, et les notables habitants des communes. Avant le mariage, le jeune roi prit sur l'autel le glaive qu'il ne devait plus tirer que contre les infidèles, et se le ceignit de sa propre main; il se revêtit ensuite des armes qu'avait bénies l'évêque de Burgos, et se conféra à lui-même l'ordre de la chevalerie. Ainsi le prestige de la royauté grandissait chaque jour dans cette monarchique Castille, où il n'y avait déjà plus personne d'assez haut placé pour armer son roi chevalier.

Trois jours après, le jeune prince conduisit à l'autel « la douce damoiselle (*dulcissimam Domicellam*) », et leur union fut bénie par l'évêque de Burgos, sans que l'archevêque de Tolède et le primat de Castille, Rodrigue, à qui nous devons ces détails, proteste contre cet oubli de ses droits et de ceux de sa bonne ville.

Depuis lors, la tranquillité publique ne fut plus troublée que par de courtes révoltes, que Fernando apaisa heureusement, quelquefois en achetant l'obéissance de ses vassaux rebelles, quelquefois en les forçant à se réfugier à la cour des Almohades, asyle ordinaire de tous les mécontents ; mais le roi de Léon ôta à la révolte toute chance de succès en s'abstenant loyalement, comme il l'avait promis, de lui prêter son appui. Tournant désormais contre les Sarrasins son courage inquiet, il harcela leurs frontières par de continuelles expéditions, que nous raconterons plus en détail dans l'histoire des Almohades. Dès lors, une généreuse rivalité s'établit entre les quatre monarques de Léon, de Castille, de Portugal et d'Aragon ; et sans unir, comme à la journée de Tolosa, contre les ennemis de la foi, des forces que leurs dissensions avaient si long-temps annulées, chacun d'eux, dans une série d'algarades heureuses, revendiqua sa part de l'héritage des Almohades.

Cette fin du règne d'Alonzo de Léon, plus glorieuse que son début, fut troublée par une révolte de son frère, Sancho-Fernandez, aussi remuant que lui. Au milieu des sanglantes discordes qui déchiraient l'empire de Maroc, l'usage s'était rétabli, pour les nobles chrétiens mécontents de leurs souverains, de vendre leurs services aux Musulmans, et d'exploi-

ter ainsi leurs discordes au profit de la chrétienté. L'infant Sancho, mécontent de son frère, ayant réuni 40 mille chrétiens ou juifs, sous prétexte de les conduire à Maroc, résolut de fonder en Espagne une puissance indépendante. S'étant mis en route pour Séville, il s'arrêta, chemin faisant, dans un château abandonné, Cañamero, non loin de Badajoz, où il se fortifia, et d'où il fit beaucoup de mal, dit la chronique, aux Maures comme aux chrétiens. On ne sait pas où aurait abouti, dans des temps d'aventures et de désordre, cette singulière tentative; mais Sancho, comme le roi goth Favila, se fit tuer à la chasse par un ours, et la troupe qu'il commandait, privée de son chef, fut bientôt dispersée par les Maures, Cañamero repris, et sa garnison passée au fil de l'épée (1220) (1).

Après avoir, pendant les dernières années de sa vie, notablement agrandi ses états aux dépens des Musulmans (2), Alonzo IX, à son retour d'un pèlerinage à Santiago de Compostelle, tomba malade, et mourut, en pieux monarque qu'il était, après avoir reçu les sacrements (23 septembre 1230). Il fut enterré auprès de son père, dans l'église de Santiago, après un règne de quarante-deux ans, qui ne fut pas sans gloire. Mais l'histoire n'en proteste pas moins à chaque page contre les éloges exagérés que lui décerne Lucas de Tuy. Nous avons vu ses inconséquences, sa facilité à prêter l'oreille à de mauvais conseils, et ses perpétuelles discordes avec les rois ses voisins,

(1) L'unique source qui nous transmet ce fait curieux sont les Annales de Tolède, II.

(2) Le récit de ces conquêtes se retrouvera au chapitre suivant avec celles de Fernando III de Castille et de Jayme d'Aragon.

sans même en excepter son fils. Quant à son courage, il fut hors de doute, comme sa libéralité et son esprit chevaleresque, et tous ces vices brillants que le vulgaire prend pour des vertus. Quelques lignes de Lucas de Tuy peignent d'une façon assez vive l'aspect martial de ce prince, et l'ardeur mal réglée qui l'entraîna dans tant de fausses démarches. « Sa voix, dit-il, était celle d'un lion rugissant; lorsqu'il était revêtu de ses armes de guerre, et montait son cheval de bataille, ses gestes animés, son visage en feu trahissaient l'emportement de son courage, et ses ennemis ne pouvaient soutenir son aspect. Toujours vainqueur à la guerre, sa valeur était tempérée par la clémence, qui chassait bientôt la colère de son cœur, et étouffait le venin que de mauvais conseillers avaient versé dans son oreille. »

Nous avons dit ses défauts, disons franchement ses qualités. Prodigue d'un bien facilement acquis, toutes les dépouilles qu'il rapportait de la guerre étaient pour les couvents, et il nourrissait les moines nécessiteux des provisions de sa royale épargne. Des fondations utiles honorèrent son règne. Il repeupla une foule de villes que les malheurs de la guerre avaient privées de leurs habitants, et en fonda de nouvelles dans les terrains conquis de l'Estrémadure, et dans ses états de Léon, de la Galicie et des Asturies. Il jeta des ponts sur les fleuves, fit percer des chemins, réparer les murs de sa ville de Léon, et élever à Santiago, sur le tombeau de l'apôtre, une magnifique église, sans parler d'une foule de couvents que dota sa munificence sur tous les points de son royaume. Une noble rivalité le porta à fonder une université à Salamanque (en 1222), à l'instar de celle qu'A-

lonzo VIII de Castille avait élevée à Palencia. Enfin, à la prière de sa sage épouse, Berenguela, dont, pour son malheur, il fut séparé trop tôt, il réforma l'imparfaite constitution du royaume, revisa les *fueros* et étendit les franchises de Léon et des autres villes de ses états (1). Jaloux de faire rendre à tous ses sujets une justice égale, et de purger les tribunaux de la corruption qui s'y était glissée, il défendit aux juges, dit Lucas de Tuy, de recevoir aucun présent, grand ou petit; mais il eut soin en même temps de leur assigner sur le trésor royal un salaire suffisant pour les mettre à l'abri du besoin et de la corruption. Enfin, armé contre les malfaiteurs d'une implacable sévérité, il les condamnait sans pitié aux atroces supplices en usage à cette époque, et les faisait pendre, noyer, brûler ou écorcher vifs, et bouillir dans des chaudières.

Alonzo avait eu de sa première femme, Teresa de Portugal, deux filles, doña Sancha et doña Dulce, et un fils nommé Fernando, mort, comme on l'a vu, en 1214. Il eut ensuite de son union avec Berenguela de Castille deux fils, Fernando et Alonzo, et deux filles, Berenguela et Constancia. Par une dernière inconséquence qui couronne toutes celles de sa vie, Alonzo, en mourant, comme s'il eût été jaloux de semer après lui de nouveaux germes de discordes, laissa sa couronne à ses deux filles aînées, Sancha et Dulce. Fernando se trouvait alors au siége de Jaen, après avoir confié à sa mère, pendant son absence, le soin de gouverner ses états. Promptement

(1) Blandis precibus a viro suo obtinuit (Berengaria) ut corrigeret mores, et foros Legionensis civitatis et regni, et gravamina relevaret. (Luc. Tudens., p. 109.)

averti par elle de la mort d'Alonzo, il accourut sur-le-champ pour recueillir la riche succession qui lui était échue. Fernando et sa mère se mirent aussitôt en marche pour Léon, non sans quelque incertitude sur la réception qui les y attendait. En effet, cette réunion des deux couronnes blessait, comme on peut s'y attendre, l'orgueil des Léonais, peu soucieux de changer leur titre de royaume pour celui de province de la Castille. Aussi bon nombre de *ricos homes* avaient-ils embrassé le parti des deux infantes; Léon surtout, craignant de perdre son rang de capitale, n'était pas disposé en faveur de Fernando.

Mais le pieux roi de Castille devait vaincre, car il avait le clergé pour lui. Tous les évêques léonais se prononcèrent hautement en sa faveur, et, malgré la résistance de quelques *ricos homes* du parti opposé (1), s'apprêtèrent à lui ouvrir les portes de leur ville. Cependant la princesse de Portugal, Teresa, mère des deux infantes, qui avait d'abord hautement manifesté l'intention de soutenir leurs droits, consentit à une entrevue avec Berenguela, qui désirait comme elle éviter l'effusion du sang. Les deux veuves du roi de Léon se rencontrèrent à Valencia de Minho, et là, après de longues négociations, il fut

(1) Lucas de Tuy rapporte fort au long, p. 115, le miracle suivant : « Un homme très noble, *Didacus* (Diego), s'était emparé à Léon de l'église de Saint-Isidore, et y avait mis garnison. L'évêque de Léon, fidèle, comme tout le clergé, à la cause de Fernando, arma contre Didacus; les bourgeois armèrent de leur côté, et la ville était tout en émoi, lorsque, *par la miséricorde de Dieu*, le susdit Didacus fut frappé d'un mal si violent, que les yeux lui sortaient de la tête, et qu'il criait sans cesse (lui ou une voix qui était en lui) que saint Isidore avait voulu le punir d'avoir profané son église. Enfin, par les conseils de quelques âmes pieuses, il évacua l'église, paya le dégât qu'il y avait fait, et jura sur l'Évangile d'être désormais le vassal et le soldat du bienheureux saint Isidore. »

convenu que les deux infantes restitueraient à leur frère les villes qu'elles occupaient, et lui cèderaient leurs droits à la couronne. Celui-ci, en revanche, devait leur assigner pour tout le temps de leur vie un revenu de 30 mille pièces d'or. Le différend ainsi terminé à l'amiable, le roi Fernando entra en grande pompe dans sa nouvelle capitale, à laquelle il accorda de nouvelles franchises (1), et prit le titre de roi de Castille et de Léon. « Et ainsi, ajoute Rodrigue, l'habileté de la noble reine sa mère lui donna la couronne de Léon, comme elle lui avait déjà donné celle de Castille; et, bien que cette réunion des deux royaumes *déplût presque à tout le monde*, Berenguela sut si bien faire, qu'elle s'accomplit sans désordre et sans effusion de sang, et que les deux royaumes jouirent, grâce à elle, d'une paix perpétuelle.

L'Espagne, depuis la chute de la monarchie gothique, n'avait pas encore fait un pas aussi décisif vers cette unité perdue, qu'il lui faut, depuis cinq siècles, reconquérir pièce à pièce. Deux grands événements dominent ce XIII[e] siècle, dont nous écrivons l'histoire : au dehors la bataille de Tolosa, qui donna à l'Espagne la force; au dedans la réunion des deux couronnes, qui lui donnera l'unité. Dès lors, on peut dire avec quelque vérité qu'il existe une Espagne chrétienne, tandis que nous n'en avions jusque là rencontré que les fragments. La double couronne de Castille et de Léon, portée par un prince digne d'elle, domine maintenant sur la moitié de la Péninsule, de la pointe de la Galice à Jaen, en attendant

(1) Concessit bonos mores et foros antiquos, et multa gravamina relevavit. (Luc. Tud.)

qu'elle s'étende d'une mer à l'autre, *de mar à mar*, par la conquête de Murcie et de Séville. La Navarre, confinée dans un recoin des Pyrénées, n'existe guère plus que pour mémoire sur la carte d'Espagne; l'Aragon tend de plus en plus à se répandre au dehors, et à s'isoler de la politique péninsulaire. L'empire musulman d'Andalousie va voir ses plus belles provinces reconquises une à une par l'éternelle croisade qui remplit à elle seule tout le long règne de Fernando. Enfin le Portugal, en s'étendant sans cesse, aux dépens des Maures, sur cette longue et étroite lisière qui borne la Péninsule à l'est, est la seule de ses provinces qui ne doive pas s'absorber un jour dans la grande nationalité castillane, la seule qui proteste aujourd'hui même contre cette unité, sans laquelle il n'y a pas pour l'Espagne d'existence politique.

ARAGON.

Jetons maintenant les yeux sur l'Aragon, qui gémit aussi, comme la Castille, sous les maux inséparables d'une minorité, mais qui, moins heureux, n'a pas, pour y mettre un terme, la prudence et l'habileté d'une Berenguela. La déplorable fin du roi d'Aragon dans les champs de Muret, jointe à l'absence du jeune Jayme, son fils, confié à la garde du meurtrier de son père, avaient bientôt réveillé l'ambition des *ricos homes*. De toutes ces ambitions, les plus impatientes étaient celles du frère du roi défunt, l'infant don Fernando, abbé de Montaragon, et de son oncle, le comte Sancho de Roussillon (1). Non contents de la

(1) Schmidt et Aschbach se trompent en faisant de Sancho, comte de Rous-

perspective, plus flatteuse pour eux que pour le pays, d'une longue minorité, ils contestaient les droits de Jayme au trône, et la légitimité de sa naissance, d'accord sur ce point avec le roi défunt, qui avait toujours montré de l'éloignement pour son fils, et soutenu que le mariage dont il était issu n'était pas valable, en dépit de la sentence du pape, qui le reconnaissait pour tel. Chacun des prétendants faisait valoir ses droits à la couronne, et s'apprêtait à les soutenir par les armes. L'Église, fidèle à la cause que son chef avait embrassée, prit hautement le parti du jeune roi, et entraîna avec elle la plus grande partie de la noblesse d'Aragon. La guerre allait éclater lorsque les partisans de Jayme, jaloux de fortifier leur cause de la présence de leur roi, supplièrent le Saint-Père d'ordonner à Simon de Montfort de leur restituer l'héritier de la couronne d'Aragon. Le pape y consentit de grand cœur, et Simon, à qui le concile de Montpellier venait de conférer l'investiture du comté de Toulouse, n'eut garde de résister aux ordres de son suzerain spirituel. Le légat cardinal de Bénévent fut chargé par le Saint-Père de reconduire dans ses états le jeune roi, alors âgé de six ans (1), avec son cousin Raymond-Berenger de Provence, à peu près du même âge, et qui devait être élevé avec lui (1214).

sillon, un frère du roi défunt et un oncle de Jayme. Le roi Alonzo II d'Aragon, mort en 1196, n'avait eu que trois fils : don Pedro, qui régna après lui; don Alonzo, qui fut comte de Provence, et don Fernando, abbé de Montaragon. Quant à don Sancho, frère cadet d'Alonzo II, il était ainsi l'oncle de Pedro II, qui lui avait donné le Roussillon en fief, et le grand-oncle de Jayme I. (Voir Miedes, *Hist. del rey Jayme*, p. 23, et, pour les sources de l'hist. d'Aragon, Pièces justificatives, nº 3, à la fin de ce volume.)

(1) Jayme était né en 1207. Desclot, par une préoccupation singulière dans un biographe contemporain, lui donne 20 ans à cette époque.

Des Cortès solennelles furent convoquées à Lérida pour la réception du jeune roi, et la noblesse, la clergé et des députés de chacune des bonnes villes du royaume, s'empressèrent d'y accourir; mais les deux infants Sancho et Fernando refusèrent d'y assister. Jusque là, l'usage de prêter au nouveau souverain hommage de fidélité n'avait pas existé en Aragon (1); mais le légat, dans le pieux dessein de mettre un terme aux discordes qui déchiraient ce malheureux pays, parvint à obtenir que les Cortès assemblées prêtassent serment de fidélité à leur jeune monarque *en* Jacme ou Jayme I (2). Depuis lors, cet usage s'établit en Aragon, au début de chaque règne; mais les Aragonais, toujours jaloux de leurs libertés, exigèrent de Jayme I, comme de tous ses successeurs, qu'il confirmât par serment solennel et jurât de maintenir tous les *fueros*, priviléges et coutumes des pays qu'il allait gouverner. Le royal enfant, porté dans les bras de l'archevêque de Tarragone, prononça le serment sans le comprendre, et reçut l'hommage de ses fidèles sujets. Le légat s'occupa ensuite de mettre un terme aux dissensions, en pourvoyant à l'administration du royaume, à sa défense contre les Maures, et à l'éducation du jeune roi. Celle-ci fut confiée, en dépit des prétentions rivales des deux infants, à Guillen de Monredon, grand-maître du Temple, qui offrait toutes les garanties nécessaires de loyauté, de science et de courage; et il fut convenu que Jayme, avec son cousin Raymond, serait

(1) C'est ainsi que nous avons vu le roi Pedro II jurer de maintenir les franchises de ses deux royaumes, sans recevoir en échange de ses sujets serment de fidélité.

(2) *En*, en catalan, équivaut au *don* castillan.

élevé dans le château de Monzon, place bien fortifiée et munie d'une forte garnison.

Quant au gouvernement, il fut confié au comte Sancho, comme le plus âgé des deux infants, sous le titre de *Procureur général du royaume*, et partagé sous lui entre trois gouverneurs, un pour la Catalogne et deux pour l'Aragon, avec l'Ebre pour limite de leurs gouvernements respectifs. Cette intervention toute pacifique du cardinal-légat dans les affaires intérieures de l'Aragon prouve assez les liens étroits de ce royaume avec le Saint-Siége, qui l'avait pris en quelque sorte en tutelle, depuis le jour où le roi Pedro II, en recevant sa couronne des mains du Saint-Père, s'était déclaré son vassal et son tributaire. Ces liens, dont l'Aragon devait un jour sentir le poids, furent encore resserrés par le testament de la reine douairière d'Aragon, Marie de Montpellier. Cette princesse, étant morte à Rome, où elle avait été chercher un asyle, supplia par son testament le Saint-Père de continuer au fils et à son royaume d'Aragon la protection qu'il avait accordée à la mère, et cette requête, comme on le pense bien, ne fut pas refusée à ses prières (1).

Le choix du comte Sancho pour régent d'un royaume, sur lequel il avait prétendu régner pour son propre compte, était le plus déplorable que l'on pût faire. Bientôt l'ambition et l'avidité du régent et de son neveu, l'infant Fernando, le moins pacifique de tous les abbés, qui, chacun de leur côté, faisaient valoir les armes à la main leurs droits à la couronne, portèrent

(1) Miedes, *Vida del rey don Jayme*, l. II, ch. 5. Le testament de la reine Marie se trouve dans Aguirre, *Concilia Hispan.*, t. V, p. 180.

à la prospérité publique l'atteinte la plus profonde. Les finances du royaume, déjà fort appauvries par les continuelles expéditions du roi don Pedro, qui avait engagé à des juifs et à des usuriers tous les domaines royaux, en vinrent, par les dilapidations de Sancho, à un tel état d'épuisement que les juges, pour subsister, étaient obligés de vendre publiquement la justice, et que le jeune roi, dans son château de Monzon, touchait à peine les revenus nécessaires à sa subsistance. L'état, en un mot, semblait à la veille de sa ruine, lorsqu'il fut sauvé par la loyauté et le dévoûment de quelques nobles et prélats aragonais. Ximeno Cornel, vieux chevalier plein d'années et d'expérience, et l'un des hommes les plus considérés de l'Aragon, touché des malheurs de son pays, se mit à la tête d'une sorte de *ligue du bien public*, où entrèrent l'évêque de Tarragone, celui de Tarrazone, don Pedro de Azagra et quelques autres *ricos homes*. Ces généreux citoyens, indignés de voir leur roi n'échapper à la tyrannie de son oncle que par la prison, trouvèrent moyen, d'accord avec son gouverneur, de le faire sortir en secret du château de Monzon, d'où s'était déjà échappé son compagnon, le jeune comte de Provence, las comme lui de sa longue captivité.

Vainement l'infant don Sancho, instruit des projets d'évasion du jeune roi, avait cherché à intimider ses partisans en disant « qu'il rougirait d'écarlate tout le chemin qui conduisait de Monzon au cœur de l'Aragon » ; le royal captif, qui sentait déjà battre un cœur d'homme dans sa poitrine d'enfant, se revêtit, pour sortir de Monzon, d'une légère cotte de mailles, qui ajoutait encore à sa bonne grâce naturelle, et arriva dans sa capitale sans avoir rencontré un ennemi,

en dépit des fanfaronnades du régent (1). Le jeune Jayme, alors âgé d'un peu plus de neuf ans, mais supérieur à son âge par l'excellente éducation physique et morale qui avait développé toutes ses facultés, fut accueilli à Sarragosse par ses bons et loyaux sujets avec un enthousiasme que sa rare beauté vint redoubler encore. L'hommage de fidélité lui fut solennellement prêté, et, pour subvenir à l'épuisement des finances, on vota par acclamation l'impôt du *bovage* (1217), impôt extraordinaire et odieux au pays, qui ne devait être acquitté qu'une fois pendant chaque règne, et qui cependant l'avait été trois fois sous celui de Pedro II, à son avénement, avant la bataille de *las Navas*, et lors du mariage de ses deux sœurs, pour payer leur dot.

Instruit par l'adversité et par une précoce expérience de la vie, plus encore que par les leçons de son maître, ce roi-enfant, entouré de sages conseillers, s'efforça de gouverner par lui-même, et, chose plus étrange, il y réussit. Les *ricos homes* de l'Aragon, fidèles, malgré leur esprit d'indépendance, à leur vieil instinct de loyauté monarchique, se rangèrent peu à peu du côté de leur roi légitime, et, l'année suivante, Jayme, après avoir tenu à Tarragone des Cortès purement catalanes, car les Catalans, jaloux de leurs droits, s'étaient réservé ce privilége (2), tint à Lérida

(1) Voici le texte de ce curieux passage des mémoires de Jayme, chap. 13 : « E dix le comte don Sanxo, que tanta de terra com nos, e quells que ab (avec) nos erem, passarien en Aragon de part Cinca, que ell la cobraria de preset vermell.... ; e per temor de la batalla, un cavaller prestans un gonyjo llauger quens vestissem : e aço fo lo nostre començament de les primeres armes que nos pressem.

(2) Je supprime dans le récit des faits toute réflexion sur les Cortès, comptant consacrer, dans le volume suivant, un chapitre spécial à cette matière importante et si peu connue.

les Cortès générales du royaume. Là, le comte Sancho, désespérant de garder plus long-temps un pouvoir qui lui échappait, vint vendre le plus cher possible sa soumission ; et, moyennant quelques riches domaines qu'il reçut en fief, il renonça à la régence, et prêta au roi un serment de fidélité qu'il ne devait pas tenir long-temps.

Plus d'une fois, en effet, Jayme, pour maintenir sa couronne sur son jeune front, dut mettre les armes à la main, soit contre ses oncles, soit contre des vassaux rebelles. L'infant Fernando, jaloux de faire valoir ses prétendus droits, ou de faire acheter sa soumission aussi cher que celle de Sancho, attira dans son parti bon nombre de *ricos homes*, et s'empara des cités de Sarragosse, de Huesca et de Jaca. Tous les rebelles se groupèrent autour de lui. Vainement Jayme, qui, dans ces négociations comme dans ces guerres, fit preuve d'une prudence et d'un courage au dessus de son âge, essaya de lutter contre cet espritde désaffection et de révolte ; vainement il chercha un appui, d'abord auprès du Saint-Siége, en se mettant avec l'Aragon sous sa protection (1) ; puis auprès de la Castille, en épousant, en 1221, l'infante doña Leonor, sœur de la reine Berenguela (2) : force lui fut de céder à la fin, et de se remettre entre les mains de son oncle et de ses vassaux rebelles, tous animés, à ce qu'ils prétendaient, duzè le le plus touchant pour le bien de leur roi et celui du pays (1223). Le gouvernement passa dès lors des mains du jeune roi dans celles

(1) Voyez dans Aguirre, t. V, p. 183, la lettre d'Honoré III à ce sujet.

(2) « E pudiam haver la hora 12 anys (*años*) complits, e entravem en los 13, si que un any stiguem (*estuvimos*) ab ella, que no podiem fer ço quels homens han a fer ab sa muller, car no haviem la edat. »

de Fernando, et l'homme fait se montra bien inférieur à l'enfant en sagesse et en habileté.

Ce ne fut que deux ans plus tard, en 1225, que Jayme, alors âgé de dix-sept ans, et qui sentait depuis long-temps en lui la virilité et le courage d'un roi, parvint à se soustraire par la fuite à cette honteuse captivité. Convoquant aussitôt autour de lui tous les *ricos homes* qui tenaient de lui des fiefs, et lui devaient à ce titre une obéissance plus spéciale, il résolut de signaler son émancipation par une croisade contre les Maures, et de rallier l'Aragon autour de l'étendard de la croix. Mais peu de *ricos homes* répondirent à son appel, et l'impatient courage de Jayme lui ayant fait entreprendre le siége de Peniscola avec des forces insuffisantes, il fut obligé de le lever, et de vendre, au prix d'un tribut annuel, à abou Seïd ben abou Abdallah, l'Emir de Valence, une trêve dont Jayme avait grand besoin pour réduire à l'obéissance ses vassaux rebelles. La lutte fut longue et opiniâtre; mais le courage du jeune roi (1) le débarrassa de Pedro de Ahones, l'un de ses plus dangereux adversaires; et, grâce à l'appui de l'évêque Spargo de Tarragone, il parvint à ramener à lui les chefs des deux partis les plus puissants en Aragon

(1) C'est un curieux épisode des mœurs féodales que la querelle et la lutte corps à corps du jeune Jayme, alors âgé de dix-sept ans, avec ce vassal rebelle qui voulait tirer l'épée contre son roi, et que Jayme retint de sa main puissante. Puis, les gens de la suite de don Pedro l'ayant débarrassé de l'étreinte du royal Hercule, tandis que les gens du roi les regardaient faire sans bouger, Jayme, suivi seulement de quatre cavaliers, se mit sur-le-champ à la poursuite du rebelle; celui-ci, atteint d'un coup de lance, fut reçu dans les bras de Jayme, qui lui dit pour toute vengeance ces seuls mots : « Don Pedro, en male heure vous êtes né! » et le fit ensevelir avec honneur. Je regrette fort que l'étendue de ce récit m'empêche de le citer en entier. On le trouvera dans la *Vie de Jayme*, ch. 26, et dans Zurita, t. II, ch. 80.

après celui de l'infant, savoir Ramon Folch, vicomte de Cardona, et Guillen de Moncada, vicomte de Béarn (1).

Restait l'infant Fernando, avec les *ricos homes* et les trois puissantes villes qui avaient embrassé son parti, Saragosse, Huesca et Jaca. Les *concejos* de ces trois villes, voulant, suivant la formule, « remédier aux maux du royaume », s'unirent par une ligue étroite, pareille à celle qui avait déjà eu lieu en 1205, sous le roi Pedro II, pour la défense des libertés de l'Aragon. Les députés de ces trois villes, réunis à Jaca (novembre 1227), s'engagèrent en leur nom « à se » soutenir l'une l'autre envers et contre tous, sauf la » fidélité due au roi et à la reine », et tous les bourgeois, depuis l'âge de sept ans et au dessus, jurèrent » d'être fidèles à cette union et au *fuero* d'Aragon. » Mais le jeune roi, en se ménageant des intelligences dans tous les partis, parvint à frapper d'impuissance cette formidable ligue. Fernando, se voyant abandonné peu à peu de ses partisans, vint à Tortosa avec l'évêque de Saragosse, son complice, implorer le pardon de Jayme, qui se hâta de le lui accorder (1227), et acheta par le don d'une trentaine de fiefs sa précaire soumission. L'arbitrage des litiges qui restaient encore à décider fut confié aux évêques de Tarragone et de Lerida et au grand-maître du Temple, et tout marcha à grands pas vers une pacification générale, dont l'Aragon avait grand besoin,

(1) Zurita (l. II, pl. 80 et 81) raconte au long tous ces détails, qui ne manquent pas d'intérêt, et où Jayme apparaît sous le jour le plus avantageux ; mais nous sommes forcé de les abréger, ainsi que le récit de ces guerres et de ces négociations, qu'on trouvera dans Miedes et Zurita, et dans la *Vie de Jayme*.

après 14 ans de troubles. Quant aux trois cités confédérées, se voyant abandonnées seules au juste ressentiment du roi, elles se hâtèrent de faire leur soumission, et d'obtenir de lui leur pardon et la confirmation de leurs franchises. Des processions et des fêtes populaires célébrèrent dans tout le royaume le retour de la paix, si désirée, et le roi Jayme, fier d'avoir reconquis son royaume à un âge où d'autres ne seraient pas même en état de le gouverner, put enfin songer à tourner contre les ennemis de la foi des armes si long-temps occupées à combattre des sujets rebelles.

NAVARRE.

Nous ne terminerons pas cette revue générale de l'histoire des monarchies chrétiennes sans dire un mot de la Navarre, presque effacée depuis un quart de siècle de la scène de l'histoire, pendant que son roi, Sancho *le Fort*, cantonné dans ses montagnes, au sein de cette monarchie dérisoire, qui tient à peine sa place sur la carte d'Espagne, luttait à force d'habileté et de courage contre les désavantages de sa position. En effet, l'existence de la Navarre, rejetée sur la rive gauche de l'Ebre, et resserrée par l'Aragon jusqu'à Sangüesa, par la Castille jusqu'à Saint-Sébastien, n'était depuis long-temps qu'une lutte continuelle; or la durée seule de cette lutte inégale témoigne, à défaut de l'histoire, du talent et de la fermeté qu'y déployèrent les souverains de la Navarre. Du reste, pendant le laps de douze ans environ qui s'écoulèrent entre le retour de Sancho VI de son malencontreux voyage en Afrique et la ba-

taille de *las Navas*, peu d'événements de ce règne appartiennent à l'histoire : nous voyons seulement en 1202 le roi d'Aragon Pedro II, pour mettre un terme aux vieilles haines qui séparaient les deux pays, demander la main de l'infante Constancia ou Teresa, sœur de Sancho de Navarre (1); celui-ci s'empressa d'accepter cette alliance, conseillée par la plus saine politique; elle allait se conclure, quand le pape Innocent III, qui aurait sacrifié le repos de tous les trônes de la chrétienté au maintien d'un seul des canons de l'Eglise, s'avisa que l'infante était cousine germaine du roi don Pedro, né comme elle d'une fille de l'empereur Alonzo VII, et défendit le mariage sous peine d'anathème. Le repos des deux pays fut ainsi sacrifié à un absurde préjugé, et c'est alors que le roi d'Aragon alla épouser en France Marie de Montpellier.

Nous avons vu dans l'histoire de Castille les guerres continuelles de ce pays avec la Navarre, heureusement en paix avec l'Aragon, malgré la rupture du mariage qui devait rapprocher les deux couronnes. On sait aussi la part que Sancho prit à la journée de *las Navas*, et la glorieuse devise des chaînes qu'il ajouta aux armes de Navarre. Dans les troubles qui agitèrent la minorité de Jayme I d'Aragon, Sancho de Navarre prit le parti de l'infant Fernando, et y gagna quelques places fortes dont l'avait naguère dépouillé le roi Pedro II (2). Le roi Jayme I, parvenu à l'exercice réel du pouvoir, main-

(1) Moret, *Anales de Navarra*, liv. XX, ch. 6, et *Innocentii III epist. ap.* Baluze, *ep.* 556. Moret place à tort ce mariage manqué en 1205; la lettre d'Innocent III est de 1202. Voir aussi Zurita, l. II, ch. 53.

(2) Moret cite un contrat passé à cet effet entre l'infant et le roi de Navarre.

tint avec Sancho la bonne intelligence qui régnait depuis quelque temps entre l'Aragon et la Navarre. Sancho, avancé en âge et tourmenté par un cancer à la jambe qui lui causait de vives douleurs, vivait fort retiré dans son château de Tudela, presque étranger aux intérêts de ce monde. Cependant, ayant eu quelques démêlés nouveaux avec Fernando III de Castille, et trop faible pour lui résister seul, il envoya proposer au roi d'Aragon un traité d'alliance offensive et défensive contre la Castille. Jayme vint rendre visite au vieux roi de Navarre, qui, ayant perdu par accident à la chasse (1), peu d'années auparavant, le fils issu de son mariage avec une fille de Raymond IV de Toulouse, et séduit d'ailleurs par les grandes qualités de Jayme, et par ces grâces naturelles qui lui gagnaient tous les cœurs, résolut de l'adopter pour son fils et pour héritier de la couronne de Navarre.

Bien qu'un lien de parenté assez étroit existât entre eux, l'héritier naturel de Sancho était Thibault, comte de Champagne, fils de sa sœur Blanche, mariée en

(1) L'existence et la mort de ce fils, nommé don Fernando, ne sont pas fort avérées, car elles ne reposent que sur la foi très-douteuse des archives de San-Juan de Leyria, qui en parlent ainsi : A dos de las Kalendas de mayo, murió D. Fernando, hijo del Rey. (Voir Moret, l. XX, ch. 7.) Zurita dit seulement de Sancho, en parlant de son mariage : Y no le quedaron hijos, l. III; ch. II.

Jayme raconte avec beaucoup de grâce et de naïveté son entrevue avec le vieux roi de Navarre. Voici quelques fragments de ce récit (l. II, ch. 7) : « Et quand nous arrivâmes à Tudela, le roi ne put descendre du château vers la ville, car il était gras à l'excès (*à desmesura*), et il avait vergogne de se faire voir; aussi n'était-il pas aimé des gens du pays. Nous eûmes donc à monter jusqu'au château, où il nous accueillit bien et vint au devant de nous; et il y avait deux ans qu'il n'en était sorti et n'avait descendu si bas. Et nous nous embrassâmes fort, et le roi était aussi grand que moi, et il se montra fort allègre et riant de ma venue, et il nous dit qu'il y avait long-temps qu'il ne s'était autant réjoui. »

France; mais Thibault, impatient de l'héritage qui devait lui revenir, avait intrigué auprès des *ricos hommes* navarrais pour enlever le sceptre à ce roi âgé et malade qui semblait ne plus le tenir d'une main aussi ferme, et Sancho, irrité de l'ingratitude de son neveu, résolut de le punir en le déshéritant. Peut-être aussi Sancho était-il dirigé par une pensée plus profonde, celle de réunir sous une même main la Navarre et l'Aragon, et de greffer ainsi sur cette souche usée des descendants d'Iñigo une tige plus jeune et plus vivace, pour lutter à forces égales contre l'ascendant toujours croissant de la Castille.

Mais, pour ménager l'amour-propre si irritable des Navarrais, peu soucieux de voir leur nationalité s'absorber dans celle de l'Aragon, Sancho imagina un singulier moyen: ce fut de conclure avec le roi Jayme I un acte d'adoption mutuelle, où chacun reconnaissait l'autre pour héritier de ses états, à l'exclusion de ses enfants ou de ses autres héritiers. Bien que Jayme eût un fils, auquel il enlevait éventuellement ses droits, toutes les chances étaient en faveur de l'Aragon dans ce bizarre contrat entre un roi de 25 ans et un de 78, et le premier pouvait fort raisonnablement se flatter de survivre à l'autre (1).

(1) Le passage suivant semblerait faire croire que Jayme avait réservé les droits de son fils; mais on verra bientôt qu'il n'en était rien : « Seigneur, dit-il au roi de Navarre, vous savez que nous avons un fils qui a été par nos soins fait jurer pour successeur de notre royaume d'Aragon; et la mort de l'homme est dans la main de Dieu, et le jeune peut mourir avant le vieux. Et ceci est le seul obstacle (*embarch*), car je ne veux pas enlever à mon fils son droit pendant sa vie; et sans cela sachez pour certain que la chose me plairait fort, car bien je connais le grand amour que vous me portez..... » Et le roi répondit « Que c'était grande chance à lui de s'aventurer avec deux personnes aussi jeunes que notre fils et nous, et qu'il risquait plus dans le marché; mais qu'il le faisait par amour pour nous, et que notre fils ne ferait qu'un avec nous; et que, si lui, Sancho, mourait le premier, que sa terre et

Jayme n'hésita donc pas à accepter ce contrat aléatoire, qui fut signé à Tudela en 1231, non sans quelque difficulté de la part des *ricos homes* aragonais, qui souffraient impatiemment l'exclusion, même éventuelle et fictive, de l'infant don Alonzo, légitime héritier de la couronne (1). Le traité fut en outre signé par les principaux membres de la noblesse des deux royaumes, dont les noms se trouvent sur le contrat, et par les députés des villes; mais on n'y voit figurer le nom d'aucun évêque ni membre du clergé, qui d'ordinaire jouent un rôle si marquant dans toute la diplomatie de l'époque.

On convint en outre, dans cette entrevue, du contingent que chacun des deux rois devait fournir pour la guerre contre la Castille, et qui se montait à mille hommes d'armes pour la Navarre et deux mille pour l'Aragon (2). Le roi Jayme, dont les

son royaume nous resteraient; et que, si nous et notre fils nous mourions, il hériterait de nous. »

(1) Zurita donne en son entier ce curieux contrat, dans ses *Anales de l'Aragon*, l. III, ch. II. En voici quelques passages : « Que ce soit chose connue de tous ceux qui sont et seront que moi, don Jayme, par la grâce de Dieu roi d'Aragon, je déshérite (*desafillo*) tout homme quelconque (on remarquera qu'il ne nomme pas son fils), et prends pour fils (*afillo*) vous, don Sancho, roi de Navarre, et vous fais héritier de tous mes états, châteaux et seigneuries..... Et je veux que tous mes *ricos homes* et conseillers vous jurent seigneurie si je viens à mourir avant vous, et vous servent loyalement; et sinon qu'ils soient reconnus pour traîtres et ne puissent sauver leur âme, etc... » Vient ensuite le même engagement, et dans les mêmes termes, de la part du roi de Navarre, et le nom de l'infant Alonzo n'est pas une seule fois prononcé dans tout l'acte. »

(2) Le ch. 12 de la *Vida de Jacme* contient, sur le conseil tenu entre les deux rois et leurs *ricos homes* à propos de la guerre de Castille, des détails fort curieux; mais leur étendue m'empêche de les citer. On remarquera seulement cette phrase de Jayme à Sancho : « Vous savez que nous autres rois nous n'emportons de ce monde, quand nous sommes à l'heure de la mort, qu'un simple linceul, seulement de plus belle étoffe que ceux des autres hommes; et cela nous est donné de plus pour le grand pouvoir que nous avons de servir Dieu, et de laisser bon renom de nos œuvres. »

finances étaient dans un assez piteux état, arracha à grand'peine de son père adoptif cent mille sous dont il avait grand besoin pour ses armements, et encore dut-il mettre en gage, pour les obtenir, quatre de ses places fortes. Mais le roi Jayme, forcé dans cette même année de visiter sa nouvelle conquête de Mayorque, fut obligé de manquer au rendez-vous qu'il avait donné à Sancho pour la fête de Pâques de cette année; l'expédition concertée contre la Castille avorta par l'avarice et l'incurie de Sancho, exposées dans la *vida de Jayme* d'une façon fort piquante, et peut-être aussi parce qu'au fond de l'âme les deux monarques se souciaient peu de commencer la lutte avec leur redoutable voisin de Castille. Quant au traité d'adoption, qui heurtait également les préjugés nationaux des deux pays, celui qui y gagnait le plus fut celui qui le rompit le premier : car le roi Jayme, en dépit du pacte conclu, reconnut solennellement en 1232, pour héritier de tous ses états, son fils Alonzo, et lui substitua même, en cas de mort, son cousin Raymond Bérenger de Provence, et en dernière ligne l'infant don Pedro, son oncle.

Le jeune infant était alors en Castille, où il était élevé auprès de sa mère, la reine Leonor : car en 1229 le roi Jayme, héritier de l'humeur inconstante de son père don Pedro, était parvenu à faire rompre par le légat du pape, pour cause de parenté (1),

(1) Tous deux étaient arrière-petits-fils (*bis nietos*) de l'empereur Alonzo VII de Castille. Le mariage fut déclaré par le concile de Tarragone « bona fide initum, sed omnino irritum, ob impedimentum cognationis »; et l'infant Alonzo reconnu légitime. La reine dut remettre à des chevaliers aragonais, qui les tiendraient en fief au nom du roi Jayme, les villes aragonaises de Daroca, Hariza, Barbastro et plusieurs autres. (Voir Aguirre, t. V, p. 184.)

cette union où aucun des deux époux n'avait trouvé le bonheur. Mais, tout en divorçant avec la mère, Jayme avait reconnu l'infant pour son fils légitime et pour héritier de la couronne d'Aragon, en réservant le comté de Catalogne pour les fils qu'il pourrait avoir d'une autre union ; acte d'une haute imprévoyance, qui détruisait ainsi l'unité de la couronne d'Aragon, et l'œuvre de la sagesse de ses rois. Cependant, en reconnaissant une seconde fois, en 1232, la légitimité de son fils Alonzo et ses droits à la couronne, Jayme répara sa faute en désignant, comme nous venons de le voir, l'infant pour héritier de tous ses états sur les deux revers des Pyrénées. Seulement, il mit pour condition que sa mère le renverrait en Aragon pour y être élevé par ses tuteurs naturels, et qu'il resterait libre de toute influence étrangère.

Ainsi le roi d'Aragon, par cet acte au moins prématuré, avait annulé lui-même le traité conclu à son avantage, et renoncé virtuellement à ses droits à l'héritage de la Navarre; et cependant, à la mort du roi Sancho, il n'en fut pas moins empressé de faire valoir ces droits qu'il avait lui-même abdiqués. Le roi Sancho, accablé d'ans et d'infirmités, mourut enfin à Tudela, le 7 avril 1234, à l'âge de 80 ans, après en avoir régné quarante. Son surnom indique assez la réputation de courage qu'il s'était faite, sans parler de celle d'habileté que l'histoire aurait pu tout aussi bien lui faire. Sa coupable alliance avec les Musulmans et son imprudent voyage en Afrique furent assez expiés par la perte de la moitié de son royaume, que lui enleva la Castille, et par la part glorieuse qu'il prit à la victoire de Tolosa. Si pen-

dant le reste de son règne la Navarre ne conquit pas une importance que la nature lui avait refusée, du moins resta-t-elle, grâce à la prudence de son roi et à son alliance avec l'Aragon, oubliée dans ses montagnes, trouvant ainsi sa sécurité dans sa faiblesse même. Avec lui s'éteignit, après 400 ans de durée, la race glorieuse des descendants d'Iñigo, si toutefois la gloire se mesure à l'habileté et au courage des rois, et non à l'étendue de leurs états.

A peine Sancho eut-il fermé les yeux que les Navarrais, fort peu soucieux de se laisser confisquer leur nationalité au profit de l'Aragon, se hâtèrent d'appeler en Navarre le comte Thibault, et de le reconnaître pour leur roi. Puis, en loyaux rebelles, ils envoyèrent prier le roi d'Aragon de vouloir bien les délier du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté; et le plus étrange, c'est que Jayme y consentit, sans toutefois renoncer pour cela à ses prétentions à la couronne d'Aragon. Mais Jayme, occupé alors de la conquête du riche pays de Valence, ne jugea pas sans doute que la possession des pauvres montagnes de la Navarre valût une guerre, qu'empêcha d'ailleurs la tutélaire intervention du pape Grégoire IX. La maison de Champagne s'assit donc sans obstacle avec Thibault sur le trône de Navarre, et la France prit désormais sur les destinées de ce pays une influence qu'elle ne devait plus perdre, et dont témoigne le vain titre que ses rois ajoutèrent si long-temps à leur nom.

Arrêtons-nous un instant pour faire une remarque qu'on aura faite avant nous : depuis l'invasion arabe, c'est toujours l'histoire des faits que nous sommes condamné à écrire, et jamais celle des idées. Au mi-

lieu de cette lutte incessante, au sein de laquelle l'Espagne grandit, avec la guerre pour seule institutrice, elle semble ne se dégager qu'à regret de sa barbarie primitive, et repousser même les leçons de civilisation qu'elle pourrait prendre de ses ennemis. Occupée qu'elle est de son émancipation politique et religieuse, l'émancipation intellectuelle lui importe peu; la liberté de penser passe pour elle bien loin après celle d'agir. Puis, l'effort continu dont elle a besoin pour la lutte est si grand, que ce n'est pas trop pour y suffire de toutes les forces morales et matérielles du pays. En les donnant toutes à la guerre sainte, il n'en a plus à dépenser ailleurs. La foi pour lui est un instrument de résistance, une machine de guerre, et l'orthodoxie, avec les bûchers pour la maintenir, est une force de plus que le clergé met au service des monarques chrétiens.

Du reste, l'isolement de l'Espagne excuse et explique à la fois son infériorité intellectuelle. Placée à l'extrémité de l'Europe, elle n'y touche que par la France, dont elle subit l'ascendant nécessaire, et se heurte sans cesse à l'Afrique, dont elle est bien plus près que de l'Europe. Ses universités, sa *gaie science*, son organisation féodale, tout cela lui vient de la France; mais là s'arrête l'imitation : ce qui lui appartient en propre, c'est la rigide orthodoxie non seulement du dogme, mais de la pensée. L'esprit humain, partout ailleurs si indocile au frein, répugne ici à l'indépendance, et se fait d'obéir une force et un besoin. La littérature, comme la théologie, dont elle émane, vit en Espagne par la foi, et repousse l'examen comme un danger, quand il n'est pas un crime. La foi dans le monde moral, l'action dans le monde

matériel, telle est l'Espagne jusqu'au XVI[e] siècle. Pas de philosophie dans ses écoles, pas même Aristote, qui règne dans celles de Paris et du monde; pas d'histoire, mais des chroniques; pas de fabliaux, mais des romances nationales où se reflète avec une admirable fidélité ce moyen âge espagnol, qui se résume en trois mots : croire, combattre et prier.

Aussi, sauf l'Aragon, qui, plus heureusement placé, un pied dans le midi de la France, se mêle constamment au mouvement européen, l'Espagne reste en dehors de tout, même des croisades, le premier lien qui ait renoué ensemble cette Europe si décousue. La Péninsule, il est vrai, a sa croisade à elle, où l'Europe fait parfois semblant de s'enrôler; mais l'Espagne porte ici, comme partout, la peine de son isolement, et, sauf quelques rares exceptions, on la laisse combattre et vaincre seule, comme à Tolosa. Jusqu'à la fin du XV[e] siècle, elle se tient à l'écart de tous les grands événements qui changent la face du monde, et n'y entre que sous Ferdinand et Isabelle, quand elle a conquis l'unité. Alors seulement la possession du Nouveau-Monde lui donne un levier pour remuer l'ancien; mais, même alors, son inflence sur l'Europe n'est qu'une anomalie, qui ne dure pas et ne peut pas durer, parce que des lois de nature s'y opposent; et sa domination littéraire, un moment toute puissante, comme sa domination politique, n'offre, en dépit de son éclat, ni plus de solidité ni plus de durée.

Jetons au contraire nos regards sur la France; parcourons dans un rapide coup d'œil les phases si animées de sa vie intellectuelle et de sa vie politique, et nous serons frappés du contraste. La France, déjà constituée du temps de Clovis,

déborde sur l'Europe avec Charlemagne, et offre la première grande tentative d'organisation sociale qui ait eu lieu depuis la chute de l'empire romain. Avec Gerbert, elle donne au Saint-Siége le premier pape lettré qui s'y soit assis; avec les Normands, elle fait souche de rois en Angleterre, en Sicile, en Calabre, et plus tard dans l'Orient; avec les croisades, elle prête pour un instant l'unité à l'Europe, soulevée tout entière à la voix d'un pape français et d'un pauvre prédicateur picard, et conduite en Palestine par un duc de Lorraine. A Jérusalem, elle importe, dans cette France d'outre-mer, la féodalité et le droit français.

En même temps, jalouse de dominer par l'intelligence aussi bien que par les armes, elle remue la chrétienté tout entière du bruit de ses savants débats; et Paris est dès lors le champ clos où se vident toutes ses joutes intellectuelles. Abeilard s'y fait le champion, long-temps heureux, de la liberté humaine; saint Bernard, celui de l'autorité et de la foi. L'Université de Paris appelle à elle, d'un bout de l'Europe à l'autre, toutes les hautes intelligences de l'époque, et soulève toutes les grandes querelles qui l'ont passionnée. La France elle-même se partage en deux camps, comme elle est partagée par la nature en deux zones et en deux climats : au nord la foi ardente, le mysticisme, la divinisation de la femme, adorée dans la vierge Marie; au midi le doute, le froid examen chez les Vaudois, l'ironie avec les trouvères, la corruption et l'incrédulité chez les hardis penseurs du Languedoc. Vainement l'hérésie albigeoise est noyée dans le sang : l'impulsion féconde d'examen et de libre pensée, une fois communiquée à l'Europe, ne doit plus s'arrêter, et enfante Arnauld

de Brescia, Wiclef, Jean Hus et Jérôme de Prague, en attendant Luther et Calvin!

Ainsi la France se retrouve toujours mêlée à tout ce qu'il y a de grand en Europe, tandis que la pauvre Espagne, isolée et repliée sur elle-même, ne débat pendant cinq siècles qu'une question, celle de son existence, et pendant trois autres qu'une question non moins vitale pour elle, celle de son unité! Et encore peut-on se demander, même aujourd'hui, après Charles-Quint et Philippe II, si elle est bien sûre de l'avoir conquise!

LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

ESPAGNE ARABE.

DECLIN ET CHUTE DE L'EMPIRE ALMOHADE.
CONQUÊTES DE FERNANDO III DE CASTILLE
ET DE JAYME I D'ARAGON.

1213 à 1236.

Youssouf abou Yacoub, le fils de Mohammed, n'avait que onze ans lorsqu'il monta sur le trône, sous le nom d'*al Mostansir Billah*, et ses wazirs, et surtout ses oncles, exploitant sa minorité, régnèrent effectivement sous son nom. Quatre de ces derniers s'étaient partagé le gouvernement des possessions africaines en Espagne, et tranchaient, chacun dans son gouvernement, du souverain absolu. Bien qu'aucune insurrection n'eût troublé le règne nouveau, l'autorité du jeune Emir, éparpillée entre tant de mains,

n'était pas assez forte pour lutter contre la pente de la conquête chrétienne, et l'empire almohade, gouverné par un enfant et morcelé par des ambitions rivales, marchait à grands pas vers sa ruine. Quatre oncles du nouvel Emir gouvernaient en son nom les quatre principales provinces de l'Espagne musulmane : Cid abou Mohammed Abdallah ben al Mansour commandait à Valence, Denia, Xativa et Murcie; Cid Mohammed à Cordoue, Cid abou Ali Edris à Séville, Cid abou Abdallah dans le sud de l'Andalousie (1). Ce dernier, dit Conde, absolu souverain plutôt que wali de sa province, opprimait de son mieux les peuples qui lui étaient confiés, et semait partout le mécontentement et l'esprit de révolte. Les riches et les puissants faisaient pencher en leur faveur la balance de la justice, et achetaient l'impunité pour tous leurs délits. Toutes les dignités de l'état étaient à l'encan, et les alcaldes et les khadis ne gardaient leur place que tant qu'il ne s'en présentait pas un plus riche pour l'acheter. Enfin les ordres de l'Emir n'étaient pas écoutés, et son crédit baissait chaque jour dans le vaste empire qu'il était censé gouverner.

Diverses causes empêchèrent pendant quelques années les chrétiens de mettre à profit la terreur qu'avait semée dans tous les états musulmans la défaite de Tolosa. Sans parler de la terrible famine qui fit lever à Alonzo VIII le siége de Baeza, les deux plus puissantes monarchies chrétiennes, la Castille et l'Aragon, venaient de changer à la fois de monarque,

(1) La ressemblance de quelques uns de ces noms, que Conde ne se soucie guère de distinguer, jette une grande confusion dans son récit. Aschbach, dont la scrupuleuse exactitude ne se dément pas, a été ici mon appui.

et subissaient toutes deux les maux inséparables d'une minorité. Cependant quelques algarades heureuses eurent lieu sur le territoire musulman. Nous avons vu la prise d'Alcaraz par le roi Alonzo de Castille, et celle d'Alcantara par le roi de Léon, sans compter une foule d'expéditions moins importantes, qui semèrent la dévastation jusqu'aux portes de Cordoue et de Séville, et apprirent aux armées chrétiennes le chemin de l'Andalousie.

De 1212 à 1224, ces expéditions furent presque continuelles (1), et réduisirent au désespoir les malheureux Andaloux, écrasés sous le double fléau de l'invasion étrangère et de la tyrannie de leurs walis. Depuis Valence jusqu'aux Algarves, sur une ligne qui occupait toute la largeur de la Péninsule, les quatre rois chrétiens, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais gardant toujours l'offensive, resserrèrent chaque année le cercle menaçant qui sans cesse les rapprochait du centre de l'empire almohade, et chacun put dès lors prévoir la chute prochaine qui lui était réservée.

Que faisait cependant l'imbécille souverain de l'Espagne musulmane pendant que son empire s'en allait en lambeaux sous les usurpations de ses walis et les incessantes algarades des chrétiens ? Enfermé à Maroc, dans les jardins de son alcazar, sans autre souci que celui de ses plaisirs, il se livrait à des goûts

(1) Je renonce à raconter en détail ces expéditions, que l'on trouvera dans Conde (II, 429 à 431), et qui n'offrent aucun intérêt. D'ailleurs, la discordance des versions chrétiennes et arabes jette sur cette matière une inextricable confusion : ainsi Conde place en 1217 les algarades des rois de Castille et de Léon contre Alcaraz et Alcantara, qui eurent lieu certainement avant 1214. Ensuite l'orthographe arabe des noms de ville espagnols empêche souvent de les reconnaître.

indignes de la majesté du trône : « Au lieu de se faire le pasteur de ses peuples, il ne s'occupait qu'à paître ses vastes troupeaux, ne conversait qu'avec des pâtres et des esclaves, et épuisait dans des excès prématurés les forces de sa jeunesse, déjà flétrie dans sa fleur. » Sa mort, du reste, fut digne de sa vie : frappé au cœur par la corne d'une vache, il mourut en janvier 1224, sur ce singulier champ de bataille, à l'âge de 21 ans, après en avoir régné dix, et sans jamais être sorti de l'enceinte de sa capitale. Les perfides conseillers qui l'avaient énervé par des plaisirs précoces étaient sans doute plus coupables que lui; mais cette aveugle fatalité qui, suivant l'Islam, préside à toutes les choses humaines, voulait sans doute la ruine de l'empire almohade, puisqu'à cette époque critique elle en remit les destinées dans les mains d'un enfant qui resta enfant toute sa vie.

Youssouf abou Yacoub, en mourant, ne laissait pas de fils, bien qu'une de ses concubines fût enceinte. Mais les prétendants ne manquaient pas à ce riche héritage, et leurs rivalités vinrent ajouter un fléau de plus à tous ceux qui étaient déjà déchaînés sur l'empire. Jusqu'ici, depuis abd el Moumen, aucune atteinte n'avait été portée à cette unité, fondement de l'Islam et de l'émirat almohade; mais, à la mort d'abou Yacoub, les germes de dissensions, qui couvaient sur tous les points éclatèrent tout d'un coup. Le lien contre nature qui unissait l'Afrique à l'Espagne fut le premier qui se brisa : à Maroc, un des oncles de l'Émir défunt, aboul Melek abd el Wahid, qui avait long-temps mené la vie pauvre et austère d'un fakir, pieux personnage accablé d'ans et étranger aux choses de ce monde, fut élevé par les scheiks

almohades à l'émirat, qu'il n'ambitionnait pas, et dont il fit cependant un digne et saint usage. Pendant ce temps, son neveu, Cid abou Mohammed Abdallah, wali de Murcie, s'emparait de la souveraineté de cette ville, sous le nom d'*al Adel Billah* (le Juste en Dieu) ; et le frère de ce dernier, Cid abou Ali Edris, en faisait autant à Séville, mais en reconnaissant cependant la suprématie de son frère al Adel, et en lui prêtant serment de fidélité.

L'Espagne musulmane, ayant enfin trouvé ce qu'elle appelait de tous ses vœux, un chef pour soutenir ses prétentions à l'indépendance, se hâta de se séparer de l'Afrique, et de refuser obéissance au nouvel Emir de Maroc. Mais bientôt l'ambitieux al Adel, jaloux de régner sur les deux rives du détroit, résolut d'arracher le sceptre aux mains débiles d'Abd el Wahid : ses largesses lui gagnèrent les ministres et les scheiks qui entouraient le nouvel Emir ; le malheureux vieillard, pressé d'abdiquer en faveur de son neveu, y consentit de bonne grâce, en homme qui savait au juste le prix d'une pareille couronne. Mais sa soumission ne désarma pas les rebelles, qui, pour se délivrer de la crainte qu'il leur inspirait, le massacrèrent sans pitié, pillèrent son palais, et se partagèrent ses femmes et ses esclaves. Ce fut, comme le remarque Dombay, le premir Emir almohade qui fut déposé et mis à mort, et ce funeste exemple, une fois donné à l'Afrique, ne fut que trop souvent imité.

Le Magreb presque entier se soumit sans résistance au nouvel Emir, avec cette passive résignation qui caractérise les sectateurs de l'Islam, et la monarchie almohade, un instant dissoute, fut ainsi reconsti-

tuée. Mais il aurait fallu lui rendre aussi l'élan de la conquête, qui l'avait fondée, et la foi dans l'avenir, qui avait fait sa force et sa durée. Quand un état est une fois arrivé sur la pente de sa ruine, tout semble concourir pour l'y précipiter. Or l'empire almohade, malgré l'énergie de son chef, touchait à son heure fatale; pour lui, les causes de dissolutions étaient partout: au dedans la corruption, la révolte et la guerre civile; au dehors l'invasion toujours menaçante. Les louables efforts d'al Adel pour mettre un terme aux exactions des alcaldes et des walis n'aboutirent qu'à lui faire autant d'ennemis qu'il comptait de délégués de son pouvoir. Bientôt la révolte éclata de tous côtés: plusieurs des walis de l'Afrique refusèrent obéissance, ou se soulevèrent après l'avoir prêtée.

Imitant leur exemple, la plupart des walis qui occupaient les divers gouvernements de l'Espagne se déclarèrent indépendants : le premier d'entre eux qui leva l'étendard de la révolte fut le wali de Valence, abou Seïd ben abou Abdallah. Son frère, abou Mohammed, wali de Baeza, qu'il avait défendue avec tant de courage contre les chrétiens, souleva à son tour contre al Adel les villes de Baeza, de Cordoue et de Jaen, où il se fit proclamer Emir. Mais, trop faible pour résister à la fois aux attaques des chrétiens et aux troupes d'al Adel, il se reconnut pour vassal du roi Fernando de Castille, en s'engageant à lui payer tribut et à l'aider dans ses conquêtes. Fernando, habile à tirer parti de ces dissensions qui lui frayaient le chemin de l'Andalousie, se hâta d'envoyer à abou Mohammed vingt mille auxiliaires chrétiens. Ceux-ci, unis aux troupes du rebelle, battirent celles d'al Adel, commandées par son frère

abou Ali Edris, et s'emparèrent d'Andujar, de Martos et de Godar.

Dans cette situation critique, al Adel, sans appui sur ce trône vacillant que minaient la désaffection et la révolte, et voyant la frontière chrétienne se rapprocher chaque année de Cordoue, prit un parti désespéré: ce fut de se jeter à son tour dans les bras des chrétiens, et d'implorer l'alliance de Fernando, son plus puissant ennemi. Un traité fut conclu, et l'Emir almohade devint ainsi l'allié et presque le vassal d'un de ces rois chrétiens que ses aïeux avaient vaincus tant de fois.

Mais ce triste et dernier expédient hâta la ruine d'al Adel; ceux-là même qui l'avaient appelé au trône se déclarèrent contre lui, en l'accusant d'avoir trahi l'Islam et vendu sa couronne aux chrétiens. Partout éclata la révolte; l'Emir fut proclamé usurpateur, ennemi de la religion et de l'état, et son nom fut retranché des prières publiques. Le malheureux al Adel, voyant l'Espagne soulevée contre lui, confia le soin de la ramener à l'obéissance à son frère abou Ali, et s'enfuit à Maroc. Mais l'esprit de révolte et d'anarchie avait traversé le détroit avant lui: son frère abou Ali donna l'exemple de l'insurrection en se faisant proclamer Emir de l'Espagne musulmane; et bientôt ses émissaires ayant formenté la rébellion à Maroc, le peuple tout entier se souleva contre al Adel. Cependant, par un reste d'égards pour le sang d'abd el Moumen, on se contenta d'exiger de lui une abdication volontaire. Al Adel s'y étant courageusement refusé, les rebelles lui plongèrent la tête dans un bassin, voulant le forcer, par la crainte de la mort, à renoncer à ses droits. Mais al

Adel s'étant montré inflexible, et voulant, « disait-il, mourir prince des croyants », on lui passa son turban autour du cou, et on l'étrangla sans pitié, pendant que sa tête était encore dans l'eau (octobre 1227). Ainsi mourut, digne expiation du meurtre de son oncle, abd el Wahid, ce prince qui n'était pas sans quelques unes des vertus d'un roi; son règne, qui dura trois ans et huit mois, ne fut qu'une insurrection et qu'une anarchie continuelles (1).

Cid abou Ali, teint du sang de son frère, fut à son tour proclamé Emir sous le nom d'*al Mamoun* (celui en qui on se confie). Mais ce trône acheté par le fratricide était plus facile à conquérir qu'à garder : entouré des mêmes abus que son frère al Adel, al Mamoun voulut les réformer, au prix des mêmes dangers. Ses efforts pour réprimer les exactions des délégués de son pouvoir lui attirèrent leur haine. La constitution de l'empire almohade, telle que l'avait établie abd el Moumen, n'était pas un despotisme pur : l'immense pouvoir de l'Emir, temporel et spirituel, était, comme on le sait, tempéré par les deux conseils des cinquante et des soixante-dix. Mais en l'absence des Emirs, qui depuis quelque temps résidaient le plus souvent dans leurs états de la Péninsule, ces deux conseils étaient devenus un instrument de discorde et d'opposition. Al Mamoun, désirant remonter à la source du mal, résolut, d'accord avec son hadjeb, de réformer la constitution de

(1) J'ai suivi dans tout ce récit la version de Dombay (II, 171), qui cette fois, par hasard, se trouve beaucoup plus complète que celle de Conde. Ce dernier fait mourir al Adel en Espagne, et non à Maroc. Mais la révolte et l'élection d'abou Ali m'ont paru beaucoup plus probables pendant l'absence de son frère. La suite du récit prouve d'ailleurs que cette scène sanglante se passa à Maroc.

l'état, et de réprimer l'autorité illimitée des deux conseils. Ne dédaignant même pas, chose rare chez un souverain musulman, d'appeler l'opinion à son secours, il osa publier un livre contre la politique et les lois du *Mahadi*, en proposant, pour remédier à tous ces abus, un gouvernement despotique, sans autres lois que celles de Dieu et la volonté du souverain.

Mais, en Afrique, jeter un empire à bas coûte moins que de changer l'article le plus insignifiant du dogme, et les rois se détrônent plus facilement que les prophètes. Al Mamoun l'éprouva à ses dépens: les scheiks africains, redoutant son esprit de réforme, résolurent de prévenir le danger en annulant l'élection que l'Espagne leur avait imposée. Proclamant al Mamoun un intrus sur le trône des Almohades, ils élurent à sa place le jeune abou Zacharia Yahia, fils de l'ancien Emir Mohammed ben Annasir. Mais une victoire seule pouvait sanctionner l'élection du nouvel Emir. A peine élu, et bien qu'il ne fût âgé que de 14 ans, il se mit en route pour l'Espagne à la tête d'une armée (1), afin d'aller disputer à al Mamoun la plus belle moitié du vaste royaume fondé par abd el Moumen. Mais al Mamoun, comme tous les usurpateurs, avait pour lui, à défaut du bon droit, le courage et l'activité. A peine eut-il appris le débarquement de son rival qu'il fut en campagne avec une armée que renfoncèrent quelques milliers de cavaliers castillans: car al Mamoun, destiné à reproduire en tout les malheurs comme

(1) Il y a ici d'assez graves différences entre Dombay et Conde. Le premier prétend que Yahia n'alla jamais en Espagne; mais j'ai préféré la version de Conde, plus complète et plus circonstanciée.

les fautes de son frère, avait dû, comme lui, accepter ces dangereux auxiliaires, dont la solde devait un jour coûter si cher à l'Islam.

Les conditions auxquelles Fernando vendit son appui au nouvel Emir étaient dures et présageaient assez la chute prochaine de l'empire qui les subissait. Al Mamoun livrait à Fernando dix places fortes de la frontière, au choix du monarque castillan; il s'engageait à élever dans la ville de Maroc, quand il en serait maître, une église destinée aux auxiliaires chrétiens qui l'accompagneraient en Afrique; le son des cloches, si détesté de toute oreille musulmane, y devait annoncer le service divin; si un chrétien voulait embrasser la religion musulmane, les Musulmans, loin d'y consentir, devaient le livrer à ses coreligionnaires, afin qu'il fût jugé selon les lois de son pays; tout Musulman, au contraire, était libre d'embrasser la religion chrétienne, sans que nul eût à s'y opposer (1).

Les deux armées se rencontrèrent près de Medina-Sidonia, et al Mamoun, aidé des Castillans, mit en complète déroute l'armée de Yahia, qu'il força de se réfugier dans les monts de Ronda. Mais, au lieu de le poursuivre dans cette inculte *sierra*, al Mamoun, se détournant d'un danger pour faire face à l'autre, son-

(1) Aschbach ne pense pas que ces deux dernières conditions aient pu être imposées par Fernando ni subies par al Mamoun. Mais, dans l'état de détresse où se trouvait ce dernier, aucune condition n'était trop dure pour lui; et il dut tout accepter, au risque de ne rien tenir. Dombay (II, 180) donne le texte du traité, dont Conde ne parle pas. L'alliance, du reste, ne dut être ni bien durable ni bien sincère, puisque nous voyons al Mamoun, peu après, attaquer et battre Fernando devant Jaen. La *Chron. d'Alonzo X* raconte à deux reprises qu'al Mamoun, qu'elle appelle Abullale (abou Ali), acheta de Fernando une trêve d'un an 300,000 maravédis d'argent.

gea à repousser les algarades des chrétiens, qui, devenues chaque jour plus hardies, avaient fini par atteindre la fertile *vega* de Xenil. Fernando, après s'être emparé de Loxa, de Priego et d'Alhama, sur les premiers gradins de ces monts dont le pied est baigné par la mer d'Afrique (1), avait dévasté tout le royaume de Grenade; il assiégeait alors Jaen, lorsque al Mamoun, tombant à l'improviste sur ses nouveaux alliés, tailla en pièces l'armée chrétienne, et la força à lever le siége, en abandonnant avec son butin les places dont elle s'était emparée (1228) (2).

Une fois les chrétiens repoussés, l'infatigable al Mamoun voulut aller payer à l'Afrique sa dette de vengeance, si long-temps amassée. Laissant à Séville la plus grande partie de son armée, il s'embarqua avec sa cavalerie, et arriva à Maroc avec tant de diligence et de secret, qu'à peine si ses ennemis soupçonnaient même son dessein, quand ils apprirent son

(1) Rodrigue, qui défigure à plaisir les noms qu'il cite, prétend que Fernando s'empara de *Chicrana*. S'il s'agit ici, comme le croit l'éditeur de l'*Hispan. illustr.*, de Chiclana près Cadix, le fait est tout à fait improbable. Le récit de toutes ces conquêtes se trouve fort au long dans la *Chron. d'Alonzo*.

(2) Les historiens chrétiens ne parlent pas de cette défaite. Seulement Rodrigue avoue que Fernando fit deux fois le siége de Jaen sans pouvoir la prendre. La *Chron. d'Alonzo X* contient de longs détails sur le premier siége de Jaen. Leur prolixité nous empêche de les reproduire; mais on y trouve des révélations assez curieuses. Ainsi l'on voit percer dès lors la rivalité et la défiance entre les milices des villes (*concejos*) et les *ricos homes*. Les *concejos* de Sepulveda, de Ségovie et d'Avila, étaient campés à part; et, dit la chronique, «ils étaient tellement animés à prendre la ville, que, voyant les *ricos homes* se ralentir dans leurs attaques, les gens des *concejos* prétendirent qu'ils avaient reçu des Maures une forte somme (*un gran algo*) pour ne pas combattre.»

Un autre fait non moins curieux, c'est qu'il y avait dans la ville une soixantaine de chevaliers chrétiens qui aidèrent les Maures à se défendre. En revanche, l'émir de Baeza, abou Mohammed, vassal de Fernando, remplissait ses devoirs de vassal en prenant part à toutes ses expéditions contre les Maures, et armait, s'il faut en croire la chronique, jusqu'à 3,000 chevaliers andaloux et africains et 20,000 piétons.

entrée dans la ville (1229). Dès qu'il eut franchi la porte de l'Alcazar, il fit mander devant lui tous les membres des deux conseils et les principaux scheiks almohades. Il leur reprocha devant ses gardes nègres et andaloux, seuls assesseurs de ce sanglant tribunal, leur déloyauté et leurs abus de pouvoir; puis, ayant entendu pour la forme les excuses qu'ils balbutiaient, il les condamna tous à mort, et la sentence fut exécutée sur-le-champ, dans l'enceinte même de l'Alcazar. Tous ses ennemis secrets ou avoués, tous ceux qui ne prirent pas hautement parti pour lui, tous jusqu'aux enfants, furent mis à mort sur-le-champ; et, grâce à la terreur répandue par son implacable sévérité, ses ordres furent partout obéis, d'un bout à l'autre de cet immense empire. Bientôt cinq mille têtes, gage de la soumission du Magreb, vinrent décorer les créneaux de Maroc; et, comme les habitants se plaignaient de l'insupportable puanteur qu'elles exhalaient : « Allez, répondit al Mamoun; l'odeur qui » s'exhale de ces têtes est suave et embaumée pour » ceux qui m'aiment, et n'est mortelle que pour ceux » qui ne m'aiment pas. »

Parmi les victimes désignées se trouvait un fils de son frère, âgé de treize ans. Ce jeune enfant, amené devant lui, et prêt à être livré aux bourreaux, lui demanda grâce pour trois motifs : à cause de son jeune âge, de sa parenté avec lui, et parce qu'il savait le Koran tout entier par cœur. L'Émir, presque ému, se retourna du côté du grand-juge, qui siégeait auprès de lui, et lui demanda ce qu'il pensait de l'intelligence de ce jeune enfant, et de sa présence d'esprit dans un pareil moment. « Je pense, répondit » l'impitoyable juge, que c'est une raison de plus

» pour se hâter de le faire périr, car il viendrait un » jour nous demander compte du sang que nous » avons versé. » Et le fils d'al Adel fut massacré sans pitié.

Le Magreb tout entier tremblait devant al Mamoun; jaloux, même dans le passé, de toute autorité rivale de la sienne, il déclara la guerre aux institutions et au nom du Mahadi, qu'il fit effacer des monnaies et des prières publiques, en défendant, sous peine de la vie, que ce nom fût jamais prononcé dans aucun acte public. Nous n'irons pas toutefois jusqu'à croire, comme le raconte Dombay, que al Mamoun, montant en chaire devant le peuple de Maroc assemblé, après avoir traité le *Mahadi* d'imposteur, leur déclara « qu'il n'y avait d'autre *Mahadi* que Jésus, fils de Marie, sur qui soit toute grâce et toute bénédiction. » Mais sa seule attaque contre le *Mahadi* suffisait pour soulever contre lui les fanatiques préjugés des Almohades. Alors, à la haine qu'il inspirait se joignirent des préventions religieuses, plus implacables encore, et l'Afrique n'aspira plus qu'à secouer le joug du tyran apostat qui l'opprimait en son propre nom, au lieu de celui du prophète.

Mais le succès n'avait ôté à al Mamoun rien de son activité ni de sa vigueur. Son rival Yahia, étant venu près de Maroc tenter de nouveau, la fortune des armes, fut encore battu par lui, et forcé de se réfugier dans les montagnes de Fez. De là, l'Émir, laissant l'Afrique terrifiée, sinon soumise, passa en Espagne pour y combattre un à un ses nombreux ennemis. Mais le plus dangereux de tous était le wali de Baeza, abou Mohammed, qui avait appelé les chrétiens en Andalousie, et y frayait la voie à leurs conquêtes.

Après quelques jours de repos donnés à son armée, al Mamoun quitta Séville pour aller mettre le siége devant Baeza, que lui livrèrent bientôt, comme au vrai représentant de l'Islam, les habitants, indignés de l'alliance de leur wali avec les chrétiens; et la tête sanglante de Mohammed, offerte à son ennemi, leur assura leur pardon.

Mais, pendant qu'al Mamoun s'emparait du trône du Magreb, un nouveau rival s'était déclaré contre lui dans la Péninsule : un Arabe d'illustre origine, abou Abdallah Mohammed ben Hud, descendant des anciens Emirs de Saragosse, mettant à profit son absence, s'était donné pour représentant et pour chef de la nationalité arabe en Espagne (1228). Les partisans affluèrent autour de lui; Yahia, le rival d'al Mamoun, s'unit à lui contre leur commun ennemi; mais, « comme les hommes, dit la chronique arabe, ne veulent de partage ni en pouvoir ni en amour », ben Hud ne répondit pas à son offre comme il l'espérait, et se fit proclamer Émir à Murcie, sous le nom d'*al Motawakel ale Allah* (qui met sa confiance en Dieu), en promettant aux Andaloux opprimés la liberté et l'abolition des impôts dont les Almohades les avaient chargés. Bientôt l'Espagne musulmane presque entière échappa au joug d'al Mamoun, et ben Hud, soulevant contre les Almohades les haines nationales de l'Andalousie, religieuses et politiques à la fois, livra aux bourreaux tous ceux dont il put s'emparer. Il proclama hérétique et contraire à l'esprit de l'Islam le schisme du *Mahadi*, et fit bénir de nouveau et purifier en grande pompe les mosquées que les Africains avaient profanées (1). Par opposition avec l'étendard

(1) ....Omnes quos habere potuit capite detruncavit, et omnes mezquitas

blanc des Almohades, il adopta le noir pour couleur de ses armes, non pas « en signe de deuil, à ce que prétend Rodrigue de Tolède, et comme par un pressentiment de la chute prochaine de l'Islam », mais parce que le noir était la couleur des khalifes abassides de Bagdad, dont ben Hud, au dire de Murphy, revendiquait la suprématie sur les Émirs du Magreb.

Les préjugés populaires une fois soulevés, les Almohades furent massacrés d'un bout à l'autre de l'Espagne musulmane, que ben Hud n'eut pas de peine à rallier autour de lui. Le Cid abou Abdallah, frère d'al Mamoun, essaya, à la tête d'une armée que lui avait envoyée son frère, de faire face à la rébellion; mais, battu en plusieurs rencontres par ben Hud, il fut forcé de se renfermer dans Grenade, dont les habitants, Andaloux de cœur, et las du joug almohade, ouvrirent bientôt les portes à l'ennemi. Abou Abdallah, parvenu à grand'peine à s'échapper, se réfugia à Cordoue. Enfin un autre frère d'al Mamoun (1), Cid abou Mohammed, wali de Valence, serré de près par ben Hud, essaya de livrer sa ville au roi Jayme I d'Aragon, pour acheter son appui; mais les Valenciens, peu disposés à souscrire au marché, se révoltèrent, et mirent à leur tête un scheik valencien nommé abou Djomaïl ben Zeyan; et le frère d'al Mamoun fut forcé de se réfugier à la cour de Jayme, où il embrassa le christianisme avec toute sa famille (1230).

Al Mamoun, cependant, après avoir imploré de

præsentia Almohadum judicans inquinatas, aspersione aquæ fecit a suis sacerdotibus expiari, et armorum insignia fecit nigra, quasi luctu præsignans excidia gentis suæ..... (Roder. Tolet., l. IX, ch. 13.)

(1) Il faut désespérer d'arriver à la clarté et à la certitude lorsqu'il s'agit des princes almohades, frères d'al Mamoun. Conde, notre unique source, les confond constamment l'un avec l'autre, et fait changer deux ou trois fois de nom au même individu.

nouveau l'appui de Fernando, arbitre obligé de tous ces débats qui préparaient la ruine de l'Islam, voulut tenter encore une fois le sort des armes. Aidé de ses auxiliaires chrétiens, il attaqua ben Hud près de Tarifa (1). Après une lutte acharnée, où Andaloux et Africains luttèrent pendant deux jours avec un courage égal à leur haine, al Mamoun, complétement défait (1229), s'embarqua pour l'Afrique, afin d'aller y chercher des forces nouvelles pour la lutte; mais là, l'insurrection l'attendait encore, et un de ses frères, abou Mouza Amran, venait de se soulever contre lui dans Ceuta. En même temps l'ancien rival d'al Mamoun, Yahia, profitant de son absence, s'était emparé de Maroc par un coup de main hardi, et avait détruit la nouvelle église chrétienne, fait main-basse sur les Juifs, de tout temps nombreux dans le Magreb, et pillé l'alcazar royal. Mais le courage d'al Mamoun ne s'abattit pas devant tant de revers : quittant le siége de Ceuta, qu'il avait commencé, il marchait sur Maroc, pour en finir d'abord avec son plus dangereux ennemi, lorsque la mort le surprit en chemin (1232). Sans ratifier tous les éloges donnés par les historiens arabes à ce *vertueux* roi, arrivé au trône sur le cadavre de son frère, disons cependant que ce fut le dernier grand prince qui porta le sceptre des Almohades; que le danger le trouva toujours prêt, la mauvaise fortune jamais découragé, et que, si une main d'homme eût pu sauver cet empire qu'une fatale nécessité poussait vers sa ruine, cette main eût été celle d'al Mamoun.

Nous avons voulu suivre jusqu'à la fin les phases

(1) Dombay ne parle pas de cette bataille, sur laquelle Conde (III, 5) donne des détails trop circonstanciés pour n'être pas exacts.

de cette vie si agitée ; mais, pour achever de peindre le misérable état où se trouvait réduite l'Espagne musulmane, il nous faut dire un mot des conquêtes des rois chrétiens, qui, acharnés sur leur proie comme une meute à la curée, arrachaient chacun leur lambeau de cet empire aux abois, tout en entretenant avec soin des désordres dont ils profitaient.

La plus large part des dépouilles des Almohades appartenait de droit à Fernando de Castille, dont l'influence dominait dans toute l'Andalousie, et qui se faisait payer en places fortes chaque millier d'auxiliaires qu'il vendait à ses alliés musulmans. D'un autre côté, le digne fils de don Pedro d'Aragon, Jayme I le Conquérant (*el Conquistador*), dirigeait tous ses efforts sur les îles Baléares, et sur le royaume de Valence, proie désignée à son ambition, et, tantôt allié, tantôt ennemi, faisait chaque année un pas vers sa conquête. Le roi de Portugal, Sancho II, poussant toujours sa frontière vers le sud, s'emparait d'Elvas, près de Badajoz, de Jurumenha et de Serpa, sur les bords du Guadiana, chassait les Maures de l'Alentejo, et cernait l'Andalousie, vers l'ouest, d'une ligne de places conquises, tandis que Fernando la resserrait au nord et Jayme au levant. Les chevaliers de Santiago, mettant leur ambition au service de celle du roi de Portugal, conquéraient et occupaient pour lui les villes de Loule, Tavira et Faro, à la pointe sud des Algarves, et plantaient les étendards chrétiens au bord de la mer d'Afrique. Les chevaliers d'Alcantara en faisaient autant pour le roi de Léon, et ceux de Calatrava pour le roi de Castille, qui confiait d'ordinaire à leur courage le soin de garder leurs conquêtes. Enfin le roi Alonzo IX de Léon, qui avait

détourné sur les Maures son inquiète humeur, signalait par une croisade non interrompue les dernières années de sa vie.

Après plusieurs attaques inutiles contre Cacerès (1), ville importante de l'Extramadure, Alonzo était parvenu à la prendre, aidé, il est vrai, par les troupes castillanes que lui prêta son fils Fernando (1229). L'année suivante, enhardi par ce succès, il s'empara, après un siége laborieux, de la vieille cité romaine de Merida (*Emerita Augusta*), qui, bien que déchue de son ancienne splendeur, était encore une des premières cités de l'Espagne. Menacé par ces conquêtes, qui se faisaient à ses dépens, ben Hud, auquel on peut donner cet éloge, rarement mérité par ses rivaux, qu'il fut le constant ennemi des chrétiens, fit trêve un instant à ses éternelles guerres avec les Almohades, pour faire face à un danger plus pressant. Ayant réuni une armée innombrable, comme toutes celles que mettent sur pied les Maures dans les chroniques chrétiennes, il marcha contre le roi de Léon.

Celui-ci se trouvait dans Merida avec peu de troupes; mais, loin de songer à la retraite, il fit passer le Guadiana pendant la nuit à ses soldats, et s'avança au devant des Maures, campés près d'Alanjo, à l'est de Merida. Les Musulmans, en s'éveillant, virent l'armée chrétienne rangée en bataille et prête à combattre. Si peu nombreux que fussent les chrétiens, ils étaient assurés de vaincre, car Dieu était avec eux,

(1) Suivant les *Annal. Tolet.*, II, le roi de Léon, dès 1222, avait attaqué Cacerès, aidé de tous les ordres militaires de l'Espagne; il était sur le point de la prendre, lorsque l'Emir de Maroc obtint de lui, en lui promettant une grosse somme d'argent, qu'il levât le siége, ce que fit le roi de Léon, non sans de grandes pertes; mais l'Emir se garda bien de payer la somme qu'il avait promise. Ce fait, dont on ne trouve ailleurs aucune trace, est peu vraisemblable.

et le grand saint Iago, le patron du royaume de Léon, se montra visible à tous les yeux, nous dit Lucas de Tuy, à la tête des saintes milices du Ciel, qui venaient combattre pour les chrétiens. Les Maures ne pouvaient résister à ces ennemis surnaturels; aussi furent-ils vaincus, malgré tout leur courage, et le résultat de cette victoire fut pour les Léonais la prise de Badajoz, qui complétait la conquête de l'Extramadure. Le roi de Léon, après avoir mis des garnisons et des vivres dans les places dont il s'était emparé, alla, en pieux roi qu'il était, remercier l'apôtre de l'appui qu'il lui avait prêté; et c'est au retour de ce pèlerinage qu'il trouva la mort, comme nous l'avons raconté (1230) (1).

Mais une conquête plus importante encore fut celle des îles Baléares par le belliqueux roi d'Aragon Jayme I (2). L'Aragon, par la réunion à sa couronne du comté de Catalogne et de l'industrieuse cité de Barcelone, était devenu tout d'un coup, de royaume méditerranéen, une puissance maritime; mais pour dominer sur cette mer, en tout temps tributaire de l'industrie catalane, il lui manquait la possession des îles Baléares, qui, placées en face du comté de Barcelone, en forment une annexe nécessaire. Ces îles, comme nous l'avons vu (t. IV, p. 413), avaient été conquises en 1115 par le comte de Barcelone Raymond-Bérenger III; mais celui-ci les avait bientôt perdues, grâce à la perfidie des Génois, qui, habi-

(1) Conde, t. IV, ch. 2, prétend que le wali de Séville, frère d'al Mamoun, appela à son secours les chrétiens de Galice (Léon), et les aida à vaincre ben Hud à Mérida. Le fait est assez vraisemblable, quoique peu attesté. Dombay (II, 213) n'en parle pas; mais il avoue la défaite des Arabes. Les sources, pour cette bataille, sont Rodrigue et surtout Lucas de Tuy.

(2) Voyez, pour les sources de l'hist. d'Aragon, Pièces justificatives, n° 3.

tués à trafiquer de tout, même de leurs conquêtes, les vendirent aux Maures. Elles appartenaient alors à l'émir de Valence, abou Djomaïl ben Zeyan, qui en avait dépossédé le frère d'al Mamoun, le Cid abou Mohammed; un wali nommé Saïd ben al Hakem, et baptisé par les chroniques chrétiennes du nom bizarre de *Retabohihe*, les gouvernait au nom de Djomaïl. Le roi Jayme I, délivré enfin des longs troubles qui agitèrent les premières années de son règne, brûlait de faire ses premières armes contre les Maures, et de mériter son surnom de *conquistador*. Un jour qu'il se trouvait à dîner avec toute sa cour dans la maison d'un riche négociant de Barcelone, nommé Pedro Martel, ce négociant, que son commerce avait amené dans ces parages, vanta au roi la richesse de ces îles, la fécondité de leur sol, leurs belles forêts si propres à la construction des vaisseaux, et la sécurité de leurs ports; mais en même temps il se plaignit du tort que leurs corsaires faisaient au commerce, et des dispositions hostiles des Sarrasins pour les chrétiens qui trafiquaient avec eux.

L'âme chevaleresque du jeune roi s'enflamma à ce récit, et de ce jour la conquête de Mayorque fut décidée. Quelques vaisseaux de Barcelone, enlevés par des corsaires mayorquins, et que le wali refusa de rendre, en outrageant l'envoyé chrétien qui les réclamait, excitèrent encore la colère du roi, qui jura par le salut de son âme de ne pas prendre de repos, et de ne pas s'estimer pour vrai roi d'Aragon, jusqu'à ce qu'il eût vaincu le roi maure et l'eût saisi par sa barbe (1), en punition de ses mauvais procédés et de

(1) Ce singulier serment est raconté avec un grand sérieux par Desclot et

sa discourtoisie. Le roi rassembla sur-le-champ ses Cortès à Barcelone pour le jour de Noël de 1228, et leur exposa son projet de croisade, qui fut accueilli tout d'une voix par les prélats, les *ricos homes*, les chevaliers du Temple, et les députés des villes d'Aragon et de Catalogne. L'archevêque de Tarragone, donnant le premier l'exemple, offrit de contribuer à cette œuvre pie en donnant mille marcs d'or, cinq cents charges de blé, et en marchant lui-même à la tête de cent cavaliers bien armés et de mille fantassins (1). Don Juan de Moncada promit 400 cavaliers, et chacun des prélats, des nobles et des *concejos*, s'associa suivant ses moyens à cette généreuse contribution.

Une armée avec ses provisions de bouche et de guerre, et la flotte pour la transporter, se trouva ainsi votée par acclamation; l'impôt du *bovage*, que le pays ne payait qu'avec répugnance, et une seule fois par règne, à l'avénement du roi, fut voté par extraordinaire une seconde fois, pour subvenir aux frais de la guerre sainte, et acquitté avec empressement jusque dans le Roussillon et la Cerdagne, alors gouvernés par don Nuño Sanchez, oncle du roi Jayme. Une foule d'aventuriers du midi de la France, et de *faidits* ou proscrits albigeois, accoururent pour se joindre à l'expédition. Le port de Salou fut désigné comme lieu d'embarquement pour le printemps prochain,

Muntaner. On sait que prendre par sa barbe un chevalier maure ou chrétien était le plus sanglant de tous les affronts. Voyez les poëmes du Cid.

(1) Desclot, *Hist. de Cataluña* (p. 27 de la traduct. espagn., Barcelone, 1616). Il y a quelques légères différences entre son récit et la *Vida de Jayme* ch. 45 et suiv. Mais cette dernière offre le tableau le plus animé et le plus pittoresque de ces Cortès, avec les discours de chacun des membres, ornés de force citations de l'Ecriture. Je regrette bien vivement que l'étendue de ce passage ne me permette pas de le citer.

et, procédant au partage d'une conquête encore à faire, le roi désigna un certain nombre de prélats et de nobles pour faire la répartition des terres conquises, en rétribuant chacun suivant le contingent qu'il aurait apporté.

Un auxiliaire utile s'offrait à Jayme pour cette guerre : c'était l'Emir dépossédé de Valence, le Cid abou Mohammed, que les chrétiens appellent Zeyd abou Zeyd. Celui-ci, animé contre l'usurpateur Djomaïl d'une haine bien naturelle, offrit à Jayme ses services contre lui, dans l'espoir de reconquérir le trône qu'il avait perdu. Le belliqueux roi d'Aragon n'avait sans doute nulle envie de partager ses conquêtes avec personne; mais, saisissant ce prétexte à donner à son agression, il conclut un traité avec l'Emir dépossédé, où celui-ci s'engageait à céder à Jayme le quart de ce qu'il pourrait recouvrer de ses anciens états, tandis que toutes les conquêtes du roi d'Aragon devaient rester en sa possession.

Le roi, avec tous ses *ricos homes* et son belliqueux clergé, conduit par l'évêque de Barcelone, s'embarqua dans le port de Salou, vers les premiers jours de septembre 1229, après avoir, ainsi que toute son armée, reçu la croix des mains du cardinal-légat (1). Sa flotte se composait de 155 gros navires, sans compter les petits bâtiments (2). Une foule de navi-

(1) Le cardinal, voyant tant d'ardeur et de courage dans un si jeune roi, lui dit : « Mon fils, avec si peu d'années que vous avez, il est impossible » qu'une si grande entreprise vous soit venue au cœur sans une impulsion » particulière de Dieu et une illumination de sa grâce; et à Dieu ne plaise que » je m'oppose à votre dessein!... » Et le roi, prenant un ruban croisé en deux, pria le légat de le lui coudre sur son habit; et ainsi fit le légat, en donnant au roi sa bénédiction. » (Desclot, p. 29.)

(2) « E fôya bell ver aquells qui romanien en terra, e a nos, que tota la mar

res génois et provençaux, parmi lesquels on en remarquait un à trois ponts, vinrent se joindre à l'expédition pour en partager la gloire et surtout le profit, comme ces bandes de corbeaux qui marchent à la suite des grandes armées. A peine fut-on en mer que le vent devint tout à fait contraire. Les pilotes proposaient de retourner à terre; mais le roi ne voulut jamais y consentir, de peur que l'armée, déjà fatiguée de la mer, ne se débandât aussitôt, et que cette entreprise, préparée à si grands frais, n'échouât à peine commencée (1). Pendant deux jours et une nuit, la flotte eut beaucoup à souffrir; mais enfin, le vent tournant tout d'un coup, l'on aperçut l'île de Mayorque, et la flotte débarqua heureusement vers minuit à Palomera, sur la pointe est de l'île, sans avoir perdu un seul vaisseau.

Mais le wali des îles, instruit du danger qui le menaçait, avait fait ses préparatifs de défense et réuni une armée de 42 mille hommes, qu'il avait distribués sur tous les lieux de débarquement. Les Sarrasins, au nombre de 15 mille, arrivés trop tard pour empêcher le chrétiens de débarquer, les attaquèrent avec furie, et, après une sanglante escarmouche, les Maures vaincus se retirèrent avec perte de 1,500 des leurs (2). Malgré cet heureux début,

semblava blanca de les veles, tant era bell lestol (expédition) e gran.» (*Vida de Jacme*, ch. 54.)

(1) « E nos anam (nous allons) en est viatge per fe de Deus..., e pus (puis) que nos anam en nom dell, havem fiança en ell, que ell nos guiara. » (*Ibid.*) Jayme raconte tout au long la touchante prière qu'il adressa dans ce danger au Christ et à sa mère. Tout ce récit de l'expédition est palpitant d'intérêt dans la vieille chronique, écrite par le principal acteur du drame.

(2) Le roi, s'étant exposé imprudemment, fut vivement grondé par Guillen et Ramon de Moncada et par ses fidèles *ricos homes*, et Guillen lui dit : « Seigneur, vous avez fait une folie, car en vous reposent notre vie et notre mort; et

le succès n'était rien moins que certain : le sol montagneux, et les dispositions hostiles des habitants, préparaient à chaque pas de nouveaux obstacles aux conquérants. Nous ne les suivrons pas dans leur marche laborieuse jusque sous les murs de Mayorque, où ils arrivèrent enfin au bout de quelques jours, achetant par un combat chaque lieue de chemin qu'ils faisaient. Les deux frères de Moncada (1), et nombre de nobles Aragonais et Catalans, payèrent de leur sang ces premiers succès, si péniblement achetés. Mais bien loin de se laisser abattre par ces pertes, les Aragonais commencèrent sur le champ le siége, à grand renfort de machines et d'engins de guerre (2).

Les assiégés résistèrent avec autant d'habileté que

confortez-vous d'une chose, que, puisque vous avez les pieds dans Mayorque, vous en êtes roi. » (*Vida de Jacme.*)

(1) Vench lo bispe (*obispo*, évêque) de Barcelona, e dix nos : « Ha senyor, » mes (*mas*, plus) havets perdut que nous (*no vos*) cuydats, que G. de Moncada » e En Ramon son morts. — Com morts? dixem nos, e presem nos a plorar. E puis dixem : « Bisbe, ara (à présent) no es hora de plorar.... » (Ch. 61). Le roi les fit ensuite enterrer avec grand honneur, mais en se cachant avec soin des Sarrasins, et en défendant à l'armée de faire entendre ni plaintes ni cris (ch. 63).

(2) Desclot, et Zurita, d'après lui, contiennent de longs détails sur ces machines, mais sans nous expliquer clairement leur forme. Quant à leur origine arabe, on la reconnaît à leurs noms, *almajanec* et *algarrades*. Zurita, d'ailleurs, nous apprend qu'il y avait dans l'armée du roi deux *trabucos* (catapultes) et le *funebol* (machine à cordes), une autre que l'on nommait le *manganel turquesque*; et, quoiqu'elles fussent embarrassantes à cause de leur poids et de leur grandeur, elles étaient construites avec tant d'art, qu'elles faisaient le même effet que la grosse artillerie de nos jours. Rien ne pouvait leur résister, et elles lançaient des balles de pierre (*pelotas*) de telle grosseur, que les murs et les tours s'écroulaient devant elles; et une de celles qu'avaient les Maures tirait avec tant de furie, que les balles passaient net à travers cinq ou six toiles tendues. Ce que voyant, les assiégeants construisirent un mantelet appelé aussi *gata*, garni de trois rangs de planches, porté sur des roues, et couvert de rameaux et de terre pour être à l'abri des coups. » Suivant Desclot, les assiégeants en avaient encore une nommée *arnaldas*, qui faisait grand ravage sur les murs de la ville. Tous les détails que donne Desclot sur les mines et contre-mines prouvent aussi que l'art des siéges était déjà fort avancé.

de courage : chaque fois que les chrétiens avaient abattu un pan de mur, ils voyaient un mur nouveau s'élever pendant la nuit comme par enchantement ; chaque fois qu'ils creusaient une mine, ils étaient sûrs de rencontrer une contre-mine, et d'avoir à livrer des combats souterrains, d'autant plus sanglants qu'ils avaient lieu dans les ténèbres. Des pluies continuelles, qui tombèrent pendant sept semaines, ruinèrent les travaux des assiégeants, sans lasser leur patience; mais, grâce aux intelligences qu'ils s'étaient ménagées dans l'île, les vivres ne leur manquèrent pas un seul jour.

Enfin, les assiégés eurent recours à un singulier moyen de défense : pendant la nuit, ils attachèrent à des croix, sur leurs remparts, tous leurs captifs (1), espérant que les chrétiens suspendraient leurs attaques en voyant leurs frères exposés aux coups de leurs machines. Mais les captifs, en véritables martyrs de la foi, exhortèrent de toutes leurs forces les assiégeants à ne pas discontinuer de tirer. Dieu devait un miracle à tant de courage et de dévoûment, et le miracle eut lieu : les chrétiens ayant dirigé, bien qu'à regrets, leurs coups sur cette partie du mur, qui était la plus faible, il se trouva, au dire des chroniqueurs, que pas un des captifs ne fut blessé ; ce que voyant, les Maures découragés détachèrent les captifs de leurs croix. Enfin, un corps de montagnards de l'île, ayant voulu détourner le ruisseau qui fournissait de l'eau aux assiégeants, fut taillé en pièces, et la tête de leur chef, lancée dans la ville par les machines des chrétiens, alla apprendre aux habitants la fâcheuse issue de cette entreprise.

(1) Ce curieux détail ne se trouve que dans Desclot.

Les Maures, découragés, firent proposer au roi d'Aragon de se retirer, à condition qu'ils lui rembourseraient toutes les dépenses de l'entreprise. Mais le roi repoussa généreusement leur offre, en répondant que son seul chemin pour retourner à Barcelonne était de passer par Mayorque. Abaissant ses prétentions à mesure que Jayme augmentait les siennes, le wali de Mayorque alla jusqu'à offrir au roi de lui livrer la ville, à condition qu'on fournirait à lui et aux siens des vaisseaux pour retourner en Berbérie, avec liberté de rester dans l'île pour ceux qui le préféreraient. Mais Jayme, animé du sentiment de sa force, se trouva d'accord avec son conseil pour refuser cette offre si avantageuse, et s'en fier à la fortune de ses armes et au Dieu qui les protégeait d'une façon si marquée.

A ce refus, les habitants comprirent qu'il ne leur restait plus qu'à vendre chèrement leur vie, et le siége et la défense furent poussés de part et d'autre avec un nouvel acharnement. Enfin le roi Jayme, voyant ses troupes souffrir du froid et de la fatigue, et sachant les montagnards prêts à venir l'attaquer dans son camp, résolut de tenter un dernier effort. Le 31 décembre 1229, toute l'armée entendit la messe, communia, et se prépara pour l'assaut, en jurant devant Dieu « de ne tourner la tête ni le cœur en arrière ». A l'aube du jour, l'infanterie la première, puis la cavalerie, se mirent en marche dans une large tranchée, qui cachait leurs mouvements, et entrèrent dans la ville par la brèche que les machines avaient ouverte. Les Maures, rangés derrière la brèche, ou retranchés dans leurs rues, se défendirent avec le courage du désespoir; mais rien ne put rési-

ster à l'ardeur des chrétiens, enflammés par ce premier succès, et bientôt ils furent maîtres de toute la ville, sauf de la citadelle, qui se rendit bientôt après.

La plupart des habitants, au nombre de trente mille, s'enfuirent dans les montagnes, sans être poursuivis par les chrétiens, occupés du pillage. Le wali, qui s'était réfugié dans une maison, fut fait prisonnier, et Jayme, fidèle à son serment, vint le saisir par sa barbe (1). Ce fut là du reste le seul mauvais traitement qu'il subit, le roi d'Aragon espérant sans doute, par cette clémence calculée, réconcilier la population maure avec la domination chrétienne. 50,000 Musulmans, suivant Desclot, perdirent la vie pendant le siége et dans le sac de la ville, sans compter 30,000 captifs; et, chose plus difficile à croire, les chrétiens ne perdirent dans l'assaut que cinq des leurs. Maître de la ville, le roi s'occupa d'abord de l'assainir en faisant brûler dans la campagne tous les cadavres qui remplissaient les rues. Les soldats se chargèrent de cette triste besogne, moyennant mille jours de pardon que leur accordèrent les évêques, par chaque tête de Maure. On s'occupa ensuite du partage des dépouilles, qui n'eut pas lieu sans disputes : les terres conquises furent réparties, libres de tout impôt, entre ceux qui avaient pris part à l'entreprise, et, comme des colons espagnols ou étrangers accouraient de toutes parts, l'île se trouva en peu de temps peuplée de chrétiens pour la plus grande partie.

Une maladie contagieuse, causée par les fatigues du siége, se mit alors dans les rangs des vainqueurs,

(1) La *Vida de Jacme* n'en parle pas, ni Desclot non plus; mais le fait se trouve dans R. Muntaner, qui avait seul parlé du vœu.

et leur fit éprouver des pertes assez sensibles pour que l'on fût obligé de tirer de l'Aragon de nouveaux renforts. Mais le roi, avec une persistance qui l'honore, ne voulut pas abandonner sa conquête qu'elle ne fût complétement achevée; il passa encore plusieurs mois à réduire à une entière soumission les montagnards de l'île, et s'embarqua enfin pour retourner dans ses états (1), après quatorze mois consacrés à cette importante conquête. L'année suivante, la nouvelle que l'Emir de Tunis se préparait à reconquérir Mayorque décida Jayme à y passer une seconde fois, pour la mettre en état de défense, et apaiser une nouvelle rébellion des montagnards. Mais l'Emir de Tunis, instruit de l'accueil qu'on lui préparait, renonça à son entreprise, et le roi, s'en retournant en Catalogne, céda la seigneurie de l'île et de la cité de Mayorque, en échange du comté indépendant et souverain d'Urgel, à l'infant don Pedro de Portugal, son parent, qui, banni de son pays, avait épousé la comtesse d'Urgel. Le roi se réserva seulement la forteresse de Mayorque et deux ou trois points de l'île, et l'infant tint le reste en fief de la couronne d'Aragon.

Enfin, en 1242, l'obstination des montagnards, qui se laissaient mourir de faim plutôt que de se rendre, força Jayme à repasser une troisième fois à Mayorque. Les montagnards, qui avaient juré de ne

(1) « Et sachez, dit Jayme à ses compagnons d'armes en les quittant, que je » pars, non pour vous abandonner, mais pour vous aider, et vous envoyer assez » de secours pour que les îles puissent se défendre, puisque Dieu nous a fait la » grâce de nous les donner. » « Et nous pleurâmes, et eux aussi, en prenant congé; et nous restâmes quelque temps (*una peça*) sans pouvoir parler, pour la douleur que nous avions; et nous leur promîmes que, si nous entendions parler d'une expédition contre eux, nous accourrions de notre personne. » (*Vida de Jacme*, ch. 91.)

se rendre qu'à lui, tinrent fidèlement leur parole, et l'île fut enfin pacifiée. Un détachement de la flotte royale s'empara sans coup férir de l'île de Minorque, importante surtout par son port de Mahon, le plus sûr et le plus beau du monde. Et le jeune roi, couvert de gloire par cette conquête des îles Baléares, conduite avec autant de prudence que de courage, songea désormais à tourner ses armes victorieuses contre les Maures du royaume de Valence. Enfin, deux ans après, l'archevêque de Tarragone, belliqueux prélat, comme l'Espagne en a toujours compté, proposa au roi de conquérir à ses frais l'île d'Iviça si le roi voulait la lui accorder à titre de fief. Le roi y consentit de grand cœur; l'infant de Portugal, et don Nuño Sanchez, comte de Roussillon et oncle de Jayme, se joignirent à l'expédition, et la ville, en se rendant après une courte résistance, compléta ainsi l'importante et glorieuse conquête des îles Baléares, que la nature, en les plaçant en face de la Catalogne, a destinées à lui appartenir (1).

DERNIERS ÉMIRS ALMOHADES.

Maintenant que nous avons vu l'empire des Almohades si promptement balayé de l'Espagne, hâtons-nous d'en finir avec les tristes annales de cette race africaine dont les destinées se sont mêlées pendant deux siècles à celles de la Péninsule. A peine al Mamoun était-il mort, que son sanglant héritage fut

(1) On remarquera que l'Émir dépossédé de Valence et des îles, Cid abou Mohammed, ne paraît pas une seule fois dans toutes ces guerres, malgré le traité conclu entre lui et Jayme.

disputé par plusieurs concurrents. Ses généraux, et son armée, en partie composée de chrétiens, proclamèrent Emir son fils abou Mohammed, âgé seulement de 14 ans, sous le nom d'al Raschid. Le premier acte du nouveau souverain, ou plutôt de sa mère, dont le crédit lui assura la couronne, fut de promettre à ses soldats pour *don de joyeux avénement* le pillage de Maroc. Les habitants de Maroc, bientôt instruits de ce marché conclu à leurs dépens, ouvrirent leurs portes à Yahia Annasir, le rival malheureux d'al Mamoun, et se préparèrent avec lui à une vigoureuse résistance; mais la fortune se prononça contre Yahia, qui fut battu encore une fois. Quant au fils d'al Mamoun, il racheta sa promesse en donnant à ses auxiliaires chrétiens 5,000 dinars, au lieu du pillage qui leur était promis, et entra paisiblement dans Maroc, d'où trois ans plus tard ses cruautés le firent chasser.

Yahia, encore une fois rappelé dans Maroc, essaya de nouveau le sort des armes, qui lui fut contraire; ayant cherché un asyle à Fez, il y trouva la mort (1236), et sa tête fut apportée à son ennemi. Al Raschid, depuis lors reconnu pour souverain du Magreb, mourut quelques années après, jeté par son cheval dans une fontaine de ses jardins (1242). C'est sous ce règne sans gloire qu'eurent lieu les principales conquêtes de Fernando III en Andalousie, jusqu'au jour où les derniers et faibles débris de l'empire almohade en Espagne, bornés à Séville et à son district, tombèrent, comme nous le raconterons bientôt, dans les mains victorieuses du monarque chrétien (1248).

Après la mort d'al Raschid, son frère aboul Hassan Ali, surnommé *Essayd* (le Seigneur), fut proclamé à

Maroc comme son successeur. Le règne de ce prince, doué cependant de qualités plus viriles, ne fut pas plus heureux que celui de son frère. Deux dynasties rivales, celles des beni Merin, et celles des beni Zeyan, partageaient alors avec le fils d'al Mamoun le vaste héritage d'abd el Moumen. Dès l'an 1195, abd el Hak ben Merin, d'une noble famille arabe dès long-temps ennemie des Almohades, avait fondé, au milieu des désordres qui présageaient la ruine de l'empire de Maroc, un émirat indépendant à l'ouest du Magreb, près de Mequinez. Abou Moarref, le troisième de ces Emirs, célèbre dans les traditions poétiques du Magreb par son indomptable courage, ne fut vaincu, dit-on, qu'une seule fois dans sa vie : ce fut dans la bataille qu'il livra en 1244 au nouvel Emir almohade, Essayd, et où Moarref périt sous la lance d'un des auxiliaires chrétiens d'Essayd. Mais celui-ci fut moins heureux dans une guerre contre une autre rebelle, Yagmerasin ben Zeyan, qui s'était fait proclamer sultan de Tlemcen, car il trouva la mort dans une reconnaissance qu'il était allé faire, et son armée, en apprenant sa fin, s'enfuit en laissant son camp et ses bagages dans les mains de l'ennemi (1248).

Le trône de Maroc échut ensuite à Omar ben abou Ibrahim, fils d'abou Yacoub Youssouf, fils et successeur d'abd el Moumen. Le nouvel Emir prit le surnom d'*al Morthadi* (celui qui se résigne). C'était, disent les chroniques, un prince vertueux et sage, brave à la guerre, et habile dans le conseil ; mais toutes ces qualités furent impuissantes contre le décret du sort qui avait prononcé la ruine des Almohades. Sous son règne, les beni Merin, poursuivant le cours de leurs succès, se rendirent maîtres de Fez, aux portes

mêmes de Maroc, réduisant ainsi l'empire naguère si vaste d'abd el Moumen à sa seule capitale. Ceuta, le lien qui unissait l'Afrique au continent espagnol, se souleva également. En Espagne, le nouvel Emir de Grenade, Mohammed al Ahmar, et les rois de Castille et de Portugal, se partagèrent, l'épée à la main, les derniers débris de la monarchie almohade. Enfin, pendant un pèlerinage de l'Emir au tombeau du *Mahadi* de Tinamal, un de ses parents, nommé aboul Olah Edris, plus connu sous le nom d'*abou Dibus* (l'homme à la masse d'armes), se révolta contre l'Emir, jeta ses fils en prison, et, trop faible pour lui résister seul, ouvrit aux beni Merin les portes de Maroc. Le malheureux Emir, trahi par tous ceux qui l'entouraient, erra quelque temps sans trouver dans ce royaume, qui avait été le sien, un toit pour l'abriter, et mourut enfin assassiné par un esclave (1267), après un règne de 19 ans, constamment éprouvé par l'adversité.

Edris abou Dibus, monté sur le trône par la trahison, en subit bientôt la peine. Livré à la merci des étrangers auxquels il avait rendu sa capitale, il se révolta à la fin contre leurs exigences, et refusa de se reconnaître pour le vassal des ben Merin; mais la force, sinon le droit, était pour ceux-ci; abou Dibus, ayant armé contre eux, périt dans une bataille en combattant comme un lion (1269), et avec lui s'éteignit, après un siècle et demi de durée, cet empire qui s'était étendu un instant sur la moitié de l'Afrique, et qui avait relevé de ses ruines le domination deux fois abattue de l'Islam en Espagne.

CONQUÊTES DE FERNANDO III DE CASTILLE.

Quand un état penche vers sa ruine, les ennemis ne lui manquent pas plus que les corbeaux au cadavre pour se partager ses dépouilles. Mais ce fut une fatalité toute spéciale attachée à l'émirat almohade qui lui fit rencontrer pour adversaire un prince tel que Fernando III, brave, actif, patient dans son ambition, et mêlant habilement la politique au courage. Depuis le jour, si heureux pour l'Espagne, où les deux couronnes de Castille et de Léon s'étaient réunies sur son front, Fernando n'avait plus eu qu'une pensée, celle d'achever la conquête de l'Andalousie, et de purger le sol espagnol de la présence des Musulmans; pensée hardie, qu'un demi-siècle plus tôt, aucun monarque chrétien n'eût même osé concevoir; mais l'audace croissait aux rois de Castille avec la puissance, et Fernando, plus heureux, eut la gloire d'achever l'œuvre que dix générations de rois avaient poursuivie avec tant de persistance et de courage.

Nous avons vu les continuelles algarades de Fernando III et ses premières conquêtes en Andalousie, prélude de conquêtes plus sérieuses. En 1233, l'infant Alonzo, frère du roi, et Alvar Perez, l'un de ces *ricos homes* castillans, race inquiète et héroïque, à laquelle il fallait toujours ou la révolte au dedans ou la croisade au dehors, entrèrent à la tête d'un corps de cavalerie d'élite de 1,500 hommes au plus sur le territoire de Cordoue, le plus riche de tout ce riche bassin du Guadalquivir. Rencontrant peu de résistance au milieu d'un pays déchiré par les factions, les Castillans s'avancèrent jusqu'au delà de Séville, en mar-

quant leur passage par une longue traînée de sang et de ruines. Comme une flèche lancée, qui vole droit vers le but, ils ne s'arrêtèrent qu'en face de la mer d'Afrique, sur ces mêmes rives du Guadalete où, cinq siècles avant, le sort de l'Espagne avait été joué et perdu dans une seule bataille. Si peu nombreux que fussent les chrétiens, leur audace leur prêta, aux yeux des Musulmans, les forces qu'ils n'avaient pas, et l'Andalousie tout entière s'émut de terreur et d'indignation contre les prétendants au trône qui dépensaient son sang dans de coupables discordes, au lieu de les réunir contre les chrétiens.

Depuis la mort d'abd el Moumen en 1232, la plus affreuse confusion régnait dans l'Espagne musulmane. Aux concurrents que nous avons nommés, à ben Hud, maître de l'Andalousie depuis Murcie jusqu'à Malaga ; à Yahia ben Annasir, l'ancien rival d'al Mamoun; à al Raschid, son fils, il faut encore ajouter le neveu d'Yahia, l'illustre fondateur du royaume de Grenade, Mohammed ben al Ahmar, qui en 1231 s'était emparé des villes de Jaen, de Guadix et de Baeza, et y avait fondé un nouvel émirat. Ben Hud, occupé de combattre ce nouveau rival, avait acheté une trêve aux chrétiens, au prix de mille dinars par jour (1), afin de n'être point détourné de sa guerre contre al Ahmar; mais les clameurs des Andaloux le forcèrent à renoncer à cette guerre impie, pour repousser l'invasion chrétienne.

Ben Hud, en proclamant l'*algihed*, réunit bientôt sous ses drapeaux une foule de volontaires africains

(1) Ce curieux renseignement se trouve dans une espèce de chronique arabe ou sommaire chronologique dans le genre des *Annales de Tolède*, publié par Dombay (II, 214).

et andaloux, et marcha au devant de l'ennemi, campé près de Xérès. Cette faible poignée de chrétiens fut bientôt cernée de toute part par des ennemis vingt fois plus nombreux. Mais Alvar Perez, leur digne chef, leur rappelant qu'à cette même place Thareck, avec quelques milliers de soldats, avait vaincu les Goths, leurs ancêtres, et qu'ils avaient son exemple à suivre et leur honte à venger, se mit à la tête d'une avant-garde d'élite, tandis que l'infant Alonzo commandait le gros de la troupe. Les chrétiens, suivant l'horrible usage des guerres de ce temps, commencèrent par massacrer leurs prisonniers; puis, après s'être publiquement confessés de leurs péchés et s'étant pardonné leurs offenses mutuelles, ils reçurent la communion, invoquèrent à haute voix Dieu, et saint Iago, le patron de l'Espagne, et chargèrent résolument leurs ennemis, sans même songer à les compter.

Les Maures, attaqués par un ennemi auquel ils ne soupçonnaient pas même la pensée de résister, resserrèrent encore le cercle dont ils l'enveloppaient, et repoussèrent ses attaques avec leur courage habituel. Mais les chrétiens, après des efforts désespérés, parvinrent à se frayer une voie sanglante à travers la cavalerie musulmane, qui, se repliant sur l'infanterie, mit le désordre dans ses rangs. Les chrétiens en profitèrent pour opérer leur retraite, échappant ainsi, par cette fuite glorieuse, à une mort presque certaine. En cette circonstance, le seul prodige était dans leur courage; mais, comme il faut à toute force des miracles aux historiens espagnols, on prétendit avoir vu l'apôtre tueur de Maures (*Matamoros*), monté sur un cheval blanc, porter lui-même la mort dans leurs rangs. Par un miracle non moins avéré, les chrétiens,

dans cette sanglante affaire, ne perdirent qu'un seul homme, un mauvais chrétien, qui, avant la bataille, n'avait pas voulu accorder à ses ennemis le pardon de leurs injures (1).

L'année suivante fut signalée par des expéditions nouvelles, toutes couronnées de succès. Le roi Fernando s'empara d'Ubeda, qui avait long-temps résisté à ses armes, et les assiégés n'obtinrent que la vie sauve. Les chevaliers de Calatrava et d'Alcantara, et l'évêque de Palencia, prirent Truxillo et plusieurs places de l'Estrémadure, du Tage au Guadiana, et les chevaliers de Santiago se rendirent maîtres de Montiel. L'infatigable Fernando, confiant pendant son absence le soin de ses états à la reine-mère, qui se chargeait de pourvoir aux besoins de son armée, rentra encore en campagne, et s'empara de Sant-Esteban et de quelques autres villes (2). Mais une conquête plus importante, dès long-temps méditée par Fernando, allait bientôt récompenser son courage :

(1) Cette bataille du Guadalete est racontée fort au long dans Conde (III, 14), et dans le *Chron. sancti Ferdinandi*, apud. Papebrochium, *Acta sanctor.* t. VII, Mai, p. 280. Cette chronique n'est du reste qu'une compilation empruntée à Rodrigue de Tolède et à la *Chron. d'Alonzo X*. Mais le récit de la bataille de Xerès est original. On en trouve aussi une autre version à la page 10 de la *Chronique de Fernando III* (f° Medina del Campo, 1566), mais avec des détails tellement romanesques, que l'histoire y disparaît devant la fable : ainsi la chronique attribue aux Castillans une complète victoire, et leur fait faire un nombre infini de prisonniers. Quant à la *Coronica general de Alonzo X*, elle parle à peine de cette bataille (p. 407, au verso).

(2) Les sources, pour toutes ces conquêtes des Castillans, sont fort disséminées et fort maigres; elles se bornent à quelque lignes de Lucas de Tuy, qui parle seul de la bataille de Xerès, et de Rodrigue de Tolède, tous deux incomplets et dénués de dates, comme de coutume; puis à quelques sommaires chronologiques des *Annal. Toletan.*, toujours avares de paroles, et à la chronique déjà citée et non moins concise de Dombay. Quant à Conde, son IIIe volume, mis tant bien que mal en ordre après sa mort, sur des matériaux rassemblés par lui, contredit souvent le IIe, et il faut les contrôler l'un par l'autre.

ben Hud, après avoir repoussé près de Xérès l'algarade chrétienne, avait repris sa guerre contre al Ahmar, qu'il avait battu, et forcé de se réfugier dans Séville, d'où les habitants l'avaient bientôt chassé (1233). Animé contre son rival d'une haine qui l'aveuglait sur tout autre danger, ben Hud, en 1235, venait d'acheter à prix d'or une paix de quatre ans avec la Castille (1). Vers cette époque, les armes chrétiennes, partout victorieuses, cernaient de tous côtés l'empire musulman dans la Péninsule, et s'en disputaient les débris. Jayme I d'Aragon s'emparait d'Iviça, et les Génois eux-mêmes, ajoutant l'esprit de conquête à l'esprit mercantile, venaient avec une flotte formidable mettre le siége devant Ceuta (2), le Gibraltar africain, et, ne pouvant parvenir à le prendre, se faisaient acheter leur départ au prix énorme de 400 mille dinars (5,200,000 fr.) (1235).

Ben Hud, occupé de sa guerre contre al Ahmar, se fiait sur la parole de Fernando et sur la trêve conclue; mais le saint roi ne pensait pas sans doute qu'une parole donnée ou vendue à un Musulman pût enchaîner un roi chrétien. Ben Hud avait dégarni de troupes la vallée du Guadalquivir, pour les reporter dans le pays de Grenade. Quelques uns de ces *Almogavares*, gardiens de la frontière chrétienne, dont nous avons décrit la rude et laborieuse vie (voyez t. IV, p. 279), apprirent de prisonniers musulmans que Cordoue, abandonnée par l'Émir, ne renfermait que peu de troupes. Les prisonniers, pour racheter leur vie, promirent de leur livrer le faubourg de Cordoue ap-

(1) Dombay, t. XI, p. 214, est le seul que donne ces détails.
(2) Dombay, *ibid.*

pelé *Asscharkia* (de l'Orient), d'où il leur serait facile de se rendre maîtres du reste de la ville. Les chrétiens, tout joyeux, sans calculer un instant le danger de l'entreprise, préparèrent des échelles pour l'escalade, et attendirent une nuit bien noire pour tenter leur hardi coup de main. En même temps, ils firent prévenir Alvar Perez de Castro, qui se trouvait alors à Martos avec un corps de troupes, de se tenir prêt à les secourir.

Le 8 janvier 1236, cette poignée d'aventuriers se mit en marche par une pluie battante, et arriva sans être aperçue au pied de la muraille; puis, en attachant leurs échelles l'une au bout de l'autre, ils parvinrent enfin au sommet du mur. Le premier qui y monta fut un certain Alvar Colodro, et la tour dont il s'empara a depuis lors porté son nom. Dans cette tour se trouvaient quatre Maures endormis, qui, se réveillant au bruit, furent bientôt bâillonnés et jetés en bas du mur, sauf un seul, qui était du complot. Guidés par lui, les assiégeants s'avancèrent, en suivant le rempart, jusqu'à la porte de Martos, qu'ils ouvrirent à leur cavalerie. Au jour levant, les Arabes virent avec effroi le faubourg tout entier au pouvoir des chrétiens; trop intimidés pour résister, ils voulurent fuir vers la ville; mais les chrétiens, fermant toutes les issues du faubourg, firent de ses habitants un affreux massacre.

Les cris des malheureux qu'on égorgeait, et les quelques fugitifs à demi-nus qui échappèrent au massacre, portèrent bientôt dans Cordoue la terrible nouvelle. La garnison tenta sur-le-champ une sortie; mais tout ce qu'elle put faire, ce fut de refouler trois fois les chrétiens jusqu'au mur du faubourg, mais sans pouvoir le leur enlever. Jusqu'ici, tout avait

réussi à souhait à ces hardis aventuriers; mais une poignée d'hommes ne pouvait songer à s'emparer d'une ville aussi forte et aussi populeuse. Il se hâtèrent donc d'expédier deux messagers, l'un à Alvar Perez, qui se hâta d'accourir; l'autre au roi Fernando, qui se trouvait alors à l'autre bout de son royaume, à Benavente, près de Léon.

Fernando était à table quand il reçut le message; mais, comprenant son importance, le belliqueux monarque ne voulut pas perdre un instant: il expédia de tous côtés à ses milices l'ordre de le rejoindre sous les murs de Cordoue, et, sans les attendre, il partit sur-le-champ, suivi d'une centaine de chevaliers. On était alors dans la saison des pluies, et les ruisseaux gonflés et les mauvais chemins ralentirent la marche de Fernando, qui arriva enfin sous les murs de Cordoue à la tête de 300 hommes d'armes. Il y trouva Alvar Perez, avec les milices de la frontière, que la guerre ne prenait jamais au dépourvu, et les frères des ordres militaires. Grande fut la joie de nos aventuriers quand ils virent ces renforts, conduits par le pieux roi qui avait fait si grande diligence pour avoir sa part de gloire dans leur entreprise, « et ils oublièrent, » dit la chronique (1), tous les maux qu'ils avaient » soufferts, et, reprenant cœur au danger, ils ne son» gèrent plus qu'à parfaire leur œuvre et à s'emparer » de Cordoue. »

Cependant toutes ces troupes réunies étaient loin

(1) Tout le dramatique récit de ce siége est emprunté textuellement aux deux versions presque identiques de la chronique d'Alonzo X et de celle de Fernando III, qui sont, pour toutes ces guerres, la source la plus riche. Rod. de Tolède n'a que quelques lignes; Dombay n'en a pas une, et Conde, dans son récit fort court, est d'accord avec les chroniques chrétiennes.

de former une armée. Ben Hud, qui se trouvait alors à Ecija avec des troupes nombreuses, fut bientôt informé de l'arrivée du roi et du petit nombre d'hommes qu'il avait avec lui. Les habitants de Cordoue, effrayés de l'orage qui s'amassait sous leurs murs, implorèrent son assistance par des messages réitérés; mais ben Hud savait déjà par une dure expérience ce que pesait le bras du roi de Castille, et se souciait peu de l'attaquer. Il avait alors auprès de lui un *hidalgo* castillan nommé Lorenzo Suarez, qui, banni de son pays pour félonie (*malfetria*), était, suivant l'usage du temps, passé sans scrupule au service des Maures. Ben Hud, qui avait grande confiance dans le renégat chrétien, lui fit part de ses craintes, et celui-ci lui offrit d'aller épier avec quelques hommes à lui les forces des chrétiens. Ben Hud y consentit, et Suarez, mettant à profit cette occasion de rentrer en grâce avec son suzerain, alla trouver en grand secret Fernando, et se fit fort, s'il voulait lui pardonner, d'abuser son ennemi par de faux rapports, et de l'éloigner de Cordoue. Fernando accepta le marché, et, d'après le conseil de Suarez, dont toutes les offenses furent rachetées, et au delà, par ce service, les feux furent doublés, afin de tromper les Arabes sur les forces de l'armée chrétienne.

De retour près de son suzerain musulman, Suarez n'eut pas de peine à lui persuader qu'une attaque sur l'armée chrétienne, grossie chaque jour des renforts qui lui arrivaient de tous les points du royaume, serait une haute imprudence. Un hasard heureux pour les chrétiens voulut qu'en ce moment ben Hud reçut un message d'abou Djomaïl ben Zeyan, émir de Valence, qui implorait son appui contre le

roi d'Aragon Jayme I, campé sous les murs de sa capitale. Ben Hud réunit ses généraux pour tenir conseil avec eux, et, comme si un esprit de vertige les eût tous aveuglés, tous furent d'avis que la garnison de Cordoue était assez forte pour se défendre contre les chrétiens, et que, vainqueur du roi d'Aragon, l'Émir en aurait meilleur marché du roi de Castille. Ce funeste conseil fut suivi, et ben Hud, sourd aux prières des Cordovans, et cédant à la fatalité qui le poussait, se mit en route pour Valence par Almeria. Le wali de cette ville, abd el Rahman, secrètement vendu à Mohammed ben al Ahmar, fit à ben Hud le plus splendide accueil; mais, après un festin somptueux, où, en dépit des préceptes de Mahomet, le vin ne fut pas épargné, le malheureux Émir fut, par ordre de son hôte, noyé dans une fontaine qui se trouvait dans sa chambre, et l'on répandit le bruit qu'il était mort d'une apoplexie causée par l'ivresse (1).

Le malheureux ben Hud avait régné neuf ans environ, et son règne n'avait été qu'une lutte continuelle contre la guerre civile et l'invasion étrangère. Le seul tort que lui reprochent les chroniques arabes, c'est d'avoir été peu religieux; mais il avait d'un roi le courage et l'activité, s'il n'en eut pas la prudence, et l'on ne peut lui reprocher du moins, comme à ses concurrents, d'avoir vendu l'Islam aux chrétiens en se faisant leur tributaire et leur vassal. La mort de cet

(1) Conde donne à cette mort la date de janvier 1238, sans même s'apercevoir que, d'après la suite de son propre récit, elle dut avoir lieu à peu près en même temps que la reddition de Cordoue, c'est-à-dire en 1236. Dombay n'en parle pas; Murphy, qui ne peut plus être considéré comme une autorité, passé les premières époques de l'hist. de l'Espagne arabe, attribue cette mort de ben Hud à une rivalité d'amour.

énergique représentant de la nationalité andalouse fut un dernier coup porté à la puissance musulmane en Espagne ; et, tandis que les descendants d'abd el Moumen maintenaient avec peine sur le trône du Magreb leur dynastie, usée déjà après un siècle à peine de durée, les destinées de la Péninsule se séparaient pour jamais de celles de l'Afrique. L'armée que ben Hud traînait à sa suite se dispersa après sa mort, et, bien que son frère Ali ben Youssouf fut proclamé après lui émir de Murcie, sous le nom d'*Addaùlat*, ce fut en réalité l'ambitieux ben al Ahmar à qui échut la plus grande partie de l'héritage de ben Hud. Addaulat fut bientôt assassiné par un de ses walis, et Murcie passa aux mains de ben al Ahmar, qui, recueillant le fruit de ces deux assassinats, commis sans doute par son ordre, s'empara d'Almeria, et bientôt de Grenade, qui devint le siége de son nouvel émirat (1238).

Fernando cependant pressait avec une grande vigueur le siége de Cordoue, lorsque la nouvelle de la mort de ben Hud vint porter le découragement dans l'âme des habitants, et ranimer encore l'ardeur des assiégeants. Chaque jour, d'ailleurs, les belliqueuses milices de la Castille et de Léon accouraient rejoindre les drapeaux de leur roi ; des assauts continuels lassaient le courage des assiégés, et ébranlaient leurs murailles; la faim vint encore se joindre à tant de misères, et les décida enfin à renoncer à une résistance sans espoir. Une capitulation fut conclue, et les Maures, pour obtenir la vie et la liberté, durent renoncer à tout ce qu'ils possédaient, et sortir de la ville. Le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul (29 juin 1236), Fernando entra triomphant dans la cité

patricienne de Cordoue, comme l'appelle la chronique, et la souveraine de l'Andalousie... Elle fut lavée ce jour-là des souillures de Mahomet, et le roi fit aussitôt élever sur la plus haute tour la croix triomphante, avec la bannière de Léon et de Castille.

Dans cette belle mosquée, le plus noble temple où le Dieu de l'Islam ait jamais été invoqué, et qui, changée en église, subsiste encore aujourd'hui sous la protection de la croix, Fernando trouva les cloches de l'église de Saint-Iago, qu'al Mansour, après la prise de Léon, y avait fait transporter pour y servir de lampes. Le pieux roi les fit rendre au tombeau de l'apôtre, d'où elles avaient été enlevées; puis, en sa présence, les évêques qui suivaient son armée consacrèrent au vrai Dieu le temple reconquis sur l'Islam, et Cordoue fut érigée en un siége épiscopal, auquel la piété du roi assigna de larges revenus. Rien ne manquait plus que des habitants dans la nouvelle capitale de l'Andalousie chrétienne; mais le bruit de la victoire de Fernando, la richesse du sol et la douceur du climat, en attirèrent de tous les coins de l'Espagne, qui accouraient, dit Rodrigue, « comme à des noces de roi; et bientôt ce ne furent pas les habitants qui manquèrent aux maisons, mais les maisons aux habitants. »

Ainsi tomba pour ne plus se relever cette fière cité de Cordoue, naguère la capitale d'un puissant empire, et le centre d'une civilisation dont il ne reste plus de traces. Séjour des arts et des lettres aussi bien que de la vie politique, la cité bien-aimée des khalifes était déjà bien déchue de son ancienne splendeur, sous la rude et ignorante domination des deux conquêtes africaines : de capitale, devenue chef-lieu de

province, et annexe d'un grand empire au lieu d'en être le cœur, il lui restait pourtant encore à déchoir sous la conquête chrétienne. Ceinte encore aujourd'hui de ses tours contemporaines des khalifes, leur vaste circuit ne renferme plus que quelques rares habitants, qui errent dans ses rues dépeuplées, où l'herbe croît le long des murs. Le palmier d'abd el Rahman II balance toujours son panache de verdure au dessus de ces ruines habitées, qu'il a vu tant de fois changer de maîtres; mais la splendide mosquée qu'éleva ce même khalife abrite maintenant sous sa forêt de colonnes une cathédrale chrétienne, logée à l'aise au milieu de son immense enceinte, et le Dieu des chrétiens ne remplit pas même à lui seul toute la demeure de celui de l'Islam. Sauf quelques oasis de verdure jetés aux environs de Cordoue sur les premiers gradins de la *Sierra Morena*, le désert s'est emparé de ce riche bassin du Guadalquivir, qui, d'Andujar à Cordoue, comptait naguère douze mille villages : désert fécond que défrichent çà et là quelques cultivateurs épars, mais où les bras manquent à la terre, qui depuis tant de siècles n'est pas encore lasse de produire. Entre toutes les cités de l'Espagne, qui toutes se survivent à elles-mêmes, Cordoue est la plus déchue, la plus désolée : le poids de son passé pèse sur elle et l'écrase, et la cité impériale, veuve de ses khalifes, semble encore, après tant de siècles, porter le deuil de ses maîtres.

Mais c'est qu'aussi, disons-le franchement, dans ces sanglantes et pittoresques annales, la conquête arabe c'est la poésie, et la conquête chrétienne c'est la prose, la réalité triste et dure sous laquelle l'Espagne se débat. L'Andalousie surtout, cette terre de

fleurs et de poésie, avec son insoucieuse population, chantante et parée comme pour une fête, lutte en vain depuis six siècles contre ce joug de plomb qui pèse sur elle ; c'est le nord qui a vaincu, il faut que le midi obéisse : le sombre génie de la Castille s'imprime sur l'Espagne musulmane et la façonne peu à peu à son image. Cette croisade éternelle, partie avec Pelayo des monts des Asturies, fait à chaque siècle un pas de plus vers le midi, laissant derrière elle des moines qui prient dans leurs couvents, et poussant devant elle, à l'avant-garde de la chrétienté, d'autres moines qui combattent, représentants armés de l'Espagne, qui se résume ainsi dans un cloître et sur un champ de bataille.

Rival de la Castille, l'Aragon poursuit comme elle son œuvre de propagande guerrière, et donne à Valence la foi en échange de la civilisation. Le Portugal, de son côté, convertit les Algarves l'épée à la main. Partout l'esprit de l'Espagne du nord, singulier mélange de sérieux germanique et d'exaltation méridionale, pèse sur le midi, et efface de son mieux la vive et poétique empreinte que les Arabes y avaient laissée. A leur poésie luxuriante d'images succèdent les rudes ébauches de la muse castillane, avec la guerre et la foi pour seules inspirations. Les belles cités de l'Espagne musulmane, en ouvrant une à une leurs portes à cette prosaïque conquête, perdent avec leurs habitants leur prestige de cités souveraines. Tolède, dès long-temps reconquise, a vu Burgos, sa rivale, lui disputer son titre de capitale, en attendant que Madrid le leur enlève à toutes deux. Séville même, la reine de l'Andalousie, détrônée aussitôt que soumise, s'efforce vainement, grâce à

son immense population, de conserver au moins sa royauté locale, et n'a plus, comme Grenade, aussi peuplée et aussi déchue qu'elle, qu'un nom et des souvenirs. Partout, encore une fois, le nord a vaincu, et l'unité que trois siècles plus tard il donnera à l'Espagne lutte en vain contre les souvenirs, si populaires encore, de ses huit nationalités, distinctes comme ses huit royaumes (1).

(1) Ces huit royaumes, que l'on appelle encore de ce nom, même aujourd'hui, sont ceux de Léon et Galice, de Castille, de Navarre, d'Aragon, de Valence, de Murcie, d'Andalousie et de Grenade. Nous pourrions y ajouter encore le comté de Catalogne, qui fit long-temps un état distinct et indépendant. Quant au Portugal, ses destinées sont toujours restées distinctes de celles de l'Espagne.

CHAPITRE II.

ESPAGNE ARABE.

SUITE DES CONQUÊTES DE JAYME I D'ARAGON,
DE FERNANDO III DE CASTILLE. — MOHAMMED BEN AL AHMAR,
EMIR DE GRENADE. — MORT DE FERNANDO III.

1236 à 1252.

Le chevaleresque roi d'Aragon, animé par le succès de son expédition contre Mayorque, méditait déjà de nouvelles conquêtes, et les deux plus grands rois de l'Espagne chrétienne, Fernando et Jayme, avaient ainsi voué leur vie à une éternelle croisade. Nous avons vu Jayme, pour frayer à ses armes le chemin de Valence, aider l'ancien souverain de ce pays, Cid Mohammed abou Abdallah, que les chrétiens appellent Zeyd abou Zeyd, à tenter une expédition pour reconquérir son émirat perdu. Mais cette tentative, entreprise avec des forces insuffisantes, avait échoué, et ce ne fut qu'après avoir complétement achevé la conquête de Mayorque que Jayme, en 1132, commença sérieusement la guerre contre Valence. Le

puissant émir de ce royaume, abou Djomaïl ben Zeyan, avait attiré sur lui la colère du roi d'Aragon, en faisant, pendant l'expédition de Jayme à Mayorque, une algarade heureuse jusqu'à Tortose, où il avait rendu aux chrétiens une faible partie des maux que depuis tant d'années ils faisaient souffrir aux Musulmans. L'Émir avait en outre refusé d'acquitter le tribut qu'il devait à l'Aragon, et les prétextes ainsi ne manquaient pas à la guerre. Le pape Grégoire IX proclama solennellement la croisade, et le roi et ses *ricos homes* prirent la croix pour la guerre sainte.

Les Catalans, partageant sa pieuse ardeur, votèrent d'enthousiasme, pour la troisième fois, l'impôt du *bovage* (1), et le roi, ayant achevé tous ses préparatifs, entra, à la fin de 1232, sur le territoire musulman, où il s'empara de Morella; la ville plus importante de Burriana, sur le bord de la mer, ne fut prise qu'après un siége de deux mois, où le roi fit preuve d'une patience et d'un courage vraiment héroïques, toujours le premier au combat et à l'assaut, supportant pendant des jours et des nuits entiers le froid, la soif et la faim, pansant les blessés de ses propres mains, et n'échappant lui-même à la mort que par miracle.

Jayme raconte lui-même à ce sujet, au milieu d'une foule de détails trop étendus pour être reproduits, un trait touchant, que nous aimons à citer. Le siége traînant en longueur, plusieurs de ses *ricos homes* parlaient déjà de l'abandonner; mais le roi, peu habitué à renoncer à ce qu'il avait une fois entre-

(1) Zurita, l. III, ch. 15. Cet auteur, si estimable d'ailleurs, ne cite malheureusement pas ses sources, dont la principale est la *vida de Jacme*.

pris, s'y refusait opiniâtrement. Enfin, une nuit où il était allé, comme un simple soldat, monter la garde auprès des machines, pour faire honte aux nobles qui abandonnaient ce poste périlleux, les Maures ayant fait une sortie, au nombre de deux cents environ, le roi, avec neuf chevaliers seulement, sans autres armes que leurs épées, repoussa les ennemis jusqu'au pied de leurs murs, en dépit des traits qu'on lançait sur lui du haut des murailles. « Et croyez, en vérité, ajoute-t-il avec une émotion touchante, que deux fois nous nous découvrîmes le corps de notre écu, afin qu'une flèche pût nous frapper, et que, si nous avions à lever le siége, cette blessure nous fût du moins une excuse. Mais le Christ, notre seigneur, sait mieux que nous comment doivent aller les choses, et ceux à qui il veut du bien il les fait agir pour le mieux. Et ainsi il ne voulut pas que nous fussions blessés, mais bien que nous prissions la ville. »

La ville de Peniscola, effrayée de la prise de Burriana, se rendit sans coup férir, et plusieurs places moins importantes suivirent son exemple. Le roi récompensa le zèle de quelques uns de ses *ricos hombres* et des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, qui l'avaient fidèlement servi, en leur donnant en fief la plupart de ses conquêtes.

L'émir de Valence, effrayé du progrès des armes chrétiennes, essaya vainement de détacher de la cause de Jayme son fidèle auxiliaire le Cid abou Abdallah, en lui proposant de s'unir à lui pour enlever aux chrétiens leurs conquêtes. Abou Abdallah, qui avait embrassé le christianisme, et qui s'était même marié en Aragon, demeura fidèle

à son nouveau suzerain. Djomaïl trouva ensuite, comme nous l'avons vu, un allié plus dévoué dans l'émir de Murcie, ben Hud; mais la fin malheureuse de ce prince, assassiné par son hôte, priva Djomaïl de l'appui qu'il espérait, et le livra, abandonné à ses propres ressources, à l'infatigable adversaire qui le harcelait depuis dix ans.

Au milieu des préoccupations de la guerre, Jayme trouva cependant le temps de se remarier, du vivant de sa première femme, Léonor de Castille, avec Violante, fille d'André, roi de Hongrie (1236). Ce fut le pape Grégoire IX, zélé protecteur de l'Aragon qui négocia ce mariage, beaucoup moins utile à l'Espagne que l'autre. Mais, s'arrachant des bras de sa nouvelle épouse, Jayme quitta bientôt son palais pour la tente, qui, depuis bien des années, était devenue sa demeure habituelle.

Djomaïl, comptant sur les secours que lui amenait ben Hud, avait entrepris le siége d'Albaracin; mais la vigoureuse résistance de cette place et la mort de ben Hud le forcèrent à lever le siége. Le roi cependant, l'œil toujours fixé vers un seul but, la conquête de Valence, fit fortifier le château du Puig, à deux lieues de cette ville. Pendant une courte absence que fit Jayme pour aller assister aux Cortès de Monzon (1236), les Maures, sentant l'importance de la position qu'ils avaient perdue, firent pour la reprendre une tentative désespérée, et vinrent, leur Emir à leur tête, assiéger le Puig, au nombre de plus de 40,000. Mais don Bernaldo Guillen, oncle maternel du roi, qui occupait le fort avec 70 chevaliers seulement et 2,000 fantassins, osa sortir de ses retranchements, et parvint à mettre en fuite, à force de courage, un en-

nemi dix fois plus nombreux. Les Maures, abattus par cette série de revers, perdirent toute foi en eux-mêmes, et quittèrent l'offensive pour ne plus la reprendre, et l'émir, épouvanté, ne songea plus qu'à fortifier Valence et à s'enfermer dans ses murs.

Après avoir, dans les Cortès de Monzon, affermi la paix intérieure de l'Aragon, garanti par la guerre au dehors, Jayme s'était hâté de retourner vers la frontière, et l'héroïque monarque n'eut plus désormais qu'une pensée au monde, ce fut de s'emparer de Valence. La nouvelle de la prise de Cordoue par Fernando de Castille vint encore l'enflammer d'une généreuse rivalité. Jayme cependant, il faut le dire, était loin de trouver dans ceux qui l'entouraient une persistance et une résolution égales à la sienne : ses *ricos homes*, lassés de cette guerre sans fin, le pressaient d'y renoncer, et le menaçaient à chaque instant de l'abandonner.

Mais laissons la chronique de Jayme nous conter les angoisses de ce brave et pieux roi, après la bataille du Puig. Jayme ayant projeté de s'en retourner dans ses états pour chercher des renforts et revenir assiéger Valence, les *ricos homes* déclarèrent tout d'une voix qu'ils s'en iraient avec lui. « Et ils s'en allèrent, et me laissèrent en grand souci : car il me semblait *faire œuvre d'araignée* de perdre ainsi en une heure le fruit de tout ce que j'avais fait... Et j'allai ensuite me coucher, et me retournai plus de cent fois dans mon lit, et je suais comme si j'étais au bain en pensant à cette affaire, bien qu'on fût en janvier et qu'il fît grand froid, et à la fin je m'endormis, fatigué de veiller; et quand vint l'aube, je me réveillai pour en revenir à mon penser, et je me dis que j'avais affaire à de

mauvaises gens, car il n'y a au monde race si superbe que ces chevaliers... Et, les ayant réunis dans l'église de Sainte-Marie, je leur dis : « Je voulais partir pour » votre bien et pour celui de notre conquête; mais, » puisque mon départ vous afflige, je promets ici à » Dieu, sur l'autel de sa mère, que je ne passerai pas » Teruel ni l'Èbre jusqu'à ce que Valence soit prise. » Et quand ils ouïrent ces paroles, il n'y en eut pas un dans l'église qui ne se prît à pleurer, et moi avec eux; et je leur dis : « Réconfortez-vous, je ne vous quitte» rai pas. » Et ils s'en allèrent contents et rassasiés du bon manger (*del bon menjar*) des paroles que je leur avais dites. » (L. II, ch. 71 à 78.)

Cependant le bruit de cette croisade opiniâtre, soutenue avec si peu de forces par un roi qui manquait à la fois de soldats et d'argent, s'était répandu dans la chrétienté. Le pape Grégoire IX, fidèle à cette cause que les deux monarques espagnols servaient si noblement, n'épargna rien pour appeler des croisés étrangers à concourir à leur pieuse entreprise. Ses efforts ne furent pas inutiles, et bon nombre de croisés anglais et français vinrent grossir l'armée aragonaise. Jayme avait grand besoin de ce renfort : car, après s'être emparé du peu de places qui tenaient encore pour l'Emir au nord de Valence, avec son audace ordinaire, que justifia toujours le succès, il s'était établi, en mai 1238, sous les murs de cette ville avec 200 cavaliers et 1,000 hommes de pied seulement. Mais les nombreux renforts qui lui arrivèrent portèrent bientôt son armée à un millier d'hommes d'armes et à 60 ou 80 mille fantassins. Les habitants de Barcelone, au dire de Zurita, se distinguèrent par leur zèle, et envoyèrent par mer force gens de guerre des mieux discipli-

nés, et les galères de Tortose et des ports catalans se chargèrent de fournir des vivres à cette nombreuse armée. Enfin, pour mieux témoigner de son inébranlable résolution de prendre Valence, Jayme fit venir à son camp la reine sa femme, digne, par son dévoûment et par son courage, de partager avec lui la gloire et les dangers d'une pareille croisade.

Les forces qu'avait à opposer aux chrétiens l'Emir de Valence, affaibli par une guerre longue et désastreuse, étaient bien inférieures. Aussi Djomaïl, voulant éviter une lutte inégale, offrit à Jayme de lui céder, s'il voulait renoncer à son entreprise, tout le pays qui s'étendait de Tortose et de Teruel au Guadalaviar, avec toutes les places fortes, et de lui payer en outre un tribut annuel de dix mille besans d'or; mais le roi, sûr désormais que sa proie ne pouvait lui échapper, repoussa dédaigneusement cette offre (1).

Aujourd'hui que huit siècles de guerre continuelle ont dépeuplé d'arbres et d'habitants cette misérable Espagne, pauvre en dépit des richesses que lui a prodiguées la nature, Valence, comme Grenade et Cordoue, n'est qu'un oasis fertile jeté dans le désert. A quelques lieues de la ville, des montagnes nues et escarpées se dressent comme un mur de granit qui la sépare des arides plateaux de la Manche. Mais rien ne peut donner une idée de la prodigieuse fertilité de cette *huerta* de Valence, si bien nommée le *jardin de l'Espagne*, et qui rassemble dans un espace de quelques lieues tous les contrastes et toutes les merveilles de sa végétation. Les végétaux des tropiques s'y trou-

(1) « Valence, répondit Jayme à celui qui portait la parole au nom de l'Emir, est sur le point de tomber en notre pouvoir, et quand nous aurons la poule, nous aurons bientôt les poussins. » (*Vida de Jacme*, l. II, ch. 76.)

vent à côté de ceux des climats plus tempérés, et tous ces prodiges sont dus, aujourd'hui encore, aux savants procédés d'irrigation dont la tradition s'y est conservée depuis les Arabes. Ainsi les anciens conquérants de l'Espagne, expulsés de ce sol qu'ils aimaient, s'en vengent encore par le bien qu'ils lui font. Aussi nulle part l'empreinte de la domination musulmane n'est-elle aussi vivante qu'à Valence dans les mœurs, dans la physionomie, et jusque dans le costume des habitants; les *norias* ou roues hydrauliques, chargées de poteries creuses pour élever l'eau des puits, que l'on rencontre à chaque pas dans la campagne de Valence, sont pour ce sol, qu'elles enrichissent, des monuments toujours présents du séjour de ses anciens maîtres, monuments plus modestes, mais aussi plus utiles que les ruines élégantes du *Generalife* et de l'*Alhambra*.

Mais cette fertilité même du sol valencien devait causer sa ruine en invitant la conquête chrétienne à descendre des tristes plateaux de l'Aragon sur le riant littoral qui entoure, comme d'une ceinture de végétation, cette Espagne si nue et si dépeuplée. Quelque chose de l'instinct qui lançait naguère sur le sud de l'Europe les peuplades barbares du septentrion poussait aussi vers le midi de la Péninsule les habitants de l'aride Castille et du froid Aragon. Leurs monarques eux-mêmes, en poursuivant leur œuvre de piété et d'ambition à la fois, cédaient aussi, sans s'en rendre compte, à l'entraînement du climat, et le zèle des croisés s'enflammait de l'espoir de se partager les fertiles bassins du Xucar et du Guadalquivir.

Cependant le roi d'Aragon, jusqu'à ce qu'il eût

réuni toute son armée, évita prudemment tout engagement, et s'occupa de fortifier son camp; mais, quand il eut rassemblé des forces suffisantes pour entourer de tous côtés la vaste enceinte de Valence, le siége commença, avec tout l'appareil de machines usité à cette époque. Les Maures, toujours battus dans les sorties qu'ils tentaient, finirent par se renfermer dans leurs murs, déjà ouverts en plusieurs endroits par les coups des machines. L'Emir, épouvanté des progrès des assiégeants, avait envoyé de tous côtés, en Afrique comme en Andalousie, demander des secours contre les ennemis de l'Islam. La mort seule empêcha ben Hud de lui en apporter; quant à ben al Ahmar et aux autres petits souverains qui se partageaient les débris de l'empire almohade, ils avaient assez à faire de résister pour leur compte à la conquête chrétienne. L'Emir seul de Tunis, uni par des liens de parenté à celui de Valence, essaya de venir à son secours. Une vingtaine de galères africaines parurent le long de la côte, et ranimèrent un moment le courage des assiégés. Le roi Jayme s'apprêtait à les recevoir avec sa résolution ordinaire (1); mais le mauvais temps les força de s'éloigner de cette côte dangereuse; et, après une attaque infructueuse sur Peniscola, force leur fut de s'en retourner en Afrique, à la vue des Valenciens découragés.

La mer étant redevenue libre, les vaisseaux cata-

(1) Jayme raconte avec beaucoup de gaîté et de sang-froid qu'ayant été légèrement blessé à la figure dans une escarmouche par un trait d'une baliste, il porta la main si vivement à sa tête, qu'il brisa la flèche; et, le sang coulant abondamment, il s'essuya la figure, et *se mit à rire bien haut, pour que l'armée ne s'effrayât pas*. Et pendant quatre jours un de ses yeux fut fermé à cause de l'enflure. Et quand la face fut désenflée, il se promena à cheval dans tout le camp, pour rendre bon courage à ses gens. (L. II, ch. 96.)

lans venaient sans cesse de Tortose ravitailler l'armée chrétienne, et pourvoyaient à tous ses besoins. Les assiégés, au contraire, voyaient s'épuiser leur courage avec leurs provisions, et commençaient à éprouver toutes les misères d'un siége. Enfin, les murs s'écroulant de toutes parts sous les mines des assiégeants, les habitants, ayant perdu tout espoir d'être secourus, obligèrent l'Emir à traiter de la reddition de la ville.

Le roi, sans consulter ses *ricos homes*, dont il redoutait l'avidité et l'esprit de révolte (1), consentit généreusement à accorder aux habitants la vie sauve, avec leurs armes et ce qu'ils pouvaient emporter de leurs biens, trompant ainsi la convoitise de ses hauts barons et de l'armée, qui avaient compté sur le pillage (2). Le 8 septembre 1238 (3), le traité fut signé entre le roi et les assiégés, auxquels on donna cinq jours pour opérer leur retraite. Tous ceux qui préférèrent rester dans la ville conquise obtinrent de la loyauté de Jayme garantie pour leurs biens et leurs personnes, avec le libre exercice de leur religion et de leurs lois, sans avoir à payer d'autres impôts que ceux que payaient les sujets du roi d'Aragon. Mais le plus grand nombre, se défiant avec raison des dispositions hostiles des chrétiens, à grand'peine contenus par leur roi, préférèrent quitter la ville, et se retirer au

(1) « Nous pensâmes que ce message du roi de Valence n'était bon à confier à personne de l'host, ni *rico home* ni autre : car beaucoup il y en avait à qui il ne plaisait mie que Valence fût prise, car mieux ils l'aimaient aux mains des Sarrasins qu'aux nôtres ; et la reine, que nous consultâmes, fut de notre avis. » (Ch. 101.)

(2) Quand nous eûmes dit mot du traité à don Nuño et aux autres nobles, tous, fors l'archevêque et les évêques, changèrent de couleur, comme si on les eût ferus droit au cœur ; et aucun d'eux ne nous approuva et ne rendit grâce à Dieu. » (Ch. 109.)

(3) La vie de Jayme dit à tort 1239.

sud du Xucar. La bannière d'Aragon fut plantée sur les tours de Valence par les Sarrasins eux-mêmes; « ce que voyant, dit Jayme, je descendis de cheval et baisai la terre en pleurant, pour la grand'merci que Dieu nous avait faite. »

L'Emir dut en outre livrer toutes les places fortes qu'il possédait au nord du Xucar, et ne garder pour lui que les ports de Denia et de Cullera, et, en retour, une trêve de sept ans lui fut accordée. Le roi veilla avec une scrupuleuse fidélité à ce que la capitulation fût observée, et frappa même de mort, de sa propre main, des soldats qui avaient dépouillé des femmes et des enfants. Cinquante mille habitants, au dire de la *Vida de Jacme*, sortirent en pleurant de cette ville bien-aimée, qu'ils ne devaient plus revoir. On procéda ensuite au partage du riche héritage que les émigrants laissaient dans les mains du vainqueur : les prélats, les nobles, les chevaliers, et les milices des *concejos*, reçurent chacun, en maisons et en terres, un lot proportionné au contingent qu'ils avaient fourni. Ce partage, opéré non sans difficulté, finit enfin au contentement de tous, et l'on compta, sans les *ricos hombres*, 380 chevaliers aragonais et catalans qui reçurent des fiefs de cette sorte, et prirent pour eux et leurs descendants le nom de *chevaliers de la conquête*. Le vide laissé dans la ville fut bientôt comblé par des Aragonais et surtout des Catalans, peuple chez qui, de tout temps, a dominé l'instinct de l'émigration. Suivant l'usage, le roi octroya à la ville conquise et à ses nouveaux habitants un *fuero* spécial, écrit en limousin ou catalan, au grand mécontentement (1) des Ara-

(1) Miedès, l. XII, ch. 8 et 11. Cet auteur, au milieu de son insupportable pro-

gonais, et y fonda un évêché, suffragant de l'archevêché de Tarragone, au lieu de celui de Tolède, dont il ressortait du temps des Goths.

Après avoir pris en grande pompe possession de sa nouvelle conquête, le roi s'occupa de pourvoir à sa sûreté. Il ordonna que les 380 chevaliers qui avaient reçu des fiefs dans Valence veilleraient pendant quatre mois à la garde de la frontière, et seraient ensuite relevés par d'autres, et il laissa pour les commander les deux grands maîtres du Temple et de l'Hôpital. Ces sages précautions une fois prises, le roi partit pour Montpellier, où l'appelaient des dissensions intestines assez graves pour réclamer sa présence.

Mais en l'absence du roi, la guerre, sans doute contre ses intentions, n'en continua pas moins. Don Guillen de Aguilon, à la tête des chevaliers et des Almogavares de Valence, sans se soucier de la trêve conclue, fit une algarade en terre de Maures, attaquant tout le monde, amis comme ennemis, et s'empara même de quelques places fortes. Entouré par des forces bien supérieures aux siennes, il parvint à les vaincre, moins par son courage que par un de ces miracles du Ciel qu'aucun des écrivains espagnols, jusque et y compris Zurita, ne s'est jamais avisé de

lixité, contient (ch. 23) un parallèle assez ingénieux entre les trois peuples soumis à la couronne d'Aragon : « Les Aragonais, dit-il, jaloux de leurs libertés plus que de leurs biens ou de leur vie, et fiers de la gloire de leurs ancêtres, ne s'occupent que du passé ; les Catalans, habitant un pays stérile, et naturellement tournés vers l'industrie, et habitués à vivre d'épargne et de travail, ne songent qu'à l'avenir ; enfin les Valenciens, au sein de leur délicieuse *huerta*, ne vivent que pour le présent, et jouissent en enfants prodigues des dons de toute sorte dont la nature les a comblés. » Ce parallèle, écrit au XVI[e] siècle, est encore aujourd'hui frappant de vérité.

révoquer en doute (1). Le loyal Jayme, de retour à Valence, reprocha à don Guillen son manque de foi, et lui fit restituer les biens qu'il avait enlevés aux Maures ses tributaires.

Mais bientôt Jayme, supportant impatiemment cette trêve, qui gênait son ardeur de conquêtes, mit à son tour les scrupules de côté, et alla assiéger Xativa, la ville la plus importante du royaume après Valence (1240). Effrayée du sort de Valence, cette ville, qui, au milieu de la dissolution de l'Espagne musulmane, s'était constituée en république indépendante, trop forte encore pour se rendre, et trop faible pour se défendre, traita avec Jayme, en promettant de ne se rendre qu'à lui, et lui livra en attendant le château de Castillon, un de ses boulevarts, comme arrhes du traité conclu. Le plan de Jayme, dans cette guerre, conduite avec une sage lenteur, paraît avoir été de faire une guerre sans relâche aux Maures sur la rive nord du Xucar, et de maintenir la paix avec ceux du midi, pour les empêcher de porter secours à leurs frères, placés pour ainsi dire sous sa main. Ce plan lui réussit, grâce au découragement et à l'anarchie qui régnaient dans les états musulmans de la Péninsule, et bon nombre des villes au nord du Xucar suivirent l'exemple de Xativa, et prirent terme pour se rendre.

Pendant quelques années, les affaires intérieures de l'Aragon, et les démêlés de Jayme avec son fils aîné, don Alonzo, le détournèrent de ses guerres contre les Maures. Mais la conquête de Murcie par Fernando de Castille vint réveiller son ambition assoupie,

(1) Le miracle est tout au long dans Miedès, l. XIII, ch. 13 et 14.

et en 1243 il résolut d'achever la conquête du royaume de Valence. Après une nouvelle tentative inutile sur Xativa, il s'empara d'Alcira (1), que les habitans lui livrèrent, et de Denia (2), qui ne se rendit qu'après un long siége. Bientôt le mariage de l'infant don Alonzo de Castille avec doña Violante d'Aragon vint resserrer les liens un peu relâchés qui unissaient les deux couronnes, et ranimer la généreuse émulation de conquêtes qui régnait entre les deux rois (1246). Enfin Jayme, jaloux de la gloire de Fernando, que venait de couronner la reddition de Séville, jura de mourir, ou de prendre cette ville de Xativa, qui depuis huit ans bravait tous ses efforts, et mettait en question la possession du royaume de Valence. Le siége fut poussé avec une vigueur nouvelle, et l'alcalde Yahia ben Ahmed, malgré son héroïque courage, voyant les provisions prêtes à lui manquer, et nul ne songer à secourir cette ville, dévouée à la conquête chrétienne, dut enfin renoncer à une résistance sans espoir.

Mais la ville était si forte, que Jayme, trop heureux d'en acheter la possession à tout prix, consentit à laisser pendant deux ans entre les mains de l'alcalde le plus fort des deux châteaux qui commandaient Xativa, et à lui donner en échange de l'autre deux forteresses voisines. Le brave Ahmed obtint en outre pour les habitans sûreté de leurs biens et de leurs personnes, et la liberté de demeurer dans la ville, en

(1) Toutes les chroniques chrétiennes disent Algéziras; mais il est évident qu'il ne peut s'agir ici d'Algéziras près Gibraltar, mais bien d'Alcira, petite ville près de Valence.

(2) Condo place en 1243 la prise de Denia, et en 1246 celle de Xativa, que Schmidt et Aschbach mettent en 1244 et Zurita en 1249.

y conservant leurs lois, leurs coutumes et leur religion (1248). Jayme, de bonne foi sans doute, promit tout ce qu'on voulut, et apaisa même à prix d'argent le mécontentement de son armée, qui se voyait ainsi frustrée du pillage qu'elle attendait. Mais, s'il faut en croire les amères récriminations du chroniqueur arabe al Ahbar al Codaï de Valence, « on ne pouvait attendre que l'oppression ou la mort du perfide *el Barceluni*, (c'est ainsi que les Arabes nomment le roi d'Aragon) : car, peu après, il chassa de la ville des milliers de Musulmans, qui se répandirent de divers côtés, pauvres et misérables; et celui qui écrit ces lignes a vu le wali Yahia vivre aux dépens de ses amis, errant comme lui dans ce royaume qu'il avait gouverné. »

Avant même que la ville ne fût prise, l'infant don Alonzo de Castille, gendre de Jayme, qui la convoitait depuis long-temps pour son compte et pour celui de Fernando III, l'avait demandée en dot à son beau-père, et s'était même ménagé des intelligences avec l'alcalde, qui avait promis de lui livrer la place, en dépit du pacte conclu avec le roi d'Aragon. Mais Jayme, qui voyait déjà d'un œil jaloux les conquêtes du roi de Castille dans le pays de Murcie, se refusa absolument à céder sa conquête; il rappela à l'infant que, quand lui-même avait épousé l'infante Léonor de Castille, il n'avait reçu en dot ni argent, ni villes, ni domaines, ajoutant qu'à homme du monde il ne livrerait Xativa, et que pour la lui prendre il faudrait passer sur son corps. La querelle s'échauffa, et l'on était sur le point d'en venir à une rupture, lorsque l'intervention de la reine d'Aragon, doña Violante, princesse habile et sage, termina le différend;

l'on convint que les deux conquêtes chrétiennes de Castille et d'Aragon prendraient pour limites celles qui séparaient le royaume de Valence de celui de Murcie; et la concorde entre les deux couronnes, qui seule pouvait assurer l'affranchissement de la Péninsule, fut heureusement rétablie. Enfin, en 1253, le roi compléta la conquête du royaume de Valence en s'emparant du château de Bivar sur les frontières de Murcie, ainsi que du petit nombre de places que les Maures occupaient encore, et mérita ainsi, par l'entière occupation de ce beau royaume, son surnom de *Conquistador*.

Revenons maintenant en Andalousie, où Fernando III avait rencontré dans l'Emir de Grenade, Mohammed ben al Ahmar, un adversaire digne de lui. Depuis la mort de ben Hud et la défaite de Djomaïl, ben al Ahmar était devenu, suivant l'expression de la chronique arabe, l'unique colonne de l'empire musulman dans la Péninsule. Maître de Grenade et de la plupart des villes qui avaient appartenu à ben Hud, telles que Jaen, Arjona, Almeria et Malaga, Séville, Xérès et les Algarves avaient seules échappé à ses armes, et essayaient, en attendant la conquête chrétienne, de maintenir, à l'aide des derniers restes des Almohades, leur précaire indépendance. Quant à la ville de Murcie, depuis la mort de ben Hud, qui en avait fait le centre de son empire, déchirée par les prétentions rivales de Mohammed Ali, frère de ben Hud, et du wali de Lorca Aziz, elle était en proie à la plus affreuse anarchie.

Toutes les espérances de l'Espagne musulmane reposaient donc sur l'Emir de Grenade, Mohammed ben al Ahmar el Nasari. Mohammed, natif d'Arjona

dans l'Andalousie, et descendant d'une famille pauvre, mais illustre, était, comme ben Hud, le dernier représentant de la nationalité andalouse. Mais à cette époque de déclin, où les haines et les rivalités de races et de tribus s'étaient éteintes dans le sentiment d'une misère commune, Africains et Andaloux s'étaient ralliés autour de ce dernier défenseur de l'Islam, et son émirat était devenu un lieu de refuge pour les débris de toutes ces nationalités vaincues que dispersait devant elle la conquête chrétienne. Du reste, ruse, courage, cruauté, tous les moyens lui étaient bons pour parvenir à ses fins, et, rival d'abord, puis héritier de la puissance et des états de ben Hud, il avait trop gagné à sa mort pour échapper au soupçon d'en avoir été le complice.

Alarmé du progrès continuel des armes de Fernando, Mohammed, en 1238, fit un dernier appel à la piété des fidèles, et à leurs haines contre les chrétiens; mais ces deux mobiles, naguère si puissants, furent sans prise sur ces âmes abattues par le malheur. A peine si Mohammed put réunir quatre à cinq mille volontaires pour tenter une algarade sur le territoire chrétien. Après avoir pourvu à l'ordre et à la sûreté de sa cité de Grenade, il alla en 1238 assiéger la ville de Martos, entre Jaen et Cordoue. Mais les garnisons de la frontière accoururent aussitôt, et le forcèrent à lever le siége au moment où la ville était près de se rendre. Les chrétiens, animés par ce premier succès, essayèrent de lui couper la retraite; mais Mohammed et ses volontaires, soutenus par le courage du désespoir, les taillèrent en pièces, et se retirèrent sans être inquiétés (1).

(1) La romanesque chronique d'Alonzo X et celle de Fernando III, calquées

Mais une conquête plus importante et plus facile dédommagea bientôt Fernando de ce léger échec. L'émirat de Murcie, le premier siége de la puissance de ben Hud, était alors morcelé en une foule de petites principautés indépendantes, bornées à l'étroite enceinte d'une ville et de son district, et gouvernées par autant de petits roitelets, plus occupés de se jalouser et de se combattre que de lutter contre l'invasion chrétienne. Aucun d'eux, bien entendu, n'aurait consenti à reconnaître pour suzerain ben al Ahmar, le seul monarque digne de ce nom qui existât encore dans l'Espagne musulmane. La féodalité, d'ailleurs, avec cette espèce de régularité factice qu'elle faisait régner au sein même du désordre dans les monarchies chrétiennes de la Péninsule, répugnait profondément, nous l'avons dit, aux habitudes unitaires des enfants de l'Islam. Chaque scheik, chaque alcalde de petite ville, ayant au trône, s'il parvenait à l'occuper, des droits égaux à ceux du plus illustre descendant des khalifes, ne reconnaissait à ben al Ahmar, comme à lui, d'autre légitimité que celle du succès, et voulait courir les mêmes chances.

La sanglante anarchie et la misère publique qui résultaient d'un pareil état de choses triomphèrent à la fin du sentiment même le plus vivace dans des âmes musulmanes, de la haine contre les chrétiens. Le renom de douceur et de générosité du saint roi Fernan

presque mot pour mot l'une sur l'autre, racontent autrement le fait. Suivant elles, il n'y avait que des femmes dans la forteresse de Martos. Mais l'épouse de don Alvar Perez, qui y commandait en l'absence de son mari, fit couper les cheveux à toutes ses femmes et les fit armer de pied en cap, et les Maures, trompés, crurent avoir affaire à une garnison plus masculine. Enfin Alvar Perez et ses chevaliers, de retour de leur algarade, trouvant la ville cernée, s'ouvrirent un passage, le fer à la main, à travers l'armée musulmane, qui, découragée, leva le siége sans combat.

do combattit pour lui plus puissamment encore que ses armes. L'Emir de Murcie, Mohammed ben Ali, frère de ben Hud, et les alcaldes d'Alicante, d'Elche, d'Orihuela, d'Alhama, et de plusieurs autres villes, apprenant que l'infant de Castille, don Alonzo, s'apprêtait à entrer sur leur territoire à la tête d'une puissante armée, vinrent le trouver à Alcaraz. Là, un traité fut conclu, par lequel le droit de souveraineté sur toutes ces villes était reconnu à Fernando, en retour de toutes les garanties désirables de sécurité et de liberté. Après cette pacifique conquête, l'infant Alonzo entra en grande pompe dans sa nouvelle possession, au milieu des cris de joie de ce peuple inconstant, à qui un danger faisait oublier l'autre (1243).

Un seul des roitelets du pays de Murcie refusa de traiter avec l'infant Alonzo : ce fut le wali de Lorca, Aziz ben abd el Aziz (1), qui, rebelle à l'autorité du frère de ben Hud, ne voulut pas imiter son exemple, et essaya de fonder un émirat indépendant dans Lorca, Carthagène et Mula. Alonzo le punit de cette témérité en lui enlevant la ville de Mula, et en ravageant tout le pays qu'il occupait. Vers la même époque, l'Emir dépossédé de Valence, voulant se dédommager de son émirat perdu aux dépens de l'héritage

(1) Le IIIe vol. de Conde ayant été publié après sa mort et sans avoir été revu par lui, nous n'insisterions pas sur le désordre qui y règne, sur la confusion des dates et des faits, et sur les innombrables erreurs qu'on y trouve, si ce désordre n'ajoutait une difficulté nouvelle à la tâche déjà si difficile de l'historien. C'est ainsi qu'il fait reparaître quelques pages plus loin des personnages qu'il a tués, ou contredit des faits avancés par lui, sans s'apercevoir lui-même des contradictions de son récit. Le mal est d'autant plus grave qu'à cette époque Conde est devenu l'unique source pour l'histoire de l'Espagne musulmane : car Dombay ne s'occupe plus que des annales du Magreb, et l'abrégé de Murphy est plus maigre et plus incomplet que jamais.

de ben Hud, entra à main armée sur le territoire de Murcie, battit et tua le wali Aziz, et s'empara de Lorca et de Carthagène (1). Exploitant avec art les haines partout vivantes contre les chrétiens, il enleva à ceux-ci presque tout le pays de Murcie, et se composa avec ses conquêtes récentes, et Xativa et Denia, débris de son ancien émirat, une petite souveraineté assez respectable (1244).

Cependant les chrétiens, animés par leurs succès, s'emparaient d'Arjona (2) et de plusieurs autres villes moins importantes, et Fernando, à peine guéri d'une grave maladie qui le saisit à Burgos, apportait le fer et la flamme jusque sous les murs de Grenade, dont il commença même le siége. Mais ben al Ahmar, « qui ne dormait pas, dit la chronique, » réunit à la hâte quelques milliers de chevaux, repoussa les chrétiens du bassin du Xenil, et leur enleva tout leur butin (3). Jaloux de défendre ses frontières contre l'invasion, il s'occupa ensuite de réparer les murs de ses places fortes, de les fournir d'armes et de vivres, et retourna enfin dans sa cité bien-aimée de Grenade, qu'il embellit de somptueux édifices, hôpitaux, écoles,

(1) Les *Annal. Tolet.*, II et III, disent que l'infant Alonzo prit Lorca et Mula en 1243; mais, comme la *Chroniq. d'Alonzo X* ne parle que de Mula, j'ai mieux aimé suivre Conde, qui dit expressément que ce fut Djomaïl qui prit Lorca.

(2) Les deux chroniques chrétiennes placent peu de temps avant la prise d'Arjona une victoire remportée par ben al Ahmar sur l'infant Alonzo, frère du roi de Castille. Les chroniques arabes n'en parlent pas, et on peut conclure de ce silence que les chroniqueurs chrétiens font ici double emploi de l'algarade de l'Émir de Grenade sur Martos, dont ils ont déjà parlé, mais en attribuant la victoire aux Castillans.

(3) La *Chron. d'Alonzo X*, bien entendu, ne dit pas un mot de cette défaite des chrétiens; mais elle attribue leur retraite précipitée à l'inquiétude que leur causait un corps de cavalerie arabe, détaché sur leurs derrières pour leur couper la retraite. Suivant elles, ce corps fut battu par les chevaliers des ordres militaires.

asyles pour les voyageurs, fours, bains, marchés, boucheries et greniers publics. Le peuple, attaché à son roi, supportait avec joie des impôts qu'il voyait consacrer à des dépenses d'utilité publique, et dont le luxe contrastait avec les habitudes frugales et la vie modeste de l'Emir. Les eaux que la nature a prodiguées, en dépit de l'aridité du sol, à l'heureuse cité de Grenade, arrosée par deux rivières, le Darro et le Xenil, et par une foule de ruisseaux, furent habilement détournées, et allèrent porter la fécondité sur tous les points de la *Vega*.

L'Emir, sans cesse occupé des affaires de l'état, qu'il traitait en conseil avec ses scheiks et ses khadis, donnait audience deux jours par semaine aux pauvres comme aux riches. Il visitait assidûment les colléges et les hôpitaux, s'informant lui-même auprès des malades du traitement qu'ils recevaient. Le gouvernement de sa maison, dit la chronique arabe, n'était pas moins admirable. Il avait dans son harem un petit nombre de femmes, toutes filles des principaux de la cité; pourvoyant à leurs besoins avec une prodigalité qu'il ne connaissait pas pour lui-même, il les aimait toutes tendrement, et déployait toutes les ressources de sa politique pour faire régner entre elles la paix et l'amitié. Enfin, malgré tout son courage, pénétré de ce que sa position avait de précaire, lui, le dernier des Emirs musulmans sur le sol balayé par la conquête chrétienne, il cultivait prudemment l'amitié de l'Emir de Tunis, des beni Zeyan et des beni Merin, qui luttaient alors dans le Magreb contre la fortune décroissante des Almohades; et la haine de ces Emirs contre les descendants d'abd el Moumen leur faisait accueillir les offres de ben al Ahmar,

l'héritier des Almohades en Espagne, et leur plus implacable ennemi.

Mais, dans cette riche curée qu'offrait l'Andalousie à l'ambition des monarques chrétiens, chacun voulait avoir sa part des débris de l'empire almohade. Pendant que Jayme d'Aragon achevait de conquérir le royaume de Valence, Sancho II de Portugal poursuivait ses conquêtes dans les Algarves, et Fernando se préparait à assiéger Jaen, qui devait compléter pour lui la possession de la Haute-Andalousie. Informé que ben al Ahmar avait dirigé sur cette ville un convoi de 1,500 mulets chargés d'armes et de provisions, Fernando envoya des troupes pour s'en emparer; mais les Arabes, avertis à temps, retournèrent sur leurs pas, et Jaen fut ainsi privé des moyens de prolonger sa résistance. Enfin Fernando, après une dernière entrevue avec sa mère, qu'il ne devait plus revoir dans ce monde, entra à la tête d'une nombreuse armée sur le territoire de Jaen, qu'il dévasta sans pitié, ainsi que tout le bassin du Xénil; puis, après s'être emparé de la ville d'Alcalà de ben Zayde, et avoir encore planté pendant quelques jours ses tentes sous les murs de Grenade, comme pour braver l'Emir, il revint, chargé de dépouilles, mettre le siége devant Jaen.

La ville fut défendue avec un grand courage par son wali abou Omar. Ben al Ahmar, jaloux de sauver à tout prix cette place, qui résistait depuis tant d'années aux attaques des chrétiens, accourut avec une armée ; mais ses troupes, assemblées à la hâte et peu aguerries, ne purent résister aux vieilles milices castillanes, endurcies par une croisade perpétuelle, et furent battues et mises en fuite. Malgré l'hiver, qui

d'ordinaire mettait un terme aux entreprises militaires, malgré les pluies abondantes et les froids qui vinrent éprouver le courage des chrétiens, le siége fut poussé avec une opiniâtreté que l'espoir du succès redoublait encore, et Fernando, comme Jayme devant Valence, jura de ne pas lever le siége avant que la ville ne fût prise. Les assiégés, voyant leurs vivres épuisés, leur Emir battu presque sous leurs yeux, et toutes les places voisines au pouvoir des chrétiens, perdirent tout espoir d'être secourus, et songèrent enfin à se rendre.

Mais le triomphe de Fernando allait être plus complet qu'il n'osait lui-même l'espérer. Malgré tout le courage de l'Emir, la lutte, depuis quelque temps, devenait trop inégale. Jaen, le dernier boulevart de ses états contre les attaques des chrétiens, allait tomber dans leurs mains, et la route de Séville, comme celle de Grenade, était ouverte désormais à leurs armes. Chaque année, ce système de dévastations périodiques dont se composait alors tout l'art de la guerre (1) venait ravager les fertiles campagnes de l'Andalousie, et les laboureurs refusaient d'ensemencer leurs champs, que l'ennemi seul devait moissonner. D'ailleurs l'orgueil des anciens conquérants de l'Espagne était brisé par tant de défaites, et leur honneur sauvé par une si longue et si vaine résistance. Ben al Ahmar, qu'on ne peut certes accuser de manquer de courage, prit tout d'un coup une ré-

(1) On peut remarquer, comme une singulière coïncidence, que, dans nos possessions en Algérie, le seul système efficace de guerre contre les Arabes trouvé jusqu'ici consiste également à ravager leurs campagnes et à brûler leurs moissons. La *razia* moderne n'est que l'*algarade* des guerres de la Péninsule.

solution désespérée : ce fut de venir seul se remettre entre les mains de Fernando, et faire appel à sa générosité et à sa bonne foi, en lui livrant Jaen et toutes les villes qu'il possédait, et en se déclarant son vassal.

La grande âme de Fernando fut touchée de cette noble confiance, qu'elle était digne de comprendre; il releva ben al Ahmar, qui s'était agenouillé devant lui pour lui baiser la main en signe de vasselage, l'embrassa tendrement en l'appelant son ami, et résolut de ne pas se laisser vaincre par lui en générosité. Un traité fut conclu entre les deux princes, par lequel ben al Ahmar se reconnaissait le vassal du roi de Castille, et s'engageait à lui payer un tribut annuel de 50 mille maravédis d'or; à se rendre, comme tous les grands vassaux, aux Cortès du royaume quand il y serait appelé, et à assister son suzerain, avec un nombre de cavaliers fixé d'avance, dans chacune de ses guerres, avec les Sarrasins comme avec les chrétiens. En retour, le roi de Castille s'engageait à laisser l'Emir en possession de toutes les villes, châteaux et territoires qui lui appartenaient, à le protéger contre tous ses ennemis, et à le traiter en bon et fidèle vassal. La ville de Jaen fut remise entre les mains de Fernando, qui y entra triomphalement en avril 1246, et y mit garnison castillane, après avoir fait de Jaen un évêché, et presque une ville chrétienne, en y appelant des habitants de toutes les parties de son royaume (1246).

Nous avons rendu hommage à la loyauté de Fernando dans son traité avec l'Emir; mais, à juger sa conduite sous le point de vue de la politique, ce fut une faute, et une faute grave, d'épargner ainsi le

dernier royaume musulman qui subsistât dans la Péninsule; faute expiée par deux siècles et demi de guerre presque continuelle. Si l'humanité faisait une loi à Fernando de traiter avec générosité un ennemi qui se remettait entre ses mains, l'intérêt de l'Espagne lui commandait plus impérieusement encore d'effacer de son sol toute trace d'un empire musulman. Entre ces deux croyances, entre ces deux races qui luttaient l'une contre l'autre depuis tant de siècles, une trêve tout au plus pouvait avoir lieu; mais une paix sincère et durable, mais une fusion surtout, était impossible. Faire vivre sous les mêmes lois musulmans et chrétiens, rapprocher de force des cultes, des habitudes, des préjugés qui se heurtaient par tous les points, ce n'était point travailler à pacifier un pays, mais y semer pour l'avenir des guerres et des discordes. Après une lutte de cinq siècles, s'arrêter au moment même du triomphe, et ne pas consommer son œuvre; laisser subsister au milieu d'une monarchie chrétienne, non pas des Musulmans isolés, disséminés dans ses villes et cernés de toutes parts par des populations hostiles; mais un empire compacte et fort, avec ses lois, ses forteresses, son Emir, et l'Afrique à l'arrière-garde, ce n'était pas générosité, mais imprudence; c'était donner un point d'appui à toute les populations musulmanes éparses dans la Péninsule, pour une révolte toujours possible, pour une guerre toujours populaire, chez ces irréconciliables ennemis du nom chrétien; c'était en un mot faire pour les Musulmans ce qu'aucun prince du moyen âge chrétien ne fit jamais pour les juifs, c'est-à-dire leur donner, quand l'heure serait venue pour l'insurrection, un cadre tout prêt pour reformer leur em-

pire, et refaire une nation d'une caste errante et dispersée.

Une fois Jaen pris et Grenade soumise avec son Emir, un autre que Fernando se serait permis quelques moments de repos. Mais, dit la chronique rédigée par son fils, « ce bon roi était fait ainsi que, quand il avait achevé quelque conquête, il ne songeait qu'à en commencer une autre. Et il ne savait ni manger son pain à loisir (*comer pan folgado*) ni se tenir en repos, afin de pouvoir rendre compte au grand juge de là haut de l'emploi qu'il aurait fait de son temps, comme doit le faire tout roi bon chrétien. » Une seule ville importante restait encore à conquérir pour achever l'entière soumission de l'Andalousie : c'était Séville, sa capitale, et le dernier asyle de la nationalité musulmane depuis la prise de Cordoue et la soumission de l'Emir de Grenade. Séville était alors gouvernée par un prince almohade, frère d'al Mamoun, le cid abou Abdallah, dernier représentant d'une dynastie et d'un empire détruits. Abandonné à lui-même par les Almohades d'Afrique, qui avaient bien assez à faire de lutter contre la fortune naissante des beni Merin, l'Emir de Séville avait à soutenir une lutte d'autant plus inégale, que son seul allié possible, l'Emir de Grenade, servait dans les rangs opposés. En effet, ben al Ahmar, fidèle à sa promesse, et poussé d'ailleurs par sa vieille haine andalouse contre les Almohades, avait amené à Fernando 500 cavaliers choisis, et s'apprêtait à remplir ses devoirs de vassal en attaquant avec lui et pour lui ses coreligionnaires.

L'expédition débuta, suivant l'usage, par dévaster tout le pays à dix lieues à la ronde. Tout le territoire

de Carmona fut impitoyablement ravagé, et son wali abou Hassan, laissant le soin de défendre la place à un alcalde d'une valeur éprouvée, alla se jeter dans Séville avec le reste des troupes dont il disposait. Le roi s'empara ensuite d'Alcala de Guadayra, qui se rendit à lui de bonne grâce, et donna cette ville à l'Emir de Grenade, pour le récompenser de sa fidélité. C'est là qu'un coup bien cruel vint frapper le roi de Castille, et tempérer d'amertume la joie de toutes ces conquêtes. Sa mère, doña Berenguela, qui, pendant son absence, se chargeait du gouvernement intérieur de ses états, mourut le 8 novembre 1246, à l'âge de 76 ans. « Et le roi, dit la chronique, quand il apprit cette nouvelle, eut grand souci et grande peine; mais la force de son âme lui fit surmonter son chagrin. Et ce n'était pas merveille qu'il fût si affligé : jamais roi, que nous sachions, ne fit une telle perte, car la reine était le miroir de la Castille et de toute l'Espagne, et elle fut fortement pleurée de tous les *concejos* et de tout le monde, *hidalgos* et pauvres, à qui elle faisait tant de bien; et que Dieu lui fasse merci! »

Un instant Fernando fut sur le point de retourner en Castille pour régler l'administration de son royaume, et remplir le vide que laissait la perte de sa mère; mais, craignant avec raison que l'ennemi ne profitât de son absence pour approvisionner Séville, il résolut, avec une louable opiniâtreté, de poursuivre sa conquête, et de ne pas quitter l'Andalousie qu'elle ne fût entièrement soumise; « et onc depuis ce jour, dit la chronique, il ne remit le pied en Castille. » Mais en même temps, jugeant avec sang-froid la difficulté de l'entreprise, il ne négligea rien pour en assurer le succès, et donna des ordres pour qu'on armât en Biscaye

une flotte destinée à couper le chemin à tout renfort du côté de l'Afrique

Ces préparatifs achevés, le roi, qui était retourné à Cordoue, sa résidence favorite depuis la guerre, commença sérieusement son attaque contre Séville au printemps de 1247. La fertile plaine qui entoure cette ville, avec ses forêts d'oliviers et de vignes et ses riches moissons, fut ravagée de manière que pas une maison, pas un tronc d'arbre ni un cep de vigne, ne restèrent sur pied. Cette œuvre de destruction froidement calculée s'étendit ainsi depuis Carmona jusqu'à Xérès, sur un espace de vingt-cinq lieues de long, et dans le pays le plus riche du monde et le mieux cultivé. Les Maures, qui, retirés dans les villes, voyaient du haut de leurs remparts dévaster leurs maisons et leurs champs, ne purent supporter plus long-temps cet affreux spectacle, et, aimant mieux vivre tributaires des chrétiens que de voir leurs champs ravagés chaque année, les habitants de Carmona imitèrent l'exemple de l'Emir de Grenade, et traitèrent avec Fernando. Constantina, Loja, Alcolea, villes fortes et qui auraient pu soutenir un long siége, perdant tout espoir d'être secourues, ouvrirent leurs portes aux chrétiens. Celles qui voulurent résister, comme Cantillana, furent traitées avec la dernière rigueur, et leurs habitants passés au fil de l'épée, exemple qui entraîna la soumission de la plupart des autres. L'Emir de Grenade, qui avait rempli loyalement ses devoirs de vassal, mais dont le cœur saignait en voyant tous ces maux déchaînés sur son pays, usa de son crédit en faveur de ses coreligionnaires : il obtint que tous ceux qui se soumettraient sans résistance seraient traités avec douceur, et que

l'on n'emploierait la force que contre ceux qui résisteraient. L'intervention bienfaisante de l'Emir épargna ainsi bien du sang et des larmes, en même temps qu'elle procura aux chrétiens la reddition de plusieurs places importantes.

Cependant l'Emir de Séville, désespérant de résister seul à ce vaste réseau d'attaques qui l'enveloppait de toutes parts, et affamait Séville avant d'en commencer le siége, avait imploré le secours des Almohades d'Afrique. Mais tout ce que ceux-ci purent faire pour lui, ce fut de lui envoyer quelques bâtiments légers, qui jetèrent l'ancre dans le petit port de San-Lucar, à l'embouchure du Guadalquivir, pour en fermer l'entrée à la flotte chrétienne. Celle-ci, au nombre de 13 galères, attaqua la flotte africaine, qui se montait à 20, désempara ou prit la plupart de ses bâtiments, et s'ouvrit ainsi l'entrée du Guadalquivir, qu'elle remonta jusque auprès de Séville. Cette victoire navale, qui atteste à la fois le courage et l'habileté des Castillans, est du reste la seule dont leur histoire fasse mention depuis des siècles dans cette guerre de siéges et d'algarades, toujours parquée jusque là dans l'intérieur de la Péninsule.

De ce moment, le siége commença réellement, et la ville fut étroitement bloquée par terre et par mer. Les assiégeants, pour mettre leur camp à l'abri de toute attaque, le fortifièrent et l'entourèrent d'un grand fossé. La rive droite du Guadalquivir, qui appartenait tout entière aux Maures, fut balayée en tous sens par les éclaireurs chrétiens et les chevaliers de Santiago (1),

(1) Le pieux Ferreras rapporte à ce sujet, avec la foi la plus implicite, un miracle dont la tradition vit encore en Espagne. Le grand maître de Santiago, don Pelayo Correa, attaqué par les Musulmans, les mit en déroute; mais,

et les Maures durent se réfugier dans les places qu'ils y possédaient. Le wali de Niebla, qui était accouru au secours de Séville avec une troupe d'élite, fut battu par al Ahmar et ses Grenadins, qui, au dire de la chronique arabe, n'avaient pas d'égal pour manier le cheval et la lance. L'Emir de Grenade, campé sur la rive droite du fleuve, à Saint-Juan-d'Alfarache, fermait le chemin à tout secours de l'Afrique et des Algarves, et sa bravoure faisait l'admiration de Fernando et de ses chevaliers, pendant que sa généreuse médiation adoucissait pour les Andaloux les maux de la conquête.

Pendant tout l'hiver, le siége, malgré la rigueur de la saison, ne se ralentit pas un instant; mais, le printemps une fois venu, Fernando, résolu d'achever à tout prix cette conquête, qui devait couronner toutes les autres, convoqua le ban et l'arrière-ban de ses vassaux, et fit appel à toute la chrétienté espagnole. Chaque jour arrivaient à son camp des renforts de tous les coins de l'Espagne : son fils l'infant don Alonzo lui amena l'armée qu'il avait conduite à la conquête de Murcie; les infants don Alonzo d'Aragon et don Pedro de Portugal, alors brouillés avec le roi don Jayme I, et jaloux de prendre part à cette croisade, dont le fruit cependant ne devait être que pour la Castille, amenèrent aussi leur contingent

voyant sa victoire prête à lui échapper avec le jour qui baissait, il ordonna, nouveau Josué, au soleil de s'arrêter, et le soleil ne fit faute d'obéir. La victoire fut complète, et, en mémoire du miracle, on éleva plus tard, sur la place même, une église à sainte Marie de *Deten tu dia* (arrête-toi, jour), église qui, je crois, subsiste encore. Le bon Ferreras termine son récit en se demandant si le soleil s'arrêta réellement, comme du temps de Josué, ou si seulement la Vierge prolongea miraculeusement la clarté du jour, et il incline pour cette dernière explication du miracle.

d'Aragonais. Lopez de Haro y conduisit l'arrière-ban des milices biscayennes et castillanes ; l'archevêque de Santiago vint avec ses Galiciens prendre part à la guerre sainte ; et tous les *concejos* de la Castille envoyèrent des renforts à leurs frères déjà campés sous les murs de Séville. Partout les chaires retentissaient des belliqueuses prédications des prélats et des moines, qui appelaient l'Espagne à la croisade, et qui prêchaient d'exemple en y marchant eux-mêmes, et l'Espagne répondit à cet appel, dernier effort qu'on lui demandait pour rejeter les infidèles de son sein.

Après l'arrivée de ces renforts, le siége fut poussé avec une vigueur toujours croissante. Dans un engagement entre les deux flottes sur le Guadalquivir, aux portes mêmes de Séville, les Musulmans furent vaincus, en dépit du feu grégeois qu'ils lançaient sur les vaisseaux des chrétiens. La tour de l'Or (*torre del oro*), belle construction arabe, qui subsiste encore aujourd'hui à l'entrée de Séville, sur les bords du fleuve, servait de point d'appui aux opérations de leur flotte, dans ses engagements journaliers avec la flotte chrétienne. Le faubourg, ou plutôt la ville de Triana, située en face de Séville, de l'autre côté du fleuve, incommodait aussi beaucoup les chrétiens par les sorties continuelles de la garnison, et par les secours qu'elle prêtait aux habitants de la ville. Ben al Ahmar proposa au roi de brûler le pont de bateaux qui unissait les deux rives, et alimentait Séville de renforts et de provisions. Le roi ne demandant pas mieux, l'Emir fit préparer des brûlots chargés de feu grégeois pour incendier les vaisseaux musulmans. Mais, l'attaque ayant échoué, l'amiral Ramon Boni-

facio, de Burgos, essaya d'un expédient qui réussit mieux : ce fut de lâcher sur le pont deux grandes barques pesamment chargées, qui, poussées par le vent et par le courant, brisèrent les chaînes qui unissaient les bateaux, en coulèrent quelques uns, et rompirent entièrement le pont, au grand dommage des assiégés (1).

Cependant le siége durait depuis un an, et Séville ne parlait pas encore de se rendre. La position de cette ville, située sur la rive gauche du fleuve, dans une plaine parfaitement unie, et où, à plusieurs lieues à la ronde, on ne rencontre pas un seul coteau, n'était cependant rien moins que forte; mais la solidité de ses murs et le courage de sa garnison suppléaient aux moyens de défense que la nature lui avait refusés. Bien que deux faubourgs eussent été pris, celui de Triana, sur la rive opposée du fleuve, qui formait à lui seul une petite ville, se défendait avec une égale valeur, et résistait à toutes les attaques; mais le plus puissant auxiliaire des assiégés, c'était la nombreuse population qui se pressait dans l'enceinte de Séville, dernier refuge de l'indépendance andalouse, et dernier espoir de l'Islam. Les provisions commençaient à devenir rares, et cependant la résolution des assiégés n'avait pas faibli un instant.

(1) Les seules sources pour ce long siége de Séville sont Conde, t. III, ch. 5 et 6; la *Chron. de Fernando III*, et celle *d'Alonzo X*, copiée et traduite en latin par le *Chron. sancti Ferdinandi*. Les deux chroniques espagnoles, calquées l'une sur l'autre, offrent, au milieu de leur fatigante diffusion, le tableau le plus animé et le plus complet du siége. Comme étude de mœurs, on y trouvera des détails piquants : ainsi, le prieur de Saint-Jean se trouvant en danger, les évêques de Cordoue et de Lorca vont bravement à son secours, chacun à la tête, non pas de son clergé, mais de sa compagnie d'hommes d'armes. On lira avec intérêt aux Pièces justificatives, n° 4, le curieux épisode de Garcia Perez de Vargas.

Leurs puissantes machines, dont quelques unes lançaient jusqu'à cent dards à la fois, et perçaient un cheval couvert de son armature de fer, faisaient grand ravage dans les rangs des chrétiens. Des combats acharnés, où l'avantage restait presque toujours aux assaillants, se livraient chaque jour près de Triana et sous les murs de la ville.

Enfin, vaincus par la faim plus que par les armes des chrétiens, les habitants, perdant tout espoir d'être secourus, demandèrent à traiter. Ils proposèrent d'abord au roi de lui livrer l'Alcazar seulement, et de lui payer le même tribut qu'ils payaient à leur Emir; mais à peine Fernando voulut-il écouter cette offre dérisoire. Alors on lui proposa le tiers, puis la moitié de la cité, avec l'Alcazar, à condition qu'un mur séparerait la ville arabe de la ville chrétienne; mais Fernando, qui se sentait le maître de dicter des lois, et non d'en recevoir, repoussa encore cet arrangement. Enfin l'on tomba d'accord, après de longs débats, que Séville et son Alcazar (1) seraient remis entre les mains du roi; que tous les habitants qui voudraient y demeurer y conserveraient leurs biens et l'exercice de leur culte et de leurs lois, en payant le même tribut qu'ils payaient à leur Emir; que les autres seraient libres de s'éloigner avec tout ce qu'ils possédaient, et que les chrétiens leur fourniraient des chariots pour les transporter, ou des vaisseaux pour passer en Afrique. En outre, Fernando offrit au brave abou Hassan, le wali de Carmona, qui avait inspiré aux habitants leur

(1) Suivant la *Chron. de Fernando III*, les habitants demandèrent au roi la permission, avant d'évacuer Séville, de renverser eux-mêmes leur grande mosquée. Le roi les renvoya à l'infant Alonzo, qui leur déclara que, s'ils touchaient à une seule tuile de la mosquée, il ne laisserait pas un d'eux en vie.

courageuse résistance, de rester dans la ville conquise ou dans tout autre endroit de ses états, et se chargea de pourvoir à ses dépenses. Mais abou Hassan, ne pouvant se résigner à vivre en sujet dans cette ville où il avait commandé en maître, préféra s'expatrier, et partit pour l'Afrique le jour même où il livra les clefs de la ville, le 23 novembre 1248 (1). Avec lui s'exila finalement de l'Andalousie la conquête almohade, après y avoir régné un peu plus d'un siècle, mais sans jamais atteindre ni à l'éclat ni à la puissance de l'ancien khalifat de Cordoue.

Fernando, prenant possession de sa nouvelle conquête, occupa sur-le-champ l'Alcazar, et fit occuper par ses lieutenants toutes les places fortes des environs. La plupart des habitants de Séville imitèrent l'exemple de leur wali, et abandonnèrent leur patrie bien-aimée, pour aller demander un asyle à l'Emir de Grenade, qui avait déjà accueilli les émigrés de Valence, fuyant devant la conquête aragonaise. Ben al Ahmar, prenant congé de son suzerain, s'en retourna dans son beau fief de Grenade « plus triste que content, dit la chronique, du succès des armes chrétiennes, succès auquel il avait tant contribué, et trop convaincu que leur prospérité ne reposait que sur la ruine des Musulmans ; mais se consolant avec l'espoir que leur grandeur toujours croissante s'écroulerait sous son propre poids, et que Dieu n'abandonnerait pas pour toujours les siens. » Ceux des Sévillans qui vinrent lui demander un asyle furent reçus comme des frères, et l'Emir leur assigna des

(1) Conde ne nous dit pas ce qu'il advint du Cid abou Abdallah, oncle d'abou Hassan, et Émir de Séville. Il est probable qu'il s'expatria comme son neveu, puisqu'on n'entend plus parler de lui.

habitations et des terres, en les exemptant d'impôts pour plusieurs années, heureux de gagner à ce prix des sujets industrieux et dévoués, qui venaient accroître les forces de l'état. D'autres, moins bien inspirés, allèrent chercher un refuge à Xérès, et dans les Algarves, dont l'indépendance ne devait pas durer long-temps; enfin un petit nombre seulement s'embarqua pour l'Afrique (1), où les attendait la guerre civile, et où le pouvoir des Almohades allait décroissant chaque jour.

Fernando cependant avait quitté avec son armée le camp qui, pendant ce long siége de 17 mois, était devenu pour elle une patrie. La *Chronique d'Alonzo X* contient une curieuse description de ce camp, qui, par sa grandeur, ressemblait, dit-elle, à une ville bâtie sous les murs d'une autre. « Jamais on n'avait vu chose pareille ni en Espagne ni hors d'elle, et il y avait dans ce camp des rues et des places, comme dans une grande ville pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie; et il y avait une rue pour les chiffonniers et les changeurs, et une rue pour les marchands d'épices et d'alchimies de médicaments pour les blessés et les malades, et une pour les armuriers et les forgerons, et une pour les bouchers et les poissonniers; et ainsi chaque métier, autant qu'il y en a au monde, avait sa rue et son département bien assigné et bien réglé. Et ainsi nos gens avaient pris racine dans le *real* (le camp) avec leurs corps, leurs

(1) Suivant les deux chroniques chrétiennes, 100,000 Sévillans se seraient embarqués pour Ceuta; mais je m'en rapporte plutôt aux chroniques arabes mieux informées des destinées de leur race. 300,000 mille, au dire des mêmes sources, se seraient réfugiés à Grenade et à Xérès. Mais tous ces chiffres sont exagérés.

femmes, leurs enfants et leurs biens, comme s'ils avaient à y rester pour toujours, car le roi avait juré de ne pas lever le siége avant d'avoir pris la ville. »

Fernando, après avoir, dans la grande mosquée convertie en église, fait à Dieu hommage de sa victoire, s'occupa du partage des dépouilles. Et d'abord la croix remplaça partout dans les mosquées ce culte sans images et sans faste extérieur que les Musulmans opposent avec orgueil aux pompes du catholicisme ; « et quand les enfants de Mahomet, ajoute la chronique arabe, eurent perdu cette belle cité de Séville, ses tours et ses mosquées se remplirent de croix et d'*idoles*, et on profana les sépulcres des fidèles Musulmans. »

Après la part faite à Dieu, restait à assigner celle de l'armée victorieuse, et à satisfaire, tâche difficile, toutes les prétentions rivales. Mais laissons encore parler la naïve *Chronique d'Alonzo X*, pour nous faire une idée de la grandeur de la conquête qui venait d'échoir au saint roi Fernando. « La noble cité de Séville est la plus grande et la mieux fermée qui se soit vue onc de ce côté de la mer ni de l'autre, et il n'en est pas d'aussi plane et aussi plaisante à voir. Ses murs sont hauts et forts, et garnis de hautes tours, à distance égale, et faites à grands labeurs. Sa *tour de l'Or* est profondément enfoncée dans l'eau, et d'un travail si subtil, qu'on ne saurait estimer tout ce qu'elle a coûté. Quant à la tour de la grande mosquée (1), partout renommée pour sa grandeur, sa

(1) Les murs de Séville et la *torre del Oro* subsistent aujourd'hui à peu près dans l'état où ils se trouvaient du temps des Arabes, ainsi que sa grande tour quadrangulaire, la fameuse *Giralda*, que j'ai déjà décrite. Mais la partie supérieure de cette tour, qu'on aperçoit en effet dans les planes campagnes du Gua-

beauté, son élévation, car elle a soixante coudées de largeur, et quatre fois autant de hauteur; et son escalier est fait avec tant d'art, qu'on peut y monter à cheval; et au sommet de la tour il y en a une autre, haute de huit coudées, au sommet de laquelle sont quatre pommes rondes, l'une sur l'autre, et dorées de telle sorte, que, quand le soleil les frappe, on les voit briller d'une journée de distance; et la plus haute est si grande, que, quand on l'apporta dans la ville, il fallut en abattre la porte. Et il vient à Séville par le fleuve des navires de tous les coins de la terre, d'Afrique, d'Angleterre, d'Italie et de France. Et sa beauté et sa richesse sont en renom de par tout le monde, car son district (*axaraf*) contient bien cent mille maisons de campagne de grande plaisance et de grand revenu, et les péages de ses portes lui fournissent des rentes sans mesure. Et ce fut bien une des plus nobles conquêtes qui dans le monde se pût faire, et ce fut une merci du Seigneur Dieu pour le saint roi Fernando, son fidèle serviteur, et la grande loyauté de ses bons vassaux, car jamais roi au monde n'en a eu de meilleurs. »

Dans le partage des dépouilles, la première part, et la plus riche, comme de droit, fut pour le clergé : le siége archiépiscopal de Séville, veuf de pasteurs depuis bien des siècles, fut rétabli, et don Ramon fut choisi par le roi pour premier archevêque. Remar-

dalquivir, à une énorme distance, a été ornée ou plutôt défigurée par les enjolivements les plus baroques que le goût moderne ait pu inventer : c'est un entassement bizarre de campaniles, de girouettes, de tourillons superposés qui gâtent à plaisir les belles et grandes lignes de l'architecture arabe. Le tour est surmonté d'une statue colossale, en guise de girouette (*giralda*) qui, malgré sa pesanteur, n'en tourne pas moins à tout vent. Quant à ses dimension elles sont un peu exagérées par la chronique chrétienne.

quons à ce propos que, dans chaque conquête des monarques chrétiens (1), les cadres de l'épiscopat gothique, brisés par la conquête arabe, étaient soigneusement rétablis, ainsi que les anciennes circonscriptions diocésaines. De riches revenus furent assignés au siége métropolitain de Séville, et plusieurs villes et châteaux, choisis parmi les plus riches, lui furent octroyés pour domaine. Le roi s'occupa ensuite de remplaccr les émigrants arabes par des *pobladores* chrétiens, accourus en foule de tous les points de son royaume, et leur distribua les habitations vacantes. De larges franchises, appât dont la riche Andalousie n'avait pas besoin, comme les *poblaciones* désertes de l'Extrémadure, furent octroyées aux nouveaux habitants par le *fuero* de Séville, copié presque littéralement, comme celui de Cordoue, sur le *fuero* de Tolède. Mais la part la plus belle fut, avec raison, pour ceux qui avaient partagé avec leur roi les fatigues de ce long siége : *ricos homes*, milices des ordres, milices féodales, milices des communes, chacun eut sa part dans ce splendide héritage de la conquête africaine (2).

(1) Seulement on a vu Jayme I, après la conquête de Valence, rendre le siége de Valence suffragant de la métropole de Tarragone, au lieu de celle de Tolède; mais il y avait ici force majeure : un évêque aragonais ne pouvait ressortir d'un archevêché castillan.

(2) la *Cronica de Castilla*, composée par Mossen Diego de Valera sur l'ordre d'Isabelle la Catholique, Séville, 1517, contient la bizarre anecdote qui suit : « Don Fernando s'apprêtait, d'accord avec ses hauts barons, à quitter Séville; et il advint qu'un bouffon du roi (*truhan*), nommé Paja, monta sur la tour de l'église pour regarder toute la cité; et il vit que les quartiers des chrétiens n'en faisaient pas la 3e partie, et il connut en quel grand danger seraient les chrétiens qui demeureraient à Séville après le départ du roi. Et il fut trouver le roi et lui dit : « Seigneur, puisque Dieu t'a fait la grâce de te donner cette cité, je » te prie de me faire aussi une grâce : c'est de venir dîner demain avec moi, toi, » et tous les *ricos homes*, que j'invite aussi. — Et où nous donneras-tu à dîner?

La prise de Séville, achetée par tant de dangers et de peines, consomma l'œuvre de la conquête de l'Andalousie, et Fernando, si le repos eût été fait pour lui, eût pu goûter en paix la gloire d'avoir enfin expulsé les Musulmans de l'Espagne, après cinq siècles et demi de domination et trois conquêtes successives. Mais, ne croyant pas son œuvre complète tant qu'une seule ville de la Péninsule verrait encore flotter sur ses murs la bannière de l'Islam, il réduisit l'une après l'autre, et sans grand effort, Xerez, Medina-Sidonia, Alcala *de los Ganzules*, Velez, Cadix, San-Lucar, Santa-Maria del Puerto, Rota, Arcos, en un mot toutes les villes entre Séville et la mer, jusqu'aux Algarves, encore occupées par les Almohades.

Déjà même, animé pour le triomphe de la foi de cette sainte ardeur qui remplaçait chez lui des ambitions plus mondaines, il méditait la conquête de l'Afrique, et s'apprêtait à y passer sur une flotte qu'il avait fait construire en Biscaye, l'arsenal maritime de l'Espagne. Nul doute qu'au milieu de la sanglante anarchie qui régnait dans le Magreb, la présence de ce roi victorieux n'eût pu entraîner sa complète soumission, et venger l'Espagne des trois conquêtes afri-

» dit le roi. — Au sommet de la grande église, » dit Paja. Et le roi y consentit. Le lendemain, le roi avec toute sa suite monta sur la tour, et le bouffon lui dit : « Seigneur, tout le manger que tu auras ici, c'est que tu regardes bien » cette cité que Dieu t'a donnée. » Et, lui montrant les pennons des nobles et des communes qui flottaient sur les maisons, et la portion de la ville qu'occupaient les chrétiens : « Si à présent, lui dit-il, que la Castille et Léon sont ici, » Séville n'est pas remplie de chrétiens, comment penses-tu à partir sans y » laisser de quoi la peupler ? Et je te dis que, si tu la quittes une fois, tu n'y » retourneras plus jamais. » Et le roi répondit : « J'ai toujours entendu dire » que de la bouche des fous sortent parfois de bons conseils ; et dorénavant, » je promets à Dieu de ne jamais retourner en Castille, et je veux qu'ici soit » ma sépulture. » Et en effet il resta à Séville jusqu'à ce qu'il y mourut, et il » la fit bien peupler de gens de toutes les parties de l'Espagne. » (P. 84.)

caines. Une victoire fut même remportée par la flotte biscayenne et par l'amiral Raymond sur la flotte marocaine en 1251, victoire que la mort de Fernando rendit sans résultat. Mais l'heure n'était pas venue pour les armes espagnoles de franchir les limites de la Péninsule. Une conquête plus importante leur restait à faire, c'était celle de l'unité, et deux siècles et demi de lutte devaient suffire à peine à cette œuvre, qui, aujourd'hui, après tant de siècles, est loin d'être encore amenée à son terme.

Fernando, après huit ans de guerres continuelles et de séjour non interrompu dans ses conquêtes d'Andalousie, sentit s'aggraver le mal dont il portait en lui le germe, et qui devait terminer ses jours. Trente-cinq ans de ce règne laborieux, qui ne fut qu'une croisade perpétuelle, avaient épuisé ses forces, que minait une lente hydropisie. Nous emprunterons à la *Chronique d'Alonzo X* les touchants détails qu'elle donne sur sa fin : « Et quand le roi vit que l'heure de mourir était arrivée, et que venait la vie plus durable du Ciel, il fit venir don Ramon et les autres évêques avec leur clergé, et se fit apporter la croix et le saint corps de Notre-Seigneur; et, quand il l'entendit venir, il se laissa choir en bas du lit, et, prenant un bout de corde, se le mit au cou; puis il s'inclina humblement, et, prenant la croix dans ses mains, se mit à méditer sur tout ce que Monseigneur Jésus-Christ avait souffert pour nous, et il la baisa plusieurs fois, en se frappant la poitrine et en s'accusant de ses péchés...

»Et, après avoir reçu la communion des mains dudit Ramon, il fit venir ses enfants autour de lui, et d'abord ceux de la reine doña Beatrix, sa première

épouse : don Alonzo, l'aîné et l'héritier de ses royaumes, et don Fadrique, don Felipe, don Enrique et don Manuel; sa fille doña Berenguela n'y fut pas, car elle était en religion au couvent de *las Huelgas*, à Burgos; puis les enfants de sa seconde femme doña Jeanne de Ponthieu (1), don Fernando, doña Leonor, et don Loys, le plus petit de tous. Et quand tous furent rangés autour de lui, ainsi que ses *ricos homes*, et la reine sa femme, bien dolente et éplorée, il fit approcher de lui le premier son fils aîné, et le bénit, et lui enjoignit d'avoir soin de ses frères, et de regarder la reine comme sa mère, et de l'honorer comme telle; il lui recommanda aussi ses frères à lui Fernando, et ses *ricos homes*, et chevaliers et les habitants de ses fidèles communes... Et ceci achevé, voyant que la mort approchait, il leva les yeux au ciel, et dit : « Seigneur Dieu, vous m'avez donné des » royaumes et honneur et puissance plus que je ne » le méritais; à présent, je vous rends tout cela avec » mon âme, et je demande pardon de mes fautes à » vous et à tout le monde. » Et, faisant signe au clergé d'entonner les litanies, il rendit tout bonnement son âme à Dieu, la nuit du jeudi 30 mai 1252.»

Ainsi mourut, après un règne de 35 ans sur la Castille et de 22 sur Léon, un des plus grands rois que l'Espagne ait jamais possédés, Fernando, que l'histoire eût appelé *le Grand*, si l'Église ne l'eût nommé *le Saint* (2). Son corps fut enterré dans la

(1) Fernando l'avait épousée en 1238, après la mort de sa première femme. Elle était, au dire de Rodrigue, petite-nièce (*proneptis*) de saint Louis.

(2) Cette canonisation n'eut lieu toutefois qu'en 1677, sur la demande du roi Charles II. Mais le peuple espagnol, chez qui la mémoire de ce grand roi fut toujours populaire, l'avait canonisé avant le Saint-Siége.

grande mosquée, au milieu de Séville, la plus glorieuse de ses conquêtes. Celui qui écrit ces lignes a vu à Séville, dans la chapelle consacrée à la fois à la mémoire du héros et au culte du saint, le cercueil où il repose; il a tenu dans sa main la coupe de cristal, précieusement conservée dans le trésor de l'église, où ce grand roi avait coutume de boire, et qui l'a suivi dans toutes ses campagnes; et ces reliques doublement saintes, cette simple tombe, qui enferme les os du conquérant de Séville, au sein même du temple musulman qu'il a reconquis au vrai Dieu, l'ont plus ému que les tombes fastueuses élevées trois siècles plus tard à Charles-Quint et à Philippe II dans les caveaux de l'Escurial.

Du reste, la gloire même des conquêtes de Fernando III, ce roi toujours victorieux qui ne tira jamais l'épée que contre les ennemis de la foi, s'efface devant une gloire et des services plus réels : s'il ne donna pas à l'Espagne l'unité, pour laquelle elle n'était pas mûre, il la lui fit du moins entrevoir comme un but qu'elle pouvait atteindre, et s'en approcha de plus près qu'aucun de ses prédécesseurs. La réunion des deux couronnes de Castille et de Léon sur sa tête, bienfait inespéré du Ciel, n'est pas sans doute l'œuvre de Fernando; mais ce qui lui appartient en propre, c'est le noble usage qu'il fit de cette double royauté; c'est l'exemplaire désintéressement de sa conduite avec les autres souverains de l'Espagne; c'est son habileté à diriger leurs efforts contre l'ennemi commun, au lieu de les dépenser en stériles discordes et en guerres impies.

Quant aux événements intérieurs de son règne, nous les résumerons en quelques lignes, car l'histoire

tout entière de ce règne est dans la croisade de trente ans qui valut à l'Espagne l'Andalousie, et ruina l'empire de l'Islam dans la Péninsule. Sans relations directes avec la Navarre, qui compte à peine vers cette époque parmi les états de l'Espagne chrétienne, Fernando joua avec le roi de Portugal Sancho II le rôle noble et désintéressé de protecteur. En 1245, ce faible monarque, victorieux au dehors, mais moins heureux au dedans, s'étant aliéné le clergé par des réformes et des usurpations imprudentes, sans avoir pour lui l'adhésion du peuple, avait été déposé par le pape Innocent IV et par le concile de Léon (1). La royauté effective, sous le nom de régence, avait été conférée à l'infant Alonzo, son frère. Le roi dépossédé étant venu à Tolède chercher un asyle et un appui pour reconquérir son trône, le saint roi, alors occupé de ses conquêtes d'Andalousie, confia cette mission à son fils Alonzo; celui-ci, en 1246, envahit le Portugal à la tête d'une armée, après un appel inutile à la clémence ou à la justice du Saint-Père. Mais le fils de saint Fernando ne pouvait faire la guerre au Saint-Siége ou à son élu. L'infant de Portugal, en lui montrant la bulle qui l'investissait de la régence, lui fit mettre bas les armes et retourner en Castille; et la mort du roi Sancho, survenue trois ans après, mit un terme à ses prétentions impuissantes, qu'avait ruinées le désistement de la Castille (2).

(1) C'est à ce même concile qu'Innocent IV déposa l'empereur d'Allemagne Frédéric II.

(2) On remarquera que j'ai soin de n'emprunter aux annales du Portugal que les événements qui touchent à celles des autres états de la Péninsule. Mon motif, en agissant ainsi, est de ne pas déflorer l'histoire du Portugal, qui forme un ensemble parfaitement distinct de celle de l'Espagne.

Les relations de Fernando avec l'Aragon ne furent pas moins honorables pour lui, ainsi qu'on le verra plus loin dans le récit des événements intérieurs de l'Aragon. Mais le dernier et le plus grand peut-être de tous les services que Fernando ait rendus à la Castille, c'est de n'avoir pas imité le funeste exemple de son contemporain Jayme d'Aragon en morcelant ses états entre ses nombreux enfants. Fernando, aussi habile politique qu'heureux conquérant, prépara l'unité de l'Espagne en conservant celle du royaume qu'il avait fondé, et fonda ainsi l'avenir de la monarchie espagnole.

Aucune gloire, pas même celle du législateur, n'a manqué au beau règne de Fernando III. Frappé des inconvénients de cette législation de détail qui donnait pour ainsi dire un code à chaque cité, à condition pour l'état de n'en point avoir, il songea à doter la Castille et Léon de l'unité législative, après l'unité politique; mais la mort interrompit cette œuvre, glorieuse autant que difficile, et l'honneur de l'achever fut réservé à son fils Alonzo X, qui n'oublia qu'une chose en rédigeant ses lois : ce fut de savoir les faire exécuter (1).

Une tache néanmoins se rencontre sur cette vie si pure, c'est la rigueur que déploya Fernando, dans les premières années de son règne, contre les partisans de l'hérésie albigeoise, qui, vaincue en France, essaya de franchir les Pyrénées. Lucas de Tuy, qui approuve de toutes ses forces le zèle du saint monarque pour la foi, nous apprend que tous les hérétiques

(1) Je reparlerai plus au long, dans mon analyse des *siete Partidas*, des travaux législatifs de Fernando III.

qu'il rencontrait étaient livrés aux flammes, et que le roi lui-même apporta plus d'une fois, en guise de valet (*vice famulorum*), du bois pour le bûcher (1). Les juifs, sans être traités avec la même rigueur, furent cependant obligés de porter un costume distinctif, et exclus de la perception des impôts et du maniment des finances royales, carrière à laquelle l'instinct de leur race les rendait éminemment propres; plusieurs même furent contraints de recevoir le baptême par le zèle intolérant des prélats et du clergé, zèle que le succès de la croisade contre les Maures rendait plus fougueux encore. Mais nous traiterons plus au long ce sujet dans un chapitre spécial consacré à l'inquisition et au sort des juifs en Espagne.

(1) In tantum succensus igne catholicæ veritatis, ut inimicos fidei christianæ totis viribus persequeretur, et quoscumqne reperiebat hæreticos flammis exureret, et ipse vice famulorum ligna in eis comburendis ministrabat. (P. 112.) Tantus invaserat hæreticos terror, ut cuncti de regno fugere festinarent (P. 115.)

CHAPITRE III.

ESPAGNE CHRÉTIENNE.

L'ARAGON SOUS JAYME I.
LA NAVARRE SOUS THIBAULT I ET II, ET SOUS HENRI I.

1234 à 1276.

Nous avons conduit jusqu'à l'an 1234, époque de la mort de Sancho *le Fort*, roi de Navarre, l'histoire des événements intérieurs de l'Aragon. On se souvient qu'en dépit du singulier pacte d'adoption conclu entre Jayme et Sancho, le premier, tout occupé de ses guerres contre les Maures, avait abandonné ses vaines prétentions sur la royauté navarraise, et laissé, faute de pouvoir l'empêcher sans doute, Thibault de Champagne en prendre paisiblement possession. De 1234 à 1243, les guerres contre les infidèles remplissent presque exclusivement les annales de l'Aragon comme celles de la Castille. L'histoire intérieure des deux états est également stérile en événements. Cependant en 1238, au moment où Jayme pressait avec le plus d'ardeur le siége de Valence, le

pape Grégoire IX, en vertu des droits de suzeraineté que la cour de Rome affectait sur la couronne d'Aragon, requit par plusieurs ambassades successives le roi Jayme de passer en Italie, pour y défendre la cause de l'Eglise et des cités lombardes contre Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui leur faisait alors une guerre acharnée. Jayme, fidèle à ses devoirs envers son suzerain spirituel, et doué de cet esprit d'aventures qui semble être dans le sang de tous les rois d'Aragon, n'était pas éloigné de se rendre à cette requête. Un traité fut même conclu sous les murs de Valence avec les envoyés des cités lombardes, par lequel Jayme s'engageait à passer en Italie, et à faire la guerre à l'empereur, moyennant 150 mille livres, monnaie de l'empire, une fois payées, plus tous les droits et revenus annuels que les empereurs avaient coutume de lever en Lombardie. Mais, en dépit de ce traité, Jayme, tout occupé de sa conquête de Valence, n'effectua pas, tout guelfe qu'il fût de cœur, ce voyage en Italie, hautement impolitique. Le temps d'ailleurs n'était pas venu pour l'Aragon de mêler son histoire à celle de l'Italie, où il devait jouer sous le règne suivant un rôle si brillant et si actif.

Après l'heureux achèvement de la conquête de Valence, Jayme alla rétablir l'ordre dans sa cité natale de Montpellier, alors déchirée par les factions; puis il réunit en 1243 à Daroca les Cortès de son royaume; là ce prince, dont la prudence était loin d'égaler le courage, mit à exécution son funeste projet de partage, en faisant reconnaître son fils aîné Alonzo pour héritier de la couronne d'Aragon, et en assignant la principauté de Catalogne à l'infant don Pedro, l'aîné des fils de la reine Violante. Mais l'humeur

remuante des Aragonais s'accommoda peu de ce partage, qui dépouillait leur couronne de son plus beau fleuron : car Jayme, d'un trait de plume, leur enlevait, avec Lerida et le comté de Ribagorza, une partie des anciennes limites de l'Aragon, qui s'étendaient naguère jusqu'à la Sègre, et que le roi recula jusqu'à la Cinca. L'infant Alonzo, plus lésé encore que les Aragonais dans cet injuste partage, protesta hautement, et les partis, long-temps contenus par une guerre heureuse au dehors, commencèrent de nouveau à déchirer le pays. L'infant don Fernando, abbé de Montaragon et oncle du roi, vieil artisan de troubles et de discordes; l'infant don Pedro de Portugal, qui avait échangé contre de riches possessions dans le pays de Valence son fief de Mayorque; don Pedro de Azagra, seigneur d'Albaracin, et les principaux *ricos homes* du royaume, embrassèrent le parti de l'infant Alonzo.

Déjà les deux partis étaient en armes, et près d'en venir aux mains, Aragonais d'une part et Catalans de l'autre. Si le roi de Castille, rival naturel du roi d'Aragon, avait voulu prêter aux rebelles l'appui de ses armes, la partie eût été trop forte même pour le belliqueux Jayme. Déjà les mécontents avaient noué des intelligences avec l'infant don Alonzo de Castille, qui venait d'opérer la pacifique conquête de Murcie, à la grande jalousie de Jayme, qui voyait avec inquiétude les conquêtes de Fernando venir ainsi limiter les siennes.

Mais la bienfaisante intervention du roi de Castille étouffa, au lieu de les envenimer, tous ces germes de discorde et de guerre; doué d'une âme assez grande pour s'élever au dessus d'une vulgaire ambi-

tion, il comprit que le véritable intérêt de la Castille, c'était de resserrer à tout prix son union avec l'Aragon, union où reposait l'avenir de la chrétienté espagnole; et, se contentant de la gloire, plus belle que celle des conquêtes, d'être le médiateur et l'arbitre de toutes les querelles des rois de la Péninsule, il prépara dès cette époque le mariage, accompli en 1246, entre son fils Alonzo et l'infante doña Violante, fille du second lit de Jayme. Les villes conquises sur la frontière musulmane, et que se disputaient les deux couronnes, servirent de dot à l'infante d'Aragon.

Mais Jayme, comme tous les rois gâtés par la fortune, ne renonçait pas volontiers à ses desseins. Malgré le mauvais accueil que son projet de partage avait trouvé en Aragon, il résolut en 1248, sur les instances de la reine Violante, de rendre l'œuvre de morcellement plus complète encore en assurant un apanage à chacun de ses quatre fils du second lit, au préjudice de l'infant Alonzo, le seul qu'il eût eu du premier. Il fit donc un nouveau partage, qui assurait à l'infant Alonzo l'Aragon, dont il fixa les limites, à l'est, depuis la Cinca jusqu'à Teruel, en passant l'Èbre à l'ouest de Mequinenza, de manière à laisser à la Catalogne Lerida et tout le comté de Ribagorza, à l'est de la Cinca. L'infant don Pedro, fils aîné de doña Violante, eut pour sa part la Catalogne, ainsi agrandie, avec les îles Baléares. L'infant don Jayme, le second, eut le royaume de Valence, avec Moya, al Puente et Requeña pour limites au nord. L'infant don Fernando, le troisième, eut les comtés de Roussillon et de Cerdagne, avec la seigneurie de Montpellier et autres possessions dans le midi de la France. Quant au quatrième, l'infant don Sancho, destiné à

entrer dans les ordres, et qui fut plus tard archevêque de Tolède, il reçut pour sa part trois mille marcs d'argent. Jayme régla ensuite avec grand soin les substitutions de ses fils les uns aux autres en cas de mort, substituant aux fils, en cas d'extinction de la ligne masculine, sa fille doña Violante, mariée au fils de Fernando III, mais à condition que jamais les états sur lesquels elle régnerait ne pourraient être réunis à la Castille.

Jayme, en publiant cet acte, gros de discordes, ranima tous les ferments de dissensions que Fernando III avait eu tant de peine à étouffer. L'infant don Alonzo d'Aragon, le plus lésé dans le partage, s'unit encore une fois à l'infant de Portugal, toujours mêlé à toutes ces querelles, et tous deux, appuyés sur la Castille, leur secrète alliée (1), commencèrent à lever des troupes, et à grouper autour d'eux tous les mécontents. Le roi Jayme, alors occupé du siége de Xativa, et des démêlés que cette conquête fit naître entre lui et son gendre Alonzo de Castille, dut ajourner sa querelle avec son fils, qui, pour se concilier l'appui de Fernando III, était allé le retrouver sous les murs de Séville. Mais la guerre civile n'était que différée, et la funeste opiniâtreté de Jayme préparait à l'Aragon un avenir de discordes et de misères, si Fernando, moins désintéressé, eût voulu prêter aux rebelles l'appui de ses armes ou de son influence.

Enfin, en 1250, Jayme, poursuivant, comme une idée fixe, son désastreux projet de partage, réunit à Alcañiz les Cortès de son royaume; de roi et d'arbi-

(1) C'est du moins ce qu'affirme Zurita, l. III, ch. 45; mais cet auteur a la malheureuse habitude de ne jamais citer ses sources; c'est, du reste, le seul défaut que je lui connaisse.

tre souverain se faisant partie dans ce triste procès, il leur exposa ses griefs contre son fils et l'infant de Portugal, et offrit de reconnaître les Cortès pour juges, et de se soumettre à leur sentence, à condition que les rebelles s'y soumettraient également; enfin, il proposa, si les infants récusaient ce tribunal, de renvoyer l'affaire devant la cour de Rome. Des juges furent choisis parmi les prélats et les hauts barons du royaume pour se charger de ce difficile arbitrage, et une ambassade fut expédiée aux deux infants, qui se trouvaient toujours à Séville, pour les décider à déposer les armes, et s'en remettre, comme le roi, à la décision du tribunal.

Il est douteux que les infants eussent cédé à cette sommation, sans la généreuse intervention de Fernando III, qui, bien loin d'exploiter au profit de la Castille les troubles intérieurs de l'Aragon, usa de sa haute influence pour décider les deux princes à l'obéissance. Les infants, sans rentrer toutefois en Aragon, s'engagèrent par serment à se soumettre à la sentence des arbitres. Cette sentence fut enfin rendue, et Jayme n'épargna rien pour la rendre défavorable à son fils Alonzo, qu'il haïssait de tout le tort qu'il lui avait fait. On décida que l'infant aurait en partage l'Aragon, plus le royaume de Valence, naguère donné à l'un de ses frères; l'infant don Pedro eut, comme au premier partage, la Catalogne, don Jayme les îles Baléares et Montpellier, et don Fernando le Roussillon et la Cerdagne. Mais, chose à peine croyable, dans ces Cortès, assemblées pour prononcer sur les plus chers intérêts du royaume, pas une voix ne s'éleva pour protester contre ce déplorable partage; pas une voix ne réclama en faveur de l'unité

de l'Aragon, œuvre des siècles, affermie encore par les récentes conquêtes de ses souverains, et qu'un caprice de Jayme allait briser en morceaux, en traitant la couronne comme un patrimoine, qu'un père divise à son gré entre ses enfants. Ainsi l'Aragon voyait se renouveler, au milieu du XIII[e] siècle, les fautes de la Castille et de Léon aux XI[e] et XII[e]. L'expérience de tant de siècles et de tant de malheurs était perdue pour les sujets aussi bien que pour les rois; et l'Aragon, si jaloux de ses libertés, restait même sur ce point en arrière de la monarchique Castille (1).

La mort de l'infant Fernando, en 1251, nécessita bientôt un troisième partage. L'infant Alonzo fut encore plus lésé que dans les autres, car le Roussillon et la Cerdagne, lot de son frère défunt, furent adjugés à don Pedro, en sus de la Catalogne. Le roi se réserva seulement pendant sa vie l'usufruit de tous ces états; poussant même la partialité aussi loin qu'elle pouvait aller, il enleva à Alonzo le royaume de Valence pour l'ajouter à la part de don Jayme, et substitua ce dernier, en cas de décès, aux droits de l'infant don Pedro. Malgré ces criantes injustices, il ne paraît pas que l'infant Alonzo ait essayé de lutter contre l'opiniâtre volonté de son père, car il se soumit et ratifia le nouveau traité de partage; mais les réclamations unanimes de l'Aragon forcèrent Jayme, en 1258, de réunir de nouveau à l'apanage de son fils et à la couronne d'Aragon le royaume de Valence.

(1) C'est un fait bien digne de remarque que pas une des chroniques contemporaines, Desclot, Muntaner, et la *vida de Jacme*, ne disent un mot de ces partages, ni des événements intérieurs de l'Aragon. Il semble que les guerres et les conquêtes soient seules dignes à leurs yeux d'être transmises à la postérité. Quant aux Allemands Schmidt et Aschbach, exacts comme à l'ordinaire, ils sont un peu trop concis sur ce beau règne.

Au milieu des préoccupations de ses guerres au dehors et de ses procès au dedans, Jayme avait trouvé le temps de s'occuper du bien-être du pays et de son administration intérieure, en apportant un peu d'ordre dans la confuse législation de l'Aragon. La même pensée, qui avait suivi Fernando de Castille jusque sur son lit de mort, occupait aussi Jayme, qui, par une heureuse inconséquence, voulut doter l'Aragon de l'unité législative, au moment même où il lui enlevait l'unité politique. Ayant rassemblé en 1247 ses Cortès à Huesca, il les chargea du soin d'éclaircir et de corriger les anciens *fueros*, dont l'obscurité et les contradictions engendraient des difficultés sans nombre; il fit rédiger par les légistes les plus éclairés un recueil de toutes les lois et *fueros*, qui servit désormais de base fixe à la législation du pays et aux jugements des tribunaux. Quant à la valeur réelle de ce travail, dont la pensée honore le roi qui l'a conçue, nous aurons l'occasion de l'apprécier en étudiant les institutions politiques de l'Aragon.

Fernando de Castille, mort en 1252, avait laissé le trône à son fils Alonzo X, gendre de Jayme d'Aragon. Mais Alonzo, grâce à cette inconstante humeur qui devait attirer sur lui tant de malheurs, se lassa bientôt de sa femme doña Violante, dont il n'avait pas d'enfants, et chercha à rompre cette union, que le Ciel ne bénissait pas, pour en contracter une autre. La mésintelligence se mit dès lors entre le gendre et le beau-père; et, comme la tutélaire intervention de Fernando n'était plus là pour maintenir la paix de la Péninsule, une guerre de détail et d'escarmouches s'engagea sur la frontière entre les troupes des deux pays, et, sans qu'un engagement décisif eût lieu,

beaucoup de mal fut fait de part et d'autre. Enfin la mort de Thibault I, roi de Navarre, en 1253, vint encore compliquer les relations des deux états, déjà aigries par leurs prétentions rivales sur le royaume de Murcie.

Mais, avant de parler de cette succession si disputée du trône de Navarre, nous résumerons en quelques lignes le règne de Thibault I, rempli presque tout entier par des événements qui ne se rattachent pas à l'histoire de la Péninsule. Dès la seconde année de son règne, Thibault, presque toujours absent de son royaume, et tourmenté de cette ardeur de croisades qu'un roi de Navarre, par la position reculée de son royaume, avait rarement occasion de satisfaire dans la Péninsule, se joignit, en 1239, à la croisade qui partit de France pour aller délivrer le Saint-Sépulcre. Un autre motif poussait d'ailleurs Thibault à la croisade; il croyait ainsi se laver du soupçon d'avoir empoisonné le roi Louis VIII de France (1), son

(1) Ce qui donna quelque consistance à ce bruit, assez peu vraisemblable d'ailleurs, au dire de Sismondi, *Hist. des Français* (VII, 20), ce fut le long et poétique attachement de Thibault pour la reine Blanche de Castille, la femme de Louis VIII et la mère de saint Louis. Voici ce que disent à ce sujet les *Grandes chroniques de saint Denis* : « Adonc, le comte, regardant la reine qui était tant belle et sage, s'écria, tout ébahi de sa grande beauté : « Par ma » foi, Madame, mon cœur et toute ma terre sont à votre commandement; ne » m'est rien qui put vous plaire, si que je ne fisse volontiers; et jamais, si » Dieu plait, contre vous ni les vôtres n'en irai.» D'illec se partit tout pensif, et lui venait souvent en remembrance le doux regard de la reine et sa belle contenance. Lors si entrait dans son cœur la douceur amoureuse; mais quand il lui souvenait qu'elle était si haute dame et de si bonne renommée, et de si bonne vie et nette, si muait sa douce pensée en grande tristesse.» On a conservé de ce prince, grand *Trouveur*, comme les rois d'Aragon, des vers qui sont loin de valoir cette page naïve de la chronique. Quant aux rois de Castille, jusqu'à Alonzo X, *le Savant*, occupés uniquement de guerroyer contre les Maures, ils avaient peu de souci du *gai savoir* et des rimes provençales. Voir aussi, sur cette accusation d'empoisonnement plusieurs fois répétée contre Thibault,

ci-devant suzerain, et le pape Grégoire IX dut même intervenir pour protéger, pendant l'absence de Thibault, ses domaines en France contre la vengeance de saint Louis. Du reste, son expérience de la guerre et son titre de roi le firent reconnaître par les croisés pour chef de l'expédition, et il partagea, avec un courage digne d'un meilleur sort, leurs fatigues et leurs dangers. Les dissensions des croisés et les prétentions rivales des princes qui les commandaient firent avorter tout le fruit de cette expédition; mais ces événements, connus de tout le monde, appartiennent à l'histoire de France plus qu'à celle de la Navarre. Il suffira de savoir qu'après un an de guerres et de discordes continuelles, les princes français, et Thibault avec eux, perdant courage tout d'un coup, s'en retournèrent en France, abandonnant à leur malheureux sort les croisés, allemands et autres, qui avaient pris part à cette entreprise, si mal conçue et si mal dirigée (1240).

Le reste de la vie de Thibault fut rempli par ses querelles avec l'évêque de Pampelune. S'étant emparé d'une forteresse qui appartenait à ce prélat, celui-ci eut recours aux armes spirituelles, et mit en interdit le roi et le royaume tout entier. Thibault, voyant l'évêque appuyé par le Saint-Siége, finit par céder; la sentence d'interdit fut levée quand le roi eut donné satisfaction au prélat offensé. Mais, tourmenté d'un reste de scrupule, Thibault partit brusquement pour Rome, afin d'obtenir du Saint-Père une absolution plus efficace. Sa mort, arrivée en 1253, suivit de près son voyage à Rome, et il laissa après lui, avec la ré-

dont les ennemis mouraient toujours à propos pour lui, Raynaldi, *Annal. eccles.*, *an.* 1255, § 49 et 50, p. 474.

putation d'un prince brave, mais rien de plus, deux fils encore enfants, don Thibault et don Henri, sous la tutelle de la reine Marguerite de Dampierre, leur mère. Thibault mourant, redoutant pour son successeur l'ambition de Jayme d'Aragon, et les droits que lui avait faits l'absurde testament de Sancho, eut l'heureuse idée d'en appeler à la générosité chevaleresque de ce même Jayme, et de mettre sous sa protection le royaume de Navarre et les droits de Thibault II (1).

Thibault avait bien jugé le roi d'Aragon : ce prince, qui aurait pu être le plus redoutable ennemi du roi de Navarre, fut touché de la confiance de son père. Dans une entrevue avec la reine Marguerite, il conclut avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, et promit surtout de protéger le jeune roi contre l'humeur ambitieuse du roi de Castille. Jayme s'engagea en outre à marier sa fille, doña Constancia,

(1) Voici les principaux articles du serment prêté par Thibault II aux Cortès de Pampelune, en 1253, après qu'il eut été, suivant l'ancien usage germanique, élevé sur l'écu (Voyez Moret, t. III, liv. XXII, ch. 1), et sacré par l'évêque de Pampelune. Moret donne le texte du serment en vieux dialecte navarrais, assez ressemblant au catalan, mais plus rapproché de l'espagnol : « Le roi jure de maintenir les franchises et *fueros* à tous, mais surtout aux *ricos homes* et clercs. Il s'engage à redresser leurs griefs, à ne faire saisir le corps ni confisquer les biens d'aucun d'eux, pourvu qu'il donne caution ; à n'agir en tout que par le conseil de son tuteur (*amo*) et de ses douze conseillers ; à maintenir pour 12 ans la monnaie courante, enfin à ne prendre pour tuteur qu'un *ombre bueno* de Navarre, élu par les cortès. »

Voici maintenant le serment préalable prêté par les *ricos homes* navarrais : « Je jure par Dieu ... que si don Thibault ne veut pas jurer toutes ces choses... je ne le tiendrai pour roi ni pour seigneur, jusqu'à ce qu'il les ait jurées.... Et les soussignés jureurs (*jurados*) se doivent aide et appui... ; et si quelqu'un vient contre ce serment, qu'il soit réputé pour traître.... Et ce serment se fait, sauf les droits du roi, et doit être gardé jusqu'à ce que don Thibault soit d'âge de 25 ans. » On voit que l'esprit de la féodalité espagnole est le même d'un bout à l'autre de la Péninsule.

au roi Thibault II, ou, en cas de mort du jeune roi, à son frère don Henri, qui devait régner après lui (1).

Bien en prit à la régente de s'être assuré cet appui, car Alonzo de Castille, oubliant les exemples de son père, voulut profiter des embarras de la royauté de Navarre pour s'agrandir à ses dépens, et envahit son territoire. Aussitôt Jayme, fidèle à ses promesses, accourut pour la défendre, à la tête d'une armée de moitié moins forte que celle d'Alonzo, mais composée de vieilles bandes endurcies à la croisade. Une bataille paraissait inévitable, lorsque quelques prélats et *ricos homes* (2), s'interposant entre les deux rois, décidèrent Alonzo à se soumettre et à implorer le pardon de son beau-père, et empêchèrent le sang chrétien de couler dans cette lutte impie. Ainsi, tandis que la France, l'Italie et l'Allemagne, étaient tour à tour déchirées par des guerres intestines où le sang coulait à flots, l'Espagne, plus heureuse, semblait, depuis près d'un demi-siècle, avoir, grâce à la sagesse de ses rois, désappris la guerre civile, et son sang ne coulait plus que pour l'affranchissement de son territoire et la défense de sa foi.

Un événement heureux vint contribuer à rétablir entre les deux rois cette paix si utile à l'Espagne. Alonzo, désirant, comme nous l'avons vu, se séparer de sa femme, avait obtenu la main de la fille du roi

(1) Les sources pour l'histoire de Navarre sont fort maigres : elles se réduisent à quelques lignes dans les diverses annales du tome XXIII de Florez. Quant aux historiens plus récents, les principaux sont Zurita, liv. III, Moret, *Ann. de Navarra*, t. III, lib. 21 ; Traggia, art. *Navarra*, dans le *Dicion. geograf. de España*.

(2) Cette réconciliation, au dire de Desclot, fut due surtout à un *rico home* catalan, Bernard de Besalù, vassal du roi de Castille.

de Norwége Haquin V. Mais, pendant que la princesse était en route, la reine Violante devint enceinte; et, la cause qui avait fait désirer le divorce à Alonzo cessant d'exister, l'inconstant monarque se remit à vivre avec sa femme, au grand contentement du roi d'Aragon. Quant à la pauvre princesse de Norwége, arrivée à la cour de Castille, elle trouva la place occupée, et dut se résigner, à son grand regret, à épouser l'infant don Felipe, frère du roi, élu à l'archevêché de Séville, mais sans avoir reçu les ordres (1).

Cependant le séjour prolongé de Jayme en Navarre encouragea à la révolte les Maures qu'en vertu du traité, il avait laissés résider dans Valence. Ils prirent pour chef un Africain d'origine, nommé al Azarch, qui avait su, grâce à ses qualités insinuantes, s'emparer de la confiance du roi, auquel il livrait tous les plans de ses concitoyens. Mais, ayant abusé de cette confiance pour dresser au roi une embuscade, où il faillit se laisser prendre, il fut condamné à mort pour crime de haute trahison. Parvenu à s'échapper, il trouva un asyle près de l'Émir de Grenade, et ses intrigues décidèrent la rébellion de Valence, qui s'étendit bientôt sur tout le sud du Xenil, où toutes les villes, excepté Xativa, tombèrent dans les mains des révoltés.

Pour couper court à cette rébellion, qu'on peut

(1) Elle mourut de chagrin peu de temps après, au dire de Mariana. Ferreras, panégyriste décidé d'Alonzo, nie entièrement le projet de mariage entre Alonzo et Christine. On n'en trouve pas trace, il est vrai, dans les lignes suivantes du *chron*. de Cardeña (Florez, XXIII, 373) : « Era de 1292, entrò en Burgos la infante hija del rey de Nordvega, è tomo la por muger don Felipe, hermano del Rey, e electo de Sevilla, e dejò el arzobispado. » Mais la chronique spéciale d'Alonzo X rapporte le fait avec de longs détails. Ferreras place à tort le mariage en 1257, en citant le *Chron*. de Cardeña, sans citer la date, *era* 1292, an. C. 1254.

sans crainte attribuer à la dureté du joug chrétien, Jayme prit un parti décisif : ce fut de bannir de ses nouvelles conquêtes tous les habitants musulmans pour les remplacer par des chrétiens. Cette décision, cruelle plutôt qu'injuste, en réduisant au désespoir les malheureux sectateurs de l'Islam, ne fut pas mieux accueillie des *ricos homes* et des chevaliers dotés des fiefs de la conquête, et qui y perdaient de nombreux vassaux et de riches revenus. Celui qui exprima le plus haut son mécontentement, et le poussa même jusqu'à la rébellion, fut l'infant don Pedro de Portugal, que la générosité de Jayme avait fixé en Aragon. Doté par lui de riches possessions dans le pays de Valence, l'infant prit sous sa protection ses vassaux musulmans, les plus belliqueux et les mieux armés entre tous les Maures; il les excita ouvertement à résister au décret du roi, et entra même en relation avec les autres, en les encourageant à la révolte. Jayme, peu soucieux de s'attirer sur les bras ce nouvel ennemi, aima mieux pactiser avec lui : il promit à l'infant de le dédommager de toutes les pertes qu'il ferait, et acheta sa soumission par une forte somme d'argent.

Délivré de cet obstacle, Jayme poursuivit avec son ardeur de volonté habituelle son projet d'expulsion, vivement appuyé par le clergé et la bourgeoisie. Forcés de quitter ce beau pays de Valence, leur patrie bien-aimée, les Maures n'avaient plus qu'à choisir entre l'exil et la révolte. Poussés au désespoir, la plupart préférèrent ce dernier parti. Sur cette population musulmane, que, d'après la *Vie de Jayme*, on peut évaluer à 300 mille âmes, 60 mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, encore plus

acharnés que les hommes, se décidèrent à prendre les armes. Le reste, prévoyant l'issue de cette lutte inégale, se résigna, le cœur brisé, à quitter le sol qui les avait vu naître.

Quand fut expiré le mois de délai que Jayme leur avait donné pour vendre, à vil prix, comme on le pense bien, tout ce qu'ils possédaient, sauf les maisons et les fonds de terre, qui appartenaient au vainqueur, il fallut les arracher par force de leurs demeures. Vainement ils offrirent d'augmenter le tribut qu'ils payaient, tribut qui, pour Xativa seule, montait à 100 mille besans, Jayme fut inflexible; mais, généreux encore jusque dans ses rigueurs, il leur permit de prendre avec eux tout ce qu'ils pourraient emporter. Les Sarrasins, malgré sa promesse, tremblant de se voir encore enlever en chemin le peu qui leur restait, lui en firent offrir la moitié s'il voulait leur garantir le reste, et les faire conduire en sûreté jusqu'à la frontière. Mais Jayme, bien loin d'exploiter leur détresse, leur répondit que « pour rien au monde » il ne voudrait faire pareille chose: car il leur avait » promis sûreté, et c'était bien assez qu'ils perdissent » leurs maisons, leurs héritages et leur droit de cité » (*natura*), car il avait grand'pitié du mal qu'il leur » faisait; qu'ils sortissent donc avec confiance sur sa » parole, car il ne voulait pas leur causer plus de » dommage qu'ils n'en avaient déjà. » (L. III, c. 72.) Joignant l'effet à sa promesse, il les fit conduire jusqu'à Villena; « et telle était, ajoute-t-il, la multitude qui sortit, au dire de leur escorte, qu'il y avait bien cinq lieues de chemin de la tête à la queue du cortége, et que, depuis la bataille de *las Navas*, on n'avait pas vu tant de Sarrasins réunis. »

L'infant don Fadrique, frère du roi de Castille, qui s'était posté à Villena, sur la frontière, comme un limier à l'affût de sa proie, les rançonna sans pitié, en prélevant pour droit d'aubaine un besan par tête sur hommes, femmes et enfants; et il récolta ainsi, au dire de Jayme, plus de 100 mille besans. Une fois entrés dans le pays de Murcie, traqués entre les deux *conquêtes* de Castille et d'Aragon, ces malheureux se dispersèrent, les uns dans l'émirat de Grenade, les autres dans le pays de Tolède et dans le pays qu'on appelle la Manche d'Aragon.

Quant à ceux qui avaient préféré à l'exil une résistance sans espoir, ils commencèrent contre les chrétiens une guerre de détail, sanglante et impitoyable. Al Azarch signala sa haine contre Jayme en donnant à l'insurrection ce qui lui avait manqué jusque là, l'ensemble et l'unité. Pendant trois ans encore, retranchés dans ce pays montagneux, où les guerres sont éternelles, et soutenus secrètement par le roi et les infants de Castille, il luttèrent contre la puissance du roi d'Aragon. Mais enfin, malgré la protection avouée du roi de Castille, auquel al Azarch promettait de faire hommage des places fortes qu'il occupait, Jayme, décidé à en finir avec cette guerre indigne de lui, enleva l'un après l'autre au rebelle tous ses châteaux (1). Al Azarch, forcé de renoncer

(1) La *Vida de Jacme* (ch. 80) raconte une anecdote assez piquante : al Azarch, dans une entrevue avec le roi de Castille, où il lui baisa la main en guise de vasselage, interrogé s'il aimait la chasse, répondit au roi qu'avec son appui, il voulait chasser les châteaux du roi Jayme. Alonzo et ses courtisans rirent beaucoup de la réponse d'al Azarch. Mais Jayme, instruit de cette bravade du Maure, lui fit la guerre avec tant de vigueur, que bientôt il put écrire au roi de Castille que « lui aussi, il avait été à la chasse, et qu'en huit » jours il avait pris seize châteaux. » L'histoire ne dit pas si le bon roi Alonzo goûta cette fois la plaisanterie.

à une lutte trop inégale, dicta encore à Jayme ses conditions, en obtenant un sauf-conduit pour sortir du royaume, et la protection royale pour sa famille, qui continua à l'habiter (1256).

Quant aux malheureux émigrés, la Castille seule hérita de l'industrie et des richesses qu'ils emportaient avec eux : car l'Emir de Grenade, qu'on ne l'oublie pas, n'était qu'un vassal du roi de Castille. La secrète jalousie d'Alonzo X contre Jayme l'inspira sans doute dans ce cas beaucoup plus que sa politique, moins habile d'ordinaire. Mais la Castille ne s'en enrichit pas moins des dépouilles de l'Aragon. L'orthodoxie de Jayme et du clergé de ses états fut probablement le principal motif qui dicta cette mesure imprudente; mais l'exemple, une fois donné, devait malheureusement être suivi; nous verrons, dans des temps plus prospères et qui devaient être plus éclairés, les rois *très catholiques* recommencer la faute de Jayme, et enlever à l'Espagne, pour obéir à d'imbécilles scrupules, non pas des rebelles comme les Maures de Valence, mais des citoyens paisibles et industrieux, dont la Péninsule, si dépeuplée, ressent encore aujourd'hui la perte.

Cependant le roi de Castille, poussé à la fois par son ambition et par une secrète malveillance pour l'Aragon, n'avait pas renoncé à ses iniques prétentions sur la Navarre. En 1255, Alonzo, sous prétexte de faire la guerre aux Maures du pays de Séville, ayant réuni des troupes dans les Algarves, Jayme soupçonna, non sans raison, qu'une expédition en Navarre était le vrai but de cette levée. Comme la trêve entre les deux royaumes allait expirer, les choses en vinrent bien près d'une rupture, et, sans l'intervention des prélats

des deux pays, la guerre, si long-temps suspendue entre les rois chrétiens, allait éclater, pour le malheur de l'Espagne. Du reste, si Jayme avait à se plaindre d'Alonzo, les griefs étaient compensés de part et d'autre : car Jayme accueillait à sa cour tous les mécontents de la Castille, et les encourageait à lutter contre leur souverain, ou à *se quitter* de lui. C'est ainsi que don Diego Lopez de Haro, seigneur de Biscaye, et le plus puissant vassal d'Alonzo, étant venu prêter hommage au roi d'Aragon, et lui promettre de le servir envers et contre tous, et même contre le roi de Castille, avait reçu en dot de son nouveau suzerain 500 fiefs de chevaliers, dont 400 en terres et vassaux, et 100 en argent. L'infant don Enrique de Castille, brouillé avec son frère Alonzo, avait aussi trouvé un asyle à la cour d'Aragon, et conclu avec Jayme un traité d'alliance offensive et défensive contre le roi de Castille. Enfin une foule de *ricos homes* et de chevaliers castillans avaient suivi la fortune de ces deux illustres bannis, et formaient contre Alonzo une ligue menaçante, appuyée sur la redoutable puissance du roi d'Aragon.

Tout présageait une rupture prochaine; déjà même Jayme avait été, en septembre 1255, à Estella, resserrer son alliance avec la Navarre, dans une entrevue avec le roi Thibault II; mais l'humeur capricieuse d'Alonzo, ou de plus sages réflexions, lui firent à la fin sentir l'impuissance de ses prétentions. Dans une entrevue à Soria avec Jayme, en mars 1256, Alonzo renouvela l'alliance entre les deux royaumes, et s'engagea à laisser Thibault paisible possesseur du trône de Navarre. Cette paix, un peu boiteuse, fut raffermie l'année suivante par une nouvelle entrevue

des deux rois à Lerida, où l'on régla de part et d'autre les griefs mutuels et la question si délicate des frontières.

L'année 1258 fut consacrée par Jayme à terminer ses longs différends avec le roi Louis IX concernant les possessions du roi d'Aragon dans le midi de la France. La couronne de France, jusque vers le XIIIe siècle, avait toujours revendiqué, au moins pour la forme, droit de suzeraineté sur la Catalogne, en vertu de son ancienne conquête, et pendant long-temps les comtes de Barcelone avaient mis en tête de leurs actes l'année du règne des rois français. Mais en réalité l'autorité des rois de France dans ce comté était nulle, surtout depuis sa réunion avec la couronne d'Aragon. Cependant Jayme, vu l'accroissement constant du pouvoir de la royauté française aux dépens de ses grands feudataires, pouvait redouter de la part de Louis IX ou de ses successeurs une tentative pour ressusciter des droits oubliés, mais non éteints. De leur côté, les rois d'Aragon possédaient dans le sud de la France des fiefs nombreux, et des prétentions plus nombreuses encore, qu'eux aussi pouvaient faire revivre. Les deux rois avaient donc un intérêt égal à transiger, et ce fut sagesse de leur part de couper court ainsi à toutes querelles dans le présent comme dans l'avenir.

Les ambassadeurs de Jayme allèrent trouver Louis à Corbeil, près de Paris (1), et renouvelèrent entre les deux pays les anciens traités d'alliance. Louis abdiqua ses prétentions de suzeraineté sur les comtés de Barcelone et d'Urgel, et sur le Roussillon et la Cer-

(1) Zurita et Miedes prétendent à tort qu'il y eut une entrevue des deux rois.

dagne; Jayme, de son côté, renonça à faire valoir ses droits sur les comtés de Carcassonne, de Rhodez, de Béziers, d'Albi, de Foix, de Cahors, de Narbonne, de Toulouse et de Nismes (1). Montpellier resta au roi d'Aragon, mais avec droit de suzeraineté de la part du roi de France, et les habitants de cette ville, qui, fatigués de la domination d'un prince étranger, avaient plusieurs fois essayé de s'y soustraire, à l'instigation de Louis, firent leur paix avec Jayme, et obtinrent de lui leur pardon.

Pour mieux sceller ce traité, où l'Aragon perdait plus que la France, on arrêta le mariage de l'infante doña Isabel, seconde fille de Jayme, avec Philippe, fils aîné de Louis. On obtint du pape une dispense, à cause des liens de parenté qui unissaient les deux fiancés; et Jayme, sans doute en compensation des avantages faits à sa fille (2), céda à Marguerite de Provence, femme de saint Louis, son droit sur le comté de Provence, ancienne possession des rois d'Aragon, alors échue à Charles d'Anjou, frère de Louis, par son mariage avec une des filles du comte de Provence.

Cependant la mésintelligence entre le roi et son fils aîné Alonzo s'était accrue des injustices dont

(1) Voyez les actes de ce traité dans Marca, p. 1444, et pour les détails, dom Vaissette, *Hist. de Languedoc*, III, 489 et 532. Ce dernier prétend que Jayme n'avait de droits effectifs que sur Carcassonne, Rodez, Milhiaud et le Gévaudan. Le reste n'était qu'un de ces vains griefs que les souverains du moyen âge gardaient toujours en réserve pour les faire valoir au besoin. Jayme, par le traité, garda aussi la seigneurie de Carlad, en Auvergne.

(2) Suivant une lettre de saint Louis, citée par Aguirre (t. V, p. 205), le roi de France promit de donner à sa royale fiancée pour douaire, *selon la coutume de France*, le cinquième des domaines qu'il assignerait pour apanage à son fils (*terram quam ei daturi sumus*), sauf le cas où il viendrait à succéder au trône, auquel cas il réglerait à son gré le douaire de son épouse. La lettre ne parle pas de la dot que Jayme dut donner à sa fille.

celui-ci avait été l'objet. Le mécontentement des *ricos homes*, et des universités d'Aragon, que nous voyons apparaître pour la première fois sur la scène politique, avait, il est vrai, forcé Jayme à ajouter à l'apanage de l'infant Alonzo le royaume de Valenee, qu'il enleva, bien à regret, à son fils du second lit, don Jayme. Il l'avait en outre nommé, en 1254, procureur général des royaumes d'Aragon et de Valence. Mais, malgré cette incomplète réparation, les injustes préventions de Jayme contre l'infant subsistaient toujours ; le père et le fils en étaient presque venus à une rupture ouverte, et cette désunion dans la famille royale menaçait l'Aragon de nouvelles disgrâces, lorsque la mort inopinée de l'infant Alonzo vint les prévenir. Ce prince, qui était sur le point de se marier avec la fille du vicomte de Béarn, mourut sans enfants, en 1260; mais sa mort, qui semblait devoir ramener l'union au sein de la famille de Jayme, y sema au contraire de nouveaux germes de discordes.

Aux termes des substitutions d'avance réglées par Jayme, l'infant don Pedro devait succéder aux droits de son frère défunt, et Jayme à ceux de don Pedro; mais, l'esprit de rivalité croissant toujours entre les deux frères, don Pedro crut devoir protester par acte secret contre le partage fait par son père; et, les *ricos homes*, commençant déjà à se partager entre eux, Jayme procéda encore en 1263 à un nouveau partage dont l'inégalité fut cette fois un bienfait pour le pays.

Don Pedro, l'aîné, eut pour sa part l'héritage d'Alonzo, c'est-à-dire l'Aragon et le royaume de Valence, plus le comté de Barcelone. Quant à don Jayme, son père lui composa une espèce de royauté bâtarde avec Montpellier, les îles Baléares, le Roussillon et la Cer-

dagne, à condition que dans ces trois derniers pays il maintiendrait en vigueur les lois et la monnaie catalanes. Les deux frères furent substitués l'un à l'autre, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles; mais aucun droit de suzeraineté ne fut attribué à don Pedro sur les états de son frère, que celui-ci posséda en toute souveraineté (1). Comme on devait s'y attendre, les deux frères furent mécontents de leur lot: don Pedro, bien que le mieux partagé, se plaignit, non sans raison, si l'on se place au point de vue de l'unité monarchique et de l'intérêt du pays, que l'on eût démembré en faveur de son frère une si forte partie du patrimoine royal. Et cependant, dans ce partage insensé, il y avait au moins un progrès sur les premiers partages : l'Aragon et la Catalogne, ces deux bases fondamentales de la royauté aragonaise, étaient réunis sous la même main, pour ne plus se séparer, et l'inégalité même des deux lots assurait au futur roi d'Aragon sur celui de Mayorque un ascendant nécessaire pour le salut du pays.

Au milieu de ces longs différends, le mariage arrêté entre Philippe de France et Isabel d'Aragon avait été conclu en 1262, à Clermont, en Auvergne. Jayme

(1) La biblioth. royale, départ. des manuscrits, possède plusieurs recueils de pièces originales et de copies d'actes importants sur les affaires de l'Aragon. On y trouve entre autres plusieurs éditions à diverses dates du testament de Jayme, avec la minute originale de l'une d'elles, malheureusement presque illisible, comme tous les anciens manuscrits catalans. J'ai trouvé aussi dans le n° 61 (Collect. S.-Magloire) un acte de partage fait par Jayme entre ses deux fils en 1272, et dont Zurita ne parle pas. Ce partage est du reste le même que celui de 1262. Le roi s'y réserve, durant toute sa vie, la jouissance pleine et entière des pays et des droits qu'il partage entre ses fils, et ceux-ci enregistrent dans l'acte serment de se contenter de leur partage, et de ne pas se faire la guerre dans le but de le changer. On verra si ce serment fut bien fidèlement tenu.

avait en outre ménagé celui de son fils don Pedro avec Costanza, fille unique de Manfred, roi de Sicile, et bâtard de Frédéric II, empereur d'Allemagne (1). Vainement le pape Urbain II, qui faisait alors prêcher en France une croisade contre Manfred, usa sur Jayme de tout son ascendant pour le détourner de cette alliance avec un prince héritier de la haine de son père contre l'Eglise, et frappé de ses anathèmes. Jayme persista avec son opiniâtreté ordinaire, et conclut en 1262 ce mariage, si fécond en résultats importants pour l'Aragon, et origine de ses droits sur la Sicile.

Du reste, le pieux roi de France Louis IX, sentant sa conscience alarmée de cette alliance de l'Aragon avec le mortel ennemi du Saint-Siége, exigea de Jayme, avant de conclure ce double mariage, un acte solennel, où il s'engageait à ne rien faire de contraire aux intérêts de l'Eglise de Rome, et à l'obéissance qu'il lui devait comme chrétien et comme roi. Enfin, vers la même époque, le roi d'Aragon négocia le mariage de son second fils, don Jayme, avec Béatrix, fille du comte Amédée de Savoie, dont la sœur avait épousé Manfred, roi de Sicile. Ainsi la couronne d'Aragon touchait par ses alliances aux principaux trônes de l'Europe, preuve certaine de l'importance que cette couronne avait conquise sous le long et glorieux règne de Jayme.

Grâce aux dissensions qu'avait soulevées entre les fils du roi la question du partage, de graves at-

(1) Le même manuscrit, n° 61, nous apprend que Costanza eut sa dot hypothéquée, du consentement de son beau-frère don Jayme, sur les comtés de Roussillon et de Cerdagne, qui devaient appartenir à celui-ci : « Don Jayme, dit-il, se contenta de s'en réserver la possession, en les tenant engagés pour la dot. » Zurita n'en parle pas. Costanza, de son côté, apporta en dot 150,000 onces d'or.

teintes avaient été portées à la sécurité publique, que compromettaient des lois imprudentes. Aux termes des *fueros*, tels que les avaient reconnus les Cortès de Huesca, en 1247, toute violence, toute usurpation de territoire, toute attaque à main armée de la part d'un chevalier devenait légitime, pourvu que dix jours avant il eût défié son ennemi en présence de trois chevaliers. Du moment où la loi, au lieu de réprimer les désordres et les violences, se chargeait de les légitimer, le mal devait grandir de toute l'impunité que cette loi funeste lui attribuait. Aussi l'Aragon était-il devenu un vaste champ de bataille, où la force tenait lieu du droit, et où le brigandage régnait effrontément, dans ce pays dépourvu de toutes les garanties sociales. Les montagnes, où les bandits de haut et bas lignage étaient assurés de trouver l'impunité; les plaines même, où la justice a d'ordinaire un cours plus facile, étaient désolées par des bandes de malfaiteurs. Enfin, le mal en vint à un tel degré, que les *concejos* des communes, sur qui retombait le poids de tous ces désordres, résolurent d'y mettre un terme, et de ne demander qu'à eux-mêmes un appui que la royauté leur refusait. Les habitants d'Aïnsa et du Sobrarbe furent les premiers qui se réunirent en *hermandad*, ou ligue, pareille à celle qu'établirent en 1247 les villes du Rhin pour le maintien de la paix publique; exemple qui fut plus tard imité par les villes du royaume de Léon et de Galice, en 1295 (1).

Le premier acte de la ligue fut de défendre, sous des peines graves, aux communes et aux bourgeois de fournir un asyle ou des vivres aux malfaiteurs qui

(1) Voyez t. IV de cette histoire, p. 532.

rôdaient en armes dans les montagnes; et si ceux-ci les prenaient de force, la peine de mort était prononcée contre eux. 2° Quiconque avait défié son ennemi, quel que fût le motif de la querelle, devait se soumettre au jugement des tribunaux si celui qu'il avait défié leur déférait l'affaire. Si le provocateur s'y refusait, tous les membres de la junta (*junta*, réunion) s'engageaient à le poursuivre et à faire main-basse sur tous ses biens; s'il n'en avait pas, sa personne était mise à la merci du roi ou de la junte; si l'on ne pouvait se saisir de lui, il devait être condamné à mort comme contumace. Cependant, par un ménagement bien caractéristique des idées de l'époque, si le provocateur était un *rico home* ou *infanzon*, et qu'il refusât, en vertu de ce titre, de comparaître devant les tribunaux, on s'abstenait de l'y forcer, et l'on ne protégeait contre ses violences que les biens que son adversaire possédait dans les limites de la junte.

3° Tout malfaiteur qui entrait dans les domaines du roi, ou d'un *rico home*, ou de l'Eglise, ou d'une des villes de la junte, devait être livré au juge du district, sous peine, pour celui qui refusait de le livrer, de mille sous d'amende, et d'une indemnité double du dégât qui avait été fait. Cette ligue, remède violent à un état de choses plus violent encore, fut conclue pour 5 ans à compter de la Saint-Michel de l'an 1260. Les villes de Saragosse, Barbastro, Huesca, Jaca, Tarragone, Calatayud, Daroca et Teruel, se hâtèrent d'y accéder, en partageant les risques et les dépenses. On convint en outre que deux syndics ou députés de chaque ville se réuniraient à Saragosse tous les ans, pour veiller au maintien de ces ordonnances et aux intérêts de la ligue. Enfin le royaume

d'Aragon fut divisé en cinq juntes, et à la tête de chacune fut placé un gouverneur, nommé *sobrejuntero*, choisi d'ordinaire parmi les chevaliers vieillis dans le métier des armes, afin qu'il pût prêter vigueur aux décrets de la junte.

Ce remède héroïque guérit en effet radicalement le mal auquel il s'appliquait: l'Aragon, malgré la nature montagneuse du sol, si propice au brigandage, fut purgé des malfaiteurs qui l'infestaient; les violences des nobles furent réprimées aussi bien que celles des vilains, et la paix, que Jayme, malgré toutes ses vertus guerrières, ne savait pas faire régner dans ses états, y fut rétablie, à la honte de la royauté, par le courage et l'énergie de ces communes, qu'elle n'avait pas su défendre. Du reste, il ne paraît pas que la Catalogne et le royaume de Valence aient participé au bienfait de cette association, si honorable pour l'Aragon. Zurita, à qui nous empruntons ces curieux détails, ne le dit pas du moins; et quant à Muntaner, Desclot et la *vida de Jacme*, ces diffuses chroniques, qui ne nous font pas grâce du plus insignifiant détail d'une fête ou d'un combat, n'ont pas un mot à dire ni des lois de leur pays, ni de cette énergique institution des *juntas*, destinée à remplacer les lois dans une société désarmée.

Le repos dont l'Aragon jouit pendant quelque temps, grâce à cette vigoureuse résolution de ses communes, fut bientôt troublé par une insurrection générale des Maures de l'Andalousie, fomentée sous main par l'Emir de Grenade contre son suzerain Alonzo X. Le récit de ces événements appartient à l'histoire de Castille, où on les trouvera racontés en détail. Mais en 1263 Alonzo, inquiet de l'étendue et

des forces de l'insurrection, qui, au dire de la *vida de Jacme*, lui avait enlevé en trois semaines 300 villes et châteaux, implora l'appui de son beau-père le roi d'Aragon : la reine son épouse, fille de Jayme, envoya supplier son père de ne pas laisser perdre l'Andalousie, et ravir par les infidèles l'héritage de ses petits-fils. L'âme généreuse de Jayme s'émut à ses plaintes, et, malgré ses anciens griefs contre Alonzo, il résolut de faire droit à sa demande. Ayant consulté à cet effet ses prélats et ses *ricos homes*, assemblés à Huesca, tous furent d'avis qu'il ne pouvait refuser de secourir sa fille et son gendre, mais qu'il fallait profiter de cette circonstance pour arracher au roi de Castille le redressement des griefs que l'Aragon avait contre lui à propos des limites des deux conquêtes.

Mais Jayme répugnait fortement à vendre ses secours à celui que, comme son gendre et comme roi chrétien, il se croyait tenu de secourir contre les ennemis de la foi. Enchaîné par les coutumes de l'Aragon, qui ne permettaient point au souverain d'entreprendre la guerre avant d'en avoir délibéré en Cortès, il résolut de convoquer dans ce but celles d'Aragon et celles de Catalogne, non pas pour les consulter sur le fait de la guerre, mais pour qu'elles lui donnassent les moyens de la faire (1). Ainsi, alors comme aujourd'hui, dès cette enfance si reculée du gouvernement représentatif en Espagne, les libertés du pays se ré-

(1) « Nous ne leur demanderons pas de conseil, dit la *Vida* (ch. 85), car il n'y a pas chez eux autant de sens ni de valeur qu'il devrait y en avoir ; et nous avons éprouvé qu'ils sont toujours divisés quand on les consulte sur quelque grand fait, et qu'ils ne s'accordent pas de sitôt. » Il y a dans ce peu de paroles un sentiment vrai de la nature et des droits du pouvoir exécutif dans ses rapports avec une assemblée délibérante, incapable d'action. Le fait est curieux à rencontrer en Espagne, dans le XIII[e] siècle.

fugiaient à l'ombre des libertés financières, et le vote des dépenses, attribué aux Cortès d'Aragon comme à celles de Castille, était leur plus sûre garantie contre les dispendieux caprices de leurs rois.

Sans parler des motifs de générosité qui poussaient Jayme à s'embarquer dans cette guerre, l'intérêt du pays et la sécurité de ses nouvelles conquêtes lui en faisaient une loi: Murcie une fois enlevée aux chrétiens, Valence était compromise, et ne devait pas leur rester long-temps. Vers la fin de l'année 1264, Jayme exposa d'abord l'affaire à ses Cortès de Barcelone; mais, bien que l'assemblée fût disposée à lui accorder sa demande, les prétentions de Ramon Folch, vicomte de Cardona, qui, ayant à faire valoir des griefs contre le roi, prétendait en obtenir satisfaction des Cortès avant qu'elles ne passassent outre aux votes des dépenses, vinrent couper court à toute décision (1). Jayme, furieux d'être traité par ses Cortès comme il n'avait pas voulu traiter son gendre, et de se voir marchander l'appui qu'il demandait, voulut, en vrai souverain absolu et victorieux, peu habitué aux allures

(1) Ces faits sont très naïvement contés dans la *Vida de Jayme*. Voici la traduction de la réponse du roi, aussi exacte qu'elle peut l'être, faite sans dictionnaire et sans grammaire de cette singulière langue, qui tient à la fois de l'espagnol, du latin, de l'italien et du provençal : « Et nous leur dîmes que tout homme de notre terre qui avait à se réclamer de nous vînt à nous, et que nous raccommoderions la chose; et que pour le présent ils ne missent aucun obstacle à l'affaire, parce qu'il ne me semblait pas bonne raison que, quand nous les priions d'une chose, eux nous répondissent une autre.... Et quand nous vîmes qu'ils agissaient si mal, nous leur dîmes de bien regarder ce qui pouvait arriver dorénavant; que, si le roi de Castille perdait le sien, nous aurions plus d'embarras, nous et eux, pour retenir le leur, que nous n'en avions à présent. Et nous dîmes aux clercs : « Qu'y gagnerez-vous, vous autres, si dans » les églises où est adoré Notre Seigneur et sa mère, qui se perdent par notre mésaventure, on vient à adorer Mahom? Et si notre bien à nous autres rois se perd, pouvez-vous savoir, vous autres, si le vôtre vous restera?»

du gouvernement représentatif naissant, planter là ses Cortès récalcitrantes et sortir de Barcelone; mais des conseilllers mieux avisés lui firent comprendre qu'il avait besoin, pour faire la guerre, du vote de ses fidèles Cortès, si cher qu'on le lui fît acheter; d'ailleurs les Cortès, effrayées du ressentiment de leur roi et de l'annonce de son départ, l'envoyèrent supplier de rester, en promettant de voter pour la guerre l'impôt du *bovage*, déjà concédé deux fois, lors de son couronnement, et pour la conquête de Mayorque. Le roi, comme on le pense bien, se laissa fléchir, et consentit à prendre ce qu'on lui offrait de si bonne grâce.

Mais de plus graves difficultés l'attendaient chez les Aragonais, peuple pauvre et fier, qui ne sut jamais ni payer ni obéir. Les Cortès s'étant assemblées à Saragosse dans l'église des Prêcheurs, le roi, après avoir pris pour texte de son discours, comme un prédicateur, l'axiome suivant : *Non minor virtus est quærere, quam quæ sunt parta tueri*, leur exposa la nécessité de venir en aide au roi de Castille contre les infidèles, et les raisons d'intérêt aussi bien que de générosité qui en faisaient une loi à l'Aragon. Il ajouta qu'il ne demandait pas mieux que de se contenter d'un vote du *bovage*, pareil à celui que les Catalans lui avaient accordé (1). Après le roi, un

(1) Voici quelques passages du discours du roi, cités par lui-même : « Nous devons savoir grand gré à Dieu de ce qu'il nous donne cette occasion de secourir le roi de Castille, car c'est un moyen de défendre ce que nous avons conquis, et il vaut mieux guerroyer en terre d'autrui que dans la sienne. Nous vous prions donc, par l'amour que vous nous devez et le bien que nous vous avons fait, de nous aider en ceci. Et pour un maravédi que nous vous prendrons, nous vous en ferons gagner deux... Et nulle chose ne doit vous être aussi à cœur : car, si nous allions en outre-mer, nous ne ferions pas, aux deux tiers près, une aussi grande chose. Car nous prendrions ici honte et dam, et si le roi de Castille perdait le sien, nous perdrions aussi le nôtre. » (Ch. 90.)

religieux de l'ordre des Frères Mineurs, qu'on peut soupçonner sans trop d'injustice de s'être entendu avec Jayme, raconta comme quoi un ange était apparu à un moine de son couvent pour lui annoncer que le roi d'Aragon devait être le libérateur de la chrétienté en Espagne. Mais ce récit, et surtout sa conclusion, qui tendait à faire payer à l'Aragon les frais du miracle, furent peu goûtés des *ricos homes* : car les hommes de ce temps n'étaient déjà plus si rudes, dit Zurita, qu'ils ne comprissent fort bien où cette vision voulait en venir.

Le roi, peu satisfait de l'accueil qu'avait rencontré sa proposition, résolut d'obtenir en détail des membres de l'assemblée le vote qu'elle lui refusait, et de séduire au besoin ceux qu'il ne pourrait convaincre. Ayant mandé auprès de lui huit des *ricos homes*, il essaya encore sur eux la puissance de ses arguments; mais ceux-ci se rejetèrent sur ce qu'ils n'avaient pas reçu des Cortès pouvoir de rien décider; et, comme les *ricos homes* catalans, ils saisirent cette occasion de faire valoir leurs nombreux griefs contre la royauté (1). Ils se plaignirent amèrement de ce que Jayme voulût introduire en Aragon cet impôt du *bovage*,

(1) Ximen d'Urrea dit le premier : « Seigneur, nous ne savons dans ce pays ce que c'est que le *Bovage*, et quand ils ont entendu cette parole, ils se sont tous mis à crier à la fois qu'ils n'en feraient rien. » Et Jayme leur répondit: « Je m'émerveille fort de vous, car vous êtes des gens bien durs à entendre raison... ; et puisque ceux de Catalogne, qui est le meilleur de mes royaumes, et le plus honoré et le plus noble, car il a quatre comtés, ceux d'Urgel, d'Ampurias, de Foix et de Pallas; et pour un *rico home* qu'il y a ici, on en compte quatre en Catalogne ; et pour un chevalier ici, cinq là-bas, et pour un clerc, dix, et pour une bonne ville, cinq en Catalogne, qui est le pays le plus honoré de l'Espagne ; et puisque ceux de ce pays ont bien voulu me donner du leur, vous qui avez de moi des fiefs de vingt, de trente et de quarante mille sous, vous devriez bien m'aider... » (Ch. 94.) Si ce parallèle, si favorable à la Catalogne, n'est pas dicté à Jayme par la mauvaise humeur, c'est une curieuse révélation historique, et qui atteste la haute supériorité de l'industrie catalane, source de tant de richesse et de bien-être.

dont on n'y avait jamais ouï parler, et inventer ainsi de nouvelles manières de vexer le peuple et de violer les *fueros* (*desaforar*) de ses *ricos homes* et chevaliers. Ils lui reprochèrent de donner à des étrangers et à des vilains les fiefs que ses fidèles *ricos homes* auraient si loyalement servis, d'admettre dans ses conseils des légistes et autres gens de rien, et de juger d'après le droit commun, et devant ses tribunaux, des causes qui, d'après la coutume d'Aragon, ressortaient de la justice des hauts barons du royaume; de gouverner et de changer suivant son caprice les lois de l'état, et de nommer le *Justiza* (1) sans le conseil des *ricos homes* et hors de leur ordre; enfin, d'avoir séparé de l'Aragon le comté de Ribagorza, qui lui appartenait, et d'avoir donné aux terres conquises dans le pays de Valence un autre *fuero* que celui d'Aragon (2).

Avec ce que nous savons du caractère de Jayme, roi victorieux et absolu s'il en fut jamais, et d'humeur fort peu constitutionnelle, on peut présumer que ces griefs étaient fondés. Il faut croire aussi que le roi n'était pas disposé à y faire droit, car le jour même de cette entrevue, et après avoir fait signifier à Jayme que, jusqu'à ce qu'il leur eût donné satisfaction, ils n'accorderaient pas les *aides* (*servicios*) demandées, la plupart des *ricos homes* quittèrent Saragosse. Réunis à Alagon, ils s'engagèrent sous serment, suivant la coutume de l'époque, à s'unir pour

(1) J'expliquerai au long le sens de ce mot, équivalent à celui de grand-juge, en analysant les institutions de l'Aragon.

(2) La liste de ces griefs est beaucoup plus longue dans Zurita (l. III, ch. 66), mais j'ai cité les principaux. On y trouvera aussi la réponse du roi, et les motifs qu'il allègue pour se justifier et faire valoir ses droits.

la défense de leurs libertés et de leurs *fueros*, renouvelant ainsi pour l'intérêt privé de leur caste la ligue que les communes avaient faite pour l'intérêt général et le bien du pays. Le roi essaya vainement de négocier avec eux, en promettant de faire droit à leurs demandes, de renoncer à réclamer de l'Aragon l'impôt du *bovage*, et de ne plus concéder de fiefs à aucun *rico home* qui ne fût natif de l'Aragon, mais à condition qu'ils s'abstiendraient de leur côté de ces ligues et associations faites au détriment de son pouvoir royal. Les *ricos homes*, pour toute réponse, envoyèrent à Calatayud, où le roi se trouvait, une liste écrite de leurs griefs, en refusant de dissoudre leur ligue jusqu'à ce que le roi leur eût donné satisfaction (1). Parmi les mécontents se distinguait, par l'âpreté de ses exigences et de ses plaintes, un fils naturel du roi, nommé Hernan Sanchez de Castro, comblé cependant des bienfaits de son père; mais nous aurons bientôt occasion de parler davantage de lui.

Enfin, après une nouvelle tentative de négociation, aussi inutile que les autres, le roi, perdant patience, eut recours à des mesures plus énergiques : il convoqua à Monçon les *ricos homes* catalans qui lui étaient

(1) Dans une nouvelle assemblée qui eut lieu à Calatayud, le roi dit aux barons : « Vous en usez comme les juifs avec Notre-Seigneur, qui criaient à Pilate : *Crucifiez-le !* sans dire pour quel crime ; et vous, vous dites que je vous *désafuère*, sans dire en quoi, et sans vouloir en recevoir réparation ; et c'est là une nouvelle manière d'agir de vassaux envers leur seigneur. Mais si je n'avais promis aide au roi de Castille, et si mon bon sens ne me retenait, il n'y aurait ni rempart ni roches escarpées au monde qui me retinssent de me venger de vous : car, pour un cavalier que vous avez, j'en mettrais trois, qui ne vous épargneraient guères, ni corps ni biens; et toutes les cités de Catalogne et d'Aragon seraient contre vous, et de guerre, elles en savent autant que vous! et j'ai pour moi le pouvoir, le savoir et l'avoir, etc... » (Ch. 98.)

restés fidèles, et les milices des *concejos* de Catalogne, et se mit à assiéger et à prendre un à un les châteaux des barons rebelles, tout en écoutant leurs propositions. Cette manière de négocier l'épée à la main réussit à merveille à Jayme; les confédérés, n'osant lever ouvertement les armes contre leur souverain, lui firent offrir, s'il voulait les déposer de son côté, de se rendre auprès de lui, et de remettre au jugement des prélats la décision de l'affaire, en donnant caution de se présenter en justice si le roi voulait leur restituer les fiefs et châteaux qu'il leur avait enlevés. Ils s'engagèrent en outre à ne pas l'attaquer dans son expédition de Murcie, et même à y prendre part avec lui. Jayme y consentit de bonne grâce, et remit la décision de l'affaire aux évêques de Saragosse et de Huesca. Le procès traîna en longueur, et le roi garda toujours les châteaux, pendant que les *ricos homes* restaient sous l'empire de la trêve qu'ils avaient jurée.

Mais enfin, l'évêque de Huesca étant tombé malade, et celui de Saragosse ayant refusé de se prononcer, Jayme, en avril 1265, réunit à Exea les Cortès d'Aragon, qui firent droit aux principaux griefs des confédérés, en décrétant que désormais ni le roi ni ses successeurs ne donneraient ni fief ni *honneur* en Aragon à aucun *rico home* qui ne fût natif du royaume; qu'aucun homme de noble race, *rico home*, chevalier ou *infanzon*, ne serait tenu de payer l'impôt du *bovage* ou de l'*herbage* (1); que tous les procès en-

(1) Marinæus Siculus, p. 33 (ap. Schott, *Hisp. illustr.*), donne quelques détails sur les impôts et sur la monnaie de l'Aragon sous Jayme. « A la prière de beaucoup de villes et de *ricos homes*, il confirma la monnaie de Jaca, et jura de ne jamais la changer de coin ni de titre. Cette monnaie fut frappée

tre le roi et les *hijos d'algo* seraient jugés par le *Justiza* d'Aragon, avec le conseil des *ricos homes* qui n'étaient pas intéressés dans la cause; et enfin que le roi ne donnerait pas de terres en fief aux infants ses fils et ceux de la reine son épouse.

Ainsi se termina ce long différend, où Jayme, comme l'on voit, finit par accorder presque tout ce qu'avaient réclamé les mécontents. Nous avons insisté sur ces détails, qui appartiennent plus à l'histoire des institutions qu'à celle des faits; mais rien n'est sans intérêt dans cette enfance si laborieuse du gouvernement représentatif en Espagne. Le sol de l'Aragon, plus propice que celui de la Castille, par sa nature montagneuse et le caractère indomptable de ses habitants, au développement des franchises politiques, offre sous ce rapport des études plus curieuses, que nous développerons ailleurs dans notre histoire des Cortès espagnoles. L'Aragon, maltraité par la nature, avec un sol imprégné de sel (1), où les arbres et les bras ont manqué de tout temps, a de tout temps aussi été indemnisé par ses franchises nationales; et cependant, dans ce rude berceau des libertés espa-

en l'an 1236, et, pour cette confirmation, ils offrirent au roi que chacun de ses vassaux lui payât de sept ans en sept ans un denier d'or, quand son domaine en vaudrait dix; et dans ce temps un denier d'or valait sept sous. » Suivent les divers modèles de cette monnaie de Jaca, qui avait jusque là varié sous chaque roi.

(1) « L'antique existence du lac inférieur de l'Ebre est démontrée par la nature même du terrain mis à découvert... Les eaux en durent être amères, car le sol de l'Aragon est partout imprégné du sel des *salados*, nom que l'on donne aux petites rivières salées qui s'y rencontrent de toutes parts. On trouve près de Saragosse une colline de sel gemme. » (Bory de Saint-Vincent, *Guide du voyageur en Espagne*, p. 50, édit. in-8.) « Ce pays, en deuil de ses arbres, dévoré par le soleil, a vu graduellement se dessécher ses fontaines et tarir ses ruisseaux. Aussi y trouve-t-on une foule de lacs, de ravins, de vallons à sec, qui durent être autrefois des causes de fertilité; mais les eaux n'y couleront plus. » (Id., p. 222.)

gnoles, la gloire, Dieu merci, n'a jamais manqué à côté de l'indépendance; ces hauts barons, ces communes, si jalouses de la moindre atteinte portée à leurs *fueros*, n'en ont pas été plus avares de leur sang dans les croisades contre les Maures, et dans les guerres de conquêtes, où le nom de l'Aragon se trouve mêlé pendant tant de siècles à tous les grands événements européens. Ces rois chevaleresques que l'Aragon compte en si grand nombre, Pedro II, Jayme I, Pedro III, n'en ont été que plus puissants au dehors, pour être enchaînés au dedans par ces libertés, que le despotisme ombrageux de Philippe II eut tant de peine à étouffer.

Libre de toute préoccupation intérieure, Jayme ne s'occupa plus que de réaliser son projet de croisade contre Murcie, au profit d'Alonzo de Castille, alors occupé de sa guerre contre l'Emir de Grenade. Il convoqua à cet effet tous les hauts barons et toutes les milices de ses deux royaumes; mais les Catalans seuls répondirent à cet appel, et les *ricos homes* de l'Aragon, dont les griefs sans doute n'étaient pas tous redressés, jugèrent à propos, malgré leur promesse, de ne pas s'y rendre. Jayme, suivi de ses deux fils et d'une armée peu nombreuse, entra en 1265 sur le territoire de Murcie (1). Par un habile mélange de

(1) Il est curieux à ce propos de voir avec quelle humilité ce roi victorieux parle à ses bonnes villes de Teruel et de Valence pour en obtenir les vivres dont il a besoin. Les allures d'un monarque absolu sont ici changées tout d'un coup pour celles d'un roi constitutionnel. « Et nous les priâmes, dit Jayme, le plus tendrement que nous pûmes, de se rappeler que nous avions peuplé leur ville, et qu'ils nous aidassent de façon que nous pussions retirer honneur de l'entreprise... Et ils répondirent qu'ils aviseraient, » car jamais dans la chronique, réponse, quelle qu'elle soit, n'est rendue sur-le-champ; on prend au moins vingt-quatre heures pour réfléchir. Cependant les deux villes accédèrent à sa demande. (Ch. 106 et 107.)

douceur envers ceux qui se soumettaient, de rigueur envers ceux qui résistaient, et de ruse ou d'audace, suivant la circonstance, mais grâce surtout à sa fidélité bien connue à tenir sa parole, il soumit en peu de temps tout le pays révolté, depuis Villena jusqu'à Alicante et Orihuela (1). Dans cette dernière ville, il eut une entrevue avec le roi Alonzo, au nom duquel il allait entreprendre la conquête de Murcie (2). En janvier 1266, dans ce climat heureux qui ne connaît point d'hiver, Jayme, poursuivant la guerre sans laisser de repos à ses troupes, campait déjà sous les murs de Murcie. Là, un *adalid*, nous raconte la chronique, chargé de choisir l'emplacement pour la tente du roi, l'ayant fixée à une portée de baliste de la ville : « Adalid, dit le roi, tu nous as logé là bien sottement; » mais puisque tu as choisi cet endroit, je te dis que » j'y maintiendrai ma tente, ou il nous coûtera cher. » Et aussitôt il fit planter ses tentes et fortifier son camp.

Les Maures, après quelques sorties vigoureuses, où ils furent repoussés avec non moins de vigueur, finirent par se renfermer dans leurs murs. La ville était forte et bien gardée, mais manquait de vivres. Le roi, espérant que la faim la forcerait bientôt à se rendre, défendit, par un calcul d'intérêt encore plus que

(1) Voici un exemple de la manière dont Jayme prenait des villes. Les gens d'Elche étant venus traiter avec lui, il commença par leur dire qu'il n'avait que deux manières d'agir : de passer au fil de l'épée ceux qui résistaient, et de bien traiter les autres. Puis, prenant à part un des envoyés, il lui mit secrètement dans la manche de sa robe 300 besants, en l'engageant à agir pour lui, et en promettant de lui donner la ville à gouverner. Pas n'est besoin d'ajouter que la ville se rendit. (Ch. 117.)

(2) Suivant Desclot, liv. I, ch. 19, l'infant don Pedro assiégea Murcie avant son père, et fut obligé de lever le siège. Desclot ne donne pas de date à cet événement, qui dut avoir lieu en 1264.

d'humanité, qu'on ravageât sa fertile campagne. En même temps, il noua secrètement des intelligences avec les principaux de la ville, en leur offrant les mêmes conditions qu'ils avaient naguères obtenues du roi de Castille, et en leur promettant en son nom le pardon de leur rébellion. Enfin, le traité fut conclu : les habitans, vaincus par la famine, chassèrent de l'alcazar l'alcalde qui y commandait au nom de l'Emir de Grenade, et livrèrent l'alcazar au roi (1). Celui-ci entra en grande pompe dans la ville conquise, et la divisa en deux parties, l'une pour les chrétiens, l'autre pour les Maures; chacun, comme il arrive d'ordinaire, fut mécontent de sa part, et on se disputa la grande mosquée, qui finit par rester aux chrétiens (2). Puis Jayme, avec une loyauté et un désintéressement que l'on ne peut trop admirer, fit dire à Alonzo de venir prendre possession de Murcie et d'une trentaine de places fortes qu'il avait reconquises sur les Maures, et livra même l'alcazar au comte castillan don Alonzo Garcia, au nom du roi de Castille. Il laissa cependant une dizaine de mille hommes dans le royaume de Murcie pour le défendre contre toute

(1) « Quand nous eûmes attendu quelque temps, ayant grand'peur qu'ils ne nous manquassent de foi, nous vîmes enfin notre bannière flotter sur l'alcazar, et les tours se garnir de nos arbalétriers. Et nous dévalâmes à terre de notre cheval, et rendîmes grace à Dieu pour la merci qu'il nous avait faite ; et nous pliâmes les genoux, et pleurâmes, et baisâmes la terre.» (Ch. 144.)

(2) « Et quand nous y eûmes élevé un autel à sainte Marie, il nous prit grande dévotion de la grâce que Dieu nous avait faite par les prières de sa benoite mère, car jamais nous ne passions avant près de Murcie sans le prier que nous pussions consacrer cette ville à la glorieuse vierge Marie. Et elle, en priant son cher fils, nous fit accomplir notre volonté; et nous, embrassant l'autel, nous pleurâmes si fort et de si bon cœur, que, pendant le temps qu'on mettrait à marcher un grand mille, nous ne pûmes ni quitter l'autel ni cesser de pleurer.» (Ch. 151.) Cette ardente dévotion ne suffit-elle pas à elle seule pour expliquer toutes les conquêtes de Jayme ?

tentative des Arabes, et s'éloigna avec la double gloire d'avoir conquis un royaume, et de ne l'avoir pas gardé pour lui.

Conde rapporte sur ce siége de Murcie tout un roman dont la vérité est fort suspecte, mais dont il faut néanmoins faire mention. Suivant lui, « Jayme et Alonzo se disputaient tous deux la possession de Murcie avant qu'elle ne fût prise. Enfin les deux rois tombèrent d'accord que la ville appartiendrait à l'infant don Manuel, frère chéri d'Alonzo, auquel Jayme donnerait une de ses filles en mariage. Mais la reine Yolande (Violante), femme d'Alonzo, et fille aussi de Jayme, était vaine et envieuse, et moins belle que sa sœur; elle était jalouse de la couronne que celle-ci allait porter. Aussi, pour empêcher que ce plan ne se réalisât, écrivit-elle à l'Émir de Grenade, en l'engageant à se réconcilier avec le roi Alonzo, dans le but d'empêcher Jayme, ou tout autre prince de sa famille, de se rendre maître de Murcie.

» La réconciliation eut lieu en effet : ben al Ahmar renonça, pour lui et pour ses fils, à tous les droits qu'il pouvait avoir sur Murcie. Alonzo, en revanche, s'engagea à l'aider à soumettre ses walis rebelles; et le royaume et la ville de Murcie, dont ben al Ahmar facilita la reddition, restèrent soumis à la Castille, à condition d'être gouvernés par un prince musulman; les habitants devaient garder leurs biens, leurs lois et leur religion, et payer seulement au roi de Castille l'impôt habituel du dixième de leurs revenus. Le traité, ainsi conclu, fut exécuté des deux parts : Murcie se rendit sans combat, et reçut pour Émir Mohammed abou Abdallah ben Hud, frère du fameux ben Hud, dernier Émir d'Andalousie. Ainsi le roi

Alonzo satisfit son orgueilleuse ambition d'avoir des rois pour vassaux ; Yolande eut le triomphe d'amour-propre d'empêcher sa sœur d'être reine, et ben al Ahmar laissa, en retournant à Grenade, tout le monde satisfait de lui (1). »

En quittant Murcie, le vieux Jayme, sentant rallumer par la victoire son ardeur de conquête, voulait aller mettre le siége devant Almeria, qui eût complété la soumission du sud-est de la Péninsule; mais ses *ricos homes* trouvèrent sans doute qu'une guerre où ils versaient leur sang, et dont un autre recueillait les profits, n'était pas assez lucrative, et ils refusèrent net. Jayme, contrarié dans ses desseins, et maudissant sans doute ses nobles et leurs scrupules très peu chevaleresques, s'en retourna à Valence, méditant déjà, avec son humeur impatiente de repos, une nouvelle expédition pour remplacer celle d'Alméria (1266).

Après avoir châtié, les armes à la main, quelques vassaux rebelles, et puni de mort quelques faux monnoyeurs de haut et bas étage (2), Jayme s'occupa

(1) Pour avoir une idée de l'exactitude de ce récit, que contredisent tous les auteurs chrétiens sans exception, il faut savoir que Conde, t. III, p. 21, fait tuer par Djomaïl ben Zeyan, Emir dépossédé de Valence, Ali ben Youssouf, surnommé Ad Daulat, wali de Murcie, et frère de ben Hud. A la page 24, Mohammed ben Ali ben Hud, toujours wali de Murcie, la livre à l'infant Alonzo. Enfin, dans le récit que je viens de citer, Conde, p. 51, nomme encore pour wali de Murcie Mohammed abou Abdallah ben Hud, et je crois fermement que dans les trois endroits Conde, malgré les changements de nom, parle du même personnage qu'il a cité à la page 24. C'est du reste une habitude de Conde de faire constamment changer de nom aux personnages qu'il met en scène : c'est pour lui un moyen de plus de rendre son récit inintelligible.

(2) Une noble dame, veuve d'un des grands vassaux de Jayme, qui se livrait à cette lucrative industrie, fut noyée par sentence du roi, et ses fils, contumaces, bannis à perpétuité, et leurs biens confisqués. Un sacristain de

enfin de réaliser un projet dont la pensée le tourmentait depuis bien long-temps. Pénétré de reconnaissance pour le Dieu qui lui avait accordé ce constant bonheur dans toutes ses entreprises, Jayme comptait pour rien sa croisade de quarante ans contre les infidèles, tant qu'il n'aurait pas été verser son sang pour la délivrance de la Terre-Sainte. Une ambassade du khan des Tatars, son allié et celui de Thibault II de Navarre, et de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, qui imploraient son secours contre les soudans turks, vint encore raviver le zèle du roi d'Aragon.

Depuis le funeste succès de la croisade de saint Louis, et la captivité du pieux roi, l'oppression des chrétiens et l'abaissement de la croix en Orient avaient rempli d'une sainte indignation l'âme chevaleresque de Jayme. Jaloux de la gloire du monarque français, et désireux de venger sa honte et celle de la chrétienté, Jayme prépara tout pour cette expédition insensée, à laquelle il voulait consacrer ce qui lui restait de force et de vie. Il fit part de son dessein au roi de Castille, qui, plus sage que lui cette fois, essaya vainement de l'en détourner, et finit par y contribuer, en lui donnant cent hommes d'armes et cent mille maravédis d'or. Le grand maître de Santiago et celui de l'Hôpital de Castille se joignirent aussi à l'expédition avec une centaine de frères de leurs ordres, et Jayme, après une dernière entrevue avec le roi de Castille, s'occupa de réunir les navires et les provisions dont il avait besoin. Les Mayorquins donnèrent des vaisseaux et 50 mille sous d'or, et la flotte, com-

Tarrazone, en sa qualité de clerc, eut la vie sauve; mais il fut déclaré déchu des saints ordres, et condamné à une prison perpétuelle.

posée de 30 gros vaisseaux et de quelques galères, se réunit à Barcelone. Jayme, avant son départ, nomma son fils don Pedro lieutenant général du royaume en son absence, et lui fit donation des droits qu'il avait sur le royaume de Navarre, droits auxquels il avait pourtant solennellement renoncé.

Enfin, le 4 septembre 1269, l'expédition mit à la voile; le roi emmenait avec lui huit cents hommes d'armes, la fleur de son royaume, avec l'élite des Almogavares et des arbalétriers (*ballesteros*), habitués à la guerre contre les Maures. Son cortége royal se composait des maîtres du Temple et de l'Hôpital, de l'évêque de Barcelone, de Hernan Sanchez et Pedro Hernandez, fils naturels du roi, et de la plupart des hauts barons de ses royaumes, au nombre de trois cents. Il ne paraît pas, du reste, que les *ricos homes* d'Aragon, si opposés à l'expédition d'Almeria, se soient élevés contre cette entreprise, dont les profits étaient moindres encore et les dangers beaucoup plus certains.

Un tempête affreuse assaillit la flotte près des îles Baléares, et força les vaisseaux, désemparés, à se réfugier, non sans pertes, dans le port d'Aigues-Mortes en France. Le roi en profita pour aller revoir sa ville natale de Montpellier, qu'en fils reconnaissant, il aimait d'un amour tout spécial, amour que l'ingrate cité ne lui rendit pas toujours. Quelques uns des vaisseaux de l'expédition, au lieu de lutter contre le vent, en profitèrent pour continuer leur route, sous la conduite d'Hernan Sanchez, et arrivèrent heureusement à Saint-Jean-d'Acre, où ils trouvèrent les affaires de la chrétienté en fort mauvais état, et où ils attendirent vainement le roi et son armée. En effet,

Jayme, s'il faut en croire ses mémoires, avait déjà voulu une autre fois s'embarquer à Barcelone pour la Terre-Sainte, et une tempête qui n'avait pas duré moins de dix-sept jours l'avait seule empêché d'exécuter son dessein. Voyant que cette fois encore Dieu se prononçait contre son entreprise, Jayme, vaincu par les prières de ceux qui l'entouraient, se décida enfin, non sans regret, à y renoncer, et à rester dans son royaume, où de nouvelles discordes entre ses fils rendirent bientôt sa présence nécessaire (1).

Dans cette même année, le roi d'Aragon alla à Burgos, sur la demande de celui de Castille, pour assister aux noces de l'infant Fernando, fils d'Alonzo X, et petit-fils de Jayme, avec Blanche de France, fille de saint Louis. Ces noces brillantes, qui réunirent les deux familles royales de Castille et d'Aragon avec la noblesse des deux pays, ne durèrent pas moins de quinze jours. Là, l'œil clairvoyant de Jayme aperçut bien vite les germes de désaffection et de discorde qui couvaient autour du trône d'Alonzo, « plus savant, dit Zurita, en astronomie que dans l'art du gouvernement. Déjà même don Nuño Gonzalez de Lara et don Lope Diaz de Haro, les deux chefs de la noblesse castillane, avaient conclu en secret contre leur souverain, avec quelques autres *ricos homes*, cette ligue qui préparait à Alonzo tant d'angoisses et de dangers. Don Nuño, cherchant à se ménager un appui pour sa révolte à venir, fit au roi d'Aragon des offres que celui-ci écarta généreusement, en cherchant à réconcilier avec le roi de Castille son vassal mécon-

(1) Bernaldo Guido, *Annal. pontif.* (ap. Raynald., III, 256), prétend que ce fut par amour pour une femme, *consilio mulieris*, que Jayme abandonna son projet de croisade. Mais le fait est peu probable.

tent. Don Nuño, ne jugeant pas l'heure venue pour laisser percer ses projets, dissimula avec Jayme, et feignit d'oublier ses griefs contre son souverain. Mais le feu mal éteint n'en couva que mieux sous la cendre.

Jayme, dont la vieillesse avait un peu calmé l'ardeur aventureuse, donna dans cette occasion quelques bons avis à son gendre, et chercha à le prémunir contre l'orage qui s'amassait autour de lui. Il lui conseilla, s'il ne pouvait se faire également bien venir des trois ordres, et les réunir autour de son trône, de s'appuyer surtout sur le clergé et sur la bourgeoisie, car avec eux il pourrait lutter contre les *ricos homes* (1). Avis judicieux, qu'Alonzo ne suivit pas toujours, mais qui semble être devenu la règle de conduite des rois castillans, et la clef de leur histoire (2).

L'année 1270 fut signalée par la mort du roi de France, le pieux Louis IX, mort sur cette plage africaine qui avait déjà vu sa gloire, son courage et ses revers. Thibault II, roi de Navarre, qui faisait partie de l'expédition, mourut au retour, à Trapani, en Sicile (3). Ce prince, dans son règne de dix-sept ans,

(1) « Lo quart consell fo que, si retenir ne haria algu, quen retingues dos partides, si tots (tous) nols podia retenir, ço es la sgleya (*iglesia*) e els pobles (*pueblos*) e les ciutats de la terra : car aquells sont gents que Deus ama mes (plus) quels cavallers, *car los cavallers se leven plus tost contra senyoria que los altres*. Si tots los podia retenir que ben era ; e sino, que aquests dos retingues : *car ab* (avec) *aquests dos destroyria los altres.* » (L. IV, ch. 20.)

(2) Je reparlerai, au chapitre du clergé, de cette triple alliance entre la royauté, le clergé et la bourgeoisie ou plutôt le bas peuple, alliance qui fit la guerre de l'indépendance en 1808, et le salut de la monarchie en même temps que la ruine de l'Espagne.

(3) Guillaume de Nangis dit de Thibault II «que sa mort fut douloureuse à tous, et ôta à l'armée son meilleur membre : car il était, après le roi de France, le plus influent, le plus brave et de meilleur conseil, et large distributeur d'aumônes pour les nécessiteux.» (Duchesne, *Histoire de France*, t. V.) Les autres écrivains à

qui a laissé peu de traces dans l'histoire, continua la politique qui convenait le mieux à la frêle royauté de Navarre en cultivant l'amitié du roi de France, dont il avait épousé la fille en 1258. Mais, n'ayant pas eu d'enfants de cette union, il fit épouser à son frère Henri, qu'il destinait à lui succéder, Blanche, fille de Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis. Thibault, sans cesse inquiété dans sa précaire royauté par les prétentions du roi de Castille, trouva, comme nous l'avons vu, un appui dans la généreuse amitié de Jayme d'Aragon. Sa mort fut suivie de près par celle de sa femme Isabeau, qui mourut enceinte, mais sans laisser d'enfants, et son frère Henri hérita paisiblement du trône, qu'il ne devait pas occuper longtemps. Enfin, cette année, fertile en trépas illustres, vit aussi mourir la reine de France, femme de Louis et fille de Jayme.

Un instant Jayme, qui avait cependant renoncé à ses prétentions sur la Navarre, songea à les faire valoir aux dépens du nouveau roi; mais les désordres qu'entraînèrent en Aragon les querelles de ses fils le forcèrent de renoncer à ces vaines prétentions, et une trêve, qui devait durer pendant les deux règnes, fut conclue entre les deux pays, en même temps qu'un traité de commerce.

Cependant le fils naturel de Jayme, don Hernan Sanchez, que nous avons laissé en Syrie avec une partie de la flotte aragonaise, ne voyant pas arriver le reste de l'expédition, était, comme Jayme, revenu sur ses pas, bien qu'arrivé au terme du voyage. A

consulter sur la Navarre, fort pauvre en historiens nationaux, sont Moret, bavard insupportable et fanatique champion des droits de son pays; Traggia, *Dicion. geogr.*, et les historiens de Castille et d'Aragon, Ferreras et Zurita.

son passage en Sicile, il fut accueilli avec grande amitié par Charles d'Anjou, roi de ce pays, et allié de la maison d'Aragon; Charles arma même chevalier de sa propre main le bâtard de Jayme; mais cette royale faveur causa la perte de Hernan en excitant contre lui la haine de son frère don Pedro, futur héritier de la couronne. Celui-ci accusa hautement son frère (1) d'avoir conclu avec Charles d'Anjou un traité secret qui lui assurait le trône d'Aragon dans le cas où il parviendrait à faire périr l'infant don Pedro, légitime héritier de la couronne. Le fait était peu vraisemblable, car, outre l'infant don Pedro, il eût fallu encore se débarrasser de l'infant don Jayme, le second fils du roi d'Aragon, avant qu'une voie au trône pût être ouverte à l'ambition de Hernan. Mais le premier prétexte venu suffisait à la haine de Pedro contre son frère, et, pour éviter d'être tué par lui, il ne vit rien de mieux à faire que de le prévenir; l'infant entra la nuit, avec quelques hommes d'armes, l'épée à la main, dans la chambre où son frère avait coutume de dormir avec sa femme, et Hernan n'échappa à la mort que par une prompte fuite.

Mais Hernan avait un parti puissant parmi les *ricos homes* catalans, qu'avaient irrités contre l'infant don Pedro sa rigide administration et son implacable justice. En effet, don Pedro, en guerre avec sa turbulente noblesse, même avant d'être roi, avait lutté

(1) Desclot, ch. 21, raconte au long toute cette querelle des deux frères. Mais son témoignage est fort suspect, à cause de sa haine aveugle contre Hernan Sanchez. Il n'est pas de crime dont il ne l'accuse, et entre autres d'avoir attenté plusieurs fois aux jours de son frère l'infant. En outre, il en fait une espèce de bandit de grand chemin, abhorré de tous les nobles catalans, dont la plupart se liguèrent cependant avec lui. L'infant, au contraire, est, dans Desclot, un modèle de toutes les vertus.

avec courage pour réprimer leurs brigandages, et n'avait pas hésité à faire jeter à la mer un des principaux d'entre eux, don Guillen de Odena, qui avait eu le malheur de tomber dans ses mains. Quelques *ricos homes* de l'Aragon épousèrent aussi la querelle de Hernan, en ravivant leurs vieux griefs contre Jayme, qu'ils accusaient d'avoir violé leurs *fueros*.

Cependant, trop faible encore pour résister à son frère, armé, par son titre de *procureur général du royaume*, de la toute-puissance royale, Hernan chercha un appui auprès du vieux Jayme, qui avait toujours un faible pour lui. Jayme, réunissant ses Cortés à Exea en 1272, prit hautement le parti d'Hernan, et enleva à don Pedro la lieutenance générale du royaume pour la confier à l'archevêque de Tarragone. Mais l'infant, tout en se soumettant, en fils respectueux, à l'arrêt de Jayme, refusa de se réconcilier avec son frère, et employa pour attenter à sa vie tous les moyens, depuis le défi jusqu'à l'assassinat. Pour le perdre dans l'esprit du vieux Jayme, il accusa en outre Hernan d'avoir voulu le renverser du trône, et d'avoir employé des sortiléges (*hechizos*) contre lui et les deux infants. Ces accusations ébranlèrent l'esprit un peu mobile de Jayme, qui avait déjà armé contre l'infant rebelle. L'évêque de Valence, s'interposant entre le père et le fils, parvint à les réconcilier ; Pedro, à son instigation, vint se prosterner devant son père, et lui baiser les pieds en signe de repentir (1), et Jayme, facile à apaiser comme à irri-

(1) « Sire, dit l'infant, il me pèse fort de ce que j'ai fait, et moult grande douleur j'en ai dans mon cœur d'avoir fait chose qui vous déplaise. Et je viens à votre merci, et faites de moi et de ce qui m'appartient ce que vous voudrez. » Et il vint se jeter à nos pieds, et les baisa en nous priant, au nom

ter, lui pardonna de bon cœur, mais sans lui rendre toutefois la lieutenance qu'il lui avait enlevée (1).

L'humeur remuante des barons catalans donna bientôt au roi de nouveaux embarras. Jayme, dont l'âge n'avait pas amorti la belliqueuse ardeur, avait convoqué en 1273 ses *ricos homes* de Catalogne et d'Aragon pour une nouvelle expédition contre les Maures, qui faisaient la guerre au roi de Castille. Le vicomte de Cardona et les principaux barons catalans refusèrent de le suivre, comme l'exigeaient leurs devoirs de vassaux, sous prétexte qu'ils ne lui devaient pas le service militaire hors de son royaume. Jayme, justement irrité, envoya sommer le vicomte et ses complices de lui rendre les châteaux et fiefs qu'ils tenaient de lui, puisqu'ils ne voulaient pas en servir les tenures. Le vicomte, craignant de pousser à bout son souverain, rendit en effet quelques châteaux, mais garda Cardona et deux autres places, en prétendant que le roi n'y avait aucun droit.

La guerre semblait imminente, lorsque le nouveau pape, Grégoire X, pressa instamment Jayme, comme le vassal du Saint-Siége, de se rendre en France, au concile convoqué à Lyon, pour arrêter le plan d'une nouvelle croisade (1274). Jayme ne pouvait être sourd à un pareil appel. Laissant donc là ses discussions avec ses barons rebelles, il se rendit à Lyon, où il fut reçu en grande pompe par le Saint-Père et ses

de Dieu, de lui pardonner, et nous fûmes si émus (*remoguts*) et il nous prit une douleur telle, que nous ne pûmes faire autrement que de pleurer; et voyant sa grande dévotion et humilité, nous lui pardonnâmes, et lui dîmes que nous lui paierions toutes ses dettes dans le pays de Valence, qui montaient à 200 mille sous (l. IV, ch. 39.)

(1) Il y a sur tous ces faits des différences assez graves entre Zurita et Desclot; mais Zurita est beaucoup plus complet et plus impartial.

cardinaux, et charma par sa bonne mine et son adresse à cheval le peuple qui s'était porté à sa rencontre (1). Ce concile, un des plus nombreux dont l'histoire fasse mention, réunissait jusqu'à cinq cents cardinaux et prélats (2); le pape, qui avait été légat du Saint-Siége en Asie, l'avait convoqué dans le double but d'armer une nouvelle croisade, et de mettre un terme au schisme de l'Eglise grecque. Le roi d'Aragon, vieilli dans le métier des armes, était pour le pape une précieuse recrue, et Jayme, dont l'âme était toujours jeune, et l'épée toujours prête à sortir du fourreau pour la défense de la foi, s'empressa d'offrir au Saint-Père la dîme de tous les revenus de son royaume; il s'engagea en outre, malgré son âge, à se joindre à l'expédition avec mille de ses meilleurs chevaliers, si le pape voulait lui attribuer la dîme pour les frais de l'expédition.

La meilleure intelligence régnait entre le pontife et le roi, lorsque celui-ci, en se voyant au milieu de cette brillante assemblée, l'élite de la chrétienté, se prit de la puérile fantaisie de se faire couronner par le pape, comme l'avait été son frère don Pedro, au prix de l'honneur et de l'indépendance de la royauté

(1) « Et étant à chevaucher, il fit faire à son cheval une grande courbette, et les Français dirent : « Le roi n'est pas tant vieux qu'on nous le » disait, et il pourrait encore donner un bon coup de lance à un Turc. » De là, entrant dans la cité, qui était toute tapissée et ornée d'arcs de triomphe, ce fut grande admiration que de voir sa taille si haute et proportionnée, avec sa barbe longue et vénérable par sa blancheur comme ses cheveux; et son visage à la fois plein de majesté et de douceur. Il montait un grand cheval blanc richement harnaché, et il était si bien assis en selle, que tous ses membres suivaient, malgré son grand âge, les moindres mouvements et les courbettes du cheval, comme il siéyait à homme qui pendant cinquante ans n'avait fait d'autre métier. » (Miedes, l. XIX, ch. 2.)

(2) « Et quand nous entrâmes dans l'église, nous y vîmes merveilles,

d'Aragon. Le pape ne demanda pas mieux ; mais, fidèle à l'esprit de la cour de Rome, aussi habile à réveiller des droits oubliés qu'à les laisser dormir au besoin, Grégoire X exigea que, pour prix de cette couronne, Jayme acquittât le tribut qu'il devait au Saint-Siége à titre de vasselage. C'était trop demander à un roi victorieux, et Jayme se souvint à temps de ses devoirs comme roi, et de l'indépendance si glorieusement conquise de la couronne d'Aragon. Il se refusa donc à payer le tribut, prétendant, non sans raison, qu'après tant de sang versé par lui et ses fidèles sujets pour le maintien de la foi, il ne s'attendait pas à voir revivre des prétentions surannées, auxquelles, pour sa part, il n'avait jamais fait droit (1). La querelle s'envenimant, Jayme finit par renoncer à son projet de couronnement, et s'en retourna en Aragon, dûment confessé et béni par le Saint-Père (2), et laissant le pape et le concile pour-

car il y avait bien 500 entre archevêques, évêques et abbés. Et l'*Apostolique* (le pape) était assis dans sa tribune, et les cardinaux et les patriarches assis devant lui sur deux rangs de siéges plus hauts que les autres. Et il nous fit dire de nous asseoir près de lui, et à sa droite, si près qu'aucun homme ne pouvait se mettre entre nous et lui. Et sa chaise (*cadira, cathedra*) n'était plus haute que la nôtre que d'une palme. » (*Vida de Jacme*, l. IV, ch. 47.)

(1) « Nous lui dîmes que, s'il tenait tant à ce tribut, nous le lui paierions ; mais que nous ne ferions pas charte de nouveau pour nous mettre en tribut : car nous avions tant servi Dieu et l'église de Rome de notre conseil et de notre aide, que de pareilles misères (*menuderies*) ne devaient pas venir entre elle et nous. » (Ch. 54.)

(2) « Quand nous fûmes prêt à partir, nous allâmes prendre congé de lui, et nous lui dîmes : « Saint-Père, nous ne voulons pas justifier le proverbe « *Qui fou à Rome vient fou s'en revient.* » Et puisque nous n'avons encore » vu d'*Apostolique* que vous, il faut que nous prenions pénitence de vous. » Et nous lui confessâmes nos péchés, et le mal et le bien que nous avions fait ; et il nous donna pour toute pénitence de nous garder du mal et de persévérer dans le bien. Et sur ce nous pliâmes le genou devant lui, et il nous mit la main sur la tête, et nous donna bien sa bénédiction jusqu'à cinq fois, et nous lui baisâmes la main, et prîmes congé. » (Ch. 57.)

suivre en vain leur double projet de croisade et de réconciliation entre les deux branches de l'Eglise chrétienne, encore séparées de nos jours.

De retour dans ses états, Jayme ne s'occupa plus que de mettre à la raison ses barons rebelles. Il envoya sommer le vicomte de Cardona de lui remettre les fiefs qu'il tenait de lui; mais celui-ci, suivant sa coutume, paya le roi de belles paroles, et organisa contre lui et l'infant don Pedro une ligue de tous les *ricos homes* catalans, pour le maintien de leurs priviléges, violés, disaient-ils, par l'infant et par Jayme lui-même (1). Le roi, après avoir vainement essayé des négociations, eut recours aux armes; il convoqua contre le vicomte et les barons rebelles tous ses *ricos homes* aragonais, accusant le vicomte d'avoir accueilli sur son territoire le meurtrier du *Justiza* d'Aragon, et de se refuser, en vertu de son *droit d'asyle*, à le livrer à la justice du roi. Ce grief, réel d'ailleurs, donna à Jayme l'appui des Aragonais, et en peu de temps il s'empara de tous les châteaux des rebelles, en offrant toutefois de déférer l'affaire à des juges, et de se soumettre à leur sentence, tout roi qu'il était.

(1) L'infant prétendait, suivant l'axiome du droit féodal établi par les *Partidas* (Voyez plus loin, chap. V), que les femmes ne pouvaient hériter du fief ni le transmettre à leurs maris; il avait même saisi, après la mort du feudataire, un fief qui était passé au gendre du défunt, et ce fut là un des principaux motifs, ou prétextes du moins, de la ligue des *ricos homes*. Mais Jayme blâma hautement la conduite de son fils, et promit de lui faire restituer le fief. « Car il ne serait pas bon, dit-il dans ses mémoires (l. IV, ch. 58), qu'homme ne puisse léguer son fief à sa fille comme à son fils, ou à tout autre parent. » Le vicomte de Cardona reprochait en outre au roi de vouloir lui reprendre, comme un fief qu'il aurait *commis*, le château de Cardona, que sa famille possédait en *franc alleu* depuis 300 ans, et de porter ainsi atteinte aux coutumes du pays (Zurita, l. III, ch. 88). Voyez, pour toutes ces épineuses questions du droit féodal, mon chapitre sur la féodalité, à la fin du volume, et, plus tard, celui que je consacrerai aux institutions de l'Aragon.

Mais le vicomte, bien loin de se soumettre, organisa contre le roi une nouvelle ligue, plus puissante que la première, et composée de tous les mécontents de la Catalogne et de l'Aragon. Le bâtard du roi, Hernan Sanchez, froissé par la réconciliation qui avait eu lieu entre l'infant et son père, se joignit aux rebelles. Tous, avant de prendre les armes contre leur suzerain, envoyèrent, suivant l'usage féodal, se *quitter* de lui et de la foi et hommage qu'ils lui devaient, se prétendant lésés par lui dans leurs coutumes et priviléges. Les efforts de l'évêque de Barcelone et du grand maître de Santiago pour rapprocher les deux partis et éviter l'effusion du sang échouèrent devant leur mutuelle animosité. La guerre commença sur-le-champ, sans que les rebelles attendissent même les trente jours prescrits par les *usages* de Barcelone, comme par ceux de Castille.

Cependant Jayme, inquiet de la puissance et du nombre des grands vassaux qui s'étaient *quittés* de lui, et *dénaturalisés*, suivant le langage du temps, convoqua à Lerida, en 1275, des Cortès générales pour essayer de ramener la paix dans cet état, si profondément troublé. Mais les mécontents, malgré le sauf-conduit que le roi leur offrait, n'osèrent pas se rendre devant le tribunal auquel il leur proposait de se soumettre, et se contentèrent d'envoyer leurs procureurs. D'ailleurs, l'implacable haine qui continuait à régner entre l'infant et son frère rendit tout rapprochement impossible, et les Cortès se séparèrent sans qu'un seul pas eût été fait vers une réconciliation. La guerre recommença plus acharnée que jamais, et le roi, qui partageait maintenant contre Hernan, naguère son favori, l'inimitié de son frère,

chargea don Pedro de le poursuivre sans pitié, tandis que lui-même se chargeait de réduire à l'obéissance les rebelles de Catalogne.

Mais la haine de l'infant n'avait pas besoin d'être excitée. Pedro, traquant son frère comme une bête fauve, de château en château, parvint à l'enfermer dans celui de Pomar, sur la Cinca. Hernan, désespérant de se défendre, et aimant mieux tout risquer que de se remettre aux mains de son frère, tenta, pour s'échapper, une ruse que nous raconte Desclot: il fit revêtir de ses habits un de ses écuyers, et lui ordonna de s'enfuir de toute la vitesse de son cheval, pendant que lui-même s'échapperait d'un autre côté sous les habits d'un pâtre. Mais l'écuyer fut atteint par les gens de l'infant et la ruse bientôt découverte. Hernan, poursuivi de tous côtés, essaya vainement de passer à la nage la Cinca, grossie par les pluies; il fut pris sur ses bords, sans pouvoir même essayer de se défendre, et l'implacable Pedro le fit noyer sur-le-champ, sans doute par un reste de scrupule qui lui défendait de verser le sang d'un frère. Ainsi se termina ce long et sanglant drame, semblable à celui que nous verrons bientôt ensanglanter le trône de la Castille, où Henri de Transtamare monta sur le cadavre de son frère. Mais ici, à l'inverse du drame castillan, ce fut le bâtard qui succomba; et ce qui rend encore plus horrible le dénoûment de cette thébaïde aragonaise, c'est que Jayme nous apprend lui-même, et nous avions besoin de son témoignage pour le croire, qu'il se réjouit de la mort de ce fils rebelle, et applaudit à l'affreuse justice qu'en avait faite don Pedro (1).

(1) « On nous dit que l'infant avait pris son frère et l'avait fait noyer, et

La mort de Hernan hâta le dénoûment de la guerre. Un roi qui ne pardonnait pas à un fils révolté ne devait pas être plus tendre envers des vassaux rebelles. Les vicomtes de Cardona et d'Ampurias et leurs alliés, après une inutile résistance, voyant prendre un à un tous leurs châteaux, finirent par se remettre à la merci du roi ; celui-ci, toujours généreux envers un ennemi désarmé, consentit à remettre à de nouvelles Cortès, assemblées à Lerida, en novembre de la même année, le soin de terminer leurs différends ; mais les Cortès échouèrent encore dans cette tâche difficile, et la nouvelle du débarquement en Andalousie de ben Youssouf, Emir de Maroc, hâta la dispersion de ces Cortès, impuissantes contre le mal qu'elles voulaient guérir ; seulement don Jayme, avant qu'elles ne se séparassent, leur fit reconnaître l'infant don Alonzo, fils de don Pedro, comme futur successeur des trois royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Valence, après sa mort et celle de l'infant son père.

Ce qui nous frappe dans ces longues querelles, dont Jayme ne devait pas voir la fin, ce sont les ménagements dont doit user ce prince, même en faisant la guerre à des vassaux rebelles. A chaque défi, à chaque prétention insolente de révoltés qui négocient les armes à la main, Jayme répond en donnant longuement ses raisons, en faisant valoir ses griefs,

il nous plut fort (*e a nos plach*) quand nous l'eûmes ouï : car c'était bien dure chose qu'étant notre fils, il se fût levé contre nous, qui lui avions fait tant de bien et lui avions donné un si bel héritage. » (Ch. 68). Il n'y a pas un mot de plus sur ce sujet. Hernan Sanchez laissa un fils, don Felipe Hernandez, qui recouvra plus tard tous les domaines de son père, et fut la souche de la noble maison des Castro d'Aragon.

comme un accusé devant ses juges, et termine toujours en proposant de se soumettre à sentence d'arbitres (*estar a derecho*). Ainsi, même au milieu du progrès apparent de puissance de la royauté aragonaise, agrandie par tant de conquêtes, l'ascendant du monarque sur sa noblesse semble diminuer, en même temps que s'accroît son influence extérieure. Qu'on compare le long et glorieux règne de Jayme à celui de son contemporain Fernando de Castille, et l'on sera frappé de la supériorité de puissance de ce dernier, de l'obéissance sans conditions de ses grands vassaux, toujours prêts à le suivre à la croisade, et, sauf quelques rares exceptions, aussi soumis au dedans que dévoués au dehors.

Sans doute le même esprit d'indépendance factieuse existait chez les *ricos homes* castillans : les sanglantes querelles des Castro et des Lara, les troubles de la minorité de Fernando III, et ceux du règne désastreux de son fils, sont là pour l'attester. Mais tout ne s'explique pas par l'ascendant personnel et l'habileté de quelques grands rois, tels qu'Alonzo VIII et Fernando III, et la pédante maladresse d'Alonzo le *Savant*. Il doit y avoir au fond, dans la nature même des institutions de l'Aragon, quelque chose qui explique et autorise en même temps ce persistant esprit de rébellion dans ses nobles, et ces continuelles usurpations sur la puissance royale. Ce sera donc une curieuse étude de rechercher l'histoire des faits dans celle des institutions, et de demander aux *fueros* de l'Aragon le secret de cette indépendance, maintenue aux dépens de ses belliqueux souverains, avec tant de persévérance et de succès.

Pendant le cours de ces différends, le roi de Navarre, Henri I, frère de Thibault II, était mort à Pampelune en 1274, après quatre ans de règne, ne laissant après lui (1) qu'une fille de trois ans, Jeanne, qu'il avait fait reconnaître comme héritière de la couronne de Navarre, en confiant sa tutelle à sa mère. Les *ricos homes* navarrais se divisèrent en plusieurs partis, chacun suivant ses alliances et ses intérêts respectifs : les uns voulaient, en dépit du testament du roi, confier la tutelle de la jeune reine au roi de Castille, pour qu'il la mariât à l'un de ses petits-fils. Les partisans de la reine douairière, nièce de saint Louis, voulaient envoyer en France la jeune reine pour y être élevée et mariée. D'autres enfin voulaient appeler au trône le roi d'Aragon, et Jayme, toujours prêt à s'embarquer dans toute entreprise nouvelle, si aventureuse qu'elle fût, envoya en Navarre son fils don Pedro pour sonder le terrain et rallier ses partisans.

Outre ses prétentions personnelles sur la Navarre, en vertu du testament de Sancho le *Fort*, annulé pourtant par deux renonciations et par deux règnes successifs, Jayme alléguait encore l'ancienne réunion des deux couronnes sur la tête des rois d'Aragon depuis Sancho Ramirez jusqu'à Alonzo le *Batailleur;* du reste, il abandonnait ces droits à son fils, pour les faire valoir en son propre nom. De son côté, le roi de Castille, ne voulant pas demeurer en reste de prétentions avec celui d'Aragon, fit également cession de ses droits à son fils don Fernando, et lui donna, de plus, une armée pour les faire valoir.

(1) Henri I de Navarre mourut d'un excès d'embonpoint. Ce prince avait aussi eu un fils; mais l'enfant au berceau, porté dans les bras de sa nourrice, s'en échappant par un bond soudain, tomba d'une fenêtre élevée, et mourut sur le coup; la nourrice, épouvantée, se précipita après lui.

Les Cortès de Navarre, s'étant assemblées à ***Puente la Reyna***, furent sommées par les ambassadeurs de l'infant d'Aragon de remettre la couronne au roi don Jayme, en vertu du testament de Sancho; cependant, pour ménager les droits de la fille de don Henri, l'infant proposait de lui faire épouser son fils aîné, don Alonzo, qui résiderait en Navarre jusqu'à ce qu'il fut d'âge à se marier, et régnerait ensuite conjointement avec son épouse. Il offrait, à ce prix, de protéger le royaume de Navarre contre toute agression du dehors et de jurer le maintien de ses *fueros*, et s'engageait en outre à porter de 400 à 500 *sous* la solde des chevaleries de Navarre. Les Cortès, jalouses de s'assurer à tout prix la puissante protection de l'Aragon, promirent à l'infant, pour son fils, la main de la jeune reine quand elle serait en âge, s'engageant même, en cas de non-exécution, à payer un dédit de 200 mille marcs d'argent. Ils consentirent également à réserver les droits du roi d'Aragon et de ses descendants sur la Navarre, et à prêter serment de fidélité à l'infant quand il viendrait dans leur pays. Ces engagements, dont aucun ne devait être exécuté, furent tous, sauf le mariage, qui resta éventuel, ratifiés par serment solennel des *ricos homes* navarrais (1).

Vers la même époque, l'infant Fernando de Castille, chargé de faire valoir les droits de son père, entra en Navarre à la tête d'une armée, en réclamant pour son fils aîné, à l'exemple de l'infant d'Aragon, la

(1) Les sources manquent ici pour l'histoire de Navarre. Les chroniques, et notamment celle du prince de Viana, sont fort postérieures en date, et d'ailleurs très succinctes. Tous ces faits sont racontés par Zurita avec beaucoup de clarté et de précision. On les trouve aussi, mais noyés dans d'interminables détails, chez Moret et Miedes.

main de Jeanne et le sceptre de la Navarre, et s'empara même de quelques places fortes. Enfin, pour mettre le comble aux malheurs du pays, la nomination, faite par les Cortès navarraises, de don Pedro Sanchez de Monteagudo, le chef du parti aragonais, au poste difficile de gouverneur général de la Navarre, excita la jalousie des autres *ricos homes*, et enfanta de nouvelles discordes. La reine douairière, Marguerite de Bourbon, nièce de saint Louis, effrayée pour la liberté et peut-être pour la vie de sa fille, au milieu de toutes ces factions déchaînées, prit le parti de se réfugier avec elle à la cour de France, et de mettre les droits de Jeanne sous la tutelle du roi Philippe III *le Hardi*, son cousin, qui s'empressa de l'accueillir, et de la fiancer à son fils Philippe *le Bel*, futur héritier du trône de France.

L'invasion africaine en Andalousie appartient a l'histoire de Castille, mais elle touche par un point à l'histoire d'Aragon : car Zurita et Capmany nous apprennent, à défaut des chroniques arabes (1), que l'astucieux ben Youssouf, voulant cacher le but de ses immenses armements, feignit de les diriger contre la ville de Ceuta, rebelle à son autorité, et sollicita dans ce but l'amitié et l'appui de Jayme d'Aragon, en lui achetant deux cent mille besans d'or cinq cents hommes d'armes et une flotte dont il avait besoin. Mais l'arrivée de ben Youssouf en Andalousie à la tête d'une puissante armée détrompa bientôt le roi d'Aragon. Jayme, avec sa générosité ordinaire, donna l'ordre à son fils don Pedro de marcher au se-

(1) Zurita, l. III, ch. 98. Capmany (*Memor. Hist. sobre el Comercio de Barcelóna*, t. IV, p. 7) donne le texte du traité entre Jayme et ben Youssouf.

cours du roi de Castille, à la tête de mille hommes d'armes et de cinq mille fantassins, payés pour trois mois. L'infant don Pedro, après avoir, par une précaution utile dans ces temps de troubles, fait prêter serment à son fils Alonzo, comme son héritier au trône, en cas qu'il laissât sa vie dans cette expédition, se mit en route pour Murcie (1275), et passa de là sur les terres de l'Emir de Grenade, qu'il dévasta sans pitié. La haine de l'infant et celle des Aragonais contre les Maures était d'ailleurs excitée par la mort malheureuse de l'infant d'Aragon, don Sancho, archevêque de Tolède, lâchement massacré, prisonnier et sans défense, par les hordes africaines de ben Youssouf (1).

Mais ce n'en était pas encore assez pour Jayme: malgré son âge avancé, il lui semblait qu'il manquerait à ses devoirs de chrétien et de roi s'il ne marchait pas lui-même au secours du roi de Castille. Réunissant donc à Tortose les *ricos homes* de ses trois royaumes, il leur proposa une nouvelle expédition, s'offrant à la conduire en personne au secours de son allié, comme une dette contractée envers Dieu pour toutes les faveurs dont il l'avait comblé. Mais cette expédition avorta, par suite de désordres graves qui éclatèrent sur plusieurs points du royaume, et d'une rébellion des Maures du pays de Valence, qui réclama la présence et les forces de Jayme. Les Musulmans, assez nombreux encore, à ce qu'il semble, dans l'Espagne orientale, malgré la sentence de bannissement rendue contre eux, et secrètement excités par l'Emir

(1) Nous raconterons sa mort avec plus de détails dans l'histoire de Castille, à laquelle elle appartient.

de Grenade, qui leur fit passer des secours, se soulevèrent tout d'un coup, et enlevèrent aux chrétiens plusieurs châteaux. Jayme, toujours actif, se hâta d'accourir à Valence, en mandant auprès de lui toutes les milices de son royaume, et fit aux rebelles une guerre opiniâtre. Al Azark, vieil artisan de troubles, qui était rentré avec la sédition dans le pays de Valence, perdit la vie dans une rencontre; mais les Maures, animés par le succès des armes africaines, n'en obtinrent pas moins des avantages signalés. La guerre traîna en longueur, et le vieux roi d'Aragon, épuisé par les fatigues de cette campagne, fut obligé de s'en remettre à son fils don Pedro du soin de la poursuivre, et de se retirer à Alcira.

Là, sentant sa fin approcher, il fit venir auprès de lui ses enfants; et, entouré des prélats et des *ricos hommes*, qui formaient auprès de son lit de mort ses dernières Cortès, il fit reconnaître solennellement son fils aîné don Pedro pour héritier des royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Valence, et Jayme du royaume de Mayorque, avec Montpellier, le Roussillon et la Cerdagne (1). Il exhorta ses deux fils, avec toute l'autorité d'un père mourant, à maintenir entre eux l'union, dont dépendait le salut du pays. Il enjoignit ensuite à son fils don Pedro, au nom de la politique comme au nom de la foi, de ne pas prendre de repos qu'il n'eût chassé tous les Maures de ses

(1) Desclot, partisan décidé de l'infant don Pedro, prétend que Jayme, sur son lit de mort, demanda pardon à son fils « des torts et des injustices qu'il avait commis envers lui, tandis que jamais roi n'avait eu un fils aussi obéissant; puis il lui donna sa bénédiction; et l'infant, vivement ému, ne sut lui répondre parole, sinon le baiser au visage, puis aux mains, avec abondance de larmes; et il assista toujours à son chevet, sans s'éloigner ni pour dormir ni pour manger, jusqu'à ce que Dieu rappelât son âme au ciel. » (P. 83.)

états, parce qu'il n'aurait jamais en eux que des ennemis domestiques, et des rebelles avoués ou cachés, suivant les circonstances. Puis, après avoir réglé avec une grande fermeté d'âme l'ordre de ses funérailles, il renonça à la couronne en faveur de l'infant, lui remit entre les mains son épée toujours victorieuse, comme celle du Cid, et prit, en humble pécheur, l'habit de l'ordre de Citeaux. En effet, Jayme comptait, s'il échappait à la mort, se retirer dans un monastère de cet ordre, pour y consacrer le reste de ses jours au soin de son salut (1). Mais Dieu avait mesuré les jours qui lui restaient à vivre; et, de retour à Valence, il y mourut bientôt, le 7 juillet 1276, à l'âge de soixante-huit ans, après un long et glorieux règne de 63 ans, que la guerre et la croisade avaient rempli tout entier.

Si l'on en croyait les éloges sans restriction que les historiens aragonais accordent à Jayme, jamais plus grand roi ne se serait assis sur un trône. Donnés au conquérant et au guerrier, ces éloges sont mérités: car, dès la plus tendre enfance jusqu'à la dernière année de sa vie, l'épée de Jayme fut continuellement tirée pour la défense de la foi, et le constant bonheur qui le suivit dans toutes ses entreprises ne put pas être seulement l'œuvre de la fortune. Il gagna sur les Maures, au dire de Zurita, trente batailles rangées, et fonda dans les pays qu'il conquit sur eux plus de

(1) Ces derniers détails sont extraits de la *Vie de Jayme*, qui conduit ainsi ce roi jusqu'à son lit de mort, fait qui pourrait sembler étrange et faire suspecter la véracité de ces curieux mémoires. Mais il est probable que les dernières pages auront été écrites par une autre main; tout le reste porte un cachet de vérité auquel on ne peut se tromper. Ajoutons seulement que l'absence complète de dates nuit un peu à la clarté du récit.

deux mille églises. Doué de tous ces avantages physiques si précieux pour un roi à une époque où la force matérielle plus que la science des manœuvres décidait du succès des batailles, il fut, comme son père don Pedro, le premier et le plus accompli des chevaliers de son temps. Voici du reste son portrait, tracé par son contemporain Desclot (p. 24) :

« Le roi don Jayme fut un des princes les plus parfaits de ce siècle, car il était plus haut d'une palme que tous les autres hommes, et bien proportionné dans tous ses membres. La tête forte, le teint blanc et coloré comme celui d'un Flamand, le nez long et droit, la bouche grande mais gracieuse, les dents blanches comme des perles, de beaux yeux d'un bleu clair, les cheveux semblables à des fils d'or, les épaules larges et la ceinture mince, des jambes et des cuisses fortes et bien taillées, les pieds bien faits et bien chaussés ; agile dans tous les exercices du corps, à cheval et à pied, habile au manîment des armes; fort, vaillant et libéral; accessible à tous, mais surtout miséricordieux à l'extrême, il eut dès l'enfance la grande affection et désir, qui lui durèrent toute sa vie, de s'employer à la guerre contre les Maures. » Quant à sa générosité, il suffit de se rappeler sa conduite envers les rois de Castille et de Navarre, pour qui, même aux dépens des intérêts de l'Aragon, son épée fut toujours prête à sortir du fourreau. Nous avons vu ses vassaux rebelles se lasser plus tôt de se révolter que lui de leur pardonner. Quant à sa bravoure, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous en a raconté sa vie; mais peut-être ne lira-t-on pas sans quelque intérêt le témoignage d'un vieux chroni-

queur (1) sur les pieux instincts d'humanité et de tendresse d'âme qui se mêlaient en lui à des vertus plus viriles. « Jayme refusait, dit-il, aussi longtemps qu'il pouvait, de signer une sentence de mort; et quand il fallait donner cours à la justice, il était malade le jour où il condamnait, et pleurait souventes fois du grand souci qu'il avait de faire mourir un homme. » (P. 74.)

« On a accusé le roi Jayme d'avoir failli à l'endroit des femmes, poursuit le naïf chroniqueur. Mais la faute fut moindre dans un roi si beau, qu'il n'avait pas son pair dans la chrétienté, et de si douce et si gentille apparence, que toutes les dames tournaient les yeux sur lui, et qu'il n'avait que la peine de choisir. » (P. 75.)

C'est en effet une ombre au tableau, dans la brillante vie de Jayme le *Conquistador*, que cette passion effrénée pour les femmes, qu'il avait héritée de son père et qui le jeta parfois dans de coupables écarts (2).

(1) Extrait de la chron. de Gauberte Fabricio de Vagad, Saragosse, 1499. Ce livre, extrêmement rare, n'est cité par aucun des historiens aragonais, et ne se trouve, je crois, à Paris, que dans la riche collection espagnole que M. Ternaux-Compans met avec tant de vraie libéralité à la disposition des littérateurs. Je n'ai, du reste, rien trouvé de neuf sur l'histoire d'Aragon dans cette chronique, écrite vers le XV[e] siècle, dans le style pompeux qui commençait à avoir cours à cette époque.

(2) Dunham (t. III, p. 108) prétend, d'après Ferreras, qu'un an avant sa mort, il fit enlever une femme mariée qui avait eu le malheur de lui plaire, et que, le pape lui ayant reproché ce méfait et le scandaleux exemple qu'il donnait à ses sujets, le vieux pécheur endurci (*the hoary sinner*) se plaignit amèrement des censures du pape, et prétendit qu'il n'avait fait qu'agir selon son droit. Cet auteur est, du reste, beaucoup trop sévère envers Jayme, dont il raconte fort incomplétement la vie. Suivant Miedes (l. XVIII, ch. 18), la dernière maîtresse de Jayme fut la fille de don Alonzo de Molina, qui mourut avant lui, en 1270; et depuis lors, au dire de Miedes, « onc il n'eut plus de maîtresse, et avec elle le roi, étant veuf, eut conversation charnelle pendant plusieurs années, et avec tant de liberté, ainsi qu'il nous le raconte dans sa

C'en est une que cette joie odieuse qu'il montra de la mort de son fils, ce fils ne fût-il qu'un rebelle. Mais, au point de vue de la politique, c'est une faute plus grave encore que son opiniâtreté à persister dans ses absurdes projets de partage entre ses enfants, aux dépens de l'unité aragonaise, si péniblement conquise. Cette faute, tant de fois recommencée, fut, il est vrai, presque réparée par l'inégalité du dernier partage, qui réunit dans les mains de son fils aîné la triple couronne d'Aragon, de Valence et de Catalogne; mais les querelles continuelles qui séparèrent les deux frères à propos de ce malheureux royaume de Mayorque, créé par Jayme, prouve assez ce qu'eût été, sans la mort d'Alonzo, d'après le premier partage entre les quatre fils du roi, le sort de l'Aragon, morcelé entre tant de royautés rivales.

L'emportement naturel de Jayme, et la colère, mauvaise conseillère, surtout pour les rois, le poussèrent parfois à des actes de cruauté qui répugnaient à la douceur habituelle de son caractère. C'est ainsi que, l'évêque de Gerone, son confesseur, ayant été accusé par lui d'avoir trahi le secret de la confession, Jayme, en 1246, lui fit arracher la langue qui avait osé médire du royal pénitent. Les mœurs du temps, qui permettaient encore de pareils actes, n'étaient déjà plus assez rudes pour les approuver : les prélats de la Catalogne excommunièrent le monarque; mais il fut absous par le pape, après une sévère réprimande, à condition qu'il achèverait à ses frais le

vie, que d'aucun autre péché il ne se sentait la conscience chargée que de celui-là, et quand il se confessait pour entrer en bataille, autre que celui-là ne se présentait à lui. Mais, comme il avait donné à cette dame l'espérance de l'épouser, on ne la condamnait pas entièrement. »

monastère de San-Bonifacio, près de Morella (1).

Somme toute, cependant, et en pesant le mal avec le bien, c'est encore le bien qui l'emporte, et Jayme tiendra toujours un rang honorable parmi les souverains de l'Aragon. Pour prouver, du reste, que les vertus guerrières n'étaient pas son seul titre à l'amour de ses sujets, nous citerons l'éloge que fait de lui un vieil historien catalan (2) : « Jamais roi ne fut tant aimé de ses peuples : car il était fort craignant Dieu et traitait tous ses vassaux fort humainement, et par amour leur donnait force libertés et franchises ; et il regardait beaucoup à qui il donnait les dignités et offices de ses terres ; et d'abord, en conseil, il examinait la vie de la personne à qui il voulait les confier, et il ne voulait pas les donner à des hommes vicieux ou de mauvais renom, même à prix d'argent ; et aussi tous les emplois étaient entre les mains d'hommes vertueux, et les choses publiques en étaient mieux gouvernées » (3).

Nous avons vu les efforts de Jayme aux Cortès de Huesca, en 1247, pour apporter un peu d'ordre dans

(1) Raynaldi, *Annal. Ecclesiast.* Zurita passe prudemment ce fait sous silence.

(2) Carbonell, *Chroniques de Espanya.*

(3) « Il savait, ajoute le même chroniqueur, par don spécial du Saint-Esprit, de lui-même et sans maître, les saintes écritures ; et il prêchait à toutes les fêtes de l'an, dans toute ville où il se trouvait, citant à chaque instant les textes sacrés, comme eût pu le faire le meilleur maître en théologie ; et jamais il ne voulut entendre messe sous un dais (*ab corties*) ; il restait tout le temps de la messe agenouillé à deux genoux, loin de l'autel, comme indigne, et empêchait que ceux de sa maison n'ouïssent messe dans des tribunes (*cancells*), comme font les femmes....

» Et vieux comme il était, il montait encore à cheval tout armé, et un jour que les Sarrasins étaient venus courir la terre de Xativa, il dit qu'il marcherait contre eux, monté sur sa mule, et qu'il les ferait fuir tous avec la queue de sa mule. »

la confuse jurisprudence du pays. Une ressemblance de plus qu'il eut avec son père, ce fut cet amour pour la poésie, héréditaire dans la maison d'Aragon, et la constante protection qu'il accorda aux *trouveurs* espagnols et provençaux; plusieurs de ces derniers, tels que Not de Mons et Pierre Cardinal, lui dédièrent leurs vers, et furent en grande faveur auprès de lui, et Matthieu de Quercy chargea sa muse reconnaissante de déplorer la mort de ce roi à la main toujours ouverte. Les lettres et les sciences furent également protégées par lui. C'est ainsi qu'en 1245 il fonda à Valence une haute école de belles-lettres et de théologie, que le pape dota de grands priviléges; enfin la ville elle-même, sans doute à l'instigation du roi, entretint à ses frais des jeunes gens aux universités de Paris, de Toulouse et de Montpellier.

Mais une institution qui fait moins d'honneur à la mémoire de Jayme, c'est l'inquisition, que ce prince a la triste gloire d'avoir laissé introduire en Aragon. En 1232, le pape Grégoire IX adressa un bref à don Esparrago, archevêque de Tarragone, pour l'engager à faire rechercher dans son diocèse les hérétiques vaudois, dont les doctrines se glissaient peu à peu dans la Péninsule. Ce soin devait être exclusivement confié aux frères prêcheurs de Saint-Dominique, ordre récent, que son zèle pour la foi fit honorer par le Saint-Siége d'une faveur toute spéciale, et dont le fondateur fut canonisé dès 1204. Jayme, bien loin de s'opposer à cette usurpation flagrante du Saint-Siége et de ses délégués sur le domaine du clergé de ses états, voulut compléter l'œuvre pontificale, et témoigner de son zèle pour la foi, en poursuivant sans pi-

tié les hérétiques. Jayme décréta, en 1233 (1), d'après le conseil des prélats catalans, « qu'il ne serait permis à aucun laïc de disputer sur la foi catholique, sous peine d'excommunication et de soupçon d'hérésie ; que nul ne devait avoir en sa possession l'ancien ni le nouveau Testament en langue vulgaire ; qu'aucun suspect d'hérésie ne pourrait être appelé à aucun emploi dans son royaume ; qu'un ecclésiastique nommé par l'archevêque, et deux ou trois laïcs choisis par le roi, seraient appelés à connaître de l'hérésie dans chacun des lieux qui en seraient entachés, et qu'il leur serait permis de fouiller même les endroits les plus secrets, et de faire excommunier par l'évêque ceux qui voudraient s'y opposer (2). »

Le Saint-Siége, avançant d'un pas chaque année dans la voie qu'il s'était frayée, permit en 1246 aux Dominicains d'Espagne de ne pas reconnaître les pouvoirs des religieux envoyés par le Saint-Siége pour rechercher l'hérésie, leur attribuant à eux seuls titres et pouvoir à cet effet ; en 1253, le Saint-Siége, étendant encore les priviléges de l'inquisition aux dépens des droits de la royauté et des franchises de l'Aragon, autorisa les fils de Saint-Dominique à ne pas s'occuper des règlements et *fueros* des villes et villages qui seraient contraires aux droits de l'inquisition ; à priver de leurs emplois et dignités tous ceux

(1) Ni Zurita ni Miedes ne parlent de ce fait, qui nous est attesté par Marca, *Marca Hispan.*, 1425. Je reviendrai du reste sur ce sujet en traitant de l'établissement de l'inquisition en Castille, et du sort des juifs dans la Péninsule.

(2) Le concile de Tarragone, en 1242, publia une constitution fort sévère contre les hérétiques vaudois. Ces conciles de Tarragone sont du reste très fréquents sous Jayme II, et purement ecclésiastiques. Voir Aguirre, t. V, *ad an.* 1242, et Llorente, *Hist. de la Inquisicion*, t. I.

qu'ils voudront, et à instruire les procès sans communiquer aux accusés les noms des témoins.

Le commerce de la Catalogne, et surtout celui de Barcelone, prit sous le règne de Jayme un immense développement. La marine catalane, de tout temps renommée, surpassait alors celle de tous les états de la Péninsule, et peut-être même celle de tous les états chrétiens (1). Nous avons vu la part que la marine militaire prit aux expéditions de Jayme contre les Musulmans. Elle reçut sous ce règne, par la rédaction d'un code naval, sa première organisation. C'est aussi vers le début du règne de Jayme qu'il faut placer la création des premiers *atarazanas* ou arsenaux (de l'arabe *darsena*) qu'ait possédés la Catalogne. Quant à la marine marchande, pour juger de son extension, il suffira de savoir que Barcelone, comblée par Jayme de franchises toutes spéciales (2), avait dès lors des consuls en Egypte, en Syrie, et dans tout le Levant, jusqu'au fond de l'Asie, et faisait en outre un commerce actif avec l'Angleterre et la Flandre.

Jayme, par son testament, rédigé à Montpellier en 1272, confirma le partage fait entre ses deux fils légitimes. Il légua ensuite bon nombre de riches domaines et châteaux à deux autres fils, nés de doña Te-

(1) Voir l'excellent ouvrage de Capmany, *Comerció de Barcelona*, t. I et IV, *passim*. Le juif Benjamin de Tudela, dans la curieuse relation de ses voyages, nous peint Barcelone, dès le début du XII[e] siècle, c'est-à-dire du temps de ses comtes souverains, comme une ville petite, mais propre et jolie, portant un air de prospérité, et fourmillant de marchands de tous pays, grecs, italiens, égyptiens, syriens et barbaresques. Sauf la petitesse, tous les traits de ce tableau s'appliquent encore à la Barcelone d'aujourd'hui.

(2) Charte de franchise de commerce donnée par Jayme I à la ville et au port de Barcelone en 1230. (Capmany, t. II, p. 12.) Charte de franchise générale octroyée aux Barcelonais par ledit roi, en 1232, sur terre et sur mer. (*Id. ibid.*)

resa Gil de Vidaure, sa maîtresse, qu'il avait, dit-on, épousée après la mort de sa femme doña Violante, mais qu'un tardif scrupule, ou l'inconstance qui lui était naturelle, lui fit répudier un an avant sa mort (1). Néanmoins, reconnaissant pour légitimes les deux fils qu'il avait eus d'elle, et qui s'appelaient, comme ceux de la reine Violante, don Jayme et don Pedro, il les substitua, dans le cas où les deux infants ses aînés mourraient sans héritiers légitimes, à leurs droits à la couronne.

Il donna à un autre de ses fils naturels, don Pedro Hernandez, la baronnie de Hijar, pour lui et ses descendants. Quant aux filles, au nombre de quatre, doña Violante, l'aînée, mariée à Alonzo X; doña Constancia à don Manuel, frère du roi de Castille; doña Isabel à Philippe III, roi de France, et doña Maria, entrée en religion, il appela à la succession au trône d'Aragon les fils de chacune d'elles, suivant l'ordre de naissance de leur mère, dans le cas où ses quatre

(1) Voici un autre roman de Marineus Siculus sur les amours de Jayme avec doña Teresa Gil de Vidaure : Etant très jeune, il s'enamoura de cette noble damoiselle; et ne pouvant obtenir d'elle ce qu'il désirait ni par dons ni par prières, il se cacha une nuit dans la chambre où elle dormait; et quand la damoiselle le vit si enflammé d'amour pour elle, elle lui dit que pour rien au monde il n'aurait ce qu'il désirait, s'il ne s'engageait par serment à l'épouser. Le roi refusa d'abord, lui offrant tout ce qu'elle pourrait exiger, sauf le mariage; mais, ne pouvant la fléchir, et vaincu par l'excessif amour qu'il lui portait, il appela un de ses serviteurs, et jura en sa présence qu'il épouserait doña Teresa; et c'est ainsi qu'il parvint à la posséder, et il en eut deux fils... Depuis, elle le somma de tenir sa promesse et de l'épouser. Mais le roi, traitant de son mariage avec doña Léonor de Castille, doña Teresa envoya ses procureurs en Castille pour protester contre ce mariage, et dire que le roi était déjà marié par serment et témoins avec doña Teresa. Et le roi Jayme, grandement courroucé, voulut la faire arrêter, pour se défaire d'elle, à ce que l'on pensa. Mais elle, craignant la colère du roi, s'enfuit secrètement à Rome, et cita Jayme devant le tribunal du Saint-Père; mais le pape, voyant que doña Teresa ne pouvait prouver son mariage, parce que son seul témoin était mort, permit à Jayme d'épouser doña Leonor. » (P. 30 de la traduction espagnole.)

légitimes ou légitimés viendraient à mourir. En-
après avoir pourvu soigneusement au sort de
e sa nombreuse descendance, qui montait jusqu'à
œ enfants, y compris le fils rebelle qu'il avait
lu, Jayme terminait son testament en excluant
mais les femmes de la succession de la couronne
agon; et, contre l'usage des testaments de roi,
i-ci fut obéi, même dans sa dernière clause.

CHAPITRE IV.

ESPAGNE ARABE.

RÈGNE D'ALONZO X (1) DE CASTILLE. L'EMIRAT DE GRENADE.

1252 à 1284.

Fernando III, dans son long et glorieux règne, avait à peu près achevé la première tâche imposée à tout monarque espagnol, celle d'affranchir la Péninsule de la domination des Infidèles; mais une tâche plus laborieuse devait échoir à son successeur : c'était de rétablir l'ordre dans un état dont tous les ressorts, tendus outre mesure par cette terrible guerre, allaient se relâcher tout d'un coup; de façonner à l'obéissance une noblesse rebelle, qui ne savait obéir que sur les

(1) On remarquera ici une singulière lacune dans les numéros d'ordre des rois de Castille, puisque entre Alonzo VIII et Alonzo X il n'y a pas d'Alonzo IX. Cette lacune s'explique par le parti qu'ont pris la plupart des historiens espagnols de compter au nombre des rois de Castille Alonzo I d'Aragon, qui gouverna quelque temps les deux pays. Je n'ai pas cru devoir imiter leur exemple; mais je n'ai pas voulu non plus ôter à Alonzo *el Sabio* le chiffre que l'on joint d'ordinaire à son nom.

champs de bataille; d'organiser, en un mot, après que Fernando avait conquis. Les connaissances variées de l'infant Alonzo, son goût pour l'étude, son courage déjà éprouvé, faisaient naître à bon droit les espérances de la Castille; et le jeune monarque, en montant sur le trône à un âge déjà mûr (31 ans), ne paraissait pas au dessous de ce que le pays attendait de lui (1).

Son premier acte fut de recevoir l'hommage de son vassal l'Emir de Grenade. Celui-ci, en apprenant la mort de Fernando, se hâta de renouveler avec le fils son traité d'alliance, et de désarmer ses soupçons par son empressement à se proclamer son vassal. Ben al Ahmar, avec le génie patient qui caractérise sa race, ne jugeait pas le moment venu pour secouer le joug qui lui pesait, et s'occupait silencieusement d'amas-

(1) Les sources pour ce règne ne sont pas nombreuses; elles se composent, avant tout, de la *Coronica del muy esclarecido principe don Alonzo X*, etc. qu'il ne faut pas confondre avec la *Coronica general del Alonzo el Sabio*, composée sous le nom et par ordre de ce prince, et qui s'arrête à la mort de Fernando III. Cette chronique spéciale, publiée à Valladolid en 1554, in-folio, par don Miguel de Herrera, continue l'autre, et est conçue sur le même plan; elle est aussi détaillée, mais un peu moins romanesque. On la trouve d'ordinaire réunie à la chronique de *Fernando III*, dont j'ai déjà parlé, et à celles de *don Sancho el Bravo*, *Fernando el Quarto*, et *Alonzo el Onzeno*, sous le titre de *Cronicas de reyes*. Toutes, sauf la première, ont été écrites, nous dit leur prologue, par ordre d'Alonzo XI. En fait de sources primitives, je n'ai plus à citer que Conde et Dombay, ce dernier seulement pour l'invasion de ben Youssouf en Andalousie. Les nombreux auteurs plus ou moins anciens que réunit le tome I de l'*Hispan. illustrata* ne sont absolument d'aucun secours pour ce règne.

Quant à Mariana et à Ferreras, ils sont loin de combler le vide laissé par Rodrigue de Tolède et Lucas de Tuy. Mariana, fort peu soucieux de l'exactitude historique, ne s'occupe que d'arrondir sa période, et Ferreras, bien que doué d'un esprit plus critique, s'est fait le panégyriste si décidé d'Alonzo X, qu'on ne peut guère plus compter sur sa véracité. Ainsi, par exemple, il attribue toutes les fautes *prétendues* de ce prince « à l'ignorance ou à la malice de son chroniqueur, et promet de dégager sa vie des voiles qui l'offusquent ».

ser des forces pour sa révolte à venir. Laissant loin derrière lui tous les rois chrétiens dans l'appui éclairé qu'il prêtait à l'agriculture et au commerce, ces deux sources de la prospérité des états, il encourageait par des primes et par des franchises les industries nationales en Espagne, des tisserands en laine et en soie, des armuriers, et des éleveurs de chevaux et de bétail. Le riche bassin du Xénil étalait dans un espace resserré toutes les merveilles de l'agriculture arabe; des fabriques de soie s'établissaient sur tous les points; les mines d'or et d'argent dont abonde la *Sierra Nevada* enrichissaient encore les coffres de l'Emir.

La culture intellectuelle était maintenue, par ce prince ami des lettres, au niveau de la culture matérielle du pays : partout s'élevaient des écoles et des colléges à côté des mosquées, et les maîtres les plus savants et les plus vertueux consacraient leurs soins à l'éducation des trois fils de l'Emir. L'œuvre grandiose autant qu'élégante de l'Alhambra s'élevait déjà sur ses fondements. Enfin, l'antique splendeur du khalifat de Cordoue semblait, à la gloire près, revivre dans ce diminutif de royaume, auquel son immense population, composée de tous les réfugiés musulmans de la Péninsule, donnait une force bien supérieure à son étendue.

Le roi de Castille, se reposant sur la foi jurée par son vassal, songea d'abord à donner suite à l'une des dernières pensées de son père, en entreprenant la conquête du Magreb, que la mort de Fernando avait arrêtée. Le pape Innocent IV approuva hautement cette pieuse entreprise, à laquelle il ne manquait que de l'argent pour la réaliser. Afin de subvenir à cette

disette de fonds, résultat inévitable d'une longue guerre dans un pays sans industrie et sans commerce, Alonzo crut faire merveille en altérant le titre des monnaies, royale industrie que Philippe le Bel allait bientôt importer sur le trône de France. Le résultat de cet ingénieux expédient fut, comme on devait s'y attendre, une hausse universelle du prix des denrées, et un cri de haro non moins universel contre le roi qui les faisait renchérir; et ce ne fut pas là un des moindres motifs de la haine publique qui devait bientôt se déchaîner contre lui.

Remarquons qu'à la même époque, par un singulier contraste, Jayme d'Aragon punissait de la mort ou du bannissement des nobles aragonais qui faisaient, pour leur propre compte il est vrai, le même métier que le roi de Castille (1). Enfin, pour remédier aux inconvénients de plus en plus sensibles de l'altération des monnaies, Alonzo X s'avisa, nous dit sa chronique, d'un autre expédient qui fait honneur à la science économique de l'époque. Voyant toutes les denrées augmentées de prix, il leur fixa un *maximum* de valeur qu'elles ne pouvaient dépasser. Il en résulta tout naturellement que les marchands et les cultivateurs cachèrent leurs denrées, plutôt que de les vendre à perte, et que, la cherté des produits augmentant avec leur rareté, Alonzo fut contraint de revenir sur sa malencontreuse ordonnance.

Nous avons parlé (l. X, chap. 5, p. 51) des droits que la Castille possédait sur le duché de Gascogne, que la princesse Léonor d'Angleterre avait apporté

(1) Je traiterai des monnaies de l'Espagne dans un chapitre spécial consacré aux finances et à l'industrie de l'Aragon et de la Castille.

en dot à Alonzo VIII, son époux. Fernando III, préoccupé de ses guerres contre les Maures, avait prudemment négligé de faire valoir ces droits, que l'intérêt bien entendu de la Castille commandait de laisser dormir; mais Alonzo n'était pas homme à renoncer à un droit, quel qu'il fût. La Gascogne était alors passée au pouvoir de Henri III d'Angleterre, qui en avait confié le gouvernement au fameux Simon de Montfort, comte de Leicester, l'implacable ennemi des Albigeois. L'insupportable dureté du joug anglais, que la main de fer de Simon n'était pas faite pour adoucir, poussa au désespoir les malheureux Gascons. Les comtes Gaston de Béarn et Guido de Limoges se mirent à la tête des mécontents, et Alonzo, exploitant ces ressentiments, se ligua avec les deux comtes, et leur fournit de l'argent et des troupes. Gaston, nommé par lui chef de l'expédition, envahit la Gascogne, en l'absence de Simon, et mit le siége devant Bayonne, d'où il fut repoussé par la valeur des habitants.

Mais bientôt une partie du pays se souleva en faveur du roi de Castille. Henri d'Angleterre, voyant que cette guerre de Gascogne lui fermait le chemin de la Terre-Sainte, où il méditait une croisade, obtint d'abord un bref du Saint-Père, qui excommunia Gaston. Joignant aux armes de l'Eglise des armes plus efficaces, Henri passa lui-même en Gascogne, et enleva à Gaston la plupart des places qui tenaient pour lui. Mais, le roi de Castille ayant envoyé de grands renforts à son allié, Henri, qui ne se souciait pas d'éterniser la guerre, fit proposer à Alonzo de marier son fils aîné, Edward, avec l'infante doña Leonor, sœur du roi de Castille, qui aurait en dot la Gascogne, plus les duchés de Montreuil et de Ponthieu,

que lui abandonnerait Henri. Alonzo accepta le marché, et offrit même de conclure entre les deux maisons une alliance plus étroite, en mariant un de ses frères à Béatrix, fille de Henri. L'offre fut acceptée, et le prince anglais passa à Burgos en novembre 1254. Reçu en grande pompe par Alonzo, il fut armé chevalier par lui, et reçut ensuite, avec la main de l'infante, la renonciation solennelle d'Alonzo à tous ses droits sur la Gascogne.

Nous avons déjà raconté (page 329) les absurdes prétentions d'Alonzo sur la Navarre (1), et la guerre avec l'Aragon qui faillit en résulter. Les mêmes rivalités existaient entre Alonzo de Castille et son homonyme le roi de Portugal, au sujet des conquêtes des deux rois dans les Algarves. Pour mettre fin à ces différends, Alonzo de Castille, en 1254, donna au roi de Portugal (2) la main de sa fille naturelle Béatrix, alors âgée de douze ans; la jeune princesse eut pour dot, au grand mécontentement des Castillans, la partie conquise des Algarves, dont la Castille se réserva

(1) Le bon Ferreras, qui ne veut pas absolument qu'Alonzo ait commis une seule faute, affirme que ses prétendues prétentions sur la Navarre sont une pure calomnie de la part de son chroniqueur, et que l'armée qu'il leva était destinée pour la Gascogne.

(2) De ce mariage avec la fille du roi de Castille il ne faut pas conclure qu'Alonzo de Portugal fût veuf. Sa femme, la comtesse Mathilde de Boulogne, vivait encore. Mais Alonzo soutenait la nullité du mariage, *propter impotentiam naturæ*, parce que la comtesse était vieille et stérile. La pauvre femme réclama, mais en vain; elle vint même en Portugal pour faire valoir ses droits, mais son époux refusa de la voir. Mathilde revint en France en appeler à son suzerain saint Louis, et au saint Père, qui prononça la validité du mariage et ordonna à Alonzo de quitter sa deuxième femme. Alonzo s'y refusa et fut excommunié, ce qui ne l'empêcha pas de garder sa femme Béatrix. Mathilde mourut en 1262, en léguant sur ses biens une forte somme d'argent à l'ingrat qu'elle aimait encore, et le deuxième mariage d'Alonzo fut alors validé par la cour de Rome.

seulement la suzeraineté (1). L'année suivante, Alonzo, dont l'esprit inquiet roulait toujours de vastes projets, tous également inexécutables, médita à la fois d'entreprendre une croisade en Afrique, et de faire valoir sur la Souabe les droits de sa mère Béatrix, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, mort en 1208. Quelque vaines que fussent ces prétentions, le pape Alexandre IV les appuya, sans espoir toutefois de les faire réussir, pour mieux stimuler le zèle insensé d'Alonzo pour la conquête de l'Afrique. Il envoya même un légat prêcher la croisade dans toute la Péninsule, et concéda au roi le tiers des dîmes ecclésiastiques. Il est inutile d'ajouter que tous ces grands projets demeurèrent sans exécution, et que l'inconstance habituelle d'Alonzo le jeta dans d'autres entreprises encore un peu plus impraticables que celle-là.

La Souabe, peu soucieuse d'obéir à un prince étranger, avait reconnu pour son souverain l'illustre et malheureux Conradin, alors enfant, et le dernier rejeton de la maison impériale des Hohenstaufen. Mais la mort de l'empereur Guillaume de Hollande, en 1256, vint ouvrir une nouvelle carrière à l'ambition tracassière du roi de Castille. Le pape, son allié, s'étant hautement prononcé contre Conradin, en excommuniant d'avance ceux qui oseraient l'élire, les électeurs, pour ramener la paix dans l'empire déchiré, réso-

(1) La *Chron. d'Alonzo*, en rapportant ces faits, les place à tort en 1258, et confond toutes les dates en plaçant dans la même année la déposition du roi Sancho de Portugal; mais elle nomme les villes conquises dans les Algarves par Alonzo de Castille et cédées au Portugal; ce sont Tavira, Faro, Loule, Castro-Marin et Alcabin.

lurent de décerner à un prince étranger cette couronne qu'aucun prince allemand ne se souciait plus de porter. Alonzo ne pouvait manquer une si belle occasion de faire parler de lui en Europe. Dès ce moment toute l'activité de son esprit inquiet, tous les efforts de sa diplomatie et tous les trésors de son royaume, furent dépensés pour atteindre à ce but, hors de la portée de son ambition. Son concurrent, Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, ayant, dans cet encan de l'empire, acheté les voix prépondérantes parmi les électeurs (1), fut élu par les archevêques de Cologne et de Mayence et le comte Palatin, et couronné à Aix-la-Chapelle, le 12 mai 1257; de leur côté, les partisans d'Alonzo, le duc de Saxe et l'électeur de Trèves, munis des pouvoirs du roi de Bohême et du marquis de Brandebourg, qui formaient ainsi la majorité des électeurs, proclamèrent empereur le roi de Castille, qui se hâta d'accepter, et de solliciter la sanction du pape. Mais celui-ci, craignant de se compromettre en prononçant entre deux rivaux également à ménager, refusa à tous deux l'investiture.

Alonzo, néanmoins, fort de l'adhésion de saint Louis, remua par ses intrigues l'Allemagne et l'Europe tout entière, et épuisa les finances de la Castille pour s'acheter des partisans. Déjà même il songeait à passer en Italie, où il comptait un parti puissant, et à se rendre de là en Allemagne, pour y réclamer sa cou-

(1) Richard *donna* à l'électeur de Cologne 12,000 livres sterling et 8,000 à chacun des autres, somme énorme pour ce temps. Alonzo *promit* à chaque électeur vingt mille marcs d'argent, qu'il ne paya pas (voir Pfister, *Hist. d'Allem.*, an. 1257). Richard, pendant son semblant de règne, qui dura 15 ans, ne vint que quatre fois en Allemagne, et pour peu de temps. Il mourut en 1272, après avoir enfin consenti, ainsi qu'Alonzo, à reconnaître Grégoire X pour arbitre.

ronne les armes à la main ; mais les troubles domestiques qui éclatèrent bientôt dans ses états le forcèrent à abandonner ce projet ; ce qui ne l'empêcha pas, sous quatre papes successifs, Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV et Grégoire X, de renouveler auprès du Saint-Siége ses infructueux efforts, sans trouver nulle part ni adhésion ni appui.

La Castille, épuisée par les folles dépenses de son roi, murmurait hautement. La désaffection gagnait chaque jour du terrain parmi ses sujets musulmans comme parmi ses sujets chrétiens. Ben al Ahmar, qui, pendant toute la fin du règne de Fernando III, s'était montré le plus loyal de tous ses vassaux, n'avait pas autant à se louer de ses relations avec son fils et son successeur Alonzo X. Bien que la chronique arabe nous dise de ce prince « qu'il était très généreux, très » sage (ou savant, *sabio*), et de grande noblesse et » bonté dans tous ses actes », Alonzo, avec son imprévoyance ordinaire, s'était aliéné l'affection de son vassal musulman et le poussait peu à peu dans les rangs de ses ennemis. Toutefois, dans les premières conquêtes qui inaugurèrent le règne d'Alonzo X, ben al Ahmar s'était montré, comme sous Fernando, un fidèle vassal. Après être venu à Tolède, en 1254, rendre hommage à Alonzo, et lui baiser la main, sommé par son suzerain de joindre ses milices à celles de la Castille pour réprimer une révolte de la ville de Xerez, et marcher à la conquête des Algarves, al Ahmar était venu, bien qu'à regret, prendre part à cette expédition, mais en nourrissant dès cette époque la pensée d'une défection. Pendant le siége de Xerez, les cavaliers grenadins se distinguèrent par leur bravoure, et c'est à eux en grande partie que

l'on dut la reddition de la place, après une courte résistance. Le wali obtint pour les habitants la liberté de sortir de la ville avec tous leurs biens, ou la faculté d'y demeurer sans être inquiétés dans leurs propriétés ni dans leur culte, et la même capitulation comprit les Almohades qui se trouvaient encore dans la ville (1255).

Alonzo, confiant ensuite à son frère don Enrique le commandement de l'expédition, s'en retourna à Séville, et ben al Ahmar à Grenade, pendant que l'infant forçait Arcos, Sidonia et Nebrija à se rendre aux mêmes conditions que Xerez. Quelque temps après, l'infant don Enrique, s'étant brouillé avec son frère, voulut se réfugier à la cour de ben al Ahmar, avec qui il s'était lié d'amitié (1); mais l'Émir, craignant de mécontenter Alonzo, persuada à l'infant de passer à la cour de l'Émir de Tunis, où il fut reçu avec de grands honneurs.

En 1256, Alonzo, voulant en finir avec la conquête de l'Algarve, que lui disputait le roi de Portugal, re-

(1) La chronique prétend que l'infant se réfugia à la cour de Jayme, qui lui donna le même conseil que l'Emir de Grenade. Elle ajoute que, « l'infant ayant gagné grand crédit à la cour de Tunis, les chefs maures se plaignirent à leur roi que l'infant gagnait tous les cœurs, et qu'il réunissait près de lui nombre de chrétiens, au grand dommage et danger du roi, et qu'il fallait le renvoyer du royaume. Et quoique le roi fût porté pour l'infant, il ne put faire moins que de s'en rapporter aux siens; et craignant que, si on le renvoyait, il ne causât des troubles, lés Maures résolurent de le tuer. Mais redoutant ses chevaliers, qui étaient braves et nombreux, ils firent mander l'infant par le roi, et placèrent dans une cour où il devait passer deux lions pour le tuer. Et l'infant étant entré seul dans la cour, les deux lions vinrent à lui; mais l'infant tira sa bonne épée, qui ne le quittait jamais, et les lions n'osèrent pas l'attaquer. Et aussitôt il sortit de la cour, en engageant les gardiens à mieux garder leurs lions. Tous ses gens furent faits prisonniers, mais le roi ne voulut pas qu'on le tuât, et lui ordonna de sortir du royaume avec un petit nombre des siens. Et l'infant s'en fut en Italie, où il prit parti pour Charles d'Anjou, roi de Sicile.

quit ben al Ahmar de lui prêter assistance pour balayer du sol de l'Espagne les derniers débris des Almohades, et ben al Ahmar obéit encore, avec moins de regret peut-être, grâce à sa vieille haine d'Andaloux contre les Almohades. Le wali de Malaga, ville qui ressortissait, ainsi que Cadix et Algésiras, de l'émirat de Grenade, amena aussi son contingent, et toutes ces forces réunies mirent le siége devant Niebla, qui succomba après un siége de neuf mois (1), et obtint de la générosité d'Alonzo une capitulation honorable. Le wali de Niebla, gagné par les bienfaits d'Alonzo, entraîna la reddition de Huelva, Tavira, Serpa, et de presque toute l'Algarve, territoire riche et très peuplé. Ainsi se trouva complétée par cette conquête, la dernière que Fernando eût laissée à faire à son fils, la soumission du midi de l'Espagne et son affranchissement du joug musulman (1257).

Mais cette prospérité même devint fatale aux chrétiens, qu'elle aveugla sur les secrets desseins de leurs ennemis. Ben al Ahmar, de retour dans ses états, s'occupa, pendant plusieurs années, d'approvisionner ses places fortes, et d'assurer sa frontière, « prévoyant, dit la chronique, que ce serait pour lui chose difficile de rester long-temps en bonne amitié avec les chrétiens, ennemis naturels des Musulmans, et que le plus léger motif décidait à leur faire du mal : car jamais l'absinthe ne perd son amertume, et jamais,

(1) La chronique spéciale d'Alonzo X raconte que l'armée castillane, rebutée par la longueur du siége, et infestée par des nuées de sauterelles, était prête à lever le siége; mais deux religieux exhortèrent vivement le roi à ne pas trahir ainsi la cause de la foi, et l'engagèrent à offrir aux soldats une somme d'argent pour chaque mesure pleine de sauterelles qu'ils apporteraient, et l'armée fut ainsi délivrée de ce fléau. Il est étonnant que Ferreras n'y voie pas un miracle.

quoi qu'on fasse, la ronce ne portera des raisins. » Il répara les murs de Gibraltar, gardienne du détroit, au pied de sa roche isolée qui se dresse comme une sentinelle en face de l'Afrique. C'est là qu'il reçut secrètement la visite de quelques envoyés des villes de Murcie, de Xerez, d'Arcos et de Sidonia, qui lui proposèrent de le reconnaître pour leur souverain s'il voulait les aider à secouer le joug des chrétiens. L'Emir, avant de leur répondre, se concerta avec ses wasirs et ses conseillers; tous furent d'avis que le moment si long-temps attendu était venu enfin, et que l'Emir devait à tout prix venir en aide à ses frères, et diriger leurs efforts, en donnant à la révolte une unité qu'elle n'eût pas eue sans lui. Mais ben al Ahmar, fidèle à ses habitudes de dissimulation, ne jugea pas à propos de jeter encore le masque. Il engagea les villes qui s'offraient à lui à prendre jour pour que la sédition éclatât à la fois sur tous les points du midi de l'Espagne, en se réservant de refuser à Alonzo, sous le premier prétexte, les services qu'il lui demanderait, et d'armer plus tard en faveur de ses coreligionnaires, quand les forces et l'attention de la Castille seraient divisées entre tant d'ennemis.

Les députés des villes, ayant obtenu ainsi une partie de leur demande, persuadèrent à leurs concitoyens, pour mieux échauffer leur zèle, que l'Emir de Grenade allait armer en même temps qu'eux. Confiants dans cet appui, les habitants de Murcie, de l'Andalousie et des Algarves, n'hésitèrent plus à lever le drapeau de l'insurrection. Au jour dit, la révolte éclata depuis Murcie jusqu'à Xerez, au nom de ben al Ahmar, signe de rallîment commun à tous, et aux cris de mort contre les chrétiens (1251). Partout ceux-ci

furent massacrés quand ils se laissèrent surprendre, traqués et poursuivis sans pitié quand ils osèrent se défendre, et chassés de toutes les places fortes qu'ils occupaient. A Xerez, où le comte castillan Garcia Gomez commandait une garnison d'élite, la résistance fut plus longue et plus sanglante : retranchés dans l'Alcazar, les chrétiens et leur brave chef se firent tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre (1).

Ben al Ahmar, qui, sans se mêler ostensiblement à ce réveil de la nationalité musulmane, en était secrètement l'âme, s'occupait d'assurer aux révoltés les secours de l'Afrique, leur alliée naturelle contre les chrétiens. Chaque jour il leur faisait passer, en grand secret, des hommes et des chevaux envoyés par l'émir du Magreb, Abou Youssouf Yacoub, de la dynastie des beni Merin, rivale heureuse des Almohades (2). Ben al Ahmar cependant, malgré son dévoûment sincère à la cause des révoltés, ne croyait pas encore le moment venu de se joindre à eux. Mais les habitants de Tarifa et d'Algésiras, en apprenant la résistance héroïque des chrétiens dans Xerez, n'attendirent pas le signal de la révolte, et forcèrent leurs walis à marcher avec eux au secours de leurs frères de Xerez. Les Grenadins secoururent aussi de leur propre mouvement les habitants de Murcie, et

(1) La chronique prétend que les Maures prirent vivant le comte Gomez avec de longs crocs de fer, redoutant de l'approcher de plus près, et qu'ils l'épargnèrent à cause de sa grande bravoure (*bondad*).

(2) Ce fait, dont Conde ne parle pas, est attesté par Dombay (II, 274) et par la *Chron. d'Alonzo* (p. 7). Suivant Dombay, le brave chevalier Aamis ben Edris, envoyé par abou Youssouf Yacoub avec 3,000 volontaires des beni Merin, tous cavaliers, passa en Espagne en 1262 pour prendre part à la guerre sainte. Abou Youssouf avait d'ailleurs à se venger des chrétiens, qui, en 1259, étaient venus en Afrique s'emparer, par un coup de main heureux, de la ville de Sallé, qu'il leur reprit bientôt, il est vrai.

les aidèrent à recouvrer leur liberté. Enfin, les Sévillans, au dire de Zurita, se soulevèrent, et essayèrent de se rendre maîtres de la reine de Castille, qui se trouvait alors dans leurs murs, pendant que le roi était à Ségovie; mais leur tentative échoua, et Séville, trop bien gardée, ne put parvenir à secouer le joug des chrétiens.

Alonzo, en apprenant ces fâcheuses nouvelles, partit sur-le-champ pour l'Andalousie, après avoir réuni les infants ses fils, et convoqué les milices féodales et communales du royaume. Feignant de croire encore à la fidélité de ben al Ahmar, il lui envoya l'ordre de venir le joindre à la tête de ses milices; mais Ben al Ahmar s'excusa sur des motifs de religion et de politique, et prétendit, assertion fondée d'ailleurs, que ses sujets ne lui permettraient pas de se joindre aux chrétiens, ni même de rester neutre dans le conflit. Dès lors, tout se prépara pour la guerre; ainsi, grâce à la faute commise par Fernando en laissant subsister l'émirat de Grenade, une grande partie de ses conquêtes se trouva compromise, et l'Espagne se vit rejetée dans les horreurs d'une guerre d'extermination entre deux races qui ne pouvaient plus habiter sur le même sol. Bien que al Ahmar n'eût pas rompu ouvertement avec son suzerain, Alonzo, qui ne se méprit pas sur la valeur de son excuse, donna ordre aux commandants de sa frontière de traiter les Grenadins en ennemis, ordre que ceux-ci n'avaient pas attendu pour commencer les hostilités.

Ben al Ahmar, enfin décidé, sortit de Grenade à la tête de sa cavalerie, et battit Alonzo dans un premier engagement à Alcala de Ben Zaïde (1262). La guerre

continua dans tout le midi de l'Espagne sans avantages marqués de part ni d'autre, mais avec l'acharnement et la cruauté systématique qui distinguent toutes les guerres de religion. Pendant qu'Alonzo envoyait ses meilleures troupes contre les rebelles des Algarves, ben al Ahmar harcelait de ses algarades la frontière chrétienne. Mais, ayant imprudemment froissé l'orgueil de ses walis de Malaga, de Gomares et de Guadix, en leur préférant ses auxiliaires africains, les trois walis, imitant l'exemple tant de fois donné par les chrétiens méconteuts, se déclarèrent vassaux du roi de Castille et attaquèrent l'Emir de Grenade. Cette diversion, utile à la cause d'Alonzo, empêcha ben al Ahmar d'aller au secours des habitants de Murcie, qui l'appelaient. Alonzo, plus libre dans ses opérations, commença par assiéger Xerez, qui ne se rendit qu'au bout de cinq mois, après une résistance désespérée; tout ce que les assiégés purent obtenir du vanqueur irrité, ce fut la vie sauve; mais la ville resta dépeuplée, tandis que ses malheureux habitants, errants de tous côtés, allaient chercher un asyle à Malaga, à Grenade et en Afrique. Sidonia, Nebrija, Arcos, et toutes les petites villes voisines de Xérès, se rendirent aux mêmes conditions, et presque tous leurs habitants se réfugièrent à Grenade, dont l'Emir, dit la chronique, voyait ainsi diminuer ses états et augmenter sa population (1265).

Nous avons déjà raconté la prise de Murcie par Jayme d'Aragon en 1266, et le généreux désistement que ce monarque fit de sa conquête en faveur du roi de Castille. Nous avons cité (p. 350) l'absurde version de Conde, qui fait honneur à Alonzo, et à son vassal, l'Emir de Grenade, réconcilié avec lui, de la

prise de Murcie. Le seul fait authentique qui résulte de l'apocryphe récit de Conde, c'est que al Ahmar, lassé de la guerre et harcelé par ses walis révoltés, que soutenait Alonzo, demanda et obtint la paix, à condition qu'il paierait chaque année 250 mille maravédis en monnaie de Castille et aiderait Alonzo à recouvrer le royaume de Murcie, et que le roi, de son côté, cesserait de soutenir les trois walis dans leur rébellion (1).

Mais la mauvaise foi d'Alonzo mit bientôt fin à cette paix précaire : loin d'aider, comme il l'avait promis, ben al Ahmar à réduire à l'obéissance ses walis, il les encouragea sous main dans leur rébellion, et, sur les plaintes réitérées de l'Emir, il finit par exiger de lui qu'il reconnût l'indépendance des trois walis et s'abstînt de leur faire la guerre (1267). Ben al Ahmar, justement irrité de tant de perfidie, arma contre Alonzo; mais, voulant mettre jusqu'au bout le bon droit de son côté, l'Emir écrivit encore une fois à son déloyal suzerain pour lui reprocher de violer la foi jurée en soutenant contre lui des sujets rebelles; les trois villes qu'on lui demandait d'abandonner à ses walis, Malaga, Gomares et Guadix, étant les clefs de son royaume, il déclara qu'il les défendrait les armes à la main, mais qu'il ne demandait qu'à rester en paix avec son suzerain, pourvu que celui-ci s'abstînt de se mêler des affaires intérieures de son émirat (2).

(1) *Chron. d'Alonzo*, p. 17, au *verso*. La chronique partage l'erreur de Conde en attribuant à Alonzo et à ben al Ahmar, et non à Jayme, l'honneur de la prise de Murcie.

(2) Ces détails sont empruntés à Conde ; mais, suivant la *Chron. d'Alonzo*, ben al Ahmar vint à Murcie porter lui-même ses plaintes au roi, qui refusa d'abandonner la cause des walis. Al Ahmar se retira profondément blessé, mais

Mais Alonzo, peu soucieux de la parole donnée, et sachant d'ailleurs à quoi s'en tenir sur la fidélité de son vassal, continua ses préparatifs de guerre. La ville de Cadix, se fiant à sa forte position, négligeait de se garder contre une attaque. Cette ville, imprenable par terre, repose, comme on sait, sur un îlot, éloigné d'une lieue du continent, et ne touche à la terre ferme que par une étroite chaussée. Le roi, au dire de la chronique, envoya une flotte, commandée par son amiral, Pédro Martinez de Fé, s'emparer de Cadix par un coup de main hardi. Le butin fut immense dans cette ville, déjà commerçante, et que son admirable situation aux portes de l'Océan, dont elle tient la clef, destinait plus tard au monopole du commerce de l'Espagne avec l'autre monde. Mais les Castillans n'étaient pas en force pour s'y maintenir; ils l'évacuèrent au bout de quatre jours, avec leurs vaisseaux chargés de captifs et de richesses de toute sorte (1269). Nous n'avons mentionné cette expédition, peu importante en elle-même, que parce que les entreprises maritimes sont rares dans l'histoire de la Castille. Ajoutons que l'émirat de Grenade, maître de tout le sud de l'Andalousie et de ses deux principaux ports, Malaga et Cadix, s'opposait au développement que prit plus tard la marine espagnole.

Au milieu de toutes ces guerres, le roi Alonzo avait trouvé le temps de conclure, en 1268, le mariage de son fils aîné, don Fernando, avec Blanche de France, nièce de saint Louis. Avant le mariage, l'infant fut armé chevalier par son père, et les noces furent célé-

après avoir noué dès lors des intelligences avec les nobles castillans mécontents d'Alonzo, et semé autour de lui les germes de révolte qui éclatèrent plus tard.

brées en grande pompe à Burgos, en présence de tous les infants de Castille, du roi d'Aragon, et du prince Philippe, héritier de la couronne de France. Alonzo, toujours prodigue, puisa à pleines mains dans ses coffres, déjà épuisés, pour faire de ces royales épousailles les plus splendides qu'on eût encore vues en Espagne.

Dans cette même année, le jeune infant de Portugal, don Dyonisio (Denis), alors âgé de treize ans, vint à Séville rendre visite à son aïeul Alonzo X, et tâcher d'obtenir pour le Portugal l'exemption du tribut qui attestait le droit de suzeraineté exercé sur lui par la Castille depuis 1094 (1). Quant au droit du même genre que la Castille s'était réservé sur les Algarves, Alonzo, depuis plusieurs années, au dire de Ferreras, en avait fait remise au roi de Portugal. Le roi de Castille, qui aimait tendrement son petit-fils, était disposé à lui accorder sa demande. Mais, ayant consulté à ce sujet les *ricos homes* castillans, il trouva en eux une vive répugnance à se dessaisir, pour un caprice de leur roi, d'un des droits fondamentaux de la couronne. Alonzo, néanmoins, passa outre, par une prétention à l'omnipotence qui s'accordait mal avec sa faiblesse réelle; mais, en agissant ainsi, il s'aliéna toute la noblesse castillane, déjà mécontente des folles

(1) Voyez t. IV, p. 258 et 263. La plupart des historiens portugais soutiennent que ce droit de suzeraineté n'a jamais existé. Cependant on ne peut nier que le comté de Portugal, à la fin du XI[e] siècle, n'ait été une dépendance du royaume de Castille, sous Alonzo VI. Cette matière a été traitée fort au long dans un énorme *factum* de Fernandez de Castro, écrit par ordre de Philippe IV, sous le titre de *Portugal convencida*, in-4, Milan, 1648. Ce qui résulte à mes yeux de cette obscure question, c'est que le droit a existé, mais que, n'ayant pas été réservé expressément par la Castille, et d'ailleurs abandonné par Alonzo X, il est tombé en désuétude.

dépenses qu'entraînaient ses prétentions à la couronne impériale.

L'infant don Felipe, frère du roi, naguère archevêque de Séville, et le comte Nuño de Lara, se distinguèrent par la vivacité de leur opposition. Exploitant avec art le mécontentement des *ricos homes*, ils les décidèrent à se confédérer, comme les *ricos homes* de l'Aragon en 1265, pour obtenir à main armée le redressement de leurs griefs ; et l'imprudente libéralité d'Alonzo devint ainsi le principe de toutes ses disgrâces.

En 1270, l'infant don Felipe, don Nuño de Lara, don Lope Diaz de Haro, seigneur de Biscaye, don Fernando Ruiz de Castro, et les principaux nobles de Léon et de Castille, se réunirent à Lerma, où ils formèrent une ligue offensive et défensive contre le roi. Le premier soin des révoltés fut de se mettre en rapport avec don Enrique, gouverneur de la Navarre en l'absence de son frère, le roi Thibault II, brouillé avec le roi de Castille. Quêtant partout des ennemis à leur roi et à leur pays, ils s'assurèrent également l'appui du roi de Portugal, et nouèrent, en outre, des intelligences avec les Émirs de Grenade et de Maroc. Enfin, armant leurs propres milices, en attendant les secours qui leur étaient promis, ils se mirent à ravager les domaines et les bonnes villes d'Alonzo, comme s'ils se fussent trouvés en pays ennemi.

Bientôt instruit de leur révolte, qu'ils décoraient d'un spécieux prétexte de zèle pour le bien public, Alonzo, qui ne sut jamais ni résister ni céder à propos, fit payer aux mécontents quelques sommes arriérées qu'il leur devait pour les fiefs en argent qu'ils

tenaient de lui. Il espérait ainsi désarmer leurs exigences ; mais les rebelles, levant de nouvelles troupes avec l'argent de leur roi, se montrèrent moins disposés que jamais à rentrer dans le devoir. Alonzo leur fit demander alors quels étaient leurs griefs, et les mécontents se hâtèrent d'en dresser la liste, alléguant « que les *fueros* donnés par le roi aux villes empiétaient sur leur juridiction féodale ; que le roi n'avait pas à sa cour d'alcaldes castillans pour juger les procès ; que le roi et ses fils acceptaient, au grand détriment de la noblesse, les actes d'adoption (*prohijamientos*) et les testaments faits en leur faveur par les *ricos homes* et *hijos dalgo*. Ils demandaient, en outre, que les aides (*servicios*) votées pour les dépenses publiques le fussent pour un temps plus court, et non à titre de *fuero*. Ils se plaignaient aussi très vivement de la contribution appelée *alcabalà;* des empiétements que faisaient sur leurs droits les délégués du pouvoir royal, *merinos*, *corregidores* et *pesquisidores;* enfin du tort que leur causaient les *poblaciones* royales en Galice et Léon, en leur enlevant leurs vassaux, et les impôts qu'ils en tiraient (1).

Les nobles, comme on le voit, ne s'occupaient, dans tous ces griefs, que des intérêts de leur caste, et nullement de ceux du pays. Alonzo, qui savait à quoi s'en tenir sur le prétendu zèle des révoltés pour le bien public, au lieu de trancher la querelle par un coup de vigueur, aima mieux transiger honteusement en

(1) Ces détails, curieux surtout pour celui qui veut approfondir les institutions de la Castille, se trouvent dans la *Chron. d'Alonzo*, p. 14 et 15, qui rapporte avec une insupportable prolixité toute la querelle d'Alonzo et de ses nobles. J'ai du reste traité quelques unes de ces questions dans mon chapitre de la féodalité, à la fin du volume.

cédant à la plupart de leurs demandes. Ayant mandé les mécontents pour ouïr la réponse qu'il voulait leur faire, ceux-ci refusèrent d'entrer dans Burgos, où le roi se trouvait; mais ils vinrent, en tenue de guerre et suivis de tous leurs hommes d'armes, tenir, devant les portes de la ville, ces Cortès armées où la royauté, que Fernando III avait léguée à son fils, victorieuse et obéie, s'abaissait honteusement devant une noblesse rebelle.

Le roi, « allant trouver, dit la chronique, ses nobles qui ne voulaient pas venir à lui, » répondit à leurs plaintes en confirmant leur *fuero de los hijos dalgo* (ou *fuero viejo*, voyez t. IV, p. 498), et en les affranchissant de la juridiction de tout *fuero* communal. Quant aux alcaldes, bien qu'il en eût, dit-il, d'excellents à sa cour, il promit d'en avoir de Castillans, puisque ainsi le requéraient ses amés et fidèles vassaux; aux plaintes concernant les adoptions et testaments en faveur du roi et des infants il répondit en y renonçant pour lui-même ; mais il se refusa à enlever à ses fils ce droit acquis à tout Castillan. En ce qui concernait les aides ou *servicios*, il répondit que ces contributions avaient été votées pour subvenir aux dépenses de la guerre sainte, à la solde de ses grands vassaux, et aux frais de son élection à l'empire ; mais il consentit à s'abstenir de les réclamer à titre de *fuero* (1), et promit de s'y engager par charte écrite et scellée de son sceau; il exempta tous les *hijos dalgo* de l'impôt de l'*alcabala*, bien qu'ils eussent consenti

(1) Sans doute, en exigeant que les impôts ne fussent pas réclamés à titre de *fuero*, les *ricos homes* voulaient empêcher que la couronne se fît un droit permanent de ce qui devait être une charge temporaire, votée et consentie par les Cortès du pays. Leur demande était juste, puisque Alonzo l'accorda sans discussion.

à le payer, pour la réparation des murs de Burgos; il promit de châtier sévèrement tous les délégués royaux qui auraient abusé de leur pouvoir; de ne jamais faire de *poblaciones* que sur les territoires appartenant à la couronne, sans empiéter sur le ressort des *fueros* voisins, s'engageant même à défaire celles qu'il avait faites si ôn lui prouvait que les rois ses aïeux en avaient agi de même avant lui. Enfin, il ajouta que, si quelque *rico home* ou chevalier avait à se plaindre de lui, il lui rendrait justice aux termes du *fuero viejo;* que, du reste, s'il donnait quelque chose à des hommes d'autres pays, c'était pour faire honneur au sien; que ses prétentions à la couronne impériale étaient fondées sur le choix des électeurs de l'empire et sur la sanction du Saint-Père, et que, pour l'honneur de son royaume, il devait donner suite à cette élection; enfin, qu'ils savaient bien que jamais roi de Castille n'avait fait tant de largesses à ses *ricos homes*, et qu'ils n'avaient jamais été aussi riches en armes, en fiefs et en chevaux. »

Tout en se tenant pour satisfaits de ces concessions, les nobles exigèrent que le roi assemblât ses Cortès pour les faire ratifier par elles. Alonzo s'empressa d'y consentir; mais, pendant ce temps, les mécontents continuaient leurs intelligences avec la Navarre; il ne fallut pas moins que les exorbitantes prétentions de don Enrique, qui redemandait tout le pays au nord de Burgos, conquis naguère par la Castille, pour faire rompre les négociations. Cependant, les Cortès s'étant rassemblées à Burgos, les *ricos homes*, qui les avaient demandées, refusèrent de s'y rendre, en prétextant des craintes pour leur sûreté. Il fallut, pour les décider, un sauf-conduit du roi; et ils vin-

rent tous en armes, et suivis de toutes leurs milices, traiter avec lui comme avec un ennemi. Là, leurs exigences redoublèrent en raison même des concessions qu'on leur avait faites, et ils allèrent jusqu'à demander au roi de détruire les *poblaciones* qu'il avait faites en Castille; de les exempter de tout impôt, eux et leurs vassaux; de renoncer à tout droit de douanes sur les marchandises importées, et enfin de se dessaisir des châteaux d'Orduña et de Balmaseda, que les Laro et les Castro réclamaient comme leur héritage.

Le roi répondit de son mieux à ces nouveaux griefs, en cédant sur les uns, en transigeant sur les autres; il fit observer, avec beaucoup de sens, aux mécontents, que « ceux qui avaient tous les jours quelque » don à demander au roi ne devaient pas chercher à » diminuer les revenus de son royaume, et à tarir la » source de ses libéralités. » Néanmoins, il permit à ceux qui ne voudraient pas payer les impôts votés de s'en dispenser, et promit de faire décider en justice toutes les querelles qui pourraient s'élever entre eux et lui. « Et, ajoute la chronique, dans tous ces débats, le roi montra si bien son bon droit, que tous ceux qui étaient là convinrent qu'il avait la raison et la justice pour lui, et que les *ricos homes* lui cherchaient querelle bien sans raison. »

Enfin, pour mettre le comble aux embarras de la pauvre royauté de Castille, quelques uns des prélats du royaume, se piquant d'honneur à leur tour, vinrent ajouter leurs exigences à celles des *ricos homes*, et lutter avec eux de prétentions dénuées d'équité et de raison. S'il faut même en croire la chronique, ce seraient eux qui auraient sous main poussé l'infant et

ses complices dans la voie de la révolte ; aussi ajoute-t-elle que « le premier mouvement d'Alonzo fut de chasser du royaume ces prélats rebelles ; mais, de peur d'augmenter le désordre, qui était déjà bien assez grand, et de se brouiller avec le Saint-Père, il engagea les prélats comme les *ricos homes* à s'en remettre, pour leurs griefs, à l'arbitrage de juges nommés par les deux parties. » Parmi ceux que nomma le roi se trouvèrent la reine Violante, l'infant don Fadrique, l'infant don Sancho, archevêque de Tolède, et les évêques de Palencia, de Cuenca et de Calahorra.

Les *ricos homes*, qui n'avaient pas la moindre envie d'en venir à un accommodement, se voyant à bout de leurs griefs, fondés ou non, prirent brusquement le parti de quitter Burgos, malgré tous les efforts du roi pour les retenir. Mais les prétextes, et sans doute aussi l'appui du pays, leur manquant pour entamer une guerre civile, ils envoyèrent, aux termes du *fuero viejo* (1), déclarer au roi leur suzerain « qu'ils *se quittaient* de lui, et lui demandaient terme (*plazo*) de trente jours, de neuf et de trois, pour qu'ils pussent sortir du royaume, et des dépositaires (*porteros*, mot à mot *portiers*) à qui ils pussent remettre les fiefs et châteaux qu'ils tenaient de lui. » Le roi fit droit à leur demande. « Et il voulait, dit la chronique, marcher derrière eux, pour les empêcher de faire du mal au pays : car il croyait que tous les *ricos homes* et *concejos* de l'Estrémadure étaient prêts à le servir, et à marcher sur son ordre ; mais, voyant que la chose n'était pas aussi certaine qu'il l'avait cru, il envoya avec eux quelques uns de ses alcaldes pour les guider, et leur faire donner des gites (*posadas*) pour leur argent, et

(1) Voyez mon chapitre sur la féodalité.

les défendre, afin que ceux du pays ne leur fissent pas de mal, » preuve que leur rébellion n'était pas populaire en Castille. Les rebelles se mirent en chemin par l'Estrémadure pour Grenade, pillant et brûlant sur leur route, en dépit de leurs guides, villes, églises et villages, comme ils eussent fait en terre de Maures.

Vainement le roi écrivit à ces vassaux rebelles, comblés de ses bienfaits, les lettres les plus touchantes (1). Ils poursuivirent leur route sans daigner même lui répondre, traînant après eux jusqu'à cinq mille têtes de bétail, glorieux trophée conquis sur leur pays et sur leur roi (1272). Arrivés à Jaen, ils y trouvèrent les infants, fils du roi, et l'infant d'Aragon, archevêque de Tolède, avec les évêques de Palencia et de Ségovie, et les grands maîtres des ordres, envoyés par le roi pour faire auprès des mécontents un dernier effort. Cet effort fut inutile, et ceux-ci, continuant leur route, arrivèrent avec leur butin à la cour de Grenade, où ils furent reçus à bras ouverts.

Là, de nouvelles négociations recommencèrent entre le roi et ses sujets rebelles. De nouvelles listes

(1) La chronique contient neuf lettres distinctes d'Alonzo, fort longues pour la plupart, et adressées nominativement à l'infant, à don Nuño de Lara, à don Lope Dias de Haro, et aux principaux nobles rebelles. Le roi rappelle à chacun d'eux, avec beaucoup de force et de dignité, les bienfaits dont il les a comblés; mais la longueur de ces lettres nous empêche de les citer. En général, toute cette querelle d'Alonzo avec ses *ricos homes* est traitée par la chronique avec beaucoup de soin; au milieu d'une fatigante prolixité, on trouve beaucoup de détails curieux sur les mœurs de l'époque, et les relations féodales des grands vassaux avec le roi, et sur les brigandages qu'ils exerçaient dans leurs fiefs. « Vous vous plaignez que le roi viole vos *fueros* (*vos desafuera*), dit une » de ces lettres; mais c'est vous qui foulez aux pieds les *fueros* de Castille et » Léon en ravageant le pays, et en déshonorant les *hijos dalgo* des domaines » royaux, et leurs filles et leurs femmes; en tournant contre le roi les armes » et l'argent qu'il vous a donnés pour le servir, et en vous unissant à ses en- » nemis.... etc. »

de griefs, plus absurdes encore, et qui dépouillaient la royauté de tous ses revenus comme de tous ses droits, furent expédiées à Alonzo. Celui-ci, malgré sa répugnance à se dépouiller des prérogatives les plus essentielles de sa couronne, céda encore, sur les instances de la reine et de ses fils.

Mais cette dernière concession fut encore inutile : cette noblesse factieuse, si long-temps façonnée au joug, s'emportait sous la main novice qui tenait les rênes de l'état, et se sentait forte de la faiblesse d'Alonzo. La royauté castillane, d'ailleurs, en cessant d'être conquérante, avait perdu les moyens d'être libérale; Alonzo X n'avait plus à donner à ses nobles, avides encore plus que rebelles, les fiefs en terre conquise, qu'Alonzo VIII et Fernando III leur avaient prodigués. Enfin cette vie errante et aventureuse de vassaux qui *se quittaient* de leur suzerain; ce défi hautain jeté aux lois qui les avaient gênés si long-temps; ces fructueuses algarades en terre de Castille comme en pays ennemi, et jusqu'à cet exil triomphant à la cour de Grenade, dans la riche Andalousie, où leur épée paierait au besoin l'hospitalité qu'on leur donnait, tout charmait l'humeur indocile de ces nobles aventuriers, qu'autorisait de son exemple un frère de leur roi. Quiconque a étudié, à la source même, dans les chroniques, l'esprit du moyen âge; quiconque a pris sur le fait ces étranges natures d'hommes, où le mal est l'œuvre du caprice encore plus que de l'intérêt, et où l'esprit d'aventures est le plus puissant de tous les mobiles et le plus écouté de tous les conseillers, comprendra ce vertige soudain qui semble s'être emparé de la no-

blesse castillane, plus dévouée naguère à ses rois.

Nous avons vu la noblesse aragonaise et catalane, sous Jayme Ier, essayer aussi ses chances de révolte; mais elle avait affaire à un roi conquérant qui avait des royaumes à découper en fiefs, à un monarque toujours victorieux, que la lutte n'épouvantait pas, et pour qui régner c'était combattre. Jayme, par un heureux mélange de douceur et de fermeté, parvint à contenir ses nobles rebelles, en léguant, il est vrai, à son fils la querelle qu'il n'avait pas su finir. Mais Alonzo, moins heureux, et surtout moins habile, semble, par ses concessions, exciter au lieu de les fléchir les insatiables exigences de ses nobles; et nous verrons bientôt la querelle, s'envenimant chaque jour, finir par lui coûter le repos, le pouvoir, et enfin la vie.

L'Émir de Grenade, plus profond politique qu'Alonzo, avait bien vite compris le parti qu'il pouvait tirer de la rébellion de l'infant et des nobles castillans. La chronique nous donne tout au long le traité qui fut conclu entre eux, et scellé de leur double sceau: car à cette époque de foi douteuse, où la fraude dénouait toutes les questions que la force ne pouvait pas trancher, les serments écrits étaient les seuls auxquels on ajoutât quelque foi, en attendant que l'heure vînt de les violer. Par ce traité, écrit en arabe et en latin, les nobles castillans prêtaient foi et hommage (*pleyto homenage*) à l'Emir, en s'engageant à le servir comme fidèles vassaux envers et contre tous, Maures ou chrétiens; à l'aider, même par les armes, à faire exécuter par Alonzo les traités existants; à ne pas conclure la paix avec le roi de Castille sans son consentement, et à faire à ce der-

nier la guerre de toutes leurs forces s'il attaquait l'Emir (1). Celui-ci prit avec eux les mêmes engagements, et, chose étrange! le traité fut conclu, non seulement pour la durée du règne d'Alonzo, mais pour celui de don Fernando, son fils, et de ses successeurs, et dut lier également al Ahmar son fils, et tous ses descendants.

On sourit en lisant ces traités, qui engagent l'avenir de deux ou trois générations de rois, traités signés de part et d'autres avec une égale bonne foi, et qu'on se hâte de rompre dès qu'un intérêt nouveau fait taire celui qui les avait dictés. Cependant les réfugiés payèrent loyalement à l'Emir sa fastueuse hospitalité, en faisant pour lui la guerre à ses walis révoltés, appuyés par Alonzo, comme les rebelles castillans l'étaient par ben al Ahmar. Celui-ci récompensa ses nouveaux alliés en leur attribuant une large part des dépouilles, et en les comblant, en toute occasion, d'honneurs et de présents. Mais les forces de l'Emir, trop divisées entre ses nombreux ennemis, ne lui permettaient pas de pousser la guerre avec vigueur; las à la fin de cette guerre de détail, il prit un parti dangereux: ce fut d'appeler à son secours l'Emir de Maroc, ben Youssouf, des beni Merin, en lui demandant un renfort de cavalerie qui le mît à même de tenir tête à la fois à ses wallis et au roi de Castille.

Ben Youssouf, alors occupé de ses guerres contre les beni Zeyan, Emirs de Tlemcem, répondit par la promesse de passer en Espagne à la tête d'une puissante

(1) Conde et Ferreras prétendent que les émigrés se réservèrent la faculté de ne pas porter les armes contre leur ci-devant suzerain Alonzo, aux termes de la loi féodale; mais le traité cité par la chronique, p. 24, dit expressément le contraire, et il y a là mauvaise foi insigne de la part de Ferreras.

armée, pour y relever la fortune de l'Islam, dès qu'il aurait rétabli la paix en Afrique. Cette nouvelle, en ranimant le courage des Musulmans andaloux, frappa de terreur toutes les populations chrétiennes du midi de la Péninsule.

Cependant l'Emir, aidé de ses auxiliaires chrétiens, continuait la guerre contre ses walis. Voulant écraser par un coup décisif cette rébellion sans cesse renaissante, ben al Ahmar réunit toutes ses milices, et, se mettant lui-même à la tête de sa cavalerie, il marcha avec l'infant et les chevaliers castillans contre les rebelles, qui venaient d'envahir son territoire. La lance d'un des cavaliers se brisa dans ses mains en sortant de la porte de Grenade, ce qui fut regardé comme un mauvais présage. En effet, le jour même du départ, l'Emir se sentit saisi d'un mal soudain, et il fallut le ramener en litière à Grenade, dont l'armée tout entière reprit le chemin avec lui. Mais, avant même qu'il y fût rentré, le mal prit une telle violence, que force fut de lui dresser à la hâte une tente dans la campagne. Les médecins, consternés, ne savaient quel remède appliquer, lorsqu'un vomissement de sang, suivi de convulsions, termina brusquement la vie de l'Emir (1273).

Mohammed ben al Ahmar, premier Emir de Grenade, fut, comme tous les fondateurs de dynastie, doué de ces hautes qualités qui font les rois, plus que le hasard de la naissance. Par un habile mélange de politique et de courage, il parvint à assurer, au milieu de tant rivalités et de périls, la précaire existence de son émirat. Et qu'on ne l'accuse pas d'avoir humilié l'honneur de l'Islam devant le roi de Castille en se reconnaissant son vassal : ce vasselage, sitôt ter-

miné par la révolte d'Andalousie, ne fut pour lui, comme on l'a vu, qu'un moyen de gagner du temps et de surprendre la bonne foi d'Alonzo. Du reste, si frêle que fût l'existence du nouvel état, si resserrée que fût son enceinte, le courage et le talent de son roi lui donnèrent une importance bien supérieure à son étendue ; et la nombreuse population qui s'y pressait peut seule expliquer cette durée de deux siècles et demi réservée à un petit état, qu'entouraient de tous côtés les haines et les forces de la chrétienté espagnole.

Mohammed II, prince digne de continuer l'œuvre de son père, qu'il semblait en toutes choses avoir pris pour modèle, lui succéda sans opposition. Il fit à l'Émir défunt de magnifiques funérailles, et fit enfermer son corps embaumé dans un cercueil d'argent, qu'ornait l'épitaphe suivante : « Ici repose le sultan très haut, forteresse de l'Islam, honneur du genre humain, gloire du jour et de la nuit, pluie de générosité, rosée de clémence, splendeur de la loi, rempart de la tradition, épée de vérité, lion de la guerre, etc..... »

Mais bientôt, jaloux de faire à son père de plus nobles funérailles en poursuivant l'expédition que la mort de l'Émir avait interrompue, Mohammed II se mit en campagne contre les walis rebelles, à la tête des milices africaines et andalouses, et des chevaliers castillans, ses vassaux de fraîche date. Ceux-ci, jaloux à leur tour de signaler leur dévoûment à leur nouveau suzerain, firent, de l'aveu même des chroniqueurs arabes, des prodiges de valeur : l'armée des walis, taillée en pièces, se dispersa bientôt devant l'Emir victorieux, qui s'en retourna à Grenade, et récompensa par de riches présents le courage de ses alliés.

Cependant les négociations continuaient toujours entre Alonzo et les émigrés castillans : ils offrirent même de négocier la paix entre lui et son vassal, l'Emir de Grenade, s'il voulait cesser de protéger les trois walis rebelles ; mais Alonzo, se flattant par ce moyen de tenir toujours l'Emir en échec, refusa d'abandonner ses protégés, et les négociations échouèrent encore une fois.

Alonzo de Castille, grâce à ses guerres avec Grenade et à ses éternelles prétentions à l'empire, avait plus que jamais besoin d'argent, et n'en obtenait guère de ses sujets, lassés de voir le fruit de leurs sueurs consacré à acheter des alliés à Alonzo au fond de l'Italie et de l'Allemagne. Ayant réuni à Almagro, en 1273, les Cortès de son royaume, il leur arracha néanmoins quelques subsides, en engageant l'avenir pour acheter le présent, et obtint de ses peuples, par une transaction toute à leur profit, que, sur quatre ans d'impôts déjà votés, on lui en payât deux de suite, à condition qu'il ferait grâce des deux autres.

La mort de Richard de Cornouailles, en 1272, avait ravivé les espérances d'Alonzo, son compétiteur au trône impérial ; mais vainement il essaya, par des ambassades réitérées, et même par des envois de troupes, de réchauffer le zèle de ses alliés d'Italie, et d'obtenir l'appui du Saint-Père : personne, en Italie comme en Allemagne, n'était parvenu à prendre au sérieux ses prétentions à la couronne des Hohenstaufen. Il y avait, en effet, contradiction trop flagrante entre la conduite de ce roi, qui, d'un côté, remuait l'Europe de ses intrigues, et qui, de l'autre, à genoux devant quelques nobles révoltés, prostituait la dignité royale en mendiant leur soumission. Alonzo, en un mot,

voulait être empereur et ne savait pas être roi : de là, les fautes et les malheurs de son règne ; de là, ce mépris des belliqueuses populations de la Castille, mépris qu'on voit percer à travers le respectueux silence des chroniques, pour un roi qui ne savait ni combattre ni se faire obéir, et qui pactisait honteusement avec ses vassaux révoltés, en leur faisant litière des droits de la couronne, sans savoir jamais à propos ni pardonner ni punir !

L'Allemagne, depuis l'extinction de la race glorieuse des Hohenstaufen, se trouvait en quelque sorte annulée comme puissance politique. Chacun des petits princes allemands, membres rivaux de ce grand corps germanique, qui, moins heureux que l'Espagne, soupire depuis tant de siècles après l'unité sans pouvoir y parvenir, exploitait à son profit les désordres d'un interrègne qu'aucun d'entre eux n'était pressé de voir finir. Mais, heureusement pour la paix de l'empire, la tiare pontificale, et le rôle élevé d'arbitre dans ces longs débats, venaient d'échoir à un pape digne de comprendre la hauteur de sa mission, et de la remplir sans la dépasser. Grégoire X, préoccupé d'une grande et sainte ambition, celle de rendre la paix à l'Eglise et au monde, dépensait alors tous les efforts de sa politique pour ramener la concorde entre les rois de France, d'Angleterre, de Sicile, de Castille et d'Aragon, discordante famille qu'il voulait réunir dans un intérêt commun, celui de la guerre contre les infidèles.

Grégoire X, comme Alonzo, rêvait aussi une croisade, mais en Terre-Sainte, rêve insensé après le dernier et solennel échec que venait de recevoir l'esprit des croisades par la mort de saint Louis à Tunis. Las

de rencontrer toujours en travers de ses desseins les vaines prétentions d'Alonzo, vainement il avait essayé de lui persuader de renoncer à ses droits, pour qu'un nouvel empereur, mettant fin aux longues discordes d'un interrègne de seize ans, pût prêter l'appui de son nom à la sainte entreprise qu'il méditait; mais Alonzo eût plutôt renoncé à la couronne de Castille, à la vie même, qu'à cette couronne impériale qu'il poursuivait depuis 15 ans, et qui semblait fuir devant lui. Enfin le Saint-Père, perdant patience, enjoignit aux électeurs de procéder à une élection nouvelle, et de mettre fin à ce long schisme. Rodolphe, souche de l'illustre maison de Habsbourg, fut élu à l'unanimité, moins une voix, en octobre 1273. Alonzo, comme on pouvait s'y attendre, protesta contre l'élection; mais ses réclamations impuissantes ne trouvèrent d'écho ni en Allemagne ni en Italie.

Pour s'occuper tout entier de sa grande affaire de l'empire, Alonzo voulait à tout prix terminer sa querelle avec l'Emir de Grenade et les émigrés castillans. La mort de ben al Ahmar et l'avénement de son fils au trône de Grenade rendaient une réconciliation plus facile. Déjà même quelques uns des *ricos homes*, et entre autres le chef de la maison de Castro, s'étaient séparés des rebelles, et étaient venus faire un à un leur paix avec le roi, qui les avait accueillis de son mieux, et reçus à merci. Enfin, le retour en Castille de l'infant don Enrique (1), et les avis qu'il donna à son frère sur le danger d'une invasion africaine, ache-

(1) On se souvient que ce prince, échappé aux dangers qui le menaçaient en Afrique, avait passé en Italie, où il prit une part active aux guerres de Sicile. La chronique arabe de Conde le fait à tort revenir directement d'Afrique en Espagne.

vèrent de décider Alonzo à un rapprochement. La reine Violante, fille de Jayme d'Aragon, princesse plus habile et plus sage que son époux, fut heureusement chargée de ces négociations, de concert avec son fils aîné, l'infant Fernando, et le grand-maître de Calatrava.

Les rebelles, après de longs pourparlers, rabattirent quelque chose de leurs prétentions pour obtenir le reste, et le nouvel Emir se décida avec eux à faire le premier pas vers une réconciliation, en rendant visite à la reine de Castille, à Cordoue, où il fut reçu avec de grands honneurs. En se voyant de plus près, on s'entendit mieux, et bientôt Alonzo, informé du tour heureux que prenaient les affaires, se rendit à Séville, où vinrent le rejoindre les négociateurs. Toute la royale famille se trouva donc encore une fois réunie, et l'infant don Felipe, avec tous ses compagnons d'exil, s'y réconcilia enfin avec son frère. Il fut convenu que le roi pardonnerait aux émigrés tout ce qui s'était passé, leur rendrait leurs fiefs, rentes et *honneurs*, et satisferait à tous leurs griefs, ainsi qu'il avait été arrêté d'avance. Quant à l'Emir, prince jeune et entreprenant, dont il fallait se hâter de faire un vassal au lieu d'un ennemi, Alonzo lui fit grand accueil et voulut l'armer chevalier de sa main. Après les fêtes vinrent les affaires, et Mohammed II, en prêtant foi et hommage au roi de Castille, comme à son suzerain, s'engagea à lui payer chaque année un tribut de 300 mille maravédis, et déchira le traité conclu par lui avec les émigrés.

Jusque là, il n'avait pas été dit un mot de l'affaire qui tenait le plus à cœur à l'Emir, c'est-à-dire de ses walis révoltés, qu'Alonzo s'obstinait à soutenir. Mais

laissons parler la chronique arabe, qui ne manque pas ici d'une certaine grâce naïve, qu'on trouve plus souvent dans les chroniques chrétiennes. « Mohammed, doué des plus heureuses dispositions, joignait à toutes les grâces d'un jeunesse florissante une réserve et un tact au dessus de son âge ; il parlait avec une grande facilité la langue de Castille, et il aimait à s'entretenir avec la reine Yolant et avec ses demoiselles ; et un jour qu'il lui rendait visite, la reine le surprit par une demande indiscrète, car Mohammed ne s'attendait pas à voir traiter des affaires d'état dans un boudoir de reine. Elle lui dit qu'elle avait à le requérir d'un don, et qu'elle espérait qu'en courtois chevalier, il ne la refuserait pas. Mohammed, sans défiance, lui accorda sur-le-champ sa requête avec grande courtoisie. Alors la reine le supplia, de sa voix la plus caressante, d'accorder une trêve d'un an aux trois walis, et que pendant ce temps on s'occuperait de les réconcilier avec lui. Mohammed y consentit en dissimulant son ressentiment, connaissant par là clairement que le projet des chrétiens était de l'affaiblir et de l'embarrasser par cette guerre intérieure, qu'ils pouvaient réveiller quand et comme ils le voudraient. Et il prit congé du roi, de la reine et des infants, qui faisaient grand cas de lui, et s'en retourna dans ses états. Et cette entrevue de Séville eut lieu au Ramazan de l'an 671 (1274). »

Libre de toute préoccupation intérieure, Alonzo ne songea plus qu'à son projet favori de croisade en Allemagne, en quête de la couronne impériale. Les cités lombardes d'Italie, ses alliées, venaient encore de ranimer son zèle en l'appelant à leur aide par une nouvelle ambassade. Alonzo s'étant rendu à Tolède,

où il toucha le tribut de l'Émir de Grenade, s'occupa, avec cette activité tracassière que les âmes faibles prennent pour de la force, des préparatifs de son expédition. Il réunit à Séville, le seul port qui lui appartînt dans la Méditerranée, et dans ceux de la Galice et des Asturies, des vaisseaux qu'il fit charger de munitions de bouche et de guerre, et leur donna rendez-vous à Marseille. Il envoya aussi par terre de nombreux convois de provisions qui devaient l'attendre au même endroit.

Réunissant ensuite autour de lui toute sa famille et les Cortès de ses royaumes, il leur fit part de son projet d'aller revendiquer la couronne impériale, projet retardé par sa querelle avec ses *ricos homes;* il fit reconnaître son fils aîné Fernando pour lieutenant général du royaume, tant que durerait son absence, et pour héritier de la couronne, en cas qu'il lui arrivât malheur dans son expédition. Don Nuño de Lara, le chef des rebelles, fut nommé gouverneur de la frontière, sans doute pour qu'il pût intriguer plus à son aise avec son ancien suzerain, l'Emir de Grenade. Alonzo recommanda en outre à son fils d'honorer et de bien traiter les infants ses oncles et ses frères, car l'infant don Manuel était le seul qui accompagnât le roi dans son voyage, et de soutenir ses alliés les walis de Guadix, de Gomarès et de Malaga, afin d'avoir prise par eux sur l'Emirat de Grenade.

En même temps, le concile de Lyon étant près de s'assembler, Alonzo y envoya ses ambassadeurs pour protester, auprès du pape et du concile, contre l'élection de Rodolphe de Hapsbourg. Mais ni le pape ni le concile n'accueillirent cette protestation; et le pape écrivit à l'opiniâtre monarque pour l'engager, dans

l'intérêt général de la chrétienté et de l'Eglise, à abandonner ses triples prétentions sur l'empire, sur la Souabe et sur la Navarre. Le pape consentit même, pour amener Alonzo à ce sacrifice, à lui accorder pour six ans le tiers des dîmes levées par le clergé de ses états, pour être employées à la guerre contre les infidèles. Mais Alonzo, ne se tenant pas pour battu, résolut d'aller en personne faire valoir ses droits auprès du concile et du Saint-Père. Il se mit donc en route pour la France en mars 1274, et eut à Requeña, en passant par l'Aragon, l'entrevue avec Jayme que nous avons déjà contée. Les sages conseils que le vieux roi d'Aragon donna à son gendre furent, on le sait, complétement perdus; et Alonzo, continuant son voyage, rencontra à Beaucaire le S.-Père. Mais Grégoire X, qui avait déjà reconnu la validité de l'élection de Rodolphe, se montra fort peu disposé à troubler la paix de l'empire, si péniblement restaurée, pour appuyer la vaine candidature d'Alonzo. Celui-ci, trompé dans ses plus chères espérances, et voyant, comme dit la chronique, « qu'on se moquait de lui » (*que le trayan en burla*), quitta le Saint-Père de fort mauvaise humeur; et, apprenant dans ce même moment l'invasion de l'Andalousie par l'Emir de Maroc, et la mort de son fils Fernando, il prit brusquement le parti de retourner sur ses pas (1275).

Mais Alonzo, même quand il prenait un bon parti, ne le prenait jamais qu'à demi. Bien loin de renoncer à son malencontreux projet, il continua à porter le titre d'empereur, et à revêtir tous ses actes du sceau de l'empire. Il écrivit en outre à ses alliés d'Italie, et à Ottokar, roi de Bohême, son seul allié parmi les électeurs, que son intention n'était nullement de re-

noncer à la couronne, et qu'aussitôt après avoir mis en ordre les affaires de Castille, il passerait en Allemagne pour y soutenir ses droits, qu'il les conjurait de ne pas abandonner.

Revenons maintenant à l'Andalousie, que l'imprudente absence d'Alonzo livrait aux intrigues de Mohammed et aux armes de l'Emir de Maroc. Mohammed gardait au fond du cœur un profond ressentiment du tour que la reine Violante lui avait joué. Résolu de se venger à tout prix, dût-il lui en coûter son Emirat, il réitéra ses instances auprès de ben Youssouf, Emir de Maroc, pour l'engager à passer en Espagne, et à profiter de l'absence d'Alonzo pour envahir ses états. Il promit même de lui livrer, pour faciliter son passage, les deux ports d'Algésiraz et de Tarifa, les clefs de l'Andalousie et du détroit. Ben Youssouf, qui venait de terminer par une série de victoires ses longues guerres dans le Magreb, joyeux de voir s'ouvrir devant lui cette Péninsule, si long-temps fermée pour les Africains, accepta avec empressement l'offre de Mohammed, et réunit de toutes parts des troupes pour l'expédition. Le bruit du prochain débarquement des Africains répandit aussitôt la joie chez les Musulmans et la terreur chez les chrétiens de l'Andalousie; quant aux trois walis rebelles, craignant, s'ils ne se réconciliaient avec l'Emir de Grenade, d'être exposés au premier effort des armes africaines, ils se hâtèrent de conclure la paix avec lui. Un premier corps d'armée, de dix-sept mille hommes, commandé par le prince Abou Zeyan, fils de Youssouf, franchit le détroit, et occupa Algésiraz et Tarifa, que leur livra Mohammed. Le jeune prince, voulant signaler son arrivée par un coup d'éclat, poussa jus-

qu'à Xerez, dévasta tout le pays sans rencontrer un seul chrétien, et s'en retourna à Algésiraz chargé de butin. Les Musulmans andaloux, qui depuis la funeste journée de *Las Navas* n'osaient plus faire face aux chrétiens sur un champ de bataille, accoururent en foule sous les drapeaux africains, et l'étoile de l'Islam, si long-temps humiliée, se releva plus brillante que jamais (1274).

Bientôt l'Emir de Maroc lui-même, à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse, franchit à son tour le détroit, et fut reçu par l'Emir de Grenade comme un libérateur et un maître, plutôt que comme un allié. Les deux Emirs arrêtèrent le plan de la campagne, et l'on convint que ben Youssouf parcourrait le territoire de Séville jusqu'à Ecija, tandis que Mohammed envahirait le pays de Jaen, de manière à ce que les deux armées, assez rapprochées pour se prêter secours au besoin, fussent assez distantes pour redoubler la terreur de l'ennemi. Enfin les walis furent chargés d'opérer une diversion du côté de Cordoue. « Alors, dit la chronique arabe de Dombay (II, 297), le prince des croyants se hâta d'attaquer ces odieux chrétiens : car c'était là sa seule pensée, son seul désir ; et pour elle il en perdait le dormir, le boire et le manger. Et marchant toujours devant lui jusqu'au Guadalquivir, son armée se répandit dans la campagne comme un torrent qui a franchi ses digues; et ils ne passaient près d'aucun arbre sans le jeter bas, près d'aucune maison sans la saccager, près d'aucun champ de blé sans le brûler. Ils s'emparaient de tous les meubles et des armes, tuaient les hommes, emmenaient captifs les femmes et les enfants. C'est ainsi qu'ils arrivèrent jusqu'à Almodovar, après

avoir fait un désert et des ruines de cette belle vallée depuis Cordoue jusqu'à Xerez, et des milliers de chrétiens y perdirent leur vie, et les beni Merin avaient leurs mains pleines de butin, et tout le pays à l'entour ne fut que cendres et débris. »

Cependant, malgré la terreur qui marchait devant l'armée africaine, le brave *adelantado* (mot à mot, garde avancé) de la frontière, don Nuño de Lara, se préparait à résister. Son premier soin avait été d'appeler à son aide l'infant Fernando, qui se trouvait alors à Burgos, à l'extrémité du royaume, et s'occupait de rétablir l'ordre et la justice dans ce pays si long-temps troublé par la discorde. Mais, en attendant qu'on vînt à son secours, don Nuño, aussi brave chevalier que vassal indocile, aurait cru manquer à son devoir s'il eût compté les ennemis qu'il avait à combattre. Réunissant donc à la hâte toutes ses milices, il marcha au devant de l'ennemi le plus rapproché de lui, c'est-à-dire de l'Emir de Maroc. La bataille fut sanglante, mais les chrétiens avaient à lutter contre des forces trop inégales : ils furent taillés en pièces, et leur digne chef don Nuño, après des prodiges de valeur, resta sur le champ de bataille avec huit mille des siens (1). Sa tête fut envoyée à l'Emir de Grenade, qui, après avoir donné quelques larmes au souvenir de son ancien hôte, la renvoya à Cordoue

(1) La chronique arabe de Dombay fait de cette victoire un triomphe presque égal à celui d'Alarcos. Suivant lui les chrétiens auraient perdu 18,000 hommes, et les Africains 32 seulement. Les têtes des chrétiens entassées en monceau auraient formé une véritable montagne, du haut de laquelle les *muezzin* auraient appelé, comme du haut d'un minaret, les fidèles à la prière. Mais Dombay relève lui-même ces exagérations, et s'en réfère aux chiffres de Cardonne, qui évalue les pertes des chrétiens à 4,000 fantassins et 250 chevaliers. Le chiffre de 8,000 est donné par Conde.

pour y être ensevelie avec le reste du corps (1). Le lendemain, ben Youssouf, voulant pousser sa victoire jusqu'au bout, assiégea Ecija, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée chrétienne; mais la ville se défendit avec tant de courage, que force fut au conquérant africain de lever le siége, et d'aller asseoir son camp un peu plus loin.

D'un autre côté, l'archevêque de Tolède, don Sancho, fils de Jayme d'Aragon, belliqueux prélat, moins fait pour la mitre que pour l'épée, avait entrepris de défendre le pays de Jaen contre l'Emir de Grenade. L'aventureux Sancho, fidèle au sang qui coulait dans ses veines, se mit à la tête des milices communales de la Castille, et refusa d'attendre les secours que lui amenait du Nord le comte Lope Diaz de Haro, de peur de partager avec lui l'honneur de la victoire. Peu au fait des choses de la guerre, malgré tout son courage, il attaqua sans précaution un ennemi supérieur en forces; sans même attendre que tous ses gens fussent avec lui, il chargea les Arabes avec tant de furie, qu'il fut bientôt enveloppé et fait prisonnier, pendant que tous ses braves chevaliers se faisaient tuer à ses côtés. A la richesse de ses vêtements, les ennemis s'aperçurent bientôt qu'une noble proie était tombée dans leurs mains. Déjà Africains et Andaloux se disputaient leur captif et la lourde rançon qu'ils comptaient en tirer; déjà les deux nations, rallumant leurs vieilles haines, étaient près d'en venir aux mains, lorsqu'un vieux chef andaloux, donnant de l'éperon à son cheval,

(1) Suivant Dombay (II, 304), ben al Ahmar, mécontent de ben Youssouf, et inquiet sur les intentions de son redoutable allié, avait en vue, en agissant ainsi, de se ménager une réconciliation avec Alonzo, en cas de rupture avec Youssouf.

perça de sa lance entre les deux épaules le prélat captif, en s'écriant : « A Dieu ne plaise que, pour un » chien maudit, tant de bons chevaliers en viennent » à verser leur sang ! »

Les vainqueurs coupèrent au malheureux Sancho la tête et la main droite, après l'avoir dépouillée de son anneau, et les Maures et les Andaloux se partagèrent ces deux sanglantes dépouilles. Le lendemain de cette bataille, don Lope de Haro arriva avec son armée (1), et déplorant la perte de l'archevêque, à qui un jour d'attente eût sauvé la vie, il résolut au moins de venger sa mort, et d'enlever aux Arabes sa croix épiscopale, qu'ils portaient en guise de trophée. Une nouvelle lutte eut lieu, plus acharnée que l'autre, mais sans résultat décisif. La nuit sépara les combattants, et les deux partis, également épuisés, s'éloignèrent pendant la nuit chacun de son côté, les Maures avec leur butin, les chrétiens avec le corps mutilé de l'archevêque, auquel ils rendirent les derniers honneurs (2).

Mais la Castille n'était pas encore au bout de ses disgrâces. L'infant don Fernando, à la nouvelle des fâcheux événements de l'Andalousie, se hâta de convoquer toutes les milices du nord de l'Espagne, et d'accourir à marches forcées. Mais, s'étant arrêté à Ciudad-Real, la mort l'y surprit, après une courte maladie (1275). Avant de mourir, saisi d'un triste pressen-

(1) Les sources arabes de Conde se trompent en faisant honneur de cette bataille au roi Alonzo, alors absent d'Espagne, et Conde se garde bien de relever cette erreur, dont il ne s'est sans doute pas même aperçu.

(2) Le récit de Dombay, bien que plus détaillé, est ici moins complet que celui de Conde : il omet plusieurs faits importants, et entre autres la mort de l'archevêque, et donne à d'autres, tels que la défaite et la mort du comte don Nuño, une importance exagérée.

timent sur l'avenir de ses enfants, il confia à don Juan Nuñez de Lara, son conpagnon d'armes, la tutelle de ses deux fils don Alonzo et don Fernando, connus dans l'histoire sous le nom des infants de la Cerda.

Cette mort si soudaine jeta la consternation dans la Castille. Don Sancho, le second fils d'Alonzo, qui se trouvait alors à Burgos, accourut en toute hâte à Ciudad-Réal pour s'emparer de la lieutenance générale du royaume, vacante par la mort de son frère, et faire valoir en même temps ses prétentions à l'héritage de la couronne de Castille. Don Lope Diaz de Haro, jaloux de la confiance que l'infant de la Cerda mourant avait témoignée à don Juan Nuñez de Lara, et animé de la haine héréditaire entre ces deux familles rivales, promit à l'infant son appui pour l'aider à s'emparer du trône après la mort d'Alonzo X, au préjudice des infants de la Cerda, légitimes héritiers des droits de leur père mort. Sancho, en retour, promit à don Lope de faire de lui le premier seigneur de la Castille et d'humilier l'orgueil des Lara, et tous deux, après s'être engagés par un acte secret, cachèrent pour le moment leurs ambitieux desseins.

Du reste, le courage de don Sancho était à la hauteur de ses prétentions. Bien loin de se laisser abattre par cette série de revers, il se montra digne du poste périlleux qu'il voulait occuper, en ranimant le courage des milices de la frontière, en ravitaillant les places, en fortifiant leurs garnisons, et en apprenant enfin à l'Andalousie qu'en l'absence de son monarque, il lui restait encore un fils de roi pour se jeter entre elle et l'ennemi. Par une précaution qui fait honneur à son esprit de prévoyance, don Sancho fit armer sur-

le-champ une flotte à Séville pour fermer le chemin aux vaisseaux qui portaient des vivres à l'armée africaine, et à ben Youssouf lui-même quand il songerait à retourner dans ses états. A la vue de cet ensemble de mesures si sagement ordonnées, les Castillans reprirent courage; la résistance, qui jusque là avait manqué de concert plutôt que de vigueur, fut organisée sur tous les points; mais les chrétiens, rendus plus sages par l'expérience, n'essayèrent pas de reprendre l'offensive, en livrant le sort de la Castille à la fortune d'une bataille.

Un fait digne de remarque, et qui prouve combien la domination chrétienne avait déjà jeté en Andalousie de profondes racines, c'est que, sauf Algésiraz et Tarifa, livrées à Youssouf par l'Emir de Grenade, aucune ville importante n'ouvrit ses portes aux Africains ou ne succomba sous leurs armes. Cette expédition, entreprise avec des forces si imposantes, et appuyée sur la révolte de l'émirat de Grenade, se borna à deux victoires sans résultat et à quelques algarades passagères dans le bassin du Guadalquivir. Séville et Cordoue, les deux reines de l'Andalousie, demeurèrent fidèles à leurs maîtres nouveaux, et oublièrent qu'elles avaient été successivement le centre de deux grands empires musulmans. Ce résultat, si heureux pour la chrétienté espagnole, était dû au soin prévoyant des monarques qui, dans chacune de ces cités conquises, se hâtaient d'importer, à côté de la population musulmane, toute une population chrétienne, avec ses mœurs, ses lois, sa religion et ses haines. Sans cette sage précaution, toutes les conquêtes des Jayme I et des Fernando III eussent été inutiles, et l'Emir de Grenade, centre naturel de

toutes les révoltes, n'eût pas même eu besoin, pour enlever l'Andalousie aux chrétiens, de l'appui de l'invasion africaine.

Ben Youssouf cependant parcourait toujours, avec ses hordes affamées de pillage, les campagnes de Séville, mais sans risquer aucune entreprise plus sérieuse. Malgré les éloges que les historiens arabes décernent à ce prince, on ne peut s'empêcher d'être frappé du manque de décision dont il fit preuve dans toute cette campagne d'Andalousie. Loin de songer à profiter de la consternation que deux défaites et la mort de l'infant avaient jetée dans les rangs des chrétiens, ben Youssouf et son allié Mohammed II ne surent ou n'osèrent tenter rien de hardi ni de grand. De passagères algarades, des captifs et du butin, tel fut l'unique fruit, l'unique but peut-être de cette expédition, qui, mieux conduite, eût pu enlever l'Andalousie aux mains des chrétiens, relever de ses débris l'empire almohade, ou fonder dans Grenade un nouveau khalifat de Cordoue.

Youssouf, qui dans cette occasion s'était montré au dessous de sa fortune, inquiet, nous dit Conde, des préparatifs de résistance des chrétiens et de leurs armements maritimes, se retira à Algésiraz avec son butin, et y passa tout l'hiver, hésitant entre la honte de reculer et le danger de marcher en avant. La disette, dans un pays épuisé par une guerre continuelle, et dévoré par ces hordes innombrables qui s'abattaient sur lui, comme des sauterelles dans un champ, vint encore aggraver la fâcheuse position de l'Émir. Les navires chrétiens croisaient sans relâche dans le détroit, et lui fermaient le passage. Un peu plus de résolution de la part des chrétiens, et il n'eût

pas été impossible de balayer dans la mer les hordes africaines, ou de les forcer à se rendre, faute de provisions; mais don Sancho, occupé avant tout de ses plans ambitieux, se hâta de traiter avec l'ennemi qu'il eût pu vaincre : une trève de deux ans fut conclue entre lui et l'Emir de Maroc, qui s'en retourna en Afrique, sans que l'Emir de Grenade, l'allié de ben Youssouf, et la cause première de la guerre, eût même été compris dans le traité (1276). Les trois walis rebelles, voyant la paix faite avec l'Émir de Maroc, la firent aussi pour leur compte avec la Castille, en se reconnaissant pour vassaux du roi Alonzo (1).

(1) J'ai suivi, dans le récit de toute cette guerre, Conde et la *Chronique d'Alonso X*, qui marchent d'accord. Mais Dombay, tout en rapportant la plupart de ces événements, en ajoute d'autres qui s'écartent de la version que j'ai adoptée. Suivant lui, l'Émir de Maroc, de retour dans ses états dès 1275, après un séjour de six mois en Espagne, y revint en 1277, et vint camper près de Séville, où se trouvait le roi Alonzo. Celui-ci marcha au devant de l'Emir avec toute son armée. Suit une longue description de cette bataille imaginaire, dont on ne trouve pas de trace dans les chroniques chrétiennes. Les chrétiens, mis en déroute, n'eurent d'autre refuge que le Guadalquivir, où les Maures les poursuivirent, en teignant ses eaux du sang des fugitifs; les débris de l'armée se réfugièrent à grand'peine dans Séville, dont ben Youssouf vint battre les portes et brûler les faubourgs; mais, ne jugeant pas à propos de l'attaquer, il rentra à Algésiraz, chargé d'un immense butin. C'est là ce que Dombay appelle la 3e campagne de Youssouf.

La 4e fut dirigée contre Xerez, qu'il n'essaya pas d'assiéger plus que Séville, car les Musulmans, invincibles derrière une muraille, ont eu de tout temps fort peu de penchant pour les siéges. Après avoir dévasté toute la campagne de Xerez, ce qui excita singulièrement, dit la chronique, le zèle religieux de ses soldats, il envoya son fils le prince abou Yacoub s'emparer de tous les châteaux situés sur les bords du Guadalquivir, et rentra encore à Algésiraz, comme le faucon dans son aire. Sa 5e campagne, qu'il fit cette fois de concert avec ben al Ahmar, toujours dans l'année 1277, fut dirigée contre Cordoue. Il recommença devant cette ville ce qu'il avait fait devant Séville et Xerez, campa trois jours sous ses murs, pilla ses riches environs, et en fit autant devant Arjona. Enfin Alonzo en fut réduit à implorer la paix, et ben Youssouf eut grand soin de faire comprendre dans le traité l'Emir de Grenade. Il revint ensuite à Algésiraz, où une maladie grave le retint au lit pendant 70 jours. Il se rendit de là à Malaga, que lui livra le wali rebelle, qui aimait mieux voir sa cité dans les mains de ben Youssouf ou des chrétiens que dans celles de l'Emir

Les empires, comme on le voit, se sauvent plutôt par les fautes de ceux qui les attaquent que par le courage ou l'habileté de ceux qui les défendent. Alonzo, dont l'absence imprudente avait exposé son pays à tant de dangers, et compromis toutes les conquêtes de Ferdinand III, rentra enfin dans ses états en janvier 1276, et manda auprès de lui son fils don Sancho. L'infant, après avoir, de concert avec son père, conclu un traité avec l'Emir de Maroc, vint retrouver Alonzo à Tolède, et recevoir de lui les éloges qu'il avait mérités. Mais ce n'en était point assez pour l'ambitieux Sancho : l'œil toujours fixé sur son but, il engagea son allié, don Juan Nuñez, et plusieurs autres *ricos homes* ses partisans, à demander à son père de le reconnaître comme son successeur au trône, pour prix des services qu'il avait rendus au pays. Alonzo était assez disposé à faire droit à cette requête; mais, ayant consulté ses conseillers habituels, de graves hésitations s'élevèrent au sein du conseil, plus soucieux que le roi des droits de ses petits-fils. La requête de l'infant ne fut guère appuyée que par son oncle, l'infant don Manuel, qui soutint que, « quand » la mère branche d'une souche royale vient à périr, » le rameau qui est en dessous doit prendre sa place: » car, ajouta-t-il, il y a trois choses qui n'admettent » pas de composition (*postura*), et auxquelles aucune » convention ne doit préjudicier, à savoir : la loi, le » roi, et le royaume. »

Alonzo, passant outre à toute opposition, avec son opiniâtreté ordinaire, assembla à Ségovie des Cortès, où il fit reconnaître solennellement son fils

de Grenade; et enfin, au commencement de 1278, il s'en retourna en Afrique, chargé de gloire et de butin.

don Sancho comme héritier de son royaume, l'infant don Fernando de la Cerda étant mort du vivant de son père, et n'ayant pas pu, par conséquent, transmettre à son fils des droits qu'il n'avait pas encore. Il ne paraît pas que dans ces Cortès aucune voix se soit élevée en faveur des infants de la Cerda : car tous, au dire de la chronique, « firent sans hésiter ce que le roi leur mandait, et reconnurent l'infant pour leur roi et seigneur. »

Nulle question de droit public n'a été plus controversée en Espagne que cette fameuse querelle entre le droit de *représentation* et celui d'*immédiation :* le premier personnifié dans les infants de la Cerda, *représentants* directs de la légitimité monarchique; le second dans l'infant don Sancho, successeur plus *immédiat* d'Alonzo, dont il était moins distant d'une génération que les infants, ses neveux. Nous essaierons de résumer en peu de mots cette longue querelle; mais il nous faut pour cela jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire du droit de succession royale en Espagne. Le droit civil romain, dès avant Justinien, avait admis le principe de la *représentation* aux dépens de celui d'*immédiation.* La jurisprudence romaine, sur ce point, se trouve résumée dans une loi de Justinien, qui appelle les petits-fils et leurs descendants à succéder aux droits, et à se *mettre au lieu et place* de leur père mort, du vivant même et sous la puissance de l'aïeul, chef de la famille (1). La

(1) .... Si quem descendentium, filios relinquentem, mori contigerit, illius filios aut filias, aut alios descendentes, in proprii parentis locum succedere.... cum filiis et filiabus ex præmortuo filio aut filia *nepotes vocari* sancimus, nulla introducenda differentia sivi masculi, sive feminæ sint, et seu ex masculorum seu feminarum prole descendant. (Novell. 118.)

loi gothique, dont le titre des successions est emprunté à la loi romaine, la reproduisit presque textuellement sur ce point (1), et établit en faveur des fils et petits-fils un préciput égal au tiers des biens du défunt (2). Les Franks, qui, moins dociles que les Goths au joug des habitudes et de la législation romaines, avaient jusque là, à ce qu'il semble, sacrifié aux oncles les droits des petits-fils, reconnurent ces derniers sous Childebert II, en 595 (3). Les Lombards (4), les Bourguignons (5), rédigeant tour à tour en lois, taillées sur le patron romain, leurs barbares coutumes, y accueillirent également le droit de *représentation;* et les Saxons eux-mêmes, gardiens plus fidèles de l'esprit des coutumes germaniques, l'admirent dans leur informe ébauche de code (6).

Dans tout ceci, qu'on le remarque bien, il ne s'agit que de la succession civile; mais il n'est pas le moins du monde question de l'hérédité de la couronne, et de ce qu'on peut appeler le droit de succession politique. Le trône étant, dans l'origine, électif dans presque toutes ces races barbares, bien que l'élection ne sortît guère de certaines familles, l'ordre de suc-

(1) « In hæreditate illius qui moritur intestatus, filii primi sunt; si filii desunt, nepotibus debetur hæreditas; si nec nepotes fuerint, pronepotes ad hæreditatem vocentur. » (Lib. IV, tit. II, l. 2.)

(2) Lib. IV, tit. V, loi 1 et 4.

(3) « Ut nepotes ex filio vel ex filia ad aviaticas res cum avunculis vel amitis sic venirent in hæreditatem, tanquam si pater aut mater vivi fuissent. » (*Decretio Childeberti*, *supplement. ad leg salic.*, art. I.)

(4) *Lex Longobard.*, lib. II, tit. XIV, l. 18. Le code ajoute même, ce qui est fort rare chez les codes barbares, une réflexion morale : « Quia inhumanum et impium videtur esse, ut exhæredentur filii ab hæreditate patris sui, pro eo quod pater in sinu avi mortuus est. »

(5) *Lex Burgundion.*, t. LXXV, l. 1 et 2.

(6) *Lex Saxon.*, t. VII, l. 6. On remarquera que la loi des Saxons exclut les femmes; les autres les admettent.

cession, souvent interverti par la violence, ne pouvait pas être établi d'une manière bien régulière. Ainsi le droit de primogéniture, repoussé par les mœurs des barbares, et leur rude instinct d'égalité, ne se naturalise en France que bien plus tard, vers le XIe siècle. Mais l'hérédité, avec partage égal, se fixe de bonne heure dans la famille de Clovis; la couronne, héréditaire encore plus qu'élective, est traitée comme un patrimoine que le roi, du consentement des hommes libres, partage entre ses enfants. Dans l'Espagne gothique, au contraire, le principe de l'élection prévaut presque constamment sur celui de l'hérédité. La couronne, alors même qu'elle semble fixée dans une race royale, n'est jamais considérée comme un patrimoine privé, ni partagée entre les fils du roi défunt. Quant au droit de primogéniture, il n'en est pas plus question chez les Goths que chez les Franks, bien que par d'autres causes. Dans la famille des monarques Westgoths, ou en dehors d'elle, le plus brave et le moins scrupuleux a toujours le plus de chance d'être élu; et l'assassinat, d'ailleurs, se charge de régler les litiges de la succession.

Jusqu'ici il ne s'agit nullement, on le voit, des droits des petits-fils opposés à ceux des oncles, ou du principe de *représentation* opposé à celui d'*immédiation*. Cependant une question aussi grave ne pouvait pas toujours rester dans le domaine des abstractions : en 838, elle apparaît dans le monde réel, et Louis le Débonnaire, ce faible et malheureux monarque, qui offre avec Alonzo X de si frappants rapports, lui lègue un exemple de plus à suivre en enlevant l'Aquitaine à ses petits-fils, héritiers naturels de Pépin Ier, pour la donner à leur oncle Charles, son fils favori. Seule-

ment la question, débattue par les armes, ne l'est pas, comme plus tard en Espagne, par les légistes, rares en France à cette époque. Cette œuvre d'iniquité, conseillée peut-être par une saine politique, est ratifiée par le succès ; l'énergique nationalité des Aquitains proteste vainement contre elle, et Charles le *Chauve* se fait du trône d'Aquitaine un marchepied vers le trône de France. D'un autre côté, nous voyons en Allemagne, en 942, Othon *le Grand*, embarrassé de prononcer entre ces deux droits qui se combattent, s'en rapporter au jugement de Dieu et confier la querelle à deux champions qui se chargent de traduire le code en champ clos, et la victoire demeure au champion du droit de *représentation* (1).

Cependant l'Espagne chrétienne, échappée au joug musulman, commence à régler peu à peu la succession au trône. Et d'abord, autre différence avec la France, les femmes n'en sont point exclues. Urraca hérite sans contestation des droits de son père Alonzo XI. Seulement, quand il naît un fils du monarque après sa fille aînée, le droit de celle-ci s'invalide, eût-il même été reconnu par les Cortès (2). Quant au droit de primogéniture, établi en France, vers le XIe siècle, sous la tutelle du clergé (3), il est plus lent de deux siècles à s'établir en Espagne. Sancho *el Mayor* et Alonzo *l'Empereur* partagent leurs états entre

(1) Ce fait curieux n'est attesté que par l'auteur espagnol du commentaire sur Mariana, édit. de Valence, in-fol. Je n'en ai trouvé trace ni dans Pfister ni dans Schmidt.

(2) C'est ainsi que doña Berenguela, à peine née, avait été reconnue par son père Alonzo VIII, héritière du royaume ; mais ce droit, provisoire en quelque sorte, fut infirmé par la naissance d'Enrique I.

(3) Constance, femme de Robert, voulait élever au trône, en 1031, son second fils Robert, au préjudice de l'aîné Henri ; l'Église se déclara pour l'aîné, qui fut sacré roi.

leurs enfants, selon l'usage qui domina si long-temps dans toute l'Espagne chrétienne; et il faut la longue expérience des maux qu'entraînent ces partages pour décider Fernando III à faire enfin de la couronne une sorte de majorat en faveur de son fils aîné, et à l'exclusion de tous les autres. Ce n'est donc guère que vers le milieu du XIII[e] siècle que le droit de primogéniture royale est consacré en Castille, par une véritable révolution dans le droit public espagnol, ainsi que le prouvent assez les longs efforts de Jayme I[er] d'Aragon pour résister à cette innovation, et partager ses couronnes entre tous ses enfants.

Cependant la grande question du droit de *représentation* et de celui d'*immédiation* à l'hérédité royale ne s'était pas encore présentée en Espagne jusqu'au règne d'Alonzo X. Seulement la chronique de ce roi prétend que, d'après la coutume du pays, le droit d'*immédiation* était tacitement établi, comme le confesse le testament d'Alonzo lui-même (1). Il n'était pas jusqu'à la succession civile qui, sur certains points de l'Espagne, ne se réglât par ce droit d'*immédiation*, admissible peut-être en politique par des raisons d'intérêt public, mais repoussé, dans le cours ordinaire des choses de cette vie, par le bon sens et le droit naturel. Mais plusieurs *fueros* locaux, et notamment celui de Sepulvéda, admettaient les droits des petits-fils, à l'exclusion de leurs oncles, suivant l'esprit de la loi romaine et gothique. Il est donc faux de dire,

(1) « Y nos catando el derecho antiguo y la ley de razon, segun el fuero de España, otorgamos a don Sancho nuestro hijo mayor, que le hubiesen en lugar de don Fernando, porque era mas llegado por via derecha que los nuestros nietos. » Voir mon analyse de ce testament, à la fin du règne d'Alonso X.

sentation, en fait de succession politique du moins, a été inconnu en Espagne jusqu'aux *Partidas*, qui, tout en le reconnaissant, ne sont pas parvenues à le faire prévaloir. Le droit d'*immédiation*, au contraire, « ainsi nommé, dit Ferreras, parce qu'entre le père et le fils il n'y a pas d'intermédiaire (*nadie media*), tandis qu'il y en a entre le petit-fils et l'aïeul, » a été adopté par la plupart des jurisconsultes espagnols, même des plus récents (1), comme une garantie du repos de l'état, qu'il préserve des malheurs d'une minorité. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître, en dépit des convenances politiques, qu'il y a dans ce droit quelque chose de contraire à l'équité naturelle, qui a voulu, long-temps avant le droit romain, que les fils fussent en tout substitués aux droits de leur père.

Pour en finir avec l'histoire de ce droit si controversé, ajoutons qu'Isabelle *la Catholique* rétablit expressément le droit de représentation, en ordonnant que, conformément au texte des *Partidas*, si son fils ou sa fille aînée mourait avant d'hériter de ses états, la succession passât à ses fils ou filles légitimes,... etc. » C'est ainsi que l'Espagne est rentrée dans le droit commun des monarchies européennes, qui toutes, sans exception, ont reconnu le droit des petits-fils, à l'exclusion de leurs oncles. Cependant les droits plus ou moins fondés des malheureux infants de la Cerda ne furent pas abandonnés par tout le monde : le roi de France, Philippe, prenant en main la cause de Blanche, sa cou-

(1) Voir Covarrubias, *Practic. quæstion.*, c. XXVIII, num. 4; Molina, *De Primogen.*, l. III, ch. 6; Gama, *Part.* I, *décis.* 103; et surtout l'excellente dissertation sur les droits des infants de la Cerda, *Append.* du t. V de la belle édition de Mariana, in-fol., Valence, 1809. J'ignore le nom de son auteur, partisan prononcé du droit d'*immédiation*.

sine, réclama en son nom sa dot et ses enfants, et exigea qu'on reconnût leurs titres à la couronne. Alonzo s'y étant refusé, le roi de France, irrité, se préparait à soutenir ces titres les armes à la main, et voulait même à cet effet se liguer avec le roi Edouard d'Angleterre. Mais le pape Jean XXI, zélé pour la paix de la chrétienté, parvint à étouffer ces semences de guerre et à ajourner au moins une rupture qu'il ne pouvait empêcher.

Dans le sein même de la Castille, la reine Violante, femme d'Alonzo, prit non moins vivement à cœur la cause des deux infants ses petits-fils. D'accord avec Blanche, elle écrivit au nouveau roi d'Aragon, Pedro III, son frère, pour protester contre ce qui s'était passé et lui demander un asyle. Bientôt doña Violante, Blanche et ses deux fils, s'échappant malgré les ordres sévères qu'Alonzo avait donnés pour les retenir, allèrent chercher un refuge à la cour d'Aragon. Ce nouvel incident paraît avoir poussé à bout le roi de Castille, destiné ainsi à échouer dans tous ses desseins, et à voir l'insurrection en permanence autour de lui, jusqu'au sein de sa propre famille. L'infant don Fadrique, frère du roi, ayant attiré sur lui la colère d'Alonzo en embrassant le parti des infants, ou en favorisant la fuite de la reine (1), Alonzo, sortant de son caractère naturellement doux, souilla sa vie d'un crime ineffaçable en faisant étrangler son frère sans autre forme de procès. Le gendre de l'infant, don Si-

(1) « Porque supó algunas cosas del infante su hermano, » dit la chronique. Un vieil auteur portugais, cité par Zurita, t. IV, ch. 3, attribue la mort de don Fadrique à une prédiction des astrologues qui avaient annoncé au roi « qu'il mourrait déshérité de la couronne de Castille par un homme de son » sang. » Ferreras rapporte simplement le fait, mais se garde bien de le juger : aux yeux du dévot écrivain, un roi de Castille est comme le pape, il ne peut pas faillir.

mon Ruyz de los Cameros, fut brûlé vif par don Sancho, exécuteur impitoyable des vengeances de son père (1277).

L'intervention active du Saint-Père et ses menaces d'excommunication avaient seules pu empêcher le roi de France de soutenir à main armée les droits de ses neveux, que le roi d'Aragon, dans des vues d'intérêt purement personnel, refusait à son tour de lui livrer. Mais la mort du pape Jean XXI laissa Philippe libre de se livrer à ses projets de vengeance. Il arma sur-le-champ et déclara la guerre au roi de Castille; mais l'hiver et le manque de vivres l'empêchèrent de passer les Pyrénées. Le nouveau pontife Nicolas III continua les efforts de son prédécesseur pour rétablir la paix entre les deux rois. La trève de deux ans conclue avec ben Youssouf était à peu près expirée, et Alonzo, qui prélevait toujours, par autorisation du Saint-Siége, le tiers des dîmes ecclésiastiques pour la guerre contre les infidèles, fut sommé par le Saint-Père de rompre la trève avec ben Youssouf et de gagner l'argent de l'Eglise ou de renoncer à le toucher.

Alonzo obéit, et fit de grands préparatifs pour assiéger Algésiraz, qui était toujours entre les mains de l'Emir de Maroc. Après avoir levé dans ce but, vraiment utile à la chrétienté, de larges subsides qu'on vota sans difficulté, il réunit à Séville la plus forte escadre qu'un roi de Castille eût encore armée : elle se composait de quatre-vingts galères et vingt-quatre gros vaisseaux, sans compter les petits bâtiments. La flotte, bien pourvue d'armes, de vivres et de machines de siége, mit à la voile, et vint bloquer Algésiraz par mer en fermant l'entrée à tout secours d'Afrique (1278). Alonzo, voulant assiéger à la fois la ville par terre et

par mer, réunit une forte armée qu'il confia à son fils l'infant don Pedro; il envoya avec lui, pour faire ses premières armes, le plus jeune de ses fils naturels, don Alonzo el *Niño* (le Petit), comme l'appelle la chronique. L'armée de terre vint rallier la flotte sous les murs d'Algésiraz, et le siége fut poussé des deux côtés avec une grande vigueur.

Spectateur indifférent de cette lutte, l'Emir de Grenade, mécontent à juste titre de l'Emir de Maroc, qui n'avait songé qu'à son propre intérêt en concluant sa trève avec Alonzo, ne songeait de son côté qu'à fortifier ses places et à assurer sa frontière. Il se repentait surtout d'avoir cédé à son perfide allié Algésiraz et Tarifa, les deux clefs de l'Andalousie; mais, loin de songer à sécourir la première, il aimait presque autant la voir dans les mains des chrétiens que dans celles de ben Youssouf. C'est ainsi qu'il avait laissé passer les deux années de trève sans rien entreprendre, mais en entretenant par de fréquentes algarades le courage de ses Grenadins.

Algésiraz, située dans la baie de ce nom, en face de la moderne Gibraltar, n'occupait point alors la place qu'elle occupe aujourd'hui. La baie, ouverte aux vents du nord-est par l'isthme étroit et plat qui lie Gibraltar à la terre, a toujours été d'une mauvaise tenue pour les vaisseaux, et la flotte castillane avait beaucoup à souffrir. D'un autre côté, les troupes de terre, découragées par l'opiniâtre résistance des habitants, avaient perdu beaucoup de monde, et le siége s'était peu à peu converti en blocus. Les vivres manquaient dans la flotte et dans le camp des chrétiens aussi bien que dans la ville, et Alonzo, qui n'avait jamais brillé par une grande prévoyance, avait négligé

d'assurer la nourriture et la solde de ses troupes. Cependant il avait réuni à Séville, dans les mains d'un juif, percepteur général de ses impôts, une somme assez forte, qu'il destinait à ce but. Mais l'infant don Sancho, qui depuis long-temps négociait avec sa mère doña Violante pour la faire rentrer en Castille, et mettre fin à la querelle de la succession, s'empara violemment de cette somme, et l'envoya à la reine pour acheter son adhésion.

Une preuve de la profonde démoralisation qui régnait à cette époque dans la Péninsule et y minait tous les ressorts de l'ordre social, c'est qu'avec quelques milliers de maravédis, non seulement don Sancho acheta de sa mère son retour en Castille et son abandon des droits de ses petits-fils, mais encore le roi d'Aragon, Pedro III, gagné sans doute par les mêmes arguments, consentit pour faire plaisir à son neveu Sancho, « qu'il aimait tendrement, » dit la chronique, à retenir en son pouvoir, durant toute sa vie, les malheureux infants de la Cerda. Leur mère, plus heureuse, parvint à s'échapper, et alla chercher auprès du roi de France un refuge et un vengeur.

Mais, pour en revenir au siége d'Algésiraz, l'armée, privée des ressources qu'elle attendait, vit s'accroître chaque jour ses souffrances et les difficultés du siége; les chaleurs, les fatigues, la mauvaise nourriture, engendrèrent des maladies, et le scorbut, que nous dépeint la chronique en parlant d'un mal « qui faisait tomber les dents, » fit sur les vaisseaux plus de ravages que la guerre. Les marins, découragés, et privés de leur solde depuis plusieurs mois, abandonnèrent leurs navires, qu'ils laissèrent à l'ancre

sans autre garde que quelques malades, incapables de les défendre.

Ben Youssouf se trouvait alors à Tanger, de l'autre côté du détroit, épiant le moment où il pourrait secourir sa bonne ville d'Algésiraz. Instruit par des espions, qu'il envoya sous prétexte de parlementer (1), du triste état où se trouvaient les assiégeants, et de l'abandon où ils laissaient leurs vaisseaux, il équipa à la hâte une flotte de quatorze galères, qui, poussée par un vent favorable, vint attaquer à l'improviste les chrétiens, et brûler leurs navires avec ceux qui s'y trouvaient, à la grande joie des assiégés, que la faim allait bientôt forcer à se rendre. Animés par ce premier succès, les Africains débarquèrent, et, trouvant une résistance beaucoup plus molle qu'ils ne s'y étaient attendus, ils taillèrent en pièces les chrétiens, brûlèrent leurs quartiers, firent prisonniers l'amiral Pedro Martinez et plusieurs hauts barons, et parvinrent à jeter dans Algésiraz des vivres et des renforts (2). L'infant don Pedro, à qui fait fort peu d'honneur toute la conduite de cette expédition, perdit courage en se voyant forcé de recommencer le siége sur de

(1) Parmi ces espions, au dire de la chronique, se trouvaient plusieurs bannis chrétiens de noble race, qui se déguisèrent en matelots.

(2) Conde, Dombay et la chronique chrétienne, sont à peu près d'accord sur les événements de ce siége. Seulement, Dombay exagère ridiculement les forces des chrétiens, qu'il porte à trois cent trente mille hommes, pour relever d'autant la gloire de ben Youssouf. Il fait aussi, à tort je crois, du coup de main de l'Émir pour délivrer Algésiraz, une sorte de croisade où prennent part l'Afrique et l'Espagne musulmane, et porte à soixante-douze le nombre des vaisseaux de ben Youssouf, unis à ceux de ben al Ahmar, et à quatre cents celui des navires chrétiens. Suivant lui, les Castillans étaient tellement effrayés que la peur décuplait à leurs yeux le nombre des navires musulmans, et que l'amiral lui-même en compta plus de mille. Mais ces exagérations mêmes de la chronique arabe ajoutent à ma défiance pour son récit précédent, en contradiction avec Conde et les chroniques chrétiennes.

nouveaux frais. Levant son camp à la hâte, il y laissa tous ses bagages et toutes ses machines, pour ne pas entraver sa marche, et abandonna honteusement une entreprise commencée avec toutes les chances de succès. Ben Youssouf, instruit de sa retraite, fut bientôt dans Algésiraz, et, trouvant mauvaise la position de la ville, il la transporta dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, sur l'emplacement du camp chrétien. Alonzo, voyant le mauvais succès de ses armes, se décida à demander la paix pour les tourner contre l'Emir de Grenade; il l'obtint en 1279, après avoir ainsi échoué dans la seule grande entreprise militaire qu'il eût tentée pendant son règne.

Cependant la discorde continuait à régner entre Alonzo et Philippe de France. Les infants de la Cerda, cause innocente de tous ces débats, étaient toujours aux mains du roi d'Aragon, qui, voulant se réserver un prétexte d'intervenir dans les affaires de la Castille, les faisait élever dans son château de Xativa. Néanmoins, s'il faut en croire la chronique, Alonzo désirait vivement se réconcilier avec le roi de France, « afin que tous deux, s'unissant au roi d'Angleterre, pussent marcher en terre d'Afrique contre Maroc; et il pensait rendre ainsi plus grand service à Dieu, et conquérir le Saint-Sépulcre par ce chemin, plutôt que par la voie habituelle d'outremer. » Il est inutile d'ajouter que cet absurde projet d'Alonzo de prendre l'Afrique à rebours, pour marcher de Maroc sur la Syrie à travers cinq cents lieues de déserts, avorta comme tant d'autres non moins insensés.

En dépit des conciliantes intentions d'Alonzo et de l'intervention du pape Nicolas III, la querelle allait toujours s'envenimant entre les deux rois. Les trou-

bles de la Navarre, où chacun d'eux comptait un parti, sans parler d'un troisième qui se ralliait autour du roi d'Aragon, vinrent fournir à leur animosité un nouveau champ de bataille. Les deux rois armèrent pour intervenir dans cette querelle, où le roi de France, champion des droits de sa cousine Jeanne, avait un intérêt plus direct. Le gouverneur de la Navarre au nom de la reine, Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, après avoir par sa fermeté maintenu quelque temps la paix dans ce pays déchiré par les factions, fut enfin assiégé dans le château de Pampelune par les habitants, révoltés à la seule idée du mariage de leur reine avec un prince français. Beaumarchais ayant instruit Philippe du danger de sa position, pendant que les partisans d'Alonzo invoquaient également l'appui de leur patron, Philippe se hâta d'envoyer en Navarre une armée commandée par son oncle Robert, comte d'Artois, père de Blanche, pour soutenir sa cause et celle de ses fils, et délivrer leurs partisans. Robert, trouvant tous les *puertos*, ou passages des montagnes, gardés par les Navarrais, passa tranquillement par l'Aragon, et vint mettre le siége devant Pampelune.

Le roi de Castille, armant de son côté, envahit aussi la Navarre, et arriva à trois lieues de Pampelune. Mais, trouvant les Français trop supérieurs en nombre, il opéra sa retraite avec une prudence qu'on serait tenté de qualifier d'un autre nom. Les partisans d'Alonzo et leur chef don Garcia Almoravid, se voyant abandonnés, évacuèrent la ville, qui traita bientôt de se rendre; mais les soldats français, voyant le pillage prêt à leur échapper, s'élancèrent à l'assaut, malgré les efforts de Robert pour les retenir, et, maî

tres de la ville, la traitèrent avec une inhumanité qu'ils auraient à peine montrée dans une cité musulmane. Ce sanglant exemple entraîna la soumission de tout le royaume à la reine Jeanne et à ses terribles auxiliaires (1278).

De retour de sa malencontreuse expédition de Navarre, Alonzo, après avoir conclu la paix avec l'Emir de Maroc, songea à venger sa vieille injure sur l'Emir de Grenade, coupable d'avoir deux fois appelé les Africains en Epagne. Mohammed, attaquant pour ne pas être attaqué, avait déjà franchi la frontière chrétienne, et ravagé les campagnes d'Ecija et de Cordoue. Alonzo, réunissant à la hâte toutes les milices de son royaume, allait entrer à leur tête sur les terres de Grenade, où il avait donné rendez-vous à son fils, don Sancho, lorsqu'un mal d'yeux très grave le força à remettre à l'infant la conduite de l'expédition. Dès le début de la campagne, un détachement de l'armée chrétienne, commandé par le grand-maître de Santiago, tomba dans une embuscade arabe, et y perdit quelques milliers d'hommes, parmi lesquels le grand-maître et la plupart des chevaliers de l'ordre. La bravoure et le sang-froid de l'infant préservèrent seuls l'armée chrétienne d'une déroute complète. Du reste, il répara bientôt cet échec en entrant sur le territoire de Grenade, et en mettant tout à feu et à sang dans sa *vega*, sans que l'Emir osât s'y opposer, s'il faut en croire la chronique chrétienne. Suivant Conde, au contraire (1), Mohammed, à la tête de cinquante

(1) La *chronique d'Alonzo* n'ayant pas dissimulé le premier échec des chrétiens, on ne voit pas pourquoi elle aurait tû le second : je suis donc plus porté à ajouter foi à sa version qu'à celle de Conde. Dombay, qui n'écrit que l'histoire des Emirs de Maroc, ne parle pas de cette guerre.

mille hommes, livra aux chrétiens une sanglante bataille, et les força, après des pertes graves, à repasser la frontière (1280).

Alonzo, avec son imprévoyance ordinaire, continuait à semer autour de lui le mécontentement et la discorde. « Pour subvenir à ses profusions plus qu'à » ses besoins, dit le pieux Ferreras, dévoué à la cause » d'Alonzo, mais encore plus dévoué à celle du clergé, » il avait, sous prétexte de son expédition contre Grenade, mis la main sur les dîmes de l'Eglise et sur les revenus des évêchés vacants, en foulant aux pieds les priviléges ecclésiastiques et les droits des églises de Santiago et de Léon. Plusieurs clercs avaient même perdu la vie au milieu de ces désordres, et le roi, qu'on accusait de s'entourer plus volontiers de juifs que de chrétiens, s'était fait du clergé castillan un de ces ennemis qui ne pardonnent pas. Pour protester sans doute contre cette accusation, le roi fit saisir tous les juifs chargés de la perception de ses impôts, suivant le dangereux privilége de leur race, et fit mettre à mort, sous les fenêtres de l'infant don Sancho, celui qui lui avait livré l'argent destiné à la solde de la flotte. Il taxa en outre à une rançon de douze mille maravédis par jour les malheureux maltotiers, auxquels il fit ainsi rendre gorge à six maravédis par tête, dit la chronique, ce qui prouve qu'ils étaient au nombre de deux mille. Par une curieuse coïncidence, vingt-cinq ans plus tard, Philippe le Bel en faisait autant avec les juifs de France, et dans les deux pays on ne daignait pas même chercher un prétexte à cette odieuse extorsion. La haine publique suffisait : aux peuples la vengeance, aux rois les dépouilles, et chacun était content de son lot.

Après avoir trouvé ce commode expédient pour remplir le vide de ses coffres, Alonzo prit le chemin de Bayonne, où le roi de France devait se rencontrer avec lui, pour terminer à l'amiable leurs différends. Après avoir rendu visite en passant au roi d'Aragon, Alonzo, suivi de tous ses fils, traversa les Pyrénées, et vint jusqu'à Bayonne au devant du roi de France. Mais celui-ci, ajournant l'entrevue, en homme qui n'en attendait pas grand résultat, voulut d'abord traiter l'affaire par ambassadeurs. Après de longs débats, il fut convenu que don Sancho hériterait de la couronne de Castille, et que don Alonzo, l'aîné des infants de la Cerda, aurait, pour le dédommager, le royaume de Jaen, qu'il tiendrait en fief de la Castille. Mais l'infant, qui ne voulait rien abdiquer de ses droits, trouva fort mauvais que l'on eût ainsi, sans le consulter, détaché ce fleuron de sa future couronne. Ses amères récriminations finirent par ébranler Alonzo et par faire échouer la négociation, et les deux rois s'en retournèrent, sans s'être vus, chacun dans son royaume.

Les noces de deux des infants de Castille, don Pedro avec la fille du vicomte de Narbonne, et don Juan avec celle du marquis de Montferrat, gendre du roi, et l'un de ses alliés d'Italie, firent un instant diversion aux querelles domestiques d'Alonzo. Le roi passa ensuite à Campillo, en Aragon, pour resserrer, dans une entrevue avec le roi Pedro, les liens d'alliance et de parenté qui les unissaient, et arrêter en secret avec lui un plan de conquête de la Navarre, que les deux rois convinrent de partager entre eux. Le roi d'Aragon, qui se trouvait alors l'arbitre des destinées de l'Espagne, gagna à ce traité plusieurs

villes, que lui céda Alonzo X; l'infant don Sancho, qui voulait se ménager l'alliance de l'Aragonais, renonça même d'avance en sa faveur à la part qui pouvait lui revenir du royaume de Navarre (1281). Reprenant ensuite sa guerre interrompue avec l'Emir de Grenade, Alonzo entra en personne sur son territoire, suivi de tous ses fils et des milices de son royaume. L'infant Sancho, qui commandait l'avant-garde, s'étant imprudemment avancé jusque sous les murs de Grenade, fut attaqué tout d'un coup par toutes les forces de l'Emir. Les Castillans effrayés lâchèrent pied, et un petit nombre seulement demeura avec l'infant. Mais celui-ci, bien qu'abandonné des siens, repoussa l'attaque des Grenadins avec tant de courage, qu'il parvint à se dégager et à rejoindre le gros de l'armée, campé non loin des murs de la ville.

L'Émir, las de cette guerre sans résultat, qui lui coûtait chaque année, en hommes et en récoltes, plus cher que la plus sanglante défaite, commença enfin à parler de paix, paix précaire et menteuse qui ne servait jamais à cet infatigable ennemi de la chrétienté qu'à réparer ses pertes et à se préparer à la guerre. L'Émir offrait de se reconnaître pour vassal du roi de Castille, et de lui payer en tribut le tiers des rentes de son royaume; mais Alonzo, sentant ses avantages, exigea de plus qu'on lui livrât les principales places fortes de l'émirat; et Mohammed, qui n'avait pas envie de se mettre à la merci de son ennemi, refusa de traiter à cette condition (1).

Cependant la saison des chaleurs, qui, dans ces cli-

(1) Tous ces détails, empruntés à la chronique, ne se trouvent pas dans Conde.

mats brûlants, interrompt la guerre encore plus que l'hiver, était arrivée; Alonzo, d'ailleurs, avait besoin d'argent pour la continuer, et sans Cortès un roi de Castille, si puissant qu'il fût, n'avait pas un maravédis, et partant, pas un soldat. Alonzo distribua donc ses troupes dans toutes les garnisons de la frontière (2), afin qu'elles fussent à portée de recommencer la guerre, et s'en retourna à Séville assembler ses Cortès.

Après leur avoir conté ses doléances sur la diminution des revenus de l'état à la suite des longues guerres qui l'avaient épuisé, ne voulant pas, dit-il, grever ses peuples de nouveaux impôts, il leur proposa d'en revenir à l'expédient qui lui avait déjà si bien réussi, c'est-à-dire à une refonte générale des monnaies. Les députés des villes avaient appris à leurs dépens la valeur d'un pareil expédient; mais, « par crainte plus que par amour, » dit la chronique, ils cédèrent néanmoins. Le roi, ayant emporté ce premier point, s'occupa d'un autre plus difficile et qui ne lui tenait pas moins à cœur : c'était de faire sanctionner par les Cortès la promesse faite au roi de France de donner Jaen pour apanage à l'aîné des infants de la Cerda. Le bon roi Alonzo essaya d'abord de se cacher de son fils don Sancho, dont il redoutait l'opposition, et envoya, en grand secret, négocier l'affaire auprès du pape. Mais don Sancho, ayant éventé la ruse, se livra à un tel emportement de colère, que le roi, perdant patience, lui dit qu'il se passerait de son contente-

(1) La chronique nous apprend qu'il se trouvait dans l'armée de grandes compagnies de bandits que le roi avait enrôlés pour la guerre sainte. Quand l'expédition fut finie, ces singulières recrues élevèrent très haut leurs prétentions, menaçant, si on ne les satisfaisait pas, de retourner à leur premier métier. Alonzo, montrant pour la première fois de sa vie quelque chose de la fermeté d'un roi, les fit tous mettre à mort.

ment, et ferait la chose sans lui et malgré lui, fallût-il en venir à le déshériter.

Nous emprunterons à la chronique la réponse de don Sancho. « Seigneur, dit-il, ce n'est pas vous qui » m'avez fait ce que je suis, mais bien Dieu, qui a » fait mourir, pour me mettre là, un frère, mon aîné » et votre héritier; et s'il l'a fait mourir, c'était pour » que j'héritasse, en son lieu et place, de tous vos » royaumes; et cette parole que vous m'avez dite, » vous pouviez bien me l'épargner; mais un jour » viendra où vous pourrez bien vous en repentir. » Et le père et le fils se quittèrent fort mal contents l'un de l'autre.

Cependant les députés, peu satisfaits de la besogne qu'ils avaient faite, et inquiets de l'accueil qui les attendait à leur retour, allèrent trouver l'infant pour lui dire tout ce qu'ils n'osaient dire au roi leur seigneur, plus redouté, à ce qu'il paraît, des *vecinos* de ses bonnes villes que de ses fils ou de ses grands vassaux. Ils le supplièrent, comme leur futur souverain, de prendre pitié d'eux, en énumérant toutes les guerres, tous les impôts, toutes les atteintes à leurs droits (*desafueros*), que son père avait fait peser sur eux; ajoutant enfin que, s'il ne voulait pas les prendre sous sa protection, ils aviseraient à se protéger eux-mêmes. Don Sancho se montra, comme on doit s'y attendre, grandement touché de leur requête. Il les engagea à accorder à son père tout ce qu'il leur demanderait, sauf à n'en rien exécuter (*obedecer y no cumplir*, suivant le proverbe espagnol), et à venir le retrouver à Cordoue, où il se fit envoyer par Alonzo, sous prétexte de traiter avec l'Émir de Grenade, et que là il leur dirait ce qu'ils avaient à faire.

Une fois arrivé à Cordoue, l'infant, qui ne faisait pas, comme son père, les choses à demi, envoya son frère don Juan, avec des pleins pouvoirs signés de lui, négocier en son nom avec tous les conseils municipaux du royaume de Léon, et les *prêcher*, comme dit la chronique, d'embrasser son parti, en leur promettant de les protéger contre les abus du pouvoir de son père (1). Les villes n'hésitèrent pas plus que l'infant à entrer dans la voie de la révolte, et lui adressèrent, par lettres bien scellées, leur serment de foi et hommage; elles livrèrent à ses partisans leurs alçazars et les clefs de leurs portes, et le royaume de Léon tout entier se trouva avoir changé de maître sans bruit, sans secousse, et avant que le roi en fût même informé.

De son côté don Sancho, avec une activité merveilleuse, en fit autant des villes de l'Andalousie. Les grands-maîtres de Santiago et de Calatrava, se tournant, comme tous les autres, du côté du soleil levant, vinrent prêter hommage à l'héritier de la couronne par avance d'hoirie. Sancho, encouragé par ces premiers succès, écrivit à tous les prélats et à tous les *concejos* du royaume pour les informer « qu'il voulait prendre parti (*tomar vaz*) en leur faveur contre » son père, et lui demander merci de ses exactions, » de ses violences (*muertes*) et de ses *desafueros;* » et il les convoqua tous à Valladolid pour le mois d'avril, s'attribuant ainsi le droit le plus essentiel de la royauté, celui de la convocation des Cortès. Il engagea les nombreux *ricos homes*, bannis du royaume par Alonzo, et notamment don Lope Diaz de Haro et sa famille, à

(1) Suivant Zurita (l. IV, p. 15), les infants, en excitant les villes à la rébellion, furent chargés par Sancho de répandre contre le roi les plus odieuses calomnies, entre autres qu'il était *fou* et *lépreux*.

rentrer en Castille pour assister aux Cortès, et promit de leur rendre tous les fiefs que le roi leur avait enlevés. Le roi de Portugal, Dyonisio I, étant alors brouillé avec le roi de Castille, son aïeul, l'infant se lia avec lui par traité, ainsi qu'avec le roi don Pedro d'Aragon, qu'il parvint à gagner à sa cause. Enfin, comme il avait surtout besoin de l'Emir de Grenade, il acheta son appui en lui cédant le château d'Arenas, récemment conquis par Alonzo, et conclut avec lui, contre son père, un traité d'alliance offensive et défensive.

Rien ne s'opposait plus aux desseins de Sancho : ses frères mêmes, les infants don Juan et don Pedro, et son oncle, l'infant don Manuel, imitant l'exemple de la Castille, avaient reconnu en lui leur maître futur, et abandonné le parti de leur souverain légitime. Sancho, croyant n'avoir plus de ménagements à garder, se mit en route pour Valladolid, par Tolède, entre Ségovie et Burgos, qu'il rallia en passant. A Burgos, il fit enterrer en grande pompe les restes de son oncle, don Fadrique, qu'Alonzo avait fait ensevelir d'une manière indigne de son rang. A Valladolid, il trouva la reine Violante sa mère, qui, achetée à beaux deniers comptants, avait abandonné sans plus de scrupule le parti des infants de la Cerda. Les Cortès de Valladolid, sans songer même à l'illégalité de leur convocation, firent à l'infant rebelle une légitimité de leur sanction, en déclarant le roi Alonzo X déchu de son autorité, à cause de sa mauvaise administration du royaume, et en offrant la couronne à l'infant.

Mais Sancho, par un scrupule affecté, se refusa à l'accepter du vivant de son père, et se contenta du titre d'*Infant héritier* et de régent du royaume. Il tint scrupuleusement ses promesses à tous ses partisans,

en homme qui avait encore besoin d'eux, rendit aux exilés leurs fiefs et dignités, combla tous les infants de dons et de faveurs nouvelles, et accorda aux *ricos homes* et aux *concejos* toutes leurs demandes, fondées ou non, en les garantissant par charte scellée. Dépouillant ainsi de tous ses droits cette couronne qu'il avait enlevée au front de son vieux père, l'usurpateur, en la mutilant de sa propre main, semblait, par une juste rétribution de la Providence, se charger lui-même du soin de se punir. Donnant à droite et à gauche, à nobles et à vilains, tarissant à plaisir les sources de ses revenus, rentes des juiveries, *maureries* [*morerias*) (1), dîmes, droits de douanes et d'octroi (*almoxarifadjos*) (2), il ne garda pour lui, dit la chronique, absolument rien, croyant à ce prix contenter l'insatiable avidité des nobles et des infants.

Abaissant la majesté royale par des alliances au dessous d'elle, il donna la main de sa sœur doña Violante au frère de don Lope de Haro, et éleva ainsi cette orgueilleuse famille au niveau du trône, qu'elle avait plus souvent attaqué que servi. Enfin, en 1282, l'infant épousa pour son propre compte doña Maria, fille de l'infant don Alonzo de Molina, princesse fort vertueuse et fort laide, au dire de Zurita. Cet infant de Molina était l'oncle d'Alonzo X, et sa fille se trouvait, par conséquent, parente de Sancho à un degré fort rapproché: aussi le Saint-Siége, instruit de ce ma-

(1) On appelait ainsi des impôts spéciaux établis sur les Juifs et les Maures comme une sorte de capitation ou rachat perpétuel.

(2) Suivant un curieux mémoire de Pegoletti, négociant florentin, écrit en 1320, sous le titre de *Pratica della mercatura*, et imprimé à Lucques en 1766, sur les monnaies, poids et mesures de Séville, les marchandises de toutes sortes qui y entraient payaient un droit de 10 p. 100; mais ce droit n'était que de 5 pour les marchands de Catalogne, Gênes et Plaisance, en Italie.

riage, ne tarda pas à le déclarer nul, sous peine d'interdit, ce qui n'empêcha pas l'opiniâtre Sancho de garder à la fois sa femme et l'autorité sans le titre de roi.

Alonzo, en apprenant cette conspiration universelle de la Castille, qui rappelle celle de la France contre Louis le Débonnaire, se livra à un de ces accès de colère impuissante qui alternaient chez lui avec la faiblesse. Comme le fils de Charlemagne, sans doute, le malheureux fils de Fernando III avait commis des fautes; mais était-ce à ses enfants, était-ce à des nobles comblés de ses bienfaits, qu'il appartenait de l'en punir? Alonzo, encore infatué d'un pouvoir qu'il avait perdu, se hâta d'écrire à tous les *ricos homes*, prélats et *concejos* de son royaume, pour les rappeler à leurs devoirs de sujets et de vassaux; mais ni clercs, ni nobles, ni bourgeois, ne se mirent en mesure de lui obéir. La seule ville de Badajoz, par un rare exemple de loyauté, demeura fidèle à son souverain, trahi par tout le monde, et ferma ses portes à l'infant.

Alonzo, ne trouvant plus en Castille ni sujets ni alliés, voulut en chercher au dehors. Il s'adressa sans succès au pape d'abord, puis aux rois de Portugal et d'Aragon, qui, engagés avec l'infant, cherchèrent des défaites pour se dispenser de le secourir; au roi d'Angleterre, qui s'excusa sur la distance et sur les guerres qu'il avait dans son pays; il alla même jusqu'à implorer l'appui de son ancien ennemi, le roi de France, qui se garda bien de le relever de son abaissement (1). Enfin, abandonné par tous, Alonzo prit

(1) Voyez dans le testament d'Alonzo X, cité par la chronique, p. 54, une touchante énumération des démarches qu'il fit pour trouver un appui: « Aban-

un parti extrême, ce fut de se jeter dans les bras du plus redoutable de tous ses ennemis, l'Émir de Maroc. Ben Youssouf, alors à Algésiraz, saisit avidement ce prétexte d'intervenir dans les affaires intérieures de la péninsule; il promit au roi de Castille son appui, et lui envoya sur-le-champ un corps d'élite de cavalerie que lui-même suivit de près avec des forces plus imposantes.

Jusque là, par un rare concours de circonstances, tout avait réussi au rebelle Sancho; mais par un de ces brusques retours des choses d'ici-bas, où il est bien difficile de ne pas croire à l'intervention de la Providence, la fortune se tourna tout d'un coup contre lui : les infants don Juan et don Pedro, jaloux des faveurs dont il avait comblé leur oncle don Manuel, se rappelèrent un peu tard leurs devoirs envers leur père, et essayèrent de détacher du parti de l'infant les villes riveraines du Duero. Don Lope de Haro, dont la part semblait cependant assez belle, s'en tint aussi pour mécontent, et tenta sans succès de ramener à Alonzo les villes de la Castille. Enfin les deux nouveaux alliés, ben Youssouf et Alonzo, réunissant leurs forces, marchèrent droit sur Cordoue, où l'infant avait laissé sa femme.

Sancho se trouvait alors à Merida. Il faut rendre cette justice, même à un fils ingrat et rebelle, qu'en face de cette série de revers, aussi inespérés que ses succès, il se montra digne du pouvoir qu'il avait

» donné, dit-il (*desamparado*), de toutes les choses de ce monde, sinon de la merci de Dieu; trahi par tous les souverains chrétiens, qui ne m'ont donné que de belles paroles pour réconforter cette poignée de malheureux, pauvres et abandonnés comme moi, qui m'étaient demeurés fidèles, je n'ai trouvé d'appui et de fidélité que dans un roi maure, l'ancien ennemi de ma maison. »

usurpé. Sans se laisser gagner par l'hésitation et l'effroi qui avaient saisi tous ses conseillers, il choisit le danger le plus pressant pour lui faire tête le premier. Laissant ses frères et don Lope intriguer à leur aise, il se mit en route pour Cordoue, fit en vingt-quatre heures vingt-deux lieues d'Espagne (près de quarante lieues de France), et arriva dans la ville avant que les deux rois eussent paru sous ses murs. Ceux-ci campèrent bientôt devant Cordoue, fort surpris, comme on le peut croire, de se voir prévenu par l'infant. Le roi essaya d'ébranler la fidélité des partisans de son fils; mais ceux-ci, lui reprochant amèrement la mort de l'infant don Fabrique, et son alliance impie avec l'ennemi de la foi, refusèrent de lui ouvrir les portes de Cordoue. Le siége commença sur-le-champ; mais Sancho le soutint avec sa résolution accoutumée, et les deux rois alliés, qui n'avaient pas compté sur une si longue résistance, apprenant que l'Emir de Grenade marchait contre eux avec toutes ses forces, levèrent le siége après vingt-un jours, en ravageant ces fertiles vallées, comme si leur propre monarque n'eût pas été à la tête de l'armée qui les dévastait. Puis Alonzo, qui semble porter malheur à toute entreprise à laquelle il s'associait, s'en retourna à Séville, et ben Youssouf repassa la mer après cette expédition, sans gloire aussi bien que sans résultat (1282).

Cependant une réaction, lente et timide il est vrai, commençait à s'opérer en Castille en faveur du malheureux Alonzo. Le pape, pressé par lui de mettre à son service les foudres de l'Eglise contre un fils rebelle, n'osa pas se compromettre à ce point: car le Saint-Siége était déjà déchu de cette haute dictature, qu'il exerça souvent sur les rois de la terre au nom de la

justice et des vrais intérêts de la chrétienté; mais il usa, du moins, de son ascendant pour ramener le grand-maître de Santiago, son vassal spirituel, dans le parti d'Alonzo. Enfin, le malheureux père, s'en remettant à lui-même du soin de venger la majesté du roi et celle du père, également outragées en lui, lança contre son fils l'anathème paternel, à défaut de celui de l'Eglise. En 1282, après instruction publique du procès, il déclara, par un acte solennel rendu à Séville en présence des prélats, des *ricos homes* et du peuple, l'infant don Sancho maudit et déshérité à jamais du royaume, lui et ses descendants à perpétuité, révoquant en même temps tous les actes et traités faits avec lui ou par lui.

Bien qu'Alonzo fût hors d'état de faire exécuter cette sentence purement comminatoire, l'arrêt de la justice d'un père ne semble pas cependant avoir été sans influence sur l'opinion. Bon nombre des *ricos homes* castillans, déjà mécontents de Sancho, rompirent le pacte de vasselage conclu avec lui, se firent, aux termes du *fuero viejo*, conduire par lui et à ses frais en Portugal, et revinrent tranquillement retrouver Alonzo à Séville, où son fils don Juan avait déjà fait sa paix avec lui.

Enfin, une complication nouvelle vint encore ajouter aux embarras de l'infant. Ben Youssouf, saisi d'une pitié réelle pour ce vieux roi éprouvé par tant de disgrâces, n'était retourné dans le Magreb qu'afin de réunir de nouvelles levées pour la guerre d'Andalousie. Dans la même année 1283, il repassa le détroit à la tête de forces imposantes, et accompagné de son fils et de son héritier, le prince Abou Yacoub. Après une entrevue à Séville avec le roi Alonzo, qu'il trouva,

dit la chronique arabe, bien abattu par sa mauvaise fortune, il fut convenu que l'Emir prendrait d'abord à partie ben al Ahmar, pour le punir de son alliance avec l'infant, et que le roi de Castille fournirait à son allié mille cavaliers d'élite. Ben Youssouf se mit aussitôt en marche pour Grenade, et battit, chemin faisant, près de Cordoue, un corps de troupes que l'infant envoyait au secours de Mohammed. Leur chef fut tué, et sa tête expédiée, suivant l'usage arabe, à Alonzo, qui la reçut avec joie, et la fit planter à Séville sur un pieu en fer, comme un trophée de victoire.

Cependant la discorde n'avait pas tardé à se mettre entre les Africains et leurs auxiliaires chrétiens, qui affectaient de camper à part, de manière à faire soupçonner qu'ils voulaient se rallier au parti de l'infant don Sancho. Ben Youssouf, avec une modération qui fait honneur à son humanité, et peut-être à sa politique, avait défendu que l'on ravageât le territoire de l'Emir. Les chrétiens, habitués à d'autres façons d'agir, et mécontents de ne pouvoir piller et brûler à leur aise, finirent par quitter l'armée pour s'en retourner à Séville. Chemin faisant, et comme pour se laver des soupçons de leurs alliés, ils battirent un corps de troupes de l'infant, et envoyèrent les têtes des chefs restés sur le champ de bataille à Alonzo, qui les reçut avec un transport de joie fort peu chrétien et les fit planter aux portes de Séville.

De retour auprès de leur roi, les chevaliers chrétiens remplirent son âme ulcérée de soupçons contre l'Emir son allié, qu'ils accusaient « de ne pas faire la » guerre de cœur contre ceux de Grenade, et de mé- » nager l'Andalousie, pour en gagner les habitants et » les faire révolter en sa faveur. » Le roi Alonzo, mé-

fiant comme tous les malheureux, se plaignit amèrement à ben Youssouf. Celui-ci s'empressa de lui répondre que, loin de l'abandonner, il le soutiendrait jusqu'au dernier moment, et n'aurait point de repos qu'il ne l'eût aidé à triompher de tous ses ennemis; ce qui ne l'empêcha pas, peu de jours après, de s'en retourner à Algésiraz.

Cependant, l'infant don Sancho, appuyé sur le roi d'Aragon son allié (1), était passé dans le nord de la Castille, où, avec son activité ordinaire, il faisait aux partisans de son père, l'infant don Jayme et don Juan Nuñez de Lara, une guerre sans merci. Ainsi, le faubourg de Talavera s'étant soulevé en faveur du roi, Sancho fit massacrer tous ses habitants, hommes, femmes et enfants, au nombre de plus de 400 personnes. Son frère, don Pedro, qu'il était parvenu non sans peine à maintenir dans son parti, à force de concessions, mourut à Ledesma sur ces entrefaites; Sancho, punissant sur le fils la défection méditée, mais non accomplie par le père, lui enleva une partie de l'héritage paternel, et s'acheta des partisans avec le reste. La mort de don Pedro lui avait enlevé un allié douteux, et bientôt celle de l'infant don Manuel le priva du plus zélé de ses défenseurs. Mais un adversaire plus redoutable allait se déclarer contre l'infant. Le pape Martin IV, vaincu par les longues instances d'Alonzo X, se décida enfin à lui prêter l'appui du Saint-Siége, qu'il avait si long-temps sollicité. Le 10 août 1283, il enjoignit par un bref circulaire à tous les prélats, barons et communes de Cas-

(1) Les affaires de Castille, déjà si embrouillées à cette époque, se compliquent d'une invasion française et navarraise en Aragon; mais ces événements appartiennent à l'histoire de Pedro III d'Aragon, où ils trouveront leur place.

tille, de rendre leur obéissance à leur roi légitime, en menaçant les rebelles des censures ecclésiastiques. Il requit solennellement les rois de France et d'Angleterre de prêter secours à Alonzo pour recouvrer son royaume; et les prélats de Séville, de Tudela et de Santiago, investis de ses pouvoirs, prononcèrent l'interdit contre tous les partisans de l'infant, c'est-à-dire contre la Castille presque entière. « Et ainsi, ajoute Zurita (l. III, ch. 34), qui supplée au prudent silence de Ferreras sur ce point délicat, les royaumes de Castille, de Léon et d'Andalousie, se trouvèrent placés sous l'interdit et privés des offices divins, en même temps que ceux d'Aragon et de Valence, alors soumis aux mêmes censures, par suite de la lutte de don Pedro III avec le Saint-Siége; et la Péninsule tout entière, sauf le Portugal, se vit un instant rejetée en dehors du giron de l'Eglise. »

Redoutant plus les armes spirituelles que les armes temporelles de son père, l'infant essaya une lutte inégale, en décrétant peine de mort contre ceux qui mettraient la sentence à exécution, et en appela du pape présent au pape futur ou au premier concile. Mais la Castille, plus brave contre une algarade musulmane que contre un interdit du Saint-Siége, semble avoir hésité à suivre dans cette voie le fils rebelle qu'elle avait jusque là soutenu contre son père. D'ailleurs, le testament d'Alonzo, publié vers la fin de cette même année, vint encore jeter dans la balance la malédiction d'un père et la dernière volonté d'un roi mourant, volonté, il est vrai, qui ne devait pas être plus obéie après sa mort que de son vivant. Alonzo, le cœur brisé par tant de disgrâces et qui voyait sa santé décliner chaque jour, avait essayé de ce dernier appel à l'opi-

nion publique, et l'opinion ne resta pas tout à fait sourde à sa voix. Aussi l'infant, pour mettre au moins de son côté une apparence de modération et faire révoquer ce fatal testament, crut-il devoir faire les premiers pas vers une réconciliation; mais il eut soin d'y mettre des conditions qui rendaient tout rapprochement impossible. La première, en effet, portait que l'infant demeurerait en possession de tout le royaume, sans que la moindre partie en fût détachée; la seconde, que les censures ecclésiastiques invoquées par Alonzo contre son fils ne seraient pas exécutées.

Au milieu de ces négociations, l'infant tomba gravement malade à Salamanque, et fut bientôt abandonné par les médecins. Le bruit de sa mort se répandit jusqu'à la cour solitaire du vieux roi, qui était lui-même près de sa fin. Mais écoutons la chronique raconter cette scène touchante : « Et le roi, voyant que l'infant, son fils, était mort, en eut grand souci (*muy gran pesar*); mais, ne voulant pas le montrer à ceux qui étaient là, il se retira seul dans une chambre, où personne n'entrait que lui, et il se mit à pleurer très fortement, et à dire avec sanglots et plaintes amères (*muy doloridas*) qu'il lui était mort le meilleur homme qu'il eût dans son lignage; et un de ses familiers lui ayant reproché doucement de montrer tant de douleur pour un fils qu'il avait déshérité, au risque de mécontenter l'infant don Juan et les *ricos homes* qui lui étaient demeurés fidèles, le roi lui répondit : « Je ne pleure pas sur l'infant, mais sur moi-
» même, malheureux que je suis (*mezquino*)! puis-
» qu'à présent qu'il est mort, jamais je ne recouvrerai
» mes royaumes : car si grande est la crainte qu'ont
» de moi les hommes de mes villes et mes *ricos homes*

» à cause du mal qu'ils m'ont fait, que jamais ils ne » voudront se rendre à moi. Et j'aurais encore plutôt » obtenu mes royaumes de mon fils don Sancho, lui » tout seul, s'il avait vécu, que de tous les autres qui » se le partageront. » Et il ne parlait ainsi que pour cacher la douleur qu'il avait de la mort de son fils.

Mais don Sancho ayant recouvré la santé, en dépit de la sentence des médecins, le vieux roi sentit encore s'émouvoir pour ce fils ingrat ses entrailles de père, et se réjouit de toutes ses forces de sa guérison, bien que sans oser le faire paraître. Mais son heure, à lui, était venue. Les chagrins, bien plus que ses années, avaient épuisé ses forces, et hâté le terme de ses jours. Assiégé jusque sur son lit de mort par ces querelles domestiques qui avaient fait le malheur de sa vie, il eut encore à lutter jusqu'aux derniers moments contre l'ambition de son second fils, don Juan. Celui-ci, prévoyant bien que le testament qui déshéritait l'infant don Sancho ne serait pas exécuté, voulait du moins arracher son lambeau de ce royal héritage, et réclamait Séville et Badajoz, avec les villes qu'il possédait déjà. Mais le roi, dit la chronique, « tout en lui faisant bonne réponse, refusa d'y consentir ».

Avant sa mort, Alonzo, en père et en chrétien, pardonna au fils rebelle qui lui avait fait tant de mal, et à tous ceux de ses sujets qui l'avaient offensé; « et il en fit faire sa charte bien scellée de son grand sceau doré (1), et peu après il rendit son âme à

(1) Zurita fait observer avec raison que ce pardon accordé par Alonzo mourant à son fils, et la « charte bien scellée » qu'il en fit faire, sont probablement des inventions du chroniqueur, qui voulait faire sa cour à don Sancho. Ce qui est bien certain, c'est qu'il n'existe aucune trace d'un acte qui révoque l'acte de déshérence de Sancho ou le testament du roi.

Dieu, entouré de son fils don Juan, de la reine de Portugal sa fille, et de ses *ricos homes*, qui menaient grand deuil en voyant mourir leur père et leur roi ». (4 avril 1284.)

Le testament d'Alonzo X, rapporté par sa chronique, est un curieux monument des mœurs et des idées de l'époque : son immense étendue nous empêche seule de le citer en entier. Après les formules ordinaires de la dévotion chrétienne, après avoir recommandé à Dieu son âme et ses sujets fidèles, qui n'étaient pas en majorité dans son royaume, Alonzo règle en ces termes la succession de ses états : « Et, comme il est de coutume et de droit que le fils aîné hérite de la couronne de son père, quand il n'a rien fait pour en déchoir, l'aîné des fils que notre aîné don Fernando a laissés de sa femme légitime (*de bendicion*) devait, si son père nous avait survécu, hériter de tous ses droits. Mais puisque Dieu a voulu que le droit qui était dans la ligne directe en sortît par la mort de don Fernando, consultant le *droit ancien, et la loi de raison, d'accord avec le fuero d'Espagne*, nous avions octroyé à notre fils don Sancho, plus rapproché de nous par la ligne directe que nos petits-fils, la succession du trône en lieu et place de son frère Fernando ; et nous avions confiance en notre fils don Sancho par toutes les raisons qu'un homme peut avoir de se fier à un autre, et par le bien que nous lui avions fait, et par le grand et véritable amour que nous lui portions plus qu'à aucun de nos fils... » Suit ici une longue énumération des torts de ce fils, « maudit de Dieu, de la sainte Vierge, et de toute la » cour céleste, » et de sa noire ingratitude après tous les bienfaits dont il l'avait comblé.

« Et pour cela, continue le testament, d'accord avec le roi de France, et convaincu que Dieu ne sera jamais si bien servi que quand la France et l'Espagne seront unies par un mutuel amour (1), nous ordonnons que toutes nos terres et royaumes passent en héritage à nos petits-fils nés de notre fils aîné don Fernando, notre premier héritier, de telle sorte que l'aîné hérite de notre seigneurie, et fasse à l'autre un traitement convenable, selon le *fuero* d'Espagne... Et nous ordonnons que, si les fils de don Fernando meurent sans enfants pour leur succéder, *cette seigneurie, qui est nôtre, revienne au roi de France*, puisqu'il est, comme nous, arrière petit-fils d'Alonzo VII de Castille, l'*Empereur*, afin qu'elle soit réunie avec le royaume de France, de manière à ne faire qu'un pour toujours. Et l'on ne pourra pas dire que nous donnons notre seigneurie à des étrangers : car nous sommes depuis trois générations d'un seul et même lignage. Et nous mettons ce testament en la garde de la sainte Église de Rome, afin qu'elle le fasse exécuter ; et si quelqu'un de notre lignage ou d'un autre veut aller à l'encontre, qu'il soit excommunié, et maudit de Dieu et de l'Église. »

Suit un codicille où Alonzo défend qu'on mette son corps en terre avant que toutes ses dettes soient

(1) On ne sera pas fâché de voir dans la chronique espagnole quelle idée on se faisait au-delà des monts du caractère français à la fin du XIII[e] siècle : « Autant, y est-il dit, les Espagnols sont osés et hardis à la guerre, autant les Français sont riches et paisibles (*asosegados*), de grande pénétration (*barrunta*), et de courage (*grandes hechos*), et de vie bien réglée ; et ces deux nations réunies, avec leur pouvoir et leur avoir d'à présent, pourraient conquérir non seulement l'Espagne, mais toutes les terres des ennemis de la foi. » Il est assez curieux de voir un roi d'Espagne, au XIII[e] siècle, pressentir ainsi la politique de Louis XIV, celle qui a dit, et l'a dit en vain, ce mot si juste et si profond : *Il n'y a plus de Pyrénées!*

payées, « car ses ennemis ne lui ont pas laissé au monde de quoi les payer; » et il charge ses fils et ses fidèles vassaux de prendre la moitié des produits de l'*almoxarifadgo*, pour les acquitter en l'honneur de sa mémoire : « car il ne faut pas que le corps jouisse (*hogue*) quand l'âme ne peut pas jouir. » Il ordonne qu'on l'enterre dans la cité de Séville (où il repose, en effet), la tête au pied du tombeau de son père et de sa mère, et que l'on porte, si faire se peut, son cœur dans la Terre-Sainte, où il a toujours été.

Après quelques legs de charité aux pauvres et à l'hospice de Saint-Jean-d'Acre, vient un legs plus important : c'est celui desro aumes de Badajoz et de Séville, que, par une dernière contradiction, il lègue à son fils don Juan, sous la suzeraineté de la Castille, quoiqu'il les eût refusés de son vivant. «Enfin, ajoute-t-il, par un triste pressentiment de l'avenir, si notre malheur et la trahison du pays étaient si grands que l'infant don Sancho dût hériter de nos royaumes, et qu'il voulût reprendre ces villes à son frère, nous défendons à celui-ci de les lui céder, de peur que ce fils ingrat n'hérite rien de ce que nous possédons pendant notre vie. » Il conseille ensuite à don Juan de s'appuyer sur l'alliance et les conseils de la France et de la cour de Rome, « qui furent toujours une seule et même chose : car la France fut toujours serve (*sierva*) de l'Eglise de Rome.» Il lègue à son dernier fils, l'infant don Jayme, le royaume de Murcie, comme un fief de la Castille; la ville de Niebla à sa fille doña Beatrix de Portugal, pour faire retour à la Castille après sa mort. Suivent des legs moins importants, en terres et en argent, à ses filles et petites-filles, et à son fils naturel don Alonzo, legs qui doivent être

pris sur les revenus de Séville, ou sur les fonds que le pape ou le roi de France *pourraient* consacrer à payer ses dettes. Il conjure son héritier légitime de ne pas souffrir que son âme demeure en peine faute d'acquitter toutes ces charges ; et il le maudit solennellement, à titre de père et de roi, s'il vient à y manquer, en voulant, suivant la formule, « qu'il soit tenu pour » excommunié et pour traître, comme celui qui tue » son seigneur ou lui prend ses châteaux, et qu'il ne » puisse se sauver ni par force d'armes, ni par usage » et *fuero* écrit. »

Alonzo nomme ensuite pour exécuteurs testamentaires l'infant don Juan de Portugal, l'archevêque de Séville, le grand-maître de Calatrava, et les principaux de ses parents et de ses *ricos homes*. Enfin il termine en conjurant ses vassaux et sujets de ne pas s'opposer à l'exécution de ses dernières volontés, et de se rappeler que « jamais roi n'a fait plus de bien à ses sujets, et ne s'est plus efforcé d'avoir bon renom dans toute la terre, et n'a couvert et pardonné de plus grands torts. »

Le sort ordinaire des testaments de rois est, on le sait, de ne pas être exécuté ; mais jamais, certes, acte de cette nature n'avait renfermé autant de germes de discordes, et Alonzo, sur ce point, luttait d'imprévoyance avec Jayme d'Aragon. Mais celui qui n'avait pas su se faire obéir de son vivant ne devait pas se flatter d'être obéi après sa mort, et cette malédiction d'un père, couverte d'ailleurs par le pardon qu'il accorda en mourant à son coupable fils, si elle fut enregistrée dans le ciel, fut bien vite effacée de la mémoire de ses sujets.

Alonzo, mort à l'âge de soixante-trois ans, après

en avoir régné trente-deux, avait eu de sa femme, doña Violante d'Aragon, cinq fils : don Fernando, mort en 1275; don Sancho, qui lui succéda; don Pedro, don Juan et don Jayme; et trois filles : Isabel, Leonor et Violante; plus deux enfants naturels nés avant son mariage : doña Beatrix, qui fut reine de Portugal, et don Alonzo *el Niño*, et plusieurs autres, dit Ferreras, de moindre nom.

La vie tout entière de ce malheureux prince fut un rare et singulier exemple des vicissitudes des choses humaines. Fils d'un père qu'un bonheur assidu suivit dans toutes ses entreprises, recevant de ses mains le sceptre le mieux obéi qu'eût jamais porté roi de Castille, Alonzo sembla avoir pris à tâche de prouver au monde que des revers comme des succès, trop long-temps répétés, ne sont pas l'œuvre de la fortune, et qu'on est presque toujours coupable de ses malheurs. Jamais, dans cette longue série de siècles que nous venons de traverser, l'autorité royale, élevée si haut par Fernando III, n'était encore tombée si bas. Dans tout autre pays que la monarchique Espagne, où, depuis les Goths, il n'y a pas d'exemple d'un roi déposé, un prince tel qu'Alonzo X ne serait pas mort sur le trône; mais le fils rebelle qui l'avait dépouillé pièce à pièce de tous les attributs de la royauté n'osa pas consommer son œuvre, et bien lui en prit : car la Castille, qui l'avait suivi jusque là, se fût arrêtée, s'il eût été plus loin, et n'eût pas laissé enlever à son vieux monarque le titre et la vaine ombre de pouvoir que son fils lui laissait.

Ne soyons pas cependant aussi sévères pour Alonzo que le fut la fortune : nul roi ne mérita plus que lui ce renom de savant (*sabio*), qui, dans un siècle

d'ignorance, eût été pour un autre une force de plus, et qui ne fut pour lui qu'un embarras et qu'un danger. Ses connaissances bien réelles en astronomie, et la faveur dont il combla les savants arabes et juifs appelés par lui à Tolède, le rendirent suspect, aux yeux du vulgaire, de nécromancie et d'hérésie. Le mot fameux qu'on lui a prêté : « Si Dieu m'avait consulté lorsqu'il créa le monde, je lui aurais donné de bons avis, » qu'il ait été ou non prononcé par Alonzo (et son infatuation habituelle nous porterait à le croire), prouve au moins l'idée que ses contemporains se faisaient de lui, et de ses prétentions à l'omniscience comme à l'omnipotence. Ces prétentions, d'ailleurs, étaient loin d'être sans fondement; la postérité même a ratifié les éloges qui furent donnés à ses tables astronomiques, rédigées à grands frais, avec une rare exactitude et un véritable esprit scientifique; seulement, pour les mieux apprécier, il faudrait savoir la part qui lui en appartient, et celle qui revient aux savants arabes, ses instituteurs.

Nous en dirons autant d'Alonzo historien, et de la chronique connue sous son nom, et tant de fois citée par nous (1). Bien qu'il ne soit pas l'auteur de cette chronique, composée par son ordre (*que mandò hazer*), nous dit le prologue, on ne peut douter, d'après ses penchants littéraires bien connus, qu'il n'ait pris une part éminente à sa rédaction. Un manuscrit de cette chronique, le moins ancien, il est vrai, porte même qu'elle fut composée par lui (*compuesta*). Nous avons, du reste, jugé ailleurs cette

(1) *Coronica general de Alonzo el Sabio*, por Florian de Ocampo. Zamora, 1541, in-fol. *Letra gotica.*

chronique, vaste et intelligente compilation de tous les écrivains primitifs de l'Espagne jusqu'à Rodrigue de Tolède, et de toutes les légendes fabuleuses qui ont inspiré les romances nationales, et vivent encore dans la mémoire du peuple. Le règne de Fernando III, écrit avec de grands détails, et par une plume contemporaine, y offre seul un véritable intérêt historique (1).

Le zèle ardent et éclairé d'Alonzo pour les sciences se manifesta aussi par des fondations utiles : luttant, avec une persévérance qui l'honore, contre les ignares préjugés de l'époque, il se montra supérieur à ces préjugés en attirant à sa cour et en comblant de bienfaits les savants de tout pays et toute religion. Sa vie tout entière fut dévouée aux lettres, qu'il aima de ce constant amour que les rois ont rarement pour elles. Il étendit par un privilége spécial, en 1254, les franchises de l'université de Salamanque, en y instituant une chaire de droit civil, dotée de 500 maravédis par an, une chaire de *décret* de 300, de *décrétales* de 500, deux de logique et deux de philosophie de 200 chacune; enfin une de musique, avec le modeste salaire de 50 maravédis, échelle curieusement graduée de l'importance que l'opinion attachait à toutes ces études. Remarquons, toutefois, que dans tout le moyen âge les universités espagnoles sont bien loin de jouer un rôle aussi éminent et de tenir la même place dans le mouvement littéraire et politique de l'époque, que l'Université de Paris, l'*alma mater* du sein de laquelle sont sorties toutes les autres. Nous

(1) Voir aux pièces justificatives, n° 3, la liste des œuvres littéraires d'Alonzo X.

traiterons, dans notre analyse des *Partidas*, de la faveur toute spéciale qu'accorda Alonzo à la jurisprudence, dont il éleva les professeurs au rang de nobles, et des efforts qu'il fit pour encourager le mouvement de renaissance des études judiciaires, si sensible à cette époque dans toute l'Europe.

Enfin, secouant avec une audace qui prouve un esprit novateur et hardi ce long préjugé de respect pour la langue latine, qui s'opposa si long-temps au développement des langues et des littératures modernes, Alonzo X ordonna, par un décret daté de Séville, en 1260, que tous les actes publics fussent écrits dans la langue vulgaire (1), qu'il éleva ainsi du rang de patois populaire à celui d'idiome national. Et, chose étrange, en même temps qu'il encourageait le progrès de cette langue, et lui consacrait dans ses *Partidas* le monument littéraire le plus remarquable du moyen âge espagnol, Alonzo, poëte aussi bien que savant, écrivait une partie de ses poésies dans le dialecte galicien, qui, plus rapproché de celui du midi de la France, centre de tout le mouvement littéraire de l'époque, ne lui paraissait pas indigne de recevoir les poétiques épanchements d'une muse couronnée.

Somme toute, Alonzo X, dont les faiblesses, dont

(1) C'est ce que prouve le passage suivant du *fuero* de *Sanabria*, renouvelé par Alonzo X en 1263. « Porque algunos de los fueros que eran escriptos en aquel privilegio eran muy dubdosos e contra razon, tobiemos por bien de espaladinar (eclaircir) aquellas dubdas, de guisa que se puedan bien entender, e de mejorar et enderezar las cosas que fallamos hi escriptas, que eran contra derecho e contra razon, et *otrosi porque el privilegio sobredicho era escripto en latin, tobiemos por bien de lo mandar romancear.* » On n'a qu'à comparer cette langue avec l'idiome barbare du *fuero* de Cacerès, de 1230 (voyez t. IV, p. 515), moitié latin, moitié espagnol, et l'on sera étonné du progrès que trente ans seulement ont apporté dans cette langue naissante.

les vertus même ne sont pas celles d'un roi, est loin cependant d'être un homme ordinaire. Nous l'avons comparé à Louis le Débonnaire, dont il rappelle les malheurs, et dont il imita les fautes. Un auteur anglais le compare aussi, non sans raison, à Jacques I[er] d'Angleterre, moins malheureux que lui, mais dont le caractère offre le même mélange de faiblesse et d'emportement, le même esprit de petitesse, la même vanité puérile et pédantesque unie à une science réelle. Mais le plus grand des torts d'Alonzo, et celui-là ne lui doit pas être imputé à crime, c'est d'être né dans un siècle trop rude pour lui; c'est de s'être rencontré, homme de mœurs douces et de vie facile, ami des loisirs et des arts de la paix, avec une des plus tristes époques de l'histoire de la Castille, en face d'une noblesse turbulente, aimant et pratiquant la guerre depuis cinq siècles, comme la plus lucrative des professions, et condamnée tout d'un coup à la paix, le plus dur pour elle de tous les châtiments. Un autre roi qu'Alonzo, au lieu de pactiser avec son vassal infidèle, l'Emir de Grenade, eût réparé la faute, l'unique faute du règne de Fernando III, en n'ayant point de repos, en n'en donnant point surtout à ses *ricos homes*, qu'il n'eût effacé du sol de l'Espagne jusqu'au dernier vestige d'un empire musulman. En agissant ainsi, il eût épargné à la Castille deux siècles de guerre, il eût donné à l'humeur inquiète de ses nobles un aliment, à leur avidité une proie, et acquis pour lui une gloire immortelle.

Mais les rois suivent leur pente comme les nations, et obéissent comme elles à la loi de leur nature: Alonzo X n'était pas né pour la guerre, à une époque où la guerre était, pour long-temps encore, le seul

moyen de gouvernement; à une époque où saint Louis, où Frédéric II l'Empereur, achetaient par de glorieux faits d'armes le droit de donner des lois à leur pays. Même après Fernando III, l'Espagne avait encore besoin d'un conquérant, et elle n'eut dans Alonzo qu'un savant : elle perdait trop au change pour s'y résigner, et son pacifique monarque fut coupable à ses yeux de toutes les vertus qu'il n'avait pas. Voué aux paisibles fonctions de l'apostolat, seule vocation qui lui convînt, la seule où les âmes trop mollement trempées pussent alors se réfugier, Alonzo eût été un prélat éclairé et pieux, un savant historien comme Rodrique de Tolède; mais, sur le trône, il ne fut que le plus faible et le plus incapable de tous les rois, et ses qualités même, comme il arrive trop souvent, lui nuisirent encore plus que ses vices.

Du reste, hâtons-nous de le dire, les torts les plus graves ne sont pas à Alonzo, dans ce conflit trop inégal entre lui et son époque. Jamais, à aucun des âges de l'histoire espagnole, l'état social ne s'est montré sous une face aussi triste et aussi dégradée; jamais la morale publique n'a été plus naïvement corrompue; jamais l'égoïsme n'a régné aussi effrontément sur une société où la violence constitue le seul droit, l'intérêt le seul mobile. Nous ne savons presque rien, à ces époques obscures, du peuple et de la bourgeoisie, effacés dans l'ombre et pour qui l'heure n'est pas venue encore d'apparaître sur la scène; mais dans les classes les plus élevées, nous avons vu les princes et les nobles donner publiquement l'exemple de la vénalité et de la corruption; changer de parti, de suzerain, et au besoin de patrie, dès que l'intérêt leur en faisait une loi, et sans se croire même obligés de

chercher un prétexte. Le système féodal, qui, malgré ses nombreux abus, offre ailleurs, dans sa rigide hiérarchie, une certaine garantie d'ordre, n'est en Espagne, grâce à cette faculté qu'a le vassal de changer à son gré de suzerain, qu'un embarras et qu'un désordre de plus. A l'époque où, dans le reste de l'Europe, et notamment en France sous saint Louis, les pouvoirs publics tendent à s'organiser, la royauté à se constituer, et le régime féodal à revêtir sa dernière forme, en Espagne la royauté et la noblesse, ces deux grandes forces sociales, sont impuissantes à se régulariser, et s'annulent l'une par l'autre. Partout nous voyons l'anarchie et la violence, mais nulle part la force réelle.

Et cependant que l'Espagne ne se plaigne pas de ces rudes épreuves qu'elle a dû traverser, et de ce dur apprentissage de sa vie politique! car c'est à ces malheurs, à ces désordres même, qu'elle doit les libertés dont elle a joui depuis deux siècles : comme elle avait dû à l'invasion arabe ses franchises municipales, elle doit à l'anarchie ses franchises politiques; le gouvernement représentatif, c'est-à-dire l'avènement de la bourgeoisie à la vie publique, naît chez elle de la démission donnée en quelque sorte par les deux autres pouvoirs, et de l'impuissance bien constatée de la royauté et de la noblesse à porter seules le faix du gouvernement.

L'Espagne sous Fernando III, le dernier de ses rois conquérants, a consommé l'œuvre de son émancipation et chassé les Maures de son sein. L'ère héroïque de ses annales a fini, l'ère politique et représentative commence. On a vu par les désordres du règne d'Alonzo X, premier pas fait par le pays dans cette voie

nouvelle, ce qu'il en coûte aux peuples comme aux gouvernements de changer brusquement d'allure, et de façonner violemment à la paix une société organisée pour la guerre. A dater de la dernière moitié du XIII[e] siècle, l'histoire d'Espagne, comme celle de l'Europe, a désormais changé de caractère. Mais nulle part cette transformation nécessaire n'a été si brusque ni si rapide : les guerres civiles ont pris tout d'un coup la place des croisades; l'esprit de faction a succédé à l'esprit d'aventures, et les forces vives du pays se consument au dedans dans une agitation sanglante et stérile, au lieu de se déverser au dehors.

Les caractères ont changé, d'ailleurs, comme les situations : après saint Louis, Philippe le Bel; après Fernando III, Alonzo X. Plus de ces grandes physionomies de rois batailleurs, tels que Fernando et les trois Alonzo, fondateurs, par le glaive, de la monarchie espagnole. Plus fidèles à l'esprit de leur race, les rois de la belliqueuse maison d'Aragon sont obligés de porter leur activité hors de la Péninsule, sous peine de ne rencontrer au dedans que des factions et des obstacles. Quant aux rois de Castille, leur rôle plus effacé se borne à une lutte impuissante et à des alliances alternatives avec les deux pouvoirs rivaux qui les entourent, la noblesse et les communes. Parmi les pâles et insignifiantes figures qui se succèdent sur ce trône agité, celle de Pedro *le Cruel* tranche seule par l'énergie de ses crimes sur le fond plus terne de vices et de faiblesses, apanage commun de tous ces monarques; les communes, grandies de tout l'abaissement de la royauté, exploitent les malheurs publics au profit de leurs libertés politiques; la noblesse, au profit de ses ambitions privées. Enfin, cette longue

agonie du pouvoir royal aboutit, en 1465, à un acte jusque là sans exemple dans la monarchique Castille, à la déposition solennelle de Henri IV dans la plaine d'Avila, en attendant que la royauté castillane, sortant tout d'un coup de son tombeau, ressuscite, dix ans après, avec Isabelle de Castille et Fernando d'Aragon, les *rois Catholiques*.

CHAPITRE V.

ESCLAVAGE ET FÉODALITÉ EN CASTILLE.

Sous l'histoire spéciale de chacun des grands états dont se compose la société chrétienne se cache une histoire générale qui n'est, pour ainsi dire, que la somme de toutes ces annales isolées, le grand courant historique où tous ces affluents viennent se réunir. Aussi chacune des phases principales de la vie des peuples modernes a-t-elle, dans l'histoire de chacun d'eux, une durée à peu près contemporaine. Tous les pouvoirs de l'état prétendent l'un après l'autre à dominer une société qui leur échappe, et qui ne subit leur ascendant que pour constater leur impuissance. A défaut de l'empire qui se meurt, l'Eglise, la royauté, la noblesse, les communes, essaient tour à tour leur protectorat. D'un bout de l'Europe à l'autre ces grandes zones historiques, tracées à la fois dans le temps et dans l'espace, affectent des formes presque identiques et des limites presque pareilles. Du Ve au VIIIe siècle, l'Eglise se porte partout pour héritière de l'empire, et prend en tutelle cette société mineure, qui finit par

s'émanciper. La royauté, alliée naturelle du clergé, est partout impuissante après Charlemagne pour reconstruire du pouvoir avec les débris de l'empire; et du X[e] au XII[e] siècle, la féodalité se porte à son tour pour héritière et pour rivale de la royauté et du clergé dans le gouvernement de la société (1).

Vers la même époque, les mêmes tentatives, également impuissantes, se renouvellent dans tous les états chrétiens de la part des communes, qui toutes, à un signal donné, aspirent ensemble vers la liberté. Cette tentative prématurée, comme celle de Charlemagne pour restaurer la grande royauté impériale, avorte comme elle; mais des germes féconds ont été déposés. Le gouvernement représentatif naît en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne même, des habitudes de la vie municipale, étendues sur une plus vaste échelle. Les libertés de détail enfantent les libertés politiques, et les chartes des communes, foulées aux pieds par le despotisme royal ou par les grandes suzerainetés féodales, font naître de leurs ruines fécondes les états-généraux, les Cortès, les parlements et les diètes. Le principe générateur du gouvernement représentatif, c'est-à-dire le vote de l'impôt par ceux qui le paient, est conquis dans l'Europe presque entière du XIII[e] au XIV[e] siècle, conquis pour être reperdu, il est vrai, au XV[e], l'ère monarchique des temps modernes. Mais peu importe : le principe a été posé, le droit reconnu, l'apprentissage fait. La France, l'Allemagne, l'Espagne, conservent, à travers

(1) « Le pouvoir se déplace, mais il ne périt pas », dit à ce propos M. Beugnot, dans sa belle et savante préface de sa publication des *Assises de la haute cour de Jérusalem*, œuvre qui honore à la fois son auteur et l'Académie à laquelle elle est dédiée.

bien des fortunes diverses, les traditions de ces libertés perdues; l'Angleterre, qui, plus vigilante, ne les a jamais laissées périr, les affermit par deux révolutions successives; et la France enfin, par son immortelle révolution de 1789, les reconquiert pour elle-même d'abord, et puis pour l'Europe, qui, entre la peur et la reconnaissance, hésite encore à accepter ce redoutable présent.

S'agit-il des détails, c'est partout, à la même époque, dans tous les états modernes, c'est-à-dire au XIII[e] siècle, que le droit écrit tend à remplacer le droit coutumier; partout descendent dans l'arène ces dangereux adversaires de la féodalité, les légistes, rudes et subtils joûteurs, tout cuirassés de textes, qui font, par la science et par l'habileté, ce que la royauté n'avait pas su faire par la force, et reconstruisent pièce à pièce, avec des bribes de Gaius et de Justinien, l'édifice monarchique; les légistes, sorte de clergé bourgeois, plus dévoué à la royauté et moins exigeant que l'autre, qui échappe par sa subtilité à la main de fer des barons qui veulent l'écraser, et mine tout doucement, avec ses codes en guise de sape, le vieil édifice féodal.

De la Suède à la Castille, vers le milieu du XIII[e] siècle, cet effort de la royauté pour régulariser la société à son profit, et fondre ensemble les trois droits canonique, romain et féodal, en mutilant ce dernier, se traduit par des Codes qui apparaissent presque simultanément sur toute la surface de l'Europe. Les *Partidas* d'Alonzo X, les *Etablissements* de saint Louis, les *Constitutions de Sicile* par Frédéric II, les lois d'Eric de Suède, toutes ces œuvres si diverses de forme plus que d'esprit sont enfantées par la même

pensée. La même réaction du pouvoir royal contre la féodalité inspire, de l'Elbe au Guadalquivir, la même croisade législative; enfin la féodalité, partout attaquée, mais nulle part vaincue, réagit à son tour contre ces codes qui l'annulent, et ressaisit, au milieu de l'anarchie que sa résistance a créée, le pouvoir qui lui échappait.

Le règne d'Alonzo X est l'histoire de cette lutte en Espagne; mais après avoir raconté les faits, il nous faut maintenant jeter un coup-d'œil sur les institutions qui les expliquent.

Nous avons étudié, dans le volume précédent, la constitution municipale de la Castille, qui est celle de toutes les monarchies chrétiennes de l'Espagne; il nous reste à étudier maintenant sa constitution féodale, empreinte d'un caractère beaucoup plus spécial et qui diffère sur beaucoup de points importants de celle de l'Aragon, le second des grands états de la Péninsule (1). La noblesse, qui n'est en Espagne que l'organisation de la défense contre un péril commun, et la hiérarchie dans la résistance, y est plus vieille, comme fait, que la liberté des communes, et, à ce titre, nous aurions dû commencer par elle; mais, comme institution, elle y est plus jeune de cent ans pour le moins. Ainsi, au XIIe siècle, l'organisation des municipes castillans et de leurs *fueros*, et l'état social qui en résultait, étaient à peu près arrivés à leur complet développement, tandis que l'organisation féodale était loin d'avoir atteint sa dernière forme. Ce n'est guère qu'au milieu du XIIIe siècle que le pouvoir des

(1) Un chapitre particulier sera consacré, dans le tome suivant, à l'étude des institutions de l'Aragon.

nobles, appuyé sur les fiefs nombreux que la munificence des rois leur distribuait en terres conquises, en vient à constituer en face de la royauté une force régulière, rivale toujours, souvent ennemie. Les *ricos hómes* castillans, disciplinés par la guerre, et contenus par la main ferme de monarques belliqueux, tels que Fernando III, s'émancipent sous l'autorité arbitraire et faible à la fois de son fils Alonzo X, et attentent par l'insurrection aux droits les plus essentiels de la royauté. Enfin le pouvoir royal, en s'organisant à son tour, au moins sur le papier, dans le code monarchique des *Partidas*, ne fait qu'enregistrer des faits accomplis, en reconnaissant les priviléges de la noblesse, et en dressant la charte de la féodalité à côté de celles de la monarchie et du clergé.

C'est à cette époque critique, apogée de la puissance nobiliaire en Espagne, comme dans la plupart des états de l'Europe, qu'il convenait d'en renvoyer l'étude. La question qui se présente ici est au nombre des plus graves et des plus épineuses que renferme le droit espagnol au moyen âge. Il s'agit de bien nous rendre compte de ce qu'était dans l'Espagne chrétienne la féodalité; d'étudier à fond la nature de la propriété féodale, les rapports du suzerain avec le vassal, et les différentes espèces de vasselage qui constituaient cet état social, différent, à plusieurs égards, de celui que l'Europe nous offre à la même période. A cette question se liera naturellement celle de l'esclavage, qui peu à peu se change en servage, par une transition dont une étude attentive des *fueros* peut seule nous faire suivre la marche.

Nous avons parlé de la prépondérance toujours croissante que les longues guerres des monarques cas-

tillans et léonais avaient donnée à la noblesse, et des bornes qu'avait mises à ses empiétements l'établissement des *poblaciones*, sorte de colonies armées, jetées comme autant de sentinelles perdues à l'avant-garde de la chrétienté. Déjà l'analyse des chartes communales et le simple récit des faits nous ont appris par combien de sacrifices était achetée cette orageuse indépendance du colon de la Marche, toujours placé entre l'invasion arabe et les exactions des *ricos homes*, entre la guerre au dehors et l'oppression au dedans. Mais, après avoir étudié au sein de la commune espagnole les lois qui la régissaient, et les chartes, souvent impuissantes, qui s'efforçaient de la protéger, il nous reste à rechercher quelle était, à l'ombre du manoir féodal, la vie du malheureux serf, colon et soldat tour à tour, ne récoltant jamais pour lui le sol qu'il arrosait de son sang ou de sa sueur, et enviant le sort de ces membres des communes privilégiées que la liberté, du moins, consolait de tant de misères.

Toutefois, avant de parler du colon, il faut dire un mot de l'esclave, que le colon ou le serf tend peu à peu à remplacer par un progrès consolant, et qui se retrouve partout dans l'histoire du moyen âge chrétien.

On sait la place immense que tient l'esclavage dans le code gothique, où la société tout entière repose en quelque sorte sur cette base (1). Outre les esclaves achetés et les esclaves de naissance, la servitude est encore infligée comme une peine légale, et l'on voit à chaque instant l'homme libre déchoir de sa liberté,

(1) Voyez t. I, p. 415.

et, de *personne* qu'il était, devenir, comme l'esclave, une *chose*. Or, le code gothique étant resté, pendant plusieurs siècles encore, en vigueur dans les populations des Asturies, l'esclavage dut continuer, quoique sur une moins large échelle, chez ce peuple, attaché, comme tous les montagnards, aux coutumes de ses aïeux. L'esclavage, d'ailleurs, naît de lui-même, et par la seule force des choses, dans cette société profondément troublée. On voit des hommes libres, impuissants à défendre ou à soutenir leur vie, abdiquer leur liberté pour se donner à un homme plus puissant, et acheter du pain et un protecteur au prix de la servitude, fait qui, du reste, se passait à la même époque dans tout le reste de l'Europe (1). Aussi avons-nous vu, sous le roi don Aurelio (2), le grand nombre des esclaves, dans le petit royaume des Asturies, troubler la paix de l'état, et une révolte suscitée par eux nécessiter une répression sévère. Malheureusement l'histoire ne donne aucun détail sur cette espèce de *guerre servile*, qui révèle à la fois l'étendue et l'oppression de cette caste déchue.

Jusqu'à l'époque de l'établissement des *fueros*, vers le XI[e] siècle, la masse des esclaves, recrutée par les éternelles guerres contre les Maures, ne paraît pas avoir diminué dans tout le nord de l'Espagne, depuis la Catalogne jusqu'à la Galice, ainsi que l'attestent les nombreuses chartes qui parlent de donations

(1) .... Ego minime habeo unde me vel pascere vel vestire debeam; ideo petii pietate vestra ut me in vestrum *numdoburdum* (*mund*, tutelle en allemand) tradere vel commendare deberem... ut quidquid de mancipia tua facitis tam vendendi, commutandi... ita de me potestatem faciendi habeas. (*Append. formul.*, Marculf., f. 16, p. 58; *Formul. Sirmond.*, f. 44, ap. Baluz.; voyez aussi Ducange, au mot *Obnoxiatio*.)

(2) Voyez t. II, p. 315.

d'esclaves (1). Le *fuero* de Jaca, en 1090, enjoint aux habitants de nourrir leurs esclaves sarrazins, parce que, dit le *fuero*, « l'esclave est un homme, et non » une bête », progrès évident sur les lois gothique et romaine, où les codes, comme les mœurs (2), repoussaient l'esclavage en dehors de l'humanité. Mais l'esclavage, néanmoins, subsistait toujours, malgré les efforts de la religion et de la loi pour l'adoucir. Du temps de la reine Urraca, vers le début du XII[e] siècle, l'histoire (3) fait mention « d'un méchant eunuque » (*un malvado eunucho*) qui faisait le commerce des » esclaves, et les obligeait par ses traitements inhu» mains à se racheter à un prix sept fois plus haut » que celui qu'il avait donné d'eux. »

Dans le royaume de Léon, où l'autorité du *fuero Juzgo* était restée plus puissante, la servitude, à défaut de la mort, était encore la peine légale du félon (*desleal*) (4) et du débiteur insolvable (5). Mais en Castille, où l'empire des *fueros* nationaux luttait déjà contre la loi gothique, cette dure prescription de la loi ne se retrouve ni dans le *fuero Viejo*, ni dans ceux de Najera et de Sepulveda. Il suffit de parcourir les anciens *fueros* castillans pour être frappé de ce fait, que les mots de *servitude* et d'*esclaves* n'y sont prononcés que très rarement, et que la liberté politique y entraîne à sa suite la liberté civile. La Castille, depuis l'époque de sa séparation de la couronne de Léon,

(1) *España sagrada*, t. 37, p. 314 et 345; id., t. 34, p. 447 et 454; id., t. 38, p. 452; *Hist. de Sahagun*, por Escalona, app. 3, p. 452.

(2) « Servi e personis res fiebant. » (*Institut.*, lib. I, tit. III.) « O demens! ita servus homo est? » (*Juvénal*, sat. VI.)

(3) *Hist. de Sahagun* (app. I, p. 345).

(4) *For. judic.*, lib. II, tit. I, l. 7.

(5) Id., lib. V, tit. VI, l. 5.

vers le X[e] siècle, s'empreint chaque jour davantage des formes et des habitudes de la vie féodale. Le nom d'esclaves y est remplacé le plus souvent par ceux de vassaux, vilains ou colons (*collazos*). La féodalité, qui prend racine dans les lois comme dans les mœurs, substitue peu à peu le servage à l'esclavage, que le christianisme a adouci, mais non pas détruit. La liberté civile naît lentement, péniblement, de la liberté politique, parce que des hommes libres, après tout, se défendent mieux contre les *algarades* musulmanes que ne le feraient des esclaves. La liberté, éclose au sein du conseil municipal, et qui, plus tard, montera de là jusqu'aux Cortès nationales, descend d'abord vers l'esclave, dont elle fait un colon, un serf, bien humble, bien opprimé, sans doute, mais jouissant au moins d'une indépendance et d'une sécurité relatives. Née du danger commun, comme une des nécessités de la défense, il semble qu'elle ennoblisse la race tout entière, et que là où il n'y a que des hommes qui combattent pour leur sol et leurs foyers, il ne puisse plus y avoir d'esclaves. Le paysan de la Biscaye est *noble comme son roi, et encore !....* (1), et libre comme son sol, que n'a jamais foulé le pied de l'étranger.

Toutefois, de l'absence de l'esclavage dans les codes de la Castille il ne faut pas conclure qu'il ne se trouvât point d'esclaves dans les communes, et surtout dans les domaines royaux, seigneuriaux et ecclésiastiques. Mais la guerre permanente contre les Arabes, en fournissant des recrues légales à la population servile, ne dut pas peu contribuer à l'émanci-

(1) *Noble como el rey, y aun !.....*, vieux dicton biscayen.

pation progressive des esclaves chrétiens, qui deviennent de plus en plus rares (1), à mesure que la féodalité s'organise. C'est alors que s'établirent, à l'instar des ordres de *la Merci* et des *Rédempteurs* en France, ces *Alfaquèques* (Voir t. IV, p. 290), qui se vouaient au rachat des captifs chrétiens, pieuses institutions qui contribuèrent peut-être, sans le vouloir, à augmenter le nombre des captifs, par l'appât du profit qu'on trouvait à les vendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un commerce très actif d'esclaves s'établit et se continua en Espagne jusqu'au XIV[e] siècle, et que des chrétiens indignes de ce nom enlevaient leurs compatriotes pour les vendre aux Sarrazins, ainsi que l'atteste l'excommunication prononcée contre eux par le concile de Valladolid, en 1322. A cette *traite des blancs* on ajouta, dans le siècle suivant, la vente des malheureux habitants des Canaries, et la *traite des nègres* de Gelope (2). Enfin il y avait aussi des esclaves juifs, et cet arrière-faix des servitudes du moyen âge subsista jusqu'au XVI[e] siècle, où nous voyons Philippe II ne laisser d'alternative à cette race malheureuse que l'abjuration ou l'exil (3); et c'est l'exil qu'ils préférèrent.

Voyons maintenant, pour compléter cette rapide histoire de l'esclavage, sa législation au XIII[e] siècle,

(1) Cependant le *fuero* de Soria, donné par Alonzo X, atteste qu'en 1256 il s'en trouvait encore en Castille. « Quien servo ageno, *que fuere christiano*, matare, peche el omecilio. » (L. I, tit. IV, loi 2.)

(2) Voyez la capitulation accordée à Grenade par les *Rois Catholiques*, dans don Luis de Marmol (édit. de Malaga, 1600, p. 23), où, pour combler le vide laissé par les Maures qui émigrent en Afrique, et diminuer le nombre des esclaves maures dans la Péninsule, on les invite à la liberté, en déclarant que tous ceux qui pourront échapper à leurs maîtres pour se réfugier à Grenade seront libres, *sauf les Canariens ou les nègres de Gelope ou des îles.*

(3) *Recopilacion*, liv. VIII, t. II, lois 3 et 14.

sous Alonzo X, qui l'a résumée dans ses *Partidas*. Les esclaves, dit la *Partida* IV, t. XXI, sont « une *autre manière d'hommes* qui ont des devoirs envers ceux qui sont leurs maîtres. » Ainsi, bien que cette classe infortunée n'ait aux yeux de la loi que des devoirs, elle les reconnaît du moins pour des *hommes :* il y a donc ici progrès évident sur la loi romaine et même sur la loi gothique, qui ne les reconnaissent que pour des *choses*. « La servitude est une tenure (*postura*) et établissement ancien qui fait que les hommes *naturellement libres* se font esclaves et se soumettent à autrui, *contre raison*. » Il y a trois sortes d'esclaves : 1° les captifs en guerre, 2° ceux qui naissent en esclavage, 3° les hommes libres qui se laissent vendre (1) (l. 1). L'enfant né d'un homme libre et d'une femme esclave est esclave, car l'enfant suit la condition de la mère; comme dans la loi romaine, les enfants de mère libre et de père esclave sont libres (l. 2); les fils de clerc qui a reçu les ordres et de mère libre sont esclaves de l'église, quoique le père et la mère soient libres, parce que cette union est illégale; mais ils ne peuvent être vendus (l. 3). Les chrétiens qui fournissent des armes aux infidèles doivent être faits esclaves ou vendus (l. 4).

L'esclave est tenu de garder son seigneur de tout dam (car *siervo*, *servus*, vient, suivant le code, du latin *servare*, garder); il doit lui obéir en tout, à lui, à sa femme et à ses fils, et mourir pour les sauver de mort ou déshonneur (l. 5). Le seigneur a pouvoir absolu (*llenero*) sur son esclave, pour faire de lui ce qu'il veut, mais non le tuer ni le mutiler

(1) Il s'agit sans doute ici de ceux qui se vendaient pour acheter du pain.

sans l'ordre du juge du lieu, ni le frapper de manière qui soit contre le droit de nature (*contra razon de natura*), ni le faire mourir de faim, sauf s'il le trouve avec sa femme ou sa fille. Si un maître est trop cruel, ses esclaves peuvent se plaindre au juge, qui doit les faire vendre en payant le prix à leur maître (l. 6). Tout ce que l'esclave gagne appartient à son seigneur, même les biens qui lui sont échus par testament (l. 7). Ni Juif, ni Maure, ni hérétique, ne peut avoir esclave chrétien, sous peine de mort. Tout esclave des susdits qui se fait chrétien devient libre par ce seul fait, sans devoir se racheter (l. 8).

Le titre XXIII est consacré aux affranchissements maître peut affranchir (*afforrar*, de *fuero*) son esclave en église, ou devant le juge, ou ailleurs, ou par testament ou par charte (l. 1). L'esclave de deux maîtres peut être affranchi par un seul, en rachetant la part de propriété que possédait le second maître (l. 2). En outre, la liberté est acquise de plein droit à l'esclave qui dénonce quelque grand coupable (l. 3).

La femme esclave que son maître prostitue devient libre (l. 4), ainsi que l'esclave qui épouse une personne libre avec le consentement de son maître; et si le seigneur épouse son esclave, elle devient libre de fait (1) (l. 5). Les ordres sacrés confèrent aussi la liberté à l'esclave, pourvu qu'il les ait reçus du consentement du maître; sinon, pendant un an entier, son maître peut le réclamer comme esclave; seulement, s'il est parvenu au rang de prêtre disant messe (*misa-*

(1) Comparez avec la loi gothique, où le mariage entre la maîtresse et l'esclave est défendu, sous peine pour tous deux d'être brûlés vifs. (Voir t. I, p. 411.)

cuntano), il a droit de se racheter (l. 6). L'esclave qui se croit libre de bonne foi, et que son maître ne réclame pas, devient libre au bout de dix ans dans le même pays, au bout de vingt en pays étranger, au bout de trente s'il a fui. Mais s'il s'est réfugié en terre des Maures, et s'en échappe, il devient libre (1) (l. 7).

L'affranchi doit toujours obéir à son maître, et l'honorer lui et ses fils, « car l'esclavage est la plus » vile des choses de ce monde qui ne sont pas le pé» ché, de même que la liberté en est la plus précieu» se. » Il ne peut le citer en justice sans la permission du juge, ni l'accuser, ni médire de lui; et il doit l'aider de sa personne, et de ses biens même, si celui-ci tombe dans la pauvreté (l. 8); le tout sous peine de rentrer en servitude (l. 9). Si l'affranchi meurt sans testament et sans héritiers descendants, ascendants ou collatéraux, qui soient libres, ses biens font retour à son maître. Mais ses parents héritent, même sans testament.

« On appelle en latin *patronus* (de *pater*) celui qui affranchit son esclave, parce qu'il l'enfante pour ainsi dire une seconde fois »; il perd ses droits sur l'affranchi s'il le laisse mourir de faim, ou s'il l'opprime, ou si l'affranchi l'a été pour services rendus à son maître, ou par octroi royal, ou bien quand le maître est banni, ou dans d'autres cas trop longs à énumérer.

Dans toutes ces lois sur l'esclavage, il y a évidemment progrès sur la loi gothique et sur la loi romaine.

(1) La loi, ne pouvant empêcher l'expatriation des esclaves, cherche du moins à la restreindre. Rome était plus à l'aise avec ses esclaves, car, le monde entier lui appartenant, le droit d'asyle leur était interdit de fait.

Les droits du maître vont diminuant chaque jour, comme les devoirs de l'esclave; la servitude devient moins dure, l'affranchissement plus facile; on sent qu'il s'agit là d'un vieil abus qui se meurt, et que la loi ménage pour le laisser tout doucement s'éteindre; on sent aussi que la société marche, lentement et sans s'en rendre compte, vers des destinées meilleures, et que le faîte pèse moins lourdement sur la base. Enfin, l'on ne peut douter, rien qu'à lire ce titre du code, que l'esclavage ne tende à disparaître bientôt d'un ordre social où il est déjà plutôt un embarras qu'une force.

De l'esclavage au servage féodal, la transition est facile, car ce dernier est à la fois la conséquence et le correctif de l'autre. L'origine du système féodal en Espagne est la même que dans le reste de l'Europe. Avant d'être régis par des lois, les Goths, comme tous les peuples barbares qui envahirent l'empire romain, étaient, on le sait, régis par des coutumes. Parmi ces coutumes devait exister au premier rang celle du *comitatus* des Germains, et des *leudes* ou *fidèles*, qui accompagnaient à la guerre un chef librement choisi. Mais les Goths, en s'immobilisant sur le sol, perdirent bientôt ces habitudes guerrières; les coutumes s'effacèrent peu à peu devant le droit écrit. Le code gothique, loin d'être, comme tous les codes germaniques, la naïve et rude formule d'une société à demi-sauvage, ne fut qu'une édition bâtarde du code théodosien, corrigée par des barbares. Ainsi, l'espèce de servage qu'y constituent les rapports du client avec le patron, et du colon tributaire avec le maître du sol (Voir t. I, p. 431), est d'origine romaine beaucoup plus que gothique. Quant à la servitude

que nous avons vue inscrite à chaque page du code comme une peine légale, elle est aussi d'origine romaine, et n'a rien de commun avec la clientèle ni avec le servage féodal.

Surprise par la conquête arabe, la masse de la nation, amollie par une longue paix, courba le cou sous la conquête; mais la nationalité et les coutumes des Goths émigèrent avec Pelayo dans les monts des Asturies. Dans cet obscur berceau de la royauté castillane, il est facile, nous l'avons dit, de discerner un retour de la race gothique à la vie errante et aventureuse de ses ancêtres. Les Goths dépossédés ont quitté de nouveau la cité pour les camps, et le peuple est redevenu tribu. Le code gothique, cher aux réfugiés des Asturies, comme un vivant souvenir de leur nationalité, voit renaître à côté de lui ces coutumes primitives dont il avait effacé la trace. Au patronage gothique, qui imposait au client l'obligation, dérisoire chez un peuple pacifique, de suivre son patron à la guerre, succède, d'après les idées du *comitatus* germanique, le *fief d'armes*, le don du cheval, de la lance et de la cuirasse, à la charge de guerroyer pour celui qui vous arme. Telle est, on le sait, l'origine la plus réelle des fiefs, origine qui se perd dans la double nuit des âges et des forêts de la Germanie.

Puis, quand la restauration asturienne, la *reconquête*, comme disent les Espagnols (*reconquista*), prend pied sur le sol de la Péninsule; quand l'invasion arabe recule devant cette digue, alors, au lieu des *fiefs d'armes*, ce sont des fiefs *terriens* que les roitelets de Léon distribuent à leurs vassaux, devenus de hauts et puissants barons, et que ceux-ci décou-

pent en arrière-fiefs, pour les partager entre leurs compagnons. La tribu redevient peuple encore une fois, et prend racine dans le sol, non plus seulement par la cité, mais par le fief et le manoir féodal. Avant les *fueros* accordés par les rois aux communes, viennent les fiefs de toute nature donnés par les seigneurs à leurs *fidèles*, fiefs militaires s'il en fut, soit qu'ils consistent en armes ou en domaines, et dont la guerre est l'unique tenure, comme elle en fut l'unique origine.

Qu'est-ce donc, à vrai dire, que la féodalité, en Espagne comme en France? Une réaction, et pas autre chose : réaction d'une noblesse toute militaire, déjà souveraine dans ses domaines, contre les habitudes de la vie civile, et l'empire légal de la royauté; réaction des coutumes germaniques contre le droit écrit; réaction de l'indépendance barbare contre la fausse civilisation de l'empire gothique, de l'anarchie contre l'ordre, de l'esprit de morcellement et de fédéralisme, si cher à l'Espagnol de tous les âges, contre l'unité monarchique qui cherche à se constituer. Si cette réaction est moins sensible en France que dans la Péninsule, c'est parce que la race conquérante, plus compacte et moins dispersée sur le sol de la Gaule, s'y est cramponnée davantage à ses vieilles coutumes, et n'a pas cessé de protester contre les codes de l'empire, qui, sous le nom de *droit écrit*, règnent encore dans le sud de la Gaule. En Espagne, au contraire, si la réaction est plus passionnée, c'est que la loi théodosienne, évangile politique du clergé gothique, en pesant pendant trois siècles sur les coutumes nationales, était parvenu à les faire disparaître, mais non à les détruire ; c'est

que la conquête arabe, en remuant profondément le sol, a ramené à la surface tout ce qui y germait encore de vieilles mœurs, enfouies, mais non pas mortes; c'est qu'enfin, même après la conquête, la lutte continue encore, et que le *Forum Judicum* règne sur l'Espagne restaurée, comme naguère sur l'Espagne gothique, en attendant une législation plus en harmonie avec les vieux instincts du peuple et ses besoins nouveaux.

Alors, dans cette lutte sourde, qui, comme la première, ne dure pas moins de trois ou quatre siècles, la nation se partage en deux camps : d'un côté les rois, les communes et le clergé, appuyés d'abord sur le code gothique, puis sur des *fueros* ou chartes municipales qui ont pour base commune ce code, dont elles essaient de combler les lacunes; de l'autre côté la noblesse, qui, appuyée sur ses vastes domaines et sur son cortége de vassaux, fait, en quelque sorte, bande à part dans la nation, et constitue sa suzeraineté territoriale en face de la grande suzeraineté monarchique; la noblesse, qui a aussi ses *fueros*, ses chartes, ses codes féodaux, où l'anarchie s'organise et se retranche, pour ainsi dire, et où les anciennes coutumes gothiques, immobilisées sur le sol avec la propriété féodale, se posent en face du droit écrit, monarchique ou municipal, et dressent code contre code, autel contre autel.

Le véritable code féodal du moyen âge en Espagne, c'est le *Fuero Viejo* ou *de los hijos dalgo*, comme le *Forum Judicum* en fut le code clérical, comme les *Partidas* en sont le code monarchique. Nous avons vu (tome IV, page 494) l'origine et l'histoire de cette espèce de *Magna Charta* de la féodalité castillane,

charte aussi vieille que l'indépendance de la Castille, et imposée par une révolte heureuse à Alonzo X, qui dut l'enregistrer dans ses *Partidas*. C'est dans ces deux codes que nous chercherons l'analyse la plus complète des divers genres de vasselage et de suzeraineté qui constituaient le système féodal castillan. Quant à l'ordre que nous suivrons dans cette difficile étude, nous traiterons 1° de la nature du fief, et des lois qui le régissent; 2° des rapports des vassaux avec leur suzerain et entre eux; 3° des diverses formes de la propriété féodale; 4° des différentes classes de colons ou serfs y attachés; 5° des charges de toute nature qui pesaient sur ces colons; enfin 6° de l'établissement de l'hérédité des fiefs.

1° Etudions d'abord dans les *Partidas* la nature du fief, et les droits et les obligations qu'il entraîne. « Le fief est une sorte de bénéfice que les seigneurs confèrent aux vassaux, pour en recevoir hommage en retour, et le vassal s'engage en outre à fournir au seigneur un certain nombre de cavaliers ou de soldats, ou à lui rendre tout autre service stipulé. *Feudus*, fief, vient de *fé*, foi (1). Il y a deux sortes de fiefs : 1° celui qui consiste en une ville ou château, ou autre domaine foncier (*raïz*, racine): on ne peut l'ôter au vassal que s'il manque à la tenure (*postura*), ou s'il fait quelques actes de nature à *commettre* son fief; 2° le fief de chambre (*feudo de camara*) est l'argent que le roi donne chaque année au vassal, sur sa

(1) Cette étymologie du mot *feudus*, purement espagnole, est fausse, on n'en peut douter. De toutes les étymologies de ce mot, la plus plausible est celle qui le fait dériver du teuton *fekd*, guerre, querelle; *faïda* dans la langue des codes germaniques. (Voir entre autres *Lex Longobard.*, l. I, t. XXXVII, loi 1 et 2.)

chambre (1) ou sur sa cassette. Ce dernier peut se révoquer à volonté (*Part.* IV, tit. XXVI, loi 1).

On appelle la *terre* (*tierra*) le droit en argent (*los marevedis*) que le roi assigne à un *rico home* ou à un chevalier sur un lieu fixe. L'*honneur* (*honor*) est celui qu'il leur assigne sur des choses fixes qui appartiennent à la seigneurie du roi, telles que les rentes sur les villes ou châteaux. Ces deux genres de fiefs n'imposent aucune tenure, et ne peuvent se perdre que par forfaiture; mais le fief proprement dit est le seul qui entraîne tenure et service militaire (l. 2) (2). Les rois et les plus grands seigneurs peuvent seuls octroyer des fiefs, et aussi les archevêques et les évêques. Fief peut être donné à tout homme qui n'est pas vassal d'un autre, car on ne peut être vassal de deux seigneurs à la fois (l. 3). Le vassal, à genoux, met ses deux mains dans celles de son seigneur, et lui jure hommage et d'accomplir les tenures du fief. Le seigneur l'investit ensuite avec l'anneau ou la baguette (*vara*) (l. 4). Quand même la tenure n'est pas spécifiée, le vassal doit aider son seigneur en guerre, et le seigneur son vassal (l. 5).

Les fiefs, en Espagne, comme partout, se substituent de mâle en mâle, à l'exclusion des femmes (3). Mais ce qui distingue ici cette institution, c'est que

(1) Suivant Ducange, *camera*, la chambre du roi, signifie le trésor dans le latin du moyen âge.

(2) Outre le vasselage ordinaire (*vassallage*), il y en avait un autre plus grave, au dire des *Partidas* : c'était l'*hommage*, sorte de dépendance absolue qu'un homme contractait envers un autre en se faisant *sien* (*suyo*), soi et ses fils, à tout jamais. Le texte fort obscur des *Partidas* (tit. XXV, loi 4) est trop long pour être cité, et n'explique d'ailleurs nullement la nature très embrouillée de cette sorte d'hommage.

(3) Voir à ce sujet la *Loi salique*, t. LXXII, loi 6, et mon tome I, p. 414, note 3, et p. 433.

les fils partagent également le fief, et que la loi n'autorise pas sa substitution en faveur du fils aîné. Dans la loi gothique, où le fief, il est vrai, n'était pas encore constitué, les filles héritaient, à défaut de mâles, des domaines donnés au client par le patron, et les transmetttaient à leurs maris; or ces domaines, au nom près, n'étaient, à vrai dire, qu'une espèce de fief. Mais plus tard, dans l'Espagne chrétienne, le fief s'étant organisé régulièrement avec tenure militaire (1), les femmes s'en trouvèrent naturellement exclues; et les *Partidas*, en prononçant cette exclusion, ne firent qu'enregistrer un fait accompli et une des conséquences nécessaires du système féodal.

Les fiefs, dit la loi, ne s'héritent pas comme d'autres héritages. Ils ne peuvent échoir ni aux filles, ni aux clercs, ni aux muets, aveugles ou infirmes. Les fils seuls ou petits-fils par les mâles partagent le fief

(1) On s'est demandé souvent pourquoi la féodalité, institution toute militaire, ne s'était pas établie chez les Romains, le grand peuple militaire de l'antiquité; mais les Romains, doués du génie de l'organisation, c'est-à-dire de l'unité, au moins autant que du génie de la conquête, portaient avec eux leur gouvernement, profondément unitaire, partout où ils s'établissaient en maîtres. C'est l'inverse des conquêtes barbares, qui, faites au hasard et sans plan arrêté, et tendant de leur nature à morceler plutôt qu'à réunir, durent emprunter plus tard leur organisation aux habitudes mêmes de la conquête, et à l'espèce d'éparpillement social qui en était résulté. Du reste, de même que nous avons trouvé à Rome le germe de l'institution du jury (Voyez t. I, p. 427), et dans Homère le *wehrgeld* ou la *composition* germanique (t. I, p. 425), nous retrouvons aussi dans la Rome impériale une tentative trop peu connue d'organisation féodale. Lampridius nous apprend qu'Alexandre Sévère donna des terres conquises aux chefs et aux vétérans de la frontière, pour eux et leurs héritiers mâles, à charge de service militaire. « *Sola, quæ de hostibus capta sunt, limitaneis ducibus et militibus donavit, ita ut eorum essent, si hæredes illorum militarent, nec unquam ad privatos pertinerent..... addens ut eorum filii, ab anno decimo octavo, mares duntaxat, ad militiam mitterentur* (Historiæ Augustæ scriptor. Edit. Casaubon., p. 202). » Ajoutons que la libéralité de Sévère resta sans effet : ses vétérans préférèrent Rome à des pays lointains, et la féodalité romaine périt ainsi dans son germe.

et ses tenures; mais les arrière-petits-fils n'héritent pas, et le fief, en ce cas, fait retour au seigneur. Ceci a lieu pour les fiefs ordinaires; mais s'il s'agit d'un *fief de dignité*, tel que comté ou marquisat du royaume, les fils ou petits-fils n'héritent que si le roi le leur octroie (l. 6). Le fief descend par ligne directe, et ne remonte pas, même à défaut d'héritiers descendants, au père ou à l'aïeul. Le service militaire étant le grand but de la législation féodale, il faut avant tout des hommes valides et jeunes pour *servir* le fief. Le frère peut hériter du frère, mais quand celui-ci l'a reçu lui-même par héritage ou acheté de ses deniers : car alors c'est la ligne droite qui se continue, sauf un temps d'arrêt, et non la ligne collatérale, que la loi n'admet pas (l. 7).

Le vassal perd son fief (1) s'il le vend ou l'aliène, s'il manque à sa tenure, s'il abandonne son seigneur en bataille ou en danger, s'il l'accuse, ou s'il lève la main sur lui ou sur les siens, ou séduit sa femme, sa fille ou sa parente. Mais si le seigneur, à son tour, commet les mêmes offenses envers son vassal, il perd la propriété de son fief, qui passe à celui-ci (l. 8 et 9). Le fils du vassal, après la mort du père, doit venir prêter hommage au seigneur, sous peine de perdre son fief (l. 10). Enfin les différends entre le sei-

(1) C'est ce que le droit français appelle *commettre* son fief. « On commet son fief, dit Renaudon, *Diction. des fiefs*, art. *Fief*, pour ingratitude, ou délit, ou désaveu, ou déni absolu de la mouvance. Les cas sont les mêmes en Espagne, en Allemagne et en France. Seulement, en France, les cas de *commise* sont plus nombreux, et la félonie plus sévèrement punie. » Voir Struvius, *Tract. de feudis*, aphor. 17; *Asssises de Jérusalem*, ch. 203; *Etablissements de saint Louis*, ch. 48 et 50.

gneur et un de ses vassaux doivent être jugés par un ou deux autres vassaux, choisis d'un commun accord par les deux parties. Les différends entre vassaux du même fief se jugent par le seigneur, et ceux entre un de ses vassaux et un étranger par le juge ordinaire, la juridiction seigneuriale étant alors suspendue (l. 11).

Toutes ces lois féodales, comme on le voit, sont celles qui ont cours dans le reste de l'Europe, et plusieurs même de ces dernières ont été copiées mot pour mot sur les *Partidas*. Mais ce qui leur manque en Espagne plus qu'ailleurs, c'est la garantie de la durée dans la dépendance, sans laquelle aucune obligation n'enchaîne le vassal, qui peut à tout instant rompre ses liens en changeant de seigneur. C'est là, en Espagne, heureusement pour la liberté, le côté faible de cette organisation féodale, si forte et si vivace dans le reste de l'Europe. C'est par là que les souverains de la Castille purent, en employant l'habileté à défaut de la force, lutter contre le pouvoir toujours croissant de la noblesse; c'est en détachant du service de leurs seigneurs les vassaux des *ricos homes*, pour les attirer sur leurs propres domaines, qu'ils essayèrent de miner peu à peu les revenus et l'influence de cette caste orgueilleuse, qui devait tenir en échec pendant plus de deux siècles la royauté castillane. Jusqu'au règne d'Alonzo X, où se révéla tout d'un coup l'imminence du danger, écarté ou atténué jusque là par une croisade perpétuelle contre les infidèles, les rois avaient fait de leur mieux pour encourager, par l'appât de larges priviléges, les serfs à quitter la glèbe seigneuriale et à accourir dans

leurs *poblaciones* (1). Mais les heureux résultats de cette politique furent bientôt annulés par les imprudentes libéralités d'Alonzo X et de ses successeurs envers ces mêmes nobles, qu'ils se flattaient ainsi de gagner à leur cause. Ce qui a manqué à la monarchie castillane jusqu'à Ferdinand *le Catholique*, c'est un système suivi de résistance aux empiétements de la noblesse; c'est d'avoir su affaiblir l'ennemi qu'elle ne pouvait pas vaincre, et tourner l'obstacle au lieu de vouloir l'emporter de haute lutte. Mais les développements sur ce sujet fécond seront plus à leur place dans l'histoire des Cortès et dans celle de la royauté de Castille.

2° Passons maintenant aux rapports des grands vassaux avec la couronne, dans le système féodal espagnol, curieuse étude dont le commentaire se trouve à chaque page de l'histoire de la Castille. Ouvrons d'abord le *Fuero Viejo* :

Le livre I de ce code d'anarchie légale est consacré à définir les droits du monarque, les devoirs des *ricos homes* envers lui, et les droits de ceux-ci envers leurs vassaux. Deux titres fort courts suffisent aux droits du monarque, et ceux des *ricos homes* remplissent tout le reste du livre. Nous les résumerons en peu de mots et sans réflexion aucune : de pareilles lois portent avec elles leur commentaire.

(1) Ce ne sont pas, du reste, les rois d'Espagne seulement qui ont lutté par ces moyens, fort honorables et fort permis, contre la prépondérance toujours croissante de la noblesse féodale. Nous lisons dans Glanville (l. V, ch. 5), cité par Hallam (t. I de la traduct., p. 361), qu'en France, au XIII[e] siècle, on accordait, dans les villes affranchies par charte du roi ou de leurs seigneurs, le droit de bourgeoisie aux serfs, même échappés de la glèbe, qui venaient s'y réfugier : « Si quis nativus quiete per unum annum et diem in villa privilegiata manserit, et tanquam civis receptus fuerit, a *villenagio* (roture) liberabitur. »

Le vassal noble (*hidalgo*) qui reçoit de son seigneur sa solde complète doit le servir trois mois à l'armée, là où il est besoin; et, s'il ne le sert pas, il doit rendre la solde double avec les armes qu'il a reçues (tit. III, l. 1). Si un *rico home*, vassal du roi, veut se quitter de lui, il doit lui expédier un de ses vassaux, chevalier ou noble (*hijo dalgo*); et celui-ci va dire au roi : « Au nom d'un tel, *rico home*, je vous baise la main, car il ne peut plus être notre vassal (l. 3). » Si un *rico home*, vassal du roi, est banni par lui, ses amis et vassaux doivent aller avec lui pour le garder, jusqu'à ce qu'ils l'aident à acquérir un autre seigneur qui lui fasse du bien (*que le haga bien*). Si le roi viole le *fuero* à son préjudice (*desafora a el*), ses amis et vassaux doivent l'aider jusqu'à ce que le roi le reçoive à justice en sa cour (1). Si le roi viole le *fuero* contre un des vassaux du *rico home*, et ne veut pas lui faire droit, tous deux peuvent se quitter du roi (*despedir se*) et chercher autre seigneur; mais si un *rico home* ou autre *hijo dalgo* s'en va du royaume sans être banni par le roi, il ne doit pas faire guerre ni dam au roi ou à ses vassaux; et, s'il le fait, le roi peut l'en punir en dévastant ses domaines et en bannissant sa femme ou ses fils (tit. IV, l. 1). Quand le roi bannit un *rico home* qui ne l'a pas mérité (*sin merecimiento*) (2), il doit lui donner pour sortir du royaume un délai de trente jours, puis de neuf, puis de trois, avec un cheval, un guide, et lui fournir des vivres au prix courant, et tous les *ricos homes* du pays lui donner chacun un cheval, et le roi ne doit

(1) Voyez t. II, p. 516, l'appendice de Bernard de Carpio.

(2) Reste à savoir qui devait être juge, dans cette anarchique législation, du mérite ou du démérite du banni.

pas dévaster ses domaines. S'il fait la guerre au roi pour lui ou pour son nouveau seigneur, le roi peut le combattre et ruiner ses maisons ou ses champs, mais non saisir ses héritages ni déshonorer sa femme ou ses filles... Outre ses vassaux naturels, le banni peut en prendre d'autres à sa solde; si, en faisant la guerre au roi pour le compte de son nouveau seigneur, il a enlevé du butin, il doit renvoyer au roi la première fois tout ce qu'il a reçu en partage, la deuxième fois la moitié, et la troisième rien (1). Si le roi arme contre le banni, celui-ci, avant la bataille, doit se dire encore son vassal, et le prier à merci de ne pas y entrer : car il ne veut pas combattre contre lui, ni lui faire tort ni dam; et si le roi s'y refuse, le banni, s'il le connaît, doit ménager sa personne; et il en est de même du vassal banni envers son seigneur naturel (l. 4).

Maintenant, pour bien juger du progrès d'indépendance et de pouvoir acquis à la féodalité castillane depuis le *Fuero Viejo* jusqu'aux *Siete Partidas*, qui le complètent en le reproduisant, nous citerons quelques uns des titres de ce dernier code sur le même sujet : « Le *rico home* peut être banni pour trois causes: par mauvais vouloir du roi (*malquerencia*), pour méfait (*malfetria*), et pour trahison ou félonie (*traycion o aleve*). Dans le premier cas, il doit demander merci au roi tout seul, puis devant une ou deux personnes, puis devant toute sa cour; et si le roi le refuse, il part avec tous ses vassaux, et a trente jours pour sortir du royaume. Une fois sorti, il *peut*

(1) Voyez le poëme du Cid (Sanchez, *Poesias antiguas*, t. I); mais le Cid n'envoyait que le quint, suivant l'usage musulman.

faire la guerre au roi pour gagner de quoi vivre (*onde viva*), parce que le roi l'a banni sans lui dire pourquoi. Mais, dans cette guerre, il ne doit ni voler ni entrer de vive force dans ville ou château, *si ce n'est dans un château ou domaine du roi qui vaille autant que celui que le roi lui a repris;* et il peut le retenir pour gage jusqu'à ce que le roi lui rende l'autre, et le roi ne peut faire mal pour cela ni à sa femme ni à ses fils (*Partida* IV, t. xxv, l. 10).

S'il est banni pour *méfait*, ses vassaux peuvent le suivre pour l'aider à gagner pain d'un autre roi, mais pour trente jours seulement, et ils doivent rentrer dans le royaume, et ni lui ni ses vassaux ne peuvent faire guerre au roi, *si ce n'est par ordre d'un nouveau seigneur ou roi*, et non par colère ou vengeance contre l'ancien (l. 11). S'il est banni pour trahison, ses vassaux ne peuvent le suivre, sous peine de trahison (l. 12). Enfin le vassal, sans être banni, peut quitter le royaume à sa volonté, et ses vassaux peuvent le suivre, mais pour peu de temps (l. 13).

Ainsi voilà donc, dans ce code monarchique des *Partidas*, le droit de guerre acquis au *rico home* mécontent contre le roi dont il se quitte, droit que le *Fuero Viejo* n'a pas expressément reconnu. Les *Partidas*, non contentes d'enregistrer toutes les conquêtes du code nobiliaire, les aggravent encore, en régularisant ce droit de guerre du vassal contre son suzerain, et en légalisant l'anarchie. Avec de pareilles lois, s'expliquent d'eux-mêmes tous les troubles, toutes les révoltes qui, pendant plus de deux siècles, ne font des annales de la Castille qu'une longue insurrection, depuis Alonzo X jusqu'à Ferdinand *le Catholique*.

L'anarchie, du reste, n'est pas seulement consti-

tuée au faîte de l'édifice féodal, dans les rapports entre le roi et ses grands vassaux; elle se retrouve à tous les degrés de la hiérarchie, où la même indépendance et les mêmes prétentions enfantent les mêmes désordres. Le titre V du *Fuero Viejo* nous donne en grand détail les formes du défi entre hidalgos, qui doit être précédé de neuf jours de trêve, sous peine de trahison; et, après ces neuf jours, l'offensé peut défier son ennemi et l'outrager (*deshonrar*), et, après trois jours, le tuer. Le frère à qui son frère a enlevé sa part de l'héritage, après avoir épuisé tous les degrés de juridiction, peut, si celui-ci refuse de comparaître, le défier et *le tuer, sans pour cela moins valoir.* Les amis de deux hidalgos qui se battent peuvent prendre part à la querelle, et tuer ou blesser, *sans valoir moins ni faire mal.* Si une commune est en guerre (*riñe*) avec une autre, et qu'un *hidalgo* soit tué en combattant pour une d'elles, la commune opposée doit payer l'amende de l'homicide, et racheter l'inimitié (*sacar el enemigo*) des *hidalgos* collègues du défunt. Si c'est un laboureur qui est tué, ce sont au contraire les *hidalgos* qui doivent payer. L'amende d'un hidalgo qui en a frappé ou déshonoré un autre, ou sa femme, ou son écuyer, est de 500 sous (t. 5) (1).

3° Nous arrivons enfin aux diverses formes de la propriété féodale; mais ici le *Fuero Viejo* tout seul serait insuffisant pour nous guider et pour éclairer cette étude si difficile: il faut remonter un peu plus haut, et reprendre ces institutions à leurs sources.

(1) Si l'offenseur n'est pas assez riche pour payer l'amende, il doit fournir quelqu'un pour subir la même offense, pourvu qu'il ne s'agisse pas de coups de lance ou d'épée (tit. v, loi 13). La loi cite l'exemple d'un champion de cette espèce qui resta borgne des coups de bâton que lui donna l'offensé (l. 14).

Déjà nous avons retrouvé (Voyez t. I, p. 431) dans les *coloni tributarii* des derniers temps de l'empire et dans la *clientèle* gothique l'origine du servage féodal, et comme la transition qui y conduit. Mais, en nous rapprochant du moyen âge espagnol, la diversité des éléments dont l'ordre social se compose entraîne la même diversité dans le droit de possession des maîtres et dans la dépendance des vassaux. La propriété féodale en Espagne peut être étudiée sous deux points de vue, suivant la nature des maîtres auxquels elle appartient, ou celle des colons qui la cultivent : au point de vue des maîtres, on la divise en trois classes, *realengo* ou domaine qui relève du roi, *abadengo* ou fief ecclésiastique, *de señorio* ou fief seigneurial. Mais comme ces trois classes si distinctes tendaient souvent à se confondre dans un état social sans cesse troublé par la violence, les rois prirent le parti de faire de temps en temps des révisions générales des propriétés (*apeos* ou *deslindes*) pour spécifier leur nature, leurs limites, fixer les redevances des colons, et restituer à chacun ses droits (1).

Au point de vue des colons, la propriété se divise également en trois classes : 1° la *devisa* (*Part.* IV, t. 25, l. 2) est un domaine échu au propriétaire par héritage; complétons cette définition peu satisfaisante en disant qu'il s'agit tout simplement ici de la propriété de *franc alleu* ou indépendante, dont

(1) Alonzo VII, en 1128, fit faire une de ces révisions pour rendre au domaine royal et à l'église les biens usurpés par les seigneurs galiciens, en dépit des foudres sacrés de l'évêque de Mondoñedo. (*Esp. sagr.*, t. XVIII, app. 21.) Saint Fernando en fit faire une autre en 1233, et Alonzo X en 1255. Celle que aire Alonzo XI en Castille dura onze ans, de 1340 à 1351.

nous parlerons bientôt. 2° Le *solariego*, espèce de domaine où, suivant le code, « l'homme est planté en sol d'autrui (*home poblado en suelo de otri*), tellement qu'il peut en sortir quand il veut avec ses biens meubles; mais il ne peut aliéner le fonds (*solar*) ni demander une indemnité pour les améliorations qu'il y a faites : car le fonds doit rester au seigneur à qui il appartient....., et, dans ce genre de domaine, le roi n'a d'autre droit que de lever impôt (*moneda*)». (l. 3.)

3° La *behetria* est « comme qui dirait un héritage qui est sien (qui s'appartient) et est indépendant (*quito*) de celui qui y vit, et il (l'héritage) peut se choisir le maître qu'il veut et celui qui lui fait le plus de bien » (1). Ainsi, par une énergique fiction de la loi, la terre est ici représentée comme vivante et comme se choisissant un maître; mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet important.

Passons maintenant aux colons qui cultivaient ces diverses espèces de domaines. Le sort des colons *solariegos*, les plus nombreux de tous, ne paraît guère avoir été plus heureux, dans l'origine du moins, que ceux des *tributarii* de l'empire; le client gothique jouissait même probablement de plus d'indépendance et de bien-être que le vassal espagnol, quand il n'était pas protégé par quelques *fueros*. Nous avons vu (2) par les chartes de protection qu'accordèrent les monarques franks aux colons de la Marche de Gothie

(1) Je cite ici le texte de cette bizarre définition, à cause de sa haute importance : « Behetria quiere tanto decir como heredamiento, que es suyo, quito de aquel que vive en el, et puede rescebir en el por senor a quien quisiere que mejor le faga (loi 3).

(2) Voyez t. III, p. 63 et 67.

combien était précaire le sort de ces colons, sans cesse exposés à l'oppression de leurs maîtres et seigneurs. L'ascendant que la guerre devait donner à une noblesse belliqueuse augmenta nécessairement la misère des colons placés sous sa dépendance, et la servitude féodale régna dans les montagnes de Castille et de Léon avant que la liberté descendît dans les plaines avec les hardis habitants des *poblaciones*.

Alors, avant le règne des *bons fueros*, qui datent du comte Sancho et de la fin du Xe siècle, exista celui des mauvais, que les Catalans appellent *usaticos* et les Castillans *malos fueros*. Les colons *solariegos*, comme qui dirait *attachés au sol*, serfs de la glèbe, furent livrés au bon plaisir de leurs maîtres, comme taillables et corvéables à merci. « Ceci est *fuero* de » Castille, dit le *fuero Viejo*, qu'à tout *solariego* le » seigneur puisse saisir le corps et tout ce qu'il pos- » sède au monde, et que celui-ci ne puisse pour cela » clamer à *fuero* devant personne. Et s'il traduit son » seigneur en justice pour injure que celui-ci lui a » faite, il ne peut le traduire qu'une fois » (1). (T. VII.) Du reste, la loi n'est pas tout à fait exempte de garanties pour le malheureux colon; elle taxe à 300 sous d'amende, payables au seigneur il est vrai, quiconque entrera de force dans sa propriété, et condamne en outre le délinquant à payer à la partie lésée le double du dommage.

Mais, à côté de ces *solariegos*, la classe de colons la plus humble et la plus méprisée, les colons de *behe-*

(1) Cependant, d'après la même loi, modifiée sans doute dans des temps postérieurs, le colon des rives du Duero semble avoir joui de quelques priviléges de plus, grâce au besoin qu'on avait de lui, et aux dangers qu'il courait dans ces précaires établissements en terrain conquis.

tria, semblent avoir joui de franchises d'un ordre beaucoup plus élevé. Les *Partidas* nous apprennent l'origine de ce nom, plus vieux qu'elles de deux ou trois siècles. « *Behetria*, *bienhetria*, vient de *beneficium* (1), bienfait, disent-elles, par opposition à *malhetria*, *maleficium*. » Nous avons vu la nature de cette propriété privilégiée, qui appartient en propre à la Castille, et dont elle peut être fière à bon droit : car nous ne trouvons pas dans l'Europe féodale d'institution qui y réponde. On a pu apprécier, par la définition un peu obscure qu'en donnent les *Partidas*, la haute indépendance de cette propriété semi-féodale, semi-allodiale, où le vassal gardait son libre arbitre jusque dans le choix de son suzerain, et où le colon, à l'inverse du *solariego*, pouvait traduire son seigneur en justice chaque fois que celui-ci lui avait fait tort (*fuero Viejo*, tit. VII).

Quant à l'origine de ces *behetrias*, on en trouve une définition fort curieuse dans la chronique de Pédro *le Cruel*, par Ayala (ch. 14). « Quand les che- » valiers qui guerroyaient contre les Maures s'em- » paraient de quelques lieux et s'y fixaient, ils les » peuplaient et les partageaient entre eux, *et les rois* » *n'en prenaient souci*, sauf de la justice de ces lieux; » et lesdits chevaliers réglèrent que, si l'un d'eux s'é- » tablissait dans un de ces lieux, il ne reçût pas dom- » mages des autres, pourvu qu'il leur fournît des » provisions (*viandas*) à des prix raisonnables; et » que, si ce chevalier ne les défendait pas, ou leur » faisait dommage, *les hommes du lieu pussent en*

(1) On fait aussi venir ce nom de *beneficium* de *bonum fisci*, bien du fisc; mais cette étymologie est évidemment fausse.

» *élire un autre* de ce même lignage, et celui qu'il » leur plairait, et quand il leur plairait, pour les dé» fendre; et de là on a dit *behetria*, ou: Qui leur » fait du bien, que celui-là les possède. »

Ce précieux document nous révèle la vraie origine de la *behetria* castillane, née, bien des siècles avant don Pedro, de l'extension du pouvoir de la noblesse et de la concurrence qu'elle faisait à la royauté, en attirant, par le privilége de *behetria*, des colons sur les terres qu'elle voulait peupler. Les nobles, dans les premiers temps de la restauration, se réunissant, le plus souvent à leurs frais, et sans l'appui de la monarchie, pour faire des conquêtes sur les infidèles, se passaient également d'elle dans le partage et dans l'administration des terrains conquis. Mais bientôt les rois sentirent le danger de ces empiétements de la puissance féodale, qui jetait dans le sol des racines de plus en plus profondes; c'est en proscrivant l'établissement de nouvelles *behetrias*, sans l'autorisation du monarque, et en octroyant des *fueros* plus larges aux *poblaciones* de fondation royale, qu'ils disputèrent aux *behetrias* les colons seigneuriaux; et comme la dépendance des membres d'une commune envers le monarque dont elle relevait, moins immédiate que celle du vassal envers un suzerain direct, était aussi moins oppressive, les *fueros*, dans cette lutte, dûrent l'emporter sur les *behetrias*. Nul doute que les *poblaciones* royales, assises sur la double base de la liberté et de l'égalité, ne se soient peuplées plus d'une fois aux dépens des fiefs seigneuriaux, en appelant dans leur sein les malheureux *solariegos*, empressés d'échapper à la glèbe native. C'est ainsi que les villes libres de l'Allemagne (*Reich-Staedte*), toujours appuyées

sur l'empereur, leur allié naturel, offraient aux serfs féodaux le droit de bourgeoisie et d'asyle entre les murs de la ville et les palissades extérieures; d'où le nom de *Pfahl-Bürger* (bourgeois du pieu). Vainement les empereurs, pour satisfaire aux plaintes des seigneurs féodaux, essayèrent de mettre un terme à ces usurpations des villes, que peut-être ils encourageaient sous main. Il y avait aussi dans ces villes des *Ausbürger* (bourgeois du dehors), qui, sans y résider, participaient aux droits de la cité. Enfin, les seigneurs eux-mêmes, en octroyant à leurs serfs, à l'exemple de la royauté, des *fueros de poblacion*, durent se dépouiller d'une partie de leurs droits pour conserver les autres. Ainsi, l'histoire de la féodalité espagnole n'est qu'un progrès continuel des communes vers la liberté, et des vassaux, soit seigneuriaux, soit royaux, vers l'indépendance et vers le bien-être.

La principale différence entre le colon *solariego* et celui de *behetria*, c'est que le premier, aux termes des *Partidas* (t. XXV, loi 3), peut passer d'un domaine sur un autre, en emportant ses biens meubles, mais en renonçant à la propriété du sol et aux améliorations qu'il y a faites; tandis que le *fuero* de Léon (1), le plus ancien des codes de la Castille (en 1020), ordonne déjà, canon 13, que « tout homme de *behetria* (homo de *benefactoria*) puisse aller libre-

(1) Le *fuero* de Léon parle aussi du *solariego*, qu'il appelle, en latin du moyen âge, *junior*, vassal, par opposition à *senior*, seigneur. (Voir Ducange à ces deux mots.) Mais les canons 9, 10 et 11, où il en parle, sont tellement obscurs, qu'on a peine à les comprendre. Remarquons seulement qu'ils distinguent le noble (*nobilis*) du colon de *behetria*, deux classes d'hommes que l'on pourrait être tenté de confondre.

ment où il veut avec tous ses biens et héritages. » La différence entre les deux classes de colons ou vassaux est donc que l'un, le *solariego*, ne peut regagner son indépendance qu'en renonçant à tout ce qu'il a reçu de son ancien maître, y compris le champ qu'il a cultivé; et que l'autre, celui de *behetria*, né sur un sol libre, peut à son gré le quitter, sans perdre ni son droit de propriété, ni rien de ce qu'il y possède.

Ainsi, dans le droit féodal, comme dans l'ancien droit des premiers temps de Rome, le sol, l'*ager*, la terre féodale, est le point de départ de tout droit, et c'est sur cette base toute matérielle que la société repose. Seulement en Espagne moins qu'ailleurs l'homme est enchaîné à ce sol, et les liens qui l'attachent à la glèbe sont plus faciles à rompre. Est-il las de sa dépendance, il n'a qu'à rendre au seigneur, au maître de la terre, les bienfaits (*beneficia*) qu'il en a reçus, et le voilà libre! la terre lève en quelque sorte la *saisie* qu'elle a mise sur lui, et ce pied cloué au sol peut aller fouler une autre glèbe.

Nulle loi n'a consacré aussi nettement que la loi féodale de l'Espagne ce précieux privilége du vassal, qui lui garantissait la liberté dans le vasselage même; mais cette liberté toute sauvage, toute germanique, il ne faut point l'oublier, date en Espagne de la loi gothique, qui dit expressément : « Si le *client* se » choisit un autre *patron*, qu'il ait la faculté de se » *recommander* à qui il veut, parce qu'on ne peut » défendre à un homme libre ce qui est en son pou- » voir; mais qu'il rende au patron qu'il a abandonné » tout ce qu'il en a reçu (liv. V, t. 3, l. 1). » La loi des Lombards (liv. III, tit. 14) laisse aussi au client la même liberté que celle des Westgoths, aux mêmes

conditions; mais cette liberté est bientôt restreinte par les capitulaires des rois d'Italie (1), et Charlemagne, effrayé des conséquences, définit les causes pour lesquelles le vassal peut quitter son seigneur, quand il en a reçu quelque chose (2). Mais en Espagne cette précieuse faculté qui n'est ailleurs (3) qu'une tolé-

(1) *Capitul. Pippini regis ad ann.* 793, édit. Baluz., t. I, p. 536. « Stetit nobis de illos homines qui eorum seniores dimittunt, ut nullus eos debeat recipere in vassallatico sine comiato (congé) senioris sui, antequam sciat pro qua causa ipse suum seniorem dimisit. Et ille homo qui eum recipere voluerit, debeat eum in nostra præsentia præsentare..... »

(2) *Capitul. Karoli Magni ad ann.* 813, ap. Baluz., t. I, p. 510. « Quod nullus seniorem suum dimittat, postquam ab eo acceperit valente solidum unum, excepto si eum vult occidere, aut baculo cædere, aut uxorem aut filiam maculare, seu hereditatem ei tollere. »

Voir aussi même vol., an. 806, p. 443, tit. VII, VIII et X. Ce dernier permet au vassal libre, après la mort de son maître (*dominus*), de se *recommander* à qui il veut dans les trois royaumes; ce qui tend à détruire de fait l'hérédité naissante des fiefs.

Voir enfin même vol., p. 536, les *Capitular. Karoli Calvi ad ann.* 877. « Volumus ut unusquisque liber homo seniorem quemcumque voluerit, in nobis et in fidelibus nostris sibi eligat.... et cum seniore suo in hostem et in aliis utilitatibus pergat. » Bien qu'il semble résulter de ceci que tout homme libre était obligé de reconnaître un seigneur, il est évident qu'au milieu de la dissolution de la monarchie, il y a ici progrès d'indépendance, au moins dans le choix du seigneur.

(3) On trouve cependant dans le droit féodal français plusieurs textes qui reconnaissent ouvertement au vassal le droit de guerre contre son suzerain. Les *Établissements de saint Louis* portent que, « si justice est refusée par le roi à un de ses vassaux, celui-ci peut sommer ses tenanciers, sous peine de confiscation du fief, de l'assister jusqu'à ce qu'il ait obtenu justice par la force ». Ainsi, comme dans les *Partidas*, la royauté enregistre elle-même dans ses codes le droit qu'ont ses grands vassaux de lui refuser obéissance et d'obtenir par la violence le redressement de leurs griefs. Et les applications, certes, ne manquent pas à la loi. Pierre de Dreux, comte de Bretagne, offensé par la régente pendant la minorité de saint Louis, se *quitte* de son souverain, et le défie, comme les *ricos homes* castillans leur roi Alonzo X. « Un vassal, dit Ducange, *Observat. sur Joinville*, dans la *Collect. des mémoires*, t. I, p. 196, doit retirer son hommage avant de faire la guerre à son seigneur. »

Les *Assises de Jérusalem*, fidèle reflet, comme on le sait, de l'esprit du droit féodal français, établissent, ch. 272, « comment le seignor et l'home se « peuvent entrequitter l'un l'autre de la foi qu'ils s'entredoivent », et donnent la formule de cette renonciation. On y voit aussi, ch. 190, « pourquoi celui qui

rance de la loi, accordée seulement dans certains cas et pour motifs graves, est reconnue comme un droit acquis et inhérent au vasselage, et traverse toute la période féodale, comme une compensation aux maux qu'un pareil état de choses fit peser sur la classe opprimée. C'est à elle enfin qu'il faut surtout attribuer le rapide accroissement de puissance des *poblaciones*, peuplées sans doute en grande partie de ces serfs échappés à la glèbe nobiliaire.

Du reste les *behetrias* elles-mêmes, malgré quelques priviléges, n'étaient pas exemptes de charges oppressives : la plus lourde était celle du *conducho*, taxe en nature qu'il fallait encore ajouter aux taxes seigneuriales. Ce droit de *conducho* ou de *conduite*, dont la citation d'Ayala nous révèle l'origine, consistait en une certaine quantité de provisions de route (*viandas*, de *via* et *andar* ?) que les seigneurs faisaient réclamer d'avance quand il se rendaient dans une commune de *behetria* qui leur était soumise; mais ce n'était là le plus souvent qu'un prétexte à l'avidité des agents subalternes pour renchérir encore sur celle de leurs maîtres. Aussi le *Fuero Viejo* (tit. VIII) définit-il soigneusement, et d'après les mesures les plus bizarres, la quantité de chaque denrée qui doit être fournie, et le prix auquel on doit la payer (liv. I, tit. VIII,

ne veaut (veut) son fié (fief) déservir, il le doit *comander* au seigneur », parce qu'en faisant ainsi, il peut le ravoir après l'an et jour, sans autre amende.

Quant au vilain, il ne doit pas quitter la terre de son seigneur, et, s'il cherche un asyle ailleurs, celui qui l'a en sa terre ne le peut ni doit retenir (ch. 277). Enfin M. Beugnot signale dans sa préface un fait important : si le seigneur maltraite son vassal, ou retarde sa solde, celui-ci, au lieu de se plainpre du seigneur au suzerain, comme en Europe, réunissait ses gens, et tous ensemble venaient *gager* le seigneur, et lui déclarer que, s'il ne faisait pas justice, ils l'abandonnaient tous, et ne lui devaient plus rien.

loi 1). Les prud'hommes (*hombres buenos*) doivent évaluer le prix de qui a été fourni, et le seigneur doit le payer au bout de neuf jours ou donner des gages. Si, au son de la cloche qui appelle les contribuables, ils ne s'y sont pas rendus, le seigneur a le droit de leur prendre leur bétail ou leur argent, sans le sortir de la commune, jusqu'à ce que le *conducho* soit fourni. En outre, le seigneur a le droit de se loger en passant (*posar*) dans chaque maison, mais de manière à ne pas en chasser les bœufs du laboureur. Celui-ci doit fournir de la paille autant qu'il en tient dans les deux mains pour chaque bête, de la litière jusqu'au dessus du sabot, et du bois autant qu'on en peut porter sous le bras, la main mise sur la hanche (*quadril*), etc. Ce droit, plus gênant encore qu'onéreux, ne pouvait être exigé que trois fois par an, à trente jours de distance, et chaque fois pour trois jours.

Mais ces antiques usages offraient une porte si large aux abus, en dépit des sévères prescriptions de la loi, qu'il fallut que les rois établissent de temps en temps des enquêtes judiciaires (*pesquisas*), dont les formes sont également prescrites par le *fuero Viejo*, où elles remplissent tout le titre IX. Seulement la plainte devait être faite trois jours après le dommage.

Nous avons indiqué les différentes espèces de fiefs et de vasselage; ajoutons que, pour accroître encore la confusion qui résultait de toutes ces suzerainetés à titres si divers, toutes se trouvaient souvent réunies sur un seul domaine : ainsi la même commune, le même fief, pouvaient dépendre d'un monastère, d'un *rico home* ou du roi, ou être à la fois domaine *solariego* et domaine de *behetria*. C'est ainsi que, dans le

en Castille, Léon et Catalogne; en Castille, seulement, l'*hijodalgo* vassal du roi ou même d'un autre seigneur en était exempt aux termes du *fuero Viejo* (1); les vilains ou contribuables (*pecheros*), sur qui retombait surtout ce droit oppressif, cherchèrent à en obtenir l'exemption, et la firent insérer expressément dans la plupart des *fueros* municipaux (2).

Le droit d'*hospedage* ou *alberguería* assurait aux rois, à leurs messagers et aux militaires en voyage, un asyle chez tout citoyen qui n'en était pas expressément exempt. Ce droit, connu dans la basse latinité sous le nom de *paratas*, s'appelait en Castille *pausadas* (d'où *posada*, auberge). Les possesseurs de fiefs exigeaient aussi ce service de leurs vassaux. La charte de Louis *le Débonnaire* aux colons de la Marche (3) réserve expressément ce droit. Dans quelques communes, les clercs et les *caballeros*, c'est-à-dire ceux qui possédaient cheval, lance et écu, et la veuve sans enfants, étaient seuls exempts de cette obligation.

Parmi ceux de ces divers services qu'on peut appeler civils, par opposition aux services militaires, il faut compter celui de *vereda*, dont le nom seul indi-

(1) Liv. V, t. 2, loi 1.

(2) Le *fuero* de Najera n'autorisait pas le plébéien à instituer pour héritier un *infanzon* (fils de noble). (Llorente, *Notic. de las provinc. Vascongad.*, t. III, p. 413.) Mais, d'après les *fueros* de Léon, Logroño, Miranda et Sepulveda, le droit de *mañeria* était formellement supprimé. Au XIVe siècle, ce droit contre nature n'existait plus que dans quelques coins des Asturies (*Esp. Sagr.*, t. XXXIX, p. 253). Il ne faut pas, du reste, confondre ce droit avec celui d'une tête de bétail par troupeau, droit nommé *mincion* ou *luctuosa*, que percevait le seigneur à la mort de tout vassal noble ou plébéien, qu'il eût ou qu'il n'eût pas laissé d'enfants. (Voir le *Fuero Viejo*, l. I, t. III, loi 2.)

(3) Voyez t. III, p. 63.

que l'origine latine (1) : c'était l'obligation de fournir au seigneur des messagers à pied ou à cheval. Enfin, sous le nom de *facendera*, on comprenait toute espèce de corvée ou service personnel des vassaux ou serfs roturiers (*ruptuarii*, qui rompent la terre) (2) envers leur seigneur (3). Ce droit, dont il était si facile d'abuser, était illimité dans la plupart des fiefs et communes ; et heureuses celles où un *fuero* spécial bornait les exigences du seigneur ! Ce droit onéreux, qui a existé en France jusqu'à la révolution de 1789, existait encore en Espagne il y a quelques années ; nous n'oserions même pas affirmer qu'il y ait aujourd'hui cessé sur tous les points.

Quant aux services militaires, le premier de tous, le *fonsado*, était l'obligation personnelle de guerroyer pour le seigneur, différente du tribut appelé *fonsadera*. Les vassaux du roi, en temps de guerre, devaient se joindre à lui avec leurs arrière-vassaux, chacun sous la bannière de son suzerain. Nobles et plébéiens étaient également soumis à ce service, et quelques communes seulement en étaient exemptes envers leur seigneur, par *fuero* exprès du roi. Ainsi, les habitants de Sahagun ne devaient en sortir que quand le roi ou son château étaient assiégés, et cela seulement pour trois journées de marche.

(1) *Veredus*, en basse latinité, signifie cheval. (Voyez la charte de Louis le Débonnaire.) *Vereda* veut dire sentier en espagnol, et l'on appelle encore *verederos* les messagers.

(2) « Le mot de *roturier*, dit fièrement Hallam (t. I, p. 242 de la traduct.), n'existe pas en anglais. » Cependant la chose a existé de tout temps en Angleterre comme ailleurs.

(3) Le diplôme de Fernando I, qui donna au couvent de Sahagun la ville de Villela, en 1060, porte ces mots : Populus qui in ipsa villa habitat ad vestram concurrat jussionem pro cunctis utilitatibus fratrum peragendis, et *quidquid ab eis injunctum acceperint, inexcusabiliter adimpleant, sine dilatione....* » *Hist. de Sahagun*, *escrit.* 100.

La solde des milices féodales, reconnue comme un droit par les anciens *fueros* du comte Sancho de Castille, ne leur était pas toujours payée en argent, mais en fiefs et domaines, avec charge de service militaire (1), ou en exemptions d'impôt (2). Les grands vassaux de la couronne dépensaient à tenir sur pied des troupes nombreuses de *fidèles*, suivant l'ancien usage germanique, tous les revenus de leurs fiefs; cette espèce de domesticité militaire était pour des hommes pauvres et braves, à défaut de commerce ou d'industrie, la seule profession en honneur dans ces siècles grossiers. Tous ces échelons divers de dépendance et de suzeraineté, commençant près de la glèbe, à l'humble *solariego*, montaient de là jusqu'au monarque, faîte de l'édifice féodal, qui reposait ainsi sur une double base, les grands vassaux d'un côté, et les communes libres de l'autre.

Le service des *vigilias* obligeait les vassaux à monter la garde pour prévenir les attaques toujours imprévues des Sarrazins, et veiller sur tous leurs mouvements. Ce service, pour ceux qui n'étaient pas propres à le remplir, se convertissait en une contribu-

(1) Cette tenure est aussi vieille que les *beneficia* eux-mêmes, quoi qu'en puisse dire Mably. Mais, comme le remarque fort bien M. Guizot, il y avait des vassaux ou fidèles avant les fiefs, comme des hommes libres avant les alleux : l'état des personnes a précédé celui des choses.

(2) Un passage curieux de la *chronique d'Alonzo X*, p. 7, jette beaucoup de jour sur la question du service militaire, et prouve qu'une solde n'y était pas toujours attachée. « Et dans ce temps, chacun allait servir trois mois, à ses frais (*por lo que avia*), car le roi ne leur donnait rien de la *fonsadera* (impôt de guerre); et comme dans l'Estramadure il y avait plus de gens pour le service que dans les autres villes du royaume; et pour qu'ils eussent motif d'entretenir et d'élever des chevaux, et qu'ils fussent prêts à se lever à son appel, il ordonna des revues dans toute l'Estramadure. Chaque homme qui entretenait un cheval et des armes devait être exempt de la *martiniega* (impôt de la saint Martin) et de la *fonsadera*, lui et ses maîtres (*amos*), ses meuniers, jardiniers, etc., et tous ses commensaux (*paniaguados*); et pour cela, il était te-

tion pécuniaire (1). Enfin celui de *castilleria* imposait aux vilains le devoir de travailler à construire et à réparer les châteaux de leurs seigneurs, et au besoin de les défendre, et les vassaux nobles n'étaient soumis qu'à cette dernière obligation. De là cette maxime fondamentale du droit féodal espagnol : « Que chevalier armé ne fasse pas de *fuero*, s'il n'habite un château fort (2). »

Reste enfin, pour compléter cette rapide analyse du droit féodal espagnol, à raconter par quelle lente et nécessaire transition les simples *bénéfices* temporaires et amovibles furent convertis en *bénéfices* viagers, puis héréditaires, emportant la propriété du fonds aussi bien que la jouissance de l'usufruit.

Nous avons vu dans l'analyse de la royauté gothique (3) que les rois goths possédaient deux espèces de domaine : les biens de la couronne, et leurs biens patrimoniaux ; les derniers seuls pouvaient passer par succession à leurs héritiers naturels. Cette loi était surtout nécessaire quand la royauté était élective, pour empêcher à chaque nouveau règne l'aliénation des propriétés de la couronne. Sous la mo-

nu de servir trois mois à la frontière, chaque fois que le roi l'appelait, *sans recevoir autre chose quelconque du roi pour ses trois mois de service...* Et cette ordonnance fut faite pour les laboureurs et chevaliers et pour quiconque des autres voulut entretenir cheval et gagner franchises pour lui et ses écuyers. » On ne doit pas oublier qu'il ne s'agit ici que de l'Estramadure.

(1) Et habeant de suas *vigilias*, et de suas quintas, et de omnibus calumniis suis septiman partem (*fuero* de Sepulveda). On trouve un exemple de ces droits de *vigilias* et de *castilleria* dans le *fuero* de Léon, can. 28.

(2) *Fuero* de Villavicencio, *Hist. de Sahagun*, *app.* 3, *escrit.* 225. Aux termes de ce *fuero*, les vassaux devaient travailler dix ans au château un jour par semaine, et payer ensuite le quinzième de la valeur de leurs biens meubles, en cessant d'y travailler.

(3) Voyez t. I, p. 325.

narchie restaurée, le patrimoine royal, plutôt diminué qu'agrandi, se composait des villes et châteaux soumis au roi, et des fiefs concédés par lui aux *ricos homes* (1). Quant aux revenus, ils procédaient 1° du produit de ces fiefs et domaines, 2° du quint des dépouilles de la guerre, 3° des droits productifs appelés *regalias* (2).

Pendant les premiers siècles de la restauration, la couronne ne pouvait, pas plus que sous la loi gothique, aliéner la propriété de ses biens. Elle n'en pouvait concéder que l'usufruit, à titre de fief, à temps, ou tout au plus pour la vie du donataire. « Et en les concédant, disent les *Partidas*, le roi doit se réserver les droits qui appartiennent à la couronne, comme de ne faire dans ces fiefs guerre et paix que par son mandat, d'y laisser courir sa monnaie, et d'y reconnaître son droit d'appel et de haute justice, car ces droits sont de telle nature, que nul ne les peut acquérir (3) ».

Il est difficile de préciser l'époque où ces fiefs, de temporaires ou viagers qu'ils étaient, devinrent héréditaires. Seulement, de nombreuses chartes du X[e] siècle où les rois confirment expressément au fils la dignité du père prouvent qu'à cette époque ils ne l'étaient pas devenus encore (4), et que parfois ils se don-

(1) Voyez, pour la définition des droits de la couronne, la *Partida II*, t. XVII, loi 1, et tit. XXVI, loi 5.

(2) « Quatre choses, dit le *Fuero Viejo* (tit. I, loi 1), sont naturelles à la seigneurie du roi, qui ne les doit donner à aucun homme : c'est le droit de rendre la justice, de battre la monnaie, de lever impôts pour la guerre, et de se faire fournir des vivres quand il est en voyage » (*justicia, moneda, fonsadera é suos yantares*).

(3) *Part. II*, t. XV, l. 5.

(4) Florez, *Esp. Sagr.*, t. XVIII, append. 14, 15 et 16.

naient au fils cadet du vivant de l'aîné; mais, à vrai dire, il s'agit moins, dans les exemples cités, de fiefs proprement dits que de ce que l'on appelait, en langage féodal, *fiefs de dignités*, tels que gouvernements, comtés ou duchés; les biens confisqués par le roi se donnaient aussi quelquefois à d'autres seigneurs en toute propriété, mais sans doute avec réserve des droits de la couronne.

Telle est la double origine d'où commença à naître vers cette même époque la perpétuité des fiefs. Les nobles qui tenaient de la royauté un gouvernement (*mandacion*) ou un *bénéfice* avaient tous le même intérêt à conquérir l'hérédité de leur titre temporaire; de là la fraude et la violence également employées pour fixer dans quelques familles cette hérédité qui fondait leur puissance (1). Dès le XI[e] siècle, la perpétuité des fiefs tend visiblement à s'établir (2). Cette époque, on le sait, est contemporaine de la plupart des *fueros*, et ces *fueros* même montrent, en concédant comme une faveur les droits

(1) Voyez le procès des *infanzones* de Lagneyo avec Alonzo VI, en 1075, pour faire convertir leurs fiefs royaux en biens de franc alleu, procès qui fut gagné par le roi. Ecta Rapinadiz (fils de Rapina), en 1028, s'empare de plusieurs communes près d'Astorga, et brûle les chartes et écritures pour effacer toute trace de son usurpation. (*Esp. Sagr.*, t. XVI, app. 14.)

(2) M. Guizot, dans son *Histoire du gouv. représent.* (cours de 1821, 14[e] et 15[e] leçons), a fort bien prouvé ce qu'il y a d'arbitraire et de systématique dans l'assertion de Montesquieu que les trois modes de concessions de bénéfices, à temps, à vie et à perpétuité, ne vinrent que régulièrement l'un après l'autre. Dans l'état de désordre et d'anarchie où se trouvait la société, ces trois modes se rencontrent à la fois. L'on trouve des concessions à perpétuité dès le VI[e] siècle, et Charlemagne lutte de toutes ses forces contre l'usurpation de l'hérédité des fiefs. Une loi de Chind-Swinth, en 640 (*For. Jud.*, liv. V, t. II, l. 2), donne aux concessions royales le même caractère de perpétuité; mais, en prenant le règne de Charles le Chauve, mort en 877, comme l'époque où, en France, l'hérédité des fiefs devint de droit commun, la France serait ainsi de deux siècles en avant sur l'Espagne, où cette hérédité ne date que du XI[e].

les plus imprescriptibles, à quelles charges pesantes étaient soumis les vassaux des fiefs nobiliaires, soustraits à la suzeraineté plus tutélaire de la royauté.

Le *fuero* de Tolède, donné par Alonzo VI, sanctionne clairement cette perpétuité des fiefs : « Quand un chevalier a reçu du roi cheval et cuirasse et autres armes, ses fils doivent hériter de toutes ces choses, ou, à défaut, ses parents les plus proches ; et les fils doivent vivre honorés avec leur mère, et hériter de l'*honneur* (fief) de leur père, jusqu'à ce qu'ils soient d'âge à chevaucher ; et la veuve doit vivre honorée de l'*honneur* de son mari. »

Les vastes conquêtes que les belliqueux souverains de la Castille ajoutaient presque à chaque règne au domaines de l'état leur permettaient de récompenser, sans s'appauvrir, le zèle et le courage de leurs vassaux ; et c'est ainsi que les concessions de fiefs aux *ricos homes* marchent de front, dans tout le moyen âge espagnol, avec les concessions de domaines à l'église, et de *fueros* aux nouvelles *poblaciones*. Ainsi Fernando III, après la conquête de Séville, donna à 200 des chevaliers de l'armée victorieuse 200 lots de terre, outre les riches dotations que ce saint roi fit au clergé. Chaque lot se composait d'une maison dans la cité, de vingt *aranzadas* (1) d'oliviers et de figuiers, six de vignes, deux de vergers, et six journaux de terre à bled ; et le reste du territoire fut

(1) Mesure de terre où l'on peut semer une fanègue ou 25 livres de blé. Les oliviers de Séville sont les plus beaux du monde : l'olive dite *royale* égale en grosseur un œuf de pigeon. (Voyez les détails de cette donation dans Zuniga, *Annal. de Sevilla, ad an.* 1252.)

donné au conseil municipal pour le répartir entre les bourgeois. Alonzo X octroya à l'ordre militaire de Santiago 1,600 *aranzadas* d'oliviers, à charge d'entretenir à toujours une galère armée; et, chose plus étrange, deux chanoines en obtinrent 620 avec la même redevance. Enfin, quelques siècles plus tard, les concessions des rois d'Espagne dans le Nouveau Monde furent encore bien autrement larges, et la libéralité royale, à l'aise dans l'espace, donna des royaumes, comme naguère elle donnait des journaux de terre (1).

Ces fiefs concédés, sauf obligation d'acquitter les impôts royaux et les charges inhérentes à tout fief, n'étaient pas toujours situés, il est vrai, dans des terrains aussi riches que le fertile bassin du Guadalquivir. Les châteaux surtout, bâtis sur les cimes de ces roches pelées qui couvrent la moitié de l'Espagne, rapportaient aux feudataires plus de danger que de profit; aussi ne les confiait-on qu'à des hommes d'une valeur et d'une fidélité éprouvées. Ces châteaux se donnaient de deux manières : ou comme fief héréditaire, ou comme position militaire à occuper, et ils devaient être toujours tenus en bon état et garnis d'hommes et de provisions. La peine du châtelain qui perdait son château ou qui le livrait à l'ennemi était l'exil et la confiscation pour celui qui le possédait en fief, ou la mort pour celui qui l'avait en sa garde (2).

On devine aisément quelle influence dut donner aux *ricos homes* cette extension toujours croissante de

(1) *Recopilacion de Indias*, liv. IV, t. XII, l. 1.
(2) *Part. II*, t. XVIII, l. 1.

leurs priviléges et de leurs domaines. Les *mémoires* d'Alonzo X (1) portent la vive et poignante trace des angoisses qu'ils causaient à la royauté. « Ces *ricos homes*, dit le malheureux roi, ne se sont pas soulevés contre moi pour défendre leurs *fueros* ni pour tort que je leur ai fait : car, de ma vie, je ne leur ai enlevé aucun *fuero*....; et ils ne le faisaient pas non plus pour le bien du pays, car ce pays est mon héritage, et nul ne lui veut plus de bien que moi, et eux n'y possèdent rien que les grâces que nous leur y faisons. Mais leur motif, c'est de tourmenter toujours leurs rois, pour leur enlever leur honneur et leur héritage, agissant ainsi comme ont agi leurs pères...; et plus les rois les ont honorés et rendus puissants, plus ils cherchent à les déshériter et à leur faire déshonneur, d'une façon honteuse, et qu'il serait trop long de conter. »

Nous sommes arrivés au terme de notre tâche, car les tentatives faites par Alonzo XI pour ressaisir le patrimoine royal, si gravement compromis, et mettre une digue à ces perpétuelles aliénations des domaines royaux, n'appartiennent pas à ce volume ; nous n'avons pas à raconter non plus comment ces sages efforts d'Alonzo XI furent démentis par l'*ordenamiento* d'Alcalà, tardif et imprudent abandon fait par lui, vers la fin de son règne, de tous les principes qu'il s'était efforcé de faire prévaloir. Mais, dans cette longue analyse du droit féodal de la Péninsule, il est surtout un point important que nous avons cherché à faire ressortir, et qui domine tout l'ensemble de ces

(1) Par le marquis de Mondejar, liv. V, ch. 2. Je n'ai pu me procurer ce livre.

institutions. Ce trait saillant de la féodalité espagnole, c'est le libre arbitre et l'indépendance du vassal dans sa sujétion même, trait inhérent à la nature du peuple espagnol, et qui se retrouve chez lui à tous les degrés de l'échelle féodale. De là cette double tendance, identique dans son principe, et contradictoire dans ses effets, qui produit à la fois l'indépence factieuse des nobles envers la royauté, et l'accroissement de pouvoir et de liberté des communes, peuplées en grande partie des serfs échappés à la glèbe nobiliaire. Ainsi, l'histoire d'Espagne, qui n'est au dehors qu'une longue croisade pour l'émancipation du territoire, n'est au dedans qu'un long effort vers la liberté.

A une époque à peu près identique, vers la fin du XIII[e] siècle, ces deux luttes, si opiniâtrement poursuivies, sont également couronnées de succès. La Péninsule, avec Fernando III, s'affranchit du joug des infidèles; la noblesse, sous Alonzo X, s'affranchit à son tour du joug de la royauté; enfin les communes, émancipées aussi, et fortes du besoin que l'on a d'elles, arrachent à la faiblesse des rois leurs franchises politiques après leurs franchises locales; le gouvernement représentatif naît en Espagne des embarras du pouvoir royal comme des abus du pouvoir nobiliaire; et les communes, grandies en force et en courage, commencent avec la noblesse ce duel opiniâtre qui ne durera pas moins de deux siècles, et que la royauté doit finir, en écrasant tour à tour les deux adversaires, et en confisquant leurs dépouilles.

Une autre conséquence de cette anarchie légale, si puissamment organisée depuis le sommet jusqu'à la base de la société, c'est l'affaiblissement progressif

de la richesse et du pouvoir de la couronne, et la lutte toujours flagrante entre elle et les *ricos homes*; lutte inégale où Alonzo X avait fléchi, et où la royauté peut-être aurait fini par périr, si le clergé et les communes n'étaient venus à son secours. Mais l'appui prêté au trône par les communes espagnoles fut actif et énergique, et il devait l'être, car l'alliance était vieille entre elles et leurs monarques, et la cause de la royauté était aussi celle de la liberté!

L'époque que nous venons d'étudier peut s'intituler l'ère municipale et féodale de l'Espagne, et l'époque qui va suivre sera l'ère représentative. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'influence municipale n'a pas fini pour cela; seulement elle se transforme, et va débuter bientôt sur un plus vaste théâtre. Cette ère si brillante et si précoce du gouvernement représentatif dans la Péninsule sera-t-elle de longue durée? Non sans doute! Mais, bien que l'Espagne se soit arrêtée en chemin, il n'en est pas moins glorieux pour elle de s'être frayé de si bonne heure cette voie où l'Angleterre même hésitait encore à entrer, et où la France ne s'aventura guère qu'un siècle plus tard; et si l'on efface des annales de la liberté espagnole cette longue lacune de trois siècles qu'y a laissée le despotisme, l'Espagne d'aujourd'hui n'a qu'à se souvenir de l'Espagne des XIV[e] et XV[e] siècles, et son passé lui enseignera son avenir.

—

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

ALONZO II D'ARAGON.

(*Voyez page* 92.)

Millot, *Histoire des Troubadours*, t. 1, p. 187, cite le passage suivant du troubadour Folquet, de Marseille, plus tard évêque de Toulouse : « Il n'y a plus aucun prétexte ni délai ; il faut aller servir Dieu et venger les pertes des chrétiens. Le roi d'Aragon, qui arrête tout le monde, ne doit pas s'y refuser ; tous les autres princes doivent acheter à ce prix la couronne de gloire.... Roi de Castille, n'écoutez point les faux bruits que vos ennemis répandent. Ne vous découragez point de vos pertes. Dieu a voulu vous apprendre à ne vous fier qu'à lui ! »

Quant à Bertrand de Born, plus connu que Folquet, et plus digne de l'être, il reste de lui quelques poésies, où respire, avec la haine personnelle la plus vive contre le roi d'Aragon, l'esprit de rancuneuse jalousie commun à toute la belliqueuse noblesse du midi de la France contre cette maison de Barcelone, qui avait fait une si haute fortune. « Je veux apprendre aux Aragonais combien leur roi s'est déshonoré en venant ici avec ses soldoyers mercenaires. Je sais que sa famille est montée trop haut ; et j'espère qu'elle retournera là d'où elle est venue, à Milhaud ou à Carlad. Il perd la Provence ; on y fait plus de cas de son frère Sancho que de lui, qui ne songe qu'à s'engraisser et à boire; dans le Roussillon, dont son frère Geoffroy (?) fut dé-

pouillé. Partout il passe pour un homme sans foi et un parjure. J'estime plus un roi mécréant que celui qui m'a trahi le jour même où je lui rendais service. Le bon roi de Navarre recouvrera l'Aragon, que lui a enlevé le moine Ramiro. Peut-on lui comparer un perfide usurpateur...? Je m'arrête en considération de la bonne reine sa femme, sans quoi je lui reprocherais la noirceur avec laquelle il trahit et mit à mort Béranger de Bezaudun. Comment a-t-il traité la fille de l'empereur Manuel? Le méchant! le parjure! Il pilla ses équipages et ses trésors, et la renvoya avec ses gens, après en avoir tiré le vert et le sec. » (Sirvente de Bertrand de Born, *ap.* Millot, t. 1, p. 230.)

« Je voudrais me réconcilier avec le bon roi d'Aragon. Mais il fut trop déloyal et trop méchant lorsqu'il vint m'apporter la guerre (Alonzo d'Aragon s'était uni à Henri II d'Angleterre pour assiéger Bertrand). Je dois lui faire sentir ses torts, afin qu'il se corrige. Tout le monde en dit du mal. Un de ses vassaux m'a conté la plus noire des trahisons envers un gentilhomme qui l'avait invité à un repas : dès qu'il fut entré, il chassa le propriétaire du fief. » (Autre sirvente du même, *ibid.*, p. 232.)

Bertrand, avec son fiel accoutumé, accuse en outre son royal adversaire de plusieurs actes lâches et odieux : 1° d'avoir exigé la rançon de cinquante de ses chevaliers, qui, au service du roi de Castille, avaient été faits prisonniers par les Sarrasins, et, après avoir reçu l'argent, d'avoir laissé ses chevaliers dans les fers; 2° d'avoir emprunté à un jongleur nommé Artuset 200 *marabotins* (maravédis), et, au lieu de le payer, de l'avoir livré, à prix d'or, à des juifs ses ennemis, qui le brûlèrent; 3° d'avoir payé de la même monnaie un autre jongleur, son créancier, en le livrant au ressentiment de la reine douairière d'Angleterre, qui le fit mettre en pièces, sans doute pour avoir médit d'elle. Enfin, par un caprice plus étrange encore, le fougueux de Born va jusqu'à accuser de lâcheté ce prince qui passa sa vie à guerroyer : « On devina, dès sa jeunesse, qu'il ne serait jamais ni hardi ni brave, et cela *on le reconnut à le voir bâiller*, car tout jeune prince qui bâille et s'étend lorsqu'on parle de batailles semble le faire par ennui ou par ignorance en fait d'armes. »

II.

FERMOSA LA JUIVE.

(*Voyez page* 181.)

Cette légende, sur laquelle nous serions heureux d'appeler l'attention de nos jeunes poëtes, a fourni à un auteur espagnol, nommé, je crois, Huerta, le sujet d'un assez pauvre tragédie. La tentative renouvelée en France serait peut-être plus heureuse.

El rey con la su muger
A Toledo habia llegado;
Mas como amor es tan ciego
Al rey habia engañado.
Pagò se de una Judia,
Della estaba enamorado :
Fermosa avia por nombre
Cuadrale el nombre llamado.
Olvidò el rey à la reina,
Con aquella se ha encerrado.
Siete años estaban juntos
Que no se havian apartado
Y tanto la amaba el rey
Que a su reyno habia olvidado.
De si mismo no se acuerda;
Los suyos han acordado
De poner recabdo en ello
En fecho tan feo y malo.
Acuerdan de la matar
Por ver su señor cobrado,
Porque lo tienen perdido,
E les serà bien contado.
Fueron donde estaba el rey
Con la Judia en su cabo :
Los unos hablan con el,
Los otros habian entrado
Donde la Judia estaba
Sobre un muy rico estado.
Mataron la luego allì
Y a los que han con ella hallado.
El rey, que supò su muerte,
Triste estaba y muy cuitado :
No sabia que se hiciese,
Que el amor demasiado
Que tenia à la Judia
Lo ha de seso enagenado.
Sus vassallos lo consuelan,
A Illescas lo habian llevado.
Estando el rey una noche
En la su cama acostado,
Cuidando en la Judia,
Un angel le habia hablado:
« Aun cuidas, le dijò, Alfonso,
En el tu grave pecado?
Dios de ti gran deservicio
De tu maldad ha tomado;
No fincarà de ti hijo,
Mas hija te habrà heredado.
Procura de a Dios servir,
Porque ti haya perdonado.
— Angel, respondiò el rey,
Ante Dios sé mi abogado.
Yo ya conozco mi culpa,
Y conozco haver errado.

III.

SOURCES DE L'HISTOIRE D'ARAGON.

(*Voyez page* 202).

Les sources pour le règne de Jayme I sont tellement nombreuses, qu'à l'embarras de la pauvreté succède tout d'un coup celui des richesses. Nous citerons d'abord *la Historia de Cataluña*, par Bernaldo Desclot, contemporain de Jayme I et de Pedro III. Cette chronique, un peu diffuse et tout à fait insignifiante pour les faits intérieurs de l'histoire d'Aragon, traite avec grand détail des conquêtes de Mayorque et de Valence. La chronique catalane de Ramon Muntaner, traduite par Buchon, plus connue et plus digne de l'être, n'a que quelques lignes sur les siéges de Mayorque et de Valence; mais elle contient des détails curieux et devient surtout une source précieuse pour le règne suivant. L'auteur écrivait au commencement du XIVe siècle.

Mais la source la plus précieuse est, sans aucun doute, la chronique du roi Jayme I, écrite par lui-même en catalan, sous ce titre : *Chronica ò comentari del gloriosissim rex Jaume, per la gracia de Deus rey de Aragon, etc., Valencia*, 1557, *in-fol.* On a voulu jeter quelques doutes sur l'authenticité de cette curieuse biographie ; mais il suffit d'en lire quelques pages pour être convaincu que jamais une main étrangère n'aurait pu lui donner ce cachet de bonhomie héroïque et de grâce naïve. A cela près de la difficulté du langage, c'est une des lectures les plus amusantes et des peintures de mœurs les plus instructives que j'aie jamais rencontrées.

On doit regretter vivement que cette chronique, curieuse à tant de titres, n'ait point été traduite. Cette lacune dans notre littérature sera, je l'espère, comblée par le zèle éclairé de

M. Gaultier d'Arc, consul de France à Barcelone, qui en prépare une traduction, accompagnée d'un commentaire.

Quant aux auteurs contemporains ou à peu près, on trouve fort peu de chose dans les *Gesta comit. barcin.*, *apud* Marca, p. 755. Dans le *chron. Ulianense*, *ibid.* p. 759, et dans le *Chron. Barcin.*, *España Sagrada*, t. XXVIII.

J'ai cité quelques extraits piquants d'un vieil auteur catalan du XVe siècle, Carbonnell, beaucoup trop abrégé. La vie de Jayme I par Miedes (Valencia, 1572, fol^{o}) n'est qu'un diffus bavardage, entremêlé de longues dissertations suivant l'usage du XVIe siècle, mais écrites en castillan assez pur pour un Catalan. Zurita, bien que fort postérieur, peut presque être considéré à l'égal des sources par l'abondance, l'ordre et l'excellent choix de ses matériaux. On peut encore consulter avec fruit les appendix de Marca, et le *Viage literario* de Villanueva, t. I et IV; les *Indices* de Zurita, qui ne sont pas tout à fait la même chose que ses *Annales de Aragon;* Hieron. Blancas, *Aragon. rerum comment*, *ab an.* 714 *ad an.* 1588, *ap.* Schottum, *Hisp. illustr.*, III, 566; Beuter, *chron. de Valencia*, *Val.* 1550, *f^{o}*; Diago, *Annal. de Valencia*, 1613, *f^{o};* Escolano, *hist. de Valencia*, 1610. 2 vol. f^{o}. Parmi les modernes, Schmidt a ajouté peu de chose au récit de Zurita; Aschbach, qui a un peu trop abrégé ce beau règne, le traite avec son soin et son exactitude ordinaires, et ses renseignements bibliographiques sur les sources de l'histoire d'Aragon sont, comme toujours, fort complets et fort exacts.

Quant à Zurita, voici quelques détails sur sa vie et sur ses travaux. Geronimo Zurita, né à Saragosse, en 1512, d'une famille illustre, reçut la tonsure en 1522, suivant l'usage espagnol, qui décide à dix ans de la vocation d'un enfant pour l'épée ou pour l'église. Après qu'il eut achevé ses études à Alcalà de Henarès, l'empereur Charles-Quint distingua bientôt son mérite, et finit par le nommer, en 1548, *contador general* de l'inquisition d'Aragon. En 1547, les Cortès de Monzon ayant voté la rédaction des *Annales de l'Aragon*, cette honorable mission fut confiée à Zurita, qui y voua désormais toutes les pensées de sa vie. Toutes les archives du royaume, publiques ou privées, ecclésiastiques ou nobiliaires, lui furent ouvertes; toutes les vieilles chroniques manuscrites passèrent par ses mains; enfin il compléta ses labo-

rieuses recherches par un voyage en Sicile et en Italie, pays auxquels se rattachent les plus brillantes pages de l'histoire d'Aragon. En 1562 parurent les dix premiers livres de ses Annales, qui vont jusqu'à la mort du roi Martin, en 1410. Les attaques, ignorantes autant que passionnées, dirigées contre cette première publication, furent victorieusement réfutées par l'auteur, et par un des annalistes ses contemporains, le Castillan Ambrosio de Moralès.

La seconde partie de ce beau travail, que l'auteur conduit jusqu'à la mort de Fernando *le Catholique*, en 1516, parut peu de temps avant la mort de Zurita lui-même, arrivée en 1580. J'ai parlé si souvent du mérite éminent de cet ouvrage, mérite atténué seulement par quelques longueurs, et par le manque de citations et de textes, qu'il est inutile d'y revenir ici. Plût au Ciel que les Cortès de Castille eussent aussi chargé de la rédaction de leurs annales un autre Zurita, digne comme l'Aragonais de cette tâche glorieuse! De longues incertitudes et de pénibles recherches eussent été épargnées aux écrivains qui essaient aujourd'hui de la remplir, et la vérité, si souvent faussée sous la plume fanatique et servile des historiens ecclésiastique des siècles suivants, eût encore pu se faire jour, à l'ombre des libertés mourantes de la Castille.

Je terminerai cette courte revue bibliographique par un mot sur les deux sources principales de l'histoire de Castille et de Léon aux XII[e] et XIII[e] siècles, qui toutes deux nous manquent brusquement à peu près vers la même période. Rodrigue de Tolède, l'un des prélats qui honorent le plus l'Eglise espagnole, et le premier qui ait tenté d'élever la chronique jusqu'à l'histoire, était né en Navarre; c'était l'homme le plus instruit de son siècle, comme saint Isidore l'avait été du sien. Rodrigue avait fait ses études à Paris, centre du mouvement intellectuel de l'époque, et nous l'avons vu se mêler à tous les grands événements de l'histoire de Castille, avant que sa plume se chargeât de les raconter. Son récit, dicté souvent par une partialité excusable en faveur de la Castille, est cependant véridique, et plus dégagé de préjugés qu'on ne pourrait l'attendre de l'homme et de l'époque. L'emphase de son style n'empêche pas d'y reconnaître une certaine candeur d'honnête homme, rare dans un prélat historien. Rodrigue revenait de Rome, où il était allé faire

valoir les droits du primat de Tolède sur les églises d'Espagne, lorsqu'en passant le Rhône il se noya, en 1247.

Lucas de Tuy, beaucoup plus partial en faveur de ses souverains et de son pays de Léon, me paraît de tous points inférieur à Rodrigue. On sait qu'il était chancelier de la reine Berenguela; sa chronique se termine à l'an 1243. L'auteur mourut, comme Rodrigue, pendant un voyage en Italie, en Grèce et en Palestine, l'an 1250; et la mort de ces deux savants prélats, presque simultanée, laissa pour quelque temps la Castille veuve d'historiens.

IV.

DON GARCIA PEREZ DE VARGAS.

(*Voyez page* 299).

« .... Et don Garcia Perez et un autre chevalier, étant sortis du camp, virent dans le chemin sept Maures à cheval; ce que voyant, le chevalier dit à don Garcia : « Seigneur, retournons » en arrière, car les Maures sont sept et nous ne sommes que » deux »; et don Garcia répondit : « Il ne me paraît pas qu'il » faille faire ainsi; mais allons notre chemin tout droit, et ils ne » nous attendront pas. » Mais le chevalier répondit que c'était grande folie que deux chevaliers voulussent passer au milieu de sept, et ce disant, il tourna bride et s'en retourna au camp, se cachant le mieux qu'il put pour n'être pas vu. Mais le roi Fernando, du haut de sa tente placée sur une éminence, avait vu tout cela, et il ordonna à ses gens d'aller secourir le hardi chevalier. Mais Lorenzo Suarez dit au roi : « Seigneur, ce che- » valier est Garcia Perez, et pour combattre ces sept Maures » point n'a-t-il besoin d'aide; et si les Maures le reconnaissent,

4° Un poëme héroïque en vers de divers rhythmes, qui a pour titre *Libro de la vida y hechos de Alexandro magno*. On en aura une idée par le passage suivant, où l'on voit Alexandre, lassé de conquêtes, se faire pèlerin et prendre le bourdon pour aller visiter le temple de Jupiter Ammon.

Sobjugada Egypto, con toda su grandia
Conotras muchas tierras que contar non podria,
El rey Alexandro, señor de gran valia,
Entról en voluntad de ir en romeria.
Pusò su esportiella, e prisò su bordon
Pensò ir à Lybia, à la sied de Amon.

5° Un poëme de divers rhythmes, en dialecte galicien ou portugais; poëme dédié à la Vierge, à ses louanges et à ses miracles, sous ce titre : *Loores y milagros de la santa Virgen*, etc. En voici un échantillon :

Beneydo foi o dia	Béni fut le jour
E benaventurada	Et bien aventurée
A ora que a Virgen,	L'heure où la Vierge,
Madre de Deus, foi nada!	Mère de Dieu, fut née !

6° Divers traités d'astronomie et des sphères armillaires, traduits de l'arabe d'Albatenius, d'Hali ben Rachel, Avicenne et Averroes. Alonzo, dans ces travaux, s'aida, comme on le sait, des lumières de savants arabes et juifs, et entre autres d'Isaac Azan (*le chanteur*), ainsi nommé parce qu'il remplissait cet office dans la synagogue de Tolède. Suivant Nicolas Antonio (*Bibliotheca vetus*, l. VIII, ch. 2), Alonzo exempta d'impôts les savants ses collaborateurs.

7° Enfin plusieurs recueils législatifs connus sous le nom de l'*Especulo*, du *Fuero de las leyes*, et des *Siete Partidas*. Je jugerai ailleurs, et avec grand détail, Alonzo législateur : il me suffira de rappeler ici que ce dernier code, élaboré par lui avec tant de soin et d'amour, eut le même sort que son testament, et ne fut jamais exécuté, au moins jusqu'au règne d'Alonzo XI.

Ceux qui voudront plus de détails sur les œuvres d'Alonzo X les trouveront tout au long dans l'endroit cité de Nicol. Antonio.

Enfin nous mentionnerons ici, pour mémoire seulement, une absurde légende, citée et réfutée fort longuement par Ortiz

(*Compendio cronologico*, etc., t. IV, p. 184), et extraite par lui d'un *Ms.* de la bibl. roy. de Madrid.

« Le samedi 2 avril 1284, le roi Alonzo étant à genoux dans sa chambre à prier devant une image de la vierge Marie, une clarté soudaine remplit la chambre, et la face d'un ange d'une beauté merveilleuse apparut dans cette clarté, et le bon roi fut grandement effrayé, et l'ange lui dit : « Tu sais qu'un jour, étant à table dans cette ville, tu as blasphémé et dit : « Si j'avais » été avec Dieu le père quand il a fait le monde, je lui aurais » donné de bons avis. » Et Dieu le père a été fort offensé de ton » dire, et il a rendu sentence contre toi que, puisque tu as mé» prisé celui qui t'a mis au monde, et t'a fait honoré parmi les » hommes, tu serais méprisé par ta propre descendance et dé» gradé de ton haut rang, et finirais tes jours dans l'abaisse» ment.

» Et la même sentence ayant été révélée à un moine augustin, » ce moine le dit à l'infant don Manuel, qui vint te trouver à Sé» ville; et, t'ayant demandé s'il était vrai que tu eusses parlé ain» si, tu répondis que tu l'avais dit, et qu'au besoin tu le redirais » encore. Et don Manuel t'exhorta à t'amender et à implorer ton » pardon de Dieu, et tu ne voulus pas l'écouter. Et maintenant » la sentence est accomplie. Et en tant que tu as maudit ton fils » don Sancho, à cause de sa rébellion et du mal qu'il t'a fait, » sache que Dieu a entendu ta malédiction, et que tous ceux qui » sortiront de lui tomberont de plus en plus bas avec leur sei» gneurie, de telle manière qu'ils souhaiteront de voir la terre » s'ouvrir sous leurs pieds; et ceci durera jusqu'à la quatrième » génération à compter de don Sancho; et alors tes héritiers mâ» les manqueront, et personne ne restera pour hériter de ce » royaume..... Et tout ce mal aura lieu pour tes péchés et pour » ceux de ton fils. Mais le Très-Haut t'enverra salut du côté de » l'est (l'Aragon), de la part d'un grand roi, et bon, et parfait, » et doué de justice et de tous les dons d'un roi (Fernando *le Ca» tholique*); et il sera un père pour le peuple, qui oubliera ses » souffrances passées..... Et sache qu'en raison de ta dévotion à » la Vierge, mère de Dieu, ton âme entrera dans trente jours au » purgatoire, pour passer de là, l'heure venue, dans la gloire » éternelle. »

« Et cela dit, l'ange disparut, laissant le roi fort effrayé. Et du-

rant les trente jours il se confessa et communia tous les trois jours, et il ne mangea chaque jour, sauf les dimanches, que trois bouchées de pain, et ne but que de l'eau; et, à la fin des trente jours, son âme abandonna son corps, suivant la promesse de l'ange, etc. »

Rodericus Sanctius (*Hist. Hisp.*, l. IV, ch. 5) raconte aussi le miracle, mais sous une autre forme. Il est inutile d'ajouter que toutes ces prédictions ont été faites après coup; mais elles n'en reproduisent pas moins naïvement les préjugés de l'époque.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE IX.

LIVRE X.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 393, au lieu de 1251, lisez : 1261.
Page 454 et suiv., au lieu de ben Youssouf, Emir de Maroc, lisez : abou Youssouf.

